



**HAL**  
open science

**“ Y a-t-il des papillons au Liban ? ” : Guerres, migrations et transmissions : Recherche auprès de familles libanaises vivant en France**

Michele Sawaya

► **To cite this version:**

Michele Sawaya. “ Y a-t-il des papillons au Liban ? ” : Guerres, migrations et transmissions : Recherche auprès de familles libanaises vivant en France. Psychologie. Université Paris-Nord - Paris XIII, 2019. Français. NNT : 2019PA131096 . tel-03347368

**HAL Id: tel-03347368**

**<https://theses.hal.science/tel-03347368>**

Submitted on 17 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITÉ PARIS 13**  
UFR Lettres, Sciences Humaines et des sociétés  
École Doctorale ERASME  
Unité Transversale de Recherche de Psychogenèse et Psychopathologie  
UTRPP - EA 4403 - UP13

Numéro attribué par la bibliothèque

|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|\_|

Thèse :  
pour obtenir le grade de  
**Docteur en psychologie de l'Université Paris 13**

Présentée et soutenue publiquement par :  
**Michèle SAWAYA**

Le 25 novembre 2019

« Y a-t-il des papillons au Liban ? »

---

**Guerres, migrations et transmissions**  
Recherche auprès de familles libanaises vivant en France

**Directeur de Thèse**

Monsieur le Professeur BAUBET Thierry

**Membres du Jury**

Madame la Professeure CHAHRAOUI Khadija, Rapporteur

Madame la Professeure FELDMAN Marion, Rapporteur

Madame la Professeure COHEN DE LARA Aline

Monsieur le Professeur MOUCHNIK Yoram

Madame la Professeure TARAZI-SAHAB Layla

## Remerciements

L'aboutissement de cette thèse n'aurait pu avoir lieu sans le soutien indéfectible de certaines personnes, « ici et là-bas » qui m'ont guidée pour sortir parfois du tunnel dont je ne voyais pas le bout.

Merci à Monsieur le Professeur Thierry Baubet pour sa contenance et sa bienveillance qui m'ont été d'un extrême soutien tout au long du travail engagé dans cette thèse. Merci de m'avoir accompagnée dans mes pérégrinations théoriques, académiques, et surtout personnelles suscitées par la recherche. Merci d'y avoir cru, même quand moi-même je n'y croyais plus. Merci pour la convivialité des séminaires de thèse qui sont à votre image : contenant, bienveillants, engagés. Enfin, merci de m'avoir ouvert les portes d'Avicenne, service plein d'humanité, riche par son Histoire et ses histoires.

Merci à Madame la Professeure Khadija Chahraoui, d'avoir accepté d'être membre du jury et rapporteur. Merci pour l'intérêt porté à cette recherche, notre échange a su me guider au cours de la dernière ligne droite.

Merci à Madame la Professeure Marion Feldman, d'avoir accepté d'être membre du jury et rapporteur. J'espère que vous trouverez au fil de la lecture, la reconnaissance de vos apports théoriques.

Merci à Madame la Professeure Aline Cohen de Lara, pour votre accompagnement depuis le Master 2, et pour votre intérêt pour mon travail. Merci de m'avoir permis d'être bien ancrée à l'Université Paris 13. J'ai appris que transmettre et parler de mon métier étaient tout aussi importants que de l'exercer.

Merci à Monsieur le Professeur Yoram Mouchnik, de me faire l'honneur d'être dans mon jury. Représentant du complémentarisme, je me réjouis à chacun de nos échanges sources d'associations pour aller encore plus loin dans mes réflexions.

Merci à Madame la Professeure Layla Tarazi-Sahab pour son éclairage et ses conseils depuis mes premières années d'étude à l'Université Saint-Joseph. Je suis honorée de vous présenter ce

travail, vous qui connaissez bien ce pays dans lequel, malgré tout, les papillons volent encore.

Merci à toutes les familles qui ont participé à cette recherche, pour leur disponibilité et leur générosité. Je sais combien il est difficile d'évoquer des souvenirs douloureux, et je les remercie pour leur confiance sans laquelle ce travail n'aurait pas lieu d'être.

Merci à Assaad Chaftari, une « rencontre héritée » qui m'a ouvert des portes insoupçonnables et m'a permis des rencontres riches en humanité à travers l'association Fighters For Peace.

Merci à Madame Isabelle Jourdan, qui m'a accompagnée tout au long de ce travail de recherche, pour aller vers des lieux, souvenirs et sentiments enfouis. Si j'ai pu prendre du recul pour faire la thèse, c'est grâce à l'espace d'écoute bienveillant que vous m'offrez.

Merci aux doctorants du séminaire, les compagnons de route, ensemble dans l'adversité. Merci aux « anciens », Sophie, Gabriel, Mayssa', Rodrigo de m'avoir montré que c'était possible. Merci à la promo 2019-2020, Carla, Davide, Serena, Zineb, pour leur soutien dès les premiers pas. On y est ! Merci aux nouveaux (qui ne le sont plus vraiment), Christa, Mathieu, Jeremy, Hocine, Séverine pour leur écoute toujours bienveillante, pour leur support et leur contenance. Et surtout, n'oubliez pas le contre-transfert !

Merci à mes rencontres Avicennenoises, qui m'ont appris à jongler avec mes deux cultures et avec qui j'ai pu exercer le métier de psychologue comme je l'ai toujours souhaité. Merci pour les discussions passionnées, les lectures partagées, les expériences, les repas, les rires.

Merci aux patients que j'ai pu rencontrer et qui m'ont tout autant appris.

Merci aux Casitiens, ceux qui sont encore là et ceux qui ont suivi d'autres horizons, pour leur contenance, leur intérêt et leurs encouragements. Merci à Pauline, Brigitte, Laëtitia, Sancho, Ercilia, Hayet, Christelle, Patrick, Sandrine, Hugo, Clara, Florence.

Merci aux collègues du « 129 », du rez-de-chaussée au deuxième étage pour leur soutien et leur sollicitude. Merci à Geneviève, Dalila, Sophie L., Mathilde et Raphaël, Léa, Salim, Raphael J., Tahar, Charles, Issam. Merci à Héloïse pour les discussions de couloir. Merci à Alessandra pour la séance « exposition à l'objet-phobogène » et Maurween pour les échanges, pour les groupes du CHUM, pour les repas improvisés.

Merci à François, Ameziane et Slimane pour les ateliers de lecture transculturelle. Réels puits de connaissance, ils sont un exemple d'engagement.

Merci à mes collègues du quotidien, l'équipe de L'entracte pour leur bienveillance et surtout leur compréhension. Vous avez supporté mon angoisse au quotidien surtout ces derniers mois. « Et cette thèse ? » Eh bien la voilà, cette thèse ! Merci à Olivier pour ses conseils avisés, son rire éclatant, sa présence et son amour pour la transmission. Merci à Mariam, pour les discussions sérieuses, et les moins sérieuses, pour sa présence et ses encouragements. Le monde de la recherche t'attend ! Merci à Steeve pour les mots bien choisis et les belles rimes. J'ai réussi « la performance » de finir la thèse. Merci à Mohammad pour sa douceur, ses retours éclairés, son engagement et pour son amour du métier qui l'amène vers des lieux insoupçonnés, comme les planches de la MC93. Merci à Marine pour son souci constant pour chacun d'entre nous. Merci à Claire pour ses réflexions justes qui m'ont permis de toujours aller plus loin. Merci à Louise pour son énergie et pour le thé Framboises/Basilic. Merci à Catherine pour sa pertinence, sa confiance et pour des entretiens familiaux mémorables.

Merci à Morgane pour son aide précieuse dans l'analyse des épreuves projectives. Merci à Maroussia pour sa bonne humeur et sa détermination qui m'ont donné l'exemple. Merci à toutes les deux et à Loan, de me permettre de transmettre ma vision du métier de psychologue, et de m'amener toujours à la questionner.

Merci à Pierrette, qui a accueilli mes premiers questionnements cliniques en France. Merci de m'avoir entraîné dans ton univers, de m'avoir fait confiance pour me raconter ton expérience, mais aussi pour toutes les sorties, les discussions, les pièces de théâtre et les concerts.

Ces six années de thèse n'auraient pas été supportables sans le soutien sans limite de mes parents, et de ma sœur. C'est moi qui me suis engagée dans ce travail de thèse, mais vous avez fait le chemin avec moi, en acceptant les fouilles archéologiques dans le passé parfois douloureux.

Marie-Joe, merci pour tes lectures, relectures, pour tes conseils, pour ta patience, pour ta confiance, pour l'intérêt que tu portes à mon travail et pour ton analyse du « contre-transfert du relecteur ». Tu m'as transmis le goût de la lecture et de l'écriture, la curiosité, la joie de vivre et j'essaye par ce travail de te faire honneur.

Michel, merci pour les discussions qu'on a pu avoir et qui t'ont sûrement bouleversé, pour les histoires que tu m'as racontées. Tu m'as transmis ton calme, ton amour pour les mots, ta force d'adaptation, sans lesquels je ne serai pas là où j'en suis aujourd'hui.

Mia, merci à ma petite sœur qui ne l'est plus tant que ça ! Tu m'as soutenue tout au long de ce travail, et depuis toujours. Merci pour tes encouragements, ta finesse, pour les moments de bonheur et ceux plus difficiles, et merci d'avoir supporté « mon ton ». Tu as attendu plus que moi la fin de la thèse, et la voilà ! Et merci à Tony, pour ses blagues, son soutien et d'être toujours fidèle au poste. Welcome to the family !

Merci à ma famille, de Beyrouth, à Montréal en passant par Barcelone, Dubaï et Lyon. Chacun d'entre vous a su m'apporter à un moment donné ce dont j'avais besoin. Merci Nadi d'avoir accepté de lire la thèse, qui parle un peu de toi. Merci de ton retour passionné.

Merci à Christian. Les mots me manquent pour écrire tout ce que j'aurais aimé te dire. « Al khaylou wal laylou wal bayda' ta'rifouni ». Ces vers de Al-Mutanabbi que tu as écrits sur mon livre de 4<sup>e</sup> resteront toujours rattachés à toi, à ta fougue et à ton amour pour la vie, que tu nous as transmis.

Merci à Tania, Kim et Karl. Vous avez toujours été là, vous y avez cru. Tania, les « discussions/piscines » m'ont guidée et aidée dans mes réflexions tant professionnelles que personnelles. Kim, c'est avec toi que j'ai appris à jouer et à créer. Depuis le temps où on cueillait des marguerites, jusqu'aux parties de Catan, merci pour tout ce que ces précieux moments m'apportent. Karl, merci pour les soirées guitare, les barbecues passés et ceux à venir sur LE balcon.

Merci à Christophe, pour son amour pour la recherche qu'il a su me transmettre sans vraiment le savoir, pour les discussions autour de Ricœur (entre autres). Merci à Jackie pour son soutien sans faille, et son engagement auprès des jeunes. Finalement on est bien du « même rayon ».

Le chemin fut long, mais semé de belles rencontres. Depuis la première année de psychologie à l'USJ, jusqu'à la thèse à Paris 13, j'aimerais citer toutes les personnes que j'ai croisé en route mais il me faudrait 300 pages...

Merci à Sarah. Elle est loin l'époque des TPC, mais malgré le temps qui passe tu es toujours là, « marteh ». Merci pour ton éclairage tellement pertinent, pour les séances/après séances, pour ta présence à toute épreuve (de Haïti, à Lyon). Malgré la distance, je sais que tu es toujours là, un mur solide sur lequel je peux m'appuyer.

Merci à Aya. Tu as beau être à des milliers de kilomètres, c'est en pensant à toi, à nos fous rires et à nos folies juvéniles que je peux avancer. Et, juste pour le plaisir, ces vers de Cyrano : « Mais... chanter, Rêver, rire, passer, être seul, être libre, Avoir l'œil qui regarde bien, la Voix qui vibre, Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers, Pour un oui, pour un non, se battre, — ou faire un vers, Travailler sans souci de gloire ou de fortune, À tel voyage, auquel on pense, dans la lune ! ».

Merci à Dima. La force de l'amitié se mesure par l'intensité des moments passés ensemble. Chaque discussion avec toi m'a enrichie, et m'amenait toujours encore plus loin.

Merci à mes rencontres parisiennes, qui rendent ce pays encore plus familier qu'il ne le devient au fil du temps. J'ai de la chance d'être aussi bien entourée !

Merci à Chloë pour les séances « projectifs, melon, chocolat », pour ses relectures minutieuses, son éclairage sur les projectifs, mais aussi et surtout pour tous les autres moments, peinture, « masques », et fous rires.

Merci à Nathalie, pour les instants Deauvillais et Parisiens (tu vois j'ai mis la majuscule) « rédaction/Scrabble/Tisane ». On est prêtes pour affronter le temps qui passe. Merci pour tes relectures méticuleuses et « méta » et pour ton soutien dans mes grands moments Kierkegaardien.

Merci à Sevan, j'ai trouvé un frère de transfert, mais pas seulement. Merci pour tes conseils toujours justes, pour tes mots qui m'aident à avancer, pour le partage de ta passion pour ton métier. Quel plaisir de travailler avec toi.

Merci à Marie, Stavroula, Elsa, Céline, pour tous les « bains de bonheur », pour les « groupes de parole entre copines », pour les soirées, les journées, les après-midis... Toujours présentes pour partager le meilleur comme le pire. Merci d'avoir supporté mes états d'âmes.

# SOMMAIRE

INTRODUCTION .....	13
ANCORAGE CONCEPTUEL .....	18
1. Le traumatisme psychique .....	19
1.1. Apports psychanalytiques.....	19
1.1.1. Le trauma chez Freud .....	19
1.1.2. Le traumatisme chez Ferenczi .....	23
1.1.3. Névrose de transfert/Névrose de guerre .....	26
1.1.4. Le traumatisme dans la théorie d'Anna Freud.....	27
1.2. Conceptions actuelles du traumatisme .....	29
1.2.1. L'état de Stress Post-Traumatique .....	29
1.2.2. La notion de résilience.....	31
1.2.3. Le traumatisme entre l'individuel et le collectif.....	32
2. La transmission psychique .....	35
2.1. L'identification projective comme vecteur dans la transmission .....	36
2.1.1. La théorisation de l'identification projective.....	36
2.1.2. La répétition comme tentative d'élaboration.....	38
2.2. La notion de « crypte » et « identification endocryptique ».....	40
2.2.1. Les théories de N. Abraham et M. Torok.....	40
2.2.2. La place du secret dans la transmission.....	45
3. La migration et ses réaménagements .....	47
3.1. Être migrant.....	47
3.1.1. Exilés/réfugiés/migrants .....	47
3.1.2. Migrer pour fuir la guerre .....	48
3.1.3. La migration, une perte.....	48
3.1.4. Migration et adaptation.....	50
3.2. Migration et transmission : une histoire en équilibre.....	51
3.2.1. Enfant de migrant et vulnérable.....	52
3.2.2. Revisiter les liens de filiation et d'affiliation .....	53

3.2.3. Une langue maternelle à transmettre .....	54
3.2.4. Transmettre pour libérer .....	55
4. Spécificité du contexte libanais .....	56
4.1. Liban (Loubnan en arabe) .....	56
4.2. Contexte de la guerre civile au Liban.....	57
4.3. Dates-clés de l’histoire du Liban.....	59
4.4. Quelques grandes étapes des 15 ans de la guerre du Liban (1975-1990) .....	60
4.5. Les principaux protagonistes (partis libanais/milices).....	64
MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE .....	65
1. Une double méthodologie.....	66
2. Analyse des entretiens : méthodes qualitatives.....	67
2.1. Le récit phénoménologique.....	68
2.2. L’analyse interprétative phénoménologique (IPA).....	68
3. Analyse des entretiens enfants : Rorschach et TAT .....	71
3.1. Choix des épreuves projectives (Rorschach et TAT).....	72
3.1.1. Présentation du Rorschach.....	72
3.1.2. Présentation du TAT .....	75
3.2. Angles d’interprétation et d’analyse.....	76
3.2.1. Rorschach .....	76
3.2.2. TAT .....	79
3.3. Prise en compte du contre-transfert dans l’analyse des projectifs .....	82
3.4. Épreuves projectives et transmission – pistes de réflexion.....	84
4. Méthode de recueil des données .....	86
4.1. Critères d’inclusion .....	86
4.2. Recrutement des familles .....	87
4.3. Cadre des rencontres avec les familles.....	87
4.4. Description des grilles d’entretiens .....	88

PRÉSENTATION DE L'ECHANTILLON.....	92
1. Description de l'échantillon.....	93
2. Récits phénoménologiques des entretiens parents .....	95
Véronique et Salim.....	95
François et Catherine.....	102
Nathalie et Henri .....	106
Claire .....	109
Samia et Ibrahim .....	112
Bassam et Georgette.....	115
 PRÉSENTATION DES RÉSULTATS : Entretiens parents.....	 119
 Schéma introductif .....	 120
Axe I- Se construire en temps de guerre .....	121
Thème 1 : Grandir avec la guerre.....	121
Thème 2 : ... Et côtoyer la mort.....	127
Thème 3 : Se protéger du trauma .....	132
Thème 4 : Des traces traumatiques face à l'indicible.....	140
Axe II – La migration un choix imposé.....	149
Thème 1 : L'urgence de la migration .....	149
Thème 2 : L'arrivée en France – Une confrontation au réel de la migration .....	159
Thème 3 : Migration et adaptation – Un entre-deux identitaire.....	165
Thème 4 : Allers-retours : Quel « chez soi » ? .....	174
Axe III – Être parent : Transmettre ou pas ?.....	180
Thème 1 : Devenir parent – Un bouleversement accentué par la migration .....	180
Thème 2 : Transmission des valeurs culturelles.....	189
Thème 3 : Transmission du vécu de guerre : une histoire difficile à raconter .....	196
Thème 4 : Remaniement des liens avec le pays d'origine à travers les enfants.....	203
Thème 5 : Des évènements extérieurs qui ravivent la mémoire .....	211

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS : Entretiens enfants.....	218
Cassandra .....	219
Récit phénoménologique de l’entretien.....	219
Interprétation des projectifs.....	221
Layla .....	230
Récit phénoménologique de l’entretien.....	230
Interprétation des projectifs.....	231
Marine .....	240
Récit phénoménologique de l’entretien.....	240
Interprétation des projectifs.....	242
Mathilde .....	253
Récit phénoménologique de l’entretien.....	253
Interprétation des projectifs.....	255
Ziad .....	264
Récit phénoménologique de l’entretien.....	264
Interprétation des projectifs.....	266
Karim .....	278
Récit phénoménologique de l’entretien.....	278
Interprétation des projectifs.....	280
 DISCUSSION.....	 291
1. Des parents face à leur histoire .....	292
1.1. Du vécu de guerre au trauma – du trauma au vécu de guerre .....	292
1.1.1. Une histoire d’évitement .....	294
1.1.2. Accumulation de violence .....	295
1.1.3. Une vie qui change, un monde qui s’effondre.....	296
1.1.4. Le temps en temps de guerre .....	298
1.1.5. La guerre civile : et la religion ?.....	300

1.2. Migration imposée ou exil ?.....	301
1.2.1. La culture-guerre : des premiers aménagements .....	303
1.2.2. Le Libanais : un super adapté.....	305
1.2.3. La migration : un pont à construire .....	306
1.2.4. Quels aménagements pour un aller-retour possible ?.....	307
1.3. La migration et le devenir parent .....	309
1.3.1. Parentalité et vécu de guerre.....	311
1.3.2. Les valeurs culturelles : des enveloppes protectrices .....	313
1.3.3. Un évitement qui commence par la langue .....	314
1.3.4. Une histoire à trous.....	315
2. Des enfants en quête d’histoire(s).....	320
2.1. Une histoire à trous... à compléter.....	320
2.2. Intersubjectivité et fonctionnement intrapsychique : des spécificités .....	324
2.2.1. Une perception potentiellement menaçante de la relation.....	324
2.2.2. Des identifications prudentes à l’objet .....	325
2.2.3. Débordement affectif : un défaut de pare-excitation .....	327
2.2.4. Une mobilisation des défenses .....	329
2.2.5. Perte d’objet et angoisse d’abandon .....	330
2.2.6. Problématique de séparation/individuation .....	331
2.2.7. Angoisse de mort .....	332
2.2.8. Une thématique en résonnance : le fantôme de la guerre .....	333
3. Limites et perspectives : implications cliniques et de recherche .....	337
 CONTRE-TRANSFERT DU CHERCHEUR.....	 342
 CONCLUSION.....	 356
 BIBLIOGRAPHIE.....	 361

ANNEXES .....	373
ANNEXE 1 : Lettre de présentation de thèse transmise aux participants .....	375
ANNEXE 2 : Consentement éclairé .....	376
ANNEXE 3 : Trame d’entretien – Parents migrants.....	380
ANNEXE 4 : Trame d’entretien – Deuxième génération .....	383
ANNEXE 5 : Évaluation des traumatismes psychiques à partir du Rorschach : Revue de la littérature .....	385
ANNEXE 6 : Feuille du dépouillement du TAT (2002) .....	388
ANNEXE 7 : Protocoles des épreuves projectives - Cassandra .....	389
ANNEXE 8 : Protocoles des épreuves projectives - Layla.....	399
ANNEXE 9 : Protocoles des épreuves projectives – Marine .....	408
ANNEXE 10 : Protocoles des épreuves projectives - Mathilde .....	416
ANNEXE 11 : Protocoles des épreuves projectives - Ziad.....	426
ANNEXE 12 : Protocoles des épreuves projectives - Karim .....	438

# INTRODUCTION

---

« Simon,  
« Est-ce que tu pleures ?  
« Si tu pleures ne sèche pas tes larmes  
« Car je ne sèche pas les miennes.  
« L'enfance est un couteau planté dans la gorge  
« Et tu as su le retirer.  
« À présent, il faut réapprendre à avaler sa salive.  
« C'est un geste parfois très courageux.  
« Avaler sa salive.  
« À présent, il faut reconstruire l'histoire.  
« L'histoire est en miettes.  
« Doucement  
« Consoler chaque morceau  
« Doucement  
« Guérir chaque souvenir  
« Doucement  
« Berceur chaque image ».

Wajdi Mouawad, *Incendies*

« Y a-t-il des papillons au Liban ? », Marine du haut de ses douze ans, m'accueille en me posant cette question. Je réponds, surprise : « Oui ! Évidemment ». Devant moi, la jeune fille, rassurée, rajoute : « Ah ! Je pensais qu'il n'y avait que la guerre ! ».

J'ai rencontré Marine dans le cadre du travail de recherche que je présente ici. Si sa remarque me touche par sa naïveté enfantine, elle m'interpelle par son acuité et sa pertinence, faisant indéniablement écho avec le travail de recherche engagé.

Nous voyageons donc dans cette recherche vers le Liban, pays du Moyen-Orient, « village du monde » pour reprendre un qualificatif d'un Libanais rencontré pour la recherche. En effet, la culture du voyage y est ancienne, et plusieurs vagues d'émigration jalonnent son histoire. Ainsi, le Liban compte quatre fois plus de citoyens en dehors de ses frontières et ses habitants pensent toujours à un ailleurs. Un de ces mouvements migratoire concerne les années 80, à la suite de la guerre qui a déchiré le Liban de 1975 à 1990. C'est sur cette période-là que nous avons choisi de porter une attention particulière.

Au Liban, les « évènements », comme on les désigne là-bas, sont complètement absents du discours. On retrouve peu de traces (orales ou écrites) de cette période-là, alors même que les stigmates de la guerre sont visibles dans les rues. Ils font partie en quelque sorte du décor. Dans les livres scolaires, l'Histoire du Liban s'arrête après l'indépendance en 1943, par manque de consensus sur les faits. Sans vainqueur, ni vaincu, l'impossible mise en mots de l'Histoire témoigne d'un conflit qui s'est arrêté par épuisement, suivi d'un désir de tourner la page. Cette sorte d'injonction d'oubli a été favorisée par l'amnistie dont ont bénéficié les protagonistes. Si l'amnistie peut être nécessaire, elle « constitue une forme de rétention de la vérité au nom de la paix sociale et du rétablissement d'une unité imaginaire qui consacre un déni de mémoire et vise à éteindre cette dernière dans son expression attestatoire » (M. Baussant, 2006, p.23).

Outre l'amnistie, la guerre dite civile, porte en elle une violence qui est constamment réactualisée par les événements ultérieurs. « Cette constance de la violence dans ses acceptions les plus diverses, fait de cette mémoire de la guerre une mémoire à vif, qui déchire la société libanaise et se déchire elle-même » (F. Mermier et C. Varin, 2010, p.19). L'Histoire contemporaine du Liban semble donc aussi incompréhensible qu'insaisissable, pour ceux qui l'ont vécue, et pour la génération d'après-guerre, qui grandit dans l'ignorance de ce pan d'Histoire qui a marqué le pays. « L'amnistie est devenue amnésie, et l'amnésie ignorance » (W. Mouawad, *Anima*).

Même si tous les jeunes Libanais nés après le conflit, savent qu'il y a eu une période de guerre, ils peuvent difficilement y attribuer un sens commun. Des recherches académiques en histoire ou sociologie, des initiatives artistiques (livres, romans, expositions de photos...) évoquent la question de la mémoire de la guerre, mais l'accès à ces romans, films, installations, reste réservé aux personnes qui s'y intéressent dans une démarche active et personnelle. Le travail de mémoire ne semble pas être une préoccupation dans l'espace public et politique.

L'Histoire de la guerre du Liban, porte en elle des histoires et des vécus personnels. À la lisière du collectif et de l'individuel, comment est-elle racontée dans un espace plus intime ? On peut ainsi se questionner sur la manière dont elle peut être rendue accessible dans la sphère familiale. « L'effacement du meurtre collectif et de la violence d'État sape le socle narcissique de l'engendrement ; il atteint, pour la détruire, la mémoire et la transmission. Ce qui est effacé comme n'ayant pas eu lieu, n'a pas de lieu où s'inscrire, pour être pensé, et pour articuler le cours des histoires individuelles avec le cours de l'histoire collective » (R. Kaes, 1989, p. XV). Au Liban il apparaît difficile d'évoquer cette période-là, peut-être en lien avec la violence perpétuellement actuelle. Qu'en est-il alors pour les Libanais qui sont partis pendant la guerre civile ? Comment racontent-ils leur histoire à leurs enfants, nés ailleurs, eux qui sont loin de la violence ?

C'est autour de ces réflexions que se centre notre thèse de doctorat : Comment l'histoire parentale et le vécu de guerre, sont évoqués dans la sphère familiale dans un contexte migratoire ?

Partant de l'idée que la violence des conflits a un impact traumatique sur les personnes qui la vivent au quotidien, nous nous sommes appuyés sur les théories psychanalytiques du traumatisme psychique afin de penser la transmission du vécu de guerre chez des Libanais migrants. Aujourd'hui, l'existence d'une transmission d'expériences traumatiques, du parent à l'enfant, ne fait plus de doute. Il existe différents paradigmes qui cherchent à rendre compte de ces phénomènes de transmission : la psychanalyse, les théories de l'attachement, l'épigénèse, la biologie, les théories systémiques et familiales (L. Ouss-Ryngaert, 2006). Dans notre recherche, nous nous basons sur deux versants de la transmission psychique des vécus traumatiques de guerre, d'une part la transmission intergénérationnelle et d'autre part la transmission transgénérationnelle que nous détaillerons dans notre ancrage conceptuel.

Entre vécu de guerre et vécu migratoire, nous nous intéressons à la manière dont l'histoire parentale va être racontée aux enfants. Nous nous penchons également sur les éléments inconscients qui vont être transmis comme les affects et les angoisses, à travers les manifestations non verbales. Si les ressentis peuvent être transmis, les mots ne s'y inscrivent pas (Altounian, 2005). À la lumière des lectures et des apports théoriques nous pouvons formuler notre problématique comme suit :

Quels sont les processus de transmission intergénérationnelle et transgénérationnelle du vécu de guerre, chez des Libanais qui ont migré en France pendant la guerre civile ?

Pour explorer cette question de recherche, nous avons rencontré des Libanais qui ont quitté le Liban pendant la période de guerre et qui ont eu des enfants en France après la fin des conflits, soit après 1990. Les rencontres avec les familles se sont effectuées en deux temps :

- (1) Une rencontre avec les parents, pour mener des entretiens semi-directifs abordant les motivations de la migration, le vécu de guerre ainsi que la transmission de ce vécu et des événements qui y sont associés.
- (2) Une rencontre avec un des enfants, né en France autour d'une passation d'épreuves projectives (Rorschach et TAT) suivie d'un entretien semi-directif abordant l'histoire familiale et permettant de relever des résonances avec le discours parental.

En lien avec la méthode d'analyse phénoménologique (IPA) que nous avons choisie, qui engage le chercheur à se laisser surprendre par le matériel, sans préconceptions préalables, nous n'avons pas formulé d'hypothèses de départ. Nos résultats et nos réflexions seront donc issus des thèmes qui ont émergé au cours de l'analyse des entretiens.

Dans ce travail, nous allons commencer par présenter notre ancrage conceptuel qui a étayé l'élaboration de la recherche. Nous préciserons ainsi les conceptions du trauma, notamment dans la théorie psychanalytique. Nous y détaillerons les concepts de transmission intergénérationnelle et de transmission transgénérationnelle sur lesquels nous avons basé la construction de la grille de l'entretien. Nous évoquerons également les réaménagements mis en place dans un contexte migratoire, ainsi que les enjeux de transmission à l'épreuve de la migration.

Dans la partie méthodologie de la recherche, nous aborderons également le choix de la double méthodologie : la méthode transversale d'analyse phénoménologique et les épreuves projectives. Nous expliciterons les démarches engagées dans chacune des méthodes.

Nous exposerons, dans deux parties différentes les résultats de la recherche : d'abord les résultats de l'analyse transversale des entretiens parents, ensuite les résultats des épreuves projectives des enfants.

Nous discuterons par la suite ces résultats, à la lueur de concepts théoriques qui ont émergé au cours de l'analyse. Nous compléterons ainsi la partie théorique, en cohérence avec la méthode phénoménologique qui demande une mise en parenthèse théorique et un retour vers la théorie en fonction des thèmes qui émergent lors de l'analyse. Nous y présenterons également les limites auxquelles nous avons été confrontés.

Nous finirons par une partie consacrée au contre-transfert du chercheur. Cette partie, beaucoup plus personnelle est essentielle dans cette recherche de par la proximité du sujet avec mon vécu personnel. Elle est à considérer comme un vrai travail réflexif sur les mouvements qui m'ont traversée tout au long de la recherche.

# ANCRAGE CONCEPTUEL

---

« Je tangué entre deux rives, mon âme a cette maladie-là. Des milliers de kilomètres me séparent de ma vie d'autrefois. Ce n'est pas la distance terrestre qui rend le voyage long, mais le temps qui s'est écoulé. J'étais d'un lieu, entouré de famille, d'amis, de connaissances et de chaleur. J'ai retrouvé l'endroit mais il est vide de ceux qui le peuplaient, qui lui donnaient vie, corps et chair. Mes souvenirs se superposent inutilement à ce que j'ai devant les yeux. Je pensais être exilé de mon pays. En revenant sur les traces de mon passé, j'ai compris que je l'étais de mon enfance. Ce qui me paraît bien plus cruel encore. »

Gaël Faye, *Petit pays*

# 1. Le traumatisme psychique

## 1.1. Apports psychanalytiques

D'après Laplanche et Pontalis (1967), le traumatisme est « un évènement de la vie psychique du sujet qui se définit par son intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique ».

### 1.1.1. Le trauma chez Freud

Le concept de trauma évolue largement dans l'œuvre de Freud. Au début rattaché à la névrose hystérique, il la revisite et rend sa théorie plus globale suite aux conflits de la première guerre mondiale et aux récits des soldats rentrés du front. Nous allons dans cette partie expliciter le cheminement de la réflexion de Freud sur le trauma.

La naissance du concept de trauma est concomitante de l'émergence du concept des mécanismes de défense. Ainsi, Freud considère qu'on parle de trauma quand il y a un choc violent, une effraction qui a des conséquences sur l'ensemble de l'organisation psychique. En terme économique, on peut dire que le trauma est une très forte augmentation d'excitation, qui est impossible à liquider par les moyens mis en œuvre ordinairement. La fonction de pare-excitation fait défaut, subit une effraction et l'appareil psychique, incapable de décharger l'excitation, met en œuvre des contre-investissements pour rétablir les fonctions du principe de plaisir.

#### *Le trauma et la théorie de la séduction*

Au début, la psychanalyse considère le traumatisme comme un évènement personnel de l'histoire du sujet, qui peut être daté et subjectivement important par les affects pénibles qu'il peut déclencher. Mais cette idée a évolué, et on parle maintenant de traumatismes collectifs, ou même de rêves traumatiques, etc.

Dans l'œuvre de Freud, la notion de trauma est rattachée à la théorie de la séduction dans un premier temps. Le traumatisme est considéré donc au début comme essentiellement sexuel et prépubère (1895-1897). Ainsi, la notion de trauma suppose l'existence de deux temps :

- 1- La scène de séduction : l'enfant (prépubère) subit une tentative sexuelle de la part de l'adulte sans que celle-ci ne fasse naître une excitation sexuelle.
- 2- La scène post-pubère : il s'agit d'une scène anodine, qui par une succession d'associations fait ressurgir l'excitation refoulée durant les premières expériences. Ceci entraîne un afflux d'excitations sexuelles avec une impossibilité à mobiliser les défenses du Moi.

La valeur traumatique du premier événement est donc attribuée dans l'après-coup. C'est seulement comme souvenir que cette première expérience devient traumatique. Ce concept est illustré dans l'œuvre de Freud par le cas « Emma » qui constitue pour lui le cas typique du refoulement hystérique. Ainsi s'estompe l'idée de l'importance du rôle de l'évènement extérieur. La deuxième scène, vécue comme traumatique, ne l'est que par la réminiscence de l'excitation qu'elle suscite et des fantasmes sous-jacents. Ainsi, dans les années suivantes, l'accent n'est plus mis sur la portée étiologique du traumatisme mais sur la vie fantasmatique. Le traumatisme désigne alors désormais un événement qui survient dans un second temps et non l'expérience infantile que l'on suppose à l'origine de la fixation à un stade de développement antérieur, attestant d'une incapacité à s'en dégager.

### *La notion d'après-coup*

Ainsi, dans ce premier temps de la conceptualisation du trauma, celui-ci est directement rattaché à la notion d'après-coup. Celle-ci introduit la temporalité. Il s'agit d'une relation complexe (chaînes associatives), entre un événement significatif et sa « resignification ultérieure qui lui procure une nouvelle efficacité psychique » (A. De Mijola, 2002).

Freud emploie le terme d'après-coup de plusieurs façons. En lien avec la théorie de la séduction, il lui donne une direction proactive (du temps passé vers le futur). Un événement dont la portée traumatique ne sera déterminée que plus tard, deviendra traumatique dans un deuxième temps. Ce deuxième temps de reviviscence est interne, l'évènement déclenchant cette resignification pouvant paraître quelquefois anodin.

Cette notion d'après-coup proactive suppose donc que des évènements ayant eu lieu dans l'enfance vont être réinterprétés et resignifiés à l'âge adulte, ou à un âge où le sujet a accès à une certaine forme d'élaboration. L'accent est mis non pas sur l'évènement infantile lui-même mais sur ces resignifications opérées dans un deuxième temps. Ceci remet en quelque sorte en question la position parfois déterministe de Freud, qui place les expériences infantiles au centre de la formation de l'appareil psychique. En effet, celles-ci n'étant pas interprétées, signifiées, on peut supposer qu'elles ne sont pas représentées, donc ne peuvent être constitutives de l'appareil psychique. Cependant, elles sont réinterprétées en fonction du message de l'autre dans le passé. On peut penser que cet évènement a été chargé de sens par l'autre, dans la relation, mais le message contenu n'a pas pu être compris et pensé.

Ainsi, le concept de trauma est au centre de la réflexion psychanalytique ; il bouge avec la théorie en même temps qu'il la fait bouger.

### *Les névroses de guerre*

Apparaissent à ce moment les névroses de guerre et naît avec elles le nouveau terme de névrose traumatique. C'est dans *Au-delà du principe du plaisir* (1920) que Freud utilise les fonctionnements de la névrose traumatique. L'effraction par l'afflux d'excitation vient ébranler le principe de plaisir qui contraint l'appareil psychique à des tâches plus urgentes comme la liaison, condition nécessaire pour permettre l'abréaction et la décharge pulsionnelle (au-delà du principe de plaisir). L'abréaction étant le processus par lequel la fonction de liaison sera rétablie grâce à l'élaboration des expériences traumatiques au cours de la cure.

Le traumatisme vient donc abolir les conditions nécessaires pour que le principe de plaisir soit actif, ce qui conduit à des compulsions de répétition (rêves, réminiscences...). Nous allons expliciter ces trois mouvements d'effraction, d'effroi et de compulsion de répétition, décrits par Freud et considérés comme les trois signes cliniques de la névrose traumatique.

Il faut garder à l'esprit la conception spatiale de l'appareil psychique telle que Freud la décrit. Face à un évènement traumatique, l'appareil psychique subit une effraction. La fonction de pare-excitation ne peut plus protéger l'appareil psychique parce qu'elle ne peut plus faire face à l'excitation provoquée par l'évènement traumatique. Celui-ci se retrouve envahi par ce surplus d'excitation et ne peut plus le canaliser ce qui met en route le système défensif qui se retrouve

fortement mobilisé, prenant la forme par exemple d'angoisses. Ces éléments du réel pénétrant à l'intérieur du psychisme, restent non liés aux représentations.

Face à cette quantité d'excitation subite, l'appareil psychique est submergé et le sujet plongé dans l'effroi, souvent décrit comme un vide psychique. L'effroi apparaît lorsque l'évènement traumatique survient de manière imprévisible. L'appareil psychique n'est pas du tout préparé à cet excès d'excitation. Ceci amène Freud à distinguer l'effroi de la peur et de l'angoisse. La peur supposant la présence d'un objet suscitant une réaction de peur, et l'angoisse permettant de protéger l'appareil psychique en se préparant au danger. Elle agit comme un signal d'alarme qui permet de prévenir le danger et de s'y préparer. Ce qui n'est pas le cas dans l'effroi, puisque l'effraction de l'appareil psychique est subite.

Dans l'effroi, les éléments du réel impensables font souffrir de l'intérieur et reviennent sous forme de reviviscences ou de cauchemars, comme le décrivent les soldats traumatisés qui reviennent du front. Ceux-ci décrivent des rêves au cours desquels ils revoient des situations traumatogènes auxquelles ils ont été confrontés. Ceci pousse Freud à revoir sa théorie du rêve, qui ne peut être considéré dans ce cas comme un accomplissement du désir puisqu'il replace le sujet dans la même situation d'effroi, « nouvel effroi » précise Freud. Il parle alors de compulsion de répétition puisque le sujet est de nouveau face au déplaisir provoqué par la situation traumatique. Face à cette nouvelle conception du traumatisme, Freud reprend sa théorie des pulsions et met en exergue la pulsion de mort, qui s'oppose à la pulsion de vie. Cette dernière, étant la garante du travail de liaison, la pulsion de mort, elle, est dans le processus de « déliaison », anéantissant les processus psychiques qui assurent une fonction vitale de subjectivation par la liaison.

Dans *Inhibition, symptômes et angoisse*, Freud repense le traumatisme hors du champ de la névrose traumatique. Face à une situation traumatique, le Moi déclenche un signal d'angoisse, pour éviter le débordement et la résurgence de l'angoisse automatique. Avec ce nouvel apport, Freud remet sur un pied d'égalité le danger interne et le danger externe : « Le Moi est attaqué du dedans, comme il l'est du dehors. » (Laplanche et Pontalis, 1967 ; p.500)

Cette nouvelle vision de l'appareil psychique place le Moi comme instance d'adaptation menacé par trois dangers : le Ça, le Surmoi et la réalité extérieure. C'est à partir de cette nouvelle conception de la vie psychique, que Freud va mettre l'angoisse de castration au centre de l'organisation de la vie psychique. Elle a une valeur bénéfique sauf dans le cas où la réalité

extérieure traumatique vient donner corps au fantasme de castration pouvant produire une blessure narcissique.

Avec la nouvelle théorie de l'angoisse, Freud met plus l'accent sur la perte de l'objet que sur les conséquences économiques du traumatisme. Il distingue l'angoisse automatique du signal d'alarme. Le signal d'alarme permet en effet de protéger de la résurgence de l'angoisse automatique. Toutes les deux supposent néanmoins une détresse liée à la perte de l'objet. L'enfant relie la présence de l'objet à un apaisement de ces tensions, ce qui rend insupportable l'absence de ce dernier. Il lui faut un certain nombre d'expériences pour pouvoir distinguer la perte momentanée et la perte durable. Il affirme que c'est cette angoisse qui est présente lors des différentes séparations avec la mère : de la séparation lors de la naissance (et il rejoint ici Otto Rank (1924) dans l'idée de traumatisme de la naissance), aux premières expériences de séparation pour arriver à l'angoisse de castration qui est liée à l'angoisse de perte d'objet. Mais c'est cette dernière expérience de perte qui va venir contenir les anciennes expériences de perte d'objet et ainsi les apaiser.

### **1.1.2. Le traumatisme chez Ferenczi**

Malgré leurs divergences, Freud et Ferenczi se sont tous les deux penchés sur la question du traumatisme. Même si ces divergences sont palpables au niveau de la théorisation c'est surtout au niveau de la technique que ces deux psychanalystes s'éloignent.

Pour illustrer le traumatisme, Ferenczi utilise le terme de « commotion psychique », le rapprochant ainsi de la neurologie et du traumatisme crânien, physique. Ceci s'explique par le contexte dans lequel cette théorisation apparaît. En effet, suite à l'expérience collective de la guerre, les neurologues, ayant peu de connaissances du psychisme humain, ne peuvent expliquer certains troubles psychologiques n'ayant pas d'origine organique. C'est Oppenheim qui, en premier, va penser les traumatismes psychiques, en faisant le lien entre l'évènement subi et les symptômes qu'il voit, en imaginant des altérations dans le cerveau, causées par ce traumatisme. Il ne se détache pourtant pas de l'organicité et sa conception suppose une incidence réelle du traumatisme sur le cerveau du sujet, comparant celui-ci à un noyau de fer qui se décharge.

Ferenczi poussera sa réflexion tout en gardant un lien avec l'organique avec le terme de « commotion psychique ». Pour lui, l'évènement traumatique ou commotionnant est par essence

brutal et cause du déplaisir. Il survient à un moment où l'individu se sent en sécurité, confiant en son environnement. L'évènement vient donc ébranler cette confiance, et le sujet se sent déçu. C'est ici que réside la première divergence avec Freud. Ferenczi introduit dans sa théorie la réalité, alors que Freud, notamment dans sa première théorie de la séduction abandonnée en 1897, met l'accent sur la réalité psychique et non la réalité factuelle. Face à ces excitations déplaisantes, le sujet doit se mobiliser et mobiliser ses défenses pour les éloigner afin qu'elles ne menacent plus son fonctionnement psychique. Pour ce faire, le sujet va modifier la réalité, la rendant plus supportable, et créant des représentations plus favorables de celle-ci auxquelles il se rattachera en guise de défense. Dans le cas du traumatisme, les mécanismes de défense habituellement mis en œuvre ne sont pas suffisants pour le protéger ce qui le contraint à en créer de nouveaux. Ferenczi considère que le traumatisme est une impossibilité de verbaliser le souvenir, ce qui pourrait être expliqué par ce mode de défense qui altère la réalité, et donc le souvenir.

Contrairement à Freud, qui distingue clairement l'effroi de l'angoisse, Ferenczi, lui, considère l'angoisse comme produite par le traumatisme. Certaines excitations déplaisantes qui échappent à la conscience deviennent angoissantes pour le sujet. On n'est plus dans le vide psychique mais dans la menace d'éléments de l'intérieur. Ferenczi fait le lien avec la pratique en affirmant que face à cette angoisse que peut exprimer l'enfant, la réaction des adultes peut être déterminante dans le devenir de cette angoisse. L'enfant parfois puni, parfois face à des non-dits qui l'empêchent de mettre des mots sur ses expériences déplaisantes, se retrouve en proie à un sentiment d'injustice et de culpabilité.

Toujours dans un souci de faire le lien avec la clinique, Ferenczi tente dans son article « Psychanalyse des névroses de guerre » d'explicitier l'élaboration du traumatisme. Il cite les symptômes observés chez les patients ayant subi une « commotion psychique » :

- les rêves d'angoisse où le sujet revit la scène traumatique et les peurs éprouvées avec la même intensité,
- les peurs diurnes qui sont, pour Ferenczi une tentative « d'abréaction », étape visant à rétablir l'équilibre de l'économie psychique.

Ferenczi qui parle de tendance à la répétition dans la névrose traumatique, tendance qui serait exprimée à travers les restes diurnes des rêves, replaçant le sujet dans le même état que lors de l'évènement traumatique. Il rejoint ici Freud qui parle de « compulsion de répétition » comme

signe de névrose traumatique avec la différence que ce dernier considère les rêves et les peurs diurnes comme des répétitions. Donc, Ferenczi considère que la conception du rêve comme accomplissement du désir reste justifiée puisque le rêve dans la névrose traumatique a pour objectif une tentative de résolution et d'élaboration des expériences traumatiques en les rendant supportables grâce à une « falsification optimiste ». Pour Ferenczi, l'élaboration du traumatisme passe nécessairement par une reviviscence de ce traumatisme dans le cadre de la cure, dans la relation transférentielle. Il se retrouve donc face à la limite imposée dans le dispositif de la cure psychanalytique classique puisque celle-ci n'autorise pas l'évocation ou l'induction active d'une régression, comme il le préconise pour l'élaboration du traumatisme. Il va donc mettre en œuvre la technique active qui consiste à faire des interventions directives à partir de l'observation du patient de l'empathie envers ce dernier. Cette méthode sera abandonnée car elle ne lui permet pas d'obtenir les effets attendus, du moment où elle réactive des traumatismes antérieurs et renforce ainsi les résistances du patient. Il modifie donc sa technique et à partir de 1924, il la remplace par la thérapie de « relaxation » ou « néocatharsis » qui préconise une relation privilégiée avec le patient, pouvant aller jusqu'aux échanges de tendresse avec « indulgence » et « dorlotage ». Ces nouvelles techniques, allant à l'encontre des principes de base de la cure psychanalytique, cristallisent le conflit entre Freud et Ferenczi d'une part, et place Ferenczi dans une impasse théorico-clinique puisqu'il se retrouve facilement face à des transferts maternels archaïques massifs de la part de ses patients.

Ferenczi se soucie de ses patients, et son objectif principal c'est de leur permettre d'aller mieux. C'est ce qui explique son acharnement à essayer des méthodes qui s'éloignent parfois des principes de la cure psychanalytique. Il reproche à ses contemporains psychanalystes d'accorder plus d'importance à leurs théories qu'au devenir des patients qu'ils reçoivent.

### 1.1.3. Névrose de transfert/Névrose de guerre

Dans son introduction au recueil publié en 1919 *Zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen* (*Sur les névroses de guerre*), Freud fait une comparaison entre les névroses de transfert qui surviennent en période de paix, et les névroses de guerre, tout en expliquant le lien entre le sexuel et le traumatique. Ces liens entre sexualité et névrose de guerre, ne peuvent être vus en dehors de la théorie libidinale des névroses. Pour Freud, celle-ci ne concerne, à l'origine, que les névroses de transfert en temps de paix, compromettant ainsi son étendue à d'autres troubles appelés par Freud « névroses narcissiques ». Le seul rapprochement possible réside dans l'installation de la libido narcissique. Le sujet, doté d'une énergie sexuelle, la tourne vers lui-même plutôt que de la tourner vers un objet externe.

Le concept de névrose traumatique, nous permet de nous questionner sur l'origine et les effets du trauma. Un traumatisme n'est pas fonction de l'évènement uniquement ; il dépend du contexte de l'évènement, du sujet, de son histoire et de son état psychique et physique au moment de l'évènement potentiellement traumatique. Nous pouvons également apporter une nuance, c'est qu'il peut s'agir d'un évènement très violent, mais aussi d'une accumulation d'excitations qui, prises à part, n'ont pas d'effet traumatique.

Le symptôme principal de la névrose traumatique est l'altération du désir qui s'amenuise ou même disparaît. Le traumatisme devient si fascinant qu'il empêche l'émergence du désir ce qui se traduit par un désintérêt pour tout, une envie de rien. Ainsi, nous pouvons penser que l'image traumatique agit comme le refoulé originaire, à la différence qu'elle n'a pas pu être refoulée, donc reste accessible, provoquant des angoisses et « des jouissances inconscientes ». Lebigot (2011 ; p.168) parle alors de l'image traumatique comme « objet de complétude, remède à la castration ». C'est à travers cette image que le sujet pourra combler le manque dû à la castration ; elle sera donc vécue comme une « récupération de l'objet perdu » (F. Lebigot, 2011 ; p.168). Ceci ne va pas sans toute l'angoisse et la culpabilité accompagnant cette représentation. Ceci pourrait expliquer l'attachement qu'éprouvent certains patients à leur traumatisme. Le traumatisme devient presque constitutif de l'identité du sujet et n'est plus un simple évènement extérieur.

Karl Abraham (1919), théoricien des névroses de guerre, met en évidence la nature sexuelle de celles-ci ; les personnes confrontées à un danger immédiat (leur propre mort, la mort d'autrui) renoncent aux investissements narcissiques. Ils se rattachent à l'invulnérabilité telle que l'enfant la ressent. Les investissements narcissiques primaires refont donc surface, faisant suite à une régression narcissique marquée, avec un sentiment de toute-puissance.

Ferenczi parle également de retour à un narcissisme infantile chez les névrosés de guerre, émanant notamment d'un amour excessif de soi qui protègerait du danger. Ce retour à l'amour de soi, suscite un abandon de l'amour d'objet. Le sujet se complaît dans cette régression puisqu'elle lui permet de retrouver une position infantile sécurisante. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est pour cette raison que le sujet se rattache à son traumatisme et éprouve une difficulté à le lâcher.

La question du lien entre la sexualité et le déclenchement de névroses traumatiques fait resurgir la question de l'individuel et du collectif. Qu'est-ce qui fait que deux sujets, face à la même excitation déplaisante ne vont pas développer les mêmes symptômes, que l'un va développer une névrose et pas l'autre ? Abraham relie cet effet aux antécédents de l'un et de l'autre, notamment en ce qui concerne la sexualité. Chez les sujets prédisposés à la névrose, il y a une incapacité à parvenir à une répression narcissique. Le sujet « sain » (Abraham), peut lui, renoncer aux privilèges narcissiques, ce qui lui permet de se « sacrifier pour la communauté ». Abraham considère donc qu'il y a une fragilité narcissique, liée à la relation sexualisée à l'objet et qui va déterminer l'émergence, ou non d'une névrose de guerre.

#### **1.1.4. Le traumatisme dans la théorie d'Anna Freud**

L'apport d'Anna Freud dans la théorie sur le trauma n'est pas négligeable. Elle apporte un regard clinique se référant à sa pratique auprès d'enfants. Sa théorie n'est donc pas élaborée à partir des récits d'adultes sur leur vécu infantile, mais sur l'observation d'enfants. L'idée primordiale et nouvelle à la conception du trauma, c'est le Moi. Elle place cette instance au centre de sa réflexion et lui donne la place de « victime » du traumatisme. Elle définit le traumatisme dans *L'enfant dans la psychanalyse* (1964). Pour elle, « l'essence d'une situation traumatique tient à la détresse éprouvée par le Moi en face de l'accumulation de l'excitation qu'elle en soit d'origine interne ou externe ». Dans cette définition, elle reconsidère la seule

cause externe du traumatisme. Pour Anna Freud, la métaphore de barrière et de bouclier, utilisée pour désigner les mécanismes de défense mis en œuvre par le Moi est intéressante, notamment dans l'image d'effraction que peut constituer le traumatisme. La notion d'effraction déjà utilisée par Freud d'abord, puis par Ferenczi concerne uniquement en partie la fonction de pare-excitation. Elle lui donne un sens plus large quand elle parle de barrière protectrice qui va être constituée d'une part par la fonction de pare-excitation, et d'autre part par les mécanismes de défense. La barrière protectrice pour Anna Freud est constituée en fonction de la qualité des soins maternels. Ce sont ces premières interactions, en fonction de leur potentiel sécurisant qui vont permettre à l'enfant de construire une barrière protégeant son Moi. Cette idée la pousse donc à considérer deux éventualités, d'un côté le défaut constitutif de la barrière, et d'un autre côté l'effraction de cette barrière après constitution :

- 1- Barrière défaillante dès sa formation : les soins maternels étant à la base de la constitution de la barrière protectrice, on peut considérer comme traumatique une carence affective maternelle, empêchant la constitution de cette barrière psychique. (Théorisation de Masud Khan sous le nom de traumatisme cumulatif). Pour Anna Freud, dans ce cas, il s'agit davantage de détresse que de traumatisme.
- 2- Effraction : c'est à cette éventualité qu'elle réserve le terme de traumatisme. La barrière, déjà constituée, subit une effraction. Elle rejoint ici l'idée de Ferenczi quand il parle d'évènement commotionnant qui met en doute la confiance du sujet qui se sent « déçu ». Il y a une certaine forme d'apaisement qui est soudainement ébranlée et c'est cet ébranlement qui a un effet traumatique.

Ainsi, ces théorisations la poussent à penser qu'il existe une vulnérabilité plus ou moins importante en fonction des soins maternels, mais aussi en fonction de l'âge. Pour elle, la tolérance aux excitations déplaisantes augmente avec l'âge, et avec la maturation de l'appareil psychique et la consolidation des mécanismes de défense mobilisés face au danger. Ainsi, les nouveau-nés et les jeunes enfants sont les plus vulnérables. Ceci remet au centre de la réflexion la différence entre détresse et traumatisme. Peut-on alors penser que cette barrière est constituée dès les premières interactions maternelles, voire depuis les interactions intra-utérines ?

## **1.2. Conceptions actuelles du traumatisme**

### **1.2.1. L'état de Stress Post-Traumatique**

Actuellement, et particulièrement en psychiatrie, la notion de traumatisme psychique est directement liée à l'état de Stress Post-Traumatique (Post-Traumatic Stress Disorder ou PTSD). Ce nouveau trouble fait son entrée dans la version III du DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders – Book by American Psychiatric Association*), classé dans la catégorie des troubles anxieux. Cela n'est plus le cas dans le DSM-5 (2013) dans lequel les troubles liés au stress et aux traumatismes constituent une catégorie à part entière. Cela permet de mettre l'accent sur les caractéristiques propres de ces troubles, par rapport aux autres troubles anxieux.

La conception plus descriptive qu'étiologique du PTSD permet d'identifier les signes caractérisant une telle situation, dans le but également de faire une certaine correspondance entre la névrose traumatique et l'état de Stress Post-Traumatique.

Afin de parler d'état de Stress Post-Traumatique, le sujet doit répondre à un certain nombre de critères, qui ont été modifiés et adaptés depuis la première apparition du trouble. Dans le DSM-5, un des changements importants est celui du critère A. En effet, le diagnostic ne se limite plus à l'exposition directe à un événement potentiellement traumatique. Se rajoute à cela, le fait d'apprendre que l'événement traumatique a été vécu par un membre de la famille proche ou un ami proche (de manière accidentel et/ou violente) et le fait de vivre une exposition répétée ou extrême aux détails pénibles de l'événement traumatique (par exemple, les premiers intervenants ou les policiers). Le critère d'exposition ainsi revisité prend en compte en quelque sorte la question de la transmission, ainsi que la question de l'exposition répétée à des événements potentiellement traumatiques.

Les critères concernant les signes cliniques, sont désormais regroupés selon quatre domaines :

- A- Symptômes liés à la répétition (cauchemars, souvenirs douloureux, reviviscences, réactivité physiologique dans les situations rappelant l'évènement...),

- B- Symptômes liés à l'évitement (comportement d'évitement vis-à-vis des pensées, des sentiments, des personnes, des endroits... qui peuvent rappeler l'évènement traumatisant, sentiment de détachement...),
- C- Symptômes liés aux altérations négatives persistantes dans les cognitions et l'humeur (incapacité à se rappeler un élément important de l'évènement) altération des croyances relatives à la vision du monde et de soi, incapacité de ressentir des émotions positives, vécu de détachement et d'isolement par rapport aux autres...)
- D- Une hyperactivité (troubles du sommeil, hypervigilance, irritabilité, difficulté de concentration...).

Les symptômes doivent persister pendant un mois, et entraîner des perturbations significatives dans la vie du sujet (dans la sphère socio-professionnelle notamment). Ils peuvent apparaître immédiatement après l'évènement, mais peuvent s'exprimer de manière retardée, jusqu'à six mois après l'exposition. Des symptômes dissociatifs peuvent y être associés comme une déréalisation ou une dépersonnalisation.

Comment peut-on rapprocher cette classification des théories psychodynamiques, qui elles, mettent moins l'accent sur l'évènement en tant que tel (critère A), mais plutôt sur le vécu subjectif ? Le DSM ne fait pas de place aux évènements minimes répétés pouvant avoir un effet traumatisant. Nous revenons donc au débat concernant la réalité psychique et la réalité factuelle. Même si dans la classification, un certain accent est mis sur le vécu subjectif, le critère premier reste la confrontation à un évènement potentiellement traumatique. Par ailleurs, on retrouve dans cette classification des termes auparavant utilisés par les théoriciens du trauma d'approche psychanalytique. Les symptômes décrits, peuvent être rapprochés de l'effroi décrit par Freud entre autres, et la mise en relief des symptômes de répétition (critère B) permet de voir l'impact de ces théories sur la clinique psychiatrique qui semble (et qui souhaite) quand même s'en éloigner. Peut-on ainsi nier les apports de la psychanalyse dans la psychiatrie telle qu'elle est perçue actuellement, notamment dans les pays anglo-saxons, mais également en France ? Même si les symptômes sont énumérés dans un objectif descriptif et non dans un souci de compréhension de l'appareil psychique et des enjeux de l'évènement traumatique sur le fonctionnement psychique de l'individu, nous ne pouvons leur ôter leur implication

psychodynamique, notamment en ce qui concerne les symptômes de répétition ? Par le fait même de parler de répétition, on admet que le sujet traumatisé est soumis à une compulsion qui le pousse à revivre l'évènement. Même si dans la description on ne va pas plus loin dans la compréhension de la fonction de liaison, on y est quand même renvoyé, en tant que lecteur critique. Mais était-ce là l'intention des auteurs du DSM ? C'est là que réside le questionnement. Si c'était le cas, ceux-là mêmes qui s'inspirent de la psychanalyse, ne s'acharneraient pas sur cette théorie qui place le psychisme au centre de ces réflexions.

### **1.2.2. La notion de résilience**

La notion de résilience est de plus en plus utilisée de nos jours, vulgarisée au point de ne plus concerner uniquement les traumatismes psychiques. Elle devient la capacité à faire face au stress du quotidien. Or, il importe de replacer cette notion dans le contexte de sa théorisation en France. Inspirée d'un concept physique qui définit « la résistance aux chocs d'un matériau » (Larousse), cette notion a d'abord été développée dans la littérature anglo-saxonne et notamment avec la psychanalyste américaine L.E. Peller (1954) qui parle « d'ego-résilience » et l'introduit comme concept psychanalytique, décrivant la capacité des enfants à se procurer du plaisir (par le jeu) tout en ayant recours à une certaine forme de déplaisir. Associée dans ce cadre-là, avec James Anthony (1972) au concept d'enfant vulnérable, cette notion prend de plus en plus d'ampleur dans la littérature et devient populaire avec Emmy Werner (1982) qui, au terme de sa recherche, la définit comme la capacité de certains enfants « à rebondir et mener une vie pleine de sens » après avoir connu des situations difficiles.

C'est avec la théorisation de Boris Cyrulnik que la résilience fait son entrée dans les théories de la psychologie en France. Dans *Un merveilleux malheur*, Cyrulnik élabore sa théorie sur la résilience, et reprend la définition de Stefan Vanistendael pour qui la résilience est la « capacité à réussir, à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comportent normalement le risque grave d'une issue négative » (cité par J. Roisin, *Les mots du trauma*, 2011). Cyrulnik parle de processus résilient pour expliciter les mécanismes mis en œuvre par le patient pour faire face à l'évènement traumatique et pouvoir se réinscrire dans un processus de résolution. Ce concept met donc

l'accent, non pas sur les signes cliniques après un évènement, ou sur les processus sous-jacents, mais sur les ressources que le sujet peut mobiliser pour faire face à l'adversité d'une situation. Cette notion, prise comme telle, s'inspire grandement des théories psychanalytiques notamment des théories de l'attachement de Winnicott puisque la résilience est fonction de l'expérience précoce des liens d'attachement, de la capacité qu'a le sujet à être confiant dans son entourage. C'est la vulgarisation et la généralisation de ce concept qui l'éloignent quelque peu de la psychanalyse. Favorisant une certaine dichotomie entre individus résilients (valorisés) et individus non-résilients, rendant presque l'accès à ce processus immuable, la résilience ne s'inscrit plus dans une visée thérapeutique et ne peut donc en être un objectif.

### **1.2.3. Le traumatisme entre l'individuel et le collectif**

Ces conceptions théoriques ont mené à de nouvelles formes thérapeutiques que nous aborderons dans cette partie. De plus, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, les traumatismes, notamment collectifs, ont pris de nouvelles proportions. Alors que pendant la Première Guerre mondiale l'atrocité de la guerre était réservée au front, les armes développées dès la Deuxième Guerre mondiale ont permis d'atteindre collectivement non seulement les soldats, mais aussi les civils. On peut également parler d'autres traumatismes non seulement liés aux guerres, mais qui peuvent être liés à des meurtres collectifs, des catastrophes naturelles et qui touchent un nombre important de personnes.

Ceci pousse donc les professionnels de la santé en général, mais aussi ceux de la santé mentale à créer des associations d'aide aux victimes procurant une écoute, donnant des informations sur les droits, assurant également un soutien psychologique aux personnes ayant eu à affronter un même évènement potentiellement traumatisant. Avec en sus, la création des cellules d'urgence médico-psychologique, la démarche de soin devient proactive, et ne dépend plus exclusivement de la demande du patient. Le sujet se voit « offrir » un certain nombre de soins alors qu'il ne l'a pas nécessairement demandé. Ceci est également valable pour les missions d'intervention d'urgence dans des pays ayant subi un évènement traumatisant (catastrophe naturelle, guerre, attentat, famine...). Dans cette méthode proactive, des techniques thérapeutiques spécifiques sont utilisées. Nous explorerons ici la méthode de débriefing.

La méthode de débriefing collectif a d'abord été élaborée par Mitchell (1983-1988) avec la technique de CISD (*Critical Incident Stress Debriefing*), élaborée dans un premier temps pour les professionnels de sauvetage. Cette méthode d'aide informative et éducative a été généralisée sans aménagement aux victimes de différents évènements traumatisants.

En France, cette technique a été revisitée et développée sous le terme de Débriefing psychodynamique avec des « groupes constitués » par Lebigot (1997-2001) et Damiani (2002). L'objectif du débriefing est de favoriser l'élaboration en groupe des traumatismes psychiques collectifs tout en permettant des liens avec l'histoire individuelle à travers les séances individuelles proposées. Il concerne exclusivement des personnes ayant subi le même évènement traumatogène et se met en place trois à dix jours après l'évènement, et ce en trois étapes :

- 1- L'organisation : un moment d'analyse fine de la situation par les participants et un autre de mise en place du dispositif.
- 2- Le déroulement : les séances s'organisent autour d'un animateur qui distribue la parole dans le souci de permettre à chaque participant de parler de l'évènement, de ces sensations et émotions, du contexte de l'évènement mais aussi de la période qui a suivi cet évènement. L'animateur doit avoir des compétences d'analyse de groupe puisqu'il se base sur l'analyse des liens libidinaux et identificatoires du groupe pour faire circuler la parole.
- 3- Les entretiens individuels : cette étape permet aux participants d'évoquer certaines choses qui n'ont pas pu être dites en groupe mais aussi faire des liens avec leur propre histoire personnelle.

Ce concept de débriefing peut s'appliquer à la thérapie individuelle. Il s'agit de permettre au patient de parcourir l'évènement, ce qui le précède et ce qui a suivi. En mettant des mots sur l'évènement, on favorise les liens avec l'histoire personnelle mais aussi la symbolisation. Cette technique, bien qu'inspirée des notions de psychanalyse (symbolisation, travail de liaison...) s'en éloigne principalement de par la part active que prend l'animateur-analyste. Ceci a pour objectif d'ouvrir le dialogue entre les participants, et de permettre au patient de répondre à une demande explicite de s'exprimer afin de lui permettre de parler spécifiquement de l'évènement vécu. Dans cette méthode la fonction de liaison est mise en avant, l'objectif principal étant de rendre représentable un évènement tellement effroyable qu'il ne peut être lié d'emblée.

Cette méthode qu'on peut qualifier d'hybride, née d'une technique comportementale et augmentée de théories analytiques, porte ses fruits notamment dans le cadre des missions humanitaires et des traumatismes collectifs. Cependant, permet-elle l'élaboration réelle des traumatismes ?

Nous avons vu dans la première partie, l'intrication entre l'évènement collectif et l'histoire personnelle. Les résonances sexuelles de l'évènement traumatisant peuvent-elles être abordées au cours de ces séances de débriefing ? Même lorsqu'il s'agit de séances individuelles et de la résonance avec l'histoire personnelle, quand l'écoute du professionnel n'est pas analytique, le sujet pourrait-il aborder les enjeux des investissements libidinaux voire des expériences de la première enfance qui peuvent être remobilisées lors de l'exposition à un évènement traumatique ? Certes, les séances individuelles ont pour visée de permettre à la personne d'exprimer cela dans une relation duelle, il s'agit cependant de séances limitées et souvent le nombre est décidé à l'avance. Dans de telles conditions, comment peut-on envisager la relation de confiance ? On est là dans une relation d'aide limitée dans le temps qui laisserait peu de place à instaurer une relation de confiance, mais qui donnerait aussi la place qu'il faut au transfert et au contre-transfert. Ainsi, sans cette condition essentielle d'une relation thérapeutique, on peut penser que le patient n'a pas le temps de se laisser aller à son transfert afin d'avoir accès aux traces laissées par ses premières expériences de relation d'objet.

Après avoir abordé les différentes conceptions du trauma, dans la théorie psychanalytique mais également dans la tendance actuelle, dans le souci de permettre une *élaboration rapide* du trauma, nous pouvons nous poser la question de la transmission du traumatisme. Même si le trauma ne change pas par essence l'organisation psychique de la personne, il modifie néanmoins la manière dont celle-ci appréhende le monde qui l'entoure, atteignant par exemple les mécanismes de défense. Peut-on penser que ces modifications seront transmises d'une génération à une autre ? Quels sont les mécanismes sous-jacents de cette transmission ? Ce sont les questions que nous tenterons d'élucider dans la deuxième partie de ce travail.

## 2. La transmission psychique

Quand on parle de transmission psychique, on pense directement aux relations parents-enfants et surtout aux premières interactions mère-bébé. Dans le cadre d'un traumatisme subi par les parents, peut-on penser que les processus mis en œuvre dans la transmission psychique pourraient être entravés ?

Dans notre recherche, nous nous basons sur deux versants de la transmission psychique des vécus traumatiques de guerre, d'une part la transmission intergénérationnelle et d'autre part la transmission transgénérationnelle.

La transmission intergénérationnelle telle que conçue par Kaës (1993) concerne ce qui se transmet dans les interactions précoces parents enfants, notamment à travers l'identification projective que nous aborderons longuement à travers les apports de Mélanie Klein, et Bion. Nous évoquerons également l'apport de Kaës (1993) qui aborde la question d'*appareil inconscient de transmission* et considère ainsi que la transmission est suivie d'une transformation.

Nous basons notre réflexion également sur la notion de transmission transgénérationnelle, en s'appuyant sur les travaux d'Abraham et Torok (1978) qui soutiennent l'idée d'une transmission d'un contenu traumatique sous forme de crypte. Ils décrivent un processus identificatoire qu'ils nomment « identification endocryptique ».

Dans une première partie, nous allons élaborer le concept de l'identification projective comme processus de transmission. Celle-ci a été mise en avant par Ciccone (2012) qui reprend les concepts de la psychanalyse dans le contexte de la transmission psychique. Ensuite, nous allons aborder la transmission spécifique des traumatismes, plus particulièrement à travers les concepts de Nicolas Abraham et Maria Torok, de « crypte » et de « d'identification endocryptique ». Dans un troisième temps, nous aborderons la notion de secret familial, notamment à partir des travaux de S. Tisseron (1995).

## **2.1. L'identification projective comme vecteur dans la transmission**

### **2.1.1. La théorisation de l'identification projective**

Dans la pensée de Freud, l'identification prend une place importante en tant que processus permettant la formation du Moi. Ciccone (2012) va plus loin, et considère que l'identification est la voie principale de la transmission psychique. En effet, l'identification suppose une interaction intersubjective, voire intrasubjective. Elle concerne donc autant les relations du Moi au monde extérieur, que les relations du Moi et l'espace social partagé. C'est dans ce sens-là que Ciccone lui attribue un rôle clé dans la transmission psychique.

Mélanie Klein est la première à introduire la notion d'identification projective en parlant des relations précoces mère-bébé. Pour elle, l'identification projective concerne « la relation fantasmatique entre le Moi et les objets externes ». L'objet dans la réalité n'est pas affecté par les introjections, mais le sujet va pousser cet objet à se modifier pour qu'il soit conforme à l'objet de son fantasme. Ciccone (2012) dans son livre *La transmission psychique inconsciente* reprend cette notion en détail. Il considère qu'il existe trois sortes de processus dans l'identification projective :

- 1- Communiquer des états émotionnels,
- 2- Se débarrasser d'un contenu mental perturbant en le projetant dans un objet, ce qui conduit au contrôle de l'objet dans un souci de contrôle de ce contenu,
- 3- Pénétrer l'intérieur d'un objet pour en prendre possession.

Ces trois modalités ou objectifs de l'identification projective, ont un pôle projectif et un pôle identificatoire. En effet, le Moi prend possession d'un objet, ou de certaines qualités de l'objet, qui devient une extension du Moi. C'est le mouvement identificatoire. Cette nouvelle partie du Moi fait retour pour servir ou bien menacer l'intégration du Moi. C'est le mouvement projectif.

Ainsi, l'identification projective est pour Klein, un mode de relation d'objet agressif qui consiste pour l'enfant à expulser des parties mauvaises et destructrices ou bonnes et idéalisées, et à les introjecter dans le corps de la mère.

C'est Bion après elle, qui parlera de l'identification projective comme processus normal d'interaction psychique entre la *psyché de l'enfant* et la *psyché maternelle*. C'est dans le but d'élaborer ce processus et de le compléter que Bion développe les notions de *fonction alpha*, de *rêverie maternelle* et d'*appareil contenant-contenu*.

Avec ces concepts, Bion met en avant la fonction transformatrice de l'appareil psychique, et ce dès les premiers moments de la vie. La fonction alpha permet à la mère de transformer les éléments beta, bruts et non organisés, que l'enfant projette. C'est le mouvement de l'identification projective. Par sa rêverie, la mère va interpréter ces éléments et les lier avec un contenant. Ces éléments après interprétation appelés par Bion « contenant-contenu », seront réintrojetés dans le psychisme de l'enfant, lui permettant de construire son appareil à penser grâce à l'intériorisation de ces éléments. C'est par ce processus que l'enfant peut *psychiser* les objets de transmission, les transformer et les prendre à son compte, afin de construire l'histoire qui lui préexiste.

Dans cette optique-là, Kaës (1993) parle d'*appareil inconscient de transmission*. Il considère ainsi que la transmission est suivie d'une transformation. C'est cette transformation qui garantit une certaine créativité dans ce qui lui est transmis. Il n'est pas passif dans la transmission puisqu'il va pouvoir remanier les éléments transmis. Cela peut se produire dans le cas où l'environnement permet à l'enfant de développer cette fonction alpha. Est-ce que c'est le cas quand les éléments transmis sont des éléments déplaisants, non liés par l'objet maternant ? Peut-on penser que cette notion rétablit aussi une certaine liberté de création chez l'enfant dont l'appareil psychique est doté de la fonction de transformation, de recueillir les contenus psychiques déplaisants de la mère et de les lier à son tour ? Qu'en devient le rôle de l'enfant dans la résolution des conflits psychiques des parents ?

Bion fait la différence entre identification projective normale et pathologique. Tandis que cette dernière a pour objectif d'évacuer les « objets bizarres » (Bion, 1957) hostiles et agressifs, l'identification projective dans le développement normal permet la communication entre le Moi et les objets extérieurs. Pour Ciccone (2012), l'objet interne produit l'identification projective dont il est également le produit, d'où son rôle de transmission. Il explique également que dans le cas des transmissions pathologiques, et notamment les transmissions traumatiques, c'est « le

travail psychique du sujet héritier, travail imposé par la transmission elle-même, qui pourra éventuellement modifier ou infléchir la chaîne répétitive » (Ciccone, 2012 ; p.62). L'identification projective permet donc la transmission d'objets, de fantasmes, de processus, mais aussi de sens, le sens des situations. Ainsi, à travers l'identification projective, l'enfant va comprendre la place et le sens fantasmatique attribué à l'objet dans le psychisme maternel et lui attribuer une place similaire dans son appareil psychique. De plus, la fonction alpha, ou plus globalement le processus de transformation utilisé par la mère, va être intériorisée par le bébé qui pourra la réutiliser pour modifier ses objets internes. En ce qui concerne la transmission de sens, Ciccone précise que la situation génératrice de toute cette transmission est elle-même porteuse de sens. C'est ce sens, traduit par les pensées et les comportements de l'objet maternant qui va être transmis à l'enfant. Ainsi par exemple, si cette situation est porteuse d'angoisse, le sens sera transmis aux enfants, du fait même qu'elle génère cet affect chez le parent.

Bokanowski (2010) distingue le traumatisme du traumatique qui désigne l'aspect économique du traumatisme, plus spécifiquement le défaut de pare-excitant entraînant un fonctionnement « en traumatique » avec un défaut de symbolisation. Le contenu traumatique ne peut être nommé, figuré dans l'appareil psychique. Un parent dans l'impossibilité de nommer et de symboliser peut difficilement remplir la fonction de pare-excitation, ne peut transformer les éléments bruts du nourrisson et transmettre ainsi le processus qui sous-tend la fonction de transformation.

### **2.1.2. La répétition comme tentative d'élaboration**

La répétition traumatique peut être une répétition de soi à soi ou une répétition des modes de relation de ses parents avec ses propres enfants.

Dans sa première théorisation de la répétition dans *Remémoration, répétition, perlaboration*, Freud (1914) explique que le sujet a recours à la répétition pour remplacer le souvenir en le mettant en acte. Ainsi, le sujet ne se rend pas compte de la répétition qui est en jeu puisqu'il a oublié l'évènement répété. Face à la difficulté d'accès à la symbolisation, le refoulé refait face sous forme d'acte de répétition.

Dans *Au-delà du principe de plaisir*, comme nous l'avons déjà évoqué dans la première partie de ce travail, Freud théorise la névrose traumatique, où il parle de la compulsion de répétition dans la fixation traumatique, comme retour de l'expérience traumatique notamment dans les rêves. Cette notion de répétition est reprise dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* où Freud (1939) décrit deux issues aux traumatismes précoces : le comportement d'évitement qui permet d'être sûr de l'impossibilité de reproduire ou la compulsion de répétition qui sert à remettre à l'œuvre l'expérience traumatique pour la remémorer, la rendre réelle. Ainsi, dans ces deux-cas, la répétition est une impossibilité d'accès à la symbolisation, mais en même temps une tentative d'y accéder.

Ainsi, comme l'explique Freud dans « Au-delà du principe de plaisir », la répétition est aussi une tentative d'élaboration. Il prend l'exemple de l'enfant qui joue à la bobine. Dans cette mise en scène, l'enfant lance la bobine pour ne plus la voir, et la ramène vers lui, et répète ce geste plusieurs fois. Dans ce jeu où l'enfant reproduit, d'après l'interprétation de Freud, les moments d'absence et les retours de l'objet maternel, que cherche l'enfant à travers la répétition de la première séquence de disparition, a priori moment qui procure du déplaisir ? D'après Freud, dans un premier temps l'enfant maîtrise ici la situation, et jouit de sa place active contrairement à la situation réelle où il avait subi le déplaisir de manière passive, par un mouvement d'identification. Dans un deuxième temps, l'enfant qui rejette à son tour l'objet, se venge de l'adulte frustrant, en infligeant ce vécu déplaisant à un autre. C'est ce qui va permettre à l'enfant de « prendre une revanche » sur la situation déplaisante en la maîtrisant, en s'identifiant à l'adulte et en se vengeant de lui.

Ce sont les prémices de la notion d'identification à l'agresseur développée plus tard par Ferenczi et puis Mélanie Klein entre autres. Ceci peut éclairer ainsi la répétition de certains comportements d'une génération à une autre. Une personne ayant subi un traumatisme de la part d'une autre, répète sur une troisième personne le même comportement par le processus d'identification projective et par une tentative de maîtrise des excitations déplaisantes. L'enfant tente ainsi de retrouver cette expérience refoulée pour l'intérioriser et la lier. La répétition devient donc un moyen de psychiser l'expérience et de symboliser « une situation vécue d'interrelation avec des objets du monde externe » (A. Ciccone, 2012 ; p.123).

Mais la répétition ne concerne pas uniquement la relation du Moi avec les objets extérieurs. Freud parle aussi dans *Au-delà du principe de plaisir* de compulsion de répétition dans le cadre d'expériences traumatiques comme signe clinique de la névrose traumatique. Il s'agit comme nous l'avons exploré dans la première partie, des rêves, des réminiscences de l'évènement déplaisant. Freud considère que ce qui est recherché dans la répétition, c'est justement la maîtrise des excitations déplaisantes quand il y a effraction de pare-excitation et non pas l'angoisse prédicatrice. Ainsi, les rêves de répétition, ont pour objectif une maîtrise des excitations, après développement de l'angoisse qui a fait défaut lors de la survenue du premier évènement causant ainsi une névrose traumatique. Dans ce cadre-là, la répétition se place en dehors du principe de plaisir qui fait défaut dans les expériences traumatiques, puisque le principe de plaisir suppose des traces mnésiques liées, ce qui n'est pas le cas de ces expériences.

Ainsi, nous avons vu le rôle de la dimension de transmission dans l'identification projective. Ainsi, nous pouvons penser que l'appareil psychique du bébé et les objets internes le constituant sont transmis par le processus d'identification projective, à travers la fonction alpha de Bion, concept clé dans la notion de transmission inconsciente. Ainsi, non seulement les objets sont transmis, mais également les processus et la mise en sens des situations auxquelles il est confronté. Nous avons également mis en avant la répétition qui pourrait expliquer certains comportements répétés d'une génération à une autre.

Mais d'autres théorisations actuelles de la transmission psychique peuvent également expliquer la transmission psychique transgénérationnelle. Nous allons explorer dans la prochaine partie les théories d'Abraham et Torok.

## **2.2. La notion de « crypte » et « identification endocryptique »**

### **2.2.1. Les théories de N. Abraham et M. Torok**

Ainsi, la transmission inconsciente peut se traduire de différentes manières ; parfois elle se traduit par des traits intergénérationnels communs, et une compulsion de répétition ; mais elle peut aussi se traduire par la transmission d'angoisses dont l'origine peut rester inconnue pour l'enfant qui les reproduit, dans un contexte de non-dits. Abraham et Torok (1978) expliquent que

la transmission ne se fait pas d'inconscient à inconscient, mais plutôt autour de constructions fantasmatiques de la part de l'enfant qui, face aux non-dits, se construit des images traumatiques qui sont « encryptées » au sein du Moi. Nous élaborerons ici les concepts d'Abraham et Torok, de « crypte » et « d'identification endocryptique », souvent controversés mais qui peuvent néanmoins apporter un éclairage intéressant dans le cadre de ce travail.

Afin de comprendre ces notions, il faudrait expliciter d'abord la notion *d'unité duelle* développée par Nicolas Abraham. Ce dernier explique que contrairement aux autres animaux et primates, le petit d'homme n'a pas une capacité innée de cramponnage. L'homme évolue donc dans le manque de cette unité primitive (mère-bébé) qu'il n'a jamais pu assouvir et qu'il va perpétuellement tenter de combler (dans ses relations amoureuses, dans son travail, dans ses domaines d'investissement...). Il parle de cette incapacité comme d'un traumatisme commun à tous les êtres humains. Il va plus loin, en disant que l'enfant ne fait pas que ressentir ce manque émanant de sa relation avec sa mère, mais il va également ressentir la détresse de sa mère et le manque qu'elle ressent de sa propre mère. Cette notion amorce la réflexion autour de la transmission psychique de traumatisme. Il parle donc de *Fantôme* commun, dans le sens où ce traumatisme est « innommable », et ce pour tout le monde.

L'originalité de ces notions tient également au fait qu'il y a un renversement d'identification. En effet, Abraham considère qu'il n'existe pas d'instinct maternel, mais plutôt un instinct filial, émanant du désir de cramponnement. À ce moment, la mère revit son propre instinct filial dans un mouvement d'empathie et d'identification. Ayant subi une inhibition innée de l'instinct de cramponnement, l'enfant doit se détacher de sa mère en renonçant au désir de cramponnement. La mère aussi se doit de limiter le maternage pour en éviter l'abus qui vise à satisfaire l'enfant qu'elle porte en elle, également frustré du manque de cramponnement. Le père et le Tiers social en général vont appuyer la mère dans la démarche de poser cette limite. C'est ce qui explique la perpétuation de ce traumatisme commun, avec les variantes qu'il peut avoir dans chaque famille. C'est au cours d'un travail psychanalytique que ces modalités peuvent être comprises grâce à une mise en lien entre le symptôme et le symbole. Ce travail est possible sauf dans trois cas cités par Nachin (2000) :

- Dans le cas d'un traumatisme individuel ayant pour conséquence le clivage du Moi et entraînant une « crypte ». Dans ce cas-là, le clivage du Moi est durable, et le symbole n'est plus accessible. Les fragments de ce symbole doivent être rassemblés pour aboutir à une résolution.
- Les « fantômes » dans le sens de travail imposé à l'inconscient par un secret inavouable de l'autre.
- Les perturbations de l'unité duelle mère-bébé, plus particulièrement si les parents sont endeuillés.

La notion de « crypte » élaborée par N. Abraham (1972) suppose un deuil de l'objet perdu, deuil indicible qui s'installe comme un « caveau secret ». Il s'agit pour ces auteurs du processus d'*inclusion* aboutissant au fantasme d'incorporation de l'objet. C'est donc le deuil de cet objet incorporé qui forme la crypte. L'objet et le Moi partagent alors un secret indicible, cette crypte, ce qui produit un sentiment de honte. Cependant, ils apportent une précision ou plutôt une condition : pour que l'objet se transforme en « crypte », il faut que cet objet ait joué le rôle d'Idéal du Moi, c'est-à-dire un objet parental, tel que le décrit Freud. Ainsi, la personne porte en elle sa propre honte, mais aussi la honte qu'elle suppose portée par l'idéal du Moi perdu. La honte et la crypte sont alors transmises d'une personne à une autre qui portera en elle la crypte.

Ces auteurs vont encore plus loin dans leur réflexion en décrivant un processus identificatoire qu'ils nomment « identification endocryptique ». Le sujet échange son identité avec celle, fantasmée, de l'objet crypté. Cette identification fantasmée a pour objectif de garder une certaine illusion quant à l'objet perdu, un désir de maintenir le même état de « statu quo topique » avant la perte de l'objet. C'est ainsi qu'on parle de deuil impossible, deuil indicible. Par ce processus d'identification endocryptique, la crypte peut également être transmise. En effet, quand il découvre l'objet, le Moi va y transférer tout l'idéal émanant du narcissisme primaire. Le Moi va donc s'identifier à cet idéal, l'incorporer afin de se présenter au Ça sous cet idéal. Ce n'est que lorsqu'il est confronté à l'écart entre la réalité de l'objet et son fantasme que le sujet va pouvoir distinguer son monde intérieur de l'extérieur et qu'il va accéder à la subjectivation. Si lors de l'idéalisation de l'objet, celui-ci est doté d'une crypte, porteur d'un secret inavouable, ce négatif suivra l'incorporation et formera une crypte lors de la perte de l'objet.

C'est à partir d'observations cliniques, qu'ils illustrent ce processus en décrivant des situations où des patients s'approprient des paroles et des affects dans un mouvement identificatoire à cet objet perdu. Ainsi, dans leur clinique, ces auteurs s'efforcent de mettre le doigt sur les cryptes et les rendre dicibles pour le patient.

La notion de fantôme, traduit plus dans la théorie de ces auteurs la transmission transgénérationnelle des secrets. C'est pour Abraham et Torok, l'élaboration et le travail inconscient du secret d'un autre. Ce serait la transmission d'une crypte. Ainsi, la crypte formée lors de la première génération à partir d'un secret, deviendrait pour la deuxième génération, un fantôme. Il n'a jamais été conscient à son porteur, et se transmet donc de l'inconscient des parents à l'inconscient des enfants, dans un contexte de non-dits. Ainsi, le fantôme serait complètement étranger au sujet, il n'en a jamais eu conscience, et serait le témoignage d'un mort dans l'inconscient d'un autre. Il serait transmis par la voix du langage, mais aussi et principalement d'inconscient à inconscient sans donner les modalités de cette communication entre inconscients. D'après ces auteurs, avant la parole, le psychisme de l'enfant est confondu avec celui de la mère. Il n'a d'autre inconscient ni d'autre conscient que celui de la mère, et ne peut par ailleurs, les distinguer l'un de l'autre. C'est avec l'apprentissage du langage, que l'enfant va pouvoir s'affranchir de l'inconscient maternel, en le refoulant, et avoir un appareil psychique qui lui soit propre. L'inconscient du parent refoulé, prend la forme de fantôme. Les fantômes des parents, se traduiraient donc sous forme de manque, de lacune. « Un dire enterré d'un parent devient chez l'enfant un mort sans sépulture » (Abraham et Torok, 1975).

Ainsi, dans cette théorie, il n'y a pas de place à la transformation que nous avons abordée plus haut en parlant de l'identification projective. On peut se poser donc la question : est-ce possible pour un élément d'accéder à l'inconscient sans subir aucune transformation ? Qu'en est-il des représentations et des objets intérieurs de la personne qui reçoit le fantôme ? Ciccone émet une critique similaire en se posant la question de l'innocentation du patient. Ainsi, celui-ci ne serait que le réceptacle d'éléments psychiques, de fantômes, appartenant à l'appareil psychique d'un autre. S. Tisseron et J.-C. Rouchy vont utiliser les concepts de cryptes et de fantômes mais vont décrire la transmission des fantômes en mettant l'accent (ce qui n'a pas été fait par Abraham et Torok) sur la communication non-verbale, les attitudes, les comportements qui vont accompagner les paroles et les non-dits. La responsabilité du sujet est donc rétablie puisqu'il va

interpréter lui-même ce qu'il va voir, sentir de la part de la personne qui détient le secret. Ainsi, d'après Rouchy (1995), l'enfant va préparer le caveau qui va recevoir le fantôme parental.

L'objectif de la cure devient le repérage de ces fantômes pour permettre au patient de les rejeter à l'extérieur de lui. C'est là une des critiques faites à Abraham et Torok. En effet, toute leur clinique tournait autour de la crypte et du fantôme et s'attachait à chercher chez chaque patient la formation de crypte et de fantôme. Ciccone formule justement cette critique, et affirme que ces auteurs, en généralisant ces concepts et en les systématisant, réduisaient leur impact. Il s'agit en effet d'un remaniement marqué de la théorie psychanalytique, impliquant aussi des changements au niveau de la thérapeutique puisque la lecture, notamment des traumatismes est radicalement changée. Ainsi, Abraham et Torok, très proches de Ferenczi, ont gardé de lui l'intérêt du patient et mettent au centre de leur clinique son bien-être, toujours dans une attitude très maternante à l'égard du patient.

Par ailleurs, Ciccone exprime une autre critique, concernant la notion de fantôme qu'il considère « déréelle ». En effet, pour lui, le fait que l'élément fantôme soit considéré comme un objet extérieur, n'ayant jamais eu accès au conscient, déresponsabilise le récepteur entièrement. Ceci ne peut qu'avoir des effets sur la thérapie, puisque d'emblée le patient se trouve innocenté. Comme nous l'avons vu plus haut, ceci est en contradiction avec les théories de travail de transformation de l'inconscient.

### 2.2.2. La place du secret dans la transmission

Dans la même lignée, nous avons cité plus haut Tisseron. Ce dernier s'attarde notamment sur la question de secret. Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est la transmission d'un trauma malgré le fait qu'il soit secret. En effet, souvent les parents ayant vécu une histoire traumatique se retrouvent à devoir faire un choix : raconter à leur enfant leur expérience avec ce que la réalité peut comporter de violence, ou bien taire la réalité pour les protéger. Mais les non-dits ou la minimisation des événements peuvent cependant être plus violents que le récit lui-même. Les affects des parents, leur angoisse, sont transmis à l'enfant, à travers les manifestations non verbales, mais les mots ne s'inscrivent pas sur ce ressenti. L'enfant ressent le malaise des parents, mais ne peut pas le comprendre, ni comprendre son origine.

C'est ce que tente de mettre en évidence Tisseron (1996) qui décrit la transmission inconsciente d'un trauma lorsqu'il reste secret en décrivant la place que prend ce secret sur trois générations. Pour lui, à la première génération, le secret est *indicible*. La personne tente de le dissimuler, de ne pas trahir son secret, dans un effort constant qui peut parfois être angoissant. À la deuxième génération, l'enfant qui pressent l'existence d'un héritage, ne peut le nommer. Les événements traumatiques deviennent donc *innommables*, puisque, ne connaissant pas la nature de ses expériences, il ne peut les mettre en mots. On se demande même si elles sont représentées, ou bien si elles prennent la forme de manque et peut-être pouvons-nous reprendre ici le terme de fantôme utilisé par Abraham et Torok ?

Tisseron n'explique pas ce que cela implique comme constructions fantasmatiques, mais on peut se poser ici la question. Cet innommable est quand même incorporé, et pourrait faire l'objet de constructions fantasmatiques. L'expérience et la réalité factuelle peuvent donc être exagérées à travers les constructions de la réalité psychique. À la troisième génération, le trauma qui n'a pu être ni dit, ni nommé, devient *impensable*. Les émotions, les sensations et les images potentiellement ressenties, ne peuvent être comprises et expliquées. Les fantasmes auraient donc pour objectif d'occulter le trauma et ses effets. Peut-on dire que n'étant pas liées à une réalité extérieure, les affects et les images ne peuvent prendre sens pour la personne ? Cela peut s'exprimer par des symptômes somatiques ou névrotiques, traduisant un malaise transmis.

Au-delà de la question « pourquoi » le patient présente ses symptômes, on peut se poser la question suivante, « pour qui » le patient présente ces symptômes ? Est-ce son malaise qu'il exprime ou est-ce le malaise d'abord indicible puis innommable des générations précédentes qu'il met en œuvre ? Autant de questions qui peuvent faire ressurgir en analyse ces *fantômes*, ces *cryptes*, ces expériences traumatiques transmises, incorporées et appropriées.

Cependant, cette perte de la capacité de penser est-elle uniquement due à un secret ? Ne peut-on pas penser que ces manifestations peuvent être dues à un traumatisme non élaboré, non surmonté même quand il n'est pas tu ? Quand Abraham et Torok parlent de *travail de fantôme*, et que S. Tisseron parle de transmission de secrets familiaux, ils limitent cette transmission au caractère « indicible » du trauma. C'est C. Nachin (1993) qui étend le travail de fantôme, ou le travail d'élaboration d'un trauma non surmonté, même si celui-ci ne fait pas l'objet d'un secret. Comme nous l'avons vu précédemment, héritière d'un manque, d'une lacune, la personne cherche à le combler, à travers des constructions fantasmatiques visant à rétablir sa capacité de symbolisation. Elle cherche ainsi à soigner un parent, à mettre en œuvre des processus pour régler le traumatisme, le surmonter à la place du parent. L'enfant prend donc la responsabilité de régler les traumatismes des parents, et on peut supposer, qu'adulte, il tentera de reconstruire cette histoire en allant à la recherche d'éléments du réel pour confronter la réalité factuelle à la réalité psychique et combler ainsi le manque, le fantôme.

### **3. La migration et ses réaménagements**

#### **3.1. Être migrant**

Migrer, est le fait de quitter le pays natal dans le but de vivre ailleurs. Quelles que soient les motivations du départ, la migration impose un certain nombre de réaménagements psychiques et des adaptations pratiques au nouvel environnement. En cela, la migration est considérée comme un « acte complexe, ambigu et profondément humain » (Moro, De La Noë, & Mouchenik, 2004, p. 305).

##### **3.1.1. Exilés/réfugiés/migrants**

Selon l'Organisation Internationale des Migrations (IOM) la migration est définie comme « tout mouvement de personnes quittant leur lieu de résidence habituelle, soit à l'intérieur d'un même pays, soit par-delà une frontière internationale. » (Définition tirée du site de l'IOM). Il s'agit donc d'un déplacement d'une personne d'un lieu vers un autre. Si les peuples ont depuis toujours eu la volonté de migrer, le fait de partir prend aujourd'hui des proportions beaucoup plus grandes, jusqu'à en devenir un enjeu politique. Les flux migratoires sont de plus en plus importants et sont fonction des conditions de vie qui deviennent difficiles dans son propre pays. Si on distingue en général trois motivations de départ, socio-économique, politique ou sociologique, (Moussaoui et Ferrey, 1985) les raisons de la migration s'entremêlent. Elles conditionnent néanmoins les modalités du départ, les conditions du voyage, et celles de l'arrivée dans le nouveau pays ainsi que la possibilité de s'y installer.

Les termes en lien avec la migration deviennent ainsi porteurs d'un sens politique, l'utilisation des termes migrants, réfugiés, exilés, demandeurs d'asile porte en elle un enjeu. Dans notre travail nous utilisons le terme de migrant et migration qui nous paraît le plus neutre et le plus générique. C'est un terme descriptif qui ne détermine si les raisons du départ, ni le statut dans le pays d'accueil. Les termes de réfugiés, de demandeurs d'asile, d'exilés, ne semblent pas nous convenir dans notre recherche puisqu'ils portent en eux des représentations des enjeux

politiques actuels de la migration, qui n'étaient pas utilisés de la même manière au moment où les Libanais que nous avons rencontrés ont migré à la suite de conflits. Si l'exil est un terme qui pourrait paraître adéquat, puisqu'il met l'accent sur la contrainte ou le sentiment de contrainte de quitter un pays dans lequel la menace est présente, il nous apparaît comme un terme qui restreint d'emblée les motivations de départ, qui dans notre population semblent plus complexes.

### **3.1.2. Migrer pour fuir la guerre**

Nous avons évoqué les enjeux d'une migration au sens général. Dans notre étude, même si nous ne la mettons pas au premier plan, la migration a eu lieu pendant la guerre dont elle est la motivation première (dès nos critères d'inclusion). Si les conditions d'arrivée ne peuvent être assimilées à celles actuelles des demandeurs d'asile, il s'agit d'une fuite d'un pays dans lequel l'intégrité physique, économique, psychique est menacée.

La migration peut être pensée comme une rupture spatio-temporelle, entraînant des aménagements « défensifs, adaptatifs et structurants » pour pallier à ces difficultés (Moro, De La Noë, & Mouchenik, 2004, p. 305). Si elle peut en effet faire rupture dans la vie de l'individu, elle peut, dans certains cas, notamment quand le parcours dans le pays d'origine est lui-même jalonné de ruptures, permettre de retrouver une certaine linéarité. Dans un article consacré à Adnan Houballah, psychanalyste libanais ayant migré en France pendant la guerre civile, T. Ayouch (2002) écrit : « dans le déchaînement de la haine et le dévoilement de la pulsion destructrice, l'inconscient est à ciel ouvert il n'a plus besoin du transfert pour sa mise en acte, et le sujet devient agissant au lieu d'être parlant. L'exil apparaît alors comme un moyen de répondre aux conséquences subjectives du traumatisme, et de rétablir une continuité là où la rupture a éclaté. Ainsi, la migration peut être attendue comme une réparation de ce qui a été vécu de douloureux dans le pays d'origine. Le pays d'accueil peut répondre aux attentes, comme il peut ne pas y répondre et créer une grande déception et une frustration.

### **3.1.3. La migration, une perte**

Quitter un pays revient à se séparer non seulement d'une terre, mais de sa famille, d'un mode de vie, de lieux familiers et remplis de souvenirs. Les migrants vont donc « à la rencontre

d'autres représentations du monde, d'autres systèmes de croyances et de valeurs », différentes de celles transmises par leur famille (C. Di et M.R. Moro, 2008). Cette séparation peut être associée à un sentiment de perte inhérent au vécu du migrant. Cette perte effective, et la manière dont elle sera traitée vient réactiver des vécus de pertes plus anciens et plus archaïques. La manière dont elle sera traitée est fonction des pertes antérieures et la manière dont elles ont pu ou non, être élaborées. « La migration peut révéler des vulnérabilités initiales, d'autant qu'elle s'accompagne toujours à plus ou moins grand degré d'un sentiment de culpabilité d'avoir quitté sa terre, les siens... Les avatars du développement psychoaffectif peuvent trouver là l'occasion de se réaffirmer : dette générationnelle, sentiment d'illégitimité, d'indignité, d'autant que l'on ne quitte pas si souvent que cela un pays et les siens dans un climat de sérénité » (S. Mousset, 2011 ; p.32).

Dans cette ambivalence, le pays natal peut souvent être idéalisé et perçu comme un objet perdu qu'on cherche constamment à retrouver. En lien avec la théorie de Freud sur la mélancolie et la perte de l'objet, la nostalgie apparaît en lien avec la perte d'un objet idéalisé. Pour M.C. Lambotte (2007) la nostalgie est « la quête incessante qui porte l'individu à revenir sur les traces d'un passé révolu, prémices anachroniques d'une jouissance impossible, fantasmes des origines [...] ». La nostalgie et la recherche de l'objet perdu semble au centre des préoccupations du migrant. « En effet, toute en s'installant ici, la personne migrante pense à là-bas. [...] Migrer implique se poser la question de sa place, de son appartenance, induisant, sans cesse des allers... retours » (O. Reveyrand-Coulon, 2011 ; p. 79).

Si la perte peut être porteuse de mélancolie, elle est contre-balançée par la recherche d'un bien-être (ou d'un mieux-être) dans le pays d'accueil. Cela place ainsi le sujet migrant dans une ambivalence qui peut se manifester par « un mélange de sentiments d'angoisse, de tristesse, de douleur et de nostalgie, d'un côté, joints aux attentes et illusions encourageantes, [...] que chaque migrant emporte avec lui » (Grinberg et Grinberg, 1986). Pour lutter contre cette ambivalence et pour se protéger du sentiment d'entre-deux et de ce qu'il peut induire, la dissociation semble permettre de ne « pas avoir à évoquer – de façon désespérée – les pertes subies, les parents aimés, les amis de toujours, les rues de sa ville ou le village, les multiples objets quotidiens auxquels le migrant a été attaché affectivement » (Grinberg et Grinberg, 1986,

p. 20). Ces auteurs continuent et estiment que si la dissociation est mise en échec, elle laisse la place à une « angoisse confusionnelle : on ne sait plus qui est l'ami ni qui est l'ennemi, où l'on peut triompher ni où l'on peut échouer, ni comment différencier l'utile du préjudiciable, l'amour de la haine, la vie de la mort » (Grinberg et Grinberg, 1986, p. 21).

### **3.1.4. Migration et adaptation**

La nostalgie et le repli sur son origine constitue selon Douville et Gallap (1999, p.4-5) une des trois postures subjectives qui rendent compte de la position de l'individu migrant. Les deux autres modalités sont d'une part une identification au majoritaire et donc une assimilation à la culture du pays d'accueil, d'autre part la possibilité d'articuler des éléments culturels du pays d'origine et du pays d'accueil. Khoa et Van Deusen (1981, cité par C. Di et M.R. Moro, 2008) évoquent également ces différentes modalités adaptatives et parlent de modèle conservateur, de modèle assimilatif et de modèle biculturel. Cependant, la nostalgie ou « le constant rappel du passé n'est pas seulement un remède au mal du pays (pour les migrants). Il est aussi le moyen de léguer à la descendance les valeurs auxquelles ils sont attachés et par là, de se perpétuer. Dans l'exil, remémoration et transmission se déclinent ensemble » (Choron-Baix, 2002, p.62).

La possibilité d'articuler entre culture d'origine et culture d'accueil semble donc au centre des réaménagements nécessaires chez les personnes migrantes. En psychologie interculturelle, ce phénomène appelé acculturation est le processus psychique par lequel un individu assimile les modèles et les comportements d'une autre culture que la sienne. Elle peut s'effectuer par assimilation de ces modèles, par juxtaposition avec les modèles originels ou de manière conflictuelle » (F. Couchard 1999, p. 120). L'individu va donc devoir composer avec différents éléments culturels qui émanent soit de son pays natal soit du pays d'accueil. Berry et Sam (1997) développent les différentes stratégies pour l'acculturation : l'assimilation ou l'adhésion exclusive à la culture d'accueil, la séparation ou l'adhésion exclusive à la culture d'origine, la marginalisation ou l'impossible adhésion ni à l'une, ni à l'autre des cultures, et l'intégration ou la possibilité de maintenir une position d'équilibre entre les deux cultures (cités par Bouche-Florin et al, 2007). C'est cette posture ambivalente qui pousse le migrant à trouver

un équilibre entre les deux pôles, ontologique et pragmatique, dans tous les domaines de la vie courante (Camilleri et Vinsonneau, 1996).

Du point de vue de la psychologie transculturelle, dont le fondement théorique et clinique est le complémentarisme développé par Devereux et qui implique un double regard anthropologique et psychologique, croisé mais non simultané, le travail psychique d'acculturation des parents imprègne les relations précoces établies avec l'enfant né sur place. Cela nous amène donc à parler des processus mis en œuvre pour devenir parent dans la migration.

### **3.2. Migration et transmission : une histoire en équilibre**

La question des parents migrants prend de plus en plus de place depuis une trentaine d'années, en lien avec les politiques de regroupement familial pour les travailleurs étrangers. Aujourd'hui, on parle de plusieurs générations de migrants. Les migrants de première génération, sont ceux qui ont connu le départ du pays d'accueil, le voyage et l'arrivée dans un mode porteur de nouvelles représentations, habitudes, langues etc. Les migrants de deuxième génération sont ceux qui sont nés dans le pays d'accueil et dont les parents ont vécu la trajectoire migratoire. L'histoire familiale est imprégnée de l'histoire migratoire qui en devient un moment clé. En effet, comme nous l'avons décrit plus haut, la migration vient mobiliser des défenses et impose à l'individu des aménagements nécessaires. L'histoire migratoire devient donc une partie intégrante de l'histoire intime du sujet qui devient parent. La manière dont il en fait récit pour transmettre son histoire permet à son enfant de s'enraciner et de s'inscrire dans une histoire familiale qui dépasse l'ici et le maintenant, qui va au-delà des frontières et du temps présent. « En ce sens, l'histoire familiale et culturelle de ses ascendants est pour le sujet une partie constitutive de son être, sans laquelle il ne pourrait s'installer dans le pays d'exil des parents, pour lui son pays de naissance » (I. Daure, 2011, p.44).

C'est autour de ces questions-là que se centrent les recherches. Comment les migrants de première génération transmettent-ils leur histoire à leurs enfants nés dans le pays d'accueil ? Quelle est la reconnaissance possible de leur trajectoire migratoire ? Que peuvent-ils transmettre à leurs enfants de leur culture et se sentent-ils autorisés à le faire ?

### 3.2.1. Enfant de migrant et vulnérable

Ainsi, comme nous l'avons dans la partie précédente, la transmission de l'histoire paraît être au centre de la construction identitaire du sujet. Chez les enfants de migrants, le manque d'ancrage et de racine peut les fragiliser. Cette « vulnérabilité psychologique des enfants de migrants est liée au clivage sur lequel ces enfants se structurent : le monde du dedans, lié à l'affectivité et à l'univers culturel des parents, le monde du dehors, de l'école, des médias... régi par des règles d'ici. Ces enfants sont soumis à une dissociation entre filiation (transmission par leurs pères) et affiliation (appartenance à un groupe) » (M.R. Moro, 2001, p.24). Dans cette dichotomie entre le monde extérieur et l'univers familial, le rôle du parent est de permettre des passerelles entre ces deux univers, tout comme le travail effectué par lui-même pour effectuer des passerelles et maintenir le lien entre son pays natal et le pays d'accueil. Il s'agit donc de reconnaître une appartenance à deux cultures, pour éviter le clivage et ainsi la non-appartenance. Être l'un et l'autre plutôt que l'un ou l'autre voire plus l'un que l'autre, pour reprendre les termes d'Amin Maalouf dans *Les identités meurtrières*.

« Nous devons appréhender la double appartenance comme constitutive du sujet. Si elle peut représenter un poids à certains moments, elle est à considérer comme un atout, car le sujet issu de l'immigration accumule des expériences dans les deux univers qu'il peut partager avec ses parents et qui finissent par renforcer les liens intergénérationnels » (I. Daure, 2011). Les enfants de migrants peuvent se retrouver dans l'impasse du choix impossible entre les deux univers dedans/dehors, « ils suspendent alors leur parole, leur pensée, leur être même » (Moro, 2003, p.173). C'est quand les « contenants culturels » (Gibello, 1988) qui sont habituellement véhiculés de manière implicite dans la famille et dans le groupe de manière plus large, ne peuvent pas l'être, que la transmission ne peut s'effectuer.

### 3.2.2. Revisiter les liens de filiation et d'affiliation

« Les liens de filiation et d'affiliation sont particulièrement interrogés, mis à mal ou renforcés lorsque la famille migre. Le mouvement migratoire oblige des réorganisations psychiques, de places, de relations, pour soi et vis-à-vis des autres, les familiers et les étrangers » (Z. Guerraoui et O. Reveyrand-Coulon, 2011 ; p.16). Si l'affiliation dans ce qu'elle comporte de soutien horizontal est mise à mal, la filiation qui comporte des enjeux narcissiques est également perturbée par la migration. « Un des enjeux narcissiques de la filiation consiste à trouver une individualité propre, tout en faisant partie d'une lignée, ce qui suppose une place dans la succession des générations et une définition quant à l'identité sexuelle » (M. Fledman, 2013). Ainsi le migrant doit réinventer dans son individualité propre, des moyens de s'inscrire dans une lignée générationnelle et d'inscrire ainsi ses descendants dans cette lignée hybride et créative.

Loin de son groupe d'affiliation et de sa famille, et devant de nouveaux repères socio-culturels, le parent migrant peut faire face à une grande solitude. « La solitude, fruit de l'isolement de la famille et de l'individualisme occidental, existe dès la naissance de l'enfant ; l'individualisme met en valeur les compétences parentales au détriment de celles du groupe d'appartenance et des transmissions traditionnelles et rituelles. La solitude peut être une entrave considérable qui peut "inhiber" la parentalité » (C. Mestre, 2015). Ainsi la transmission peut être empêchée ou facilitée par différents facteurs décrits par I. Daure (2011), dans une recherche conduite auprès de familles migrantes en France : les motivations du départ, l'accueil en France, le poids des représentations culturelles, la possibilité de s'exprimer en langue maternelle, l'étayage du groupe de compatriotes en situation d'exil et le contact avec la famille d'origine (p.47). En effet, dans la migration, l'individu se voit coupé de son groupe d'appartenance et l'injonction inconsciente de transmettre à son tour à son enfant ce qu'on lui a transmis est compromise. « [...] Cette fameuse culture première, qui caractérise le migrant, lui a été transmise par ses proches, famille, lignage, et il a pour mandat de la transmettre à son tour. L'exil vient contrer ce projet inconscient. Pour exemple, la langue "naturellement" déposée en l'enfant dans une culture auto-centrée, se trouve empêchée ou rognée quand elle est confrontée à la langue du pays d'accueil » (Z. Guerraoui et O. Reveyrand-Coulon, 2011 ; p.13).

### 3.2.3. Une langue maternelle à transmettre

La migration pose ainsi de plein fouet la question de la relation qu'entretient chaque individu avec sa langue dite maternelle, et la manière dont il va la transmettre. C'est la langue qui acte l'appartenance à un groupe et par cela même marque la filiation et l'affiliation. Les parents migrants, souvent empêchés de parler leur langue, s'empêchent de la parler à leurs enfants. Cela a longtemps été le cas, mais de plus en plus les recherches tendent à mettre en valeur le multilinguisme au sein des familles.

Transmettre la langue maternelle, la langue du pays d'origine, revient aussi à transmettre des éléments culturels sous-jacents structurants pour la construction identitaire et réinstaurant de la continuité dans la filiation, malgré les ruptures imposées par l'exil. Les interactions langagières rythment les actes du quotidien et sont culturellement codées (Moro, 2007). « De plus, la langue permet, ou non, d'avoir accès à des dimensions historiques ou culturelles de soi, des affiliations anciennes, des parts de l'espace secret en soi » (L. Tarazi-Sahab et al., 2016 ; p.79). Transmise habituellement par la mère, la langue du pays d'origine devient langue des émotions pour reprendre les termes utilisés par ces derniers auteurs.

La langue maternelle permet aussi à l'enfant de s'inscrire dans un système familial. « L'enfant de migrant, héritier de ses ascendants, se trouve comme tout un chacun à la croisée de deux lignages mais aussi de deux cultures, histoire parentale oblige. [...] Dans toutes ces facettes adaptatives la langue, les langues vont occuper une place énorme : support des émotions, des informations, des alliances » (O. Reveyrand-Coulon, 2011 ; p.207). Elle l'inscrit aussi dans un groupe d'affiliation plus global et l'inscrit dans une communauté qui partage cette même langue. « L'activité de parler se développe pour faire sortir l'enfant de la dyade et le mener progressivement vers le groupe. Ce dernier ajouter une protection, il permet aux émotions d'être contenues, portées et partagées par différents membres de la communauté » (L. Tarazi-Sahab et al., 2016 ; p.80). Ainsi, la transmission de l'histoire, commence par la transmission de la langue qui véhicule des éléments culturels qui révèlent des fragments de vie du parent.

### 3.2.4. Transmettre pour libérer

Ainsi, la migration influence le processus de transmission, qu'il soit conscient ou inconscient, qu'il concerne l'histoire familiale ou l'histoire individuelle... Sans l'entraver, elle vient la mettre à l'épreuve, exigeant une créativité tant de la part du parent migrant (de première génération) que de l'enfant né dans le pays d'accueil. L'histoire migratoire, souvent douloureuse, et l'histoire dans le pays d'accueil est le plus souvent mise sous silence, mettant à mal la capacité de transmettre et créant un fossé entre les parents et les enfants. « Fréquemment, à bas bruit, frémit l'exil avec ses pertes et ses deuils, ses souvenirs enfouis que les parents ne peuvent pas (en raison de la douleur qu'ils réveilleraient) ou ne veulent pas (afin d'épargner les enfants ou encore parce que cela est supposé ne pas les intéresser) transmettre à leurs enfants. [...] L'absence de paroles sur ces vécus parentaux, et finalement de communication à l'intérieur de la famille, creuse une distance d'incompréhension entre générations » (Z. Guerraoui et O. Reveyrand-Coulon, 2011 ; p.19).

La migration vient donc rajouter à l'histoire familiale et générationnelle de nouveaux secrets, de l'indicible et de l'intraduisible pour reprendre les termes de J. Altounian. En lien avec les motivations du départ, la migration peut être accompagnée d'un désir de garder sous silence les douleurs du passé, laissée ailleurs. C'est comme si le fameux adage commun "ce que se passe là-bas, reste là-bas" prenait tout son sens, et la migration viendrait répondre un désir de tourner la page sur une histoire jalonnée de souffrances. Comme le souligne Mousset (2011, p.33) : « [...] la migration, en réactivant d'anciennes blessures, peut aussi enfermer le sujet dans l'illusion de pouvoir effacer un passé et alimenter d'autres secrets ».

Si les enfants de manière générale, doivent apprendre à se réapproprier l'histoire parentale, « ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le » pour reprendre la formulation de Goethe reprise par Freud, « les enfants de migrants vont devoir faire avec cette histoire parentale, leur façon de l'interpréter, d'y donner sens, de s'en saisir et de la transformer sera créative » (Z. Guerraoui et O. Reveyrand-Coulon, 2011 ; p.19). Une position active voire pro-active est donc nécessaire chez les enfants de migrants pour engager de la part des parents une transmission qui est entravée.

## 4. Spécificité du contexte libanais

Dans cette partie, nous présentons le Liban, ainsi que le contexte de la guerre civile de manière synthétisée, en nous basant principalement sur les étapes de la guerre et les dates clés évoquées par les familles dans le cadre du travail de recherche. Il sera ainsi plus aisé de s'y référer au besoin.

### 4.1. Liban (Loubnan en arabe)



Au bord de la mer Méditerranée (sur quelque 220 km de côte), le Liban est un pays du Proche-Orient aux reliefs très variés : sur les 60 km de largeur du pays, il va de 3 000 m d'altitude jusqu'au niveau de la mer. La montagne occupe une grande partie du territoire et la plaine de Békaa départage deux chaînes montagneuses. La Syrie se situe à sa frontière Nord et Israël à sa frontière Sud.

**Superficie :** 10 452 km<sup>2</sup>

**Population :** quelque 4 millions d'habitants

**Diaspora :** quelque 12 millions de personnes de par le monde

**Particularité :** 18 communautés religieuses

**République parlementaire**

**Capitale :** Beyrouth

**Six mohafazats (ou régions) :** Liban-Nord, Mont-Liban, Beyrouth, Békaa, Liban-Sud, Nabatyé

**Indépendance :** 22 novembre 1943

**Langue officielle :** arabe

**Langues parlées :** arabe et français et/ou anglais

**Monnaie locale :** livre libanaise (1 \$ = 1 500 LL). Le dollar américain est aussi utilisé au quotidien

## **4.2. Contexte de la guerre civile au Liban**

Henry Laurens, professeur au Collège de France, écrit dans son article « Une histoire du Liban. Des Phéniciens à nos jours » paru dans le hors-série du magazine Historia consacré au Liban (décembre 2016-janvier 2017) ce qui suit : « La plaisanterie bien connue selon laquelle « si vous avez compris quelque chose au Liban c'est que l'on vous l'a mal expliqué » serait là pour dire qu'un tel projet (Hors-série Histoire du Liban) est de l'ordre de l'impossible. De même l'incapacité toutes ces dernières décennies d'élaborer un manuel scolaire unique pour tout le Liban, en dépit des nombreuses tentatives dans ce sens, démontrerait cette impossibilité. (...) En fait quand on dit qu'une histoire du Liban n'est pas possible, c'est à l'absence de récit national que l'on pense. (...). Pour se doter d'une personnalité, il faut se revendiquer d'une origine et d'un trajet spécifique dans le temps. On peut donc se trouver des ancêtres phéniciens, mais l'on

doit reconnaître qu'à partir de la conquête perse au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, jusqu'à 1920, le territoire de l'actuel Liban a appartenu à des ensembles politiques plus grands. Pendant au moins vingt-cinq siècles, le Liban a été une région et non une unité politique. (...) »

Pendant les 15 années de guerre (1975-1990), le Liban n'a pas connu de combat dans sa totalité géographique au même moment. Les batailles se déplaçaient de région en région, concernaient certaines parties internes et/ou étrangères. Mais les conséquences indirectes, elles ont concerné tout le territoire et toutes les composantes de la population : coupures d'électricité, rationnement de l'eau, pénurie de produits de première nécessité... Etc.

Chaque individu, chaque partie (ou confession) a son histoire particulière. Le lieu géographique, la famille, l'environnement dans lequel on a grandi, autant de facteurs d'influence pour que la guerre ait été perçue différemment par les citoyens avec la sensation que le groupe duquel on fait partie a raison et combat pour son pays alors que l'autre est dans son tort. Les ravages de la guerre et leurs effets sur les individus restent similaires, même si des fois ils s'expriment différemment. On tient pour responsable l'Autre (confession, affiliation politique, situation géographique...).

De 1975 à 1990, il y a eu des phénomènes d'immigration, de migration, des générations sont nées, des enfants ont grandi, se sont mariés et à leur tour ont eu des enfants... Durant ces années, toute personne qui a connu le début des « événements » se souvient qu'à chaque nouvelle étape, on pensait que c'était ce qui pouvait arriver de pire : en termes de violence et d'intensité de combats et de bombardements. Mais l'étape qui survenait plus tard, s'avérait être encore pire.

### **4.3. Dates-clés de l'histoire du Liban**

**1920 Déclaration du Grand-Liban.** Le Liban placé sous mandat français (après avoir été Province de l'Empire ottoman) devient un Grand-Liban indépendant de la Syrie.

**22 novembre 1943** Indépendance du Liban.

#### **1975-1990 La guerre libanaise**

- 1975-1976 Guerre des deux ans : en rounds de mois les combats font rage entre Les Fedayines bras armé de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) alliés des forces progressistes (musulmanes essentiellement) et les milices chrétiennes.
- 1997-1982 Après l'entrée des troupes syriennes qui faisaient partie de la Force arabe de dissuasion venue pour mettre fin aux combats entre chrétiens et Palestiniens, les combats éclatent entre les Syriens et les milices chrétiennes.
- 1982 Israël envahit le Liban et arrive jusqu'à la capitale Beyrouth. L'OLP et à sa tête Yasser Arafat quittent le Liban. Puis les Israéliens se retirent de Beyrouth et des régions avoisinantes pour rester au Sud du Liban jusqu'à l'année 2000. Une présence marquée par une guerre menée contre le Liban en 1996 sous le nom des Raisins de la Colère.
- 1982-1990 Des combats internes éclatent entre les Libanais (chrétiens et musulmans) et au sein des mêmes confessions.
- 1990 Le Liban rentre dans une phase de « paix » et de tutelle syrienne qui se manifeste au niveau politique et par une présence armée aussi.

**2005** Assassinat du Premier ministre Rafic Hariri en février suivi en avril par le retrait de l'armée syrienne du Liban.

**2006** Guerre de juillet menée par Israël contre le Liban et qui a duré un mois.

#### **4.4. Quelques grandes étapes des 15 ans de la guerre du Liban (1975-1990)**

##### **1975-1976, la guerre de deux ans**

Ces deux années ont été vécues par round. Cycliquement, les combats reprenaient. « Tout commence par la fusillade d'un car de militants palestiniens lors de son passage à Aïn el-Remmané, une localité chrétienne près de Beyrouth, le dimanche 13 avril 1975. L'embuscade qui fait 26 morts est un acte de représailles après l'assassinat quelques heures plus tôt de deux chrétiens lors de l'inauguration d'une église dans cette même localité », résumant Eléonore Abouez et Jaques Deveaux dans un article publié sur [geopolis.francetvinfo.fr](http://geopolis.francetvinfo.fr), le 10 avril 2015. Lucien George, journaliste et éditeur au Liban écrit dans son article « Quinze années de guerre civile » dans le Hors-Série Historia : « Avril, mai, juin, puis un été où la vie semble redevenue normale, avant qu'en octobre les incidents se transforment en combats au cours desquels les vieux souks sont incendiés. » À cette époque, les protagonistes étaient d'un côté les partis chrétiens anti-OLP et de l'autre les musulmans ainsi que les partis de gauche pro-OLP. Les batailles ont surtout fait rage dans la capitale autour de ce qu'était le cœur de Beyrouth, ainsi qu'autour des camps de réfugiés palestiniens qui servaient de cache aux armes et aux combattants palestiniens (les Fedayines). Notamment La Quarantaine et Tall Zaatar. La ville a été coupée en deux et l'armée libanaise a été scindée en deux. « Moins aguerris que les Palestiniens, les chrétiens commencent par céder du terrain, notamment à Beyrouth après la "bataille des grands hôtels". Les différents quartiers de la capitale et les diverses zones du pays sont le théâtre de nombreux déplacements de populations, chrétiennes surtout : un réduit "chrétien" se forme incluant la moitié de Beyrouth et une cinquantaine de kilomètres vers le Nord, dont la surface dépasse à peine 1 000 km<sup>2</sup>, le dixième du pays » (Lucien George 2016-2017).



*La ligne verte était la ligne de démarcation qui a coupé Beyrouth durant la guerre libanaise de 1975 à 1990. Elle séparait les quartiers musulmans de Beyrouth-Ouest des quartiers chrétiens de Beyrouth-Est, de part et d'autre de la route de Damas. Elle a été appelée ainsi en référence à la couleur de la végétation sauvage qui avait poussé tout au long de la ligne, la zone ayant été désertée par les habitants à cause des combats. La plupart des bâtiments sur la ligne ont été sévèrement endommagés comme le Musée national de Beyrouth.*

### **1978, la guerre des 100 jours**

Après l'intervention de la Force de dissuasion arabe composée de contingents de plusieurs pays arabes pour faire cesser les combats au Liban (1976), seule l'armée syrienne reste sur le territoire libanais et en 1977 s'établit la « Pax Syriana ». Elle a été fortement contestée par les Forces libanaises, qui la considéraient comme une invasion du Liban et comme une intrusion dans la vie de l'État libanais. En 1978, des combats très durs éclatent entre les milices chrétiennes et l'armée syrienne présente sur le territoire et ont duré tout un été (quelque 100 jours). En octobre, le quartier d'Achrafié a connu un blocus d'une dizaine de jours. Ces batailles ont été soldées par le retrait des troupes syriennes de ce qu'on appelait le côté Est de Beyrouth ou les régions chrétiennes.

## **1982, une année charnière**

En juin 1982, Israël qui avait déjà grignoté sur le territoire libanais en éloignant les Fedayines de ses frontières Nord en créant une zone de sécurité, envahit le Liban dans le but de pourchasser Yasser Arafat et les membres de l'OLP qui trouvent en l'armée syrienne une alliée naturelle ; en quatre jours, l'armée israélienne atteint Beyrouth. La partie Ouest de la capitale est alors assiégée, connaissant un blocus alors que ses quartiers étaient bombardés par terre et par air. « Maîtres du sol et du ciel à la suite d'une bataille arienne au-dessus de la Békaa, catastrophique pour l'aviation syrienne, ils s'arrêtent pourtant sur une ligne matérialisée par la route Beyrouth-Damas qui divise horizontalement le Liban en deux, évitant délibérément d'en déloger complètement l'armée syrienne. » (Lucien George 2016-2017) En août de la même année Bachir Gemayel, commandant en chef des Forces libanaises est élu à la présidence de la République libanaise. Avant même son investiture et 10 jours après son élection, il est assassiné en plein cœur de son fief, le siège du parti Kataëb à Achrafié. « C'est au lendemain de l'assassinat de Bachir Gemayel que se situe le massacre de Sabra et Chatila (800 à 1 500 morts, essentiellement palestiniens, les chiffres varient selon les sources), commis par les miliciens chrétiens des Forces libanaises et de l'Armée du Liban-Sud, au vu et au su des postes israéliens qui surveillaient le camp.» (Lucien George 2016-2017) L'Armée du Liban-Sud (ALS) était constituée de soldats ayant déserté l'armée libanaise en 1976 pour s'allier à Israël. Elle était dirigée par le major Saad Haddad. À sa mort en 1984, c'est le lieutenant-général Antoine Lahad qui la dirige jusqu'au retrait de l'armée israélienne du Liban en 2000, au moment où il a rejoint les territoires israéliens avec la grande majorité des membres de l'ALS.

## **1989-1990, les guerres de libération et d'élimination**

En septembre 1988, à la fin du mandat de Amine Gemayel élu à la présidence après l'assassinat de son frère Bachir, il nomme le chef de l'armée de l'époque, le général Michel Aoun (maronite) Premier ministre par intérim jusqu'à l'élection d'un nouveau président. À ce moment deux gouvernements sont formés (celui qui avait à sa tête le sunnite Salim Hoss ne reconnaît pas celui de Aoun). Encore une division supplémentaire dans le pays. Après une tentative de fermer les ports illégaux début mars 1988 et la résistance de l'armée syrienne, le 14 mars de la même année, Michel Aoun lance une guerre de libération contre la présence syrienne au Liban. De bombardements en batailles, rien ne change sur le terrain et les Syriens restent en

position autour des régions chrétiennes. En octobre, les députés libanais se réunissent en Arabie saoudite sous l'impulsion des dirigeants saoudiens et aboutissent à la signature de l'accord de Taëf, un "document d'entente nationale" modifiant la Constitution et ayant pour but de rétablir la paix. Michel Aoun le considère comme une consécration de la mainmise syrienne sur le Liban. Un mouvement populaire se réunit autour de lui pour réfuter l'accord et ses conséquences. Mais sur le plan interne comme sur le plan international, des pressions sont exercées pour le faire fléchir.

En janvier de l'année suivante, de violents affrontements se déroulent entre l'armée de Michel Aoun et les Forces libanaises de Samir Geagea, cette fois-ci, les régions chrétiennes sont aussi divisées géographiquement avec des mouvements de population interne. La guerre d'élimination (des milices et des Forces libanaises en particulier) durera quelques mois. Le matin du 13 octobre 1990, l'armée syrienne, appuyée par les bombardements de son aviation pénètrent dans les régions chrétiennes et délogent Michel Aoun du palais de Baabda.

### **Juillet 2006 : la guerre de l'après-guerre**

Le 12 juillet 2006, 16 ans après la fin de la guerre du Liban, Israël attaque le Liban par voie aérienne en bloquant l'aéroport, les ports et les routes à coups de bombardements, instaurant un blocus sur le pays, tout en menant des batailles à la frontière Sud. Cette guerre a eu pour conséquence un déplacement des populations du Sud du pays vers Beyrouth et ses environs ainsi qu'une réminiscence des souvenirs douloureux : la peur des bombardements, l'angoisse des pénuries... « La guerre dite des 33 jours en juillet-août 2006 déclenchée par Israël contre la milice chiite du Hezbollah qui réussit l'exploit de ne pas être vaincue par la puissante armée de l'État hébreu, continuel vainqueur de toutes les armées arabes. » (Lucien George 2016-2017)

En conclusion de son article "Quinze années de guerre civile", Lucien George, écrit ce qui suit : « Si l'on débarque en 2016 à Beyrouth et même si l'on sillonne le Liban, tout paraît normal ou presque. La société civile est en effervescence sur tous les plans et tous les fronts (...) Un dynamisme tout Libanais : si le mot résilience a un sens, c'est bien ici qu'il s'applique. Aujourd'hui le Liban oscille entre « paix froide » et « guerre froide ». (...) la guerre du Liban est encore trop récente et sa mémoire trop douloureuse pour que les Libanais, tous les Libanais, ne soient pas immunisés contre sa résurgence. »

#### 4.5. Les principaux protagonistes (partis libanais/milices)

**Les Forces libanaises (FL) :** cette milice – devenue parti par la suite – est née à l’initiative de Bachir Gemayel de la coalition de différents bras armés de partis chrétiens réunis sous le nom de Front national comprenant essentiellement : les Kataëbs ou Phalangistes (Pierre Gemayel), les Ahrar ou Parti national libéral (Camille Chamoun), Gardiens du Cèdres (Ernest Sakr)... Pour réunir ces “frères d’armes” sous un même commandement, il y a eu des bains de sang qui n’ont pas empêché que les différentes parties continuent à se battre contre un ennemi commun, les Fedayines de l’OLP et puis l’armée syrienne.

**Al Mourabitoun :** mouvement nassériste fondé par Ibrahim Koleilat. Bras armé des musulmans (à majorité sunnite) il a participé aux batailles des deux premières années de la guerre.

**Le PSNS :** parti social nationaliste syrien (kawmé en arabe) Il a été fondé par Antoun Saadé avant l’indépendance du Liban. Mouvement laïc et pro-Palestinien, ses miliciens se sont essentiellement alliés avec le Parti communiste et le Baath, et ils ont mené des batailles aux côtés des musulmans.

**Le PSP :** parti socialiste progressiste a été fondé par Kamal Joumblatt leader druze de la montagne. Même si comme son nom l’indique, il est à la base laïc, il reste un parti druze féodal et dont la milice était proche des communistes et des partis musulmans. Son rôle pendant dans la guerre a été de “protéger” la montagne, le fief des druzes. Des combats très rudes ont opposé les chrétiens et les druzes pendant plusieurs étapes de la guerre.

**Amal :** parti chiite fondé par l’imam Moussa Sadr, qui a disparu lors d’un voyage en Libye il y a plus de 30 ans. Depuis c’est Nabih Berry qui a pris les rênes du parti. Pendant la guerre, la milice de Amal a participé aux combats de rues contre les chrétiens.

**Hezbollah :** parti chiite prônant la résistance contre Israël et dont le bras armé n’a pas participé à la guerre interne et civile de manière directe. Il est entré sur la scène libanaise dans la période post-invasion israélienne en 1982.

# MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

---

« En quelques jours la ville allait changer complètement de visage, tout le monde était pressé de tourner la page, d'oublier les cent cinquante mille morts pour rien. Les snipers, les tireurs, les assassins se sont fondus en un clin d'œil dans la foule. [...] Chacun avait tourné la page, sans la lire, très vite. Les Libanais se sont débarrassés de l'histoire de la guerre comme d'un cadavre ».

Darina El Joundi,

*Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*

## 1. Une double méthodologie

Partant de ces réflexions théoriques, nous avons élaboré une méthodologie pour éclairer les processus de transmissions du vécu de guerre dans la migration. Dans cadre-là, nous avons d'une part laissé la place au discours parental, et d'autre part exploré les effets de la transmission sur les enfants.

Nous avons ainsi rencontré dans un premier temps les parents, et dans un deuxième temps les membres de la deuxième génération. Lors des rencontres avec les parents, nous avons effectué des entretiens semi-directifs explorant les thèmes qui nous intéressent, à savoir le projet migratoire, le vécu de guerre, ainsi que la transmission. Avec leurs enfants, nous avons d'abord fait une passation d'épreuves projectives, et ensuite nous avons effectué des entretiens semi-directifs.

Afin d'analyser les données que nous avons obtenues nous utilisons une double méthodologie : la méthode d'analyse qualitative selon l'IPA (Analyse Phénoménologique Interprétative) pour analyser les entretiens avec les parents, et nous utilisons le récit phénoménologique en appui des épreuves projectives (Rorschach et TAT) pour la deuxième génération.

Pour les entretiens avec les parents, il nous a paru intéressant de faire une analyse transversale des entretiens permettant de décrire l'expérience migratoire, le vécu du conflit, et la manière dont ils transmettent leur histoire. Pour la deuxième génération, l'analyse transversale des entretiens, nous paraît peu pertinente en lien avec l'utilisation des épreuves projectives. Nous avons donc effectué des récits phénoménologiques permettant de mettre en avant les thèmes de l'entretien avant de présenter l'analyse du Rorschach, appuyé du TAT.

Dans cette partie, nous détaillerons ces choix méthodologiques, en décrivant la démarche phénoménologique de la recherche, et en présentant l'intérêt des épreuves projectives pour répondre à notre questionnement initial.

## 2. Analyse des entretiens : méthodes qualitatives

L'approche qualitative de l'analyse des données permet la compréhension de phénomènes complexes. S'agissant d'une recherche autour de la transmission du vécu de guerre, il nous a paru important de mettre l'accent sur le vécu subjectif des participants, et d'utiliser ainsi des méthodes qui peuvent nous amener au plus près de leur expérience singulière de la question. « [L'analyse qualitative] relève aussi d'une herméneutique c'est-à-dire c'est une entreprise de compréhension de logiques humaines et sociales que des textes (transcriptions d'entretiens, notes d'observation) tentent de rendre et que l'analyste s'efforce d'interpréter rigoureusement en prenant en compte à la fois qui il est en tant que chercheur et porteur d'une sensibilité théorique, et ce que les textes (et les personnes qui en sont à l'origine) offrent comme univers à connaître » (P. Paillé et A. Mucchielli ; 2012-2013, p.21).

La visée de cette approche n'est donc pas une généralisation de l'expérience, mais une description détaillée de celle-ci chez les participants qui sont considérés comme des acteurs de la recherche. Ils sont au centre de celle-ci.

L'approche qualitative implique donc que le chercheur parte de ce que la rencontre avec les participants, ainsi que l'analyse du corpus fait émerger. Or, « tout chercheur aborde un terrain de recherche avec des a priori et des connaissances de diverses natures. » (P. Paillé et A. Mucchielli ; 2012-2013, p.25) Les « a priori » théoriques ont été exposés dans la partie sur l'ancrage conceptuel, puisqu'il s'agit essentiellement des concepts qui ont été au point de départ de notre réflexion. Pour être au plus près de l'expérience décrite par les participants, une mise entre parenthèses (« bracketing ») de la théorie est nécessaire (Antoine, P., & Smith, J.A. ; 2016). Il s'agit donc de suspendre ses connaissances et ses propres expériences relatives à la recherche pour approcher le monde du participant tel qu'il en a l'expérience (Flowers et al. 1998).

C'est donc dans la partie discussion que les concepts de base seront remaniés, puisqu'il s'agit d'un réel questionnement autour de l'apport de ces théories pour l'éclairage des résultats. D'un autre côté, les présupposés sur le phénomène étudié nécessitent également une réelle réflexion qui sera exposée au lecteur. En effet, la proximité entre mon expérience personnelle et le thème de la thèse, que ce soit par la migration, ou par le vécu de guerre, m'a amenée à tenir un journal de bord dans lequel j'ai pu écrire des rêves, réflexions, tout au long du travail. Depuis la

réflexion autour de la méthodologie, jusqu'à la rédaction, différents mouvements ont accompagné ce travail. Ils seront exposés dans la partie consacrée au contre-transfert du chercheur, à la fin de ce travail.

## **2.1. Le récit phénoménologique**

Le récit phénoménologique permet d'assurer un bon ancrage empirique et d'honorer les témoignages. Cela a été une réflexion essentielle dans notre démarche, que nous explorerons plus amplement dans la partie sur le contre-transfert du chercheur. Il s'agit de les résumer en restant le plus proche du discours des acteurs afin de faire émerger le sens tel qu'il se présente à la personne qui témoigne. Selon P. Paillé et A. Mucchielli (2012-2013) « [cela] jette les bases d'une compréhension empathique et circonstanciée du monde vécu à travers l'éclairage mutuel des ressorts internes de l'expérience et de l'action » (p.149). Ceci permettra aussi, au vu des différentes langues utilisées lors des témoignages, de maintenir la version originale en arabe, le cas échéant et de les traduire lors de la rédaction du récit phénoménologique. Ceci permet au lecteur d'avoir accès au témoignage, dans une forme fidèle au discours tenu lors des rencontres. Il consiste en quelques paragraphes ou quelques pages, dont l'objectif est la narration (et non l'explication) qui emprunte ses termes au vocabulaire des participants et qui suit la ligne chronologique ou argumentative mise en place par les acteurs. Cette première étape permet d'appréhender une première fois le matériel empirique, de se l'approprier et de rendre compte une première fois du sens qui émerge avant de passer à la deuxième étape qui constitue l'analyse phénoménologique transversale, à partir de l'IPA (Interpretative Phenomenological Analysis).

## **2.2. L'analyse interprétative phénoménologique (IPA)**

Dans la continuité des récits phénoménologiques, et en lien avec notre positionnement phénoménologique depuis le terrain, l'analyse interprétative phénoménologique (IPA) nous apparaît comme une méthode de choix pour les analyses des entretiens parents. Elle a pour objectif d'explorer de manière approfondie des phénomènes complexes, et de faire émerger le sens que les participants accordent à leur monde interne ainsi qu'au monde qui les entoure. Elle s'intéresse donc à la manière dont l'individu met en récit son expérience. L'IPA engage le

chercheur de manière spécifique et le rend acteur de la recherche puisqu'il est amené à questionner ses propres conceptions du phénomène. Conrad (1987, cité par J.A Smith & M. Osborn, 2008) nomme cela la perspective de l'intérieur (« insider's perspective »), pour mettre en avant l'engagement du chercheur qui met au travail ses représentations.

Cette méthode permet d'analyser directement les phénomènes, de qualifier les expériences, les interactions et les émotions selon une perspective théorisante. Elle favorise l'analyse transversale des différents récits récoltés grâce à une comparaison progressive entre les analyses d'entretiens. Concrètement, il s'agit d'établir des codes (ou unités de sens) émergents pour dénommer les phénomènes perceptibles à travers la lecture du corpus. Ces codes, sont mis en relation, et catégorisés. C'est une méthodologie en mouvement, puisque les catégories sont changeantes au fur et à mesure de l'avancement de l'analyse. À travers l'explicitation de la catégorie, de sa définition, du repérage de ses propriétés (en lien avec les verbatim) et de ses conditions d'existence (contexte), nous pouvons cerner les catégories, les mettre en relation, tout en restant au plus proche du récit. La catégorisation prendra en compte le référentiel psychanalytique auquel nous emprunterons de manière ponctuelle les concepts en lien avec notre recherche et notre positionnement épistémologique. Il s'agit donc de nommer les phénomènes qui s'offrent à nous dans le discours, en tenant compte de notre référentiel de base.

De manière concrète et comme le décrivent P. Antoine et J.A. Smith (2016) dans leur article *Saisir l'expérience présentation de l'analyse phénoménologique interprétative comme méthodologie qualitative en psychologie*, nous avons procédé selon différentes étapes afin d'aboutir à une narration des résultats qui rende compte de l'expérience subjective des différents participants à la recherche.

Nous avons dans un premier temps retranscrit la totalité des entretiens, en français et en arabe afin d'avoir un récit fidèle à la manière dont il a été énoncé.

Nous avons ensuite procédé à l'analyse entretien par entretien, à l'aide du logiciel N'Vivo, qui permet une analyse transversale des sources avec un retour possible et facilité aux extraits.

Ensuite nous avons débuté l'analyse du premier entretien, considéré comme très riche (3 heures d'enregistrement). Après une première lecture globale, et la rédaction du récit phénoménologique, nous avons entamé une analyse : celle du premier entretien a été très longue et fastidieuse, avec un travail très minutieux pour effectuer une analyse très fine et détaillée permettant de repérer, des points saillants en les annotant en marge (portant sur le contenu, les processus sous-jacents ou l'énonciation de ce contenu). L'analyse reste au plus proche du discours, avec un vocabulaire naturel pouvant utiliser des mots empruntés au sujet lui-même. À l'issue de ce premier entretien, plus de 600 unités de sens ont été identifiées. D'autres annotations ont permis de rendre compte des aspects formels du texte, de son organisation, de la nature et de l'évolution des interactions entre le participant et le chercheur, mais aussi de mettre en lumière certains aspects contre-transférentiels en lien avec l'impact du récit.

Ensuite, nous sommes passée au deuxième entretien, avec le même processus d'analyse, tout en offrant la possibilité de revenir sur l'entretien précédent, en fonction des nouveaux thèmes ou questionnements relevés. De nouveaux codes ont pu émerger, et des codes existants étoffés par de nouveaux verbatim. Le troisième entretien fait suite au deuxième et ainsi de suite.

Après l'analyse de tous les entretiens, une nouvelle phase d'analyse commence. En effet, avec les quelques 1 000 codes récoltés, il s'agissait de reporter tous les éléments saillants des différents entretiens. C'est alors que s'opère tout un travail autour du regroupement des codes, pour trouver les liens entre eux, et structurer ainsi les informations. Les codes sont alors regroupés par sous-thèmes puis par grands thèmes. Les sous-thèmes sont réunis, divisés, renommés et liés aux extraits d'entretiens.

Après ce travail de regroupement, nous avons obtenu trois axes généraux dans lesquels sont répartis treize sous-thèmes, que nous détaillerons dans la partie résultats. Il s'agit d'une narration des résultats, dont le but est d'explicitier le sens donné par les participants à l'expérience étudiée. Nous avons choisi de formuler les idées (ou les unités de sens) et de les mettre en lien avec des extraits d'entretiens afin que le lecteur puisse avoir accès aux récits, mais également afin que les noms des participants figurent de manière interactive dans la rédaction des résultats. Le choix des extraits est basé sur leur pertinence et leur éloquence pour illustrer le

thème, et non sur leur représentativité. Ils doivent servir à rendre compte de la diversité des phénomènes étudiés et à éclairer le lien entre les phénomènes. L'écriture est donc le prolongement d'un travail réflexif qui cherche à être compréhensible et compréhensive.

Le travail d'analyse en IPA est mené de manière individuelle, cependant la validité repose dans sur la triangulation. En effet, il s'agit de confronter son analyse au regard d'autres chercheurs. Idéalement, plusieurs personnes analysent un même entretien afin de discuter les résultats et ainsi les valider. Dans notre recherche, nous avons effectué le travail de validation au sein de deux séminaires de recherche différents. Nous avons présenté des extraits d'entretiens lors des séminaires de thèse avec Pr. Thierry Baubet, afin de trianguler avec les autres doctorants et permettre de valider nos analyses, et ouvrir de nouvelles pistes de travail pour rendre l'analyse plus dense et riche. Nous avons également participé au séminaire *Soquali : méthodologie de recherche clinique*, dont l'objectif est de superviser des recherches utilisant des méthodes qualitatives dans le domaine du soin psychique. Au cours de ce séminaire, nous avons également eu l'occasion de présenter notre recherche ainsi que des segments d'entretiens afin d'en discuter avec les autres participants et les superviseurs (J. Lachal, L. Benoit, M. Spodenkiewicz). Cela a permis d'élargir encore plus les possibilités et les pistes de réflexion.

### **3. Analyse des entretiens enfants : Rorschach et TAT**

Avec les enfants, nous avons fait une passation d'épreuves projectives (Rorschach et TAT) et des entretiens semi-directifs. Pour rendre compte des entretiens, nous avons effectué les récits phénoménologiques en cohérence avec l'appréhension du matériel de recherche de manière générale. Pour les épreuves projectives, nous avons utilisé le Rorschach comme base, et le TAT comme un appui. Nous allons dans un premier temps exposer une revue de la littérature autour du Rorschach et du trauma. Comment ce test est-il utilisé dans la spécificité de la clinique du trauma ?

Les recherches retrouvées sont issues pour la plupart de la littérature anglo-saxonne et utilisent la méthode d'analyse selon la grille Exner. En annexe (Annexe 5) nous avons présenté les résultats sous forme de tableau. Nous présentons ces résultats car ils ont étayé notre réflexion et ont permis de l'appuyer. Un numéro de Psychologie clinique et projective dont la thématique est le trauma (numéro 16) regroupe des articles décrivant principalement des présentations de protocoles uniques dont le traumatisme est l'une des problématiques. Certains articles de ce numéro ont également étayé notre réflexion dans la recherche puisqu'ils correspondent plus à notre positionnement épistémologique et notre référentiel théorique psychanalytique.

Dans un deuxième temps, nous allons évoquer les pistes d'exploration concernant l'utilisation du Rorschach et du TAT dans la transmission du trauma qui nous intéresse plus spécifiquement.

### **3.1. Choix des épreuves projectives (Rorschach et TAT)**

#### **3.1.1. Présentation du Rorschach**

Le test du Rorschach est un test projectif structural : d'un matériel n'ayant pas de sens, le sujet est amené à apporter un sens. Il a été élaboré par le psychiatre et psychanalyste Hermann Rorschach en 1921. Il permet de repérer l'organisation psychique, les mécanismes de défense, et la manière d'aborder le monde. Il peut être utilisé pour les adultes et les enfants (quand il y a accès à la parole). Il permet d'étudier le mode d'être-au-monde du sujet selon une approche dynamique du fonctionnement psychique. Les planches du Rorschach représentent des tâches d'encre, certaines monochromatiques (noires) d'autres, contenant la couleur rouge et les trois dernières planches présentent des couleurs pastel.

La passation se déroule en deux temps. Le premier est le temps de passation au sens strict du terme où le clinicien ou chercheur fait passer toutes les planches, l'une après l'autre sans poser aucune question. Il énonce toujours la même consigne : « Je vais vous montrer 10 planches et vous me direz ce à quoi elles vous font penser, ce que vous pouvez imaginer à partir de ces planches » (Chabert, 1998). Cette consigne peut être adaptée aux enfants : « Je vais te montrer

des images, sur lesquelles tu vas me dire ce que cela pourrait être. Il n'y a ni bonne, ni mauvaise réponse. Tu peux tourner les planches. Même s'il y a un chronomètre, tu peux prendre le temps qu'il te faut. »

Le deuxième temps est celui de l'enquête et l'enquête des limites. Le clinicien reprend une à une les réponses du sujet. Il s'agit d'obtenir des précisions lorsque le sujet n'a pas clarifié la localisation de la réponse, le déterminant... S'il n'a pas vu une réponse habituelle on peut l'inviter explicitement à la faire, afin de déterminer s'il s'agit d'une négligence, d'un blocage passager et surmontable ou d'une incapacité psychique fondamentale ; il s'agit de l'enquête des limites. La consigne est énoncée comme tel : « Nous allons maintenant reprendre les planches ensemble ; vous essaieriez de me dire ce qui vous a fait penser à ce que vous avez évoqué. Bien entendu, s'il vous vient d'autres idées, vous pourrez m'en faire part ». (Chabert, 1998). Tout comme la consigne principale, celle-ci peut également être aménagée en fonction de l'âge du sujet.

De manière générale, la cotation de cette épreuve se fait selon trois critères, pour chaque réponse donnée : la localisation (où le sujet a perçu cette réponse – réponse dans la globalité, dans un détail commun ou dans un détail rare de la planche), le déterminant (quel facteur a amené le sujet à donner sa réponse – la forme, la couleur, l'estompage...) et le contenu (quelle est la catégorie de sa réponse). Nous ne détaillerons pas les différentes possibilités de cotation dans ce travail.

Concernant le choix du Rorschach en lien avec notre thématique, l'utilisation de cette épreuve est conseillée dans certaines recherches notamment par J. Brier et J. Spinazzola (2005). Ils considèrent que la force du Rorschach réside dans sa différence avec les échelles auto-administrées fréquemment utilisées dans ces cas de figure. D'après ces auteurs, bien que son utilisation reste mitigée (Hunsley et Bailey, 2001), la revue de la littérature montre un lien empirique significatif entre les indicateurs du Rorschach d'une part, et l'exposition à un événement traumatique ainsi qu'une réponse apparentée à un PTSD d'autre part (Luxemberg et Levin, 2004).

Le choix du Rorschach dans ces recherches est basé sur la richesse du matériel, de nature floue et non construite, permettant une réminiscence causée par la situation de test nécessitant une forte capacité d'adaptation. Le Rorschach permet de faire resurgir des affects, des souvenirs inconscients permettant au sujet et au chercheur/clinicien de mettre en lumière des éléments qui sont hors du champ de la conscience (J. Armstrong, 2002 ; Opaas et Hartman, 2013).

Evans (2008) met en garde contre le risque de l'utilisation du Rorschach chez les victimes de torture et de violence en général. Cet outil peut parfois provoquer un débordement affectif à cause des images et des associations évoquées par le matériel. Ce risque est particulièrement élevé quand la passation se déroule rapidement après l'exposition à l'évènement traumatique, d'où la nécessité de prendre les précautions nécessaires et de faire appel à des examinateurs avertis, qui peuvent assurer un rôle de contenance après la passation. Néanmoins, Evans considère le Rorschach comme un outil précieux d'évaluation permettant de :

- révéler des évènements à valeur traumatique ayant été enfouis, refoulés répondant aux symptômes d'évitement,
- mettre en avant les peurs et les angoisses induites par des persécutions systématiques,
- évaluer les perturbations cognitives associées à l'effraction traumatique et au sentiment d'intrusion,
- dévoiler les mécanismes de défenses mobilisés,
- et mettre le doigt sur des problèmes de régulation (modulation) des affects.

Par ailleurs, Frueh et Kinder (1994 ; cités par Gacono et Evans, 2008) ont élaboré une recherche pour montrer la pertinence du Rorschach dans la détection des syndromes de stress post-traumatiques en dépit d'une possible simulation. En effet, après la guerre du Vietnam, certaines personnes ont simulé les symptômes. Les outils d'évaluation classiques et les échelles construites spécialement pour les vétérans, ne détectant pas les simulations, l'utilisation des méthodes projectives, et notamment le Rorschach, permettait de limiter les situations de simulation, d'après ces auteurs.

### 3.1.2. Présentation du TAT

Le Thematic Apperception Test (TAT) est un test projectif figuratif, contrairement au Rorschach qui présente un matériel flou. Il a été élaboré par Henry Murray, en 1935. Il s'agit de montrer des planches, qui représentent différentes situations de la vie quotidienne, qui peuvent être ambiguës. Le sujet est amené à raconter une histoire à partir de ces planches. Il répond à la consigne suivante : « Je vais vous montrer des images, elles mettent en scènes un seul ou plusieurs personnages. Certaines images sont présentées à tous les sujets, d'autres sont présentées en fonction de l'âge et du sexe du sujet. Elles sont présentées selon un certain ordre prédéfini.

Tout comme le Rorschach, les planches du TAT ont un contenu manifeste et un contenu latent qui éclaire des problématiques inconscientes qui peuvent s'y jouer comme par exemple la problématique œdipienne et la relation aux imagos parentales, le traitement de la perte d'objet (en lien avec la position dépressive) entre autres. Ces questions nous paraissent donc particulièrement significatives dans notre travail de recherche.

Ce qui est analysé, en lien avec la consigne, ce sont les procédés prévalents du discours utilisé qui mettent en avant ou qui accompagnent les mécanismes de défense mis en œuvre face aux problématiques sous-jacentes des planches. Cela permet de comprendre la manière dont les sujets abordent les différentes problématiques posées. Les procédés saillants et les mécanismes de défense sont regroupés selon 4 critères : procédés rigides, procédés labiles, procédés relevant de l'évitement du conflit, et les émergences de processus primaires (Voir Annexe 6 : Feuille de dépouillement du TAT). L'analyse de ces éléments permet d'évaluer les modalités et l'efficacité de l'organisation défensive du sujet.

Dans notre recherche, nous utilisons le TAT comme appui au Rorschach, afin de mettre en évidence certaines thématiques qui nous paraissent en lien avec notre objet de recherche, comme par exemple la problématique de perte, les angoisses de séparation, les relations d'objet. L'intérêt de ce matériel plus figuratif est d'évoquer des situations quotidiennes pouvant faire écho avec des problématiques individuelles. Nous détaillerons ultérieurement les angles d'interprétation dans le TAT.

## 3.2. Angles d'interprétation et d'analyse

### 3.2.1. Rorschach

#### *Localisation*

L'analyse des localisations des réponses permet d'avoir un type d'appréhension afin de voir comment l'environnement est perçu par le patient et sous quel angle et, penser la capacité d'adaptation à la situation de stress. Dans leurs recherches Levin et Reis (1996) et Minkowska (1947), repèrent peu de détails et de petits détails dans les protocoles des personnes ayant vécu des événements traumatiques. Cette approche globale de la planche montrerait un manque de contrôle de la part de ces personnes, et peut être également attribuée à une difficulté à gérer le stress.

#### *Déterminants*

Au niveau des formes qui sont analysées en général pour évaluer les distorsions perceptives, les recherches décrivent dans les protocoles des personnes traumatisées une faible proportion de réponses formelles hyperdétaillées (X+%, l'équivalent de F%, le pourcentage de réponse ayant comme déterminant la forme) et une proportion élevée de réponses inhabituelles (réponses peu courantes qui sont cependant facilement perceptibles par l'observateur). Ceci reflèterait pour Kaser-Boyd (2008) et Evans (2008) une perturbation de la pensée, et une difficulté à rester concentré sur une tâche particulière.

En ce qui concerne les mouvements (ou Kinesthésies) qui permettent de repérer la capacité de projection et d'élaboration, dans les protocoles étudiés par Levin et Reis, la proportion de mouvements inanimés (l'action ne porte que sur l'objet en mouvement) dépassent ceux des normes établies par Exner et l'on retrouve également plus de réponses de mouvement passif (mouvement statique ou réprimé). Pour les auteurs, ceci est attribué à un sentiment d'impuissance face à la violence de l'évènement, et un vécu de subir les événements. Ceci va dans le sens des théories sur le trauma conçu comme un événement qui confronte l'individu à

son impuissance, à un moment où il avait confiance dans l'environnement et dans lequel il se sentait en sécurité (Ferenczi).

En ce qui concerne la couleur, c'est la somme pondérée des couleurs qui est considérée. Cette variable concerne les affects. La présence excessive de couleur peut montrer un débordement d'affects, représentatif des états post-traumatiques avec une incapacité à moduler les affects. Dans la cotation et l'interprétation du Rorschach, la variable Couleur est toujours mise en relation avec la variable Mouvement. Le rapport entre les deux déterminants est calculé dans l'Experience balance (EB) dont l'équivalent est le Type de résonance interne (TRI) dans le psychogramme de l'École de Paris. Cet indice est calculé par le nombre de mouvements divisé par la somme pondérée des couleurs. Il concerne l'affect et permet de donner une idée sur la manière de gérer les affects. Dans leur recherche, Van Der Kolk et Ducey (1989), retrouvent deux types de tendances dans les protocoles : EB coarté (profil renfermé) et EB extratensif (profil tourné vers l'extérieur). Les auteurs interprètent ces deux tendances comme le reflet des deux phases des symptômes traumatiques. D'une part, l'engourdissement émotionnel et d'autre part, le débordement affectif. La personne ayant vécu le traumatisme, se retrouve dans une incapacité à moduler les affects ce qui conduit à un mouvement de contrôle exagéré mettant à distance les affects douloureux pour éviter le débordement affectif dû aux réminiscences. Pour Levin et Reis (1996), qui reprennent cette idée-là, ceci est proche du mécanisme de déni mis en place, parfois incité également par l'entourage qui encourage à « passer à autre chose ».

### *Contenu*

L'Indice de contenu traumatique (Traumatic Content Index) conçu par Armstrong et Lowenstein consiste à additionner les réponses au contenu Sang, Anatomie, Sexe, les réponses morbides (MOR) et les réponses Aggressives, divisées sur le nombre total de réponses. Les réponses cotées Morbides dans le système intégratif d'Exner sont des réponses mouvements dans laquelle l'action est nettement agressive, comme se battre, casser, se disputer, être en colère, etc. (Ex : des animaux qui se battent, on dirait une balle qui traverse quelque chose, des personnes qui se disputent, deux insectes qui essaient de faire tomber un poteau, un homme qui vous regarde avec un air méchant). Il y a deux possibilités : soit l'objet est décrit comme mort, détruit, abîmé, pollué, dégradé, blessé ou cassé, (ex : miroir brisé, chaussures éculées, ours blessé,

manteau déchiré...), soit lorsqu'un sentiment ou un caractère nettement dysphorique est attribué à l'objet, (ex : une maison sinistre, un arbre triste, une personne malheureuse, une femme qui pleure, la dépression...). Ainsi, l'indice de contenu traumatique permettrait de déceler dans les protocoles les éléments du trauma d'un point de vue quantitatif.

Cette approche quantitative des protocoles reste cependant à compléter, ce qui nous amène à parler de l'analyse qualitative des réponses.

### *Analyse des réponses*

L'analyse qualitative des réponses est un élément primordial d'une analyse globale des protocoles. Cette étape permet d'aller au-delà des données quantitatives du psychogramme et donne la possibilité de faire des liens entre l'histoire personnelle, entre l'évènement traumatique vécu et les réponses. F. Minkoswka (1947) a effectué une recherche auprès d'enfants juifs déportés ou ayant eu les parents déportés ou ayant été victimes des lois raciales et recueillis dans les maisons en France après. Elle a comparé leur protocole du Rorschach comparé à ceux d'enfants français. Dans cette recherche, elle met l'accent sur l'importance de l'analyse qualitative des réponses en s'étayant sur l'exemple d'une fillette Marysia qui, à la planche 4 (planche qui suscite la terreur généralement chez les enfants) dit qu'elle voit une armoire. Si on s'attarde sur son histoire personnelle, on comprend que cette réponse est pour elle teintée d'angoisse. En effet, ayant été recueillie à l'âge de deux ans et demi par une femme polonaise aryenne, celle-ci l'enfermait dans une armoire jour et nuit pour échapper aux arrestations. Lors d'une rafle, cette dame a été arrêtée et Marysia est restée enfermée pendant deux jours sans boire ni manger jusqu'à ce qu'une voisine la délivre. Cet exemple illustre l'importance de ne pas se cantonner aux cotations. Une analyse détaillée du langage et une mise en lien avec l'histoire et avec le traumatisme vécu sont essentielles afin de dégager l'impact traumatique dans le protocole, et différencier ce qui relève du constitutionnel de ce qui est en lien avec le trauma. Minkowska précise par exemple que les réponses scindées représentent un clivage et un fonctionnement schizoïde, alors que le contenu (tank, bottes...) est plutôt du côté du trauma et des évènements vécus.

Le trauma décrit comme évènement « commotionnant » pour utiliser les termes employés par Ferenczi, vient « effracter » l'appareil psychique et altérer le fonctionnement psychique. Ainsi, la question de repérage de ce qui est constitutionnel et de ce qui est de l'ordre de l'effraction traumatique est au centre des questionnements de Minkowska, et au centre des questions à se poser lorsque nous utilisons le Rorschach dans une perspective qui dépasse le diagnostic. Une analyse qualitative des réponses, est plus apte à nous permettre d'identifier le fonctionnement initial du sujet et trouver les éléments qui, au contraire, sont propres au trauma.

### **3.2.2. TAT**

Pour cette recherche, nous utilisons le TAT comme appui au Rorschach, permettant notamment d'éclaircir certaines problématiques qui nous paraissent importantes dans notre recherche. Nous présenterons pour chaque participant, l'analyse détaillée de certaines planches que nous avons choisies et qui semblent répondre à des questionnements que nous nous posons dans le cadre de notre recherche. Nous évoquerons ensuite les procédés majoritaires et les mécanismes de défense sous-jacents utilisés.

Nous avons fait passer, à chaque participant, toutes les planches du TAT en fonction de son âge et de son sexe, comme explicité dans la présentation du TAT. Cependant, pour rendre compte de l'analyse, il nous a semblé pertinent de mettre en avant les réponses à certaines planches qui nous paraissent répondre à la problématique de recherche. Nous avons donc choisi, au moment de la rédaction de la thèse, quelques planches significatives dont nous détaillerons l'analyse pour chaque participant. Pour expliciter notre choix des planches, nous nous sommes basés sur trois critères principaux : d'abord les caractéristiques des planches à savoir le contenu manifeste et latent. Nous avons choisi les planches qui traitent la question de la transmission, la relation aux imagos parentales, les pulsions agressives et libidinales, le travail de séparation/individuation et les angoisses de perte et d'abandon ; ensuite, nous nous sommes également basés sur les premiers axes de réflexion dégagés à partir de l'analyse du Rorschach ; enfin, nous avons aussi pris en compte les réponses des jeunes rencontrés et nous avons choisi de partager l'analyse des planches où est évoquée la thématique en lien avec la guerre.

Nous présenterons donc l'analyse des planches : 1, 2, 3BM, 4, 5, 6GF/6BM, 8BM, 10, 11, 19 et 16, et nous exposons maintenant un résumé des sollicitations manifestes et latentes de ces planches, en nous basant sur l'ouvrage de C. Chabert (1998) *Psychanalyse et méthodes projectives*.

La **planche 1** représente un garçon, la tête entre les mains et qui regarde un violon devant lui. L'accent est porté sur l'immatunité fonctionnelle, mettant en avant la problématique du sentiment d'impuissance, associée à l'angoisse de castration. La solitude de l'enfant peut être associée à la blessure narcissique, et une angoisse de perte plus ou moins élaborable. C'est en cela, et en lien avec la question de la transmission qui est apparue dans certains protocoles que nous avons choisi cette planche. Par ailleurs, première planche de la passation elle peut mobiliser des défenses en lien avec les qualités relationnelles établies avec le clinicien lors du Rorschach.

La **planche 2** met en scène une jeune fille tenant des livres au premier plan, et un homme avec un cheval ainsi qu'une femme au second plan. Cette planche met en scène la triangulation œdipienne, et la capacité à instaurer une différence générationnelle. Avec l'interdit et le renoncement, la question de la séparation est posée. Cette question de la séparation en lien avec les transmissions intergénérationnelles et les relations précoces nous a semblé pertinente dans notre recherche.

La **planche 3BM** représente une personne affalée (dont le genre et l'âge sont indéterminés), appuyée au pied d'une banquette. Dans le contexte œdipien, cette image fait appel à la culpabilité dans sa valence dépressive, avec un travail de renoncement qui y est engagé. La problématique de la perte d'objet peut être mise à jour également mettant à l'épreuve le travail de deuil face à une perte qui peut être totale ou partielle, d'où l'intérêt de cette planche dans notre travail.

La **planche 4** figure une femme proche d'un homme qui se détourne, avec en fond un personnage féminin. Cette planche renvoie à l'ambivalence pulsionnelle amour/haine. Elle sollicite le sujet face à des angoisses de séparation et d'abandon. Les personnages clairement différenciés sexuellement permet au sujet de s'identifier au féminin ou au masculin. L'angoisse d'abandon qui peut être sollicitée par cette planche nous paraît importante dans le cadre de notre recherche, notamment en lien avec les relations précoces et les angoisses d'abandon pouvant être ressenties face à des parents peu disponibles psychiquement.

À la *planche 5* nous distinguons une femme d'âge moyen au pas d'une porte et qui regarde à l'intérieur d'une pièce. Dans un contexte œdipien, la planche renvoie à la culpabilité en lien avec la curiosité sexuelle. Cette planche, face à des mouvements plus archaïques, peut être associée à l'angoisse de perdre l'amour de l'objet. En lien avec la question des secrets familiaux, et de la curiosité face à une histoire migratoire tenue secrète, cette planche peut permettre d'éclairer la question de la recherche des origines.

Les *planches 6BM* (pour les garçons/hommes) et *6GF* (pour les filles/femmes) amènent la question de la rivalité avec le parent de même sexe dans un contexte œdipien. La 6BM représente un jeune homme de face, et une femme plus âgée de profil. Le fantasme parricide met à l'épreuve la reconnaissance de l'interdit et de l'inceste. Par ailleurs, cette planche ravive les modalités singulières de la relation du fils à la mère dans ses références précoces. La planche 6GF, met en scène une jeune femme assise se tournant vers un homme qui se penche sur elle. En lien avec la problématique œdipienne cette image renvoie au fantasme de séduction, dont l'homme est l'agent, préservant la jeune femme. Face à cette planche, la figure paternelle peut aussi assurer une fonction réparatrice face à une figure maternelle fortement connotée par l'abandon.

La *planche 8 BM* (pour les garçons/homme) présente au premier plan, un adolescent et en arrière plan, un homme couché et deux hommes penchés sur lui avec un instrument. Dans le contexte œdipien, elle traite la question du désir parricide, la culpabilité, l'angoisse de castration et l'ambivalence vis-à-vis de la figure paternelle. Elle ravive également les pulsions agressives à valence destructrices, l'angoisse de perte liée aux fantasmes mortifères. Notons cependant que si cette planche est habituellement présentée au garçon, au fur et à mesure de la recherche sur le terrain, nous avons estimé intéressant de la présenter à tous les participants, indépendamment du sexe. Cependant, cela n'a été le cas qu'à partir de la troisième rencontre. Ainsi, l'analyse de la planche 8BM ne sera pas présente dans les protocoles de Cassandra et de Layla.

La *planche 10* met en scène un couple dans une grande proximité, l'image est centrée sur leurs visages. Cette planche engage le sujet dans la position ambivalente entre les courants tendre et sexuel. Avec l'intensité des retrouvailles, la menace de la séparation est très présente. Le choix de cette planche revient surtout aux réponses des participants où émerge face à cette question de la séparation la question de la guerre qui sépare les deux personnages.

La *planche 11* est moins figurative que les précédentes, elle est chaotique avec de vifs contrastes ombre/clarté. Cette image peut être angoissante et insécurisante induisant des mouvements régressifs très importants, mettant au jour des problématiques prégénitales et des relations à l'imaginaire maternelle archaïque. Outre l'aspect régressif pouvant éclairer sur les relations précoces, l'aspect chaotique de cette planche peut faire penser à la violence de la guerre, d'où le choix de présenter l'analyse de cette planche pour la recherche.

La *planche 19* représente une image surréaliste (floue) de maison sous la neige ou de bateau. Elle met à l'épreuve les limites entre le monde interne et le monde externe, et réactive des problématiques archaïques dépressives ou persécutives. Elle fait écho à la planche 11 dans son côté abstrait et renvoyant à des aspects archaïques, même si elle n'est pas aussi angoissante.

La *planche 16*, est une page blanche, présentée à la fin de la passation. Elle renvoie à la manière dont le sujet structure ses objets internes et externes et organise ses relations avec eux. L'absence de support figuratif peut renvoyer au vide en lien avec des affects dépressifs. Le sujet est amené à pouvoir extérioriser ses objets internes pour raconter une histoire. En présentant cette planche, le clinicien/chercheur introduit dans sa consigne qu'il s'agit de la dernière planche. En cela, elle réactive l'angoisse de séparation dans la relation.

### **3.3. Prise en compte du contre-transfert dans l'analyse des projectifs**

Au-delà de l'analyse des réponses, la passation par un clinicien averti permet d'avoir une sensibilité aux notions de transfert et de contre-transfert mais aussi de mettre à l'œuvre une observation clinique lors de la passation. Ainsi, Frueh et Kinder (1994 ; cités par Gacono et Evans, 2008) dans leur étude sur la simulation des PTSD (troubles de Stress Post-Traumatiques), affirment que les différences principales sont perceptibles dans le protocole mais surtout dans l'observation du participant au cours de la passation du test. En effet, ces auteurs mettent l'accent sur l'importance de l'observation clinique qui donne des éléments de réflexion primordiaux qui vont venir compléter l'analyse formelle et l'analyse du contenu des protocoles. D'où la nécessité de faire appel à des personnes formées non seulement à l'outil mais également à l'observation clinique et à la restitution pour avoir une analyse globale du fonctionnement de la personne.

Dans cette même perspective, Sloan, Arsenault et Hilsenroth (2002) développent la nécessité d'analyser les mouvements transférentiels et contre-transférentiels qui émergent lors de la passation. Dans leur article sur la dissociation traumatique, ils consacrent une grande partie de l'analyse des protocoles à l'analyse du contre-transfert lors de la passation, décryptage des émotions et des images qui émergent à l'écoute des réponses et des récits des patients. Ils analysent également la prise de note du praticien, dans le fond et dans la forme comme un élément de base de la réflexion contre-transférentielle.

Ainsi, nous pouvons dire que l'analyse structurelle des épreuves projectives doit être complétée par une analyse qualitative des réponses et d'une observation clinique fine des comportements du sujet et des mouvements transférentiels et contre-transférentiels, pour rendre compte au mieux des éléments traumatiques. La situation projective, engage le consultant, le matériel et le clinicien dans une relation triangulaire. Étant personnellement impliquée dans ce sujet, nous ne pouvons faire l'économie de la réflexion autour des mouvements contre-transférentiels dans la situation de test. Malgré la volonté de prise de recul, il est parfois complexe de repérer ce qui est de l'ordre du contre-transfert vis-à-vis de l'objet de recherche lui-même, ce qui est de l'ordre du contre-transfert vis-à-vis de la famille, et ce qui est engagé dans le contre-transfert dans la situation de test. Mis à part un travail d'analyse engagé de manière personnelle, il semble important de prendre note des mouvements contre-transférentiels apparus lors de la passation, et lors de l'entretien afin de pouvoir effectuer un travail d'analyse de ces données. Il nous paraît également primordial d'introduire un regard tiers pour l'analyse des protocoles. Pour cela, nous avons fait le choix de faire appel à des pairs pour soumettre, lors d'ateliers de travail, les protocoles et échanger autour des réponses, cotations et annotations, pour permettre un meilleur recul.

### 3.4. Épreuves projectives et transmission – pistes de réflexion

Malgré le peu de recherches proposant les méthodes projectives comme outils de compréhension du trauma et de sa transmission, les projectifs nous apparaissent comme des outils permettant d'éclairer cette problématique.

Nous présentons ici les pistes de réflexion préalables, qui nous ont guidé dans notre réflexion autour de l'articulation de notre thématique de recherche et des possibilités qu'offrent les épreuves projectives.

Un numéro de la revue *Psychologie clinique et projective* sorti en 2018 (numéro 24), a abordé la question des transmissions (familiale, culturelle, traumatique) dans lequel nous avons présenté une contribution présentant l'ébauche de notre réflexion, autour de la présentation d'un protocole (M. Sawaya, E. Louët et T. Baubet, 2018). Cela a confirmé notre intérêt pour l'utilisation des épreuves projectives pour évaluer la transmission.

Dans notre recherche, l'axe central est la transmission psychique des vécus traumatiques de guerre. Comme décrit dans la partie théorique, nous nous basons sur deux axes principaux qui sont la transmission intergénérationnelle et la transmission transgénérationnelle. Nous nous basons pour cela sur la distinction que fait Kaes (1993) : l'intergénérationnel serait la transmission d'objets psychiques inconscients transformables formant « la base de la matière psychique de l'histoire que les familles transmettent à leurs descendants de génération en génération » (Kaes, 1993 ; p.13) et le transgénérationnel serait la transmission d'objets non transformables, en lien avec les théories d'Abraham et Torok que nous avons exposé dans la partie théorique.

La transmission intergénérationnelle concerne ce qui se transmet dans les interactions précoces parents/enfants, basée sur la capacité de transformation et la fonction de pare-excitation, entre autres. Ainsi, nous pensons que ces deux fonctions peuvent être difficilement remplies par un parent ayant subi un traumatisme et qui se trouve non disponible psychologiquement à certains moments du développement du nourrisson.

Notre deuxième axe, la transmission transgénérationnelle, nous place dans la lignée d'Abraham et Torok, qui considèrent la transmission d'un contenu traumatique sous forme de crypte. Cette lecture de la transmission transgénérationnelle rejoindrait la notion de trauma chez

Bokanowski, pour qui le trauma représente l'action en négatif du traumatisme sur l'organisation psychique. Les défenses telles que le déni, la projection, l'idéalisation, sont mobilisées pour lutter contre des « blessures narcissiques » (Freud cité par Bakanowski ; 2013). Les épreuves projectives, que ce soit le Rorschach ou le TAT, offrent un éclairage important pour repérer le recours à ce type de défenses pour lutter contre des problématiques d'ordre narcissique.

Nous pouvons penser que chez les membres de la deuxième génération, les effets peuvent être perçus dans le Rorschach à travers :

- ❖ l'expression d'un débordement affectif et d'un surplus d'excitation (C, TRI, etc)
- ❖ un défaut de pare-excitation (Chocs, angoisses, Clob – réponses clair/obscur traduisant de l'angoisse)
- ❖ une mobilisation des défenses pour lutter contre ces émergences pulsionnelles (Contrôle, tentative...)
- ❖ des objets identificatoires menaçants, peu stables (Axe narcissique/Axe objectal)
- ❖ des angoisses principalement liées à la séparation avec parfois même des angoisses archaïques de morcellement, de mort, etc.

Nous précisons que, dans le cadre du travail de thèse, nous avons effectué le Diplôme Universitaire de Psychologie Projective (Paris 5), et nous avons travaillé de manière étroite avec Madame Estelle Louët pour l'analyse du protocole de Cassandra qui a fait l'objet de la publication citée précédemment.

Nous présenterons donc les analyses détaillées du Rorschach des participants, en explicitant les processus de pensées, le traitement des conflits à travers l'axe narcissique et les identifications (relations objectales), le traitement des affects. Nous aurons également recours, dans certains cas à une analyse du discours lorsqu'émergent des thématiques en lien avec notre recherche. Par ailleurs, nous exposerons à la fin de chaque protocole, le contre-transfert si des éléments importants nous paraissent éclairer notre positionnement et notre recherche. Pour le TAT, que nous avons utilisé comme soutien au Rorschach, nous présenterons l'analyse de certaines planches qui nous paraissent importantes dans le cadre de notre recherche, comme nous l'avons explicité précédemment. Dans la discussion, une lecture transversale des différents protocoles nous permettra de relever les éléments saillants qui paraissent en lien avec notre problématique de recherche.

## 4. Méthode de recueil des données

### 4.1. Critères d'inclusion

Pour cette recherche, nous avons rencontré des familles libanaises dont au moins un des parents avait migré en France pendant la guerre civile. Les critères d'inclusion étaient les suivants :

- ❖ des personnes ayant été directement impliqués dans les conflits de 75-90 (participation aux conflits, exposition directe à des évènements de la guerre : fusillades, explosions, etc.)
- ❖ ayant migré pendant la guerre civile (projet de migration qui a été incité par l'instabilité du pays)
- ❖ ayant eu des enfants en France après 1990 (date de la fin des conflits)

Ce dernier critère était pensé au début de la recherche dont l'objectif était, dans un premier temps, une étude comparative entre des personnes ayant migré et des personnes qui sont restées au Liban. Nous avons donc estimé qu'il était important de rencontrer des jeunes de la deuxième génération en France et au Liban, n'ayant pas connu la guerre de 1975-1990, afin d'évaluer la manière dont le vécu des conflits a été transmis. Cependant, au cours de la troisième année de recherche, nous avons abandonné l'idée de comparaison, malgré un terrain effectué au Liban. Plusieurs réflexions ont mené à ce choix. D'abord, il nous paraissait difficile d'effectuer tout le travail de recherche et d'analyse nécessaire dans le cadre d'une thèse doctorale, par manque de temps et de moyen. Ensuite, la méthode d'analyse qualitative et les projectifs paraissaient incompatibles avec une étude comparative. Enfin, notre choix s'est porté sur la population migrante car l'idée principale de la thèse était la migration depuis la naissance même de l'idée de la thèse. Par ailleurs, le matériel de recherche récolté au Liban nous a semblé très dense. Nous avons ressenti une envie de travailler sur les entretiens des familles libanaises de manière différente (peut-être moins académique) de sorte à les rendre plus accessibles au Liban. Nous détaillerons cette idée-là dans la partie sur le contre-transfert du chercheur, et nous évoquerons l'effet de ce choix sur le travail de recherche.

Nous avons néanmoins maintenu le critère de l'âge des participants de la deuxième génération qui nous semble pertinent malgré l'éloignement géographique, et la non-exposition aux conflits.

## **4.2. Recrutement des familles**

Afin de rencontrer des familles de la diaspora libanaise répondant aux critères, nous avons effectué des démarches auprès d'associations libanaises, auprès de groupes de libanais sur les réseaux sociaux. Nous avons envoyé des courriers aux responsables de ces associations (Annexe 1 – Courrier de présentation de la recherche). Nous sommes également allés à la rencontre des familles dans des structures d'apprentissage de la langue arabe. Mais c'est au fur et à mesure de l'avancement de la recherche, et par le bouche-à-oreille que nous avons pu rencontrer les différents participants.

Les rencontres en face à face ont montré leur efficacité, et ont permis de créer un lien, dans un premier temps, avant d'entamer les entretiens de recherche. Même si nous n'avons pas quantifié le nombre de personnes n'ayant pas souhaité participer à la recherche, nous pouvons dire qu'il a été difficile de mobiliser des familles. En effet, malgré l'intérêt exprimé pour la recherche, plusieurs personnes ont décliné après avoir pris un temps de réflexion. Il s'agit peut-être de résistance, qui peut faire penser à un désir de tourner cette page. Nous aurons l'occasion de l'évoquer plus loin dans cette recherche, mais nous pouvons dire que les personnes qui ont accepté d'y participer, étaient dans une avidité de raconter leur histoire, amenant des entretiens parents très longs (de deux à trois heures) et très riches.

## **4.3. Cadre des rencontres avec les familles**

Le moment de rencontre est crucial et permet d'être au plus près des participants. Comme le formulent P.Paillé et A.Mucchielli (2012 ; p.88), « le moment de la production des données sur le terrain est celui où, en situation, le chercheur est en présence des acteurs et de leur vie dans un contexte où ce sont justement ces personnes et leurs expériences qui sont la raison d'être de sa recherche nommée enquête ».

Les rencontres ont eu lieu au domicile des participants, dans l'intérêt de faciliter la participation à la recherche. En effet, il paraissait difficile d'imposer le déplacement aux

familles, que ce soit à l'Université Paris 13 ou à l'Hôpital Avicenne. La difficulté de trouver un lieu adéquat, adapté et facile d'accès a été au premier plan. Cela a pu induire une familiarité avec les familles qui nous ont accueillies, engageant parfois la question du vouvoiement/tutoiement. Certains ont demandé à ce que nous utilisions le tutoiement. Ainsi, dans certains extraits d'entretiens, le tutoiement est de mise. Même si cela a pu bousculer nos repères de chercheuse, a posteriori, le fait de rencontrer les familles chez elle, nous a aussi permis une observation plus fine des dynamiques familiales, et de l'environnement.

Pour la plupart des familles, les « entretiens parents » et les « entretiens enfants » ont eu lieu le même jour. En effet, le manque de temps et le rythme de vie parisien étaient une excuse récurrente pour expliquer la difficulté de trouver un moment pour les rencontres. Les rencontres ont débuté par une présentation rapide de la recherche, et par la signature du formulaire de consentement éclairé. Selon la situation (deux parents, parent seul, jeune de plus de 18 ans) nous avons préparé plusieurs formulaires présentés en annexe (Annexe 2 – Formulaire de Consentement éclairé – différentes variantes).

#### **4.4. Description des grilles d'entretiens**

L'analyse qualitative commence sur le terrain, et peut être déclenchée par le moindre détail qui émerge au cours de l'entretien. L'écoute clinique et les questions ouvertes favorisent ainsi une « analyse-en-action » (Mucchielli et Paillé, 2012) nécessaire pour le travail d'analyse. Même si l'entretien de recherche n'est pas un entretien clinique, il en est proche notamment dans sa visée humaniste. Le chercheur tente de découvrir l'autre de façon personnelle et de considérer le participant comme l'expert d'une question qui le touche directement, et vise à aider le participant à partager son expérience singulière (Antoine, P., & Smith, J.A. ; 2016).

Au cours des rencontres avec les parents et les enfants, nous avons effectué des entretiens semi-directifs. Il s'agit d'aborder les thèmes de la recherche à partir de questions ouvertes, permettant la verbalisation et la narration. Ainsi, la grille d'entretiens comporte une liste de thèmes à aborder, formulés sous forme de questions, mais qui nécessitent une adaptation à la manière dont le sujet est abordé par les participants. Nous nous sommes basées sur Romelaer

(2005) qui décrit l'entretien de recherche et notamment l'entretien semi-directif pour construire la trame d'entretien et formuler les questions.

Ainsi nous avons construit une grille d'entretien avec des possibilités de relances, qui sert d'appui et de guide pour mener à bien l'échange. Pour l'IPA, la posture du clinicien doit surtout permettre de faciliter l'échange. Ainsi, il s'agit de parler de façon minimaliste, avec des interventions qui aident le participant à aller plus loin dans le partage de son expérience. Il s'agit aussi d'être garant du cadre et de recentrer l'échange autour du sujet, et surtout s'appropriier le vocabulaire du participant pour qu'il se sente écouté et favoriser le lien. Ainsi, par exemple, nous nous adaptons à la langue utilisée par les participants. S'ils utilisaient prioritairement l'arabe, nous le faisons également. La question de la langue s'est posée, et nous avons traduit nos grilles d'entretiens en arabe et en français, permettant ainsi de nous adapter, ou du moins d'offrir la possibilité des deux langues aux participants.

Nous avons utilisé la grille d'entretien de manière dynamique, en fonction de ce qui abordé et amené spontanément par les participants. Au cours de l'entretien, il s'agit en effet de maintenir constamment un effort de réflexivité et de saisir les opportunités d'approfondissement. Tout en suivant la trame de l'entretien, nous nous sommes adaptés à ce qui se présentait au cours des rencontres.

Le guide d'entretien a été au préalable soumis aux autres membres du séminaire de recherche afin de valider la pertinence des questions.

La trame d'entretiens avec les parents regroupe trois thèmes : la migration, le vécu de guerre, et la transmission de ce vécu (Annexe 3 – Trame d'entretiens parents, famille migrantes).

- ❖ La partie concernant la migration a pour objectif d'évoquer la question du projet migratoire, avec les raisons du départ, le choix du pays d'immigration, la réaction de l'entourage face à ce projet. Nous y avons également abordé la trajectoire migratoire à savoir l'arrivée en France, les difficultés rencontrées, les premières années en France et la manière dont les participants se sont adaptés à la vie de migrant. Il s'agissait aussi de parler des liens actuels avec le Liban, à travers les visites, la famille restée là-bas.

- ❖ La partie concernant le vécu de guerre permet d'évoquer la manière dont les participants ont pu vivre les années de guerre au Liban. Même si ce sujet arrivait de manière assez spontanée dès le début des entretiens, en lien avec le projet de migration, cette partie a permis d'axer la discussion sur le ressenti individuel en lien avec la période de guerre. Une question proposant de raconter un souvenir qui a personnellement marqué pendant cette période a été un moyen d'accéder à des récits très personnels de cette période, et de s'éloigner de l'analyse politique de la situation et du vécu collectif.
- ❖ Dans la partie sur la transmission, nous avons élaboré des questions sur la relation parent-enfants pour explorer la transmission inconsciente dans les interactions précoces (la grossesse, les premières séparations, le vécu à distance des mauvaises nouvelles venant du Liban). Concernant la transmission consciente, les questions ont porté sur la manière dont l'histoire parentale est racontée aux enfants, ce que les enfants peuvent connaître de la vie de leur parents (migration, vécu de guerre), les occasions d'aborder cette histoire, et le ressenti de chacun dans ces moments.

Pour les entretiens avec la deuxième génération (« entretiens enfants ») nous avons suivi plus ou moins la même trame, avec les thèmes à explorer (Annexe 4 – Trame d'entretien deuxième génération).

- ❖ La partie sur la migration permettait d'aborder la question de la migration parentale. Comment les enfants racontent-ils l'histoire migratoire de leur(s) parent(s), ou que s'imaginent-ils de ce projet (raisons du départ, choix de la France). Nous avons également parlé de l'arrivée en France de leurs parents.
- ❖ La partie sur le vécu de guerre abordait de la même manière la question de l'histoire parentale dans le pays d'origine. Que peuvent-ils imaginer de la vie de leurs parents au Liban, et à leur âge ? Nous avons également élaboré une question permettant d'explorer le souvenir que leurs parents peuvent garder de leur histoire au Liban.
- ❖ La partie sur la transmission concernait plus les histoires qui leur ont été transmises du vécu parental. Ainsi, les questions concernaient les occasions au cours desquelles ils parlent du Liban en famille, les ressentis lorsque le sujet est abordé, les réactions face aux mauvaises nouvelles du Liban (1996, 2005, 2006).

Pour les entretiens avec la deuxième génération, nous avons adapté le langage utilisé dans la trame en fonction de l'âge des participants. En effet, la manière dont étaient posées les questions a pu être différente selon qu'il s'agissait de jeunes adolescents, ou de jeunes adultes.

Afin d'être le plus transparent possible, il est important de préciser que nous avons également adapté ces grilles d'entretiens à une population non migrante, puisque nous avons effectué un terrain au Liban. Comme nous l'avons signalé plus haut, nous avons fait le choix de travailler uniquement sur les entretiens effectués en France, étant donné que la question de la migration paraissait essentielle et au cœur de notre questionnement. Nous ne présenterons pas ce travail dans le cadre de cette thèse, mais nous réservons précieusement ce matériel de recherche pour l'exposer dans un travail ultérieur.

# PRÉSENTATION DE L'ÉCHANTILLON

---

« La guerre nous avait jetés là,  
« d'autres furent moins heureux, je crois,  
« au temps joli de leur enfance.  
« La guerre nous avait jetés là,  
« nous vivions comme hors la loi.  
« Et j'aimais cela. Quand j'y pense  
« ou mes printemps, ou mes soleils,  
« ou mes folles années perdues,  
« ou mes quinze ans, ou mes merveilles –  
« que j'ai mal d'être revenue –  
« ou les noix fraîches de septembre  
« et l'odeur des mûres écrasées,  
« c'est fou, tout, j'ai tout retrouvé.  
« Hélas  
« Il ne faut jamais revenir  
« aux temps cachés des souvenirs  
« du temps béni de son enfance.  
« Car parmi tous les souvenirs  
« ceux de l'enfance sont les pires,  
« ceux de l'enfance nous déchirent »

Barbara, *Mon enfance*

## 1. Description de l'échantillon

Parents		Enfant			Parent libanais	
Mère	Père	Nom	Age	Place dans la fratrie	Année d'arrivée en France	Âge de migration
Véronique 	Salim 	Cassandre	20 ans	Unique	1986	30
Catherine 	François 	Layla	17 ans	Unique	1986	23
Nathalie 	Henri 	Marine	13 ans	Aînée (1/3)	1990	19
Claire 	Absent 	Mathilde	12 ans	Cadette (2/3)	1990	22
Samia 	Ibrahim 	Ziad	12 ans	Aîné (1/2)	1982	19
Georgette 	Bassam 	Karim	21 ans	Benjamin (3/3)	1976/1980	23/20

Dans cette recherche, nous avons choisi d'utiliser des prénoms modifiés pour nommer les participants. En effet, le prénom étant une marque d'appartenance importante au Liban, le choix n'est jamais anodin. En lien avec l'histoire du pays, et avec la guerre civile, au cours de laquelle il y a eu des exactions sur « carte d'identité » en lien avec la religion, il nous a semblé important de choisir des prénoms qui ont la même symbolique et la même connotation : prénom francophone, arabe, à connotation religieuse ou non. Nous avons fait de même pour les enfants des participants. Dans les extraits d'entretiens nous avons modifié les prénoms de toutes les

personnes citées, en gardant la même manière de procéder. Nous avons également changé les surnoms ou petits noms donnés. Nous aimerions partager qu'il a été plus difficile de modifier les prénoms des personnes citées par les participants dans leur histoire liées à la guerre, notamment lorsqu'il s'agissait de victimes ou de défunts. Nous avons tout de même maintenu le même processus pour changer les prénoms.

Notre échantillon est composé de six familles dont au moins un des parents est Libanais. La présence des deux parents lors de l'entretien était demandée. Un seul n'a pas pu être présent lors de l'entretien, Stéphane, le mari de Claire. Nous avons tout de même effectué l'entretien.

Sur les cinq couples rencontrés un seul était composé de deux parents libanais, les autres étant mixtes (français/libanais et un couple marocaine/libanais). L'année d'arrivée en France s'étend de 1976 à 1990. Mais tous sont partis suite au conflit, pour fuir la situation de guerre au Liban. Ils sont tous arrivés en France, à la majorité entre 19 et 30 ans.

Concernant les enfants, ils ont entre 12 et 21 ans, et leur place dans la fratrie est diverse.

Malgré l'hétérogénéité des âges, et des situations, étant donné que la recherche porte sur leur expérience subjective, et qu'ils remplissent les critères d'inclusion, nous pouvons pour les parents, effectuer une analyse transversale qualitative. Pour la deuxième génération, l'analyse des épreuves projectives prend en compte l'âge et nous nous référons aux normes de validation en fonction de l'âge des participants.

Les récits phénoménologiques des entretiens parents seront présentés dans cette partie. Pour faciliter la lecture, ceux des enfants le seront dans la partie « présentation des résultats : entretiens enfants » afin de précéder l'interprétation des épreuves projectives et permettre ainsi au lecteur d'être au plus près de la rencontre.

## 2. Récits phénoménologiques des entretiens parents

### Véronique et Salim

Véronique et Salim me reçoivent dans leur appartement à Paris. Leur accueil est très chaleureux et ils sont très volontaires pour participer à la recherche. C'est leur fille, Cassandre qui leur en a parlé suite à un message posté sur les réseaux sociaux et ils ont été disponibles rapidement pour faire les entretiens.

Salim parle de son projet de migration comme d'une deuxième migration. Il avait été pendant quatre ans aux États-Unis pour ses études. Il compare les deux migrations, expliquant que la deuxième est « une migration kamikaze », et beaucoup plus difficile que la première. Il « atterrit » en France, en 1986 à l'âge de trente ans, et se rend compte au moment du fait qu'il est à Paris depuis trente ans déjà. L'Europe, et principalement la France, est décrite comme un pays « tremplin », face à une situation intenable au Liban, le temps d'aller vers un pays « de migration » comme les États-Unis ou le Canada. C'est sa rencontre avec Véronique, trois ans après son arrivée, qui le pousse à s'installer définitivement en France. Salim a perdu ses parents quand il était jeune, et son départ a été facilité par le fait qu'il était seul « décisionnaire » et sans responsabilités familiales.

Salim était présent au Liban au moment du déclenchement des conflits en 1975, et a migré la première fois en 1976 pour rentrer en 1981, après un échec dans ses études. Il décrit deux ambiances de guerre différentes dans la guerre en 1976 et 1982 lorsqu'il revient. En 1975, régnaient une incertitude et un espoir que le conflit se termine rapidement. En 1982, période la plus dure, c'était un sentiment d'être « limité » et pas ouvert au monde, ce qui contrastait avec le Liban d'avant-guerre. Il parle du « Libanais » qui aime la liberté et ne peut en être privé, d'où l'envie de migration. Véronique ajoute que c'est également le fait qu'il n'ait plus d'appartement qui a poussé Salim à quitter le Liban. Il explique alors que bien que chrétien, il habitait à Beyrouth Ouest (partie musulmane) alors qu'il travaillait et avait tous ses amis du côté Est (côté chrétien). Le passage d'une partie de la capitale à l'autre étant dangereux, il ne pouvait plus rentrer chez lui et devait dormir chez des amis, jusqu'à être obligé de « laisser tomber » son appartement au long terme.

Face à cette situation il obtient grâce à un ami un visa tourisme pour venir en France, où il arrive à se débrouiller en faisant des petits boulots (travail dans une boutique, dans un collège...) au noir. Il insiste sur l'instabilité et les difficultés administratives auxquelles il a dû faire face à Paris où il était « sans papier, sans rien ». Accentué par le sentiment d'une migration tremplin, il commence par un mois de travail, se disant qu'il pourrait rentrer au Liban. Il obtient ses papiers en travaillant dans un collège anglophone de banlieue, en tant que « pion », grâce à un patron qui valorise le fait qu'il parle l'anglais. Cette période « n'a pas été facile », « ce n'était pas génial », à cause de l'instabilité, mais également parce qu'il décrit un rapport difficile à la scolarité. À cela s'ajoute un départ difficile du Liban ; il ne « pardonnera jamais aux Libanais ce qu'ils ont fait à leur pays ». Il n'est pas parti du Liban de son « plein gré », mais parce que la situation ne le lui permettait plus d'y rester. C'est le contraste entre le Liban d'avant-guerre « petit paradis » et le Liban après la guerre qui est très douloureux pour Salim. Il décrit le moment où il prend le bateau pour quitter le Liban, et regarde « ce beau pays », avec un « sentiment de haine » contre les Libanais.

Après la fin des conflits, il a voulu rentrer à nouveau au Liban, et avec humour dit que c'est « à cause de sa femme » qu'il n'a pas pu le faire. Il explique alors que plusieurs Libanais migrants sont rentrés au Liban au début des années 90, parce qu'ils n'étaient pas bien installés dans leur pays d'accueil, ce qui n'était pas son cas. De plus, ce sont les couples de Libanais qui rentraient à deux. En 1991, il fait le premier voyage au Liban après la migration avec Véronique. Ce voyage était dur car c'était « le bordel » dans un pays qui sort de la guerre, et ils ont été confrontés à la destruction. Cette période de « reprise » avec ce qu'elle comporte d'espoir et de reconstruction, ainsi que celle des années 60-70 qu'il lie à son adolescence, sont les deux périodes qu'il préfère au Liban. Jusqu'en 2006, l'idée d'un retour au Liban est présente, mais l'instabilité du pays fait peur à Salim et à Véronique puisque ça « peut exploser à tout moment ». En 2006, la guerre les oblige à annuler leur voyage annuel au Liban, et vient rompre l'idée de s'y installer à nouveau. Il évoque le manque du Liban avec beaucoup d'émotions, « c'est un pays qui manque à tout le monde », malgré la souffrance. L'accueil, la chaleur humaine, ne changera pas malgré toutes ces années. « C'est compliqué le Liban », et ce qu'on y ressent. Actuellement, il se sent bien en France, même s'il ne se voit pas y rester pour la retraite. Il dit vouloir suivre sa fille, là où elle s'installera, au Canada, au Liban. Véronique explique alors

qu'ils ont trouvé un petit paradis qui ressemble au Liban des années 60, en Espagne et y ont acheté une maison pour leur retraite. Ne pouvant pas investir au Liban au vu de la cherté de la vie, ils ont retrouvé un lieu qui rappelle le Liban et plus accessible. S'il manque la famille et les cousins là-bas, ils ont pour objectif de réunir tout le monde dans leur maison en Espagne. Le Liban n'est toujours pas exclu, mais à condition de ne pas y avoir d'attache, et de pouvoir « sortir » à tout moment.

Salim garde des liens très forts avec le Liban, notamment grâce à des amitiés indéfectibles. Il n'a jamais connu des relations amicales aussi fortes à l'étranger, que ce soit aux États-Unis ou en France. Alors qu'il avait entre 20 et 30 ans, il était au Liban, et les amis qu'il a pu avoir à cet âge-là, sont donc Libanais. Il « reste fidèle aux Libanais », à ses amis, mais aussi à sa famille (cousins, frère et sœur). Il fait des séjours très réguliers au Liban, l'été avec sa femme et sa fille et en hiver ou au printemps avec Cassandre uniquement. Celle-ci effectue un stage de quatre mois au Liban et son départ est prévu dans les semaines qui suivent l'entretien. Véronique a moins peur de ce séjour que lui, parce qu'il considère que lorsqu'il est au Liban avec Cassandre, il sait quoi faire s'il y a un problème. Comme il a « vécu la guerre » et il a pu la fuir, il peut protéger sa fille. À cette intervention, Véronique réplique c'est « le fantôme de la guerre qui plane ». À l'évocation du voyage de sa fille, Salim y associe son propre vécu et parle à ce moment-là de sa jeunesse en temps de guerre. Il se décrit comme « kamikaze et inconscient » face au danger. Sachant comment gérer un contexte de guerre, il saurait quoi faire pour protéger sa fille. Il « n'est quand même pas inquiet », parce qu'elle sera entourée de personnes qui ont connu la guerre comme lui et qui sauront s'occuper de Cassandre.

Quand il est au Liban, Salim se sent bien. Il est confronté à la différence de mode de vie entre la sienne, et celle des Libanais. Il se décrit comme « marginal » parce qu'il prend le bus, il marche comme s'il était en France, ce qui n'est pas habituel au Liban. Il relève la différence de mentalité entre les femmes occidentales et les femmes au Liban.

À l'évocation de la période de guerre, Salim décrit une « ambiance pas du tout géniale », en disant que « tout le monde a déconné », indépendamment de l'appartenance religieuse. Malgré l'insécurité il continuait à vivre. Jeune, « rien ne [l]'arrêtait » et il a échappé plusieurs fois à la mort : « On a failli mourir plusieurs fois. Ma fille a failli ne pas me connaître... et... ma femme non plus ». Apolitique, il n'a jamais été intéressé par la politique que ce soit en France ou

au Liban. Il ne comprend pas comment certaines personnes peuvent être endoctrinées. Il a « pris les mitraillettes » au début de la guerre, pour défendre le pays, mais surtout parce que « c'était à la mode », ça a duré deux, trois mois mais il s'est arrêté car « ce n'était pas son truc ». Il n'a jamais tué quelqu'un « je te rassure », me dit-il. Il était au front, au barrage et il voyait tout ce qui se passait. » Ce qui était important pour lui, c'est de vivre une vie simple, se marier avoir des enfants, sans être impliqué dans quelque conflit que ce soit. Il n'a pas « très très mal vécu » l'insécurité au Liban pendant la période de conflit car il n'avait pas de responsabilité, pas de parents, pas de famille. Il se décrit comme nomade pendant cette période-là. Le sentiment d'être immortel, en lien avec la jeunesse « on est immortel à 20 ans », est ce qui lui permet de survivre pendant la guerre. Il raconte qu'ils continuaient tous à sortir, aller en boîte, au ski, à la plage, où il y « avait des mecs en maillot de bain et un flingue, enfin un flingue dans le maillot de bain, quoi... [...] C'est le monde Western... mais topless quoi... ». Véronique permet à Salim de s'exprimer sur ce sujet et analyse cela comme une « anesthésie de la conscience, du danger ». En lien avec cela, elle se met à la place des parents de l'époque, racontant que lorsqu'ils sont au Liban ils sont très stricts avec leur fille, l'empêchant d'aller dans des endroits peu sécurisés. Salim comprend la situation des parents de l'époque et se « met à leur place », impuissants face au danger permanent. En tant que jeune, il ne se souciait pas des parents et de ce qu'ils pouvaient ressentir. En devenant lui-même père, il a pu les comprendre.

Lorsque je lui demande de raconter un souvenir marquant de la période de guerre, plusieurs événements lui reviennent : « Tu veux un truc glauque ou... ? ». Il était en voiture avec sa nièce qu'il emmenait à un parc d'attractions, et ils reçoivent dans la voiture une balle perdue juste au dessus de la tête de sa nièce. Il décrit avec précision le « bruit sourd » qu'il a entendu. Une autre fois, il dormait chez un ami et il se réveille dans la nuit suite à une balle qui avait frappé le mur juste au dessus de sa tête. Encore une fois, il était en voiture et voit une masse de gens arrêtés, « jeune et curieux », il descend pour voir ce qu'il se passe. Il voit un cadavre « qu'ils avaient traîné et brûlé » et se rend compte qu'il avait marché sur la main carbonisée. « Ce sont des images qui ne partiront jamais ». Il était aussi dans le salon avec sept amis, et ils reçoivent des éclats d'obus. Tout le monde a été sauvé « c'était un miracle ». Il parle de ces souvenirs avec beaucoup d'émotion au moment de l'entretien et s'adresse à moi « maintenant que... tu m'as fait rappeler tout ça, ça remonte un peu... ». Cependant, au moment même il était

« inconscient et s'en foutait ». Le seul moment où il a eu peur, c'est quand il a failli perdre sa nièce, « ça [l]a réveillé un peu ». Véronique explique que Salim a la capacité de dépasser des événements difficiles, sans être très affecté (dort bien, relativise...).

Véronique est Française, mais sa grand-mère est libanaise et vivait en Egypte. Elle décrit un lien même distant avec ce pays, avant de rencontrer Salim. Sa grand-mère lui a transmis l'image du Liban d'avant-guerre. Au moment de l'éclatement des conflits, elle les a suivis à distance, en voyant arriver des Libanais migrants dans son école. Elle suivait les nouvelles, et disait qu'elle pensait que ça se limitait à une guerre entre chrétiens et musulmans. À sa rencontre avec Salim, elle lui a demandé de lui expliquer ce conflit. La première visite au Liban la confronte à la réalité de la guerre, à la destruction et à la société libanaise. Elle décrit une société très attachée à la famille « c'est viscéral, c'est vraiment les entrailles, là-bas ». Même si c'est « lourd », la famille passe avant toute chose, avec peu de possibilités de s'en détacher.

Cassandra est née après ce premier séjour au Liban. « On l'a faite au Canada » dit Véronique, lors d'un séjour chez la sœur de Salim en 1994. Elle « a été mise en route » malgré les problèmes de santé de Véronique qui l'obligeaient à suivre de manière très stricte les dates pour la conception. Cassandra a été très attendue par ses deux parents. La grossesse s'est très bien passée et ils ont « été accoucher chez un médecin libanais ». Cela leur a permis d'être en lien avec ce pays au moment de l'accouchement, et d'être bien reçus à la maternité. La naissance a été un « atterrissage violent », mais qui « forge l'homme et la femme [...] et soude le couple ». Ils n'avaient pas d'étayage, et tout était nouveau pour eux. Véronique et Salim évoquent la difficulté d'avoir un enfant à Paris et la solitude que cela engendre. Ils ont vécu sans aide, avec un sentiment de « huis-clos, père-mère-f... enfant » sans avoir la possibilité de sortir. « Tu es seul, tu te démerdes ». Par rapport au Liban, où les nouveaux parents sont très entourés, il y a une forme d'autonomie à Paris puisqu'il n'y a pas toute la famille qui va s'immiscer et envahir l'espace. Les premières années de Cassandra ont été difficiles pour la famille, avec de moments d'isolement. Cela a permis à Salim d'être impliqué dans les soins pour sa fille, ce qui n'aurait pas été le cas au Liban.

À la naissance de Cassandra, Véronique a arrêté de travailler pour s'occuper de sa fille. Les premières séparations ont été très difficiles, tant pour la mère que pour Salim. Ils parlent tous les deux de réel déchirement pendant les séparations, même les plus courtes. Salim raconte que

lorsqu'il allait au travail, c'était comme si on lui arrachait une partie de lui-même. Il dit « imaginez qu'on vous enlève un bras, c'était comme ça à chaque fois que j'allais au travail ». Véronique renchérit en disant que même lorsqu'il rentrait à minuit, Cassandra « l'attendait », et ne dormait que lorsqu'il arrivait. Quand on aborde les premières séparations, Salim évoque un moment très difficile pour lui : à l'âge de 7 ans, Cassandra a dû dormir dans son lit pour la première fois alors que jusque-là, elle dormait dans le lit de ses parents. Si ce moment a été difficile pour lui, Véronique quant à elle, dit qu'elle était plutôt contente parce que « ça [la] faisait bien chier qu'elle dorme dans son lit ».

Étant parents, ils ont vécu les conflits ultérieurs au Liban, depuis la France, notamment en 2006, avec un fort sentiment d'injustice, face à la violence des conflits dans un pays en phase de reconstruction. Ce conflit ravive la haine notamment envers Israël et envers le Hezbollah qui font subir à la population un conflit d'une extrême violence. Cette colère et cette haine, sont partagées avec Cassandra. Véronique explique qu'il « faut dire aux enfants, pas tout, mais il faut que ça sorte ». Cependant, concernant le vécu de guerre de son père au Liban, « elle a dû entendre » quelques histoires, mais « pas les détails glauques ». Ce qu'elle entend, c'est au Liban, au cours de conversations, en présence des amis de son père qui ont vécu la même chose. Les voyages fréquents au Liban, ont permis de transmettre des bribes de l'histoire de son père à travers les personnes qui ont partagé ce vécu et les lieux. Ils racontent que les premiers mots de Cassandra étaient « fi kahraba, ma fi kahraba » (Il y a de l'électricité/il n'y a pas d'électricité), en lien avec le fait de devoir monter les étages à pieds ou en ascenseur. Lors de son premier voyage au Liban, Cassandra avait trois ans et demi. Une fois qu'ils étaient en voiture, elle demande à son père : « mais papa, pourquoi ton pays il est tout cassé ? C'était en 98. » Ses parents sont restés muets face à cette remarque et ont détourné la conversation. Ils ont évoqué les cousins, la famille pour qui Cassandra était « la petite princesse ». Ils étaient invités, faisaient des visites, allaient à la montagne, à la plage avec Cassandra qui s'est beaucoup attachée à la famille du Liban. Ce qu'elle connaît du pays, ce sont les vacances en famille. Son prochain séjour pour du travail l'amènera à avoir un autre regard sur le Liban, « elle va connaître le travail et ça va lui faire drôle ». Ils parlent du Liban tout le temps, pas des « mauvaises choses ou des souvenirs moroses », mais des vacances passées ou à venir. De l'histoire de son père, Cassandra peut connaître les beaux souvenirs de son enfance, le quartier où il a grandi, les anecdotes de sa

jeunesse... Elle a entendu quelques histoires de la guerre parce que les amis de son père lui ont raconté qu'il leur a sauvé la vie. Ce qu'elle connaît du vécu de guerre de son père, ce sont les histoires de vie sauvée, des anecdotes drôles de cette période. Cassandre « n'est pas une enfant d'enfant de la guerre ». Salim ne lui a pas « transmis de traumatisme, parce qu'[il] n'a pas eu de traumatisme. »

Elle s'est intéressée en grandissant à l'histoire du Liban, et peut donner son avis sur la situation du Moyen-Orient. Elle ne parle pas l'arabe, et « Salim regrette de ne pas lui avoir appris » cette langue. La langue maternelle se transmet principalement par la mère, insiste Véronique, et l'arabe n'étant pas sa langue, elle n'a pas pu la lui apprendre.

Ils évoquent l'attachement très grand de Cassandre au Liban, et ne s'étonneraient pas de la voir se marier à un Libanais « de bonne famille », ironise Salim. Elle revendique clairement son identité libanaise, et porte des marques d'appartenance au pays de son père (un collier en forme de cèdre, des bracelets aux couleurs du Liban...). Elle a beaucoup d'amis libanais en France et au Liban. Elle maintient des relations très fortes avec des personnes vivant au Liban. Cassandre est un parfait mélange entre le Liban et la France, elle a « des côtés libanais et des côtés français » pour « faire un bon équilibre ».

## François et Catherine

François et Catherine sont en couple depuis 18 ans et ont une fille qui a 16 ans au moment de l'entretien. Ils habitent dans le centre de Paris, dans un grand appartement. François est journaliste, Catherine architecte. Ils sont très complices et ont beaucoup d'humour. François a toujours refusé de demander la nationalité française, « je ne suis que libanais » dit-il, et Catherine « n'est que Française ». Le temps passé chez eux est très long (7 heures) et il y a des va-et-vient notamment Catherine qui s'absente un moment et revient plus tard. Tout au long de l'entretien, François est assis dans un siège à bascule, ce qui donne l'image de grand conteur. Il peut parler longtemps, de manière presque didactique, et nous avons du mal à l'arrêter et parfois même à guider l'entretien. Ses histoires précises et détaillées nous plongent dans son univers. Il livre beaucoup d'images, au sens propre du terme, des images qui lui reviennent qu'il peut décrire de manière très exacte, mais aussi des histoires imagées, qui nous amènent à imaginer des scènes. Il met en dialogue ses récits et rend vivants les personnages.

François décrit une expérience de la guerre au Liban qui évolue avec son âge. La guerre commence lorsqu'il a 13 ans et il quitte le Liban onze ans plus tard, à l'âge de 24 ans, après avoir fait des études universitaires et travaillé en tant que journaliste. Il raconte comment sa propre évolution passant de petit garçon à jeune homme, a teinté sa perception de la guerre. Son vécu fluctue à l'image du jeune homme en construction qu'il est.

Il décrit des images traumatiques qui lui reviennent dans l'après-coup. Après avoir utilisé des termes comme « me hantent », il minimise en parlant « d'images qui [le] travaillent ». Il livre par exemple l'image de corps de soldats qu'il a dû enjamber lorsqu'il avait 10 ans, l'image d'un voisin « déchiqueté » à la suite de la déflagration d'obus. Ces images effrayantes lui reviennent et il n'arrive pas à s'en décoller dans le récit. Il les livre en décrivant le contexte, en prenant le temps d'expliquer dans les détails ce qui s'est passé avant l'évènement mais s'attarde peu sur les images en elles-mêmes. Cela est suffisant pour transmettre la violence de ce qu'il a pu ressentir.

Il banalise son vécu, d'une part parce que c'est un contexte généralisé et qu'il n'est pas le seul à avoir vécu des évènements de guerre, et d'autre part il parle d'habitude face à la violence. Celle-ci fait désormais partie de la vie quotidienne et n'est plus perçue comme un « évènement »

qui sort de l'ordinaire. Ce qui le sauve face à l'insécurité et au danger, c'est de penser qu'il y a échappé. Il vit cela comme un soulagement et comme une protection face à l'effraction que pourrait représenter la violence. Il se considère chanceux d'avoir « échappé à la mort ». Sa notion du danger est altérée et peut faire penser à des conduites ordaliques, puisqu'il ne se prémunissait pas beaucoup lors des conflits. Il dit avoir été dans des camps palestiniens pour y donner des cours, et raconte qu'il traversait la ligne de démarcation avec une lenteur ostentatoire, comme pour « provoquer l'ennemi ». Cela lui a valu d'être enlevé deux fois. Lorsqu'il décrit ces enlèvements, sa seule préoccupation était de protéger ses lunettes. Il décrit une sorte de dissociation qui lui a permis de se protéger.

Il questionne beaucoup la notion de violence, répétant à plusieurs reprises que la guerre au Liban, jusqu'en 1982 n'était pas très violente, et plutôt « bon-enfant », « folklo », qu'ils n'étaient pas « méchants ». Il sépare ainsi deux périodes de guerre distinctes avant et après 1982. Dans son discours, c'est l'intentionnalité de la violence qui a changé. Cela peut paraître contradictoire avec les récits qu'il fait de sa première confrontation à la violence qu'il décrit comme un moment crucial où il se rend compte du danger. Cette prise de conscience est rapidement mise de côté afin qu'il puisse continuer à vivre (peut-être aussi à continuer l'entretien) plus ou moins normalement.

Cette réflexion autour de la violence l'accompagne dans ses premiers mois de migration. Il décrit son étonnement face à des personnes attendant sur le quai sans crainte, alors qu'ils pourraient se donner un « coup de coude ». Une sorte d'hypervigilance qui fait suite à une ambiance de guerre devenue familière. Il dit qu'il lui a fallu un moment avant de pouvoir s'apaiser, dans un pays, la France, où l'insécurité ne fait pas partie du quotidien. Il décrit de la même manière, un sentiment d'insécurité qu'il vit maintenant en France, pouvant par exemple dire que les « Skinhead ou les jeunes de banlieue » lui paraissent plus violents que les miliciens de l'époque. Il évoque l'intentionnalité de la violence et peut parler en termes de violence bon enfant et violence méchante. Il fait la distinction les deux rappelant à plusieurs reprises au moment de l'entretien que la violence au Liban c'était du « folklo ». Il décrit une grande insécurité ressentie en France, à son arrivée mais également aujourd'hui (parfois les époques se mélangent et se confondent) notamment parce que c'est une nouvelle forme d'insécurité, le renvoyant constamment à son vécu et à sa familiarité avec la violence habituelle (peut-être aussi anonyme) de la guerre.

À son arrivée en France, il décrit « le grand choc de sa vie » face au bousculement identitaire auquel il a dû faire face. Journaliste francophone et francophile au Liban, avec un prénom français, il était toujours considéré comme un Français au Liban. Il imaginait que cela allait être pareil en France, mais il décrit un regard porté sur lui comme sur un étranger à son arrivée en France.

Quand il parle de transmission, Catherine lui fait remarquer qu'il évoque très peu son vécu de guerre au Liban en famille. Pendant que François met en récit son histoire lors de l'entretien, elle découvre des éléments de son histoire qu'elle ne connaissait pas. Elle s'en étonne et puis explique qu'il a toujours « mis à l'écart » sa femme et sa fille, peut-être pour les protéger analyse-t-elle. François, lui, se défend contre cette idée précisant qu'il n'a jamais voulu cacher quoi que ce soit, mais qu'il n'a jamais eu l'occasion de le faire. Cela peut être rapproché d'un évitement, inconscient, d'évoquer cette période-là. Il n'a pas transmis la langue arabe à sa fille, même s'il admet qu'elle doit comprendre plus qu'elle ne le dit. Il le regrette.

Tout au long de l'entretien, Catherine fait remarquer qu'il n'a jamais pu leur transmettre (à elle et sa fille) ses histoires et son vécu pendant la période de guerre, elle peut dire qu'il a besoin d'un « auditoire » pour en parler et qu'il voulait les protéger. Cette double transmission horizontale et verticale semble difficile pour François même s'il ne l'admet pas. La transmission passe pour lui à travers la cuisine, qu'il investit beaucoup. Il prépare souvent des plats libanais dont il partage l'histoire avec sa femme et sa fille, et l'odeur de sa cuisine est exactement la même odeur que celle de sa grand-mère.

Sa fille est de plus en plus intéressée par le Liban, ce qui le touche, et lui montre en même temps qu'elle est de plus en plus autonome. Il décrit une relation père-fille très proche puisqu'il a beaucoup gardé Layla dès son plus jeune âge, pendant que Catherine travaillait et voyageait pour des chantiers. Il est fier qu'elle connaisse le Liban, qu'elle se revendique comme Libanaise. Elle se construit sa propre image du Liban, ses propres souvenirs, sur les traces de son père mais de manière différenciée. Par exemple, Layla a refusé de visiter des bars où son père allait lorsque celui-ci lui propose de l'y emmener, mais elle souhaite faire ses études au Liban, à l'AUB (Université américaine de Beyrouth), dans la même université que son père. Lui-même avait fait ce choix pour « s'émanciper » et s'éloigner de sa famille (l'AUB étant située dans la

zone musulmane alors que ses parents habitaient dans la zone chrétienne). Sa fille serait-elle dans cette même démarche de recherche d'émancipation et de séparation ?

La manière dont François investit l'entretien, peut laisser croire qu'il a envie de transmettre, qu'il a envie de raconter. Cependant, on a l'impression qu'il demande à ce que les autres aient une démarche proactive, qu'ils montrent une curiosité, qu'il perçoive comme une autorisation à raconter tout ça. Spontanément il ne parlerait pas de tout ça, « ça ne me viendrait pas à l'esprit », « je suis lassé de tout ça ». Il paraît avide de narrer ses histoires, et dit qu'il a toujours eu envie d'écrire un livre sur son vécu de la guerre du Liban, notamment car il ne se retrouve pas dans les livres qui existent déjà hormis un seul (« *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter* »).

## Nathalie et Henri

Nathalie et Henri me reçoivent chez eux, un soir de semaine. Je rencontre leur fille pour l'entretien deuxième génération, Marine qui va avoir 13 ans, avant de les voir. Ils habitent dans un bel appartement dans la banlieue Ouest de Paris. Ils travaillent tous les deux beaucoup et se plaignent (surtout Nathalie) du rythme la vie parisienne.

Nathalie est Franco-Libanaise, elle a migré en France à 19 ans, à la fin de la guerre civile avec son frère et sa sœur au cours de l'année 1990. Leur grande sœur s'était installée en France avant eux, au milieu des années 80. Ses parents ont rejoint la fratrie plus tard après avoir « déperé » au Liban. Elle, ainsi que ses parents, son frère et ses deux sœurs habitent actuellement tous dans la même commune.

Avant d'arriver en France, elle décrit un fort attachement à ce pays, ayant cultivé un imaginaire idéalisé français imprégné des livres, des films, et de la musique des années 60 et 70. À 19 ans, son arrivée en France la confronte d'une part à la vie adulte, et d'autre part à la « froideur » de Paris avec son individualisme. Les premiers moments en France lui sont pénibles, elle parle de marasme et de dépression. Ce sont les rencontres avec une amie et avec son mari qui lui ont permis de sortir de cet état.

Concernant ses liens avec le Liban, Nathalie est nostalgique de son pays d'origine et de ce qu'elle y a vécu en tant qu'enfant et qu'adolescente. Quand elle parle de la guerre, elle dit qu'elle « occulte les mauvais souvenirs » de cette vie et n'en garde que les bons. Elle évoque spontanément certains souvenirs, avec détachement et dit « c'est comme si c'était une autre vie ». Elle raconte par exemple qu'ils pouvaient passer deux à trois mois enfermés à la maison, dans la cuisine qui était la pièce la plus sécurisée de leur appartement, avec au-dessus de leur tête, la citerne d'essence. Elle ne supportait pas d'être enfermée. Elle raconte également, de manière anecdotique, le jour où ils ont reçu un obus dans la chambre de son grand frère, tous les vêtements avaient été troués. Lors de l'entretien, comme dans une prise de conscience elle dit : « Mais quand tu y penses, c'est vrai qu'on aurait pu être dans cette chambre, on aurait tous pu être perforés comme ça ».

Adolescente au moment de la guerre civile, elle parle de son incapacité à ressentir réellement l'insécurité, et décrit des mises en danger qui lui paraissaient nécessaires pour maintenir une vie normale. Elle raconte par exemple avoir insisté auprès de ses parents pour aller acheter un ananas sous les bombes, sans se rendre vraiment compte du danger qu'elle courait à ce moment-là. Aujourd'hui elle peut s'identifier à ses parents et dit par exemple que pour eux, c'était une autre histoire la guerre, et qu'ils ont dû avoir très peur pour leurs enfants. Elle dit que malgré tout cela, elle ne sent pas qu'elle a grandi dans un pays en guerre, qu'elle a eu une enfance et une adolescence heureuses, entrecoupées d'épisodes de guerre.

Henri, quant à lui, évoque dans leur vie quotidienne, certains comportements de Nathalie qu'il attribue à son vécu de guerre, les rapprochant de ceux de sa propre grand-mère qui a vécu la Deuxième Guerre mondiale. Il raconte par exemple qu'elle fait des « stocks » de course. Alors qu'il dit que ce sont des « comportements de traumatisés de guerre », Nathalie s'en défend, et explique que c'est simplement par peur de manquer de quoique ce soit, et fait le lien avec les périodes de pénurie au Liban.

Nathalie vient d'une famille d'origine arménienne, et elle est très attachée à la religion chrétienne et à sa culture d'origine. Elle et sa famille sont très impliquées dans la paroisse arménienne à Paris. Elle met beaucoup en avant sa religion, et cela se perçoit notamment dans sa lecture des conflits actuels, notamment en Syrie. Elle dit par exemple qu'elle est plus touchée quand ce sont des chrétiens d'Orient qui sont visés, alors que lorsque ce sont des musulmans, elle le vit comme « une revanche ». Cela est mis en lien avec son vécu de la guerre civile au Liban qui opposait les chrétiens et les musulmans et à ce moment-là, c'était plus simple parce qu'il y avait « les gentils et les méchants ». L'entretien est effectué peu après les attentats de novembre 2015 à Paris, et la question portant sur le lien qu'elle peut faire entre son vécu de ces attentats et son vécu antérieur au Liban l'amène à parler de l'analyse sociopolitique qui semble teintée par son histoire et sa lecture des conflits communautaires libanais.

Nathalie garde une image positive du Liban, de sa vie au Liban, des liens amicaux qu'elle y a tissés, des soirées, des sorties, de la convivialité des gens... Sa vision idéalisée du Liban l'empêche d'y retourner pour ne pas être déçue de ne pas retrouver le Liban de son enfance. Depuis son mariage, et la migration définitive de ses parents elle y est retournée une seule fois,

lorsque Marine avait 6 mois. Elle met à distance ce qui viendrait du Liban. Elle explique par ailleurs qu'elle ne s'intéresse pas du tout à ce qui se passe là-bas. Elle suit l'actualité mais à travers les informations françaises, y compris pendant la guerre de 2006. Elle s'y est un peu plus intéressée parce que certains amis y étaient. Elle peut également dire qu'elle « a applaudi le Hezbollah alors que c'était les ennemis pendant la guerre ».

Elle parle peu à ses trois filles du Liban, de son histoire et c'est leur grand-mère maternelle qui se charge de transmettre l'histoire et la culture libanaises. Henri et Nathalie estiment qu'elle a tendance à transmettre uniquement sa vision idéalisée de son pays. Ils dressent une sorte d'inventaire sur les connaissances de leur fille du Liban, la cuisine, la beauté des paysages, la générosité des gens...

Cependant, Nathalie regrette le fait que son mari et ses filles ne parlent pas l'arabe. Elle essaye de leur apprendre cette langue à travers des applications, avec un certain détachement et sans beaucoup d'assiduité (selon Henri). D'ailleurs l'entretien se déroule intégralement en français, à l'exception de quelques rares mots, qu'elle prononce avec un fort accent français.

## Claire

Claire me reçoit dans l'après-midi pour l'entretien avec elle et ensuite avec sa fille. Son mari n'a pas pu se libérer pour l'entretien et je la vois seule. Ils habitent dans un bel appartement dans la banlieue ouest de Paris.

Claire est arrivée en France à l'âge de vingt ans, avec ses parents venus s'installer suite à une opportunité de travail à Paris. Elle vient donc en France avec ses parents et sa sœur plus jeune. Ce projet lui convient car elle aime voyager et découvrir de nouveaux endroits. Cette migration économique, n'est pas en lien avec les conflits au Liban puisqu'ils s'installent en France en 1992, après l'arrêt des hostilités. C'est l'instabilité économique du Liban qui les amène à migrer. Ce projet même s'il est bien construit, est perçu comme transitoire avec l'idée que « si ça ne marche pas on peut toujours rentrer au Liban ».

Elle décrit des moments difficiles les premières années en France, mais « la capacité d'adaptation des Libanais » lui permet de ne pas déprimer. Étant déjà venue en France pour les vacances, elle était contente d'être là, bien que la vie quotidienne la confronte à une réalité qu'elle avait idéalisée. Elle parle notamment de la météo, de la grisaille et de la froideur dans les relations personnelles, ce à quoi elle n'était pas habituée.

Quand elle parle de son vécu des conflits au Liban, elle décrit une habitude à l'insécurité liée à la guerre en précisant qu'il ne s'agit pas de quinze ans de guerre, mais d'épisodes de combats plus ou moins violents. La guerre a éclaté lorsque Claire avait sept ans, et les seuls souvenirs qu'elle a du Liban, sont liés à cette période-là. Elle ne peut pas comparer avec des épisodes de calme. Elle parle de la différence entre la guerre quand elle était enfant, où elle était protégée par ses parents, elle les « suivait », et la période d'adolescence où elle souhaitait sortir plus souvent, se pliant aux obligations de la famille de prévenir de l'endroit où elle se trouvait à tout moment. Elle a grandi avec la guerre, avec les conflits, elle n'a connu que ça, et précise qu'elle a eu une vie normale, entrecoupée d'épisodes d'insécurité. D'ailleurs, elle parle de migration interne avec sa famille, imposée d'abord par la guerre des 100 jours à Beyrouth-Est (les combats Berty) et par un obus reçu dans leur appartement. Ils ont dû le quitter momentanément, hébergés chez des amis « à la montagne » mais avec toujours l'idée de rentrer « chez [eux] ». Elle évoque également le souvenir de l'obus reçu dans leur appartement, alors

qu'ils y étaient. Ayant dérogé à la règle en période de combats, ils avaient dressé la table dans la salle à manger pour avoir « un repas assis » ce qu'ils n'avaient pas fait depuis longtemps. La table mise, ils s'apprêtaient à s'installer lorsqu'un obus éclate dans la salle à manger. Elle décrit de manière anecdotique l'image de cette pièce avec « des morceaux de vermicelles partout sur les murs ». Lors de cet évènement, elle rapporte de manière plutôt plaquée la peur qu'elle « croit », « pense » avoir ressentie. Le fait d'être en famille, d'avoir vécu cet évènement ensemble, leur permet d'en parler et d'évacuer la peur qu'ils ont pu ressentir, en groupe. Elle peut dire que cela est différent quand on vit un évènement tout seul, « on a plus de mal à exprimer ce qu'on a vécu ».

Face à des évènements comme celui-ci, Claire parle de fatalité, de destin. Elle y croit fermement, et c'est ce qui l'a sauvée pendant la guerre. Le sentiment d'échapper à la mort est attribué au destin : « Ce n'était pas notre heure. » C'est cette perception des choses qui lui permet de tenir face à des évènements difficiles. Elle fait le lien entre fatalité et foi. « Quand on a la foi », dit-elle, « on peut surmonter certaines choses, on s'en remet à la volonté de Dieu ».

C'est d'ailleurs cette vision de la vie qu'elle transmet à ses enfants. Elle peut dire que cela est en lien avec son vécu de la guerre, de la proximité du danger au quotidien.

Tout cela a été ravivé par les attentats de Paris en 2015, où elle décrit un « déjà-vu » face aux images et aux sentiments, « c'est le monde à l'envers ». L'insécurité est partout, mais Claire s'en remet là encore à la fatalité pour lutter contre la « paranoïa ».

Le Liban est présent très souvent dans les discussions de famille, mais pas le vécu de guerre au Liban, même si elle en a déjà parlé, ce n'est pas un « sujet de discussion ». Pour des raisons personnelles, les voyages au Liban se sont espacés. Les enfants connaissent le Liban, Mathilde que j'ai rencontrée y a été deux ou trois fois. Claire précise qu'elle ne sait pas ce dont Mathilde se souvient de son voyage au Liban. La dernière fois, elle avait cinq ans. Quand je la questionne sur ce que ses enfants connaissent du Liban, elle ne peut se détacher de l'idée de leurs souvenirs de voyage, sans penser à ce qu'elle pourrait transmettre elle-même à ses enfants du Liban.

Ils sont curieux de savoir des choses sur le Liban, mais ils en parlent surtout quand ils sont chez les grands-parents et à travers la cuisine et les plats libanais. Claire précise que si elle parle du Liban, elle ne sait pas ce que ses enfants retiennent, ils prennent ce qu'ils veulent prendre. La

question de la transmission semble peu présente, en tout cas elle semble y accorder peu d'importance, peut-être parce que le Liban semble loin pour elle et sa famille, « c'est une autre vie » dit-elle.

Elle n'évoque pas le fait que ses enfants ne parlent pas l'arabe, et l'entretien se déroule entièrement en français, même si elle sait que je parle l'arabe et qu'elle fait l'entretien toute seule en l'absence de son mari. Même dans les moments où elle décrit des événements de la guerre, des expressions spécifiques à cette période-là, elle les traduit en français (ex : « on disait, il n'y a pas de tonalité »).

## **Samia et Ibrahim**

Samia et Ibrahim ont deux enfants, Ziad qui a 10 ans au moment de l'entretien, et Karl qui en a 6. Ils me donnent rendez-vous au centre culturel d'une commune de la banlieue de Paris où ils habitent. Nous effectuons l'entretien dans ce centre. Monsieur étant très pris par le travail, et ayant des horaires décalés avec sa femme, il a été difficile de fixer une date pour la rencontre. D'ailleurs, il est au téléphone souvent pendant l'entretien qui est donc entrecoupé de moments où il s'absente. Ibrahim est traiteur libanais, et Samia complète sa formation dans le domaine médical, qu'elle avait suspendue avec sa maternité.

Ibrahim est parti du Liban en 1982, année qu'il décrit comme un tournant dans la guerre civile au Liban. Face à la violence et à la généralisation des conflits, il a ressenti l'urgence de quitter le pays. Ses frères et sœurs sont également partis mais vers d'autres pays d'Europe. Son arrivée en France le confronte dans un premier temps à la solitude dans un endroit qu'il ne connaît pas. Il retourne au Liban après un premier séjour en France de six mois, pour revenir quelques mois plus tard définitivement. Il a vite fait des contacts et a pu rencontrer des personnes pour s'entourer. Il dit que son engagement dans un parti « ouvert » pendant la guerre civile au Liban lui a permis d'avoir une bonne capacité d'adaptation. Il raconte en effet que la guerre a éclaté lorsqu'il avait 12 ans, âge auquel il est confronté à la mort pour la première fois. Plus tard, alors que ses amis et son entourage s'engagent militairement, il décide de s'enrôler dans le parti communiste, le seul laïc pendant cette période au Liban. Ceci lui permet d'acquérir une certaine pensée et une analyse politique de la situation. Il est engagé socialement auprès de la communauté, principalement dans le secours des victimes, ce qui l'amène à entrer dans les camps de Sabra et Chatila trois jours après le massacre. Il est souvent confronté à la mort, et parle des cadavres qu'il a vus « carbonisés » et « coupés ». Il dit que ces images sont « enterrés à l'intérieur », et qu'il n'y pense jamais, parce qu'il « faut tourner la page ». Pendant la période de la guerre, il décrit une sorte d'habitude à la violence, et fait une comparaison avec le métier de chirurgien. À force de voir des cadavres il dit que ça devient quotidien et presque anodin. Il parle cependant de son « premier mort », une dame qu'il a vue « coupée », mutilée. Il évoque tout cela avec une sorte de détachement, comme s'il était impossible pour lui de déterrer ces souvenirs.

Il parle du Liban avec nostalgie, d'après Samia, la nostalgie d'avant-guerre, notamment quand il s'agit de la musique qui le transporte dans des périodes antérieures de sa vie, dans son pays d'origine.

Arrivé en France, il se mobilise pour construire une vie ici, et rencontre Samia dans un restaurant libanais, s'amuse-ils. Elle-même a quitté le Maroc pour faire ses études en France. Elle interrompt son cursus universitaire lorsqu'elle se marie pour éduquer ses enfants. Aujourd'hui, Ibrahim se sent « plus Français que Libanais » et s'est très bien adapté. Il travaille avec la communauté libanaise souvent, mais dit qu'il ne retournerait pas au Liban. La migration de retour n'est pas envisagée, notamment avec leur expérience pendant la guerre de 2006. Ils en parlent, notamment Samia avec beaucoup d'émotion. Ils sont arrivés au Liban pour les vacances, avec leur fils Ziad, âgé d'un an à ce moment-là, deux jours avant que la guerre ne commence. Ils prennent la décision de partir très vite, à travers la frontière syrienne. Ils décrivent le trajet et toutes les destructions dues aux bombardements, et disent avoir « vu des choses ». Ce moment de réviviscence pour Ibrahim et de première confrontation à l'insécurité et à un contexte de guerre pour Samia, est décrit comme un événement de rupture. En effet, depuis, ils ne sont jamais retournés au Liban, y compris pour les vacances. Samia dit que depuis, elle comprend mieux les Libanais et la manière dont ils parlent de leur pays. Elle raconte notamment l'histoire d'un ami qu'ils ont rencontré à l'aéroport en Syrie alors qu'ils fuyaient du Liban et que li y revenait. Ce dernier se rendait « au pays en guerre » pour être auprès de sa femme et de ses enfants. Décédé, plus tard, des suites d'une maladie au Liban, ils ne l'ont jamais revu, et cela semble être très difficile pour Samia. Elle ne comprend pas les risques qu'il a pris, alors que Ibrahim, comprend très bien et ramène cela à l'expérience commune de la guerre, et aux réflexes que les Libanais ont développés, ainsi que le fait de « n'avoir peur de rien ».

Les liens avec le Liban se sont délités à partir de ce moment-là, tous les projets de séjour en famille ont été avortés pour une raison ou une autre. Ils nous disent qu'ils comptent y aller l'été suivant l'entretien, qu'ils vont prendre les billets mais sans prévenir personne, ni leurs enfants, ni la famille de Ibrahim pour éviter les déceptions.

La grossesse s'est bien passée pour les deux parents, et cette question amène celle du prénom à donner au garçon de la famille et les pressions qui se sont opérées sur Samia (la

tradition étant de donner au premier garçon le prénom du grand-père). Elle en parle quand même avec humour. Lorsque Ziad est né, elle s'est occupée de lui jusqu'à la maternelle, au moment où elle dit avoir été séparée de lui pour la première fois. Ce moment a été difficile mais sans plus. Samia et Ibrahim évoquent par contre la première fois où Ziad a été en colonie pendant une semaine et le vide que son absence a créé.

Ziad est en demande de connaître le Liban, il pose des questions, mais Ibrahim répond peu à cela. Il se sent Libanais et appelle les Libanais de son école « cousins », mais Samia décrit le lien avec le Liban comme un lien virtuel. Il parle avec sa grand-mère à travers les appels en vidéo. Il connaît peu de choses du pays et « rien » sur l'histoire de son père au Liban. Ibrahim dit que c'est tôt, que peut-être un jour il lui racontera, mais pour l'instant il ne se permet pas, de toutes manières « la page est tournée. » Il aurait l'occasion de lui parler de son histoire, quand ils iront au Liban, à travers les endroits qu'ils visiteront. Il ne parle pas l'arabe, ni le dialecte libanais, ni le dialecte marocain, car Ibrahim a refusé que ses enfants apprennent cette langue.

## **Bassam et Georgette**

Bassam et Georgette me reçoivent chez eux, dans un appartement dans la capitale. Ils avaient préalablement demandé à me voir dans un café afin que je leur parle de la recherche, avant de s'engager. Georgette se présente comme une psychologue travaillant avec les jeunes. Elle a fait une longue psychanalyse, et connaît bien le domaine. Bassam est très engagé dans la vie culturelle libanaise à Paris. Il est président d'une association qui organise des événements culturels et des rencontres avec et pour les Libanais de France. Tous les deux manifestent beaucoup d'intérêt pour la recherche.

Ils ont trois enfants, une fille aînée et deux garçons, dont un né après 1990, que je rencontre. Ils se sont connus au Liban, Bassam était le professeur particulier de Georgette. Cette différence d'âge suscite des blagues lors de l'entretien. Chacun émigre seul dans un premier temps. Georgette est « envoyée », à l'âge de 18 ans, par ses frères en Angleterre pour continuer ses études et pour être loin de Bassam. Elle décrit cette période comme une période de solitude très difficile, confrontée à la réalité de la vie adulte et à l'éloignement familial. Dans ce contexte, elle ne parvient pas à faire des études et dit de ce voyage que c'était « un suicide académique ». Loin de sa famille et de Bassam, elle n'arrive pas à investir les études, mais reste quand même trois ans à Londres.

De son côté, Bassam quitte le Liban en 1976, forcé et menacé par des partis adverses. Il est contraint de quitter du jour au lendemain, « sans rien dans les mains », sans préparation au préalable, et sans même prendre la peine d'emporter avec lui ses diplômes libanais suite aux menaces de mort qu'il subit. Il part dans un premier temps en Egypte, où il lance des demandes de visa. Son pays de choix est les États-Unis d'Amérique, puis l'Australie, mais il n'obtient le visa que pour la France. Il se retrouve alors à Paris, avec quelques contacts de Libanais à Paris. Il se rappelle de son arrivée à l'aéroport et de sa difficulté à communiquer à ce moment-là. Il parvient néanmoins à s'introduire très vite dans le milieu libanais à Paris. Il « transpose la guerre en France », où il a des discussions enflammées autour de la situation du conflit libanais avec ses compatriotes « sans les armes et dans les studios ». Il tente de rentrer au Liban deux ans après son premier départ, à la suite de l'arrivée de l'armée syrienne, rempli d'espoir. Il décrit une grande déception à son retour, avec le sentiment que son village avait été envahi par le parti du

village voisin. Il ne comprend pas le revirement de certains de ses anciens camarades. Il décrira tout au long de l'entretien une grande déception à l'égard des Libanais et du pays qu'il reconnaît de moins en moins. Lors de son retour, il retrouve Georgette, qu'il épouse et qui le suit en France.

Cette migration à deux semble plus facile autant pour Georgette que pour Bassam. Aujourd'hui, ils sont bien installés en France depuis, ils ont eu leurs trois enfants à Paris, et décrivent la France comme leur pays, autant que le Liban. Georgette raconte que ce qui a été difficile pour elle, c'est le rapport à la langue française qu'elle détestait et qui était pour elle, liée à l'oppression qu'elle subissait à l'école française au Liban. Son « blocage de la langue française, qui est innocente » s'est dissipé au moment où cette langue est devenue celle de ses enfants. Elle s'est d'autant plus sentie Française avec la naissance de ses enfants sur le sol français. Bassam, quant à lui est plus distant et se sent toujours étranger en France, tout comme au Liban. Il peut dire par exemple à ses enfants qu'il faut travailler plus pour réussir en France, parce que ce n'est pas leur pays.

Tout au long de l'entretien, Bassam se saisit de cet espace, et parle beaucoup, avec émotion, il pleure, et s'ouvre. Cela est relevé par Georgette qui lui demande de la laisser parler, tout en affirmant que c'est probablement son besoin d'exprimer tout ça qui le rend aussi loquace.

Quant au vécu de guerre au Liban, ils se rejoignent dans l'espace, puisqu'ils ont grandi et habité dans le même village. Cependant, leur différence d'âge fait qu'ils ont traversé cette période de manière différente. En effet, comme nous l'avons signalé plus haut, Bassam a quitté le Liban suite à des menaces de mort sur sa personne et sa famille. Impliqué politiquement, il précise « idéologiquement et pas militairement », il était très engagé dans le conflit avec une vision nationaliste qui englobe une vision de la région Moyen-Orient. Cette idée, fortement combattue pendant la guerre est donc à l'origine de ces conflits. Face à ces menaces, il décrit des moments de réviviscences à son arrivée en France, ainsi que des fantasmes de vengeance qui lui permettaient de s'endormir. Il ne pouvait s'endormir qu'en s'imaginant mitraillant les ennemis qui arrivaient au village. Il visualisait les personnes, et les tuait, fantasmatiquement, toutes les nuits. Ce qui a été le plus difficile pour lui, c'est l'annonce de son départ à son père. C'est à cette

étape-là de l'entretien qu'il s'effondre, en parlant de ce moment d'adieu, imposé par la situation et par la confrontation à la mort. C'est également quand il évoque pendant l'entretien son impossibilité d'être au chevet de sa famille et de son père lors du décès de ce dernier (à cause de la migration) qu'il est très bouleversé.

Georgette quant à elle, décrit des scènes très spécifiques, où elle a été confrontée à la mort. Elle raconte par exemple, qu'à l'âge de 12-13 ans, elle était en voiture avec sa cousine et son mari, et qu'au passage d'un barrage, elle a su qu'ils allaient les tuer, face au regard terrifiant du milicien. Ayant promis qu'ils repasseraient par là, le couple a déposé Georgette à la destination et il a été tué sur le chemin du retour. Même si elle n'a pas été confrontée directement à la mort, elle décrit ce moment comme terrifiant, où elle a eu peur de mourir. Elle parle également d'un massacre perpétré dans son village, au cours duquel sa mère l'a cachée dans une église pour ne pas qu'on la retrouve. Elle raconte que sa mère avait caché les membres de la fratrie dans des églises différentes « pour ne pas mourir tous en même temps ». Elle raconte également des scènes où elle s'est retrouvée menacée en tant que femme. En effet, jeune adolescente au moment du déclenchement du conflit, elle a été obligée de participer à la vie de village organisée par la nouvelle milice en récoltant les plaintes des villageois. Pour la protéger, sa mère l'habillait comme une « clocharde » dit-elle pour ne pas qu'elle attire le regard des hommes « qui [la] mangent des yeux. » Cette attitude de crainte, que ce soit par rapport au regard des hommes dans la rue, ou par rapport à la mort (symbolisée par la « phobie des armes ») est transposée avec elle dans la migration.

La migration porte donc chez Bassam et Georgette toute la frustration de la migration forcée, à laquelle s'additionne une difficulté à mettre à distance, dans un premier temps, les éléments traumatiques de ce vécu. En effet, parlant de transmission, ils font une distinction très claire entre leurs deux enfants aînés qui sont nés avant la fin officielle de la guerre, et Karim qui est né après 1990. Ils peuvent dire qu'avant la fin des conflits, ils étaient constamment devant la télévision, à regarder les nouvelles, et qu'ils étaient très affectés par tout ce qui se passait au Liban. Ils font le lien entre ceci et la mise à distance du Liban de la part de leur enfant. Georgette peut dire par exemple que sa fille aînée l'a blâmée de l'avoir trop impliquée dans la guerre du Liban, et que face à ces reproches, elle a voulu protéger le plus jeune en évitant de lui parler de tout cela. Ils ont donc évité d'être trop impliqués dans les conflits ultérieurs (1996, 2005, 2008).

Ils décrivent uniquement un fort investissement lors de la guerre de 2006, avec un engagement social pour aider la population libanaise victime de ce conflit. Karim a notamment participé à des collectes alimentaires. Ils décrivent ainsi un lien beaucoup plus fort entre Karim et le Liban, qui est la seule raison pour laquelle ils vont encore passer l'été là-bas, puisqu'il demande tous les ans d'y aller avec ses cousins qui habitent également en France. Georgette et Bassam, quant à eux, décrivent les visites au Liban comme une réelle épreuve. Ils sont très inquiets pour leurs enfants, quand ils sont là-bas, ont peur pour eux et font le lien avec leur vécu personnel de menace. En effet, Bassam peut dire par exemple qu'ils ont vécu des événements très durs au Liban, et qu'il ne veut pas que ses enfants revivent la même chose. Ils décrivent des réviviscences lors des voyages au Liban, et peuvent dire avec humour, qu'au retour des vacances au Liban, ils ont besoin de vacances. « Le seul moment où on se sent bien quand on est au Liban, c'est quand on est dans l'avion, prêts à rentrer [en France] ». À ces craintes s'additionnent des déceptions multiples que ce soit vis-à-vis de l'attitude des Libanais de manière générale, de leur famille en particulier, et face à l'instabilité et l'insécurité du pays qui continue jusqu'à présent.

Georgette raconte qu'au moment des attentats du 13 novembre, elle a retrouvé des réflexes et une force en elle pour aller retrouver son fils et le ramener à la maison. Elle dit « dans une autre vie j'étais soldat ». Elle décrit des moments où elle retrouve une force dont elle ne connaît pas la source, une sorte d'instinct de survie, ce à quoi Bassam ajoute que c'est également un apprentissage, une habitude face à l'insécurité qui fait que certains gestes sont acquis. Il fait en effet la comparaison avec des Français qui ne vivent pas les attentats de la même manière, parce qu'ils ne sont pas habitués. Georgette peut également dire « quand on a vu la mort en vrai, on sait ce que sait, ce n'est plus abstrait. » Elle fait le lien entre son inquiétude et son angoisse vis-à-vis de ses enfants, et son vécu face au réel de la mort.

À la fin de l'entretien, Bassam et Georgette parlent de manière plus claire de politique, alors que tout au long de l'entretien, même si cette dimension était présente, il y avait une grande réticence à en parler. À ce moment-là, Bassam parle en arabe, il utilise des insultes, pour critiquer les politiques et responsables libanais depuis la guerre civile jusqu'à présent, exprime ainsi sa colère accumulée.

# PRÉSENTATION DES RÉSULTATS :

## Entretiens parents

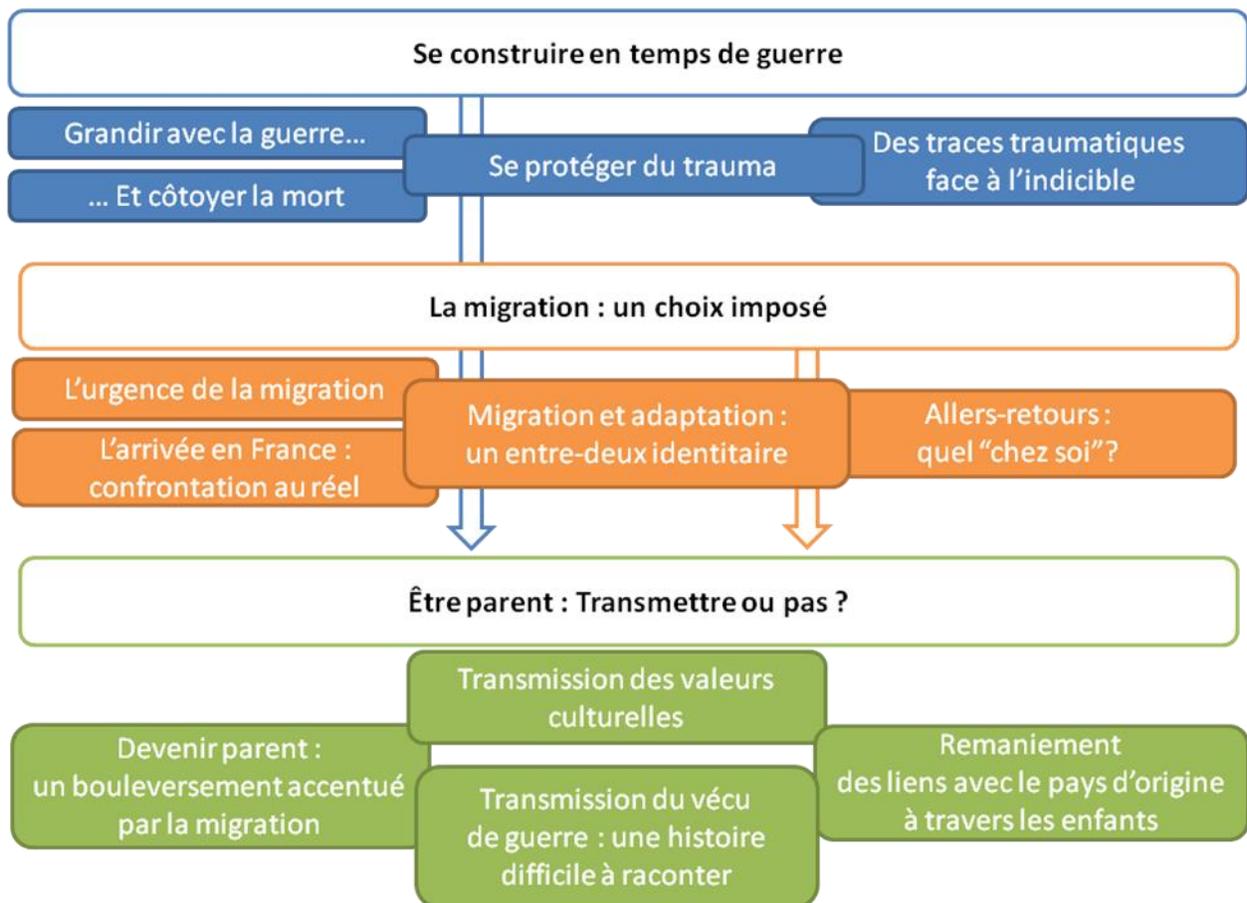
---



Sorj Chalandon, Corbeyran, Horne, *Le quatrième mur*

## Schéma introductif

Comme nous l'avons détaillé dans la partie sur la méthodologie, nous avons utilisé la méthode d'analyse interprétative phénoménologique (IPA). À l'issue de l'analyse de la totalité des entretiens, nous avons obtenu près de 1000 codes, ou unités de sens. À partir de ces premiers, codes nous avons procédé à un regroupement, d'abord en unités de sens plus larges, ensuite en thèmes, puis en axes. Nous résumons l'aboutissement de cette analyse dans le schéma qui suit, avant de procéder à l'écriture détaillée :



### **Notes pour la lecture :**

- ❖ *Les extraits sous forme d'échanges (entre les conjoints, ou avec le chercheur-MS) sont séparés par un interligne simple.*
- ❖ *Les verbatim provenant d'entretiens différents sont séparés d'un espace.*
- ❖ *Les phrases ou termes entre crochets et en gris sont la traduction, lorsque l'arabe est utilisé. Nous avons choisi de garder les extraits en arabe pour marquer le changement de langue.*
- ❖ *Les phrases entre crochets et en noir sont les explications concernant des éléments implicites (géographiques, culturels) et permettent au lecteur de mieux cerner le contexte.*

## **Axe I- Se construire en temps de guerre**

### **Thème 1 : Grandir avec la guerre...**

De vécu de guerre au Liban, il ressort dans le discours des participants l'aspect récurrent du conflit, qui fait que l'on grandit avec la guerre. La manière dont celle-ci est ressentie, dépend de l'âge au moment du déclenchement des hostilités.

Chez les participants qui étaient adolescents, ou au tout début de la vie active, le déclenchement de la guerre vient bousculer les projets, et modifier le mode de vie. Cela n'est pas sensiblement perçu dès le commencement, moment où règne une sorte de naïveté, et de confusion puisque le conflit est d'abord perçu comme ponctuel, accompagné d'une sorte d'incertitude quant à la suite des événements.

***Salim :** J'étais présent quand la guerre a éclaté, a com... démarré, c'est-à-dire en 75 j'étais là. [...] La première c'est 75, c'est-à-dire le démarrage de la guerre. C'était vraiment léger hein. On ne savait pas trop. Euh... Les Syriens sont rentrés en 76 on s'est dit ouais la guerre est finie etc. mais on n'avait pas idée de ...ce qui nous attendait par la suite.*

***François :** Non, en 75 c'était, il y avait un côté, je te dis, un côté, Dabkeh [Danse traditionnelle libanaise], un côté folklo, yalla ya chabeb ! [Allez les gars !]*

C'est petit à petit que la peur commence à gagner du terrain. Il apparaît qu'il y a un temps de latence entre un moment où la peur est présente et un autre où la violence devient habituelle. En effet, ce moment vient signer un changement soudain et brutal des habitudes, mais également de la perception de l'autre, différent de soi.

**François :** *Donc conciliabule à la maison, moi je me souviens très bien de ce jour [13 avril 1975]. Euh... C'est peut-être la deuxième fois de ma vie que j'ai eu peur. [...] C'était, c'était des, des... images impressionnantes.*

**Catherine :** *Donc là je viens d'apprendre que... Je ne connaissais pas l'existence de tes tantes palestiniennes.*

**François :** *Tiens ! C'était ces masques-là (il me montre sur le téléphone).*

**MS :** *Ah !*

**François :** *Chefteh chaklo, hayda, kabreh el soura. [Tu as vu sa tête, celui-là, agrandit l'image] Imagine un gamin de 13 ans, euh... ana a'id wara [Moi, je suis assis à l'arrière], entre ma mère et ma tante, w bayyeh a'id eddem, hadd Edouard, w 'am bi ello eno bass noussal, eza wsolna aala hajiz w fi chi, Edouard enta ma te7keh, ana be7keh [et mon père assis à l'avant à côté d'Edouard, et il lui dit « lorsqu'on arrive, si on arrive à un barrage et il y a quelque chose, Edouard, toi tu ne parles pas, moi je parle.]*

**Ibrahim :** *75 c'était, c'était... violent parce que nous on est resté à Beyrouth pendant les 2 ans, quand on a commencé à se battre entre nous et détruire le pays, c'était... c'était... dur quoi. C'est... en dehors de ça, qu'est-ce que je peux dire... On est devenu, du jour au lendemain, on est devenu les pires ennemis qui existent sur terre.*

**Bassam :** *Et puis d'un coup, on voit la guerre arriver. Comme ça. Moi j'étais, j'habitais à Beyrouth. J'étais vraiment... à 7ay el madi, [Quartier Madi] c'était à Chiyah, tu vois ? C'était un endroit où il y avait des chiïtes et des chrétiens. Tu rentres chez toi, et je vais... je vais au nord pour rentrer chez moi au nord et je vois que ben le bus, il était... Bon, il était encerclé par beaucoup de gens, ils voulaient pas me laisser passer, donc tu vois, tu vis le danger tu vois ?*

Le déclenchement de la guerre au Liban a tout d'abord instauré une séparation géographique de Beyrouth, qui était divisée en deux, une partie chrétienne (Beyrouth Est) et une partie musulmane (Beyrouth Ouest). La ligne de démarcation, tout au long de laquelle ont sévi des francs-tireurs était difficilement franchissable. Cette délimitation géographique est venue diviser non seulement une population, mais la vie de tout un chacun. Beyrouth divisée, vie divisée.

**François :** *Non à 15 ans je n'étais pas encore autonome, j'ai commencé à prendre mon autonomie au moment où j'ai commencé à aller à l'université. Tu n'as pas vécu cette*

guerre, mais il y avait un vrai schisme Charkiyeh/Gharbiyeh [Est/Ouest] et les gens ne traversaient d'un côté à l'autre, ou très peu, il fallait être obligé de passer d'un côté à l'autre.

**Salim :** *Donc je n'arrivais plus à traverser pour aller à Hamra, Hamra étant euh... côté ouest. Donc qui dit côté ouest, euh... musulman. Mais, mais c'est pas ça qui me dérangeait. Moi j'ai pas, j'ai pas de problème, chrétien, musulman, juif, j'ai pas, j'ai aucun problème, sauf que j'arrivais pas à traverser. Euh... Au départ j'avais un travail. Quand je suis rentré des États-Unis j'avais un travail à Hamra mais tous mes amis étaient à l'Ouest... à l'Est par exemple Achrafieh, tout ça, Baabdat... etc. et on n'arrivait... et je n'arrivais pas à, à rentrer chez moi des fois, ce qui fait que je dormais chez des copains etc. après j'ai dû vraiment comme dit mon épouse, laisser tomber Hamra euh... à long terme. Parce que c'était dangereux aussi de traverser et d'aller vivre là-bas et, donc je me suis débrouillé à l'est.*

**Ibrahim :** *Bon. Après il y avait la séparation, côté est, côté ouest, avec la ligne de démarcation, qui était détruite pendant les deux ans.*

D'autres participants évoquent le fait de n'avoir jamais connu une situation stable. Le début de la guerre n'est pas tout à fait considéré comme un moment clé, puisque la violence a toujours été présente. Le fait de grandir dans un contexte de conflit, fait que le lien avec l'insécurité est différent étant donné qu'ils ont toujours vécu avec. En effet, Claire raconte par exemple qu'elle n'a pas connu la vie sans la guerre et que tous ses souvenirs sont de cette période.

**Claire :** *Eno... Enfin moi j'étais... j'ai toujours vécu... Enfin voilà, j'ai plus de souvenirs de moi pendant la guerre, que de moi avant la guerre donc pour moi, c'était ma vie, comme pour d'autres, avec des hauts et des bas, avec des moments de bonheur, des moments de tristesse, des moments d'énervement, parce que pour l'école ou bien pour n'importe quoi, mais voilà on vivait notre vie finalement.*

**Georgette :** *Oui... euh c'est-à-dire on n'a jamais connu la sécurité nous au Liban. Surtout moi, lui un peu plus que moi. Moi j'étais très jeune quand... enfin, c'était à peine j'ai pu sortir toute seule de la maison, la guerre s'est éclatée.*

Cette réflexion s'accompagne de questionnements autour de leur âge au moment du déclenchement de la guerre. Dans une tentative de minimisation de la violence de ce qu'ils ont vécu, ils se demandent s'ils auraient été affectés différemment s'ils avaient eu un autre âge au moment du début du conflit.

**Claire :** *Peut-être que si j'avais eu, je ne sais pas en 75, j'avais déjà je ne sais pas 20 ans, c'est vrai que j'aurais pu comparer. Mon adolescence je l'ai vécue sans guerre, et après... Mais il y en a d'autres qui ont vécu ça comme ça, parce que chacun avait l'âge qu'il avait quoi*

**Véronique :** *Alors que ta nièce Caroline, une fois on en parlait, elle nous a dit, « je déteste les pétards » parce que pour elle, elle est née dans la guerre, elle a grandi pendant la guerre et Caroline, son enfance est imprégnée de... sa petite enfance*

**Salim :** *Oui parce qu'elle a vécu à Achrafieh toute sa vie.*

**Véronique :** *Et la petite enfance... Toi la petite enfance tu étais au Saint Simon... [plage très prisée à l'époque de l'avant-guerre].*

**Georgette :** *Donc l'émotion que tu gardes, c'est l'insécurité oui, on ne peut pas évacuer ça facilement. Moi je ne pense pas qu'on peut évacuer ça facilement... Ça dépend de la... de l'âge aussi, à quel âge on est, quelle expérience on a, euh...*

La guerre accompagne également les différentes étapes du développement, et les évolutions personnelles des uns et des autres. Ainsi, le vécu de guerre est pris dans un processus de maturation, dont le conflit et l'insécurité font partie.

**François :** *Faut pas oublier que, j'ai beaucoup changé entre, entre 13 ans quand la guerre commence, ou à 12 ans, 12-13 ans quand la guerre commence, et 18-20 ans. On change énormément. Donc beaucoup de choses ont changé ma perception des choses, ma conception des choses, ma vision des choses. [...] Donc dans mon perçu à moi, la guerre commence j'ai 12-13 ans et jusqu'en 82, en 82 j'avais 19 ans, donc il y a mon évolution personnelle et il y a ma perception de la guerre et il y a le peu d'infos parce que finalement on n'avait pas autant d'infos que ça, tout ça mis ensemble, jusqu'en 82, j'avais une perception plutôt folklo de la guerre.*

**Nathalie :** *Donc c'est pas, voilà, c'est pas une... Après c'est peut-être aussi, j'avais une vision un peu d'enfant sur cette partie de la guerre. [...] Adolescente, je voulais aller avec des copains au ski, par exemple, pareil ! Ils [Ses parents] essayaient de limiter les sorties. Tout ce qui était superflu, pour eux... enfin pour eux c'était superflu, mais pour nous, pour moi c'était important en fait.*

Ce contexte vient accompagner l'évolution personnelle, et met en exergue les fragilités personnelles. La question qui se pose, c'est celle du vécu collectif et du vécu individuel. La guerre devient une donnée de la vie, collective, qui vient impacter tout un chacun en fonction des dispositions personnelles. Cette jonction entre collectif et personnel fait qu'il est difficile de distinguer ce qui vient de soi, et ce qui vient du contexte de guerre.

**Nathalie :** *Est-ce que c'est la guerre qui a fait ça ? Je n'en sais rien... Parce que l'angoisse je ne l'ai pas eue avant, peut-être autrement, peut-être qu'elle s'est manifestée autrement, j'en sais rien... J'ai été boulimique, si on rentre vraiment dans le sujet, est-ce que c'est lié à la guerre ou pas, j'ai été anorexique-boulimique, donc... je ne sais pas si c'est la guerre ou pas. Mais... [Rupture dans le discours]*

**Georgette :** *Est-ce que ça [la guerre] vient ajouter notre insécurité à une autre insécurité, tu vois ? Parce que personne n'a la vie facile. Donc ça peut ajouter autre chose. Mais... Baradet. [J'ai froid]*

L'accent est surtout mis sur le fait que la vie avec la guerre, c'était une vie normale. Le terme normal revient pour décrire principalement l'aspect habituel et récurrent des conflits qui fait que cela devient une variable de l'environnement à prendre en compte pour évoluer. Nous aurons également l'occasion de développer la question de l'habitude ultérieurement.

**Claire :** *Il y avait des périodes d'accalmie où on vivait normalement, et puis des périodes... là ben on était plus sous les bombes de manière continue aussi pendant un certain temps. Donc c'était pas, pendant 15 ans que sous les bombes, mais avec des hauts et des bas, des périodes où tout allait bien aussi.*

**Nathalie :** *Ouais... ben écoute, moi je ne peux pas dire que le Liban a été en guerre pendant toutes ces années, parce qu'on y a vécu, on a fait toute notre scolarité sans problème, on a passé notre bac français, enfin on ne peut pas dire même pas dire que c'est le bac libanais... On a passé le bac français sans problème. Donc on peut dire que c'est des études... Donc on a été très bien formés, on a passé une enfance normale...*

C'est le vécu épisodique de la guerre, qui est mis en avant et qui permet d'avoir ce sentiment de vie normale. Entre les phases de combats intenses, il y avait des périodes d'accalmie et c'est sur ces phases-là que les participants s'appuient pour évoquer les souvenirs de leur vie, comme pour se raccrocher à des réminiscences de leur enfance « normale ».

**Claire :** *Alors la guerre au Liban n'était pas de manière continue, continue pendant des années et des années, c'était des hauts et des bas.*

**Nathalie :** *La guerre c'est le changement de ce qu'était le Liban avant la guerre, et de ce qu'on a vécu mais ce n'est pas aussi 15 années de je ne sais pas combien tu dis, 75 à 90...*

**MS :** *Oui 15 ans*

**Nathalie :** *C'est pas 15 années de bombardement, de, de, de... d'abris, et de... après il y avait... des accalmies*

**Ibrahim :** *Et même quand on sortait pour acheter le pain, pour faire les courses, et quand ça se calmait un peu on reprenait... on reprenait la vie... Et quand ça reprenait, hop on se cachait...*

Même si la guerre accompagne le développement, il paraît important de relever ici, qu'il y a un sentiment très fort d'avoir été privé de certaines périodes de la vie. Comme des étapes qui n'ont pas pu avoir lieu, dans ce contexte de guerre, comparé à ce qu'ils peuvent voir avec la vie d'enfants et d'adolescents dans le contexte actuel, dans la migration.

**MS :** *... la guerre coïncide avec l'adolescence pour vous...*

**Ibrahim :** *Ben ouais... Il n'y a pas... Après il n'y a pas... C'est l'étape qui est supprimé. Parce que l'adolescent ici il sort, il joue... Ben nous tout ça, il n'y avait pas. Il y avait à se cacher, à fuir ou à... à... pendant toutes ces années. C'était pas... Non mais de toute façon, nous tous, ceux qui ont vécu pendant la... il y a toujours une étape qui était supprimée par rapport l'âge, ou c'était l'enfance, ou l'adolescence...*

**MS :** *Supprimée ?*

**Ibrahim :** *Oui supprimée oui... Elle était pas là.*

Naît aussi un grand sentiment de colère et d'incompréhension, qui est ressenti au moment même, et qui est exprimé lors de l'entretien, avec tout autant de vivacité. Il s'agit d'appivoiser, d'accepter cette colère et cette incompréhension qui vient se réactualiser quand la guerre civile est évoquée. Pourquoi a-t-on vécu tout ça ? À quoi tout cela a servi ? Cela vient exprimer une impuissance face à ce qui se passe, avec des tentatives de rationalisation.

**François :** *Je trouve que c'est une gigantesque connerie, que c'est un truc absolument immonde, stupide, que les Libanais avaient de l'or entre les mains et qu'ils ont tout mis en danger, qu'ils avaient un pays merveilleux, qu'ils auraient pu vraiment le rendre plus merveilleux et l'entretenir*

**Salim :** *C'était pas drôle comme situation... Et... détestable envers tout ce monde qui se tapait dessus, qui, qui... qui, qui, qui comprenait pas, jusqu'à maintenant on n'a pas compris. Jusqu'à maintenant ils n'ont rien compris.*

**Salim :** *Je me suis dit mais comment il a pu euh... en arriver là ? C'est-à-dire on aurait pu commencer une guerre civile par exemple, et l'arrêter au bout de... Mais 17 ans !! C'est Enorme !! La Deuxième Guerre mondiale a duré 4-5 ans ! C'est bon ! 17 ans ! Merde ! C'est, c'est...*

**MS :** *C'est énorme*

**Salim :** *Oui...*

**Bassam :** *Tu vis le danger tu vois ? C'était Bostit el Ahdab [Bus Al Ahdab - Nom du bus qui relie Beyrouth à Tripoli]... Donc tu comprends pas. C'était, il y avait quelqu'un de la beit Abdallah [de la famille Abdallah], un journaliste qui était enlevé donc il y avait tous les... Voilà. C'était ça.*

## **Thème 2 : ... Et côtoyer la mort**

Dans ce contexte de guerre, l'insécurité est au premier plan, avec comme toile de fond une menace de mort quasi constante à laquelle il s'agit de s'accommoder. La mort est présente et guette tout un chacun.

**Claire :** *Parce que tout ce qui était voiture piégée, tout ça, eh ben moi je l'ai vécu aussi, et c'est la pire des choses, un obus on a... Non, c'est pas pire non... le pire c'était les voitures piégées, c'est de se dire que ça peut exploser au moment où on s'attend le moins, et quand on est dans la rue.*

**Georgette :** *Mais tu es à la porte de mourir... moi j'étais dans ma... ma... quand on a quitté el Koura, j'étais dans la voiture avec ma, ma cousine... ils ont failli la tuer dans la voiture j'étais avec elle...*

**Ibrahim :** *Ben on vivait au jour le jour hein... C'était... On passait notre temps ou dans les escaliers, on dans les abris.*

**Georgette :** *Et ma mère je me rappelle elle a divisé la famille, elle a mis une partie dans une église, et une partie dans une autre pour qu'on ne meure pas tous ensemble. Donc c'était pas... comment dire...*

La confrontation à la mort rend le danger plus réel, avec une sensibilité accrue à la précarité et à la fragilité de la vie qui ne tient pas à grand-chose. En effet, cela génère une sorte d'hypervigilance, de conscience aiguisée du danger. Cela est mis en perspective avec d'autres personnes n'ayant pas vécu la même chose, et pour qui il est difficile de se rendre réellement compte des dangers. Il faut le vivre pour le comprendre. Ce vécu exceptionnel, permet d'un côté de se protéger mais crée aussi des angoisses qui se pérennisent et s'instaurent dans la vie quotidienne sur le long terme.

**MS :** *Et à vous aussi (je regarde Véronique), parce que vous êtes tous les deux concernés...*

**Salim :** *Oui tu peux parler maintenant, parce qu'avant je parlais du Liban et tu ne connais pas, enfin tu connais mais en tant que vacances... mais tu n'y as pas vécu... la guerre.*

**Nathalie :** *Oui, et peut-être une conscience, je ne sais pas si je suis... une conscience assez profonde de la... pas précarité, mais la... la fragilité de ce... de la vie en fait. Du fait qu'on pourrait, parfois quand je vais vraiment très mal, je me dis, on est en sursis là, enfin si on survit, c'est exceptionnel quoi... C'est... Est-ce que c'est lié à la guerre, est-ce que c'est lié à... [Rupture dans le discours]*

**Nathalie :** *On sent que... Le danger on est plus sensible au danger, que quelqu'un, enfin je crois que je suis plus sensible au danger, peut-être que je le... je l'exagère un petit peu, ma sensibilité est un peu exagérée, mais je la vois plus que quelqu'un qui n'a pas vécu.*

**Claire :** *donc a quand même beaucoup entendu de bruit d'obus, mais en avoir un dans l'appartement quand on y est, ça je crois qu'il faut le vivre pour...*

**Georgette :** *Donc ça amplifie l'inquiétude en toi parce que tu as frôlé le danger, tu as dit si, c'est possible, ça peut arriver. Tu vois ? Si tu n'as pas vécu ça, ça reste un peu loin. Mais quand... Mais tu es à la porte de mourir [...]*

Le sentiment d'avoir côtoyé la mort implique des aménagements pratiques et psychiques, pour surmonter la peur qui vient avec. Il y a comme une anesthésie de la peur, qui est induite par un instinct de survie. En effet, dans ce contexte, il ne s'agit plus de vivre, mais de survivre. En réponse à la menace de mort, il n'y a pas de possibilité de projection dans l'avenir, mais également des comportements violents qui émergent.

**Ibrahim :** *C'était chacun d'un côté, parce que chacun était d'un côté parce que tout de suite la séparation elle était là. On a détruit le centre de Beyrouth, en peu de temps... on a, on a... c'était pas pour se défendre, c'était pour survivre, pour... parce qu'il n'y avait pas de travail, il n'y avait rien à faire... C'était ça...*

**Ibrahim :** *Bon, quand on est jeune là bas avec tout ce qui se passe, on ne pense pas beaucoup ni à l'avenir, ni rien du tout. On pense comment rentrer à la maison vivant. C'est tout. Voilà.*

**Bassam :** *Donc le mec qui va me menacer, il peut me tuer ça, et ça et ça. J'ai dit mais écoute toi aussi, tu es marié et tu as des enfants, et moi je suis capable... Et là c'était la guerre ouverte si tu veux. Et moi j'étais tout seul. Tous ceux qui partageaient mes idées et mes pensées.*

**Georgette :** *Non tu n'étais pas capable, mais c'était seulement de lui faire...*

**Bassam** : *J'avais rien dans ma poche, j'avais rien dans ma main, j'avais rien ! C'était vraiment, vraiment leur dire que je ne cède pas.*

**Georgette** : *C'est la survie aussi*

**Bassam** : *Et la survie.*

Alors que la mort est présente tout le temps, ce qui prime c'est le sentiment d'y échapper. Toutes les histoires, les souvenirs évoqués sont des histoires de « vies sauvées ». Ces histoires sont répétées lors de l'entretien, et chez certains, on dirait qu'elles s'accompagnent d'une prise de conscience de la violence de ces événements, alors que la réaction sur le moment est différente.

**Nathalie** : *Tu voyais dans tous les pulls le même trou ! [Pointe le ventre et rigole] Mais quand tu y penses, on aurait pu être dans cette chambre et on aurait pu être tous perforés comme ça. Donc c'est vrai qu'il nous arrivait d'en rire, mais je comprends qu'on soit schizophrène, on en rigole et en même temps qu'on soit complètement anxieux...*

**Salim** : *On a dormi dans le salon. J'entends un... Moi j'ai le sommeil très lourd. D'ailleurs je ronfle, ma mère... ma, ma, ma femme me déteste à cause de ça.*

**Véronique** : *D'où le mariage [sourit]*

**Salim** : *Et, j'ai, j'ai le sommeil très lourd. J'entends un bruit vraiment sourd, je me réveille, je me lève, il y avait une balle qui, qui, qui, qui a tapé dans le mur juste au dessus de ma tête...*

**Claire** : *donc quand on a vu qu'on était tous là, eh ben on est descendu à l'abri, et les gens ils nous ont vu, on n'avait rien et tout, on a dit grâce à Dieu tout le monde va bien, mais je crois que là, on a eu très, très peur parce que autant il y a eu des moments on a eu très peur et tout, mais là on a senti vraiment que par miracle on a échappé tous à la mort.*

Ce sentiment d'échapper à la mort peut être ressenti comme une chance, une « rédemption » qui permet de survivre. Avec une réactualisation constante de ce sentiment, qui revient dès que la confrontation à la mort est présente. Cette « chance » permet de prendre le contre-pied de l'angoisse, la peur, l'effroi face à la mort, et de se dire que c'est une chance que d'y avoir échappé. Cela est vécu comme un miracle.

**Claire** : *Ben je pense que... Il y a eu un moment où. Déjà, vraiment on était très contents et très heureux de n'avoir rien eu, donc après tout ce qu'il y a eu comme dégâts matériels... bon... On a perdu, ça et ça... Bon c'est que des choses qu'on n'allait plus avoir, c'était plus sentimental qu'autre chose. Mais on était tellement heureux de n'avoir rien eu, ni de blessures, ni rien que franchement, on était juste heureux d'être en bonne santé et voilà, tous.*

**François** : C'était à chaque fois, euh... heureusement que c'est pas... yaaneh [c'est-à-dire] je l'ai échappé belle. Yaaneh [c'est-à-dire] je ne m'apitoyais pas sur mon sort en me disant ouf qu'est-ce que je suis en train de vivre. C'était « cette fois-ci j'ai de la chance, ce n'est pas moi, c'est lui. » Donc je vivais ça plutôt comme une, comme une rédemption. Comme une... Pour moi, j'avais échappé à la mort. Ce n'était pas que je vivais au milieu de la mort. [...] C'est « Khallassna. Hal marra khallasna ». [C'est « On est sauvé... Cette fois, on est sauvé »]. C'était toujours relativisé. Eno hal marra. [C'est-à-dire cette fois-ci] En attendant la prochaine. Mais c'est seulement après coup que je me suis rendu compte de la quantité de violence.

**Salim** : on était 1-2-3-4-5-6-7 [il fait le geste de compter des personnes dans la pièce] et puis y a un obus qui éclate avant que... que... de toucher le sol. Donc il éclate à notre niveau et toutes les... chazayas.... toutes les éclats d'obus sont rentrés dans la chambre. Pers.... Il y avait Karim à l'époque avec nous.

**Véronique** : Eh eh

**Salim** : Personne n'a rien eu, c'était un miracle. On était au moins... Moi j'étais en train de lire une BD, l'autre était en train de discuter...

**Véronique** : C'était chez Gabrielle, ça...

**Salim** : Oui. C'était incroyable ! Incroyable !

Mais dans ce contexte de guerre, le jeu avec la mort induit également un sentiment de vaincre la faucheuse. Échapper à la mort peut rendre tout-puissant. S'instaure alors un comportement ordalique, comme un désir de titiller la mort, de la provoquer.

**François** : J'y allais par mes propres moyens, je prenais un taxi en général qui me déposait à mat7af [Musée – Utilisé pour désigner un quartier sur la ligne de démarcation], je descendais avec mon sac, je faisais le trajet et puis j'arrivais à Barbir, je prenais un taxi et j'allais à Hamra. Donc je traversais à pieds, w je ne... yaaneh [c'est-à-dire] je mettais un point d'honneur. J'étais peut-être un peu provocateur, à traverser lentement. Yaaneh el ness kenit temcheh bser3a, mich terkoud, bass temcheh bser3a. [C'est-à-dire que les gens marchaient rapidement, sans courir, mais ils marchaient rapidement] Moi j'y allais eno, 3am betmacha 3adeh eno [je me baladais, genre normal]. Peut-être un refus, un rejet... et subitement je sens quelque chose heik [comme ça] dans mon... là, dans les reins un truc, je me retourne, baroudeh [un fusil].

**Bassam** : Et moi je quitte la France, je vais dans le village je me retrouve tout seul dans la gueule du loup et pendant deux mois ils me suivaient partout. Jusqu'au jour où j'étais en train de regarder un match de sport dans un village, ils venaient c'était le moment où ils voulaient me liquider et j'ai pu m'échapper. D'accord ?

**Salim** : Moi j'ai... Moi j'étais inconscient à l'âge de 20 ans-25 ans etc. j'étais un kamikaze. Euh... J'allais à l'ouest quand ça bombardait et tout ça pour récupérer mes affaires de Hamra parce que je montais à Faraya [En montagne, dans une région

*chrétienne qui sert de refuge en temps de combat à Beyrouth] pour passer un week-end à Faraya avec Jean par exemple.*

Le danger confronte au risque de perte. Perdre sa vie, perdre quelqu'un de proche. Aussi, dans le regard a posteriori posé sur ce vécu, persiste cette crainte de perdre y compris ce qui fait partie de leur vie aujourd'hui. Ainsi, la mort invoque le risque de perte.

**Salim :** *On entendait des coups de feu, on recevait des bombes sur la tête, des obus... euh... on a failli mourir plusieurs fois. Ma fille a failli ne pas me connaître... et... ma femme non plus. Et... franchement, c'était pas... c'était pas drôle comme situation... Et... détestable envers tout ce monde qui se tapait dessus.*

**Georgette :** *On a vécu tout ça.*

**Bassam :** *On a vécu et moi j'ai perdu beaucoup des copains.*

Ainsi, pendant la période de guerre, il y a la confrontation au réel de la mort. D'une part, il y a la confrontation à sa propre mort potentielle, comme nous venons de l'évoquer. D'autre part, en lien avec la question de la perte, c'est la confrontation à la mort de l'autre, que ce soit la mort de proches, ou la vision de cadavres. En effet, dans les entretiens, l'exposition à la vue d'un mort est prégnante.

**Georgette :** *Je garde moi un mauvais souvenir, un mauvais souvenir, la guerre, la perte des amis, les... la destruction, la mort des gens que je connais, il y a des gens que je connais, et il y a des gens que j'ai vu morts aussi. Tu vois ? Morts !*

**François :** *Et là, mon père qui, il n'y avait plus de place sur le trottoir, donc mon père qui enjambe les cadavres, qui saute par-dessus les cadavres, et moi je me retourne, je vois Nassim qui me fait « vas-y continue ! »*

**Ibrahim :** *C'était au tout début de la guerre, après ça s'est enchaîné, j'ai vu des gens carbonisés, j'ai... j'ai travaillé dans les hôpitaux, donc toujours dans le mouvement que j'avais, pour... pour soigner... on avait fait des formations un peu rapides, pour voir des blessés, j'ai vu des gens, comme j'ai dit carbonisés, ou... coupés, ou... [Rupture dans le discours]*

Les participants étaient enfants, adolescents ou jeunes adultes au moment du déclenchement de la guerre. La confrontation à la mort est celle d'un enfant qui découvre déjà les violences. Les images de cadavres, sont d'autant plus effractantes qu'elles surviennent tôt. En

effet, ils évoquent « leur premier cadavre » comme une image ancrée et indélébile, celle d'un enfant confronté au réel de la mort.

***François** : C'était la première fois que je voyais un cadavre de ma vie. Cette image-là. Et là, mon père qui, il n'y avait plus de place sur le trottoir, donc mon père qui enjambe les cadavres, qui saute par-dessus les cadavres, et moi je me retourne, je vois Nassim qui me fait vas-y continue, donc je saute au-dessus des cadavres, et en sautant au-dessus des cadavres, j'avais vraiment l'impression d'être dans un film.*

***Ibrahim** : Parce que le premier cadavre que j'avais vu c'était à 12 ans. C'était dans le centre-ville, c'était une dame qui était un peu coupée, machin... qui était jetée par terre. C'était au tout début de la guerre, après ça s'est enchaîné...*

### **Thème 3 : Se protéger du trauma**

Les participants évoquent les facteurs qui les ont protégés de la violence de la guerre et de l'effraction. Ils expliquent notamment ce qui leur a permis de survivre par les temps de guerre, et répondent a posteriori à la question : pourquoi je ne me vis pas comme une personne traumatisée ?

Parmi les facteurs de protection, ils évoquent l'activité et la prise de risque comme un moyen de combattre le sentiment d'insécurité. Ceci provoque un sentiment de maîtrise de la situation, d'aller au-devant de l'insécurité ambiante et de la violence, en en prenant le contre-pied. Cette tentative de contrôler la situation protège de la passivité lors d'évènements traumatogènes. C'est également la capacité à se fixer un objectif précis, qui permet de lutter contre l'angoisse et la peur. En mettant l'accent sur ce qu'il faut faire et le faire, on se protège d'un effondrement face à la violence des évènements.

***Ibrahim** : J'étais juste dans le mouvement social, étudiant, tout ça que prendre les armes. Les armes c'était pas vraiment moi. J'étais engagé socialement. Socialement on faisait des choses, c'était pour aider, ou pour secourir les gens, tout ça.*

***François** : Les voisins, j'étais très conscient que si je disais à mes voisins « moi je vais donner des cours de maths et de physique à Sabra et Chatila » que j'allais passer pour un espion. Je savais très bien. C'est pas ça. Mais je ne me suis jamais senti, au contraire, je sentais qu'il fallait au contraire euh...*

***François** : Alors quand ils ont voulu me bander les yeux, moi ma hantise c'est les lunettes. Donc il ne fallait pas que je perde mes lunettes parce que sans mes lunettes moi je ne vois plus rien. [...] Ils pouvaient tout me faire, ils pouvaient peut-être même me tuer,*

*mais pour moi l'essentiel c'était de sauver mes lunettes. Alors je ne sais pas si je me suis accroché à mes lunettes pour faire diversion, mais je me suis vraiment accroché à mes lunettes.*

**Georgette :** *Est-ce que j'avais peur ? Sur le moment, non. On n'a pas senti de la peur, on a senti on doit se débrouiller d'une heure à l'autre pour rester. [...] Comment j'ai vécu ça sur le terrain ? Je ne sais pas... Je ne sais pas, est-ce que j'étais paralysée ? Est-ce qu'il y avait une sorte de paralysie ? Est-ce qu'il y a une sorte d'attente d'une heure à l'autre ? Qu'est-ce qui va se passer ? Est-ce que j'avais peur ? Sur le moment, non.*

La notion du temps et de l'espace est altérée en temps de guerre, ce qui amène à une mise à distance tant temporelle que spatiale. Cette altération est provoquée par le confinement, et par les incidences du conflit sur la géographie du pays. La proximité n'est plus vécue de la même manière, tant que ce n'est pas son propre quartier, sa propre rue qui est touchée, ce n'est pas grave. La temporalité est modifiée et le vécu est scandé par les événements plus ou moins graves. La rythmicité de la vie dépend des événements extérieurs.

**Georgette :** *Pour moi l'espace-temps, c'est-à-dire ce qui était le plus affecté chez moi, c'est que l'avenir, à un moment donné je n'y pensais pas... du tout.*

**François :** *Ça c'est encore une question de, de temps. Alors la période 1975, fin 1976, m'a paru 10 fois plus longue que toute la guerre après. Yaaneh [c'est-à-dire] euh, et pour être, pour être plus... comment dire, plus direct...*

**François :** *Quand Damour [Nom d'une ville qui désigne ici un massacre qui y a eu lieu] a eu lieu, nous on était à Ain Zhkata [un village à quelques kilomètres de Damour], et je sentais l'inquiétude quand même chez, chez mes parents. Et quand je posais la question c'était « mais non, t'inquiète pas, Damour c'est loin ». Et en fait, Damour c'est la porte à côté.*

Les participants mettent également l'accent sur l'étayage de l'entourage pendant les conflits, qui protège de la violence. En effet, le vécu collectif des événements, dans un entourage familial soudé, peut empêcher l'effondrement. C'est également l'entraide communautaire qui crée une sorte de cohésion de groupe, certes un groupe restreint, mais qui permet de vivre les événements de guerre dans un collectif auquel ils adhèrent.

**Claire :** *Ça nous a sûrement beaucoup aidés parce qu'on en a beaucoup parlé, à notre entourage, à nos amis, au reste de la famille etc., et puis on était ensemble...*

**Nathalie :** *On ne pouvait pas sortir, on nous faisait... C'est la milice... les hezb [partis]... Pas Hezbollah...*

**MS :** *Ouwet [Forces Libanaises]*

**Nathalie :** *Ouwet [Forces Libanaises] voilà, qui nous apportaient le pain, qui nous apportaient les courses, qui nous apportaient tout ce qu'il fallait.*

D'autant plus que la généralisation de ce vécu, non seulement à la famille, mais à la communauté, et au pays tout entier, permet de sortir de l'isolement et de se dire qu'on n'est pas seul à être confronté aux conflits, aux évènements.

**François :** *Dense, non je crois qu'on a tous vécu ça ! En tout cas ma génération sûrement. Mais il y a beaucoup d'autres choses qu'on n'a pas vécues.*

**Salim :** *Mais bon je n'étais pas le seul. Y a beaucoup de gens... Je suis, comme, comme, tous, tous les gens. Donc on était tous dans la même situation.*

Cette généralisation est au premier plan, et amène dans un deuxième temps à une banalisation de la violence. La situation n'est pas unique, et tout le monde vit la même chose. La violence devient normale, et ce qui l'est moins, c'est la peur qui est considérée comme un signe de faiblesse. L'indifférence face aux conflits devient un signe de virilité.

**François :** *Alors je ne sais pas si c'est par fierté, ou si c'est l'éducation, ou si c'est le fait qu'un garçon ne doit pas avoir peur, enfin je ne sais pas si c'est ça, ou si c'est simplement le fait que quand tu es dans le feu de l'action, enfin... dans le feu de l'action... Quand tu es dans le truc quoi, tu n'as pas vraiment le recul pour voir les choses, mais tant que j'étais au Liban, tant que je vivais ce conflit-là, je sentais que, qu'il n'était pas normal de, d'avoir peur, de... de... de... d'être hanté par des images, par des visions, d'être déstabilisé, que ça faisait partie...*

**Salim :** *Je suis pas une nana quoi !*

**Véronique :** *Non t'as des mecs qui psychotent...*

**Salim :** *Non, vous vous stressez plein*

**Véronique :** *Oui ok, on stresse plein, mais...*

**Salim :** *Les nanas, vous stressez.*

Ils évoquent le fait de ne pas avoir de responsabilité, entendant le fait qu'ils n'aient pas d'enfant, comme un moyen pour combattre l'insécurité. Si l'âge avancé est considéré par certains participants comme un facteur de protection, c'est l'inconscience de la jeunesse qui permet de surmonter la violence. Jeunes inconscients et kamikazes, c'est l'insouciance qui a permis de dépasser l'angoisse et de rester dans la pulsion de vie, en lien.

**Claire :** *Donc voilà, avec un petit peu d'insouciance aussi, parce que c'est vrai que vous continuez à vivre, ben il faut pas focaliser tout le temps sur ce qui peut arriver.*

**Salim** : Euh... moi je pouvais crever, pfff... j'avais pas de parents à charge, j'avais pas de femme à charge, j'avais pas d'enfants à charge et j'avais plus de maison et... je... et j'étais un nomade, j'allais chez les uns, les autres, « tiens tu m'héberges ce soir etc. » et on fuyait Beyrouth et tout ça, je m'en foutais carrément.

**Véronique** : Tu es immortel à 20 ans, rien ne peut t'arriver...

**Salim** : Il peut rien t'arriver à 20 ans...

**Véronique** : Tu as une espèce de...

**Salim** : On est inconscient

**Véronique** : Tu as une anesthésie de la conscience, du danger, qui est énorme.

**Salim** : Oui absolument.

La guerre devient un jeu auquel tout un chacun prend part d'une manière ou d'une autre par des mises en danger et des prises de risques.

**François** : Je vivais, malgré la guerre, malgré la violence, et malgré les 7awejiz [barrages], les barrages, et malgré les, les, les, les.... les enlèvements, les rapt, les kidnappings... J'ai été enlevé 2 fois, donc. Ce n'était pas ça qui m'a... Je prenais ça plus à la rigolade. C'était presque devenu un jeu. [...] Comment dire sans être horrible... Ça ne me paraissait pas si méchant que ça. Yaaneh [c'est-à-dire] c'était un peu comme dans un film, on joue aux, aux, aux... Cowboys aux Indiens et puis on se tire dessus.... Et c'est le sentiment que j'ai eu au Liban jusqu'en 82.

**Nathalie** : Mais en même temps, c'est vrai que voilà, les... pour moi la guerre du Liban, c'est des épisodes, des épisodes, et, et voilà. C'était presque parfois rigolo parce que ça nous empêchait d'aller à l'école. Tu vois ? Ahhhh ça bombarde ! Demain il n'y a pas école c'est super ! Donc c'est pas, voilà, c'est pas une... Après c'est peut-être aussi, j'avais une vision un peu d'enfant sur cette partie de la guerre.

**Véronique** : Mais tu vois, tu dis à un moment on a pris les mitraillettes...

**Salim** : Ça c'est au début de la guerre, c'était un peu la mode...

**Véronique** : Ils ont fait joujou quoi !

**Ibrahim** : Ça faisait peur hein, d'entendre un obus qui tombait, à un moment, on pouvait après savoir si il tombait plus loin, ou il tombait plus près, ou c'était quel genre d'obus est tombé... Tu vois... C'est... C'était des devinettes.

Entre désir d'émancipation et lutte contre les angoisses parentales, ce jeu avec le danger vient exprimer également des revendications et un désir de transgression qui peuvent être compris dans un processus de séparation.

**Nathalie** : Et le jour où j'avais besoin d'ananas j'ai piqué un... un caprice. Il faut que j'aille acheter mon ananas. [Rires] Donc mes parents qui ont essayé de me dissuader,

*non Nathalie, tu n'y vas pas... Et j'y suis allée, je suis allée, j'achète mon ananas, je reviens, je traversais... Ça sifflait au-dessus de ma tête les obus et je crois que je devais avoir un bon ange gardien parce que ça tombait autour de moi, je ne les ai pas vus tomber les obus, j'exagérerais si je disais ça, mais, c'était vraiment pas loin.*

**Ibrahim** : *On pensait pas... C'est-à-dire, on descendait et on y allait. Voilà. C'était comme ça, c'était l'instant et on y va. On était toujours en groupe.*

**Bassam** : *Il vient me tenacer euh... menacer directement pour te dire à quel point moi je n'avais pas peur pour moi. De mourir, je n'avais jamais peur de mourir.*

L'expérience de combattant telle que décrite ici, est vécue comme un moment groupal pour faire face aux mises à l'épreuve. Sans forcément avoir une idéologie à défendre, le combat est considéré comme une manière d'adhérer à un groupe en vivant une expérience commune. Les jeunes combattent par mimétisme, ainsi que pour lutter contre l'ennui.

**Ibrahim** : *À l'époque on croisait les combattants, c'est là où ça se formait... parce que c'était des gens du quartier, ceux qui étaient plus âgés que nous, c'est eux qui ont formé le groupe, euh... Al Mourabitoun, et d'autres, et d'autres... ben c'était des, des... Et à l'époque c'était pas... Il n'y avait pas de... comment dirais-je... Il n'y avait... politiquement, ils avaient pas de... c'était comme ça quoi... C'était plus pour prendre... Aller je fais partie de ce groupe là, voilà...*

**Samia** : *C'est pas pour défendre des idées et des convictions, c'était je pense, parce que c'est le copain, c'est le cousin...*

**Ibrahim** : *Voilà, c'était pas des idées, c'est parce que c'était un groupe, ça me ressemblait, allez, il fallait le faire.*

**MS** : *Pour se défendre peut-être.*

**Ibrahim** : *Même pas, même pas il n'y avait pas à se défendre.*

**Samia** : *C'était pour qu'ils s'occupent je crois.*

**Salim** : *Chacun est parti dans un ... dans un...*

**Véronique** : *Dans un camp en fait...*

**Salim** : *Enfin sur une frontière, et il a fait partie... il a fait partie d'un, d'un...*

**Véronique** : *D'un groupe*

**Salim** : *D'un groupe hein... et ouais...Mais c'était, c'était... On était impliqués au début... En 75, euh... 76... Euh... On, on était sur le front hein ! Euh... [...] Mais j'étais à la frontière et je défendais le truc. J'étais au hajiz [barrage] comme on dit...*

**Véronique** : *Ligne*

**Salim** : *Au barrage... J'étais au barrage et je voyais en face ce qui se passait*

Le fait de combattre est mis en perspective avec la question de l'engagement social qui est en opposition avec l'engagement militaire ou auprès de milices. Il permet notamment à Ibrahim de dépasser les événements, d'en parler, de les analyser et de rester ainsi actif face à la violence des événements.

**Ibrahim** : *Parce qu'on était tous des gens cultivés, parce que vous savez... Ana [Moi] je me rappelle, dans notre groupe, on parlait, et on analysait le... [...] parce qu'on voyait les choses, on analysait les choses, on voyait comment ça va se passer, qu'est ce qu'il faut faire après. Ça quand on est jeune et enfant, tomber dans des circuits comme ça, ça nous aide à grandir, à réfléchir, à... avoir des idées, tout ça.*

**Ibrahim** : *Ils [les voisins/amis de son âge] étaient dans les combats, si, si ils étaient actifs, mais moi j'étais pas. J'étais juste dans le mouvement social, étudiant, tout ça que prendre les armes. Les armes c'était pas vraiment moi. J'étais engagé socialement.*

La durée de la guerre, la confrontation répétée à la violence engendre une sorte de normalisation du conflit. La violence fait ainsi partie de la vie. L'insécurité quotidienne instaure une sorte d'habitude face au danger qui permet de court-circuiter la peur et l'angoisse.

**Claire** : *Après ça devient une vie habituelle, c'est-à-dire, on savait que voilà, le matin on peut aller à l'école, on peut devoir revenir sous les bombes de l'école, se dire qu'on peut avoir des bombardements tout l'après-midi et toute la nuit, mais le matin on va à l'école. C'est fou hein ! Mais voilà, on s'habitue et on s'adapte.*

**François** : *Bien sûr c'est assez révoltant, c'était assez gênant, c'était très... euh mais on finit par s'habituer, on s'habitue aux bombes, on s'habitue à la haine, on s'habitue à la violence, on s'habitue... Tout ça, on finit par s'habituer.*

**Ibrahim** : *Ça devient, oui... Ça devient habituel oui. C'est comme un chirurgien, qui voit tous les jours, qui ouvre, qui voit... Nous si on voit ça peut-être on tombe par terre dès la première fois. Mais lui il fait ça, comme... Comme manger et boire hein...*

**François** : *Ce n'était pas que je vivais au milieu de la mort. Donc ça me, ça me... Encore une fois, quand tu es dans le, dans l'action... enfin je n'étais pas dans l'action, je n'étais pas milicien, mais quand tu es sur le champ de bataille... C'est comme si tu me disais il pleut, je ne sors pas parce qu'il pleut. Tant pis, il pleut mais je sors quand même.*

**Claire** : *Je pouvais pas vraiment, même si... non mais je ne pouvais pas me dire mais qu'est-ce que j'aurais fait s'il n'y avait pas la guerre, comment on aurait vécu... On aurait vécu comme pendant les accalmies. Bon je ne sais pas... On s'habitue et on vit sa vie avec ce facteur-là.*

La notion de danger s'en trouve ainsi altérée. Cela peut être illustré par les verbatim suivants, qui sont des remarques de la part des conjointes non Libanaises de deux participants rencontrés, qui n'ont pas connu la guerre.

***Samia :** J'ai trouvé ça, encore une fois, un comportement comme ça... vraiment, ils ont vécu cette guerre, et il n'y a plus rien qui leur fait peur quand il s'agit de la famille, du pays de façon générale.*

***Véronique :** J'avais trouvé ça, une sorte de vision, une sorte de comment dirais-je d'appréciation du danger qui n'était pas la même vue de nos yeux et vue sur place. Ou eux ils ont besoin de montrer que la vie continue et que ce n'est pas un attentat ou une roquette qui va faire replonger et faire merder la normalité.*

Ainsi, le contexte de guerre avec ce qu'il comporte comme vécu d'insécurité, amène à être dans une hypervigilance constante face à cette logique de la violence qui s'instaure. La guerre instaure donc un climat d'insécurité, mais également une sorte de précarité face aux manques de vivres, d'électricité, d'eau, les abris à improviser aussi... et nécessite donc une adaptation. Ces manques font de plus en plus partie de la vie quotidienne et une habitude à la vie dans des conditions précaires.

***Claire :** Déjà on prévient, mes parents devaient toujours savoir où j'étais, c'est-à-dire si j'étais chez une amie ben je leur disais là je vais chez une amie, en disant bon ils connaissent le numéro de téléphone, l'adresse et tout, sachant que pour contacter quelques fois c'était pas évident pendant la guerre, on disait « on n'a pas de tonalité » [rires].*

***François :** Alors, la télé, ça zébrait de partout, par chance il y avait de l'électricité à ce moment-là, à cette époque-là, il n'y avait pas de moteur et tout ça, de générateur électrique, on attendait l'électricité, on attendait l'eau pour prendre sa douche, enfin c'était un truc assez, assez ubuesque euh... mais on... s'était habitué.*

Face à la précarité et à l'insécurité, une des réponses apportées est la fatalité. En effet, entre chance et destin, c'est ce qui permet de s'en remettre à une force supérieure pour surmonter cette situation. En contraste avec l'activité dont il a été question plus tôt, quand la situation se pérennise, c'est une attitude de passivité qui prime. Face à l'impuissance ressentie, c'est la fatalité qui permet de s'adapter.

**Claire** : *Et puis voilà, on s'en remet au destin, au ciel, voilà, on se dit que quand l'heure de chacun est venue, ben elle vient. Donc un petit peu de fatalité aussi. Je crois que ça c'est tous les Libanais qui ont vécu la guerre, pensent comme ça [...] Mais effectivement le truc c'est de se dire qu'on ne peut pas changer certaines choses, donc on vit avec. Donc c'était ça. C'est mieux de vivre sans la guerre, mais bon c'est comme ça.*

**Salim** : *J'ai eu beaucoup de chance. [Répété deux fois lors de l'entretien]*

Lorsque les participants parlent de la fatalité, c'est également de la foi dont il s'agit. Notamment Claire et Bassam qui évoquent très clairement qu'ils s'en remettent à Dieu. La question de l'heure de chacun, mélange en effet la question de la fatalité, du destin et de la foi. C'est ce qui permet dans un premier temps d'accepter la situation, et dans un deuxième temps de continuer à vivre, et de gérer les risques qui peuvent et doivent être pris pour sortir. Cette question-là est d'autant plus importante dans le contexte de guerre civile au Liban, durant laquelle la religion est au premier plan dans les conflits.

**Bassam** : *Si maintenant il, il va se passer pour... je me dis s'il va se passer, tu sais, tu deviens fataliste à un moment donné, tu dis mais avec tout ce que j'ai vécu au Liban, je ne suis pas mort, c'est maintenant, ici que je vais mourir ? Pf ! Tu, tu... Yaaneh khallas bet salmeh amrik la Allah. Ma bet fakreh. [C'est-à-dire, c'est fini. Tu t'en remets à Dieu. Tu ne penses plus]*

**Claire** : *Parce que en fait, pour tout dire, il y a la fatalité, mais il y a aussi la foi, quand on est croyant, je pense qu'on croit, on se dit que ce qui doit... on se dit que c'est Dieu qui a nos vies entre ses mains, et c'est lui qui fera au mieux. Voilà. Donc on s'en remet à Dieu. [...]. Amerna la Allah ! (rires). [On s'en remet à Dieu] C'est peut-être difficile.*

## Thème 4 : Des traces traumatiques face à l'indicible

Malgré les facteurs de protection face au quotidien de la guerre et du conflit, des traces traumatiques marquent le discours que les participants tiennent a posteriori. En effet, malgré le temps qui passe et le fait qu'il est difficile de se vivre comme des personnes traumatisées, il s'agit ici de certains éléments qui apparaissent et qui laissent entrevoir que les blessures sont encore à vif, malgré les tentatives d'enfouir, d'occulter les souvenirs.

Il reste de cette guerre des souvenirs douloureux comme une blessure indélébile et non soignée. Ceux-ci apparaissent par exemple face à des moments d'insécurité liés entre autres avec les événements de Paris en janvier et novembre 2015. Comme une sorte de réminiscence, ces souvenirs enfouis reviennent et surprennent, alors que jusque-là c'était tolérable.

***Bassam** : Bien sûr c'est une blessure, bien sûr une blessure. C'est un fait. Tu ne peux pas oublier, tu vis avec... c'est comme une blessure, c'est comme un, mitl chi... eh jer7, chi mou2lim, sar mawjoud, bet choufi bass eno ok, bass eno il y a... il faut vivre... (C'est comme un... comme quelque chose... oui une blessure, quelque chose de douloureux, qui est là, tu le vois, mais bon ok... il y a ... Il faut vivre)*

***François** : Avec Charlie [les attentats contre Charlie Hebdo], j'ai revécu le même scénario que j'ai vécu au Liban et je me suis senti très mal. Alors je ne sais pas si je me suis senti très mal parce que pendant tout ce temps-là j'ai, j'ai... j'ai caché la poussière sous le tapis et j'ai refoulé, pour employer un terme... ou si vraiment c'est le même scénario... Mais moi l'impression que j'ai eue et que j'ai de plus en plus maintenant, c'est qu'on vit le même scénario.*

***Ibrahim** : Non, sérieusement... Sérieusement, les histoires du Liban ça ne revient plus, c'est enterré.*

***MS** : Pour conclure un peu, quel souvenir vous gardez de cette période, de 75 à 82 pour vous ?*

***Ibrahim** : Quel souvenir ? C'est... Ben c'est... c'est... c'est les moments durs hein ! Nous ne sommes même pas à penser, parce que... en plus c'était tellement, c'était tellement violent, on ne veut même pas penser... J'essaye de chasser de ma tête.*

***Nathalie** : Donc aujourd'hui si tu me demandes de parler de mon vécu de la guerre du Liban, c'est sûr qu'il y a eu des moments très durs, mais que j'occulte... Je ne sais pas si c'est conscient ou inconscient, ce n'est pas les premiers qui me reviennent à l'esprit.*

Cette blessure, même enfouie, transparait dans les entretiens notamment à travers la présence de perceptions très fortes qui reviennent dans les histoires. Que ce soit des images, des odeurs, ou des sons, ces perceptions parsèment les récits avec une grande précision. Elles sont accompagnées d'une description ou une tentative d'imitation, ou de recherche pour les rendre plus réelles et les transmettre avec exactitude, comme François qui cherche absolument à me montrer une image.

**François :** *Des masques, mais ils avaient des masques terrifiants à l'époque, ce n'était pas la kaffiyeh... Je ne sais pas si tu as vu ces masques en photo.*

**MS :** *Non*

**François :** *On n'a pas, on n'a pas... Je vais te les montrer... Euh... Je vais te les montrer... On doit avoir un bouquin sur la guerre du Liban, là avec les photos... [...]  
C'était terrifiant [Cherche sur son téléphone et épelle Guerre du Liban, 1975...]*

Les bruits qu'ils décrivent sont assourdissants, répétés et marquent vraiment l'exposition à la guerre. En effet, si certaines personnes n'ont pas vu des images potentiellement traumatiques, les bruits de la guerre n'épargnent personne. Tout le monde y est exposé de manière plus ou moins égale.

**Claire :** *C'est-à-dire autant on entendait les bruits des, même des obus qui tombaient à côté, vraiment on est resté la plupart du temps à Achrafieh, donc a quand même beaucoup entendu de bruit d'obus... mais en avoir un dans l'appartement quand on y est, ça je crois qu'il faut le vivre pour... C'est assourdissant et puis on se dit c'est fini, tout le plâtre de la peinture, on est sorti de là on était blanc, blanc de peur, mais blanc on avait toute la poussière, et tout ce qui est plâtre et tout qui était tombé sur nous, mais... Ouais, voilà. Ça je crois que tout le monde s'en souvient dans la famille.*

**François :** *et là on entend PAAAAAAAAAAAAAAAAAA azifeh [un obus], mais dans l'entrée de l'immeuble.*

**Salim :** *On entend un bruit vraiment sourd. Euh... En conduisant, je conduisais vers Dora, et... Je ... (silence). Je ne sais pas ce que c'était comme un bruit de, de, de, ... de coup contre de la taule. Tak ! Tak ! Tak ! [Tape fort sur son poing]*

**Bassam :** *Et je voyais les tirs à Beyrouth Tititititititi... On était, on voyait ça... mais qui pensait que ça va durer jusqu'à fuuuuu... jusqu'à aujourd'hui ? Personne !*

**François :** *On arrive un peu avant le musée, Badaro, msakra el tari', w rsass ! [La route est fermée, et les balles !] tak tak tak tak tak [imite le bruit des mitraillettes], c'était assez traumatisant les tirs comme ça, puis les gens qui couraient dans tous les sens.*

Les bruits complètent les images, des images fortes qui sont ancrées et qui viennent « hanter » ceux qui en ont été témoins. Elles sont inoubliables, et refont de temps en temps surface à l'évocation de ces moments. Elles viennent témoigner de la brèche qui reste encore ouverte, malgré le fait d'essayer de les oublier.

**Claire :** *mais donc un pan de mur s'est écroulé, et évidemment les éclats et tout, donc la salle à manger était dans un drôle d'état. Il y avait de la vermicelle partout sur les murs (rires)... Enfin je rigole mais... mais... donc quand on a vu qu'on était tous là, eh ben on est descendu à l'abri... [...] C'est sûr. C'est sûr que même si on n'en parle pas, ça reste en nous, ça c'est sûr. C'est des moments de la vie qu'on peut, qu'on ne peut pas oublier. Alors une blessure. Je ne sais pas si j'irais jusque-là, ça aurait été, oui, une vraie blessure si, la sama7 Allah [Dieu nous en préserve] quelqu'un avait eu quelque chose.*

**Nathalie :** *Ils ont réussi à envoyer un ami qui était chauffeur qui est venu nous récupérer de l'école, et je me souviens du trajet de retour, on circulait entre les gravats. C'est un souvenir de vraiment, de vraiment de guerre.*

**Georgette :** *Donc après, on a vécu mais moi j'ai vu, mitl Bassam, chefet el rssassa 'am btotla' min el klachin, ma bensa kif el rsassa btotla' mitl nar min el klachin, ka'ano nar 'am totla' min chi ma'al, ba'den btesma'eh ranino 'al ared. [Comme Bassam, j'ai vu la balle qui sort de la Kalachnikov, je n'oublie pas comment la balle sort comme du feu de la Kalachnikov, comme si un feu qui jaillit de quelque part, après tu entends son tintement au sol]*

**François :** *Ramez s'était pris le machin en pleine figure. Euh... Je me souviendrai toujours de ce, de cette image... de, de... de les morceaux de chair, sur le mur, sur le hall de l'immeuble... Il s'est pris ça à l'entrée même de l'immeuble. Ma... Mich be'eh menno wala cha'feh. Un truc... Chi fazi'... [Il ne restait de lui aucun morceau... Quelque chose de terrible]*

**François :** *En revanche, un souvenir qui me hante encore jusqu'à aujourd'hui, euh... C'était pas en 75, c'était en 73, [...] On a laissé la voiture au stade de Chayla et on a couru. Donc bref, devant le Musée, je me souviens très bien, enfin j'ai encore l'image en tête, mon père avait sa pipe au bec, et il fumait la pipe mon père et il avait toujours sa pipe au bec, donc il avait sa pipe au bec, et il avait son sac, il courait. Avec sa petite sacoche comme ça et il courait, il courait. Donc ataa houweh, w ataaet wara, w Nassim warayeh, [donc il passe lui, et moi je suis passé derrière lui, et Nassim derrière moi] et là, arrivés devant le Musée, trois cadavres de soldats libanais, sur le trottoir, allongés, trois cadavres. C'était la première fois que je voyais un cadavre de ma vie. Cette image-là.*

Ces souvenirs émergent spontanément dans le discours, comme sortis de très loin. Sous forme de flashes, avec les images fortes qu'ils comportent. Ils arrivent dans le récit, pour expliciter une idée, de manière presque inattendue à ce moment-là. Les souvenirs de guerre, refont surface et jalonne le récit.

*MS : Des images*

*Salim : Des souvenirs,*

*Véronique : Non des images...*

*Salim : Des images, des souvenirs, des images... des souvenirs qui partiront jamais.*

*Véronique : C'est des flashes*

*Catherine : Parce que quand tu dis que c'est la même violence de banlieue, c'est quand même un autre type de violence ! Tu traversais la rue, tu ne savais pas si tu allais revenir en achetant ton pain. Là tu vas acheter ton pain, tu sais que tu vas rentrer quand même. Tu vois ce que je veux dire ? Je suis assez étonnée de ton...*

*François : Comment dire ? Euh... Oui, enfin... Je me souviens d'une histoire par exemple, on était... La maison de mes parents était à Furn el Chabak juste... juste derrière la rue de Damas. Donc à l'époque de Tall el Zaatar... Tall el Zaatar est en face. Donc ça bombarde.*

*Nathalie : Oui, parfois on rigolait. Tu vois on habitait en face de la maison de Cheikh Bachir [Bachir Gemayel], tu vois le... Et il y a eu une fois une bombe qui a... qui a... Et donc on a eu des éclats d'obus, la chambre de mon frère a été celle qui était la plus exposée du côté de l'appartement de Bachir Gemayel.*

*Ibrahim : Par exemple le massacre de Sabra et Chatila, je suis rentré au 3<sup>e</sup> jour avec mon groupe de... Euh... d'intervention avec notre ambulance tout ça, pour voir s'il y avait des blessés, ou ramasser les cadavres, ou machin.*

Lors de l'entretien, l'appel de ces souvenirs, fait une sorte d'effusion de souvenirs, qui peut difficilement être contrôlée, notamment chez François et Salim. Il y a une sorte de profusion accompagné d'un plaisir à les partager en vrac. Salim enchaîne les souvenirs, les uns après les autres me demandant presque de manière provocante si j'en veux encore.

*François : Oui, j'ai beaucoup de souvenirs, si tu veux je peux te raconter, mais des souvenirs marquants, comme ça, qui m'ont beaucoup frappé, y en a pas à part ces deux là. Le reste pour moi c'était presque du quotidien.*

*Nathalie : C'est un souvenir de vraiment, de vraiment de guerre. Un autre souvenir plus anecdote... Je te le raconte ?*

**Salim** : *Euh, il y a plusieurs, lequel tu v... ? Tu veux un truc glauque ou tu veux un truc euh... ?*

**MS** : *Comme vous voulez...*

[...]

**Salim** : *Euh... On conduisait... T'en veux encore ? Bon... La dernière.*

[...]

**Salim** : *Y a plein de choses comme ça.*

**Véronique** : *T'as Jean-Claude qui s'est fait enlever...*

**Salim** : *Et puis il y a, il y a...*

**Véronique** : *Ça t'a pété à la gueule...*

[...]

**Salim** : *Plein, plein de souvenirs... Plein !*

Ces souvenirs, sont racontés avec une attention extrême aux détails, et des descriptions très précises du contexte, accompagnés parfois d'explications de la situation, et de précisions spatio-temporelles importantes. Ces détails amènent également à une mise en dialogue. En effet, les scènes vécues sont décrites et certaines phrases dites ou qui ont été prononcées par les autres sont reprises quasiment telles quelles. Ces mises en dialogues permettent d'avoir un accès plus vivant aux souvenirs, et sont inscrites, imprimées dans la mémoire. Cela est accompagné d'une émergence de la langue maternelle, surtout pour les dialogues, l'arabe est utilisé pour mieux exprimer l'intensité de ce qui est vécu. Nous reviendrons dans la discussion sur l'utilisation des langues au moment de l'entretien et de l'émergence de la langue arabe. Cet attachement aux détails intervient surtout autour des histoires où la mort est présente, soit face à la crainte pour sa propre vie, ou lorsqu'il s'agit d'une exposition à la mort d'un tiers.

**Claire** : *On était dans l'appartement quand il y a eu cet obus, et on se préparait à dîner. On s'était dit, bon ça a l'air tranquille, on va quand même manger dans la salle à manger parce que ça fait longtemps qu'on ne s'est pas assis à table pour manger tranquillement, donc on avait mis la table et tout, et par chance, on était encore entre la cuisine, la chambre, etc. on avait tout mis à table, on avait mis la soupe, c'était le soir et on s'était dit on va manger une soupe. Et juste à ce moment-là il y a eu un obus, qui n'a pas explosé à l'intérieur, ce qui nous a sauvé la vie, mais qui a explosé en tapant le mur.*

**François** : *Donc ça se met à bombarder, on descend tous dans le sous-sol de l'immeuble. On appelle ça un abri, mais ce n'était pas un abri, c'était un dépôt de moquette que le type avait loué à je ne sais pas qui, à un marchand de moquette pour déposer ses trucs, donc on poussait les moquettes contre les murs, on essayait de... Donc tout l'immeuble se retrouvait en bas, et en bas il n'y avait pas d'électricité donc c'était les Andil el Lux woul chamaa [lanterne au gaz et les bougies] et on jouait aux cartes et on écoutait la radio Monte Carlo où j'ai travaillé pendant des années après. Et, euh... Je me souviens très bien, le fils il avait peut-être 5 ou 6 ans de plus que moi, c'était un jeune homme de 21*

*ans, très prometteur; très tratch.... très tchatcheur, très sympa, très drôle. Ramez ken esmo. [Ramez, il s'appellait] Donc Ramez qui dit j'ai faim, je vais monter. Donc lui, habitant au premier.... Petit à petit on n'allait plus simplement dans les étages, on allait plus bas parce que ça bombardait plus fort. Donc, ce jour-là on jouait aux cartes et puis il dit, « j'ai faim, je vais monter me faire un petit sandwich à la maison, comme c'est au premier étage, bon c'est comme le sous-sol à la limite, je vais monter faire un petit sandwich à la maison et je reviens. Est-ce que quelqu'un veut un sandwich ? ».*

**Georgette :** *Quand on a quitté el Koura [son village], j'étais dans la voiture avec ma, ma cousine... ils ont failli la tuer dans la voiture. J'étais avec elle. Parce que son mari... son mari il est maronite. Je vais dire qu'il est maronite, il appartenait à un parti politique laïc, et il était responsable et c'était le jour où on a traversé un barrage*

**Bassam:** *Moukhayyam [Camp], barrage, hejiz [Barrage]*

**Georgette :** *Aloulo, aloulo hawdeh baddeh ouloun bil Aarabeh la'ano ma baarif bil freseweh. Aloulo: "maroneh w meri' min hone ?" Bass chefo eno marouneh... Alloun ana maakoun, bass rayih hott el siyara w reji'. Ah! allo "reji'? Mni7". Bass ana wa'ta, wara w aam bottala' bi ayouno, wara ana... keno baddoun ye'etlou se'eta bass 'erfo eno rayih yhott el siyara w reji', atalou bil raj'a houweh w marto. [Ils lui ont dit... Ils lui ont dit... je vais les dire en arabe parce que je ne sais pas en français. Ils lui ont dit : « Tu es maronite et tu passes par là ? » Quand ils ont vu qu'il est maronite... Il leur a dit : « Je suis avec vous mais je vais déposer la voiture et je reviens. » Ils lui ont dit : « Ah ! Tu reviens, c'est bien. » Mais moi à ce moment-là, j'étais derrière en voiture et je le regardais dans les yeux, j'étais derrière... Ils voulaient le tuer à ce moment-là, mais quand ils ont su qu'il allait déposer la voiture et qu'il revenait, ils l'ont tué au retour, lui et sa femme.*

**Salim :** *Aussi, je dormais chez un cousin, pendant la guerre, mais avant les EU, pas entre les EU et, et, et ... il habitait rue du fleuve, rue du fleuve, à côté de la cherkit el kahraba, [La société d'électricité – Terme utilisé pour désigner un quartier] et euh... on a dormi dans le salon parce que sa chambre était exposée à l'ouest. [...] Oui... on était 1-2-3-4-5-6-7 [il fait le geste de compter des personnes dans la pièce et puis y a un obus qui éclate avant que... que... de toucher le sol. Donc il éclate à notre niveau et toutes les... chazayas [éclats d'obus]... toutes les éclats d'obus sont rentrés dans la chambre.*

Ces souvenirs, et le vécu de guerre de manière générale est lié à un sentiment de déréalisation. C'est en même temps considéré comme quelque chose qui est extérieur, c'est-à-dire, décrit comme un « film », en lien avec le sentiment d'irréel qui est mis en avant sur le moment. C'est comme si cette période de leur vie ne leur appartenait pas. C'est le mélange entre lieux familiers et surréalisme des scènes qui provoque ce sentiment. Avec le recul, les participants expriment ce sentiment de déréalisation, permettant de se mettre à l'écart de ce qui

est vécu et de la violence qui accompagne cette époque. Les participants se redécouvrent héros d'un film.

**François :** *Il y a un côté, film, film... film... Comment dire ? Film hollywoodien dans l'affaire. Surtout les lieux familiers, et le fameux kouu de Kahaleh [virage de Kahaleh], il y avait pratiquement dans les années 70... Déjà nous on était à Ain Zhata tous les week-ends et tous les... C'est familier Ain Zhata.*

**Salim :** *On, on, on montait skier, on descendait, on allait à la plage. A la plage y avait des mecs en maillot de bain et un flingue, enfin un flingue dans le maillot de bain, quoi... [rires] Mais on va où là ? C'est le monde Western... mais topless quoi... C'était un peu... Non. Je... [Rupture dans le discours]*

**Ibrahim :** *Oui, c'est parce que c'était hard, hein, c'était comme un film. Comme un vrai film. La, la... quitter Beyrouth par les montagnes, arriver à la frontière syrienne...*

**Georgette :** *Quand tu deviens responsable, quand tu deviens parent. Quand tu deviens parent, tu... Le film qui s'est passé, tu le revois différemment.*

**Nathalie :** *Il y avait 2 ou 3 radios, je ne me souviens plus des noms et on les avait en stéréo de partout, mais c'était fou quoi ! Et tu vois, c'est pas ça qui m'a marquée, c'est pas ça que je garde du Liban.*

**MS :** *Mais c'est quand même là.*

**Nathalie :** *C'est là, oui... C'est là. Je ne peux pas dire que j'ai pas vécu ça.*

Ce sentiment de déréalisation s'accompagne sur le moment d'une sorte de dissociation, où le corps n'est plus ressenti comme le sien. Face à l'intensité de la peur et de la violence, le corps ne ressent pas la douleur.

**Georgette:** *W btesmaeh li hwelaykeh w ma btaarfeh eza ejetik chi rsassa walla la2. Bet sireh tdasedseh halik, [Tu entends ceux qui sont autour de toi, et tu ne sais pas si une balle t'a touchée ou pas. Tu commences à te toucher] est-ce qu'il y a quelque chose qui m'a traversé ou pas, parce qu'il y avait beaucoup des obus devant, devant la maison. On a vécu tout ça.*

Face à toutes ces images et à ces souvenirs se met en place une lutte assidue pour éviter leur émergence incontrôlée pendant l'entretien. En effet, il y a de manière plus ou moins claire un évitement de la violence de manière consciente et dans le quotidien, comme chez Nathalie. Mais il y a également un évitement de la violence plus inconscient, qui apparaît dans la manière dont la question est traitée lors de la rencontre.

En effet, on repère une certaine discordance entre la violence de l'évènement raconté et la réaction sur le moment même ainsi que lors de l'entretien. Le rire prend le dessus, un rire qui permet de ne pas être confronté à la violence. Cette discordance peut témoigner de l'intensité de l'effraction.

**François :** *On avait tellement entendu parler d'enlèvement, d'horreurs, de terreurs, de meurtres, w dab7 w ma ba3rif chou, w khabit, w... w... w ta3zib, w etc. [et de massacres, et je ne sais quoi, et de tabassage et... et... et... de torture] c'est assez drôle el ossa [cette histoire], tiens ça aussi j'avais oublié !*

**Nathalie :** *Ça nous a fait rire parce que les éclats d'obus ont transpercé l'armoire de mon frère et ils ont traversé un tas de pulls, et il avait tous ses pulls troués au même endroit [rigole]. Tu voyais dans tous les pulls le même trou !*

**Claire :** *Mais donc un pan de mur s'est écroulé, et évidemment les éclats, et tout, donc la salle à manger était dans un drôle d'état. Il y avait de la vermicelle de soupe partout sur les murs [rires]... Enfin je rigole mais, mais...*

L'évitement de la violence, se traduit par des tentatives actives de ne pas être confronté à ce qui peut rappeler cette période, de lutter pour passer à autre chose, et tourner la page.

**MS :** *Pour conclure un peu, quel souvenir vous gardez de cette période, de 75 à 82 pour vous ?*

**Ibrahim :** *Quel souvenir ? C'est... Ben c'est... c'est... c'est les moments durs hein ! Nous ne sommes même pas à penser, parce que... en plus c'était tellement, c'était tellement violent, on ne veut même pas penser... J'essaye de chasser de ma tête.*

**MS :** *On s'est arrêté tout à l'heure, quand tu racontais tes deux souvenirs, et est-ce que tu te souviens de ce qui s'est passé après ces moments-là, comment tu gérais le temps après ? Tu rentres à la maison, entre les gravats, et Beyrouth en feu...*

**Nathalie :** *Aucun souvenir. Je n'ai pas l'impression que ça m'a marquée. C'est peut-être très, très profond et inconscient. Aujourd'hui je suis très anxieuse.*

**Henri :** *C'est peut-être refoulé, parce qu'aujourd'hui tout ce que tu peux voir d'image, de, de guerre, ou en guerre, tu refuses de voir.*

**Nathalie :** *A Beyrouth, je ne peux pas voir un film violent, je n'ai pas envie de voir les films de guerre, la Shoah, tout ça. Le dernier James Bond, j'ai pas envie. La violence, la torture, tout ça, je ne peux plus voir.*

L'évocation de ces moments, de ces souvenirs, s'accompagne d'une émotion très vive. En effet, lors des entretiens, les participants sont émus, les larmes aux yeux. Ces réminiscences

évoquent la vivacité intacte de ces souvenirs qui restent actifs dans la mémoire, ce qui rejoint ce que nous avons explicité un peu plus haut, concernant une blessure non soignée. Certains utilisant l'humour, me tiennent pour « responsable » de ces réviviscences. Ils m'interpellent directement. Nous aurons l'occasion d'évoquer l'effet que cela a eu sur moi dans la partie consacrée au contre-transfert.

***Claire :** C'est très, très compliqué parce qu'il faut avoir parfois le courage de, d'exprimer ce qu'on a ressenti tandis que là on était tous dans la même situation, donc on l'a exprimé ensemble et, oui je pense que ça aide d'avoir vécu ça ensemble. Oui, oui je pense. C'est vrai que je n'y avais pas pensé avant. (Claire est émue - larmoyante). [...]  
C'est sûr parce que même si on a passé le cap, on est toujours ému quand on pense à ce qu'on a vécu, et il nous arrive encore d'en parler.*

***MS :** Comment vous... Comment vous réagissiez après ça ?*

***Salim :** Ben maintenant que tu m'as fait rappeler tout ça, ça remonte un peu... [rires]  
Nbid ! Nbid ! Chrab Nbid... [Du vin, du vin ! Je vais boire du vin !]*

*[...]*

***MS :** Ce n'est pas évident... [En réaction à Salim qui est ému, larmoyant]*

***Salim :** De quoi ?*

***MS :** De parler de tout ça...*

***Salim :** Parce que tu, tu, tu... tu trouves que je suis... euh... ému...*

***MS :** Il y a beaucoup d'images justement,*

***Salim :** Tu penses que je suis ému par rapport à tout ça*

***MS :** Un petit peu...*

***Salim :** Oui... un petit peu beaucoup... Oui... Je, j'ai pas... Je revis tout ça, et tu as raison, ce n'est pas évident...*

***MS :** C'est des moments douloureux et vous n'en parlez pas souvent [En réaction à l'émotion de Bassam]*

***Georgette :** On a parlé beaucoup*

***Bassam :** On a parlé beaucoup à un moment donné tu vois, mais quand tu sais, quand tu reviens pour évoquer ça, tu vois... Ça, ça... [Bassam est ému, il pleure]*

## Axe II – La migration un choix imposé

### Thème 1 : L'urgence de la migration

Face à ce contexte de conflit, qui crée un climat d'insécurité et surtout de précarité, l'idée de la migration émerge petit à petit, jusqu'à venir s'imposer aux jeunes, comme solution de protection. Les participants évoquent un tournant qui vient marquer un sentiment d'être pris au piège de ce conflit. Il s'agit de l'année 1982, où la guerre s'est généralisée, s'est intensifiée et a pris une tournure fratricide.

**François :** *Le vent a tourné si tu veux en 82. Après l'invasion israélienne, là, les gens sont devenus vraiment méchants. Et là j'ai commencé à sentir... C'est-à-dire que... moi qui étais chrétien par exemple, quand on passait de Achrafieh à Hamra, euh... bon, sur les barrages des Forces libanaises on était moins inquiets que sur les barrages des Mourabitoun ou de Amal ou du PSP. On a... Mais sur les barrages des Mourabitoun et de Amal et du, et du, PSP, et de... les Palestiniens, je ne me sentais pas euh... la même chose, avant euh... 82 et après 82[.]. [Avant 82 c'était]comme dans les pièces des Rahabneh [compositeurs de comédies musicales], eno bokhobto aassayeh w byodrobneh bil satour [comme je le bas avec le bâton, il me frappe avec le couperet], ça peut être très saignant, le sang peut couler et il peut y avoir des morts, mais dans le fond c'est pas bien méchant et à partir de 82, j'ai bien senti qu'il y avait une autre phase qui commençait et il paraît, parce que moi j'étais plus là, qu'après 86, c'était encore plus, plus méchant et plus moche.*

**Salim :** *Et franchement le plus dur, c'était pas 75, le plus dur c'était quatre-vingt... euh quatre-vingt... deux et 86 et c'est ce qui m'a vraiment poussé à partir parce qu'on sentait qu'on était un peu euh à l'écart des ... des... euh...limités, on était... on n'était pas ouverts. [...] Là on était vraiment coincé, et on... on... le Libanais n'arrivait pas vraiment à concevoir ça*

**Ibrahim :** *Je suis resté de 75 à 82. 82 j'ai dit ben je dois partir. 75 c'était, c'était... violent parce que nous on est resté à Beyrouth pendant les 2 ans, quand on a commencé à se battre entre nous et détruire le pays, c'était... c'était... dur quoi. C'est...*

Si l'année 1982 marque un tournant, c'est en lien avec un sentiment de rupture d'espoir que le conflit se termine un jour. Comme si la guerre allait devenir éternelle, et la seule issue possible est de fuir. En effet, la migration s'impose à un moment où il n'y a plus aucun espoir de pouvoir évoluer au Liban, de pouvoir continuer à y vivre sans s'effondrer. Naît également une sorte d'impuissance face à la pérennisation du conflit, puisque tout ce qui a été fait à titre personnel, pour résister n'aura servi à rien.

***Claire :** Oui, alors c'est peut-être à cause de la durée, déjà, parce que quand la guerre a commencé au Liban, j'entendais toujours mes parents dire, ça va pas durer longtemps, ça va pas durer longtemps, puis bon, ça a duré un certain temps, et puis il y avait une accalmie, puis ça recommençait...*

***François :** Tant qu'on avait l'espoir que la guerre va se finir, le temps nous paraissait long, et une fois qu'on s'est fait à l'idée que la guerre allait être quasiment éternelle. Yaaneh [c'est-à-dire] moi, même quand je suis parti, je me disais que ça allait durer 30 ans, ça va jamais s'arrêter... ou ça va s'arrêter 6 mois et puis ça va reprendre. Ça ne va jamais s'arrêter. Et en fait, ça ne s'est jamais arrêté.*

***Nathalie :** Donc mon frère, et ma pe, pe... plus jeune sœur et moi nous étions au Liban et c'était, enfin, à chaque étape de la guerre, on se disait c'est la dernière, c'est la dernière, ça va bien se passer après... et... en fait, cette dernière phase était vraiment fratricide et assez, assez terrible, on a carrément perdu une année scolaire en fait, et on s'est dit que c'est vraiment désespéré, il n'y a plus rien, il n'y a plus rien à en tirer, et c'est ça qui nous a entraîné à partir en fait.*

***Ibrahim :** Ben en fait c'est [le projet de migration] venu comme ça, c'était pas prévu, c'était en 82, après l'invasion de l'armée israélienne à Beyrouth, il n'y avait plus rien, plus rien à faire, c'était... [...] Non, mais... Quand on voit le résultat en 82, que Tsahal [armée israélienne] était à la porte de Beyrouth, j'étais à l'intérieur pendant l'encerclement de 4 mois, on a travaillé beaucoup en social, aider les gens, tout ça. Quand on voit tout l'ensemble, des politiciens, on se dit tout ça ne sert à rien, c'est du blabla... C'est pour ça j'ai dit stop allez ! Si je peux partir, je m'en vais, parce qu'il n'y a rien à faire, et tout ce qu'on a fait, ça ne sert à rien.*

***Georgette :** Lui il a quitté comme ça*

***Bassam :** Qui ont quitté leur pays en disant mais il faut partir, sinon c'est la mort ! Et, mais après tu dis, mais je ne peux pas rentrer chez moi.*

Dans cette urgence, la migration est considérée comme la seule issue possible. Si certains évoquent des raisons économiques et le manque d'opportunités dans un pays où l'avenir est bouché, d'autres parlent de nécessité sécuritaire, c'est une question de vie ou de mort. La migration est ainsi pensée comme un moyen d'échapper à un destin qui s'impose.

**François :** *Ce qui m'a poussé à partir, je peux dire que c'est le... l'émigration économique pure et c'est-à-dire à un moment donné j'ai vu que mon horizon était bouché, que quoique je fasse, je vais gagner une misère, que je n'avais plus aucun avenir, que ce n'était plus possible*

**Nathalie :** *Au départ c'était pas un projet, du moins dans l'immédiat, on allait probablement venir faire une spécialisation pour nos études, mais pas partir comme ça. Euh... et voilà donc on est parti tous les trois, mon frère et ma jeune sœur et moi et voilà... C'était en 90.*

**Salim :** *Mais à un moment donné je ne pouvais plus rester au Liban. Ce n'était... C'était plus possible.*

**Bassam :** *Aam btes'alineh baddeh jewib? [Tu me poses la question, je dois répondre?] En fait, je... j'ai jamais envisagé de quitter le Liban avant la guerre... Mais en 1976, il fallait partir à tout prix, parce que j'étais menacé physiquement c'est... [...] Donc je n'avais pas le choix, je n'ai pas quitté le Liban parce que j'avais... j'avais un projet de voyage ou d'immigrer. J'avais... J'ai quitté le Liban parce que je n'avais pas le choix, il fallait partir, c'était à cause de la guerre.*

**Georgette :** *Pour la première fois à cause de la guerre j'ai quitté le Liban pour aller faire mes études à Londres.*

**MS :** *Aussi à cause de la guerre.*

**Georgette :** *À cause de la guerre, oui parce que c'était impossible d'aller à Beyrouth et j'avais mon bac donc on m'a envoyée à Londres.*

Face à ce sentiment d'urgence de la migration, celle-ci n'est pas forcément pensée, mais agie. Il s'agit d'une fuite, vécue comme un passage à l'acte, non élaboré, qui s'est fait presque par hasard et qui s'est concrétisé par chance. En effet, l'urgence amène à trouver des moyens pour pouvoir obtenir des papiers, pour fuir. Il s'agit alors d'un départ plutôt qu'une migration à proprement parler à ce moment-là.

**Salim :** *Ça ne me faisait pas du tout peur. Puisque la première j'avais été et j'avais vécu aux EU pendant 4 ans et.. hm.. et la deuxième euh... migration euh... s'est faite un peu à la kamikaze. [...] J'avais un copain à l'ambassade de France, j'ai été le voir, je lui ai dit*

*« écoute, euh il me faut un visa pour la France ». Il m'a donné un visa de 2 ans, de mémoire. Ce qui m'a permis, de bien arriver, bien m'installer et bien me débrouiller.*

**Ibrahim :** *J'ai eu de la chance, parce que pour partir c'était pas possible, quand je suis parti l'aéroport était fermé, tout était fermé, ma sœur avait une copine qui son père travaillait à l'ambassade de France, il a pu récupérer le passeport, mettre le visa. [...] J'avais vraiment personne. C'était l'aventure. Très difficile.*

Le départ a été pensé comme une fuite, et il a surtout été envisagé comme une migration tremplin. En effet, l'idée d'étape transitoire, soit pour revenir au Liban à la fin du conflit, ou bien d'aller ailleurs ensuite est très importante. C'est-à-dire qu'au moment de la migration, elle n'était pas conçue comme telle. C'était un départ non définitif, qui permet un retour ou un accès à un ailleurs plus désiré.

**Claire :** *Il y a eu une opportunité, on s'est dit on essaye, on verra en se disant on peut toujours revenir si ça ne va pas et finalement voilà depuis 1992 on est en France.*

**Nathalie :** *Mes amis en fait, je leur ai dit, de toute façon, c'est juste le temps que la guerre se termine et que je fasse mes études et je reviendrai. Ils m'ont dit, ouais, ouais, ouais. Ils ne m'ont pas cru, et ils ont eu raison en fait.*

**Salim :** *L'objectif c'était... c'était une sorte de tremplin si vous voulez. J'étais là pour voir un peu ce que je peux faire. [...] Donc je me suis dit je vais travailler un mois et on va voir par la suite, si ça ne va pas je rentre au Liban y a pas de problème.*

**Ibrahim :** *voilà, c'était partir pour passer un moment à l'extérieur, c'était pas vraiment pour quitter, mais une fois on est parti, avec tout ce qui se passe là-bas, voilà 82 je suis venu je suis resté 7 mois, ensuite je suis revenu au Liban de nouveau, je suis retourné, je suis resté quelques mois mais c'était plus possible parce que... après je suis revenu en France, et voilà je suis resté...*

Dans ce départ précipité, la France apparaît comme un pays accueillant, mais non désiré. Il est considéré comme une ouverture pour accéder à l'American Dream. En effet, les pays d'Amérique du nord ou l'Australie sont considérés comme des pays de migration, dans lesquels on peut s'installer définitivement. Mais la distance rend le retour au Liban encore plus compliqué. La proximité entre le Liban et la France rend un retour toujours possible.

**Ibrahim :** [...] Mais ça n'a jamais été vraiment une destination la France, pour vivre, parce que nous on a toujours eu le projet d'aller aux États-Unis, vivre en grand, les choses...

**Salim :** Mon but n'était pas ... pour m'installer en Europe. Mon but c'était de venir en Europe et puis de voir un peu ou est-ce que j'allais partir.

**MS :** Partir.

**Salim :** Mais euh... Dans un, dans un, dans un pays d'immigration pur, quoi, comme le Canada, les EU, l'Australie.

**Bassam :** Alors je t'avoue que j'ai demandé des visas partout (rigole). J'ai demandé pour l'Amérique, on ne m'a pas donné, j'ai demandé pour le Canada, pourtant j'ai des cousins partout. J'ai demandé pour le Canada, j'ai des cousins... Impossible. J'ai demandé pour l'Australie, j'ai un frère là-bas, pffff, pareil. Euh... Il y a que la France à un moment donné qui a ouvert... la France à un moment donné en disant que on vous donne et le séjour et le permis de travail. Et vraiment j'ai pas choisi. C'est-à-dire la France c'était pas ma destination. Moi je voulais aller aux États-Unis, sinon Canada, ou sinon en Australie.

**François :** Alors partir où ? La première idée c'est les États-Unis, c'est pas la France. Et puis c'était tellement compliqué avec les histoires de visa, de je sais pas quoi, de machin, de trucs, enfin c'était assez, assez... Le deuxième choix, c'était la France.

C'est le hasard des rencontres qui fait que d'une part ce départ est devenu une migration en tant que telle, et d'autre part que l'installation en France s'est imposée. C'est comme si la vie au jour le jour, qui a été le lot tout au long quotidien au Liban, se jouait aussi en France, avec une forme de passivité face aux différentes opportunités qui se présentent.

**MS :** Vous avez dit que la France c'était une étape ou un hasard.

**Ibrahim :** Oui c'était un hasard, c'était pas choisi avant que j'arrive. [...] Voilà, c'était une étape, on est venu, on est resté. C'était pas un choix, il n'y avait rien à faire là-bas, surtout en 82.

**Bassam :** Le seul pays qui a accepté de donner des visas c'était la France. Voilà. J'ai pris mes bagages et puis... et je suis venu. Voilà [...]

**Salim :** Mais... finalement je suis resté 3 ans ici, et puis j'ai connu ma femme et on s'est marié et je suis resté ici.

Si le départ et l'arrivée en France ont un aspect transitoire, ils signent quand même une sorte de rupture avec le Liban. Ainsi, ce voyage est ressenti comme une vraie séparation avec le Liban, même si c'est difficilement avouable. Cela est accompagné d'une profonde émotion, une amertume, face à la nécessité de quitter le pays. La dernière image du Liban, que ce soit par bateau ou par avion, est présente pour marquer cette rupture.

**François :** *Donc je suis venu en France, et je suis venu avec 5 000LL, euh 5 000FF en poche, c'est tout qu'il me restait d'économie, avec la volonté, avec un visa de 3 mois, de touriste, et avec la ferme décision euh... ça il ne faut pas le dire, avec la ferme décision, de ne plus jamais revenir au Liban. [...] Et quand l'avion a décollé sur la piste de l'aéroport de Beyrouth, je me suis retourné, et je me suis dit « plus jamais »... « Je ne reviens plus jamais ».*

**Bassam :** *Le fait que quand j'ai quitté mon village, la première chose que j'ai faite, c'est je suis allé voir mon père qui était en train de travailler pour lui dire « on va se séparer ici ». (Monsieur est ému) il n'était pas au courant que j'étais menacé.*

**Georgette :** *Il n'était pas au courant que tu appartenais à un parti politique*

**Bassam :** *Il n'était pas au courant et il appartenait, il savait aussi que la région était tombée. Voilà. Je lui ai dit (Monsieur pleure) : « On s'arrête là. »*

**Salim :** *Je me suis dit, ce pays je ne sais pas si je vais y revenir ou pas. Et quand j'ai pris le bateau de Jounieh [port à l'Est de Beyrouth], parce qu'il n'y avait pas d'aéroport. J'ai pris le bateau de Jounieh pour aller à Chypre. J'ai regardé. Je, je me suis retourné pour avoir une dernière image de ce beau pays. Et je vois la montagne, comme ça. J'ai eu mal au coeur... Et c'est une image qui m'est restée aussi.*

**Georgette :** *Et... Et... Et tout ce que je me rappelle, c'était la grande séparation, parce que j'ai dû quitter moi, plus jeune que lui, et... la grande séparation, le changement culturel complet, euh... Ça me paraît comme un prison après, [rires], ça me paraît comme un prison...*

En effet, en partant du Liban, on quitte un pays dans lequel on a grandi, dans lequel on a des souvenirs, des amis... C'est une rupture non seulement avec une terre, mais avec tout ce qu'elle représente. Malgré toute l'amertume ressentie envers le Liban, il n'en reste pas moins qu'il y a un fort attachement à cette terre.

**Salim :** *J'ai vécu plein de choses, qui n'étaient pas très agréables, tout à l'heure Michèle m'a dit et tout ça... Tu, tu... tu... tu en parles et ça, ça revient... J'ai failli a... j'ai failli avoir les larmes aux yeux et je lui ai dit, oui, ça revient et je te promets que j'ai failli*

*avoir les larmes aux yeux. Mais n'empêche que, bon, c'est mon pays, c'est ma patrie, c'est ma terre.*

**Bassam :** *Mais oui, moi c'est... vivre comme ça, se séparer d'une vie, d'un pays dans lequel tu as grandi etc, etc... C'est pas quelque chose de facile, c'est intéressant, ça construit la personne et sa personnalité, mais c'est pas quelque chose aussi*

**Georgette :** *C'est pas facile*

**Bassam :** *C'est pas une promenade*

Il y a ainsi le sentiment d'une migration qui s'est imposée du fait de la situation au Liban, qui fait naître une rancune et une colère envers « les Libanais » et la classe politique de l'époque. Nous pouvons dire qu'elle n'est pas vécue comme une migration qui s'est imposée d'elle-même, mais d'une migration qui a été imposée par le « Liban », qui paraît presque personnifié dans les discours. Cela a créé une haine envers le pays et un rejet de tout ce qui peut rappeler ces moments au Liban.

**François :** *Et de fait, quand je suis arrivé en France, pendant des mois et des mois, je n'ai plus rappelé le Liban, je n'ai plus... Enfin j'ai, j'ai, j'ai rompu, je n'ai pas cherché à rencontrer des Libanais à Paris. Alors j'avais un cousin, je logeais chez lui, je ne pouvais pas l'éviter quoi... Mais... mais, euh... lui évidemment me dit appelle untel il peut t'aider à trouver du boulot, appelle untel, appelle untel, je me suis refusé à appeler les Libanais, c'est-à-dire que j'ai voulu couper et rompre complètement avec tout le, tout ce qui pouvait me rappeler, non pas la guerre, je disais la guerre, mais aujourd'hui avec le recul, je ne dis plus la guerre. Aujourd'hui je dis tout ce qui pouvait me rappeler le Liban, ce Liban-là, c'est-à-dire le Liban des tawaiifs [communautés – terme spécifique en lien avec le communautarisme sectaire], le Liban des, des, des des, arnaques, des escroqueries, des... des marchands de couilles, des marchands de rêves, de... j'avais un rejet total et... et sans distinction heik [comme ça], aucune, aucune euh... comment dire, aucune nuance...*

**Salim :** *Pas par rapport au départ... non en partant, j'ai pas... je me suis dit, je, je, je ne pardonnerai jamais aux Libanais ce qu'ils ont fait à leur pays. Parce que moi je ne suis pas parti de bon gré, hein. Je suis parti parce que la situation ne me permettait pas de rester dans le pays. [...] Le fait de partir et le fait de, de, de devoir quitter le pays, non ce n'était pas... et j'en voulais, j'en voulais aux Libanais... j'en voulais à tout le monde, quoi. [...] Quand, quand je suis rentré.... quand je suis sorti du Liban pour venir en France et tu m'as posé la question qu'est ce que tu as ressenti ? J'ai ressenti de la haine contre les Libanais.*

**Ibrahim :** *Au Liban il faut attendre peut-être deux ou trois générations, d'abord ceux qui sont au pouvoir, s'ils pouvaient tous s'en aller, ou mourir en même temps pour passer à autre chose, sinon... il y aura les enfants... Voilà, c'est ça. C'est écœurant.*

Chez les trois participantes femmes libanaises que j'ai rencontrées pour la thèse, la migration a été imposée non seulement par la situation du pays, mais motivée surtout par la famille. Toutes les trois n'ont pas fait le choix de la migration seules. Claire est arrivée en France avec ses parents et sa famille, Nathalie avec son frère et sa sœur, et Georgette a d'abord « été envoyée » par sa famille en Angleterre pour faire ses études. Si pour les deux premières le départ a été plus ou moins facilité par la présence de la famille proche, Georgette garde une grande amertume vis-à-vis de ses parents qui ont décidé pour elle son départ.

**Georgette :** *À cause de la guerre, oui parce que c'était impossible d'aller à Beyrouth et j'avais mon bac donc on m'a envoyée à Londres. On m'a envoyée [avec insistance]. J'ai pas choisi.*

**MS :** *On vous a envoyée ?*

**Georgette :** *C'était mes frères qui finançaient mes études le temps que je finisse. C'était... tout d'abord c'était pas mon choix, j'avais pas appris l'anglais à l'école moi, j'étais francophone comme tout le monde. Euh... C'était un choix d'abord, le choix de Londres, c'était parce qu'il fallait aller à l'étranger et parce que lui, il [Bassam, son mari actuel qui était son copain à l'époque] était ici. Et... c'est mon grand frère qui décidait comme c'est lui qui finançait. [...]*

**Claire :** *[...] Il y a eu voilà, cette opportunité du point de vue travail pour mes parents qui a fait que voilà, on ne s'était pas donné du long terme, on s'était donné du moyen terme.*

**MS :** *Et vous pensiez quoi de ce projet ?*

**Claire :** *J'étais d'accord, j'ai dit voilà c'est une expérience, et moi j'aime beaucoup voyager, voilà. Oui, oui, moi j'étais contente de partir.*

**Nathalie :** *Au départ c'était pas un projet, du moins dans l'immédiat, on allait probablement venir faire une spécialisation pour nos études, mais pas partir comme ça. Euh... et voilà donc on est parti tous les trois, mon frère et ma jeune sœur et moi et voilà... C'était en 90. [...]*

Cela amène à parler de la réaction de l'entourage face à la migration. En effet, les parents qui sont restés pour la plupart au Liban, éprouvent un soulagement au moment de l'annonce du départ. C'est ce qui est prégnant, le départ étant considéré comme un éloignement, moindre mal face au danger de mort qui guette au quotidien.

**François :** *Donc maintenant évidemment quand je leur ai dit je pars en France, je crois que pour ma mère, c'était à la fois un déchirement et un soulagement. Eno au moins il n'est plus au milieu des bombes, euh... Il... Il part dans un pays en paix donc... ça a pas été un traumatisme en tout cas.*

**MS :** *Ils [Les parents] étaient au Liban quand tu es partie ? Ils ne sont pas venus avec vous ?*

**Nathalie :** *Pas tout de suite, ils ont dépéri au Liban, ils se sont rendu compte qu'ils ne pouvaient pas vivre sans nous, et ils sont arrivés par la suite en fait...*

**MS :** *Comment ils ont réagi quand vous avez dit, ta sœur, ton frère et toi, que vous alliez partir...*

**Nathalie :** *C'est eux qui nous ont encouragés à partir, c'est eux qui ont fait toutes les démarches... Moi administrativement, je n'ai rien suivi moi du Liban,*

**MS :** *Quand vous avez annoncé à votre entourage que vous partez comment ils ont réagi ?*

**Ibrahim :** *Ah ben ils étaient contents, je... je... je devais partir. S'il y avait la possibilité de partir. Ah ben oui. Un de moins par rapport à tout ce qui se passe là-bas.*

**MS :** *Un de moins ?*

**Ibrahim :** *On est neuf dans la famille [rires]*

**MS :** *Donc neuf fois plus d'inquiétude*

**Ibrahim :** *Un qui part et après, deux trois ans après, le deuxième, le troisième, voilà et tout le monde est à l'extérieur aujourd'hui, entre la Suisse, l'Allemagne et la France*

**Bassam :** *Mes parents ont... Ils étaient favorables que je parte puisque si je reste, je [tape dans les mains]*

**Georgette :** *Il ne sera plus là.*

**Bassam :** *Je risque ma vie et donc ils étaient heureux de partir. C'est paradoxal de voir des parents qui sont heureux de voir leur enfant partir à cause de la guerre, pour ne pas le perdre à jamais. Avec l'espoir de le revoir plus tard.*

Il s'ensuit alors le sentiment que les parents se sacrifient pour pouvoir accepter le départ de leurs enfants, même s'ils expriment un certain soulagement. Certains participants évoquent une culpabilité ressentie à l'arrivée en France, en lien avec le fait d'avoir « abandonné » des parents qui sont toujours en danger.

**Bassam :** Autre chose, ça tu m'as posé la question Michèle tout à l'heure, comment j'ai vécu un peu le fait, le fait de quitter le Liban. Tu sais, moi de tout petit je travaillais avec mon père, j'ai jamais abandonné mon père. J'ai travaillé toujours avec lui, il travaillait dans les terrains, ken 'endo meleh, ken 'endo zaytoun, koul hal ossas [il produisait du sel, des olives, tout ça] Donc ana [moi] j'ai, je l'accompagnais toujours, et quand je suis arrivé en France, moi j'ai vécu ça comme une... avec comment ça s'appelle... une culpabilité. [...] Oui, c'est normal, c'est tout [Bassam pleure] et après tout ici, je pensais à lui tout le temps, on était... je ne peux pas l'aider, tu vois ? C'est difficile et plus tard, quand il est mort j'ai vécu cette culpabilité que je n'ai même pas pu rester, assister à son enterrement, à cause de la guerre [Bassam pleure]

**Nathalie :** Au Liban

**MS :** Ils étaient au Liban quand tu es partie ? Ils ne sont pas venus avec vous ?

**Nathalie :** Pas tout de suite, ils ont déperé au Liban, ils se sont rendu compte qu'ils ne pouvaient pas vivre sans nous, et ils sont arrivés par la suite en fait...

L'éloignement du danger est sûrement une des raisons principales de ce soulagement, mais ce qui ressort également, c'est une sorte de désir de migration inné et généralisé au Liban. L'idée de quitter le Liban est toujours présente, et chaque famille compte plusieurs membres à l'extérieur du pays, avec un vécu d'une famille éparpillée.

**Ibrahim :** Toute la famille, on est... et en plus on est presque tous à l'étranger, en Suisse, en Allemagne, ici, un peu partout.

**MS :** Vous êtes partis ensemble ?

**Ibrahim :** Non on est parti au fur et à mesure. J'étais le premier à quitter en 82, il y a, 32 ans (rires)

**François :** Bon, tu sais que chaque Libanais quand il naît, la première phrase qu'il prononce c'est maman, la deuxième c'est papa la troisième c'est « je pars dans quel pays » Donc cette idée de départ, elle est ancrée en nous depuis des générations donc... Ça ne me choque pas que quelqu'un parte. Au contraire, c'est signe de bonne santé.

**Salim :** C'est des gens [les Libanais] qui ne peuvent pas se priver de liberté et de... le Libanais c'est un nomade hein, il veut bouger euh... il veut... il ne peut pas être coincé. Un Libanais, on ne peut pas lui imposer le communisme par exemple. « Je te prends ton passeport, tu ne bouges plus. » il crève...

**Bassam :** Baaden [Après] je ne suis pas le seul... Si tu... eza bet choufeh kel el loubniniyeh li hone, li ejo w kaza, kaza... [Si tu vois tous les Libanais qui sont là, qui sont venus et tout et tout] Ana be7keh ma3oun w bchouf, kelloun [Moi je leur parle et je vois, tous] ils ont traversé la même chose. Kelloun bi oulouluk nafss el chi. Mnerjaa, tghayyaro

*el ahel. Heik aam bit sir [Tous te disent la même chose. On revient, les parents ont changé. Ça se passe comme ça].*

## **Thème 2 : L'arrivée en France – Une confrontation au réel de la migration**

Dans ce contexte de migration hâtive et imposée, l'arrivée en France paraît compliquée, avec une confrontation d'un côté à la réalité de la migration, et du fait d'être loin de chez soi. Arriver dans un nouveau pays, sans rien, démunie face à soi et à sa propre solitude. L'aéroport est un moment clé de l'arrivée et est décrit comme un temps de mise à l'épreuve.

**Bassam :** *En fait, j'arrive à l'aéroport, j'ai fait mes études scientifiques en français mais jamais pratiqué. Donc (rires) j'arrive à l'aéroport, je me trouve en face de... en face de moi-même, en face de voilà. Il faut parler français, il faut parler donc voilà. [...] Ah oui, oui... C'était face à moi-même et puis voilà... en plus là tu réalises, ça y est. Tu réalises que tu n'es plus... tu n'es plus chez toi. [...] J'avais rien sur moi, j'avais même pas les diplômes que j'avais eus à l'université libanaise tu vois ?*

**MS :** *Vous aviez des diplômes de l'université libanaise ?*

**Bassam :** *Libanaise... Mais j'avais rien dans la main. Rien dans la main.*

*[...] Quand je me rappelle encore de cette époque, c'est une autre époque. C'était le français cassé [traduction littérale du libanais qui évoquent un accent très fort] et tout ce que tu veux.*

**Ibrahim :** *Ben mon arrivée en France, quand je suis arrivé à l'aéroport, je voulais faire demi-tour pour repartir, parce que je ne connaissais personne, disons il y a quelqu'un qui débarque à l'aéroport, et il dit, je vais où ?*

**Georgette :** *Quand il a quitté le Liban, on n'était pas marié encore, moi j'ai parti pour faire mes études à l'étranger. C'était pas ici, c'était à Londres... Et j'ai trans... et j'ai porté avec moi la guerre. J'étais toute seule. C'était... C'était l'enfer pour moi.*

Cette confrontation à la réalité survient très vite à l'arrivée, dès l'aéroport, mais cela continue avec les premiers moments passés en France. Il s'agit d'abord d'une confrontation entre la France pays fantasmé, idéalisé et la réalité qui ne correspond pas à l'image de ce pays. La présence de la France au Liban (sous mandat français de 1920 à 1943), crée des liens particuliers entre ces deux pays, surtout chez les chrétiens libanais, qui pendant longtemps valorisent la langue et la culture françaises. Malgré le sentiment d'être proche de la France, la réalité n'en est

que plus dure car elle vient illustrer des différences culturelles fondamentales. Ainsi, cette proximité ne protège pas de la violence de l'arrivée dans un pays inconnu.

**Nathalie :** *En fait on est parti du Liban avec une vision idyllique de la France, c'est-à-dire le pays où tout fonctionne bien, où tout marche bien... Encore la vision presque, je ne sais pas si j'exagère un peu, mais comme on voit dans les vieux films français où on a l'impression que c'est l'insouciance... et que tout va bien... [...] La France c'était, c'était un idéal. Et j'ai grandi un petit peu dans cette idée-là. Voilà, c'est vrai que c'est ce qui fait que le choc est assez rude quand tu viens et que tu te confrontes à la réalité qui n'est pas du tout ça, qui est une société toute autre que ce que tu... [Rupture du discours]*

**François :** *Bref qu'est-ce que je disais, donc j'arrive en France, et j'avais certaines... il y avait des choses qu'il fallait que je vois. Moi la France pour moi, c'était les Trois mousquetaires, c'était, c'était le Moulin Rouge, c'était le Lido, c'était les Champs Elysées, euh... c'était le Panthéon, enfin c'est... c'est, c'était des images comme ça, [...] J'ai dit écoute on s'en fout, il sera pas dit, peut-être que je, peut-être que je vais être expulsé dans 3 mois, il faut que j'aille au Moulin Rouge. Donc je vais au Moulin Rouge avec lui, on... J'étais très déçu hein, le moulin rouge, c'est assez cheap, c'est très...*

**François :** *Bref, donc je me suis pris un choc culturel et puis surtout alors je suis arrivé en octobre, et j'ai trouvé Paris particulièrement gris, triste, c'est-à-dire que cette image flamboyante que j'avais de Paris, je ne la retrouvais pas.*

**Henri :** *Elle m'a fait voir même des images de la France que je ne connaissais pas encore, c'est ça qui était marrant, c'est de retrouver ça et de se dire que... c'est de découvrir que des gens sont capables de vivre avec une idée de la France aussi nourrie en fait... C'est ça qui était in... Peu importe qu'elle soit juste ou non, mais qui vivent un idéal, sur le... alors que nous, quand on est là, au jour le jour, on ne voit pas trop l'idéal en fait (rires). Donc il y a une certaine... Un certain décalage entre ce que eux ils arrivent à nourrir, et de ce que nous on voit...*

**Claire :** *Alors, le début c'est toujours difficile quand on arrive, dans un pays, même si la France c'est un pays qu'on connaissait, que moi aussi je connaissais, mais, vivre au jour le jour et puis s'adapter c'est quand même autre chose, c'est une autre culture, même si on est quand même proche, on est francophile, et puis voilà.*

Après le choc de l'arrivée de manière dure et brutale, les premiers moments passés en France sont d'autant plus éprouvants qu'il faut faire face à l'administration. En effet, l'instabilité administrative est au premier plan dans les difficultés rencontrées à leurs débuts en France.

**Salim :** *J'avoue que c'était dur ... en Europe, pas aussi facile qu'aux EU mais... mmmm... [...] C'est... C'est... Et quand je suis arrivé ici, avec toute la souffrance que j'ai subie ici, euh... Les papiers, les machins et tout ça... Ça n'a pas été facile.*

**François :** *Tu sais j'ai tellement galéré pour avoir la carte de séjour, que d'avoir la carte de séjour ça mérite un truc de respect, et puis ils te font vraiment chier pour la carte de séjour, et parfois à la limite de l'absurde. Donc une fois que tu es passé là-dedans une fois, tu n'as pas envie de recommencer. Là c'est quasiment automatique, tous les 10 ans ils te la donnent. Tu n'as pas envie de recommencer. Il y avait aussi ce... ce... cette flemme et en même temps, c'est humiliant et puis je n'en ai jamais eu besoin. Je n'ai jamais eu besoin réellement d'un passeport français, enfin d'un visa autre que libanais.*

**Ibrahim :** *Sept mois je suis resté la première fois, et là j'ai croisé pas mal de monde, et c'était difficile de, par rapport au visa et des papiers, je suis reparti parce que j'ai gardé, par rapport à mon visa, ne pas dire... pour reprendre de nouveau un visa si je dois revenir là. Donc j'étais au Liban, c'était toujours pareil, j'ai pris un visa, je suis revenu, j'avais toujours des relations, et je suis revenu.*

**Nathalie :** *Et la première... Le premier... Le premier bon contact, c'est effectivement cette vision, on arrive, il y a les feux rouges, les gens s'arrêtent même s'il n'y a pas d'autres voitures, il y a des lois qui sont respectées, tu ouvres le robinet tu as de l'eau, l'électricité c'est en continu, des choses qui fonctionnent et qu'on n'avait pas l'habitude de voir fonctionner normalement. [...] Et en fait, progressivement, on est vraiment très rapidement, entré dans le rythme d'une personne active en France, avec la course permanente, le cou... La confrontation à l'administration, le... les renouvellements de cartes de séjours, entre les prises de rendez-vous qui durent, où on fait la queue pendant je ne sais pas combien de temps, le rendez-vous où on refait la queue pendant je ne sais combien de temps...*

Cette réalité engendre une souffrance face à un choc culturel, un nouvel environnement auquel il faut s'adapter, avec un sentiment de rupture totale avec ce qui est familier et connu au Liban. C'est la vie quotidienne à Paris, la vie au jour-le-jour qui rend la migration difficile, que ce soit la langue ou la manière d'être des gens.

**Claire :** *Alors, le début c'est toujours difficile quand on arrive, dans un pays, même si la France c'est un pays qu'on connaissait, que moi aussi je connaissais, mais, vivre au jour le jour et puis s'adapter c'est quand même autre chose, c'est une autre culture, même si on est quand même proche, on est francophile, et puis voilà.*

**Nathalie :** *On croyait qu'on était de culture française, que tout se passerait comme si de rien n'était, mais en fait se confronter à la société parisienne, c'est un vrai choc. C'est un vrai choc. [...] Donc ça a été vite un... Une petite dépression, même si je ne l'ai pas*

*nommée comme ça, mais je crois que... J'ai rapidement perdu la désinvolture, l'insouciance.*

**Bassam :** *Mais c'était vraiment... tu arrives... Tu arrives, tu vois une autre culture, un autre pays. [...] En Égypte ça va encore parce que tu parles arabe et puis, et puis... C'est une culture un peu proche... Mais là en France c'est la rupture totale.*

En effet, ce qui est mis en avant par exemple, c'est la différence du mode relationnel, la France étant assimilée à un pays froid comparé au Liban, un pays chaud avec des relations humaines plus chaleureuses. Cet aspect de la vie en France rend difficile l'arrivée puisqu'il est difficile de créer des liens avec des personnes ici, par rapport au Liban.

**Claire :** *Donc mais... Au début on trouve qu'il fait, il fait pas beau pendant très, très longtemps en hiver, qu'il fait froid, que les gens sont peut-être pas très chaleureux, et puis le temps de, de, de nouer d'autres amitiés, il y a toujours un début assez difficile.*

**François :** *[Le Liban] c'est plus joli que la Bretagne, les gens sont plus sympas, ils sont plus vifs peut-être, plus violents peut-être mais c'est...*

**Catherine :** *Plus intéressants,*

**François :** *... ils sont plus ouverts, plus drôles...*

**Catherine :** *Beaucoup plus énergiques. Ça m'a toujours fasciné l'énergie qu'il y a dans ce pays.*

**Nathalie :** *C'est je crois l'équivalent de ce que vit une provinciale qui débarque à Paris... C'est la froideur, le, le, le... On se confronte à la froideur, à l'individualisme, au manque de compassion, on... on manque de, de, de contact, de chaleur humaine en fait. Spontanément, on ne va pas s'adresser à toi, on ne va pas te dire bonjour, on ne va pas...*

Cette difficulté dans les modes relationnels est très présente même dans la vie actuelle, puisque le regret des liens amicaux au Liban est au premier plan, avec le sentiment de ne pas pouvoir recréer des liens aussi forts ici, et aussi facilement.

**Salim :** *Et j'ai jamais eu une... une... une... une relation, ou une liaison aussi forte qu'avec des, Mais je garde... je garde... Michèle, je vais t'expliquer, on va se tutoyer. Je vais t'expliquer un truc. J'ai plus d'amis au Liban qu'en France. J'ai beauc... vécu plus d'années en France qu'au Liban. Entre la France, les EU et le Liban, j'ai vécu plus à l'étranger qu'au Liban. Mes amis restent Libanais. [...] Et ces amis sont... Il y a un lien très fort... Et ces amis, je, je, je... je ne les... je euh... je ne pourrai jamais rompre avec eux. Je resterai toujours... Et j'ai jamais eu une... une... une... une relation, ou une liaison aussi forte qu'avec des, des amis libanais. Jamais.*

**Bassam :** *Je n'ai pas des amis français, ça je peux te le dire. Je connais quelques-uns, sur le plan professionnel je connais pas mal. Mais en tant qu'amis, je n'ai pas d'amis français. C'est incroyable hein ! Tu vois. J'arrive pas... J'arrive pas à avoir ces amis-là. Ça... Je suis encore tu vois, dans... au Liban dans mon esprit, dans ma... Enfin, dans ma façon de voir les gens etc. Voilà.*

**Nathalie :** *On est amis avec tout le monde au Liban. Il y a une facilité à être ami avec tout le monde. Après, les très très bons amis, je ne sais pas si tu en as beaucoup. En France, c'est peut-être pas facile d'être ami avec beaucoup de monde, soit on l'est, soit on ne l'est pas. Mais quand on est vraiment ami avec des personnes, euh... c'est vraiment des, des personnes sur qui tu peux compter en fait, voilà.*

**François :** *Et moi les amis que je garde aujourd'hui sont tous des gens, enfin, mes bons amis, mes meilleurs amis, sont des gens que j'ai rencontrés à cette période-là [période de conflit] et avec qui j'ai tissé des liens pendant cette période-là et pour la plupart des gens qui ne sont pas de ma communauté.*

**Claire :** *J'ai gardé mes amis, je suis toujours en contact avec eux, et quand on a l'occasion de se voir, on se voit, voilà.*

Les participants évoquent aussi les premières expériences professionnelles, en France, qui se sont faites à force de travail et d'acharnement. En effet, avant d'obtenir des papiers, c'est par chance, qu'ils ont pu trouver un emploi pour subvenir aux besoins. C'était pour la plupart des métiers éloignés des aspirations professionnelles.

**Nathalie :** *Ma grande sœur qui était déjà installée ici nous a débrouillé des postes de pions dans un internat. Donc au début c'était assez, pas jouissif mais c'était assez... satisfaisant de sentir qu'on avait nos propres revenus, qu'on... euh... Et en fait, progressivement, on est vraiment très rapidement, entré dans le rythme d'une personne active en France, avec la course permanente,*

**Salim :** *Au début, on m'a con... on m'a donné le contact d'une bou... d'un... du propriétaire d'une boutique Lacoste. Je l'ai contacté il m'a dit « ah oui effectivement j'ai besoin de quelqu'un » et tout ça. Sans papiers et sans rien. Donc j'arrive un vendredi je commence à, à, à travailler un lundi. Je me suis dit ok. C'était en remplacement d'un, d'un, d'un vacancier.*

**Véronique :** *Mais il n'avait pas ses papiers.*

**Salim :** *Sans papiers et sans rien.*

**François :** *Donc voilà, j'ai... donc au bout de 3 mois, j'avais plus d'argent, j'avais tout tapé, donc je me suis retrouvé dans des difficultés extrêmement aiguës, j'ai commencé à*

*trouver des boulots à gauche et à droite, mais pas de quoi vivre, j'ai dû pas mal galéré, j'ai fait le veilleur de nuit dans un hôtel au black, j'avais pas de papiers, il a fallu que, que je magouille beaucoup et j'ai mis beaucoup de temps à régulariser ma situation administrative, et à devenir quelqu'un... donc je flippais quand je rencontrais les flics,*

**Ibrahim :** *Mais bon une fois sur place, l'hôtel, Paris, rencontrer par hasard des Libanais ou des gens, voilà, c'était parti comme ça. J'avais vraiment personne. C'était l'aventure. Très difficile.*

Mis à part toutes ces difficultés à surmonter au quotidien, il y a une sorte de désillusion devant le fait que la guerre qu'on a laissée au Liban, nous suit. Transporter la guerre dans la migration, c'est transporter aussi les angoisses qui s'y associent, la violence habituelle, la recherche de groupes ayant vécu les mêmes choses...

**Georgette :** *[...] Moi j'ai parti pour faire mes études à l'étranger. C'était pas ici, c'était à Londres... Et j'ai trans... et j'ai porté avec moi la guerre. J'étais toute seule. C'était... C'était l'enfer pour moi.*

**François :** *Donc je flippais quand je rencontrais les flics, donc le, le syndrome du 7ajiz [barrage] au Liban, que j'avais, que j'avais quitté pour me débarrasser de ce syndrome, eh bien, il me poursuivait c'est-à-dire que la peur du, du, du flic, la peur du gendarme la peur de l'uniforme, elle était intacte, elle était toujours là, et je n'arrivais pas à m'en débarrasser.*

**Samia :** *Exactement, parce qu'avant je les entendais parler de la guerre, des angoisses, des crises d'angoisse... euh... À dire oui, ça c'est, on a vécu la guerre, surtout la génération de mon mari, oui on est tous un peu comme ça, dès qu'il se passe un truc, ça s'appelle au téléphone, ça se parle entre amis. Ça vient, ça revient toujours à un moment donné dans la discussion, dans les dîners, les mariages, anniversaires ou autres...*

**Bassam :** *Et donc on s'est trouvé, et on s'est trouvé comme quand on était à Beyrouth à la faculté des sciences, quelque part. On parlait libanais, on parlait... entre nous mais on parlait encore de la guerre [rires]. Et c'était toujours ça, qui a raison, qui n'a pas raison. Tu vois ? Voilà c'était ça. Mais cette fois-ci c'est sans les armes au moins [rires]. C'était dans les studios.*

**François :** *Donc j'avais cette inquiétude. Donc tu vois, la mort ou l'accident mortel, ou le geste mortel, euh... devenait pour moi présent à tous les instants et devenait aussi normal... Euh... C'était la normalité que je passe derrière un type qui est devant le quai, eh ben je lui donne un coup de coude. D'ailleurs je me demande si moi-même en passant derrière les gens, je me disais mais qu'est-ce qui m'empêche de le pousser celui-là. Un métro arrive. Et, je ne suis jamais passé à l'acte, heureusement, mais j'avais, j'avais*

*cette idée-là. C'est seulement en voyant comment les gens arrivaient à vivre normalement, dans une ville normale. Pourtant Paris, je répète, avec le recul, Paris est une ville assez violente.*

C'est donc dans l'après-coup, une fois arrivés en France que les images ancrées pendant les conflits reviennent. Il y a ainsi une sorte de prise de conscience de la violence de ce qui a été vécu, et de la peur que cela a pu générer.

**François :** *Non, l'image, l'image des soldats, des soldats morts m'est revenue beaucoup plus tard. Yaaneh [c'est-à-dire] elle est revenue de manière heik [comme ça] entêtante et insistante beaucoup plus tard, enfin après la guerre. Après mon départ du Liban.*

**MS :** *Vous étiez là ?*

**François :** *Oui, oui j'étais en France, j'étais déjà parti. Parmi les souvenirs que j'ai gardés, euh... c'est un souvenir qui est d'avant guerre, qui n'était pas de la guerre, après pendant la guerre [...]*

**Georgette :** *Mais il y avait une peur refoulée, c'est sûr parce que ça se voyait après. Après, quand ça se calme, tu sens que... mon Dieu qu'est-ce que c'est qu'on a traversé. Tu te rends compte.*

### **Thème 3 : Migration et adaptation – Un entre-deux identitaire**

Arriver dans un pays qu'on choisit de faire sien, enclenche un certain nombre de changements, d'adaptation. Comment négocier avec les différents référentiels culturels qui nous habitent ? Ainsi, il s'agit dans cette partie d'étudier la manière dont les participants jonglent avec les deux versants de l'identité. Comment ces mouvements identitaires viennent modifier le lien avec le pays d'origine ?

**Ibrahim :** *Ah ! Moi bon, ça fait combien, ça fait 32 ans, ou 33 ans. Moi je me considère Français, plus que les Français, je fais très bien ma vie ici.*

**Bassam :** *Et donc, j'ai l'impression d'être à Paris, d'être au Liban. J'ai jamais senti que j'étais à l'extérieur, depuis un grand temps maintenant [...] Mais maintenant avec le temps, je me sens ici chez moi. Chez moi...*

**Georgette :** *Le Liban qu'on a, qu'ils nous apprennent, il n'existe pas. Sur le terrain c'est autre chose. Donc bon, ce petit bout de la terre je l'aime bien par patriotisme, mais mon pays c'est la France. Oui sûrement.*

Malgré les difficultés qui ont jalonné le début de l'installation à Paris, c'est à force de motivation que les participants évoquent leur adaptation à leur nouveau milieu de vie. C'est beaucoup d'effort fourni pour pouvoir se sentir bien en France aujourd'hui. C'est surtout le terme d'adaptation qui revient, et qui est attribué à une caractéristique du « Libanais ».

**Claire :** *Mais en même temps si on est motivé, voilà, on... Ca a été, c'était difficile mais c'était pas insurmontable. J'ai jamais dit Oh ! c'est, c'est... je veux rentrer ça va pas du tout, il y avait des périodes où c'était plus difficile, et ça c'est normal. [...] Oui, mais en fait l'adaptation c'est partout dans la vie, parce que même en France on s'adapte, alors c'est vrai que c'est des choses plus faciles (rires) mais bon, c'est toujours des questions à s'adapter à un environnement, un entourage, voilà, tout est question d'adaptation.*

**Georgette :** *Alors je suis venue en France avec ce refus et... Il y a le froid, il y a le mode de vie qui est complètement différent. Moi j'étais mariée, j'étais une fille gâtée, je ne sais pas préparer à manger, je ne sais pas que c'est à moi de faire à manger le soir... Quand je suis revenue le soir, je lui dis j'ai faim qu'est-ce qu'on mange ? [Rires de Bassam] Donc c'était des chocs consécutifs pour moi, mais je... on a cette faculté de s'adapter.*

**Ibrahim :** *Je me suis adapté dès mon arrivée hein. C'était pas un truc difficile. Parce que même au Liban j'étais déjà par rapport à mon mode de vie, par rapport à mes relations, j'étais déjà prêt à, à vivre ici, autre chose que là-bas.*

**Bassam :** *Ça demande beaucoup d'effort et d'intégration d'arriver dans un pays, vivre dans le pays, avoir une considération sociale dans ce pays tout ça, alors que les gens quand ils te regardent, ils préfèrent le petit Arabe qui est Zrabe pour dire « Ah tiens il y a des pauvres dans ce pays il faut les aider », que quelqu'un qui réussit. La réussite c'est pas facile ici, surtout en France.*

Ces efforts d'adaptation sont toujours présents, et à travers certains discours nous pouvons déceler une ambivalence quant au choix de la migration, un sentiment d'un renoncement face au choix migratoire difficile à assumer.

**Salim :** *Et j'ai vécu 19 ans et, et c'est un déchirement de, de, de... Le fait de partir... Ce n'est pas évident. Moi je dis aux gens : vous avez de la chance d'être restés au Liban, de jamais être sortis, mais en même temps, ils n'ont pas vraiment de la chance. J'ai eu de la chance aussi d'avoir cette ouverture, d'avoir eu des opportunités de travail, de... j'ai construit plein de choses ici...*

**Véronique :** *Mais t'en as chié.*

**Salim** : *J'en ai chié peut-être. Au Liban, t'en chies mais tu construis pas.*

**Nathalie** : *J'ai l'impression qu'on ne peut pas tout avoir, on ne peut pas avoir quelque chose qui roule bien, parce que mine de rien, on a beau dire que l'économie ne marche pas etc., on a quand même un revenu, on a du travail, on arrive à aller en vacances, mais on court. On court tout le temps, c'est pas une vie. C'est pas une vie. Donc en fait, euh...*

**Henri** : *Ceci dit, c'est choisi.*

**Nathalie** : *C'est choisi*

**Henri** : *Sciemment...*

Pour pouvoir évoluer dans ce nouveau pays, il s'agit alors d'effectuer certains changements, qui permettent de faire siennes les valeurs et les habitudes d'un pays qui n'est pas sien. Il s'agit presque d'un repérage de ce qui appartient à la culture d'origine, et ce qui appartient à la culture du pays d'accueil. Qu'est-ce qui est français, qu'est-ce qui est libanais ? Se pose également la question de la mentalité.

**Salim** : *Vu qu'on est installé en Europe depuis vingt... cinq ans*

**Véronique** : *Dans ce pays et ce merveilleux climat,*

**Salim** : *Vingt-huit ans, nous sommes devenus un peu Européens [rires de Véronique] et euh... et... et... voilà, au lieu, au lieu d'investir au Liban, euh... vu que le Liban est trop cher et surtout à tous les points de vue, immobilier, restaurants, alimentation, etc.*

**Véronique** : *Électricité*

**Salim** : *Assurances, électricité et machin, on s'est dit on va acheter une maison en Espagne*

**Samia** : *On a fait le repas de Noël avec sa cousine qui est mariée avec un libanais, ses filles elles parlent couramment libanais bien qu'elles sont nées ici, ils rentrent tous les ans, deux mois de vacances. Il [Ibrahim] était heureux, et il sait qu'il est Libanais, mais en aucun cas on a parlé du Liban pendant le repas, on vit, on est Français, on est là, et le repas de Noël c'était... c'était libanais ?*

**Ibrahim** : *Non, il n'y avait pas libanais du tout.*

**Samia** : *Si ! Ah non, c'était français (rires)*

**Ibrahim** : *Il y avait des huitres,*

**Samia** : *Des huitres,*

**Ibrahim** : *Du saumon,*

**Samia** : *Des crustacés...*

**Nathalie** : *Je commençais à être bien imprégnée de la mentalité française, un peu en décalage parfois avec la mentalité... Tu vois rien que sur le fait, sur le fait de la simplicité à table, enfin je me dis ça simplicité, au Liban quand on est six et tout ça a quelque chose de chaleureux. Mais il y a des réflexes que je n'avais plus en fait...*

Le repérage de ce qui vient de la culture libanaise, et de ce qui vient de la mentalité française, pose la question de l'entre-deux. La comparaison entre les deux pays, de la vie dans les deux pays est présente très souvent. Il y a des va-et-vient entre une attitude critique envers la société française et une attitude moralisatrice envers le Liban. Mais on retrouve également une revendication de l'identité libanaise et une appropriation des valeurs occidentales.

***Nathalie :** Alors moi il m'arrive de pester contre la société française parfois, je dis au Liban, ça ne se passait pas comme ça, au Liban les gens sont comme ça. Mais c'est plus si tu veux enfantin comme... Pas enfantin, mais c'est plus la réaction à chaud quoi... Quand j'ai envie, de, de, de, de critiquer ici, je mets en comparaison avec le Liban, je dis les gens sont pas comme ça là-bas. Voilà.*

***Salim :** Bon c'est la mentalité de là-bas. Euh... Les femmes n'ont pas de moto, elles travaillent mais sans travailler, euh... elles vont pas prendre un vél... un, un vélib comme ici, elles vont pas...*

***Véronique :** Attends, un vélib à Beyrouth, il y a... je te donne 2 minutes dessus... [rires] Elles vont même pas marcher pour aller de ... pour faire, pour faire... 500 mètres, ils vont prendre une voiture...*

***Bassam :** L'argent là-bas au Liban c'est un... C'est ça qui parle au Liban. Si tu n'as pas d'argent, tais-toi, casse-toi et fous le camp. Il n'y a que ça, c'est l'exhibition de l'argent et du pouvoir que tu as. En dehors, bien sûr en dehors. *3amaliyet el tejmil wel nafkh, wel ossass li bet arrif. Ana 3am ellik, hayda ra2yeh.* [Les chirurgies plastiques, le botox, toutes ces choses affreuses. Moi je te dis, ça c'est mon avis] Mais tout est faux. Tout est faux. Écoute... *Chou baddeh ellik aktar min heik* [Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus] [rires]*

Le fait de s'adapter à la vie en France crée ainsi des modes de vie qui diffèrent de ceux au Liban. L'entre-deux pays crée ainsi le sentiment d'être aussi bien un étranger en France que pendant les séjours au Liban. Il y a un sentiment d'avoir changé, de ne plus complètement appartenir à la société libanaise et d'avoir adopté des habitudes occidentales. Cela est aussi renvoyé par la société qui note les changements, et qui les considère comme des étrangers.

***Georgette :** Parce que je suis étrangère au Liban, il y a des Français qui me voient en tant qu'étrangère ici, mais à certains jeunes je dis je suis plus Française que vous, parce que ça fait plus que 30 ans que je suis ici, vous n'étiez pas encore nés, donc je suis plus Française que vous.*

**Nathalie :** *C'était plus du tout comme quand j'y vivais en fait. J'étais déjà quand même un petit peu étrangère. Un peu étrangère. Si tu veux l'eau avait coulé sous le pont, tout le monde avait fait sa vie, avec les amis... Je commençais à être bien imprégnée de la mentalité française, un peu en décalage parfois avec la mentalité...*

**Bassam :** *En plus mes enfants quand ils vont là-bas... Nous on, on leur raconte sur le Liban, c'est votre pays, c'est machin... ils arrivent là-bas, et les autres là-bas sur place, ils disent voilà, les étrangers sont arrivés, les Français sont arrivés, comme les Américains ceux qui sont aux États-Unis, quand ils arrivent au village, Ah les Américains sont arrivés et donc tu vois je veux dire ?*

**Salim :** *Il y a, il y a euh... [silence] en fait je suis un peu marginal par rapport aux Libanais parce que moi je marche beaucoup [...] Je prends le bus, je vais à Hamra à, à, à... 2 000LL, je prends le bus et mes copains rigolent quoi... et quand je suis à Broummana je prends le bus pour aller à Bikfaya pour 2 Eur... Le 7, et pour aller de Achrafieh à Hamra c'est le 2. Et, et je... Je n'ai aucun problème avec ça, mais ça fait marrer mes am... mes copains... « Mais prends un taxi ! » et tout ça.*

Ainsi, au Liban ils sont renvoyés au fait qu'ils ne sont plus Libanais, alors qu'en France, ils sont dans une revendication de cette identité-là, à travers des manières de faire, d'être qui les ramènent constamment à leur pays.

**Georgette :** *J'ai gardé un accent horrible, parce que, c'est à cause de tout ça. J'ai gardé mon accent, même les Libanais ils sont pas fiers de mon accent, mais je m'en fiche. Je dis que je m'en fiche.*

**Ibrahim :** *Alors que moi je suis arrivé à l'âge de 25 ans ici, j'étais fier. J'étais fier de mon identité et je l'assume mon identité. Et jusqu'à maintenant je dis je suis Libanais, on me dit tu es de quelle origine, je dis libanais, et je suis Libanais. « mais vous avez un passeport français ? » Oui je l'ai mais je suis Libanais. Tu vois ce que je veux dire ?*

**MS :** *Et vous êtes Libanais*

**François :** *Je suis Libanais, absolument*

**Catherine :** *Et que Libanais*

**François :** *Je ne suis que Libanais*

**Catherine :** *Et moi je ne suis que Française*

**François :** *Toi tu devrais demander ta nationalité libanaise !*

**Catherine :** *Pour les papiers ?*

**François :** *Si tu veux hériter quand je serai mort, il faut que tu sois Libanaise*

**Catherine :** *Il me semblait que j'avais signé les papiers*

**François :** *Sinon tu n'hérites pas. Tu sais que sinon que tu n'hérites pas ? Ma fille hérite*

**Catherine :** *Ah, si elle héritera, pas la peine que je me fatigue ! [rires]*

Il s'agit ainsi de pouvoir composer avec tout cela, même si parfois ce qui ressort c'est un sentiment d'être partagé entre ici et un ailleurs, essayant de rationaliser ce qui permet d'être bien dans le pays d'accueil.

***Samia :** On ne peut plus faire marche arrière, on est partagé, des choses sur lesquelles on a beaucoup évolué en tant qu'émigrés et d'autres qui tirent vers le bas et qui rappellent le fonctionnement de là-bas.*

***Georgette :** Euh, moi j'ai passé très longtemps à être partagée comme ça. C'est-à-dire d'être en France et puis, quelque part je suis ailleurs aussi.*

Ce sentiment d'être partagé, vient révéler une certaine nostalgie d'un Liban idéalisé. Mais cette nostalgie ne s'attache pas uniquement au lieu mais au temps. Ainsi, c'est aussi la nostalgie d'une période, de la jeunesse passée dans ce pays. Il est en effet associé à un moment où la vie a été intense avec des événements et des expériences singulières vécues. Évoquant la nostalgie du Liban, c'est la musique et les chansons du patrimoine qui sont mises en avant.

***François :** Figure-toi que cet été, j'écoutais le fils de Wadih el-Safi en train de chanter Wadih el-Safi, ça m'a fait quelque chose quoiqu'on en dise.*

***Ibrahim :** La nostalgie, elle est toujours là, la nostalgie. Fayrouz, les paroles de Fayrouz, directement en trois secondes, ça me ramène en enfance, dans le pays.*

***Samia :** Ça je confirme.*

***Bassam :** C'est vrai comme elle a dit ma femme tout à l'heure, c'est un pays, qu'on a, qu'on a... qui est dans notre nostalgie, parce qu'on l'aime, on l'a connu comme ça. Et c'est vrai peut-être à travers les Rahabneh, et Fayrouz, tu sais, tu, tu... tu construis un pays, un rêve d'un pays. Un pays qui n'existe pas. C'est un pays imaginaire.*

***Nathalie :** Et puis en plus je me rendais compte que peut-être je me rattachais à un souvenir idéal, que j'avais idéalisé peut-être quelque chose.*

La nostalgie concerne également le Liban d'avant-guerre, et qui amène à être dans une recherche constante de ces moments de prospérité du pays. Ce Liban-là est décrit comme un réel paradis perdu, suite à la guerre non pas à la migration. La migration, constitue aussi une recherche de cette prospérité associée à cette période.

**Nathalie :** *Aujourd'hui si tu veux un regard un peu raisonnable et... et politiquement correct, tu te dis, c'est un gâchis, c'est... et pas politiquement, mais aujourd'hui, l'analyse que je fais c'est, c'est pas le sujet, mais c'est, effectivement, c'est vraiment dommage parce que... quand mes parents et nos grands-parents nous parlaient du Liban, tu te dis mais qui aurait eu l'idée de venir en France si on avait eu, si on avait vécu dans un pays tel que nous le raconte nos parents et nos grands-parents.*

**Salim :** *C'était vraiment, vraiment l'apogée du Liban... Les années 60-70 jusqu'en 75, c'était vraiment, vraiment... mais le paradis sur terre, quoi. [...] On n'enviait aucun autre pays, ni l'Europe, ni les EU. On était vraiment bien. [...] je pense que le Libanais qui a mon âge, il veut toujours, euh, euh... retrouver le Liban des années 60-70, de par la nostalgie etc. Mais, il ne pourra jamais, même s'il n'y avait pas eu de guerre. Même s'il n'y avait pas eu de guerre, il n'aura jamais le Liban des années 60-70.*

**Samia :** *Ce que je remarque chez lui, quand on écoute Fayrouz, quand on regarde les... c'est plus du regret... Plusieurs fois il me montre, dans les restaurants ils ont toujours l'habitude de mettre les photos de Sahet el Chouhada [la place des Martyrs] à l'époque, dans les années 70...*

**Ibrahim :** *Oui, 70*

**Samia :** *Et on écoute Farid el-Atrach, et c'est toujours plus... le regret comment c'est devenu aujourd'hui, c'est dommage, ça se passe mal. Mais voilà, c'est la nostalgie sans plus...*

**Bassam :** *Et donc, devant cette réalité, je suis allé à la fac, à la fac de sciences à Beyrouth. Et à peine on a commencé, deux ans, c'était dans la joie, c'était très beau, c'était une très belle période, c'est là où tu découvres beaucoup de gens, qui viennent de tout horizon du sud, du nord, de la montagne etc... C'est vraiment, c'est, c'est, c'est magnifique, tu, tu trouves tous les libanais. En plus, c'était des débats d'idées, on discute, voilà etc.*

Même si c'est le Liban d'avant-guerre qui est très valorisé et idéalisé, la nostalgie concerne également la période de conflit. La nostalgie de l'ambiance de la guerre, période de rapprochement culturel, et de jeunesse pour les participants.

**François :** *C'est-à-dire moi je comprends très bien les gens qui ont monté un café et qui s'attachent à ça, il y a une certaine nostalgie de la guerre. Une certaine nostalgie de l'ambiance qui régnait au Liban pendant la guerre. Et là, je donnais le côté, si tu veux le côté négatif, mais il y avait beaucoup de côtés positifs. Je ne sais pas s'ils étaient liés à la guerre elle-même mais il y avait aussi des formes de solidarités, des formes d'amitiés qui se créaient, des formes de, de, rapprochement, des aventures humaines, enfin... [...] Il y*

*avait un côté folklorique, y compris dans les musiques, dans les chansons, c'est là que j'ai découvert Marcel Khalifeh, Ziad el-Rahbani, enfin ces...*

**Catherine :** *Même moi je les connais [sourires]*

**François :** *C'est, c'est... Toutes ces... et je garde une forme de tendresse, une forme de nostalgie et ça c'est vrai, je te dis jusqu'en 82, jusqu'à l'invasion israélienne.*

**Nathalie :** *Ce qui me revient à l'esprit, c'est plutôt, la nonchalance, la vie tranquille en fait, la rigolade avec les copains, le fait que... voilà ce que... Peut-être que la seule projection que je pouvais me faire de mon propre souvenir du Liban, c'est ce qu'ont vécu mes parents et c'était plutôt... tant qu'ils arrivaient encore à travailler, parce que mon père était en association avec ces deux frères, ils avaient une boîte d'imports- exports et ça fonctionnait assez bien, jusqu'à je ne sais plus quelle année de la guerre au Liban, mais tant que ça fonctionnait bien, c'était quand même un rythme de vie agréable. On arrivait à monter à la montagne l'été, à retrouver des copains. C'était pas... On n'avait pas les préoccupations de la jeunesse aujourd'hui.*

Cette nostalgie amène à recréer dans le pays d'accueil, des éléments qui permettent le lien avec le Liban perdu. Il s'agit ainsi de ramener le Liban en France, de créer des liens avec des Libanais, de rechercher des choses qui rappellent ce pays qui manque en en gardant le bon. C'est aussi un retour aux sources, qui est d'autant plus présent que l'âge avance.

**Véronique :** *Ouais mais tu... t'as oublié un détail... tu as trouvé un petit paradis qui ressemble à Beyrouth.*

**Salim :** *Alors, nous avons trouvé un petit paradis mais ça, ce n'est pas dans son sujet.*

**Véronique :** *Ben si, parce que tu recrées...*

**Salim :** *Nous avons...*

**Véronique :** *tes racines dans un autre pays*

*[...]*

**Salim :** *Finalement on a décidé d'acheter une petite maison en Espagne dans le sud et j'ai retrouvé le Liban des années 60 parce que c'est vide, et il y a de l'espace. Euh... les, les...*

**Véronique :** *Montagnes*

**Salim :** *Les montagnes sont vides, c'est vert, euh. Euh... Les gens sont très gentils, excessivement gentils, comme des Libanais.*

**Véronique :** *Ouais*

**Salim :** *Accueillants, euh... pas cher comme les années 60 au Liban, euh et voilà.*

**Samia :** *Parce que le milieu et l'entourage ici est beaucoup plus libanais que marocain, on ne connaît pas de Marocains du tout dans notre entourage, donc il y a plus de Libanais, c'est pour ça.*

**Ibrahim :** *Sauf la famille bien sûr*

**François :** *Et puis plus je vieillis, plus j'aime l'arak, et j'aime moins le vin. Tu vois, donc Je comprends que le... Moi je me moquais de, de... des vieux chez nous qui trouvaient que Wadih el-Safi était...*

**Bassam :** *Le Liban je sens c'est à côté, il ne me manque pas beaucoup parce que ici je vis avec tous les Libanais. Je suis dans un milieu que... associatif libanais, euh...*

Entre idéalisation et nostalgie d'un côté et déception de l'autre, s'instaure alors avec le Liban une relation d'amour et de haine. L'amour lié au passé, l'attachement aux personnes restées au Liban et aux lieux aimés, et une haine liée à une déception qui se réactualise continuellement lors des séjours et face à la situation toujours instable au Liban.

**Bassam :** *Bien que le Liban c'est Fayrouz, c'est le Liban de nostalgie qu'on aime tous. Mais sur le terrain, on est schizophrène, on ne... C'est pas ça. Le Liban qu'on a, qu'ils nous apprennent, il n'existe pas. Sur le terrain c'est autre chose.*

**Salim :** *Mais le Libanais souffre maintenant de, de... de... euh... de.... par exemple moi je dis ça me manque, le social et tout ça. Mais il y a plein de choses qui ne me manquent pas, et l'eau, et l'électricité, et les routes, et les, les, le manque de civisme et... les gens sont devenus dingues... et le Libanais souffre hein ! Il souffre !*

**Ibrahim :** *C'est notre... Bon on aime, on aime notre drapeau, on aime... quand on y va au consulat, à l'ambassade... on n'a plus envie de retourner au Liban parce que quand on voit déjà ici comment c'est fait, ça t'as, t'as un mini Liban qui...*

**Bassam :** *Donc ce pays nous a rien donné, il nous a refusé complètement, lui. C'est lui qui nous a refusés complètement. Mais on l'aime toujours*

**Georgette :** *C'est pas le pays, c'est le système*

**Bassam :** *Mais on l'aime toujours*

**Georgette :** *Le pays il refuse pas, c'est le système qui refuse.*

**Bassam :** *Le système il refuse, en plus c'est ce que dit ma femme, je, je la rejoins sur un truc douloureux, douloureux...*

**Georgette :** *Oui. Donc c'est mitigé, oui. Oui, parce que on a notre vécu qui n'est pas, qui n'est pas drôle. Et, et... et il faut pas baisser les bras, mais les gens... Non, mais le changement ça devient difficile. J'espère que dans la nouvelle génération... Mais notre génération au Liban c'est... (silence)... C'est pourri (rires). C'est mon idée. [...]*

**Bassam :** *Ah oui, oui ! Beaucoup de déception, beaucoup de déception, beaucoup. C'est pour ça, il n'y a rien qui m'attire pour aller vraiment.*

## **Thème 4 : Allers-retours : Quel « chez soi » ?**

L'utilisation du terme « rentrer » est représentative du sentiment d'appartenance aux deux pays. En effet, ce terme est utilisé tantôt pour parler du « retour » au Liban pour des visites, tantôt pour évoquer le fait de revenir en France.

Les allers-retours n'impliquent pas uniquement un voyage, mais il s'agit d'un réel aller-retour dans l'espace et dans le temps, un aller-retour psychique qui induit beaucoup d'émotion.

***Véronique :** Mais au Liban, c'est le seul pays quand l'avion se pose, t'as les larmes aux yeux... Je ne sais pas pourquoi*

***Salim :** Moi plusieurs fois, je suis sorti du Liban, je suis rentré de vacances.... Je suis rentré de vacances et j'avais les larmes aux yeux...*

***Véronique :** Et même quand l'avion se pose, peut-être on vieillit pas bien, quand l'avion se pose à Beyrouth, t'as un truc, tu as cette chaleur, cette moiteur spéciale et puis tu as tous les gens avec les ballons, là... tu sais, c'est un accueil l'aéroport...*

***Salim :** Même, les, les... même les employés d'aéroport avec leurs chariots et tout ça, et tu sais, taxi, taxi, machin, ça y est tu revis le truc...*

Il paraît ainsi important d'aborder la question du premier retour. Il s'agit d'un moment essentiel, qui peut être scénarisé, qui est possible une fois que la situation est stable en France.

***François :** Alors je suis retourné je ne connaissais pas Catherine encore à l'époque je suis retourné 8 ans plus tard. J'y suis retourné en fait quand j'ai refait ma vie, quand j'avais bien refait ma vie, quand j'avais un boulot à la télévision, je gagnais bien ma vie etc. J'ai mis du temps, j'ai mis huit ans quand même avant de retourner la première fois. [...] En plus j'ai voulu scénariser un petit peu le truc. J'ai appelé mes parents la veille de mon départ alors je leur ai dit « Écoutez, je pense revenir, enfin, venir passer quelques jours au Liban », ma mère me dit « Quand ? » Je dis « J'arrive demain ».*

Ils parlent de leur premier retour au Liban après la migration comme un moment de choc face aux changements, et la confrontation à la destruction post-guerre.

***Bassam :** Parce que les Syriens sont entrés dans la région, et puis soi-disant c'était la paix, machin, on peut rentrer. Je suis rentré. Et le plus grand choc, que tu vis aussi, quand tu reviens dans un village que tu l'as quitté dans un état donné et tu reviens, tu le vois complètement transformé.*

**François :** *Alors le taxi a traversé toute la dahieh janoubieh [banlieue sud], les immeubles étaient défoncés, je me souviens. J'ai vu un immeuble coupé heik, bil noss [comme ça, au milieu]. Il y avait encore les radiateurs, les radiateurs de, de, de chauffage, qui pendouillaient et qui pouvaient tomber à n'importe quel moment, qui étaient accrochés encore par les tuyaux et qui pendaient dans le vide au dessus de la rue, c'est, c'est... Tu passes en dessous et tu te dis, ça va tomber sur ma figure ce truc. Donc Beyrouth était encore... Mais c'est, pas du tout comme aujourd'hui. Je ne sais pas si tu as connu ce Beyrouth-là. Je ne sais pas quel âge tu as. Et donc j'arrive chez mes parents, bon tout le monde, et toute la famille, on boit un coup, on mange, etc. et puis le soir, on commence à discuter Untel qu'est ce qu'il est devenu, il est mort, Untel qu'est ce qu'il est devenu, il est mort, Untel qu'est ce qu'il est devenu, il est mort, (soupir) Bon, ça, ça me choque, et puis euh...*

**Salim :** *Quand j'ai amené ma femme pour la première fois, c'était un peu dur, bon, c'était encore le bordel, ça venait de sortir de la guerre etc. les autoroutes, les machins...*  
**Véronique :** *[...] là j'arrive et je vois les vestiges de la guerre, parce que moi j'ai entendu mon père parler de la seconde guerre mondiale en France qu'il a connu, la guerre d'Algérie, tout ça... et là arriver et voir des pans d'immeubles comme ça dans le vide, et je... « Ah putain ! » J'ai eu un choc, j'ai vraiment... Ah ouais c'était ça.... C'est... Ils ont tout détruit, tout était cassé, tout était cassé... 92, tout était pété...*

Cette peur d'être confronté à la réalité du Liban est toujours actuelle, notamment en lien avec l'idéalisation du Liban. Elle peut, comme chez Nathalie, constituer un frein à des visites fréquentes au Liban.

**Nathalie :** *On a très envie d'y aller et en même temps j'ai la crainte, parce que je l'ai un tout petit peu vécu, mais je crois que je la vivrais beaucoup plus difficilement aujourd'hui, du choc de ce que j'attends du Liban, de ce que je croyais du Liban et de ce que je vais retrouver. Déjà quand je suis allée en 2003, enfin toutes les infrastructures routières avaient changé, j'avais gardé tu vois, des visions, le trajet vers l'université, le trajet vers l'école Jamhour, certains boutiquiers qui étaient encore là... Enfin une vie de quotidien que je n'ai pas retrouvée. Il y a de grands buildings maintenant, Beyrouth n'est plus ce que j'ai quitté. Voilà.*

**Bassam :** *Bien que le Liban c'est Fayrouz, c'est le Liban de nostalgie qu'on aime tous. Mais sur le terrain, on est schizophrène, on ne... C'est pas ça. Le Liban qu'on a, qu'ils nous apprennent, il n'existe pas. Sur le terrain c'est autre chose.*

Se pose ici la question des séjours au Liban, et de ce qui fait que certains participants y vont régulièrement et d'autres moins. Ce qui ressort, c'est que les voyages au Liban sont en grande partie liés aux personnes qui y vivent encore. C'est pour maintenir ce lien que les voyages se font. Une autre caractéristique, c'est d'être prêt à partir au Liban à tout moment pour aller soutenir la famille restée là-bas.

**Nathalie :** *Quand j'étais étudiante, on rentrait quasiment tous les étés. On a arrêté d'y aller... J'ai arrêté d'y aller à partir du moment où on s'est marié, on a eu des enfants. On y a été le premier été après notre mariage, on avait déjà ... Marine, et après... si tu veux il y avait chaque...*

**Henri :** *Et tes parents ont arrêté d'y aller quand ?*

**Nathalie :** *Mmm... Je ne sais pas... On y allait aussi quand il y avait mes parents.*

**Ibrahim :** *La dernière fois... Moi j'y étais il y a 2 ans pour le mariage de mon petit frère, on s'est rassemblé tous ensemble depuis... c'était la première fois depuis 28 ans, on s'est retrouvé tous ensemble en même temps. Et la fois où on était allé pour passer des vacances avec Samia et Ziad, parce que Karl n'était pas né, c'était en 2006.*

**Catherine :** *En juin, parce que tu as été le [le père de François] voir en mai, et qu'il a vu des photos de Lili [Layla]*

**François :** *Donc là, si tu veux j'étais retourné mais je retournais comme ça, mais c'était pas drôle, je retournais pour voir mon père, c'était pas... euh... c'était pas retourner en vacances.*

**Bassam :** *Aujourd'hui il n'y a rien qui me retient, ma mère elle est morte, décédée, mon père il y a longtemps. Si je vais, c'était pour moi, pour lui faire plaisir. D'accord pour lui faire plaisir. Mais maintenant qu'elle n'est plus là, je n'ai pas... Je ne suis pas obligé, je n'ai pas d'obligation.*

**Ibrahim :** *Oui, maintenant, les, les seuls trucs qu'il nous fait c'est que les parents sont âgés maintenant, à chaque fois que le téléphone il sonne... surtout quand il sonne à des heures... on a tout de suite l'idée qu'il y a un truc et il faut se préparer pour y aller. C'est déjà arrivé que j'ai plié bagage en une journée et que je suis parti, parce que mon père était à l'hôpital...*

Entre contrainte et obligation, les séjours au Liban ne semblent pas toujours être des moments plaisants, avec une sorte d'angoisse notamment chez Georgette et Bassam qui évoquent un moment de soulagement au moment du retour en France. Dans l'axe suivant nous aurons l'occasion d'évoquer ces angoisses ressenties au Liban.

**Bassam :** *Donc ce qui explique que quand on va au Liban pour nous ce n'est pas des vacances, si on va au Canada c'est des vacances, si on va à Singapour c'est des vacances, si on va n'importe où c'est des vacances. Mais aller au Liban c'est une obligation. [...] Tu sais quand je suis bien, c'est quand je suis à l'aéroport de Beyrouth à l'intérieur. Ça y est, on va rentrer en France. Dès que on sera à l'intérieur, on va rentrer, c'est incroyable ! C'est un moment vraiment de paix, et on se dit après, maintenant les vraies vacances commencent. Il nous faut des vacances. (Rires)*

Si ce couple accepte cette contrainte, d'autres participants évoquent des freins pour effectuer des voyages au Liban. La situation instable du Liban en constitue un de ceux évoqués, avec le coût excessif des voyages avec la famille. Pour Samia et Ibrahim, c'est leur expérience au Liban pendant la guerre de 2006, qui les empêche d'y retourner. Nous évoquerons plus longuement ce conflit dans une partie à part.

**Véronique :** *Voilà ! Et... Et après, après c'était... bon après... Après moi j'ai vu l'état sanitaire au Liban et j'ai dit moi je n'emmène pas Cassandra tant qu'elle peut pas avoir tous les vaccins, Hépatite, machin, Typhoïde, j'étais un peu...*

**Salim :** *De toute façon on était fauchés (rires)*

**Véronique :** *De toute façon on était fauchés.*

**Claire :** *Et si on n'a pas pu y aller ces derniers temps c'est que c'est vrai que... il y a... c'est plus compliqué à organiser mais pour des raisons... Alors pour des raisons évidemment de, de situation au Liban où on sait pas trop comment ça se passe, mais c'est surtout aussi pour des raisons familiales, on avait chaque fois quelque chose en été qui faisait qu'on ne pouvait pas partir.*

**Nathalie :** *[...] Par exemple là il y a eu, ne serait-ce que les histoires de poubelles, que les histoires de... de... du problème des, des, comment dire, des réfugiés syriens, qui sont sous les tentes, qui vivent des choses pas faciles, mais qui... le pays n'est pas stable aujourd'hui. Donc ça ne me dit rien d'aller dans cette situation, et pourtant Dieu sait si j'ai pas envie de leur [ses enfants] montrer le pays.*

**Ibrahim :** *Et la fois où on était allé pour passer des vacances avec Samia et Ziad, parce que Jad n'était pas né, c'était en 2006.*

**MS :** *Ah !*

**Ibrahim :** *Le premier jour on est arrivé, le deuxième jour ils ont kidnappé les machins et le 3<sup>e</sup> jour, 4<sup>e</sup> jour on a réussi à quitter le pays, parmi les premiers,*

**Samia :** *Et depuis...*

**Ibrahim :** *Par la Syrie on est parti... Par la Syrie et tout ça...*

**Samia :** *Et depuis, on a toujours peur de repartir enfin... Donc je l'envoie pour voir ses parents, et moi je reste ici avec les enfants.*

**Ibrahim :** *Il n'y a pas que la peur, il y a tout, il y a le mode de vie, tous ceux qui vont là-bas avec des enfants, ils reviennent tous malades, les microbes et tout...*

**Samia :** *Et tous les ans on décide de partir pour rendre visite à la famille, pour faire justement découvrir le pays aux enfants, il se passe quelque chose et ça refroidit les projets et on se calme.*

Face à cet aller-retour qui vient aussi illustrer l'entre-deux dans lequel se trouvent les migrants, l'idée de la migration de retour est présente. Il s'agit en effet d'un désir latent de rentrer de manière définitive au Liban. Même si cette idée est là, elle peut soit être prise en compte, soit mise de côté et le retour semble inenvisageable.

**Claire :** *Là, ça sera plus compliqué si un jour je me dis il faut rentrer au Liban, je pense que ça sera plus compliqué de s'adapter à la vie libanaise. J'y retourne avec plaisir, mais je me dis pas je vais vivre au Liban.*

**MS :** *Est-ce que ça a déjà été envisagé, un retour définitif ?*

**Claire :** *Non, non. Non jamais.*

**MS :** *Pour quelles raisons ?*

**Claire :** *Parce que finalement ben déjà au départ, avec mes parents on s'est intégré et puis, et puis voilà. Et puis après ben je, avec mon mari, j'ai épousé un Français et c'est vrai que c'est plus compliqué de retourner vivre au Liban. Si j'avais épousé un Libanais, peut-être que ça se serait posé, enfin peut-être que la question se serait posée autrement. Mais bon la question ne se pose pas.*

**MS :** *Et est-ce que vous avez déjà eu l'idée de repartir vivre au Liban définitivement ?*

**Ibrahim :** *Non. Mais il n'y a rien là-bas, il n'y a pas d'avenir. Tous les jours on suit les, lui le pays en lui-même c'est notre pays, on l'aime, mais y a rien, y a rien qui encourage pour retourner au Liban. Ni politiquement, ni financièrement, ni...*

**Nathalie :** *Mais malgré tout, si tu veux étant... étant tous en... au Liban... euh en France, et voyant la situation au Liban économique, militaire, familiale, la guerre ou pas.... Pas du tout stable... Non, c'était pas envisageable. Et puis en plus je me rendais compte que peut-être je me rattachais à un souvenir idéal, que j'avais idéalisé peut-être quelque chose.*

**MS :** *Donc ça n'a jamais été un débat...*

**Nathalie :** *Non, non, non... jamais....*

Entre désir de retour et principe de réalité, la question s'est posée pour d'autres participants avec une certaine difficulté d'exclure la possibilité d'un retour. La nostalgie maintient le désir, et les visites au Liban agissent comme un appel de la réalité.

**François :** Alors, il y a deux ans, j'ai eu une proposition dans le cadre de mon travail, de partir au Liban comme expatrié. Ça veut dire avec un énorme salaire, euh... avec un logement de fonction, une, une, une voiture, enfin avec ... Ce que... ce dont beaucoup de gens rêvent. Et puis j'ai dit non à l'époque, euh, Layla a dit non.

**Catherine :** C'est Layla qui a dit non, c'est notre fille qui a dit Non

**François :** Layla a dit non parce qu'on venait de déménager.

**Salim :** J'ai déjà pensé à rentrer et c'est ma femme qui m'a retenu. Hors de ma vue toi !  
[s'adressant à sa femme] C'est ma femme qui m'a retenu et elle a eu raison.

**Véronique :** Non mais faut que tu expliques pourquoi tu pensais à rentrer.

**Salim :** Je pensais à rentrer parce qu'en 92-93, tout le monde est rentré. Tous les Libanais qui étaient à l'étranger surtout dans... surtout, avec une situation pas trop stable, et ... euh, et... dans des pays, pas trop sympas, comme le Canada où il fait froid, ou comme la France où c'est dur, euh... ou comme... l'Arabie saoudite etc. Il y a beaucoup de Libanais, à un moment donné, il y a eu une exode de, de, de Libanais qui sont sortis, je dirai vers les années 89-90. Après, tous ces Libanais qui sont sortis quand, quand la guerre est finie, ils ont décidé de rentrer parce que, le, le, le... ils étaient pas sortis depuis trop longtemps.

**Bassam :** On a... à un moment donné j'ai cru que je veux élever mes enfants au Liban, je veux que mes enfants reviennent dans ce pays, j'ai essayé de créer, des opportunités économiques là-bas, j'étais complètement, arnaqué, par mes associés.

**Georgette :** Volé complètement

**Bassam :** Volé complètement, ni loi ni justice.

**Georgette :** Des menaces,

**Bassam :** Des menaces, des trucs...

### **Axe III – Être parent : Transmettre ou pas ?**

La question qui s'est posée au cours des entretiens, c'est le devenir parent quand on s'est construit dans un environnement violent, et quand on est loin de chez soi. Que transmettre de son vécu, de son histoire ? Qu'est-ce qui se transmet inconsciemment à travers les manières d'être, la communication non verbale ? Est-ce que cette transmission est liée au vécu collectif de guerre ou est-elle en lien avec l'histoire individuelle et familiale ? Celle-ci étant marquée par le vécu de violence pendant les conflits, cette transmission semble être à la jonction de l'individuel et du collectif, tout comme le trauma.

#### **Thème 1 : Devenir parent – Un bouleversement accentué par la migration**

Devenir parent est illustré par un moment de bouleversement, de changement radical dans le mode de vie, mais aussi dans la manière d'être. C'est un mélange de sentiments qui montre l'intensité de ce qui est vécu à ce moment-là.

*Henri : C'est... Enfin nous, comment on vit moins, la...comment dire...*

*Nathalie : Le bouleversement hormonal ! (rires)*

*Henri : Voilà ! Mais c'était, c'était je me souviens... Je pense que c'est plus à la naissance où j'ai réalisé la chose, où c'était vécu comme un bonheur effectivement en fait. Un changement de notre vie, et aussi comme un bonheur.*

*Véronique : Mais bon lui les couches de son temps, c'était les langes que tu laves. Et il venait m'aider autant qu'il pouvait. Lui de son côté il n'avait personne. Et c'est juste un Wow !*

*Salim : Non c'est beau !*

*Véronique : C'est un atterrissage violent quoi !*

*Salim : Mais ça forge hein ! Ça forge, et l'homme, et la femme...*

*Véronique : Et le couple...*

La grossesse est un moment vécu comme très agréable, même si l'annonce de la grossesse dépend de la planification ou non. Ils évoquent presque une période idyllique pour le couple, et de bonheur intense. Que ce soit les hommes ou les femmes lors des entretiens, ils

s'accordent à dire que le fait de devenir parents les a bouleversés autant qu'il les a rendus heureux.

**Catherine :** *Je faisais beaucoup de chantiers à l'étranger, donc avec Lalou on prenait souvent l'avion, elle était dans mon ventre. Elle a beaucoup visité l'Allemagne à cette période-là. Non, c'était très sympa. Et j'en avais un [François] qui était impatient pour, pour...*

**MS :** *Oui, pour vous la grossesse [m'adressant à François]*

**François :** *Ah ! Moi je ne m'attendais pas du tout à ça, enfin je ne m'étais pas du tout préparé à ça, on n'avait pas décidé qu'on voulait un enfant, on allait faire la fête comme des fous furieux...*

**Catherine :** *On sortait souvent*

**François :** *Euh... donc ça a été un... une surprise. Mais il faut dire que je n'ai pas hésité longtemps à me faire, enfin... à me... je me suis très vite fait à l'idée, après la grossesse... la grossesse, j'ai pris 10 kilos, moi pendant la grossesse, après j'ai dû...*

**Catherine :** *Tu ne les as pas perdus*

**Nathalie :** *On était très contents d'avoir un bébé, mais voilà, c'était pas, c'était pas... c'était pas accepté, on a entendu des choses pas très sympas quoi. Voilà, mais voilà, je continue à dire que... après l'arrivée d'un premier enfant, c'est magique, c'est la seu... c'est la première chose que j'ai dit à toutes mes collègues qui attendent leur premier enfant... C'est... Moi je pleurais de joie en fait. C'est vraiment, c'est pas l'expression, je me retrouvais, j'étais assise, le moindre, la moindre petite émotion, j'avais les larmes qui tombaient de bonheur en fait.*

**Véronique :** *Ah moi ! J'étais comme un lapin. Ben en fait, moi j'ai une maladie et pendant la grossesse tu produis la prolactine. Dix-sept kilos, grosse vache. Et il m'a dit qu'est ce que tu es belle enceinte. Et plus j'étais grosse et plus il me trouvait belle.*

**Salim :** *C'est la plus grosse poitrine au monde !*

**Véronique :** *Et les Libanais, ils aiment bien les bazouzs comme ça ! [fait le geste pour mimer une grosse poitrine]*

**Salim :** *Je rigole ! Je plaisante ! [...]*

**Véronique :** *Et moi j'étais très cool, enfin j'étais pas du tout inquiète, je savais que ça allait bien se passer. Euh... ffff... Non, superbe !*

**Samia :** *C'était [La période de grossesse] chouette [rires], c'était bien, et on l'a annoncé à la famille*

**Ibrahim :** *Oh ben c'était bien, c'était une période un peu dure parce qu'on a déménagé en même temps, tout ça, sinon non, c'était bien. Avec les familles c'était un beau moment...*

**Georgette :** *Moi quand je suis enceinte, j'ai trois mois des envies, je vomis. Donc c'était pour les trois enfants. Karim il est le troisième, il y a sept ans entre lui et Kamal. Moi je*

*pensais que, avec le troisième... Karim... Bassam il n'osait pas avoir les enfants, parce que mes trois premiers mois sont insupportables. C'est pas psychologique, ne cherche pas... C'est, c'est... Tu peux pas décrire ça.*

**Bassam :** *Les trois c'était pareil [rires]*

**Georgette :** *J'ai pas un problème psychologique, c'est pas ça. Mais il y a beaucoup de femmes à qui ça arrive,*

**Bassam :** *Bien sûr*

**Georgette :** *Mais c'est insupportable. Mais, je lui dis là le troisième ça va être différent et je ne sais pas quoi. C'était pas différent. Trois semaines et Pouf ! ça recommence. Ça c'est pour les 3, c'est pareil. Sinon la grossesse, c'était bien.*

**Bassam :** *Ben oui, comme les autres.*

**Georgette :** *C'était très bien*

**Bassam :** *C'était comme les autres. C'est le bonheur. Trois mois, après c'est le bonheur. C'est le bonheur, c'est très agréable d'avoir un troisième enfant. C'était beau à voir, c'est, c'est superbe.*

**Claire :** *J'ai eu la chance d'ailleurs, à part bon, le début de la grossesse, je ne sais pas si je peux le dire, mais j'avais des nausées et des vomissements, ça... mais c'est marrant parce que c'était pendant un mois, tout le deuxième mois, et après ben je vivais normalement, et j'ai fait beaucoup de choses étant enceinte, donc bon...*

Le fait d'être éloigné de sa famille ne permet pas d'avoir un étayage suffisant, pour pouvoir avoir un rythme serein. En effet, pour Salim et Véronique, ce manque d'étayage a été très difficile à supporter, créant une sorte d'huis-clos familial.

**Salim :** *De toute façon on était fauchés, la première année on bougeait pas, on était là, avec elle... Un enfant sans aide... c'est, c'est...*

**Véronique :** *Très dur...*

**Salim :** *Toi si tu veux avoir un enfant, rentre au Liban, hein ! Tu, tu... es entourée par tes parents, et...*

**Véronique :** *Ah non ! C'est dur à Paris, c'est dur ! C'est Hard, hein !*

**Salim :** *À Paris, seul avec un enfant, c'est Hooooooooooooou... [...]*

Cela met au premier plan les représentations en lien avec la parentalité dans le pays d'origine, et dans le pays d'accueil. Ces deux représentations sont comparées et servent de référence pour expliquer certains comportements par exemple, et certains ressentis. La parentalité remet en jeu alors la question de l'appartenance. La parentalité serait ainsi un héritage culturel, à quoi se rajoute une transmission familiale des compétences parentales.

**François :** *Après je n'avais jamais changé de couches,*

**Catherine :** *C'est vrai qu'il s'occupait vraiment bien de sa fille*

**François :** *À la limite des couches pipi, mais des couches caca jamais je n'avais pensé pouvoir faire ça, et pourtant je l'ai fait. Je me suis mis à faire la cuisine.*

**Catherine :** *Si on voulait manger tu avais intérêt à faire la cuisine*

**François :** *Enfin bref, je suis devenu... je suis devenu papa poule quoi.*

**Catherine :** *[...] Tu étais un gars bien, c'est un mec bien. Pas Libanais du tout (sourire), pas méditerranéen, c'est-à-dire il s'occupait de sa gamine.*

**Salim :** *Moi j'ai appris plein de choses hein ! Ben des choses que j'aurais peut-être pas appris au Liban.*

**Véronique :** *Au Liban t'aurais pas touché.*

**Salim :** *Peut-être pas, peut-être, peut-être pas...*

**Claire :** *Je rigole parce que c'est vrai que, mais je crois que ça c'est notre côté oriental, on est très mère poule. Enfin je sais que moi ma mère avec moi, c'est pareil. Oui, et je pense qu'on peut remonter des générations, on aime bien entourer nos enfants, savoir ce qu'ils font, savoir si tout va bien euh... Je pense que... Je pense que c'est surtout notre culture qui fait ça, déjà... Parce que j'essaye de réfléchir, et je pense que, c'est vraiment dans notre culture. Je pense qu'on est tous comme ça... Non ? [Rires] J'ai l'impression que surtout les mamans, c'est des mères poules, on veut que notre enfant soit toujours très bien etc. [...] J'ai quand même l'impression que culturellement, on a quand même cette tendance-là. On a déjà une base, donc après, et après qu'en tant que mère il faut effectivement, faire un effort pour ne pas être trop envahissante, ne pas dire tu dois me dire où tu es, ne pas être trop, trop là, voilà.*

**Samia :** *Je pense, par rapport à Ibrahim, il est très protecteur, il a ce côté-là, et moi de nature, je suis comme ça, donc les pauvres enfants, je ne vous dis pas, [Samia et Ibrahim rigolent] c'est des enfants de vrais méditerranéens, voilà, mais sinon je pense qu'on n'y réfléchit pas, ça vient naturellement.*

Avec la parentalité naît une sorte d'identification à ses propres parents, avec une prise de conscience de ce qu'ils ont pu vivre comme angoisse par rapport à la situation au Liban. Cela est rendu possible par l'accès à la parentalité.

**Nathalie :** *Si il y avait une sorte d'angoisse permanente, pas que nous, nous vivions, mais que mes parents, et je veux bien le croire vivaient, c'est la peur d'une voiture piégée [...] Mais je sais que mes parents étaient plutôt de nature, enfin surtout maman, de nature anxieuse. [...] Je ne m'en souviens plus très bien, et je sais que le 2 avril est une date que maman n'oubliera jamais.*

**Salim :** *Mais... je... je... Maintenant je comprends la situation des parents de l'époque.*

**Véronique :** *Tu imagines les parents ??*

**Salim :** *Ouais...*

**Véronique :** *Comment ? Enfin je ne sais pas si je peux... [...] Donc nous maintenant on a peur, pas pour nous, on a peur pour notre fille, pour les gosses quoi. Et tes, tes, parents... Ton père remarque, il était cool. Mais Marcelle, combien de fois elle a dû prier pour ses enfants ? Où est-ce qu'ils sont ?*

**Salim :** *Hmmm. Nos ... Les parents...*

**Véronique :** *Ils dormaient pas...*

**Salim :** *Je me mets à leur place*

**Véronique :** *Ils dormaient pas à mon avis...*

**Salim :** *À l'époque avec la guerre et tout, et les enfants qui sortaient... [...] Donc on était tous la même situation. Mais... on ne pensait pas aux parents, en fait. Aux parents, parce que mes amis, ils avaient des parents ! Mais ils sortaient, fêtaient, à la montagne, euh...*

Face à ce vécu intense de la parentalité, il y a un investissement de la relation parent enfant, notamment quand la migration peut isoler. Ils évoquent une relation proche avec leur enfant.

**Salim :** *La première année avec un enfant, à Huis-clos, Mère-Père-F... Enfant. [...] En fait, on est, on est, on est très soudés.*

**Véronique :** *On est très fusionnels*

**Salim :** *Très fusionnels*

**Véronique :** *On est un triangle [fait le geste avec la main].*

**Catherine :** *Non, c'est vrai que toi et Lalou, vous avez... D'un autre côté, on est des parents... on adore notre fille, c'est...*

**François :** *Comme tous les parents quoi !*

**Catherine :** *Eh. Mais je crois qu'on a carrément une sorte d'admiration extraordinaire de notre fille*

**François :** *Ah ça c'est toi qui décrète*

**Catherine :** *Qui décrète que j'admire ma fille ? Oui ! Ah oui, moi je l'adore, ma doudou, elle est drôle, elle est intelligente, elle est belle, enfin bref... [rires]. Attends ! On a de la chance !*

**François :** *Après on se demande qui est Libanais ici ! [rires]*

**Catherine :** *Non, mais c'est vrai que tu n'as jamais... qu'il n'a jamais été... Il s'est accroché quoi. La nuit il se levait pour faire le biberon, euh... enfin oui. Un papa sympa quoi, un papa bien !*

Entre parents « poules », et familles fusionnelles, se pose la question de la séparation. En effet, la manière dont la séparation est gérée par les parents, et par les enfants peut donner des indices sur l'intensité des angoisses parentales.

Le vécu des premières séparations pour les parents semble difficile. Dans un premier temps, ce sont les moments de séparation psychique, et de basculement entre le moment fusionnel parent/nourrisson et le moment où l'enfant commence à investir des objets différents (école etc.). Quant à Claire, elle évoque un moment très spécifique de séparation à la suite de la grossesse qui a nécessité une hospitalisation d'une semaine de sa fille, à quelques semaines de la naissance.

***Claire :** Oui, alors elle c'est particulier en plus, parce que... on a été... enfin séparé... Oui, parce qu'elle avait trois semaines et en fait elle est tombée malade. Et à trois semaines, les médecins préfèrent hospitaliser pour suivre, pour voir s'il y a quelque chose de grave. Et heureusement, il n'y avait pas quelque chose de grave, et effectivement, pendant oui, bien une bonne semaine, elle était à l'hôpital. Donc une semaine, à trois semaines, ça, ça c'était très dur. Ça c'était très dur... Ça c'était très dur, surtout que ma fille aînée, elle disait tout le temps où est le bébé ? Elle avait un an et demi, où est le bébé ? Où est le bébé ? Ah c'était dur. Donc elle avait trois semaines à l'époque et elle est restée trois semaines à l'hôpital, mais c'était une semaine très difficile.*

***Salim :** Non il y avait une autre séparation...*

***Véronique :** Non, non, non, non*

***Salim :** Si, si, laisse-moi parler s'il te plait. L'homme parle !*

***Véronique :** J'ai bien vécu celle-là, toi pas.*

***Salim :** Il y a une autre séparation, c'est qu'elle dormait avec nous jusqu'à l'âge de 5 ans*

***Véronique :** 7 ans*

***Salim :** Non, 5 ans. Et puis, on... dans sa chambre...*

***Véronique :** En fait, en haut, il y avait 16 m<sup>2</sup> de chambre, et une petite chambre ici, et la salle de bain là.*

***Salim :** Donc on lui a fait sa chambre,*

***Véronique :** On lui a laissé les 16 m<sup>2</sup>*

***Salim :** On lui a fait sa chambre, on lui a fait un lit en superposé avec un salon en bas, Barbie et tout, machin... [...] Elle avait 5-6 ans et... on lui a dit, voilà à partir de maintenant, tu vas dormir ici et tout ça. Et là, euh... j'étais pas sûr si elle a souffert plus que moi hein. Parce que j'avais tellement l'habitude de l'avoir dans mon lit, jusqu'à l'âge de 5 ans, que, que, que j'arrivais pas à couper le cordon quoi.*

***Véronique :** Mais ca c'est...*

***Salim :** On a ... tous les deux hein !*

***Véronique :** Ah non ! Moi...*

***Salim :** Pas toi ?*

***Véronique :** Ah non moi ça me faisait bien chier qu'elle soit dans mon lit,*

***Salim :** Moi, moi si j'arrivais et je me disais... putain, elle est là-bas, et tout. Est-ce que ça va aller ?*

***Véronique :** Elle dormait pas en fait.*

**Salim :** *Et toute la nuit moi je, moi j'allais et je dormais avec elle, jusqu'à ce que... Non, c'était, c'était... moi j'étais une mère louve.*

**MS :** *Vous avez parlé d'inquiétude au moment où ils sortent, moi je me demandais comment se sont passées les premières séparations avec Karim, si vous vous souvenez vraiment tous les deux des premiers moments où vous étiez séparé.*

**Bassam :** *Parce qu'il y a des séparations avec Karim ?*

**Georgette :** *C'est-à-dire quand il va à l'école*

**Bassam :** *Karim il avait envie d'aller à l'école, il était très content de rentrer à l'école. Mais je crois qu'on était entraîné. On était entraîné... [...] Sinon la seule fois où j'ai pleuré c'est avec Kamal, parce que Lama la fille, tout un sang d'encre, elle s'exprimait fort et... Je ne veux pas aller à l'école, je ne veux pas, je veux rester avec ma mère, je veux une couche et le biberon. [Rires]*

**Georgette :** *Ah ! Non... la séparation, c'était la séparation qui s'est passée avec moi, parce que c'est moi qui restais avec eux à la maison, et chaque fois je laisse un enfant à l'école, et je suis toute seule, je me sens bizarre, je suis toute seule.*

**MS :** *Et si je vous dis la première séparation, à quelle séparation vous pensez ?*

**Samia :** *Pour moi, quand il est rentré en maternelle, parce que je l'ai gardé pendant 3 ans. Ziad n'est jamais resté, pas une seule fois avec une nounou, ni gardé par qui que ce soit. J'ai fait un enfant c'est pour le garder, quand il rentre à l'école, je peux reprendre ma vie, c'est un peu mon fonctionnement.*

Dans un deuxième temps viennent les moments de séparation plus longue, pour des voyages scolaires ou pour des voyages à l'étranger. Ces moments-là sont associés à un vécu de manque intense associé à une inquiétude.

**Ibrahim :** *Une seule fois l'année précédente, il est allé avec la classe en vacances d'hiver.*

**Samia :** *C'était dur [rires]*

**MS :** *Pour ?*

**Ibrahim :** *Pour nous tous quoi ! C'était la première fois qu'il sortait de la maison, la première fois qu'il n'était pas là. Il était ailleurs et même pas le téléphone pour... pas de téléphone, on communiquait à travers une boîte vocale, c'est-à-dire lui il laissait un message, et nous on laissait un message.*

**Véronique :** *Elle avait jamais dormi chez mon père elle avait jamais dormi nulle part hors de la maison. C'est pas dormir hors de la maison, c'était juste, le couper. Fallait couper le cordon quoi. C'était pas possible. Et de toute façon ça s'est super mal passé.*

**MS :** *Pour elle et vous ?*

**Salim :** *Elle a pleuré et tout,*

**Véronique :** *Ben lui, il a fait une semaine de dépression*

**Salim** : *Moi j'ai déprimé*

**Véronique** : *Il est allé chez le médecin*

**Salim** : *Le médecin m'a arrêté, j'ai fait une dépression je suis resté... Non... c'est, c'est... On est une famille un peu spéciale.*

**MS** : *Inquiet ?*

**Salim** : *Non ! Séparation, coupure, quelque chose...*

**Véronique** : *On t'enlève un bout de toi*

**Salim** : *On m'a enlevé quelque chose.*

**Véronique** : *On t'enlève un bras pendant 12 jours.*

**François** : *Il n'y a jamais eu de rupture brutale. Si, la première fois qu'on l'a envoyée toute seule en avion, au Liban. C'est au Liban qu'elle est allée la première fois ?*

**Catherine** : *Je ne sais plus*

**François** : *Ou aux États-Unis ? Non la première fois qu'on l'a envoyée aux États-Unis, seule. Là j'ai un peu flippé.*

**Catherine** : *Chez son copain.*

*[Long échange sur la prononciation des prénoms arabes]*

**François** : *Donc voilà, la première fois qu'on l'a envoyé aux États-Unis chez Pierre, elle avait 12 ans, 13 ans.*

**Catherine** : *Je suis nulle sur les dates.*

**François** : *Elle avait 13 ans. Mais on n'a jamais angoissé, tu sais. Il n'y a jamais eu... Bon j'ai flippé un peu, parce que c'est les EU, et elle allait toute seule et en plus eux habitaient, il n'y avait pas de vol direct pour la ville où ils habitaient, donc il fallait qu'elle se pose à, c'était où, c'était New-York c'était Cincinnati ?*

**Catherine** : *La' [Non] c'était Cincinnati. C'était un petit bled du genre*

**François** : *Donc il fallait qu'elle se pose dans un autre aéroport, qu'elle fasse la correspondance toute seule. Mais ça s'est bien passé.*

**Nathalie** : *Quand elle part, quand elle part en classe de neige, c'est deux nuits en car, je n'en dors pas... Je ne dors pas la nuit quand elle fait le trajet en fait, parce que tu as entendu les accidents, il y a des cars qui se sont renversés, un chauffeur ivre, un... Non, j'ai peur en fait. Je ne sais pas si je suis comme toutes les mamans, je crois que je suis... Je connais. Marie-Claude [sa sœur] elle est pareille. Marie-Claude elle les empêchait de faire plein de choses. Mais je ne sais pas si les mamans françaises sont comme moi.*

**Henri** : *Ben si, maman elle dormait pas quand on sortait.*

Le dernier extrait de Nathalie, nous amène à parler des questionnements autour du fait de l'impact du vécu sur cette inquiétude accrue et sur ce vécu intense de déchirement au moment des séparations. Est-ce une spécificité du vécu personnel et familial, du vécu de guerre, ou de la culture ? Faisant le lien avec le vécu de guerre, et le fait d'avoir une conscience accrue du danger ancre les inquiétudes parentales dans une sorte de réalité comme peut l'évoquer Nathalie.

**Nathalie :** Et moi l'angoisse comment elle s'est manifestée, c'est justement ces séparations en fait, pas quand elle est chez ma belle-mère, je prends de plus en plus conscience, en fait, il nous est arrivé après de faire des voyages en amoureux, partir à Prague, partir... Et là je me dis, tu imagines... Enfin c'est là où j'ai toujours conscience du danger, si jamais il y a un problème, si jamais...

**Henri :** On fait des choses qu'on n'aurait jamais fait dans ma famille...

**Nathalie :** Moi je laisse des lettres en fait, en disant si jamais il arrive quoi que ce soit on souhaiterait que les enfants soient pris par...

**Véronique :** Mais là c'est pas la guerre, là tu vas partir...

**Salim :** Ah non, là c'est pas la guerre !

**Véronique :** Là tu vas partir en psycho familiale !

**Salim :** Là c'est la famille !

**Véronique :** La pauvre tu vas nous voir pendant 12h chacun et je te donne de l'Atarax !  
[S'adressant à moi]

**Salim :** Là je vais consulter.... en direct ! Je vais même te payer [rires]... Là tu vas me, m'écouter pendant deux heures !

**Véronique :** Mais ce qui est mignon, c'est qu'on est tous les deux conscients des casseroles familiales. Parfaitement... On en parle.

Les angoisses parentales semblent primer sur les angoisses de séparation de l'enfant. En effet, elles sont peu évoquées, sinon c'est pour évoquer le fait que c'était plus simple pour l'enfant que pour eux.

**Nathalie :** Et c'est vrai que c'était... J'avais besoin d'appeler toutes les quelques heures pour savoir comment ça se passait. Mais c'était une enfant très facile en fait si tu veux, c'était pas... Il n'y avait pas de souci de santé, pas de crises de pleurs, de peur de, de... d'éloignement en fait.

**Henri :** De son côté

**Nathalie :** Oui, très sereine en fait, bébé serein.

**Véronique :** Et Martin, son référent [à la crèche] une fois, deux fois, partait revenait, normalement, les autres enfants ils couinent 3 secondes et puis ça va, mais l'autre [Cassandre] c'était des crises, et crises, et des crises. Il me dit écoutez tant que vous ne serez pas convaincue que Cassandre sera bien chez nous, ça ne sera pas possible. Et lui [pointe du doigt Salim], mais non ne la laisse pas arrêter !

**Salim :** Mais elle avait 3 ans !

**Véronique :** Non ! elle avait 18 mois.

**Salim :** 18 mois tu l'as mis là-bas !

**Véronique :** Oui [rires]. 18 mois !

**Salim :** Mais... Comment veux-tu... Madame ! Mais... 18 mois !! C'est, c'est, c'est... un bébé quoi !!

**Véronique :** Non mais la séparation c'est pas 10 mois !

***Georgette :** Mais quand je ramenais Kamal [le frère de Karim], je m'attendais à ce que je lui manque un peu, il est rentré, il a commencé à jouer, il m'a dit bye bye ! J'ai dit quoi ! Il pleure pas ! Comment ? [rires] Attends c'est moi qui ai sortie et qui pleurait dehors ! Avec Karim, non.*

## **Thème 2 : Transmission des valeurs culturelles**

Avec la parentalité, se pose ainsi la question de ce qu'on choisit de transmettre du vécu et de la culture qui nous habitent.

Dans cette recherche, mis à part Georgette et Bassam qui sont tous les deux libanais, les couples rencontrés sont mixtes. L'idée de la transmission est alors au premier plan, avec un choix quant à ce qu'on veut transmettre ou pas de la culture de l'autre. En effet, il s'agit d'être partie prenante de l'histoire de l'autre pour permettre la transmission de la culture du parent migrant. Le Liban semble avoir une place importante dans la famille, et dans le couple, comme en témoigne l'enthousiasme de Véronique et Catherine qui sont françaises.

***Catherine :** Si ! [par rapport au fait qu'elle parle arabe] kahweh [café] je comprends ! Bala seccar, kahweh bala seccar, nbid, bira amol maarouf... [sans sucre, café sans sucre, vin, bière, s'il-vous-plaît] Non mais je pense aussi que je n'ai pas envie de comprendre, parce que moi j'adore le pays je trouve ce pays magnifique, j'aime beaucoup l'énergie qui s'en dégage et je suis vraiment bien au Liban [...]*

***Véronique :** Et un jour je lui dis mais Salim, c'est quoi la guerre ? C'est quoi l'histoire ? Parce que... il me dit non, c'est un bus qui a explosé dans le quartier arménien... Enfin le truc... euh... Alors maintenant moi je lis beaucoup, je suis dans le Roman de Beyrouth, je lis beaucoup, beaucoup de bouquins, j'adore l'ambiance quand on connaît et il m'a dit : « on part ! ».*

Cela permet au Liban d'être au centre de la vie de famille, d'intégrer le pays d'origine dans la vie quotidienne, à travers les habitudes, les coutumes. D'ailleurs l'histoire du couple avec le Liban commence dès les moments de la rencontre.

***Véronique :** En sachant que mon père est français et ma grand-mère est libanaise d'Egypte, mon arrière-grand-mère est de Kartaba [un village du nord du Liban] ... [...] Bref, donc la vie passe, et moi je rencontre mon mari et... [silence] Il y a... « Ah ! ta grand-mère est libanaise » - « Oui, d'ailleurs viens, elle va te faire à manger et tu vas en avoir pour 50 quoi... Mange, mange ! [...] On s'... On s'... On s'est marié, on a fait un*

*traiteur libanais pour le mariage, mais tout simple hein !, c'était à la campagne dehors, on a mis hommous, tabboule, machin... alors les gens... C'est quoi ? Je dis ben c'est libanais, allez, on se jette dans le fleuve !*

**Ibrahim :** *On s'est rencontré dans un restaurant libanais (rires)*

**Samia :** *Toujours le Hommous (Rires)*

**Ibrahim :** *Hommous Tabouleh (Rires)*

**Nathalie :** *Et d'ailleurs je ne sais pas si c'était une exposition sur les phéniciens où on s'était rencontrés ? Non ! C'était sur Soliman. Mais il n'y avait une partie aussi sur les phéniciens ?*

**Henri :** *Soliman, ou Saladin, c'était ?*

**Nathalie :** *Saladin ! Saladin ! Voilà à l'Institut du Monde Arabe.*

Il apparaît que cela est considéré comme un atout qui permet de créer un certain équilibre dans l'éducation des enfants. Dans l'évolution cela est considéré comme une richesse, avec l'idée que certains pans de la personnalité seraient libanais et d'autres français.

**Claire :** *Quelque fois il me dit : « c'est pas grave, laisse les un peu, laisse leur un peu d'espace, t'inquiète pas ». Oui, oui il me dit ça. Mais pareil, est-ce que lui, c'est parce que c'est sa façon d'être, enfin voilà. Lui dans son enfance, il avait 7 ans par exemple, il allait chercher le pain et il revenait, ses parents l'envoyaient ils ne se posaient pas de questions. Mais moi à 7 ans je n'allais pas acheter toute seule le pain. Enfin des petits détails comme ça qui font que voilà. Heureusement qu'on est 2 personnes différentes, et ça permet d'équilibrer, voilà !*

**Salim :** *Maintenant, euh... ce qui intéresse peut-être Michèle, c'est que Cassandre est née en France, elle a été élevée en France et tout ça, mais elle a un côté chez elle, qui est très oriental.*

**Véronique :** *Ah ouais !*

**Salim :** *Euh. Son, son sourire, son, son...*

**Véronique :** *Elle est très solaire.*

**Salim :** *Sentiment...*

**Véronique :** *Son smile... elle est solaire.*

**Salim :** *Euh... Sa loyauté envers d'autres personnes, sa sociabilité...*

**Véronique :** *Elle est très sociable... Très sociable...*

**Salim :** *Et ça, je pense que c'est grâce....*

**Véronique :** *Au Liban...*

**Salim :** *Au mélange... euh... au half-cast. C'est-à-dire que euh... un mariage mixte...*

Qu'est-ce qui permet de transmettre des éléments de la culture ? La cuisine semble être un vecteur de transmission primordial. Dès la rencontre du couple, comme nous l'avons vu plus haut, la place de la cuisine libanaise est centrale. Autour d'un plat libanais, c'est l'occasion de parler du pays d'origine, d'évoquer certains souvenirs. Mais c'est aussi la première chose que les parents évoquent quand ils essaient d'imaginer ce que leur enfant connaît du Liban.

**Samia :** *Ben on vit déjà avec, à travers la bouffe...*

**Ibrahim :** *On mange, on mange... moi je suis traiteur événementiel mais libanais ! Alors, alors vous voyez, le hommou, le caviar d'aubergines, c'est déjà avec toute la communauté libanaise ici, ben notre enfance hein !*

**Claire :** *Il y a beaucoup d'occasions [de parler du Liban], enfin... [souponne] je ne sais pas, un plat qu'on mange... On parle souvent du Liban [sourit]. [...] Et puis quand ils mangent libanais, ils aiment beaucoup aussi, quand on va chez les grands-parents, c'est il faut qu'on mange libanaise parce qu'on n'en mange pas tous les jours... Parce que moi je fais libanais mais pas tous les jours [rires]. Il faut du temps ! Et puis c'est meilleurs chez mes parents en fait [rires].*

**François :** *Ah ! A toutes les occasions ! Déjà si tu veux moi je fais la cuisine libanaise. Yaaneh [c'est-à-dire] quand je me suis mis, je fais des plats français aussi. [...] Chaque plat avait une histoire ! [Rires]*

**Catherine :** *Tu l'as remarqué ?*

**François :** *La mjaddara a une histoire, le zaatar a une histoire. C'est un peu la madeleine de Proust le zaatar. Jusqu'à maintenant si tu ouvres le placard chez moi, ça sent comme chez ma grand-mère, ça sent le zaatar, ça sent le thym et la lavande, comme dit la chanson. Mais c'est exactement ça. Donc chaque plat a une histoire. Donc je parle du Liban à chaque fois.*

**Nathalie :** *Elles connaissent quoi du Liban ? Je ne sais plus...*

**Henri :** *Elles ont déjà mangé libanais !*

**Nathalie :** *Ah oui ! Elles aiment bien. Elles aiment bien la cuisine libanaise.*

C'est pareil pour la musique qui donne l'occasion de parler du Liban, qui est en même temps source de souvenirs, et vecteur de transmission. C'est à travers la musique libanaise, traditionnelle avec des chanteurs cultes qui sont cités.

**Nathalie :** *Il y a une chanteuse aussi, Majida el Roumi, elle sait que j'aime bien...*

**Henri :** *Ah mais elles connaissent aussi les chansons, les débuts de chansons,*

**Nathalie :** *Kelloun Zendoun sayarat [comptine libanaise]*

**Ibrahim :** *Voilà, des liens de cœur, c'est Fayrouz, c'est Wadih el Safi, c'est Marcel Khalifeh... Ces chansons-là. [...] Oui, c'était l'engagement Marcel Khalifeh. Il a décrit*

*avec sac san... chaque sanch... chaque chanson il a décrit le moment, le... par exemple quand il a chanté Beyrouth el madineh sawda w hazineh [Beyrouth, ville noire et triste], j'étais dans Beyrouth dans une voiture, sans lumière, avec les bombardements tout ça. C'est-à-dire la chanson elle tombait à point.*

**Bassam :** *Mais Karim tout seul il aime Fayrouz par exemple.*

**Georgette :** *Oh la la ! Il adore la chanson !*

**Bassam :** *C'est lui qui me met Fayrouz, il aime...*

**Georgette :** *Hiba Tawaji*

**Bassam :** *Hiba Twaji, il a découvert avant Voice.*

**Georgette :** *Il l'a suivie ici, oui il l'a suivie ici.*

**Bassam :** *Et, donc à travers ça, c'est-à-dire une... le vécu, c'est pas l'intellectuel, le vécu de tous les jours, ça intéresse Karim.*

La transmission des valeurs, se fait également à travers des manières d'être, marquées par le vécu. En effet, Claire évoque qu'elle a transmis la foi et la fatalité à ses enfants, quelque chose qui l'a beaucoup aidée à survivre pendant la période de conflit. Georgette et Bassam parlent quant à eux du désir de partir, comme quelque chose qui a été transmis par leur propre migration.

**Claire :** *Donc on s'en remet à Dieu. Et ça, on transmet à nos enfants et après on espère qu'on peut transmettre et on espère que ça chemine dans leur esprit, se dire que voilà, on fait de notre mieux, mais après on s'en remet à Dieu. Amerna la Allah ! (rires).*

**Georgette :** *C'est aussi l'esprit de départ. Parce que Lama elle est partie, elle est à l'étranger.*

**Bassam :** *Elle est partie, comme nous elle est partie*

**Georgette :** *Même Kamal il était à l'étranger. C'est-à-dire, ils, cette idée de partir, de quitter le pays et partir...*

**Bassam :** *Les parents ils sont déjà partis, alors pourquoi pas eux*

**Georgette :** *Cette idée de partir elle est forte, elle est facile... pas de patrie.*

**Bassam :** *Pas d'attachement à un pays*

**Georgette :** *Donc elle est facile. C'est ça chez nous, c'est-à-dire... Il y a ces côtés aussi.*

**Bassam :** *Ils ont pas cet attachement*

Ce qui est prégnant en tout cas, c'est que c'est une vision idéalisée du Liban qui est racontée. Ce pays est valorisé, mettant en avant les bons côtés du Liban rêvé, et valorisé comme tout objet d'investissement perdu. Nous avons évoqué la nostalgie, c'est ce qui porte la transmission.

**Claire :** *Je pense qu'ils doivent se dire que c'est un pays où on va beaucoup à la plage [Rires]. Je pense hein, parce que... Où on mange bien, et fait très chaud, mais c'est normal parce qu'à chaque fois qu'on y a été avec eux, c'était l'été et il faisait effectivement très chaud.*

**MS :** *À votre avis, qu'est-ce qu'ils connaissent du Liban ?*

**Nathalie :** *Que c'est un beau pays...*

**Henri :** *Euh...*

**Nathalie :** *Que ça ressemble à la Corse,*

**Henri :** *Qu'on y parle arabe et français, que c'est sur la méditerranée, qu'il y fait beau, que les gens sont à priori plaisants...*

**Nathalie :** *Je me demande si je ne leur ai pas parlé des phéniciens aussi, que c'est nos ancêtres, au même titre que les gaulois sont les ancêtres des français.*

**Henri :** *L'enjolivage de la libanaise c'est-à-dire, c'est nous qui sommes à la base de toutes les civilisations méditerranéennes... [...]*

**Nathalie :** *Donc ce qu'elle connaît du Liban, voilà, c'est ça. C'est la vision très idyllique. Puis après quand il y a... Quand il y a un personnage important, genre Carlos Ghosn, et tout ça, qui est libanais... Mika ! Il est libanais ! (rires)*

**Henri :** *Enfin si !*

**Nathalie :** *De mère oui !*

**François :** *Layla massalan bet oulila [par exemple tu lui dis] quel est le meilleur restaurant au monde, pourtant je l'ai emmené dans, au... on est allé manger chez Hélène Darroz, restaurant 3 étoiles au Michelin, d'accord ? Elle te dit le meilleur restaurant c'est Cookley [Restaurant français réputé à Beyrouth]. Sa référence culturelle et culinaire c'est Cookley... [Rires]*

La deuxième génération s'approprie alors cette vision idéalisée du Liban. Elle se consolide également à travers la transmission des liens forts avec le Liban, et à travers les liens maintenus avec les personnes restées là-bas.

**Ibrahim :** *Ben on parle, quand, quand on appelle un peu la famille, quand ma mère passe un coup de fil, ou quelque chose, ou un des frangins, ou la frangine ils vont là-bas. C'est-à-dire c'est lié à un événement qui va se produire dans la famille.*

**François :** *Oui, et depuis 2000, on essaye d'y aller tous les deux ans en gros. Jusqu'au jour où Layla est devenue très attachée au Liban, elle te racontera. [Rires de Madame] Et là, elle veut y aller tous les ans. Donc depuis quelques années, là ... au moins elle, elle veut y aller, toutes les années.*

Ils évoquent également la question de la langue arabe. Le fait d'être un couple mixte peut être un frein à la transmission de la langue du pays d'origine. C'est une double-transmission, au conjoint et aux enfants qui demande un engagement des deux côtés, difficile à tenir. En effet, à l'exception de Karim, qui peut parler un peu arabe, tous les autres ne comprennent pas l'arabe et ne le parlent pas. Ils peuvent exprimer une sorte de regret de ne pas avoir appris l'arabe aux enfants, mais aussi une réelle difficulté à transmettre la langue.

**Henri :** *Voilà ! Ils connaissent, ben si ! Tu as été essayé, même si c'est pas conclu... complètement concluant de nous apprendre le libanais... Donc elles doivent connaître.*

**Nathalie :** *Je ne désespère pas, j'ai trouvé l'application, il faut juste qu'on pratique. C'est toi qui montre de la mauvaise foi !*

**Henri :** *C'est juste que la période des cours, est un peu longue... On a un cours tous les ans pendant l'été... [rire] Faudrait juste accélérer un petit peu les fréquences mais à part ça, je pense qu'on est sur la bonne pente.*

**Nathalie :** *Il faut qu'on trouve le temps !*

**Henri :** *On va y arriver ! Au bout de cent ans on aura peut-être fait*

**MS :** *Et il parle arabe ?*

**Ibrahim :** *Non,*

**Samia :** *Non, quelques mots. Et comme son père est plus français que les français [rires] il parle jamais en arabe à ses enfants, il m'interdit de leur parler en arabe.*

**Ibrahim :** *Non, non... marocain, oui.*

**Samia :** *Si, et en même temps il ne veut pas qu'ils apprennent le marocain, mais il n'a fait aucun effort pour que les enfants parlent en français... en arabe... en libanais, parce qu'ils leur parlent toujours en français.*

**Catherine :** *Je lui dis mais tu sais c'est comme papa quand il est avec ses potes, il parle un peu français au début pour te faire plaisir, et puis la soirée avance, et ils basculent au libanais, et puis toi tu ne suis plus du tout. Donc elle, elle a voulu s'y mettre, mais c'est mignon parce qu'elle discute avec, avec Lamia. De temps en temps elles s'écrivent avec le 3, et le 7 à l'envers [symboles communément utilisés pour écrire libanais avec des lettres latines]. Je crois que c'était sur Facebook.*

**François :** *hkiteh ma'a arabeh ? hekyetik arabeh ? [Tu lui as parlé en arabe ? Elle t'a parlé arabe ? - s'adressant à moi]*

**MS :** *La'. [Non]*

**François :** *Moi je la soupçonne de comprendre un peu plus qu'elle ne veut dire.*

**Catherine :** *C'est... ça fait 20 ans.*

**François :** *Maintenant bon, le ayn, le h, le th le zh, [énumère des lettres arabes qui sont difficiles à prononcer] ce n'est pas évident !*

**Catherine :** *Elle t'a toujours entendu parler. Pas à elle, mais elle t'a toujours entendu parler arabe. Et c'est vrai qu'au bout d'un moment, même moi qui ne comprend pas*

*l'arabe, au bout d'un moment là quand tu discutais, il y a des trucs que moi je comprenais. Je comprends pas tout, mais au bout de 18 ans,*

**Véronique :** *Mais euh... Mais il y a un truc aussi, c'est qu'on... Enfin, Salim, regrette de ne pas lui avoir appris l'arabe.*

**Salim :** *Oui je regrette...*

**Véronique :** *Mais c'était pas ma langue du tout.*

**Salim :** *Même si c'était pas ta langue, j'aurais dû vous parler toutes les deux... Enfin lui parler en arabe et tu aurais appris toi... [...] J'aurais dû lui chanter... je ne connais même pas une chanson. On n'est pas très chansons arabes.*

Si le fait d'être un couple mixte peut être un frein à la transmission de la langue, un autre frein est abordé : l'impossibilité d'aller au Liban. En effet, cela apparaît comme une nécessité pour pouvoir parler du Liban. Comme un désir qui ne peut être assouvi, de montrer visuellement à leur enfant les lieux de leur enfance.

**Samia :** *Moi j'essaye de le faire, mais je le fais de façon générale, il sait qu'on est plus méditerranéens, et ça passe plus à travers les amis de son père, il sait qu'il est plus libanais que marocain, mais si Ziad ne pose pas de question, c'est pas Ibrahim qui ira vers lui, pour lui dire, lui transmettre des choses, c'est le pays, c'est la ville, c'est comme ça les choses...*

**Ibrahim :** *Oui, et en plus on n'y va pas vraiment pour avoir l'occasion. A chaque fois qu'on décide de partir il y a un évènement, il y a quelque chose... hop.*

**Nathalie :** *Moi je suis contente et j'ai hâte de leur montrer un jour sereinement ce pays. De faire un pèlerinage, un pèlerinage sympa, pas... [...] Henri connaît déjà, mais... je me demande si je ne verserai pas toutes les larmes. Quand tu essayes de refaire ton histoire, de remonter, passer sur des endroits et dire ben là j'ai... C'était le trajet que je faisais tous les jours pour aller à l'école, là je descendais voir ma grand-mère c'était là. C'est le boutiquier de la grand-mère.*

### **Thème 3 : Transmission du vécu de guerre : une histoire difficile à raconter**

Si la transmission de la culture libanaise est possible, la transmission du vécu semble plus difficile. En effet, il s'agit de raconter sa propre histoire qui va du vécu de guerre à la migration. Si la migration a permis de mettre à l'écart dans l'espace cette histoire, ce qui apparaît également, c'est un désir de tourner la page. Ce qui est mis en avant c'est l'évitement de la transmission pour ne pas encombrer les enfants de cette histoire. Ce qui est raconté est plutôt le vécu anecdotique, avec un évitement conscient de la transmission.

***Claire :** Mais bon, ils savent que j'ai vécu mon enfance et mon adolescence au Liban, pendant la guerre. Après, nous ce qu'on raconte, mais c'est vrai que comme on les a vécus... je dis on, parce qu'avec mes parents aussi ça nous arrive d'en parler, mais... après ce que les enfants retiennent, je ne sais pas, des détails peut-être pas, mais des situations, des anecdotes, peut-être.*

***Salim :** Oui mais on ne parle pas de mauvaises choses du Liban. On parle des vacances qu'on a... qu'on a passées en famille. Enfin, on parle des expériences en commun qu'on a vécues. On ne parle pas des... Je parle de souvenirs moroses, de mon côté. Enfin j'ai pas.... J'ai pas souvent parlé...*

***Véronique :** Non je ne pense pas. Ben ça, c'est elle qui le dira. [...]*

***Salim :** Mais je lui jamais parlé de, de la guerre et de l'ambiance guerre et... et de ce qui se passait et les choses glauques dont j'ai parlé tout à l'heure.*

***François :** Comment dire, parce que... parce que ça m'a lassé. Ce n'est pas pour cacher, ni parce que j'ai peur, ni parce que ce sont des souvenirs pénibles, mais simplement parce que je suis las de leurs histoires chrétiens, musulmans, sunnites, chiites, je crois que c'est complètement débile et futile et inutile. Donc c'est pour ça que... Mais, je ne sais pas, je ne cherche pas à cacher des choses.*

***Catherine :** Non, mais c'est juste qu'on ne t'a jamais entendu parler, on ne t'a jamais vraiment fait l'étalage... Enfin tu vois ? Ce n'est pas un sujet. Oui, ce n'est pas un sujet dont on parle.*

***Georgette :** J'ai tellement été cuite par parler du Liban avec Lama et Kamal que je ne provoque pas l'occasion pour parler du Liban avec Karim.*

Ce qui peut empêcher la transmission peut être la lassitude, le fait de ne pas avoir envie d'en parler, mais ce qui ressort également c'est l'idée de la protection. Ne pas transmettre pour protéger et épargner aux enfants un vécu douloureux. En effet, la transmission est conçue comme une contagion. Si on transmet et qu'on parle de cette histoire, l'enfant sera « touché » par cette histoire.

**Georgette :** *On l'a pas gavé nous aussi*

**Bassam :** *Nous on essaye de l'épargner aussi de cette époque parce que nous aussi on a évolué.*

**Georgette :** *On l'a épargné du Liban.*

**Bassam :** *On l'a épargné de parler du Liban. À sa façon, il a une même façon de moi,*

**Georgette :** *On lui a pas raconté trop... [...]*

**Bassam :** *Je ne veux pas qu'il vive la même chose que j'ai vécu. Je ne souhaite pas.*

**Georgette :** *Il ne faut pas !*

**Bassam :** *Je ne souhaite pas, c'est pour ça que je n'ai pas fait en sorte. [...] Tu vois ? C'était ça... C'est dur. J'ai jamais raconté ça à mes enfants, tu vois ? Je ne voulais pas leur faire vivre je veux dire, le poids de la guerre. Mais, mais je crois que j'ai raconté ça à ma femme...*

**Catherine :** *Mais il y a un côté où il n'y a pas un auditoire, ou alors il [François] a peur de nous fatiguer s'il se met à rabâcher « je me souviens quand ...» ça aurait pu être fatigant, c'est vrai que les seules fois où il en a parlé c'était avec des amis, ou avec des trucs en lien avec son âge à Layla.*

**MS :** *Et qu'est-ce qu'ils savent de la période de conflit ?*

**Ibrahim :** *Euh... Oui, oui... si il sait qu'il y a eu la guerre au Liban, tout ça, mais pas plus de détails.*

**MS :** *Qu'est ce qu'il peut savoir de ce que vous avez vécu au Liban ?*

**Samia :** *Rien.*

**Ibrahim :** *Rien.*

**MS :** *Rien*

**Ibrahim :** *Rien.*

**MS :** *[...] Qu'est ce qu'elle sait de la période des conflits, à votre avis ? Est-ce que vous en parlez ?*

**Catherine :** *Non. Enfin, moi je dirais Non. Ce n'est pas un sujet qu'il...*

**François :** *Elles me disent ...*

**Catherine :** *François a commencé par ça, elles me disent que je n'en parle pas assez, moi je trouve que j'en parle de trop.*

**François :** *De trop, non, je ne dis pas que j'en parle de trop. Moi je pense que j'en parle normalement. Enfin je ne cherche pas à cacher des choses mais il y a des choses que... dont je n'aime pas parler parce que, parce que...*

Ce qui peut être raconté, c'est des anecdotes, des histoires de vie ayant eu lieu pendant la guerre mais dont le ressort est presque anecdotique, des histoires de vie sauvées en épargnant les récits du côté morose. Les souvenirs tristes sont occultés de la transmission, comme ils le sont pour les parents, comme nous avons pu le voir dans la première partie.

**Salim :** *Elle peut connaître le bon côté du Liban, mon enfance. Elle peut connaître euh... mes... euh... mes, mes, mes. Elle connaît exactement ma scolarité au Liban parce que j'étais un fainéant. Elle connaît, le quartier, Hamra.*

**Véronique :** *On l'a emmenée à l'immeuble.*

**Salim :** *IC, mon école.*

**Véronique :** *On l'a emmené à ton immeuble*

**Salim :** *Tout ça. Je lui parle de beaucoup de funny things that happened during my childhood. Comme... [les trucs drôles qui se sont passés durant mon enfance]*

**Véronique :** *Ta childhood était happy ?*

**Salim :** *C'était happy oui...*

**Véronique :** *Ce qu'il mangeait, Boubouffe [snack libanais très connu pour ses Chawarmas], les hamburgers ce qu'il mangeait pancakes chez Carlos !*

**Salim :** *Non, non mais par exemple... Les conneries que je faisais, je lui raconte. Que je faisais soit à la montagne quand on était en été ou à Beyrouth, des petites... des, des, des détails comme ça.*

**Nathalie :** *Et moi j'ai pas ces souvenirs... ce qu'elles connaissent, oui, c'est que c'est peut-être un petit peu mon enfance, enfin j'ai grandi, j'ai été élève des jésuites à Jamhour, j'ai été scout. Elles connaissent deux ou trois de mes amies libanaises*

**Henri :** *Que tu faisais des soirées guitare.*

**Nathalie :** *Les soirées guitare...*

L'évitement de la transmission passe également par l'évitement des nouvelles provenant du Liban. Par exemple, les informations ne sont pas évoquées en famille, ou alors rapidement. C'est une mise à distance du pays et de ce qui peut s'y passer. Les conflits postérieurs sont vécus avec recul.

**François :** *on ne fréquente pas la communauté libanaise tout le temps, on ne regarde pas les nouvelles tout le temps. On regarde pas LBC [chaîne d'informations libanaise qu'on peut capter en France] tout le temps, on n'est même pas abonnés à LBC, enfin... On connaît, on a des amis libanais qui sont, enfin tu as l'impression qu'ils n'ont pas quitté le Liban.*

**Nathalie :** *Je t'avoue que je n'ai plus beaucoup regardé les informations, les seuls trucs dont je me souviens, c'est je crois que c'est 2006, c'est la... le, le sud... La, la... Et c'est quand les israéliens ont envoyé des bombes à défragmentations... [...] Enfin, à te dire vrai, je ne regarde plus... je ne sais même plus ce qui se passe au quotidien au Liban. À un moment, mon père regardait ça pareil, comme quand on était au Liban, et puis là je crois qu'avec la fatigue, il n'a plus trop envie de regarder ça, puis c'est désespérant parce que c'est toujours...*

**Samia :** *Rarement, quand il y a un évènement, quelque chose qui se passe aux informations, mais sans plus... On en parle, on s'inquiète un peu, on appelle si tout va bien là-bas, les parents, c'est tout. Mais après la vie continue. C'est pas quelque chose qui le torture, ou il change d'attitude.*

**Claire :** *On voit ça de plus loin forcément, même si on s'inquiète, on s'intéresse, on veut savoir ce qui se passe, mais c'est pas comme, comme quand on est confronté vraiment à tout ça. Voilà je l'ai vécu avec un peu de recul mais en même temps avec un peu d'inquiétude.*

Cela est accompagné d'une sorte de défense contre le fait d'avoir transmis une image négative de son propre vécu, avec l'idée que la banalisation du vécu de guerre, l'habitude face à la violence, fait qu'il n'y a pas de peur, et pas d'angoisses qui peuvent être transmises.

**Véronique :** *Enfin Cassandre, je pense qu'elle n'a aucun, pour revenir à ton sujet... Aucun traumatisme direct de la guerre qu'a subie son père. Parce que...*

**Salim :** *Parce que je ne lui ai pas transmis, parce que moi j'ai pas eu de traumatisme... [...] Moi j'ai pas eu de traumatisme, des mecs... [...]*

**Véronique :** *Enfin ouais ! C'est... Moi je dirai que Cassandre c'est pas une enfant d'enfant de la guerre. Du tout. Du tout. C'est vraiment pas ça.*

**François :** *Oui enfin c'est parce que je ne perçois pas ça comme un drame... En même temps quand tu as vécu 15 ans, 12 ans je ne sais pas combien ça fait, 75 à 86, 13 ans ça fait, 86... 11 ans là-dedans tu es un peu blasé, ça... ça*

**Catherine :** *Non, mais ta fille aurait pu être politisée. Les machins bidules c'est des cons, c'est des méchants et machin bidule c'est des gentils. Il n'y a pas du tout ce discours là à la maison.*

**Catherine :** *Enfin l'expression quoi, c'est pire que Beyrouth, c'est Beyrouth, ça veut dire qu'il n'y a plus rien qui tient debout quoi ! Et elle avait très peur je pense du pays pendant très longtemps*

**François :** *Je ne sais pas si elle a eu peur, Layla. C'est ta mère qui avait peur.*

**Catherine :** *Akid [C'est sûr] elle a eu peur Layla. Vraiment.*

**François :** *Je ne sais pas si Layla.*

**Catherine :** *Layla me disait qu'elle a fait des cauchemars pendant longtemps et qu'elle a eu peur.*

**François :** *Je ne sais pas, je ne suis pas sûr de ça.*

Si nous parlons de défense, c'est parce que ce qui est mis en avant par les participants, c'est le fait d'en parler ouvertement, de ne pas dissimuler ce pan de leur histoire avec un désir d'être transparent dans ce qui peut être raconté. C'est le manque d'occasion qui fait que le sujet n'est pas abordé. Cela peut montrer une certaine ambivalence, quant à la possibilité d'en parler.

**François :** *Aujourd'hui je pourrai en parler devant elle [sa fille]. Il n'y a rien que je lui, que je ne lui dirais pas devant elle. Je raconte tout devant elle. Il n'y a rien que je ... Je ne lui cache rien, ça c'est sûr. Maintenant c'est possible que je n'en ai pas parlé parce que l'occasion ne s'est pas présentée, mais si elle était là aujourd'hui, je n'aurais eu aucun problème à raconter exactement les même histoires.*

**Véronique :** *On s'est toujours tout dit... J'ai une maman qui était malade, psychiatriquement et je lui ai toujours dit. [...] Tu ne dis pas tout, n'importe comment, mais tu dois... Moi je pense qu'il faut dire. Faut que ça sorte, sinon c'est les gosses qui prennent...*

**Claire :** *Non, j'aborde ça [le vécu] en tout cas, très naturellement, s'il y a des questions je réponds. Mais vraiment ça dépend, ça dépend à chaque fois du contexte, de quoi on parle et ce qui fait qu'on aborde ce sujet-là, je pense qu'à chaque fois ça a dû être différent... [...] Pas très souvent non plus, mais que ce soit avec mes parents, ou mon mari et mes enfants, ça c'est un épisode que j'ai raconté et, ouais on en parle un petit peu encore en famille mais ponctuellement, il faut que l'occasion se présente, mais...*

**MS :** *Et avec Ziad ? Vous en parlez à des occasions précises ?*

**Ibrahim :** *Avec mon fils, non. Non... On ne parle pas vraiment de... Non, non... C'est pas encore l'occasion de parler ou d'ouvrir ce sujet.*

**MS :** *Pourquoi ?*

**Ibrahim :** *Ça ne me dérange pas, si l'occasion se présente on va en parler...*

**Samia :** *Je pense que tant que Ziad ne pose pas de questions, je connais le caractère de mon mari, il ne va pas aller chercher faire ce rôle.*

Face à cette ambivalence, apparaît la question de la transmission de l'inexplicable, avec une crainte d'incompréhension de la part de la deuxième génération.

**Bassam :** *Mais quand il y a quelqu'un [leur enfant] et tu dois t'occuper de lui, de l'autre côté tu veux lui expliquer des choses, mais quand même*

**Georgette :** *Il ne peut pas comprendre pourquoi*

**Georgette :** *C'est impossible*

**Bassam** : *C'est inexplicable*

**Georgette** : *C'est inexplicable, c'est inexplicable.*

**Bassam** : *Il ne peut pas comprendre qu'est-ce qui m'arrive, pourquoi je suis comme ça [au Liban], c'est dur,, dur, dur. Et c'est ce qui nous arrive tout l'été quand on revient [au Liban]*

**Bassam** : *Bil infijarat, la'ano ana bkoun ma'o aghlab el wa'et, eh... mnotfarraj aal souwar... [Les explosions, quand ça arrive, je suis souvent avec lui, et... on regarde les images] Eh c'est inhumain. Du côté humain, bi sir yes'al hol ma' min, w min hawdeh li 'emlo hay ? [Il se met à demander, ils sont de quel côté ceux-là, qui a fait ça ?] Eh, il essaye de se renseigner. Oui. Akid [C'est sûr] c'est humain raddit fe'lo [sa réaction], eno c'est des sauvages. Bil nessbeh lal zbeleh [Par rapport à la crise d'ordures], c'est dégueulasse, c'est bas, c'est très bas. Hatta raddit fe3lo eno [Même sa réaction c'est] c'est quoi ça ?*

Si la transmission est empêchée, c'est aussi en lien avec la difficulté qui apparaît de la part des enfants, de poser des questions, et d'être curieux quant au vécu de leur parent. Peut-être en lien avec ce qui est pressenti, comme défense, et pour protéger le parent, ne pas le mettre en difficulté face à l'impossibilité de raconter. Mais ce qui est mis en avant, c'est une curiosité à minima du passé des parents. Comme dans une attente que leur enfant s'intéresse à leur vécu avant de leur en parler. C'est une manière de mettre en avant la part active de la deuxième génération dans cette transmission.

**François** : *Elle n'est pas curieuse, parce qu'elle n'est pas inquisitrice. Elle n'a pas été formée. Elle écoute si on en parle, mais ce n'est pas du genre à aller chercher des infos, tourner le truc et tout ça. C'est-à-dire si on en parle.*

**Claire** : *Ils posent des questions, et puis je ne sais pas, ils passent à autre chose... Je ne sais pas j'essaye de réfléchir, je n'ai pas en tête. Non, ils écoutent, ils posent des questions, après ils passent à autre chose. Donc c'est assez ponctuel voilà. On ne passe pas trois heures à en parler.*

**Nathalie** : *Et les photos aussi qu'on a. Enfin on a des photos qui ne...*

**Henri** : *Pas beaucoup non...*

**Nathalie** : *Quand on voit les photos du Liban, en tout cas, elles veulent voir en tout cas, moi, les seules fois où on a été au Liban, on a fait des photos et ça les intéresse parfois.*

**MS** : *Vous pensez qu'il a envie d'en savoir plus ?*

**Bassam** : *Écoute, je... il nous donne pas cette impression pour l'instant. Il me donne pas cette impression,*

**Georgette** : *Moi je pense...*

**Bassam** : *Mais c'est quelqu'un qui pose les questions quand il y a des choses qui l'occupent, il vient ouvertement discuter, et il faut convaincre Karim. Il faut le convaincre, c'est pas quelqu'un...*

**MS** : *Vous n'en parlez pas ?*

**Ibrahim** : *Non, non. C'est encore tôt. Peut-être un jour... [...] Il est curieux, il pose des questions, il aime savoir qui, pourquoi ? Il est curieux*

**MS** : *Quand vous parlez du Liban avec Ziad, de votre histoire, vous évoquez votre jeunesse, comment c'était à votre époque ?*

**Ibrahim** : *Non.*

**MS** : *Même avant ?*

**Ibrahim** : *Même avant la guerre ? [souponne] Non, non... C'est pas encore l'occasion de parler ou d'ouvrir ce sujet.*

Ainsi cette transmission se fait, de manière un peu fortuite, à l'occasion, et souvent avec la présence d'un tiers. En effet, c'est au détour d'une discussion entre leurs parents et des amis, ou avec la famille, que les enfants entendent certaines histoires de leur parent. Le tiers permet de décaler la transmission et de la rendre moins adressée directement aux enfants.

**Claire** : *Mais bon, ils savent que j'ai vécu mon enfance et mon adolescence au Liban, pendant la guerre. Après, nous ce qu'on raconte, mais c'est vrai que comme on les a vécus... je dis on, parce qu'avec mes parents aussi ça nous arrive d'en parler, mais...*

**Salim** : *La bombe qu'on a reçu une fois dans la chambre, c'est même pas moi qui lui ai raconté, c'est au Liban qu'on lui a raconté...*

**Véronique** : *Mais, mais Cassandra c'est un peu spécial, parce qu'elle y va tous les étés, donc elle entend des choses là-bas, elle entend « Oui maintenant par rapport à la guerre » pendant la guerre comment ça se passait... [...] Elle entend chez Gabrielle par exemple ! Ou chez Kiki, chez Paco. Euh... Il raconte que vous dormiez dans une chambre et que ça elle a dû l'entendre.*

**Salim** : *Paco ? Elle a dû sûrement entendre que Paco, une fois je lui ai sauvé la vie.*

**Nathalie** : *Après, quand est-ce que je parle du Liban ?*

**Henri** : *Chez tes parents, quand ta mère raconte des histoires*

**Nathalie** : *Ma mère raconte beaucoup, oui des histoires de sa famille parce qu'elle est issue d'une famille nombreuse, elle a sept frères qui étaient tous des chenapans, et donc Marine adore, adore les histoires de famille, et elle est en train d'écrire les anecdotes de maman.*

Ce qui paraît important à noter également c'est que l'entretien de recherche, apparaît comme une occasion de transmission, notamment auprès du conjoint. En effet, souvent sont

abordées des questions qui ne le sont pas habituellement, ou qui ne l'ont pas été. Il s'agit aussi d'une transposition entre ce qui m'est transmis pendant l'entretien, et ce qui l'est pour leur enfant. C'est aussi une occasion de raconter leur histoire, et ils s'en saisissent puisque les entretiens ont été particulièrement longs.

***Bassam :** On leur a communiqué ça, on a communiqué autre chose bien sûr, on a communiqué aussi les idées, les conseils, ce qu'on pense de la guerre, de cette région, comme on parle avec toi, on parle avec eux, on leur raconte un peu comment on pense, pourquoi on est là, pourquoi on est venu en France.*

***Catherine :** Et puis on en discute ? C'est ce que je te disais, ça tombe bien que tu sois là, parce qu'au Liban, tu parles avec les potes, et tous te disent comme, comme le bouquin, que c'était une sorte d'excitation et d'adrénaline et de... Et c'est vrai, il en parle pas souvent...*

***MS :** Là on peut terminer parce que c'est une belle perspective, sur l'avenir, sur la maturité et sur les changements...*

***Bassam :** Mais moi j'avais jamais pensé qu'on allait parler autant et que ça va être comme ça !*

***MS :** Merci beaucoup !*

***Bassam :** De rien Michèle, de toutes façons il fallait, c'était bien de parler de ça.*

#### **Thème 4 : Remaniement des liens avec le pays d'origine à travers les enfants**

Dans ce contexte où il s'agit de faire un choix dans la transmission, les liens avec le pays d'origine sont bousculés à travers les enfants. Qu'il s'agisse des angoisses pendant les visites qui sont plus accrues avec les enfants, ou bien de la manière de revisiter les lieux avec les enfants, s'opère alors une sorte de renégociation. Les participants à la recherche sont divisés entre ceux qui vont régulièrement au Liban, et ceux qui ne sont allés qu'une fois depuis qu'ils sont devenus parents. Salim, François et Bassam et Georgette y vont tous les étés au moins. Claire, Nathalie, et Ibrahim n'y sont allés qu'une seule fois.

Pour les premiers, les enfants ont permis un rapprochement avec le Liban, surtout avec l'âge et l'intérêt grandissant pour le Liban.

***Bassam :** Nous on va au Liban pour passer un peu de vacances, parce que pour l'instant on a le petit [Karim], qui adore aller, puisqu'il a les cousins, il a les copains etc. Mais si vraiment il n'y avait pas cette... cette passion de, de Karim, d'aller... Euh... Peut-être on*

*sera obligé d'aller voir la, la... la grand... Enfin la belle-mère, la maman puisque, elle est là encore et voir encore un peu cette famille. Mais je, je ne ressens pas trop l'intérêt.*

**Catherine :** *Oui, Lalou avait deux ans, c'était en 2000.*

**François :** *Donc Layla avait deux ans, et on est retourné pour la première fois en vacances, sans qu'il n'y ait d'urgence... Ou un problème...*

**Catherine :** *Si, on y est allé une fois avant toi tu voulais me présenter ton pays, c'est ... le côté que tu recherchais. C'est Claude qui est venu nous chercher à l'aéroport.*

**François :** *Oui mais c'était quand la première fois ? 2001 ?*

**Catherine :** *2000, c'était en 2000. Elle avait deux ans, c'était en 2000. [...]*

**François :** *Oui, et depuis 2000, on essaye d'y aller tous les deux ans en gros. Jusqu'au jour où Layla est devenue très attachée au Liban, elle te racontera. [Rires de Madame]. Et là, elle veut y aller tous les ans.*

**Salim :** *On fait des séjours très réguliers, surtout avec ma fille parce que ma femme, son père est... habite en Normandie et... généralement elle profite chaque fois qu'on voyage, elle profite pour aller le voir. Et surtout, les Noël, les fêtes, etc. euh mais nous, ma fille et moi, on profite beaucoup... ma femme aime le Liban en été... Euh C'est la fête, c'est les, c'est les plages, c'est les invitations etc. Ma fille et moi on n'hésite pas à descendre en hiver, on descend le mois de février, le mois de septembre [...] on descend, on descend 2-3 fois par an.*

Pendant les séjours au Liban avec leur enfant, c'est une inquiétude parentale qui est plus présente, avec une peur face à ce qui pourrait leur arriver là-bas. C'est aussi en lien avec les séjours que ces grands adolescents ou jeunes adultes peuvent faire tout seuls au Liban. C'est donc la découverte d'un Liban qui inquiète les parents, et nous pouvons faire le lien avec l'identification plus forte à leurs propres parents que nous avons évoquée plus haut.

**Georgette :** *Donc j'ai jamais vécu la sécurité au Liban et j'ai toujours, toujours été... Il y a une seule chose qui m'inquiète, quelqu'un il sort de la maison il dit je reviens à 16h. Si à 6h euh 16h il n'est pas là, moi à 16h et une minute je commence à m'inquiéter. Et là, ça n'a pas changé en moi. Rien n'a pu enlever ça.*

**Bassam :** *Pour moi c'est pas la joie d'aller. C'est pas la joie, c'est-à-dire je vis dans l'inquiétude pendant un mois puisque... si je ne peux pas empêcher quelqu'un de mes enfants d'aller passer la soirée à Byblos ou à Batroun, mais d'autre côté je suis inquiet pour le chemin du retour, qu'est-ce qui va se passer ? Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Est-ce qu'il est en sécurité ? On n'est pas vraiment à l'aise...*

L'angoisse est d'autant plus grande quand il s'agit d'un séjour que leur enfant peut faire seul au Liban. Il y a une forte crainte et un sentiment de défaut de protection. En effet, en accompagnant leur enfant, les parents sont dans un environnement où ils savent faire en cas d'insécurité. L'enfant seul ne semble pas pouvoir être en capacité de répondre de manière adéquate au climat conflictuel au Liban.

**MS :** *Houweh [Karim] nezil chi marra la halo? [Est-ce que Karim est déjà allé seul au Liban ?]*

**Georgette :** *La' ! Kif hal la' ? [NON ! Comment tu trouves ce Non ?]*

**Bassam :** *La halo la2 ! La halo la' ! [Tout seul non ! Tout seul non !]*

**Georgette :** *Wala wahad mennoun khalayto yenzal la halo ! [Aucun d'entre eux, je ne l'ai laissé descendre tout seul] [Rires]*

**Bassam :** *Hayda el chi ma hassal, bass eno nahna... eno el wade', eza nahna bil sayfiyeh min 'ich aa a'asabna, bil sayfiyeh. Chaher sayfiyeh w 'aychin aa a'asabna. W min hawil ma nfarjeh bass bi hesso aaleyna. Kif eza byenzal ye'aod seneh bi Lebnen ? Yaaneh se'eta ana w emmo badna nenzal ma'o! Tkhayyaleh... Ma betmanna hal chi ana. Ma betmanna. Ma betmanna. Ma betmanna, la'ano nahna eechna echya bechaa, mich la'ano, la'ano ma byen'ech. [Ça ne s'est jamais passé, mais nous... comme la situation... si nous en été on vit sur les nerfs, en été. Un mois d'été et on vit sur les nerfs. Et on essaye de ne pas montrer, mais ils le sentent. Alors imagine s'il descend un an au Liban ? C'est-à-dire à ce moment-là, sa mère et moi, on descend avec lui ! Imagine... Je ne souhaite pas ça du tout moi. Je ne le souhaite pas. Je ne le souhaite pas. Je ne le souhaite pas, parce que nous, on a vécu de mauvaises choses, pas parce qu'on ne peut pas y vivre]*

**Salim :** *Ma femme a moins peur que moi. Moi, moi, moi... je... je ne l'ai jamais envoyée au Liban... enfin si on l'a envoyée deux semaines, seule. Mais c'est la première fois qu'elle descend un long séjour, seule. Et généralement moi je suis en bas je sais quoi faire.*

Le passé et le vécu de guerre, apparaît comme un moyen de protéger les enfants avec une connaissance au plus près de ce que l'insécurité peut faire vivre. Il semble donc difficile d'envisager un voyage pour les enfants seuls qui ne peuvent avoir les mêmes réflexes et la même réactivité en cas de conflit.

**Georgette :** *Dans mon caractère, je dis dans une ancienne vie j'étais un soldat. [...]*

**Bassam :** *Pareil, pareil, oui moi aussi*

**Georgette :** *Même au Liban quand il y a des attentats, ma première réaction c'est d'aller, foncer, faire le mieux possible que tout le monde soit protégé.*

**Salim :** *Et généralement moi je suis en bas je sais quoi faire. C'est-à-dire, si... parce que moi j'ai vécu la guerre, j'ai été à Jounieh j'ai pris le bateau, j'ai été à Chypre, j'ai passé*

*une journée à Chypre avant de prendre l'avion en l'Europe... Euh... Mmmmm [...] Je connais... donc il y a quoi que ce soit, euh... je prends... euh, je prends ma fille et je sais quoi faire avec. [...] C'est pour ça que je dis quand ma fille est en bas et que je suis avec elle, je ne suis pas inquiet parce que je sais exactement quoi faire...*

Cette angoisse paraît donc en lien avec le vécu passé et se transmet parfois de manière inconsciente lors des séjours au Liban. Ceux-ci font remonter des souvenirs, et des angoisses incontrôlées, qui amènent en tant que parent à avoir des comportements parfois incompréhensibles pour les protéger.

**Catherine :** *Quand on était allé à Baalbeck et Layla parle de Baalbeck comme étant la ville des pierres. Comment est-ce qu'elle a dit ça ?*

**François :** *Je ne sais pas moi, elle va le dire à Michèle tout à l'heure.*

**Catherine :** *Je ne sais pas ce qu'elle a ressenti, mais elle cauchemardait et nous on l'a su bien plus tard. Elle avait peur d'aller au Liban et c'était... quand on disait qu'on allait au Liban, moi j'aime beaucoup ce pays, j'étais toujours ravie d'aller là-bas, et elle, tu sentais que... ouf... c'était, elle, elle, elle avait peur du pays pendant longtemps.*

**Véronique :** *Nous, par exemple on est descendu il y a deux ans, on a dit aux enfants « Pitié n'allez pas à l'Ouest »*

**Bassam :** *Je ne sais pas si je me trompe mais vraiment, on est sur les nerfs en plus ça nous, ça nous rappelle des choses... Ça éveille des mauv... des souvenirs... D'un autre côté on ne veut pas faire trop peur à nos enfants, mais ils peuvent pas parfois comprendre ce qui se passait dans notre vie avant pour qu'on leur dise évitez ça, évitez ça. Nous, on a vécu de ces nombres de choses. Eux ils n'ont pas vécu. Et d'un autre côté ils veulent vivre, ils ont raison.*

Malgré ces moments d'angoisse, les séjours peuvent être associés aux vacances et au plaisir. C'est un va-et-vient entre plaisir et contrainte, entre des moments difficiles et des moments plus agréables.

**Claire :** *Il y a des moments difficiles, il y a des moments de bonheur, et, et moi j'aime retourner pour voir mes amis, pour voir le reste de la famille aussi, il y a... C'est... Voilà... Donc on a fait beaucoup de tourisme, et c'est sûr c'est plus des visites aux parents et aux amis que des sorties le soir, et voilà. Mais... C'est toujours très agréable, quelle que soit la manière de revenir.*

**Bassam :** *Sinon il y a une chose qui me fait plaisir d'aller, c'est aller à l'église prier. Ça, ça me fait plaisir, parce que ça, tous les jours on peut le faire, on peut le faire à 10*

*minutes à pieds, 2 minutes en voiture. Ça c'est la seule chose qui compte et un peu l'eau de la mer et le soleil.*

Quand ils parlent des enfants, les parents mettent surtout l'accent sur l'aspect plaisir des voyages, surtout quand ils sont plus âgés. Ils profitent des voyages, demandent même à y aller et commencent à construire des relations là-bas, indépendantes de celles de leur parent.

**Bassam :** *Karim bi hemmo... Ana mitl ma 3am be7keh ma3o, befhm 3aleh. [Karim ce qui l'intéresse... Moi comme je lui parle, je le comprends.] Il a quelque de sacré pour lui, c'est le Liban l'été, il faut passer un mois de vacances là-bas. Yaaneh [c'est-à-dire] vraiment à faire le vide, trainer, voir les copains et les amis, sortir boire un verre, danser. Ça c'est sacré pour lui, et voir surtout les cousins.*

Face à cela, la deuxième génération semble créer des liens plus autonomes avec le Liban, le désir de s'affranchir de ce que les parents ont transmis, en découvrant un nouveau Liban, avec une image qui peut être différente de ce que les parents ont transmis. Il s'agit par exemple de créer des liens amicaux au Liban.

**Salim :** *Elle a plein d'amis libanais, elle a des contacts, et depuis qu'elle a eu son, son Smartphone. Et depuis l'âge de*

**Véronique :** *15 ans.*

**Salim :** *15-16 ans, elle a commencé à avoir des amis,*

**Véronique :** *Elle a son groupe.*

**Salim :** *À établir des relations.*

**Véronique :** *Elle a un groupe à Beyrouth, des gamins très simples. Super sympas, tout simples. Mais tous simples quoi !*

**François :** *Donc depuis quelques années, là ... au moins elle, elle veut y aller, toutes les années. Cette année elle a déjà fait ses plans. L'année dernière quand même c'était un choc parce que... elle est allée un mois avant nous, et elle était censée allée chez ses cousins. Elle a passé une semaine chez ses cousines et après elle est allée chez ses copines.*

Le lien qu'entretiennent les enfants avec le Liban apparaît ainsi comme une surface de projection de la relation parents-enfants. En effet, elle dépend de l'âge et des processus développementaux, de mouvements de séparation et d'individuation par exemple à l'adolescence. Ce lien privilégié qui se crée avec le Liban semble faire plaisir aux parents libanais.

**Georgette :** *Je vais dire quelque chose...*

**Bassam :** *Vas-y*

**Georgette :** *C'est ce qu'on a remarqué qu'ils ont vécu. Donc Lama et Kamal à un moment donné ils avaient un rejet, c'est un rejet des parents aussi, pas un rejet du Liban parce qu'il y avait la guerre. C'est ce que vous avez, on ne veut pas. Mais maintenant Lama elle se considère Libanaise, Kamal il est très Libanais.*

**François :** *Et là cette année quand elle me dit euh... « Bon ben moi je vais passer euh... je vais passer trois semaines au Liban, je vais passer une semaine chez Célia avec Célia et Nisrine etc. donc ses copines, ensuite on prend l'avion, on va à Cannes chez la tante de Nisrine, on passe une semaine à Cannes, et puis ensuite on prend le train on vient à Paris, on passe une semaine ici à Paris toutes les trois ». J'ai dit « oui, mais attends, qui t'a dit qu'on allait au Liban ? » « Mais vous faites ce que vous voulez, moi je veux aller au Liban cet été. » C'était très... « Écoute on verra » et là elle me dit, « tu ne vas pas m'empêcher d'aller voir mon pays ». Donc revendicative, extrêmement revendicative.... Je ne cache pas que ça me fait plaisir, mais enfin ce côté rebelle...*

**Véronique :** *Cassandra est très imprégnée par le Liban ! Si Cassandra me dit je vais épouser un Libanais, je ne serai pas étonnée.*

**Salim :** *Moi je serai, je serai très heureux.*

**Véronique :** *Ça dépend qui !*

**Salim :** *Bien sûr, il doit être de bonne famille !*

Ce lien avec le Liban, peut aller jusqu'à un désir d'y retourner, y vivre pour un temps, une sorte de migration de retour intergénérationnel. Un retour aux origines espéré par les parents et agi par les enfants. Cela est le cas par exemple pour Cassandra qui a le projet concret de faire un stage au Liban, ou de Layla qui souhaite aller faire des études au Liban.

**François :** *Tu verras avec Layla, elle te racontera, elle te dira, non seulement elle est attachée au Liban, mais il y a chez elle une espèce de, de comme ça, de... de rêve libanais. Lebanese Dream si tu veux. Euh... À un moment donné, je ne sais pas si c'est toujours le cas, mais à un moment donné, son, son objectif c'était d'aller faire ses études à l'AUB [Université Américaine de Beyrouth]. Ça avait quelque chose de cocasse parce que quand elle disait ça au Liban, même ses copines disaient tout le monde rêve d'aller faire ses études à Paris et toi tu rêves de venir faire tes études à Paris [se trompe – devrait dire Beyrouth]. Et je pense que ça a changé le regard de ses propres copines libanaises sur leur propre pays. Ils se disent tiens, il y a quelqu'un quand même qui rêve de venir à l'AUB alors que nehna l'AUB, ma badna [Nous l'AUB, on n'en veut pas].*

**Salim :** *Si elle [Cassandra] est au Liban, eh ben parce qu'elle va faire son stage au Liban cette année, elle est dans l'hôtellerie, elle part le 26 avril, elle va faire quatre mois de stage et tout ça. Elle adore le Liban parce que depuis l'âge de trois ans, son âge de trois*

*ans on l'emmène au Liban etc. Donc euh... tout dépend... euh... où elle va être, je vais faire en fonction de ça.*

Cette inversion du désir, et cet investissement du Liban, amène à une sorte de redécouverte du pays. Les souvenirs de leur jeunesse, sont bousculés par ce qu'ils perçoivent de la jeunesse actuelle au Liban. S'opère alors une sorte de transmission inversée pour déconstruire l'image ancienne du pays telle que le parent la transmet, et d'en construire une nouvelle. Une sorte de rencontre intergénérationnelle.

**François :** *Ça c'est une certitude. Elle était très fière par exemple de m'emmener chez Coockley [restaurant de cuisine française à Beyrouth], elle est très fière de me montrer, de nous montrer la route, en me disant là tu passes par là, et me montrer qu'elle connaît mieux Beyrouth que moi.*

**Catherine :** *Par là, tu ne vas pas y arriver ! (rires)*

**François :** *Donc bon.*

**MS :** *Votre Beyrouth et son Beyrouth se rencontrent.*

**François :** *Ouais.*

**MS :** *On va s'arrêter sur ça.*

**François :** *Khallas ! [C'est bon] C'est fini ! Déjà ! [Rires]*

**Catherine :** *Il pourrait te parler jusqu'à demain !*

**MS :** *Ça fait 6 heures ! [rires]*

**François :** *Ah ! Ça fait 6 heures, ça fait 6 heures que je parle !*

**Bassam :** *Mais le Liban aussi, de, de... Karim,*

**Georgette :** *Le Liban de Karim il est différent,*

**Bassam :** *Oui, il est différent du mien, c'est-à-dire, à l'époque il était un peu différent. Il a connu un peu des accalmies, de constructions, tu vois ?*

**Georgette :** *J'ai dit vous ne pouvez pas embrasser les filles là-bas, Lama on ne touche pas là-bas, on ne fait pas des choses comme ça là-bas. Et Lama et Kamal sont revenus chez moi en rigolant ils m'ont dit « maman, tu ne connais pas le Liban ! » [sourit] parce que entre jeunes ils ont découvert autre chose...*

**Bassam :** *Plus qu'ici même*

**Georgette :** *Moi je racontais un Liban que je connaissais peut-être.*

Ce qui paraît être au premier plan, c'est une redécouverte géographique du Liban. En effet, les personnes qui sont parties pendant la période de conflit gardent une géographie du Liban marquée par les conflits, Beyrouth Ouest/Est, les régions chrétiennes, catholiques...

**Claire :** Puis bon, là quand on y va, enfin les dernières fois où on y est allé avec les enfants, bon il y a beaucoup de visites. Alors ce qui est bien c'est que j'ai fait beaucoup de tourisme avec mon mari et mes enfants et des coins que je ne connaissais pas parce que comme ben j'ai vécu toute la guerre, on était souvent au même endroit, et quand on était à Beyrouth, on était à Beyrouth, et on ne pouvait pas circuler beaucoup.

**François :** Moi je garde aussi une notion euh... de géographie au Liban qui est très marquée par la guerre. Donc quand elle me dit écoute moi je vais aller passer la nuit chez... avec... il habite où le papa de May ? [...]

**Catherine :** Layla lui refait la géographie du Liban...

**François :** Je crois qu'ils habitent à Jnah [un quartier de Beyrouth Ouest]. Et quand elle me dit, euh... je vais passer ma nuit à Jnah, je dis quoi ?

**Catherine :** Tu es sûr ?

**François :** Ben pour moi, Jnah, c'est un lieu, pas très, pas très... catholique quoi... Pas très rassurant. Manneh akid eno bil Jnah, [Je ne suis pas sûr que c'est Jnah] mais enfin par là-bas. Donc j'étais pas du tout rassuré et puis elle, elle... Et puis ensuite elle m'a emmené dans un restaurant à Beyrouth que moi je ne connaissais absolument pas.

Il y a ainsi chez les enfants, peu importe leur âge et le lien qu'ils peuvent entretenir avec le Liban, qu'ils y aillent souvent ou pas du tout, une revendication de l'identité libanaise. Elle paraît importante dans la construction identitaire.

**Nathalie :** Quand je leur parle de...

**MS :** Du Liban

**Nathalie :** Ah elles aiment bien ! Elles ont très envie, elles n'ont qu'une envie, c'est quand est-ce qu'on va au Liban ? Oui, ils aiment bien, je, je... puis elles calculent donc moi je suis à moitié Libanaise, c'est ça ? Est-ce que je suis Arabe ou Libanaise maman ? Est-ce que je suis Arabe et Libanaise ?

**Véronique :** Cassandre, elle est à 200% Libanaise hein !

**Salim :** Cassandre, au travail en hiver là, euh... il y a un type qui lui dit vous êtes machin, elle dit non je suis Libanaise euh je suis Libanaise, j'ai dit Cassandre, tu n'es pas Libanaise ! Tu es Française !

**Véronique :** Non ! Enfin non ! Elle a sa tizikra [carte d'identité]

**Salim :** Elle revendique... cette nationalité.

**Samia :** C'est pas beaucoup son rôle [Ibrahim], il est plus Français je pense que Libanaise [Ibrahim rigole]. C'est moi qui essaye de parler à Ziad, je lui dis on a une maison, je lui montre les photos, la maison moi je ne l'ai pas vue, mais les photos qu'il nous a ramenées, et... Et de lui dire voilà c'est ta grand-mère sur Facetime, sur la tablette, parce qu'on discute avec elle

**Ibrahim :** Que tu es Libanaise d'origine tout ça

**Samia :** *À l'école il y a pas mal de Libanais aussi, c'est à Levallois, donc ils s'appellent « cousins » [Ibrahim rigole]. Je dis pourquoi c'est ton cousin ? Il me dit parce que c'est un Libanais.*

**Georgette :** *Mais maintenant Lama elle se considère Libanaise, Kamal il est très Libanais.*

*Oui, il est fier.*

**Bassam :** *Kamal il est très Libanais. Oui, oui, oui il est Libanais, il dit l'autre jour, vous ne savez pas faire, il faut faire ça, ça, ça pour le Liban, oui... Mais Karim il est, il est... adorable.*

**Catherine :** *Mais non, mais c'est bien qu'elle [Layla] se sent libnaneh [Libanais].*

**François :** *Moi je suis très contente qu'elle se sente...*

**Catherine :** *Elle le revendique !*

**MS :** *J'ai vu ses petits bracelets.*

**François :** *Live Love Lebanon. Oui, elle est très Libanaise, Libanaise.*

## **Thème 5 : Des événements extérieurs qui ravivent la mémoire**

Si les enfants viennent remanier le lien avec le Liban et bousculer des certitudes, deux événements importants ont été cités et ont touché les participants en lien avec leur vécu du conflit et de leur parcours migratoire. Il s'agit d'abord de la guerre de juillet 2006 au Liban, qui a été très violente, même si elle était courte, et ensuite, ce sont les événements de janvier et de novembre 2015 à Paris. Ces deux moments prennent une place importante dans les entretiens, et viennent réveiller un vécu, mais de manière différente.

Tout d'abord, la guerre de 2006 a été vécue pour la plupart, à partir de la France, donc dans la migration, à l'exception de Samia et Ibrahim qui étaient au Liban à ce moment-là. Ce qui ressort, c'est d'abord l'effet de surprise et la brutalité de ce conflit.

**François :** *Quand on y est allé euh... en 98, en 2000, en 2002, en 2006 on n'est pas allé, on a failli y aller et puis...*

**Catherine :** *C'est Layla qui devait y aller.*

**François :** *Et puis la guerre a éclaté.*

**Catherine :** *C'est Lalou qui devait y aller...*

**François :** *Etc. Non pas en 2006. Non, on devait y aller tous ensemble. Elle était trop jeune encore.*

**Catherine :** *Si c'est Layla qui devait y aller mais c'est la famille...*

**François :** *On devait tous y aller, mais finalement c'est Élie et sa famille [son cousin et sa famille] qui sont venus.*

**Salim :** *2006 arrive et ça a explosé...*

**Véronique :** *Putain*

**Salim :** *Et...*

**Véronique :** *Deux jours avant, la veille, la veille du départ...*

**Salim :** *On devait partir,*

**Véronique :** *On l'a pas fait...*

**Salim :** *On devait partir la veille, elle m'appelle, elle me dit l'aéroport est fermé...*

**Véronique :** *On devait partir le 13, non le 15 et ça a pété le 13 quelque chose comme ça. [...] Mais, non... 2006, on avait changé l'argent, on avait les valises prêtes, on était au taquet, il y avait sa sœur...*

**Ibrahim :** *Et la fois où on était allé pour passer des vacances avec Samia et Ziad, parce que Karl n'était pas né, c'était en 2006.*

**MS :** *Ah !*

**Ibrahim :** *Le premier jour on est arrivé, le deuxième jour ils ont kidnappé les machins et le 3<sup>e</sup> jour, 4<sup>e</sup> jour on a réussi à quitter le pays, parmi les premiers [...]*

Cet épisode de 2006 vient signer une rupture d'espoir quant à la situation politique au Liban, surtout qu'il suit une série d'attentats à la voiture piégée en 2005. Entre les réminiscences de la guerre civile, et les événements qui ont suivi, il y a une sorte de désespoir qui peut s'exprimer quant au pays.

**Claire :** *Et j'imagine pour ceux qui sont confrontés tous les jours à ça, ça doit être plus que désespérant. On se dit bon, on a tenu le coup, on se dit ça va aller, ça va s'arranger, et il y a toujours quelque chose. Et c'est pas toujours la même chose... Et justement, c'est pas toujours, c'est pas toujours les mêmes qui se battent entre eux, c'est pas toujours les mêmes choses qui se passent, enfin c'est il y a toujours ça change, et on se dit, mais c'est pas possible c'est sans fin, donc finalement voilà, ça vraiment je trouve que quelque part c'est désespérant et en même temps, il faut se dire qu'il faut garder espoir, mais c'est difficile.*

**François :** *C'est vrai qu'en 2006, j'étais assez consterné par ce qui s'est passé mais c'est arrivé en même temps tellement subitement que c'était la guerre totale, ce n'était pas petit à petit. C'était du jour au lendemain l'apocalypse. Donc oui, 2006 c'est assez violent.*

**Bassam :** *En plus, le Liban c'est pas loin, et en plus la situation là-bas elle ne s'est pas trop améliorée. Il y a toujours les mêmes problèmes, et on risque toujours les mêmes*

*choses au Liban, les mêmes choses qu'on a risquées aussi nous-mêmes. Tu vois ? C'est dommage.*

La réactivation de ce qui a été vécu pendant la guerre, l'aspect infini de la guerre, et la surprise de voir que le conflit, même transformé, est toujours présent au Liban, fait qu'il y a un sentiment que la guerre n'est toujours pas finie.

**Ibrahim :** *Au fur et à mesure, les années passent, et la guerre toujours là, mais elle a changé de, changé de visage, changé de mode de...*

**Bassam :** *Yaaneh [c'est-à-dire] avec le recul, moi pour moi la guerre n'est pas finie, la guerre continue. C'était entre chrétiens et musulmans, et après c'était entre chrétiens et Palestiniens, c'était entre chrétiens et druzes, après c'était entre sunnites et chiïtes, et ça continue... Yaaneh [c'est-à-dire] ce n'est pas fini. [...] [Pendant la guerre] on était, on voyait ça... mais qui pensait que ça va durer jusqu'à fuuuuu... jusqu'à aujourd'hui ? Personne !*

Dans la migration, le vécu du conflit est différent que sur place, et c'est ce qu'évoquent les participants. Le désespoir, la colère, l'impuissance, la tristesse, sont autant de sentiments qui s'installent en suivant les nouvelles au Liban quand il y a des épisodes de conflit comme en 2006. Il y a un élément en plus, c'est qu'ici, la vie continue, et que ce vécu n'est pas collectif. Il peut être individuel, familial, mais il n'est pas partagé par le cercle plus élargi.

**Claire :** *On les suit différemment, forcément, parce qu'on ne les vit pas, mais on les suit, comme je vous ai dit, parce qu'on a toujours de la famille et des amis, donc on demande comment ça va etc. mais c'est vrai on vit différemment, et évidemment un peu désespérés de se dire que ça continue quand même. [...] Ben disons qu'il y a toujours de nouveaux éléments qui font que ça perdure. Et c'est ça, on se dit quand même ça ne peut pas aller pire que ce que c'était mais il y a toujours un cran en plus pour, et ça ne va pas... Donc déjà pour ceux qui sont loin, donc moi en l'occurrence, parce que je parle en mon nom, je trouve que c'est désespérant, parce qu'on n'en voit pas la fin.*

**Samia :** *Voilà, sinon... mais on continue à vivre normalement, et c'est ça ce truc qui est là, sans être là, ça fait bizarre. Après je le [Ibrahim] vois triste deux secondes devant la télé, oui ça ne s'arrange pas... Après tous les gros mots libanais, je ne vous les dis pas... [rires] mais on peut imaginer tous les gros mots libanais pour les politiciens parce qu'ils ne font rien et tout ça, après on sort, on va à la plage, on va au restaurant et on rentre chez mes parents. C'est la capacité des Libanais... C'est typiquement libanais je pense.*

**Ibrahim :** *À passer à autre chose [rires]*

**Samia :** *Ils continuent à vivre.*

**Bassam :** *Et tu sens aussi l'impuissance, qu'est-ce que tu peux faire ? Qu'est-ce que tu peux faire ? Et quelquefois tu te sens un peu de culpabilité. Tu dis mais tu es en vie par hasard parce que tu es là.*

**Georgette :** *Non, moi je ne vais pas jusque-là. Moi je ne pense plus. Moi je dis merde ! [...] Ana bsir sebb. [Moi je me mets à injurier] Je dis des gros mots, c'est pas dans ma, c'est pas dans mon éducation mais c'est ma seule façon de m'exprimer... Kess ekhto ! [Injure libanaise très répandue, l'équivalent de Putain sa mère] C'est tout. Haydeh el msabbeh el wahideh li b'oula. [C'est la seule injure que je dis] Et merde ! Qu'est-ce qui se passe encore ? Et...*

**François :** *[En 2006] Donc ils [le cousin de François et sa famille] ont téléphoné de Barcelone en disant, on vient à Paris, on vient chez vous. Donc ils sont venus à la maison et elle [Layla] voyait bien qu'ils étaient très tendus, qu'ils étaient catastrophés presque.*

**Catherine :** *Elle avait 8 ans. Je ne sais si elle a su... tu l'as vachement tenue à l'écart. Tu l'as vachement tenue à l'écart. Enfin, tu nous as tenues à l'écart.*

**François :** *Non, moi je n'ai rien fait de particulier pour vous tenir à l'écart. [...]*

**Catherine :** *[...] À l'aéroport, moi je me souviens toujours de Kiki qui disait on a tout fait pour que ça, ça n'arrive pas aux enfants. Ça c'est une phrase qui m'a marquée. Comme quoi votre génération avait tout fait pour que, pour que vos enfants ne vivent pas ça.*

**Nathalie :** *[En 2006] Enfin j'étais du côté du Hezbollah et j'ai presque applaudi le Hezbollah quand, alors que c'était nos ennemis. Mais, mais voilà, j'aime pas voir les gens se faire massacrer pour... et violemment, et de façon inéquitable, c'est-à-dire, je crois qu'ils [les Israéliens] ont utilisé des armes à défragmentation, des bombes, des trucs chimiques, des... Donc euh... je l'ai vécu mais c'est vrai que c'était plus du tout...*

Pour Samia et Ibrahim, le fait d'avoir été au Liban au moment du début du conflit de 2006, les a amenés à fuir le Liban, au sens premier du terme, et au sens figuré puisqu'ils n'y sont pas retournés depuis. En effet, c'est ce terme de « fuite » qui apparaît pour décrire ce moment où ils ont dû partir à travers les montagnes quand l'aéroport était fermé.

**Samia :** *Quand ils ont frappé l'aéroport, j'ai dit il faut qu'on parte, et eux ils me disent non, ça va se calmer, on a réussi vivre, on arrive à vivre normalement...*

**Ibrahim :** *Avec un taxi qui nous a accompagné jusqu'à Damas.*

**Samia :** *J'ai dit non, cette fois-ci c'est différent, y a pas d'habitudes qui tiennent, il faut partir. Ils ont frappé l'aéroport, on doit partir et on est parti...*

**Ibrahim :** *Oui, jeudi on est parti*

**Samia :** *On est arrivé à Damas, le soir même on allume la télé, on voit que la route qu'on avait empruntée elle était...*

**Ibrahim :** *Que c'était fini, c'était fermé.*

**Samia :** *Aussi frappée. J'ai dit ben heureusement qu'on a pu partir. Il y avait encore des avions qui arrivaient à Damas, et on est rentré.*

Ce moment a été pour Samia, d'origine marocaine, une confrontation à la réalité de la destruction de la guerre, et à la nécessité de fuite face au danger immédiat pour elle, pour sa vie et pour celle de son fils. Elle décrit également une sorte de rapprochement avec son mari, grâce à cette expérience commune du danger, et des Libanais en général.

**Ibrahim :** *Samia peut-être elle a eu plus peur que moi, parce qu'on s'est retrouvé dans la banlieue de Beyrouth parce que pour la sortie de Beyrouth, on était obligés de prendre un taxi qui a accepté, il fallait aller dans la banlieue pour le récupérer.*

**Samia :** *On a vu des choses de très près.*

**Ibrahim :** *Il y avait les ponts machin...*

**Samia :** *Il y avait encore des murs avec les balles de...*

**Ibrahim :** *Voilà, c'était lundi, mardi ils ont kidnappé, et mercredi ça a commencé.*

**Samia :** *Il me racontait un peu l'histoire, voilà, là c'était la guerre, là c'était très chaud, là c'était les quartiers qui étaient séparés et tout. Et moi j'étais un peu choquée et tout, pourquoi on ne les a pas retapés, tant d'années après,*

**Ibrahim :** *Et ça existe toujours, il y a toujours...*

**Samia :** *Et ça a pété pendant que j'étais là-bas. J'ai compris un peu pourquoi les Libanais qui sont ici, ils ont cette attitude-là, de critique et à la fois d'un amour un peu, un peu... excessif par rapport à là-bas. Donc... J'étais vraiment ravie, contente, et malheureuse de voir tout ça en même temps.*

Les attentats de janvier et de novembre 2015 en France, sont également venus mobiliser des réflexes, et réactiver des émotions en lien avec le passé de conflit. Ces attentats font sentir que le monde est à l'envers. Vivre des événements pareils à Paris et craindre pour sa vie, alors qu'on a fui cela, apparaît comme un moment très tendu.

**Claire :** *Donc effectivement, le 13 novembre, ça c'était très, très perturbant surtout que pf... on se dit mais c'est pas possible, on est dans un rêve ou quoi ? C'est... c'est fou hein ! C'est pas comme si... On se dit on a déjà vécu des situations comme ça, et on vit encore des situations comme ça, mais même pas à Beyrouth, on est à Paris. Donc voilà, c'était vraiment... elle disait mais c'est le monde à l'envers, on m'appelle, mais je suis à Paris et on m'appelle pour voir si tout va bien et que je n'ai rien.*

**Salim :** *Je comprends parce que quand il y a eu Charlie Hebdo, moi je suis devenu Français, Direct... Je ne me suis jamais autant senti Français. Charlie Hebdo j'étais place de la République, j'ai eu les larmes aux yeux, machin...*

**Nathalie :** *Enfin c'est des choses qu'on n'a jamais vues jusqu'à présent en France, il y a eu une série, l'un après l'autre, et ça le danger je l'ai perçu malheureusement et j'ai eu raison, et... il ne l'a pas perçu comme ça.*

**Georgette :** *Donc attend, c'est la folie, ce qui s'est passé à Paris, c'est la folie. Mais de l'autre côté tu te dis, mais est-ce que la France elle est en train...*

C'est la réactualisation du vécu de guerre avec les attentats à Paris, créant une crainte et une peur qui rappelle l'insécurité vécue au Liban. Ces événements semblent être des moments qui servent de réceptacle des angoisses accumulées.

**Nathalie :** *Si il y avait une sorte d'angoisse permanente [pendant la guerre civile], pas que nous, nous vivions, mais que mes parents, et je veux bien le croire vivaient, c'est la peur d'une voiture piégée, c'est ce que moi aujourd'hui je vis, de ce que nous vivons par rapport à ce qui se passe ici, c'est que ça peut péter n'importe quand...*

**Claire :** *J'ai eu des, c'est en répondant à ce genre de questions, qu'on arrive des fois à ressortir ce qu'on a vraiment ressenti. Eh bien, je crois que j'ai ressenti « mince alors, même à Paris, on va vivre la même chose qu'au Liban pendant la guerre, où les gens ont peur de sortir, où ils se disent est-ce que je vais aller dans tel quartier mais voilà, où il y a l'armée partout dans les rues, ça fait une atmosphère très, très bizarre, et pour nous, quand on a vécu justement ce, ces mêmes situations au Liban, ça fait un air de déjà vu, et... Et on se dit, non ça ne va pas recommencer. Ben donc ça réveille quelque part des mauvais souvenirs.*

**François :** *Avec Charlie, j'ai revécu le même scénario que j'ai vécu au Liban. Et je me suis senti très mal. Alors je ne sais pas si je me suis senti très mal parce que pendant tout ce temps-là j'ai, j'ai... j'ai caché la poussière sous le tapis et j'ai refoulé, pour employer un terme, ou si vraiment c'est le même scénario...*

**Georgette :** *Moi j'ai vécu l'attentat de la même façon que j'ai vécu tous les attentats au Liban, c'est-à-dire je suis allée chercher tous les gens que j'aime...*

**Bassam :** *Voilà.*

**Georgette :** *Je suis sortie de la maison tout de suite, je suis allée vers le stade où Karim jouait le foot là-bas, je suis allée le chercher.*

**Bassam :** *Ah ! Tu parles des derniers attentats ou des attentats à l'époque ?*

**MS :** *J'avais en tête les derniers attentats, mais si vous avez vécu les autres aussi.*

**Bassam :** *Ah de cela ! Fiiiiioou !*

**Georgette :** *Karim, je lui ai dit dépêchez-vous, ne restez pas en dehors, chacun va à la maison. Je ne sais pas...*

**Bassam :** *J'ai eu, j'ai eu des gens qui étaient avec moi ce soir-là, ils avaient peur. La peur dans les yeux. Et il appelle sa femme et il dit mais je vais prendre peut-être l'autoroute... euh le périph, on ne va pas passer par Paris, parce qu'il y a quelqu'un qui est encore en pleine nature...*

**Georgette :** *C'est-à-dire il y a la survie, la survie, il y a la mort qui est à côté, il y a la survie de l'autre côté.*

D'un autre côté, de par ce vécu passé, il y a un vécu d'amertume, de déjà-vu qui amène une sorte de fatalité, et un sentiment d'être blasé. Le fait d'avoir connu cela auparavant, et d'avoir vu comment ça peut dégénérer, amènent aussi une analyse politique en lien avec le vécu.

**Bassam :** *Moi personnellement, ça ne me fait aucun, aucune peur. Je me dis au Liban, à Tripoli, à Beyrouth, j'en ai vécu pire que ça. Donc ce sont des choses assez... [...]*

**François :** *Parce que j'ai vu ce scénario au Liban, j'ai vu que le 14 avril au matin, tu avais chez le président de la République, le mufti, le batrak [Patriarche] le je ne sais pas quoi, qui disaient nous sommes tous des frères, nous nous aimons, ce sont des petits annassers gahyr mondabita [éléments non contrôlés] enfin les mêmes formules je les entends de nouveau, les mêmes, la même hypocrisie se déploie de nouveau sous mes yeux, et le comble c'est que je ne peux rien faire, je me sens impuissant et c'est vraiment une rage, tu vois.*

Au moment des attentats, les parents sont témoins des réactions de leur enfant face à l'insécurité. C'est le cas notamment de Georgette de Bassam qui font le lien entre leurs réactions passées au Liban, et celles de leurs enfants en France, confrontés aux attentats.

**Bassam :** *Moi j'ai senti que mes enfants étaient inquiets pour moi parce que je n'étais pas à la maison. Ça c'est la première fois je sens ça.*

**Georgette :** *Oui, oui.*

**Bassam :** *Or ils étaient au courant que j'étais en train de présenter, de... le deuil, les condoléances à, au... à des Libanais qui ont perdu des gens au Liban, une semaine avant l'attentat, pour les mêmes choses. [...]*

**Georgette :** *Oui, mais même les enfants ils avaient les mêmes réactions que nous avait... que nous on avait. Je crois qu'on a communiqué la peur [...] Euh, Karim il m'a même dit moi je voudrais pas que papa va à Montreuil, pourquoi il va à Montreuil, c'est pas... avant l'attentat. Il me dit, je ne veux pas que papa va à Montreuil, c'est pas sécurisé. Et moi je lui disais mais tu es en France, arrête.*

**Bassam :** *Oui, le dernier attentat, c'était pas comme les attentats qu'on a vécus à Paris il y a très longtemps dans le métro et dans le RER.*

# PRÉSENTATION DES RÉSULTATS :

## Entretiens enfants

---

« Je marchais pour venir jusqu'ici et je me suis rendu compte que, au fond, même si je ne t'ai connu qu'ici, quand je pense à toi, je te vois au Liban. Je vois le bord de mer, des rues bondées, un ciel bleu déchirant, je te vois, toi, élégant, peut-être à cause de cette seule photo que j'ai de toi où on te voit marcher avec un long manteau et où tu ressembles à un chanteur italien. Je ne vois jamais la guerre. Je ne vois jamais la guerre. »

Wajdi Mouawad, Seuls

## **Cassandra**

### **Récit phénoménologique de l'entretien**

Cassandra est une jeune femme de 20 ans. Elle fait des études en hôtellerie et elle effectue cet été un stage de 3 mois dans un hôtel au Liban. Elle aime beaucoup ce qu'elle fait et en parle avec passion. Au moment de la rencontre, elle vient de finir ses examens et se prépare pour son voyage, première longue séparation de ses parents.

Elle est fille unique et habite avec ses parents dans un petit appartement, où il semble y avoir peu d'espace intime pour chacun. Elle est très sociable et se dit très proche du Liban puisqu'elle y a des amis, de la famille. C'est d'ailleurs elle qui a parlé de la recherche à son père et qui a voulu y participer.

Cassandra a beaucoup d'humour, tout comme ses parents. Elle arrive à aborder des sujets sensibles comme par exemple le vécu de guerre de son père, avec distance et parfois même avec légèreté. Elle peut reprendre des formulations de la même teneur que son père ou sa mère, par exemple, elle parle souvent du « bordel » au Liban, tout comme sa mère.

Cassandra connaît quelques anecdotes du vécu de son père, jeune homme face à la guerre, n'arrivant pas à sortir à cause des bombardements pour voir sa copine. Elle dit qu'elle n'en sait pas grand-chose puisqu'il parle du Liban tous les jours, mais uniquement pour comparer les deux cultures, ou pour évoquer des souvenirs heureux. Elle entend parler des anecdotes de la guerre par son père, lorsqu'il est au Liban, avec ses amis. Il parle surtout des bons souvenirs, des histoires drôles, mais que ce n'est pas tout. C'est surtout dans la manière dont il aborde les choses, avec humour, légèreté qu'il montre son recul. Cependant, elle peut dire que son père lui formule toujours le danger de vie qu'il encourait: « Il me dit souvent, j'aurais pu ne pas être ton père ». Cassandra peut dire que son père a eu beaucoup de chance de ne pas « y passer », qu'il était en danger de mort constant. « Il a appris à vivre avec ça », parlant de l'insécurité. Elle raconte également qu'il a voulu rejoindre la milice chrétienne, mais que cela n'a duré que 48 heures, parce qu'un « [hippie avec fusil] ça n'allait pas du tout ».

Concernant le projet de migration de son père, elle explique qu'il avait déjà migré aux États-Unis pour faire ses études, mais qu'il est rentré au Liban trois mois avant d'avoir la nationalité

américaine. Ce premier voyage lui a permis de se séparer de ses parents, et de ne plus être « pourri gâté » puisqu'il a dû se débrouiller par lui-même. Le projet de migration en France, dit-elle, c'est parce qu'il ne pouvait plus supporter de faire face à la haine de l'Autre au Liban. En tant que chrétien, il « devait détester le musulman » alors que ça ne lui ressemble pas. Par ailleurs, il habitait dans un quartier musulman et craignait tout le temps pour sa vie en passant d'un côté à l'autre de Beyrouth. C'est face à toutes ces difficultés, et le fait de ne pas avoir d'attaches au Liban qui l'ont poussé à quitter le pays. Cassandra raconte également que son père a perdu ses parents très tôt et qu'il a dû faire face à leur décès, et gérer très vite la famille. Elle peut raconter comment son père a été affecté par le décès de son propre père, qui fait suite entre autres, à sa faillite suite à une arnaque à la fin de sa vie. Elle peut dire « Il a commencé pauvre, il vient de la montagne, il est descendu à Beyrouth, faire des études de droits, ça a été le plus grand juge du Liban, et il finit pauvre. Et je pense [...] que c'est ça qui l'a achevé. »

Elle est curieuse de connaître plus le Liban et cette période de conflit, et dit qu'elle fait des recherches par elle-même pour comprendre « cette guerre civile, la pire qui soit, qui a duré 17 ans, comme la guerre de 100 ans, mais 17 ans ! » s'étonne-t-elle.

Cassandra se dit très proche de son père : « il me ressemble », « il est comme moi » sont des formulations qui reviennent dans son discours. D'ailleurs, il est intéressant de noter que Monsieur travaille également dans l'hôtellerie, et c'est après un stage auprès de son père qu'elle a voulu prendre le même chemin que lui. Depuis l'adolescence, ils vont tous les deux au Liban deux fois par an alors que Madame reste en France. Mais elle estime qu'il est temps de « couper le cordon » et c'est ce qu'elle espère avec son voyage au Liban. Selon elle, son père vit très mal ce voyage et s'il lui arrivait quoi que ce soit, il serait prêt à aller la chercher en barque si jamais elle est coincée au Liban. »

On perçoit une vision très idéalisée du Liban, « seule république du Moyen-Orient, où l'école publique existe, où on peut aller en bord de mer... » C'est un pays investi par Cassandra surtout pendant les vacances, où la famille est très proche. Cela peut être un atout, parce qu'on n'est jamais seul, mais cela peut également être un peu « étouffant ». Elle parle de saturation au bout d'un moment, notamment en parlant de son père, qui se sent bien au Liban, mais qu'au bout de trois semaines, il y a une saturation face au « bordel » du Liban, du manque d'espace intime (« on ne peut pas faire un pas sans croiser quelqu'un qu'on connaît »). Elle peut dire que quoi

que son père dise ou fasse, il retournera toujours au Liban, c'est son pays, et il y est attaché malgré tout ce qu'il a pu y vivre, toute la situation actuelle.

## **Interprétation des projectifs**

### **I- Analyse du Rorschach (Annexe 6)**

#### **1. Clinique de la passation**

Cassandra semble à l'aise lors de la passation et dans sa relation avec moi. Elle interpelle de temps en temps pour confirmer certaines de ces réponses. À la fin de chaque planche, me regarde et sourit pour signifier qu'elle n'a plus rien à dire. À la fin de la passation des deux tests, elle dit qu'elle est désolée de ne pas être très créative ni artistique. Ces épreuves semblent l'avoir mise en difficulté. Elle donne un bon nombre de réponses et est très réactive, elle sourit quand on lui montre les planches, fait des remarques au clinicien par rapport au matériel et à la passation, comme lorsqu'elle propose d'utiliser un ordinateur pour que la prise de notes soit plus rapide.

#### **2. Processus de pensées**

La réalité externe soutient Cassandra face au débordement causé par certaines planches. Elle donne beaucoup de réponses Globales (54 %) avec un taux supérieur à la moyenne. La plupart des réponses G ne sont pas élaborées, et reposent principalement sur le percept. L'élaboration intervient lorsque Cassandra perçoit deux perceptions dans une planche unitaire et qu'elle tente de les réunir. La quête d'une unité ne réussit pas toujours puisque lorsque Cassandra perçoit le G, les formes associées ne sont pas unitaires (sauf à la planche V où elle fait appel au clivage). Les deux réponses élaborées concernent deux personnes/animaux qui sont unies au milieu. L'élaboration soutient la réalité et elle est associée de bonne forme, lorsque la réalité externe n'est pas menaçante, voire effrayante.

Son nombre de réponses déterminées par la Forme (F%) est faible par rapport à la norme. Elle est très sensible aux caractéristiques sensorielles des planches, surtout aux couleurs qu'elle intègre dans ses réponses. Quand elle utilise la forme seule dans les réponses, celles-ci sont de

bonne qualité formelle ( $F+\%=100\%$ ). C'est quand la couleur intervient qu'elle tente de s'appuyer sur le percept pour contrôler les émergences pulsionnelles ( $F+\%$  élargi plus faible que  $F+\%$ ). Elle parvient également à donner des banalités, réponses qui paraissent quelque peu expéditives et peu élaborées. Les kinesthésies sont à premier abord peu élaborées mais dans l'enquête, ou après une première perception passive, Cassandre fait des tentatives d'élaboration et peut s'appuyer sur la réalité de la planche, lorsqu'elle n'est pas envahie par les affects ou l'angoisse notamment aux planches noires massives. Les contenus sont variés, de nature différente avec un recours à l'abstraction important (6 réponses abstraites) suscitée par les caractéristiques chromatiques des planches. Ces contenus sont induits par les planches pastel, où Cassandre va présenter une persévération, répétant aux trois dernières planches la même première réponse. Le contenu humain et animal est inférieur aux normes. Ceci peut témoigner d'une lutte contre l'émergence de la menace de la relation. Elle donne un contenu humain et animal, là où c'est attendu, où le matériel le suggère (planche II, planche III, Planche V) ce qui témoigne de sa capacité à aborder le matériel de manière adaptée.

### **3. Traitement des conflits**

#### *Axe narcissique*

**Identité :** La forme seule est peu utilisée par Cassandre dans le protocole ( $F\%=21\%$ ). Elle privilégie les formes associées à d'autres déterminants (comme la couleur) puisque le  $F\%$  élargi est de 63% ce qui la situe dans la norme. La forme apparaît comme un moyen de contenir le surplus d'affect face à certaines planches. Ceci témoigne d'un contrôle important quand elle se moule dans la forme en excluant les autres sollicitations. Les formes seules sont de bonne qualité, mais c'est lorsqu'elles sont associées à d'autres déterminant qu'elles se détériorent un peu ( $F+\%=100\%$  et  $F+\%$  élargi=93%). La pensée peut être ancrée dans la réalité mais elle est rapidement infiltrée par les fantasmes. Quand l'adaptation fait défaut, Cassandre traite l'excitation par un clivage. Les réponses humaines sont intègres, non atteintes et de bonne qualité, associées à des mouvements (K) dans des postures passives. Les personnages perçus sont « face à face », « crient », « s'unissent au milieu »... S'ils ne sont pas atteints dans leur intégrité, ils semblent menaçants l'un pour l'autre. Elle voit tout le temps, deux personnages. La seule réponse animale qui n'est pas doublée est clivée. C'est « d'un côté positif parce qu'on voit un papillon, et d'un autre côté on voit une chauve-souris ou ce genre de bestiole ». Ainsi, les

contenus humains ou animaux sont perçus par deux, même dans une planche unitaire comme dans la planche I où elle perçoit deux dragons qui s'unissent, ou la planche IV, où elle est envahie par l'excitation/l'angoisse et voit des démons.

L'unité semble être menacée par la présence de l'autre, présence qui peut être effrante. On perçoit que la limite dedans dehors peut parfois faire défaut comme à la planche XIII où elle perçoit un contenant, « un verre », une tentative de contenance, qui échoue puisque le liquide est perçu à l'extérieur du verre, « dehors, ce qui est censé être à l'intérieur, en fait c'est dehors ». Il semble donc difficile pour Cassandre de penser l'identité comme intègre. En lien avec ce qui a été dit dans l'entretien, peut-être cela reflète-t-il les questionnements autour de la séparation/individuation et la porosité des limites dans la famille. « Il n'y a pas de tabous chez nous » dit-elle.

**Identifications :** Nous notons chez Cassandre la grande difficulté du choix identificatoire. Les représentations humaines et animales sont d'emblée indifférenciée sexuellement. Si le choix peut se faire, c'est dans un deuxième temps, à l'enquête (comme à la planche III), à la fin de la réponse (planche VIII), ou avec l'étayage du clinicien. À la planche V, elle perçoit d'abord un papillon perçu positivement, ensuite une chauve-souris qui lui paraît plus sombre. Face à la planche V, considérée comme la planche de la représentation de soi, une réponse est donnée très rapidement (après le choc de la planche précédente). « C'est un papillon avec des ailes », le papillon est perçu entier et nanti d'ailes (accent porté sur les ailes) et à l'enquête nanti d'antennes. Pouvant faire appel à la réalité extérieure, Cassandre perçoit une forme banale et s'appuie sur le percept. Mais cette vision unitaire d'elle-même semble menacée par les objets externes puisqu'après cette première réponse, Cassandre a un mouvement qui s'apparente au clivage, bon objet/mauvais objet. « D'un côté c'est positif parce qu'on voit un papillon, et d'un autre côté, on peut voir une chauve-souris ou ce genre de bestiole ». La vision du papillon de prime abord est ensuite relayée par une chauve-souris, « bestiole » dévalorisée.

### *Axe objectal*

**Représentations de relations :** Les personnages perçus par Cassandra sont vus par deux, mais mis à part à la planche III, où ils effectuent un travail en commun, ils ne sont pas représentés en relation. Ils sont perçus ensemble, face à face faisant la même action mais la relation reste anonyme. Ce sont deux personnes, deux dragons qui s'unissent. Aux trois premières planches, elle perçoit deux personnages qui s'unissent au milieu. Mais à la planche III, leur union est représentée par le rouge. Les manifestations moins brutales de cette planche permettent à Cassandra d'envisager une relation entre les deux personnes et de les représenter dans une action dirigée vers un but commun, qui reste vague (D inférieur). Le rouge à cette planche est moins envahissant et elle dit « un nœud papillon » au milieu, en isolant cette perception du reste de la planche.

**Traitement des affects :** Le traitement des affects dans le Rorschach est principalement étudié par l'analyse de la couleur et de son articulation avec les kinesthésies (TRI) donnant une idée de la manière dont sont gérés les affects. Cassandra surinvestit les couleurs qui peuvent être soutenues par la forme mais cette contenance fait parfois défaut. L'excitation face aux sollicitations des planches pastel, et l'angoisse mobilisée face aux planches massives, unitaires et noires, mettent à mal les capacités de Cassandra à se reposer sur le réel pour donner une réponse. À la planche IX par exemple, Cassandra dit : « Là aussi c'est l'été, le printemps, des couleurs joyeuses. Et là, je vois en fait un verre, avec le pied du verre ici et autour, du jus, en fait les boissons qui sont autour du verre (?) Dehors. Ce qui est censé être à l'intérieur, en fait c'est dehors. » La même réponse « été, printemps » est donnée de manière persévérante à toutes les planches pastel, et dans cette planche, elle est suivie par une représentation dans la partie creuse (blanc/bleu). Elle perçoit le creux de la planche (symbolisme maternel), le traite comme contenant, mais ce contenant va faire défaut et laisse déborder ce qui devrait être à l'intérieur. Le débordement affectif est représenté par une porosité des limites. La contenance fait défaut face à l'excitation éprouvée lors de l'exposition à cette planche qui favorise les références maternelles précoces. Ont-elles été défaillantes au niveau de la contenance ? L'étude de la réactivité à la couleur peut aussi être révélée à partir des chocs aux planches couleurs et du RC% qui s'élève chez Cassandra à 50% ce qui est supérieur à la moyenne chez les adultes (30-35%), ainsi que le TRI qui est extratensif (3K/11C) montrant une forte réactivité à la couleur. Ceci irait dans le sens

d'un débordement affectif face à cette épreuve projective, une difficulté à intérioriser l'émergence pulsionnelle sollicitée par les planches.

#### **4. Organisation défensive**

Ces émergences donnent lieu à une mobilisation de défenses s'apparentant à une lutte dont l'issue n'est pas toujours fiable. Cassandre livre un protocole avec peu de grands détails (D%=42%) et une absence de petits détails. Les détails sont associés à des réponses formelles de bonne qualité. En fonction des sollicitations latentes des planches, Cassandre parvient à mobiliser des défenses de l'ordre du contrôle. Ces défenses structurantes sont mobilisées de manière générale, mais elles peuvent faire défaut face une excitation intense. Elle peut avoir recours à des défenses telles que le clivage pour faire face à l'ambivalence amour/haine.

## **II. Analyse du TAT**

### **1. Impressions cliniques**

Face au TAT, Cassandre semble plus à l'aise qu'au Rorschach. Elle raconte facilement des histoires liées aux planches qu'elle voit. Ses récits sont moyennement longs, et tendent à se raccourcir au fur et à mesure de la passation, comme s'il lui était de plus en plus difficile de se mobiliser. Si elle a, dans la discussion informelle ou dans l'entretien, souvent recours à l'humour, elle prend très au sérieux la passation et utilise moins l'humour dans ses réponses. Elle est concentrée et cherche à bien faire, elle paraît curieuse de ce que ces épreuves peuvent révéler d'elle.

### **2. Analyse planche par planche**

Planche 1 : L'appui défensif sur la description et la localisation de la scène permet d'évoquer dans un second temps la dimension affective. C'est l'affect de tristesse qui est mis à distance : Cassandre parle d'ennui puis minimise en évoquant un air « un peu désespéré ». La confrontation à l'angoisse de castration ne peut être développée autour des attentes parentales puisque l'exigence n'est pas attribuée à des personnages.

Planche 2 : L'appui sur la description de l'image et la contextualisation de la scène permet à Cassandre de mettre à distance le rapproché entre l'homme « torse nu » et la femme enceinte. Ce couple parental est ainsi qualifié de « paysan » en contraste avec la jeune femme au premier plan. La différence des sexes et des générations atteste d'un bon rapport à la réalité. L'évitement de relations familiales favorise probablement le refoulement des désirs œdipiens et permet une mise en valeur narcissique.

Planche 3 BM : Face à cette planche sollicitant une thématique dépressive, le choix identificatoire est difficile et nécessite l'appui sur des détails de la planche. L'affect de tristesse est majeur (désespoir) et impacte le corps de la femme. Le conflit est quant à lui mis au dehors et reste imprécis (« mauvaise nouvelle »). L'évitement de la question de la perte est un point important de la planche, puisque ce qui est évoqué reste vague tout au long du récit « une mauvaise nouvelle ».

Planche 4 : La mise en évidence d'un couple de personnages est spontanée puis suivie d'un mouvement de mise à distance. Cassandre s'appuie encore sur des détails de la planche pour tenter notamment de séparer les deux personnages de par leur milieu social. Le conflit n'est pas interpersonnel mais semble intrapsychique autour de l'identification féminine. Le mouvement de valorisation de la figure féminine émancipée « plus classe » est annulé et remplacé par une figure érotique (« maison close ») qui suscite de la méfiance (« air vicieux »).

Planche 5 : Arrivant après une thématique libidinale (planche 3), l'appui sur la description de la planche est nécessaire à Cassandre et lui offre un temps pour appréhender le vécu d'un regard maternel intrusif mais également sa propre pulsion scopique. La femme observe Cassandre dans ses choix identificatoires et peut également représenter son désir de voir « une scène ou quelqu'un ».

Planche 6GF : Le conflit entre les personnages est perceptible pour Cassandre mais ne peut être élaboré. Elle se contente de décrire leur appartenance sociale et évite ainsi une mise en relation affective.

Planche 7GF : L'appui sur des défenses rigides retient l'expression émotionnelle mais laisse néanmoins apparaître une thématique de filiation féminine et du désir d'enfant. Ce dernier

est néanmoins annulé et l'enfant est réattribué à la figure maternelle, elle-même annulée voire attaquée (« ou d'une servante »).

Planche 10 : L'évocation d'un rapproché tendre peut être évoqué sans les défenses rigides habituelles. Cassandre justifie néanmoins le mouvement de tendresse comme faisant suite à une difficulté. La figure masculine offre alors une protection rassurante avec une mise à distance du sexuel.

Planche 11 : Cette planche moins figurative perturbe Cassandre qui a besoin de temps pour réussir à s'appuyer sur la réalité de la planche comme moyen défensif. Le symbolisme sexuel, activé à la planche précédente et accompagné d'une sollicitation de la sphère orale par l'allumage d'une cigarette au cours de la passation, ne parvient pas à être liée à une représentation plus construite, malgré des tentatives de rationalisation. Sur cette planche, c'est la « puissance » pulsionnelle qui perturbe Cassandre.

Planche 19 : Cette planche évoque un contenu angoissant et mortifère chez Cassandre. Elle cherche alors à rationaliser ses représentations, fait appel à la psychologue et s'appuie sur un personnage qu'elle dit percevoir dans un petit détail. La thématique de destruction d'un contenant parvient à être évoquée avec une secondarisation symbolique des angoisses de mort.

Planche 16 : La confrontation au vide n'angoisse pas Cassandre qui parvient rapidement à s'accrocher à un souvenir d'enfance autour d'une erreur d'interprétation. Elle passe ensuite pas le symbolique pour évoquer des éléments de l'enfance mais également venir contrer les angoisses suscitées par la réponse précédente.

### **3. Conclusion**

En conclusion, dans le protocole de Cassandre, on peut percevoir une ambivalence dans autour des identifications féminines qui peuvent être en lien avec le passage de l'enfance à l'âge adulte avec sa part de sexualité qu'elle a du mal à assumer. Elle peut difficilement exprimer le conflit, et l'extérioriser. On peut se demander quel détachement peut-elle avoir vis-à-vis des figures d'identification masculines et féminines. Elle semble également prise dans des enjeux de séparation qui peuvent menacer son intégrité. Les récits sont marqués par l'importance du

recours aux procédés rigides (série A). Ils témoignent de la nécessité pour Cassandre de maîtriser le matériel, en particulier en s'appuyant sur les données objectives par le biais de descriptions très détaillées. Ils sont relayés par des procédés relevant d'un évitement du conflit (série C) en particulier par la mobilisation de mouvements d'inhibition et de modalités d'investissement narcissiques, à valences positive et négative.

Face au débordement suscité par la situation projective, et aux planches où la relation d'objet lui paraît menaçante, elle mobilise des mécanismes de défenses d'ordre narcissique comme les mouvements d'idéalisation ou de disqualification de l'objet (Pl.2, Pl.4), l'appui sur des postures signifiantes d'affects (Pl. 3BM, pl. 13MF) et la lutte contre l'instabilité des limites. Ces défenses sont insuffisamment solides quand les conflits sont trop actifs et que la question du choix identitaire est engagée par le matériel. Elle a alors recours à des mécanismes de défense plus drastiques tels que le clivage, le déni, ou la projection, mobilisés pour endiguer des émergences fantasmatiques massives (craquées verbales, détails rares etc.). Même si elles sont présentes, les émergences en processus primaires demeurent intriquées aux processus secondaires et n'apparaissent que transitoirement, dans les moments où l'intensité des conflits vient déborder ses capacités de secondarisation.

En lien avec une culpabilité qui peut s'exprimer ici, nous repérons l'intrication de la problématique œdipienne et d'angoisses d'abandon qui actualiseraient un vécu de dénuement (« pieds nus »). Aussi, la planche 19, avant-dernière planche, est associée à des fantasmes de destruction et de mort : « On voit un fantôme ici, noir. Là, les yeux. Du coup le bateau est en difficulté et le fantôme représente la mort qui vient chercher les gens après le naufrage ».

### **III. Contre-transfert**

Cassandre est la première personne que je rencontre pour la thèse. Elle est très joviale, curieuse de cette recherche. C'est elle-même qui me contacte et qui a convaincu son père d'y participer. Le contre-transfert est très positif au moment de la passation. C'est au moment de l'analyse, que certains éléments émergent et laissent transparaître de forts mouvements contre-transférentiels. Par exemple, à la planche 19 du TAT elle donne une réponse étonnante, voire énigmatique « *Ça me fait penser à un tableau électrique* ». Dans l'entretien avec les parents de

Cassandra, ils évoquent les premiers mots qu'elle a appris en arabe : « fi kahraba, ma fi kahraba » (Il y a de l'électricité/Il n'y a pas d'électricité) et s'étendent sur l'effet angoissant des coupures d'électricité sur Cassandra quand ils sont au Liban. Le sentiment d'évidence que j'ai ressenti face à cette réponse est étroitement lié à notre vécu personnel, en tant que chercheuse et libanaise. En effet, au Liban, pendant la guerre, les chambres électriques des immeubles souvent en sous-sol, ont été réaménagées pour faire office d'abri au moment des bombardements. Ce qui a été notre cas, et au cours du travail engagé pour la thèse, des souvenirs ainsi que des angoisses ayant trait à l'électricité et aux « boîtes électriques » ont refait surface. Ainsi, cette réponse ayant une forte résonance personnelle, a été difficile à comprendre et à analyser en dehors de ce contexte.

## Layla

### Récit phénoménologique de l'entretien

Layla est une jeune fille de 17 ans au moment de la rencontre. C'est son père qui lui parle de la recherche, et elle est d'accord pour y participer. Elle est fille unique.

Elle raconte qu'elle a des liens très forts avec le Liban, notamment grâce à des amies qu'elle a rencontrées là-bas. Elle est très proche d'elles et est constamment en lien. Elle peut dire cependant qu'au début, elle détestait le Liban parce qu'elle avait entendu sa famille en parler, notamment pendant la guerre de 2006. Elle comparait à cette époque le Liban à l'Afghanistan, imaginant que si elle « posait un pied par terre, ça explosait sur une mine ». Elle pleurait à chaque fois avant d'aller au Liban et pense que cela blessait son père. Elle dit que c'était surtout l'inconnu qui lui faisait peur. Actuellement, elle va souvent au Liban toute seule, et quand elle y est avec ses parents, elle passe beaucoup de temps avec ses amies, et n'est pas souvent en compagnie de ses parents.

Elle raconte qu'elle s'intéresse à la guerre du Liban parce qu'elle en perçoit là-bas les séquelles. Elle parle notamment de la séparation entre les quartiers chrétiens et musulmans et du discours des libanais en lien avec cela. Elle a regardé un film *West Beirut*<sup>1</sup>, qui l'a marqué, que ses amies lui avaient conseillé. Elle connaît les grandes étapes du conflit. À la demande de Layla, son père lui a raconté comment il avait vécu le début du conflit. Elle raconte qu'il était à la montagne avec un oncle palestinien et que les policiers du village étaient venus les prévenir de ne pas descendre à Beyrouth avec lui. Elle est curieuse d'en savoir plus et a questionné son père sur son vécu, notamment s'il a vu des « gens morts ». Il lui raconte à ce moment-là l'incident au cours duquel il a été confronté à la mort la première fois, suite à une fusillade à la sortie de l'école. Elle en parle avec peu de détails, mais avec émotion. Elle a envie d'en savoir plus, de se rapprocher de ce que son père a vécu, au-delà des anecdotes qu'il peut lui raconter.

Elle parle du Liban avec idéalisation, qu'elle a tout le temps des choses à faire là-bas, la plage, la famille, les amis. Cependant, elle peut dire qu'il y a des inconvénients, notamment le manque

---

<sup>1</sup> Film de Ziad Doueiri de 1998, un des premiers films dont le thème principal est la guerre civile. C'est l'histoire de deux jeunes adolescents face à la guerre.

d'intimité, ne pas pouvoir faire quelque chose sans que quelqu'un la voie et le sache. Elle parle également de la vie trop facile au Liban. Elle voit que ses amies sont traitées « comme des princesses », que cela peut être agréable un temps, mais par sur le long terme. La vie facile qu'elle a au Liban ne correspond pas aux valeurs qu'elle a apprises en France. C'est également le manque de tolérance qu'elle met en avant, et parle de « guéguerre » entre les familles et entre les communautés. Elle ne comprend pas cela, parce qu'elle n'y est pas habituée. Malgré son idéalisation du Liban, elle arrive quand même à percevoir les inconvénients de ce pays.

## **Interprétation des projectifs**

### **I. Analyse du Rorschach (Annexe 8)**

#### **1. Clinique de la passation**

Layla apparaît souriante au moment de la passation. Elle prend le temps de faire la passation, même si elle « doit retrouver des amis ». Elle parle facilement, et a un langage qui mélange registre enfantin et registre adulte. Dans son attitude également, elle peut avoir des moments où elle a des manières d'adultes, et des moments où elle apparaît comme un enfant, imitant les personnages dont elle parle, mimant certaines choses, comme peuvent le faire des enfants. Elle a un bon contact et peut facilement être dans l'échange, sans être dans la recherche de l'étayage.

#### **2. Processus de pensées**

Dans le protocole de Layla, le mode d'appréhension globale est privilégié, 70% des réponses étant globales. Les Détails apparaissent notamment lors des planches pastel, une seule réponse en D étant notée pour les planches noires et rouges. Dans les réponses globales qu'elle donne, il y a des réponses élaborées et d'autres simples. Les réponses globales simples sont corrélées à une bonne qualité formelle. Elles sont plus présentes aux planches unitaires, celles qui appellent à l'unité.

Ce qui est à noter dans le protocole, c'est que souvent, au moment de l'enquête, les réponses de Layla sont détaillées et elle se montre de plus en plus en difficulté à contenir l'angoisse qui surgit et qui semble plus compliquée à gérer. Quand il s'agit de réponses globales élaborées, Layla a plus de difficulté à donner des réponses de bonne qualité formelle. Les réponses élaborées sont associées soit à des formes de mauvaise qualité, soit à des réponses teintées d'angoisse.

Dans les premières réponses globales élaborées qu'elle donne, Layla peut évoquer une relation et perçoit « deux bonshommes qui se tapent dans la main » (à la planche II), puis à la planche III elle voit « deux femmes qui lavent leur linge », qui ne sont pas vraiment en relation mais qui font une activité commune, et ensuite la perception de personnages, toujours corrélée à une réponse globale élaborée est spéculaire, avec des réponses en reflet « la fée clochette qui se regarde dans un miroir » (planche VII) et « le reflet dans l'eau d'un félin ». Cette dégradation de la qualité de la relation au fur et à mesure de la passation peut témoigner d'un repli sur elle-même mais aussi d'une expression de la massivité de la projection face à ce matériel. Les réponses globales élaborées, qui dans un premier temps soutiennent la relation, le permettent de moins en moins à mesure que la passation avance.

Les réponses détails sont données uniquement dans les dernières planches pastel (sauf pour une réponse en D, « petit nœud papillon » à la planche III), et tiennent donc compte du matériel. Le faible pourcentage des réponses détails peut laisser penser qu'il est nécessaire pour Layla de répondre aux sollicitations de la planche sans se permettre d'aborder les détails dans un souci de ne pas répondre à une angoisse de morcellement. Le monde imaginaire qu'elle déploie, notamment issu de l'imaginaire enfantin (« fée clochette », « Winnie l'ourson », « Pumba » etc.) peut indiquer une difficulté à se projeter dans un fonctionnement adulte, une recherche à rester dans un monde imaginaire plus archaïque ce qui va dans le sens de sa difficulté à élaborer.

Dans ce sens, elle s'appuie beaucoup sur la Forme pour donner des réponses (F% = 95%, très élevé) ce qui laisse penser qu'il y a un surinvestissement de la réalité externe, avec une recherche constante de donner un sens au matériel, de favoriser coûte que coûte l'aspect formel parfois, aux dépens de la qualité.

### 3. Traitement des conflits

#### *Axe narcissique*

**Identité :** Les représentations humaines sont perçues dans les planches II et III, lorsqu'elles sont attendues et sollicitées par les planches. Les figures masculines sont nanties, avec des chapeaux « deux bonshommes qui se tapent dans la main avec des chapeaux » (planche II) alors que les figures féminines sont dans la passivité « deux femmes qui sont comme dans un lavoir ». Cependant la réponse qui mérite une attention particulière est celle à la planche « un clown qui pleure » avec une précision à l'enquête « les clowns tristes ça existe ». Bien que ce ne soit pas une kinesthésie majeure, elle perçoit le visage d'un clown qui pleure montrant l'ambivalence entre une apparence joyeuse et un affect triste. Dans sa présentation, Layla paraît comme une jeune fille très joyeuse, qui sourit, rigole, mais peut-être que ce mouvement d'identification donne une indication quant à son intériorité. Cette image paradoxale, combine à la fois sa tendance à s'appuyer sur un imaginaire enfantin, et la dépressivité qui émane de temps en temps dans ses réponses. Dans une lutte antidépressive constante, avec l'idée du dedans/dehors dans le sens où ce qui transparait à l'extérieur ne reflète pas nécessairement l'intériorité. Cette image, laisse penser qu'il y a une certaine fragilité des repères identitaires, avec une tendance à recouvrir, à cacher ce qui est négatif.

Dans cette même perspective, les réponses animales qu'elle donne, sont de manière générale de bonne forme, mais témoignent de cette défense contre un affect dépressif, notamment dans sa réponse à la planche « un chien qui a les oreilles qui descendent » (planche IV) qui est une planche massive évocatrice de la puissance. Ainsi, face à ce type de sollicitation, Layla répond par une dépressivité. La menace ressentie face à l'image de puissance est accompagnée d'une dépressivité, et la situe du côté de la passivité. Ce sont dans les représentations d'animaux ou de personnages irréels (clowns) que la dépressivité peut s'exprimer. Ces réponses témoignent d'une fragilité, notamment lorsqu'une image de puissance, source d'angoisse est perçue.

Sa réponse à la planche VI, est significative de l'image de son corps. Layla donne une seule et unique réponse globale simple avec un temps de planche qui est très long (35 secondes). La question du corps est centrale dans sa réponse, « le corps, enfin le corps du truc ». Alors que la réponse est de bonne qualité formelle, l'enquête démontre la difficulté de Layla à pouvoir gérer cette représentation, peut-être dans une volonté de bien faire, de donner une réponse plus

élaborée, mais l'analyse du discours à l'enquête laisse penser qu'il lui est difficile de maintenir cette mobilisation contre l'angoisse sollicitée sur la durée.

**Identifications secondaires :** Dans son protocole, Layla fournit des représentations humaines différenciées sur le plan sexuel. À la planche II, elle voit deux bonshommes, et à la planche III, deux femmes. Alors que les représentations masculines, sont nanties, portent des chapeaux les personnages féminins semblent être dans la passivité. Leur action est décrite en fonction du lieu où elles se trouvent, elles sont dans un lavoir, donc lavent leur linge. L'image de la femme semble être quelque peu dévalorisée puisqu'il y a nécessité de « laver », alors que les représentations masculines sont dans l'affrontement, puisque les bonshommes « se tapent dans la main » et dans l'enquête une précision « deux ninjas qui vont s'affronter ». La dimension agressive semble être en lien avec le masculin, alors que le féminin est plus associé à une dimension passive, peut-être aussi de réparation de l'agressivité masculine ? Les deux réponses se succèdent. Après l'affrontement, les femmes lavent le linge ce qui fait penser à l'expression « laver l'honneur ».

### *Axe objectal*

**Représentations de relations :** Les personnages de Layla par ailleurs, sont dans un premier temps dans une relation d'affrontement, mais vont rapidement être dans une passivité (action commune, mais pas de relation « deux femmes qui lavent leur linge ») pour ensuite arriver à une relation plus narcissique et fermée sur elle-même puisque la symétrie des planches n'induit plus une relation à l'autre, mais une relation spéculaire, en reflet (miroir, eau). Les relations semblent alors être porteuses d'une dangerosité, la confrontation aux autres semble menaçante, dans une sorte de dualité actif/passif dont la seule issue serait le renfermement narcissique. Elle semble se défendre contre un risque dépressif, défense tantôt efficace, tantôt plus poreuse et porteuse d'une menace.

**Traitement des affects :** Dans l'ensemble du protocole, les affects semblent peu traités sur le plan projectif. Il y a peu de réponses Couleur. Cependant Layla utilise des termes évoquant les affects « lugubres », « tristes » notamment dans les enquêtes, elle est sensible aux qualités chromatiques des planches, mais cela ne se traduit pas dans ses réponses, restrictives sur le plan

des couleurs. Dans une sorte de contrôle dans ses réponses, c'est au moment de l'enquête que la mobilisation défensive semble moins efficace.

Elle est sensible aux couleurs, comme l'indiquent ses choix de planches « parce que les couleurs des deux sont festives ». Elle préfère les planches pastel colorées à celles noires et c'est le facteur couleur qui va déterminer son choix. Elle dit pour la planche VII « je la trouve jolie parce qu'elle est faite à l'encre foncée, mais elle n'est pas sombre, elle n'est pas tristoune ».

Dans la planche IX, à l'enquête, la réponse confuse mélange les registres, abstrait, humain, objectal. Cette confusion laisse entrevoir une incapacité à traiter les affects et à les maîtriser, en lien peut-être également avec le faible pourcentage de détails et une tendance à traiter les planches de manière globale avec peu d'attention aux détails. Ce qui est à noter, c'est que les formes de mauvaise qualité ont été perçues à la planche IX, planche pastel, dans une tentative d'isoler par les perceptions dans les couleurs, mais cette tentative n'est pas efficace. Face à la dimension découpée (en fonction des couleurs de la planche), Layla n'arrive pas à voir une réponse globale, comme dans les autres planches, et les réponses qu'elle donne ne sont ni influencées par les couleurs (« la tête de Winnie l'Ourson » en vert, et « la tête d'un hippopotame » en rose). Sensible aux couleurs, elle ne parvient pas à l'intégrer dans ses réponses et c'est leur qualité qui est remise en cause. Il paraît donc difficile pour Layla de gérer ses affects et de les exprimer de manière adaptée.

#### **4. Organisation défensive**

Face à l'angoisse, Layla semble avoir recours à des modalités d'expression enfantine (« tristoune », « sa petite bouille toute mignonne »...), que ce soit dans le fond ou dans la forme (mimiques, changement de voix). Ses réponses ancrées dans une certaine réalité externe, témoignent de sa capacité d'adaptation. Les mobilisations défensives qui surgissent lorsque l'angoisse est débordante, sont proches du repli narcissique avec des relations spéculaires mises en avant, l'ambivalence des affects dépressifs avec des perceptions combinant des perceptions positives avec des affects dépressifs et des perceptions (Ex. « Clown qui pleure »).

Le TRI est de type introversif avec plus de réponses K que de réponses C qui témoigne aussi d'une tendance à se replier sur soi, plutôt qu'à extérioriser les affects.

## **II. Analyse du TAT (Annexe 8)**

### **1. Impressions cliniques**

Au TAT, les planches sont traitées de manière équivalente. Layla verbalise une seule fois la difficulté qu'elle a par rapport à une planche, la 11 et la moins figurative du matériel. Elle répond aux sollicitations des planches, prend appui sur le contenu figuratif des planches ce qui semble lui permettre de traiter la conflictualité et les désirs ambivalents plus facilement que face au matériel flou du Rorschach. Le va-et-vient entre ce qui est bien, attendu par la société (ou les parents) et désirs interdits est plus prégnant dans ses réponses. De manière générale, les réponses sont plutôt courtes, peu élaborées, tout en permettant un traitement des conflits sollicités par la planche.

### **2. Analyse planche par planche**

Planche 1 : Layla traite le conflit entre désir propre et désir des parents. Forcé à faire une activité qu'il « déteste » l'enfant est obligé de se plier à l'exigence parentale. Ce conflit est traité sur un mode oppositionnel passif dans le regard de l'enfant et impacte la relation du garçon à l'objet. « Il regarde son instrument complètement dépité ». La réaction est d'ordre plutôt dépressif, dans une sorte de résignation. La résignation et la tristesse viennent prendre le pas sur l'agressivité. Face aux attentes parentales l'expression d'affects forts est détournée sur un objet (le violon) plutôt que sur les parents.

Planche 2 : Face à cette planche, ce qui est mis au premier plan c'est la différence générationnelle. La jeune femme est privilégiée par le fait de pouvoir aller à l'école, alors que ses parents travaillent. On peut entendre dans sa réponse la notion de dette envers les parents, qu'elle doit honorer en réussissant. Peut-être même pouvons-nous parler de soumission face aux souhaits des parents, en écho également avec la planche précédente. Il semble y avoir peu de place à l'expression du désir, ou de l'opposition. L'interdit y est reconnu et sublimé au travers de l'investissement de la sphère intellectuelle (les études). La reconnaissance du désir comme sien et l'investissement narcissique permet de supporter la dette envers les parents « Elle a la chance ». Sans évocation du conflit, il y a la volonté de s'autonomiser tout en s'appropriant les désirs parentaux.

Planche 3BM : Le temps de latence est long par rapport aux autres planches, face à cette image qui évoque de manière explicite la dépression. Face à la massivité de cet affect en résonnance avec les planches précédentes mais surtout avec la passation du Rorschach et de ce qu'il a mobilisé, il y a l'expression d'un effondrement, par terre, répondant clairement à la sollicitation de la planche. La raison reste vague « une nouvelle triste », mise à l'extérieur, mais ne peut être plus élaborée. Ce qui l'est, c'est la réponse plutôt excessive puisque « n'a même pas eu le temps de s'étaler sur son lit » ce qui laisse peu de temps à l'élaboration et fait penser à une sentence suivie d'un effondrement.

Planche 4 : La restriction du récit et le traitement de la réponse sur le mode de l'idéalisation et de l'investissement narcissique positif « tous les deux super forts », « danseurs de haut niveau » montre un évitement des conflits, notamment un évitement de l'angoisse de séparation. La position détournée de l'homme n'est pas du tout évoquée. Par ailleurs, la relation entre la femme et l'homme est dans un premier temps professionnelle, certes érotisée (des danseurs de haut niveau), Layla parvient néanmoins à évoquer furtivement la relation de nature sexuelle entre les personnages. Elle élude l'aspect tendre, amoureux, pour en faire deux « amants » sans autre précision. On peut se poser la question de l'ambivalence, qui semble ici impossible, et de la coexistence des deux registres érotique et affectif dans la relation de couple.

Planche 5 : Layla est sensible à la symbolique maternelle de la planche, mais évoque un enfant qui ne répond pas aux exigences puisqu'il a fait une « bêtise ». L'enfant qui a cassé une assiette n'est pas dans le champ de vision, on ne le voit pas, mais est-ce que la mère le voit ? L'insistance sur le fait que l'enfant n'est pas sur la photo, avec la notion de « voir » fait appel à ce qu'il faut/ou ne faut pas voir. L'enfant en quelque sorte est un enfant qui déçoit une figure maternelle qui ne paraît tout de même pas très menaçante puisqu'elle a « l'air un peu fâchée ». La conflictualité est modérément exprimée et traitée sur un mode passif.

Planche 6GF : Dans le traitement de cette planche, Layla répond à la sollicitation sexuelle de la planche, et surtout à ce qu'elle véhicule d'interdit de l'inceste (différence de génération). L'homme est dépeint comme un « prédateur », mais tout de même dévalorisé voire ridiculisé par sa maladresse, et la jeune fille est considérée plutôt comme une victime dans un premier temps, ayant été forcée de venir dans un endroit « noir », et elle s'y retrouve « complètement enfermée ». Le rapproché éveille une inquiétude, un danger exprimé par le sentiment d'être

enfermée et surtout contrainte. La transgression n'est pas choisie, et par rapport à l'enfermement, les affects qui y sont associés sont minimisés « elle n'est pas très à l'aise » et cela vient du fait du manque d'habitude d'être dans la transgression. On ne sait pas par qui elle « s'est fait trainer » mais la suite de la réponse laisse penser que l'expression du désir de séduire met la jeune femme dans cette position passive. La conflictualité entre désir et interdit, l'ambivalence se situe autour de la séduction à l'égard d'une figure paternelle.

Planche 10 : Comme à la planche 4, le rapproché libidinal dans un couple est source d'inhibition chez Layla. Elle traite de manière presque descriptive la planche. Le terme « deux amoureux » peut cependant faire penser à un possible lien entre tendresse et désir sexuel, en opposition à la planche 4, ou ce ne sont que « des amants ». Elle traite le rapproché libidinal sur un mode sublimé par la danse puisqu'ils « dansent dans un bal ».

Planche 11 : À cette planche source d'angoisses archaïques, Layla donne une réponse construite teintée d'angoisse notamment en lien avec le temps de latence plus long que sur les planches précédentes. Le terme « écroulement » est le premier qui vient pour illustrer cette angoisse, parallèle avec la notion d'effondrement. Cependant, elle parvient, tant bien que mal, à se mobiliser pour trouver une issue. La référence géographique et culturelle (« ruines de Carcassonne »), fait appel à une mise à distance, une tentative de se mettre à l'abri. Face à la menace, la stratégie de mise en sécurité est possible. L'idée de destruction et de danger est présente, l'existence d'un lieu de repli également.

Planche 19 : Le recours est récurrent aux références culturelles, notamment face à des planches suscitant des angoisses importantes pour Layla. Ici, la précision apparaît au début de la réponse, dans une sorte de mobilisation impulsive qui est mise à mal. Le thème de l'oubli, qui revient également à cette planche, « dans le grenier d'une femme espagnole super riche ». Elle introduit un personnage non existant, valorisé car nanti. Le tableau finit par être abîmé, car oublié dans le grenier. Cette image, peut faire penser à une imago maternelle peu étayante dont le peu de sollicitude peut avoir des conséquences néfastes.

Planche 16 : Comme dans les planches précédentes, elle se mobilise dans un premier temps, « une maison neuve » symbole d'une enveloppe contenant, mais dans un deuxième temps, au moment où la maison va être peuplée, le langage se déstructure (répétitions, craquées verbales). En lien avec les références enfantines récurrentes dans son protocole, ainsi que les

différentes expressions de conflits intrapsychiques entre désirs et interdits, nous pouvons penser qu'il s'agit dans cette réponse de l'expression de son intériorité, et de son désir d'émancipation. Dans sa lutte contre l'angoisse suscitée, Layla est à nouveau dans une confusion de registre, attribuant des émotions à un objet, au mur (« [le mur] est content de devenir rose, parce que ça lui changera de couleur »). Face aux changements (du monde enfantin au monde adulte ?) les émotions décrites sont positives, mais la structure de la phrase et la dimension « illogique » pourrait montrer l'angoisse suscitée par le monde adulte. Face à tout ce qui émerge et qui est difficile, elle s'identifie au mur, comme pour figer, refroidir, la question du sexuel, du bébé. Le changement ne peut pas être porté par le personnage féminin.

### **3. Conclusion**

Les procédés dominants sont les procédés de la série B, notamment l'investissement de la relation et la dramatisation. Les objets sont investis et les affects peuvent être exprimés. Mais cette expression est souvent associée à une déstructuration du langage. Ses personnages sont pour la plupart mus par des désirs mais sous l'emprise des interdits. Les conflits intrapsychiques sont exprimés avec une grande ambivalence. Ils semblent quelque peu menaçants. En effet, les procédés de la série C, témoignent de cette ambivalence, entre possibilité et impossibilité d'expression des conflits. Les planches en lien avec l'angoisse d'abandon sont celles qui suscitent le plus de mobilisation de défense de type narcissique. Les procédés de la série A, notamment ceux qui font appel à la réalité externe sont moins nombreux. Elle peut faire appel à la réalité, sans être dans le contrôle.

### **III. Contre-transfert**

Lors de la passation, l'attitude de Layla ainsi que ses réponses parfois enfantines, m'amène à me positionner comme face à un enfant. Comme si son désir de devenir adulte et d'autonomisation était tellement angoissant que mon attitude est allée dans le sens de cette angoisse, y répondant en adaptant ma posture comme face à une fille plus jeune qu'elle. Elle suscite beaucoup d'empathie, dans son tiraillement, avec tantôt des mouvements contre-transférentiels m'amenant à déployer une contenance et à l'enrober par des paroles rassurantes, dans une posture maternante. Cela a été particulièrement présent lors de la réponse à la dernière planche du TAT, où la massivité de l'angoisse déstructure le langage, m'amenant à reprendre, de nouveau la consigne insistant sur le fait qu'il n'y ait ni bonne, ni mauvaise réponse.

## **Marine**

### **Récit phénoménologique de l'entretien**

Marine a 12 ans au moment de la rencontre, elle est l'aînée de sa fratrie. Elle a deux petites sœurs de qui elle s'occupe souvent. Au moment où je la rencontre, ses parents ne sont pas encore rentrés du travail. Elle est avec la nounou et ses deux sœurs. Elle prend son rôle de grande sœur au sérieux et est très sollicitée par les plus jeunes. Ses grands-parents, ses oncles et tantes sont également installés en France et les voyages au Liban sont très rares. Elle a des facilités à s'exprimer, elle est curieuse et intéressée par le sujet, pour connaître le pays de sa maman.

Lors de l'entretien Marine évoque des éléments de la migration de sa mère qu'elle-même n'avait pas évoqués, notamment concernant les étapes du voyage. Elle retient du récit de sa mère l'impact des séparations, d'abord avec sa grande sœur, ensuite avec ses parents. Elle précise qu'ils sont partis du Liban en bateau, parlant de « ferry boat » et imagine ainsi le voyage de sa mère, à travers les étapes en Italie et en Suisse avant d'arriver en France.

Elle fait des hypothèses concernant l'émergence du projet de migration, et peut dire par exemple « je pense que c'est finalement par peur qu'ils sont allés. Mais je ne suis pas sûre. » et raconte que son grand-père a plusieurs fois failli être blessé.

Elle raconte également qu'à l'arrivée en France, sa mère était très impactée par le « changement de civilisation » et évoque particulièrement la nature des relations humaines qui diffèrent en France par rapport au Liban. Sa mère parle du Liban tout le temps pour comparer les deux lieux, et Marine peut aussi dire que sa mère a très envie de « rentrer » mais les visites sont évitées par peur qu'il y ait la guerre. Elle peut dire que sa mère n'est jamais retournée au Liban depuis qu'elle est en France et évoque la déception de sa mère si jamais elle y retournait. En effet, Nathalie a avec sa fille un discours nostalgique du Liban, décrivant un Liban d'avant-guerre idéalisé « plein de verdure » et un Liban « abîmé et détruit » par la guerre.

Quand on aborde la question du conflit, Marine paraît un peu gênée de ne pas savoir grand-chose. Elle dit connaître seulement quelques histoires, que sa grand-mère lui raconte. Elle raconte par exemple un épisode où son grand-père a échappé à une balle en traversant le salon. Elle est très sensible aux événements de vie sauvée. Elle évoque des souvenirs que sa mère peut lui rapporter concernant les conditions de vie pendant la période de conflit, quand ils étaient

obligés de dormir dans la cuisine sur des matelas par terre, de réchauffer de l'eau sur le gaz pour se baigner, que leur maison était protégée par des gardes qui étaient gentils.

Ce qui prime dans le discours de Marine c'est son désir de connaître plus ses origines, d'être plus en lien avec le Liban. Elle se retourne pour cela vers ses grands-parents libanais qui habitent en France, notamment sa grand-mère pour lui poser des questions et se rapprocher de l'histoire de la famille. Elle dit avoir envie d'en savoir plus sur « [son] pays » étant « quand même Libanaise », « c'est dans mon sang » dit-elle. Elle évoque spontanément son regret de ne pas parler l'arabe, de connaître seulement quelques mots, puisqu'elle ne le pratique pas assez. Sa mère parle libanais avec ses parents, notamment son père qui parle de plus en plus en arabe, et avec son frère qui reste très proche du Liban et qui y va souvent. « Quand on parle du Liban, je me sens comme une fille qui ne connaît pas vraiment ses origines, qui a envie de les découvrir ». Elle est très curieuse de se rapprocher de cet « autre monde » qui lui paraît très familier et très éloigné en même temps. Elle se dit que ça ne devrait pas être si différent de la France, « il devrait y avoir des maisons et tout ça », et ça lui paraît très étranger et loin de ce qu'elle connaît. Elle aimerait y aller un jour pour « savoir ce que c'est ». D'ailleurs, pendant que je me présente, elle me demande si je suis Libanaise et si je connais le Liban et me pose une question : « Est-ce qu'il y a des papillons au Liban ? Ou bien il y a seulement la guerre ? ». En effet, même si elle ne suit pas vraiment les nouvelles du Liban, lorsqu'il se passe quelque chose là-bas, elle est au courant mais cela lui paraît très lointain. Elle parle également du fait que dans ces cas-là, personne n'en parle, donc elle passe facilement à autre chose, comparant ainsi aux attentats de novembre 2015 à Paris qui lui étaient beaucoup plus proches et tout le monde en parlait.

Avant de conclure l'entretien Marine me demande : « ... j'aimerais savoir si les Libanais, quand il y a, ils arrivent en France, est-ce qu'ils perdent tout de suite, ou bien alors est-ce qu'ils perdent au fur et à mesure leur culture et tout ça ? ». Elle explique sa question en exprimant sa crainte que sa mère ne perde sa culture libanaise au fur et à mesure. Elle dit que parfois sa mère lui dit qu'elle devient comme les Français, et ça sonne « comme une malédiction » pour Marine. Nous évoquons à ce moment-là les aspects libanais de sa mère, et dit alors que sa mère est très accueillante, comme au Liban, et qu'elle entretient avec ses sœurs des modes relationnels proches de ceux du Liban, comme par exemple passer à l'improviste. Elle finit par dire : « Quand on est resté assez longtemps dans un pays, quand on a réussi à voir autant de gens qui

parlent la même langue, qui ont la même culture, quand on parle de ce pays, on a quand même quelque chose qui reste. Et... même si ça peut diminuer, ça pourra jamais arrêter d'exister. »

## **Interprétation des projectifs**

### **I. Analyse du Rorschach (Annexe 9)**

#### **1. Clinique de la passation**

Tout au long de la passation, Marine apparaît comme une fille désireuse de bien faire. Elle a une attitude hyper conforme pendant l'échange que j'ai avec elle. En effet, elle prend son rôle de grande sœur à cœur, prenant même parfois le rôle de « mère auprès d'elles » et d'hôtesse de maison auprès de moi (me proposant à boire, à manger etc.). La passation est parfois interrompue par ses sœurs qui lui demandent des choses en lien avec leur travail scolaire. Elle a des facilités à s'exprimer, elle est curieuse et intéressée par le sujet, pour connaître le pays de sa mère. Cependant à la fin de la passation, elle paraît agacée voulant que ça se termine rapidement. Elle peut dire qu'elle a encore des devoirs, et qu'elle ne peut pas tarder pour pouvoir les terminer. Au Rorschach elle arrive à produire un protocole plutôt fourni. Elle fait le Rorschach avec plaisir, puisque lorsqu'elle voit les planches, elle évoque tout de suite Le Petit Nicolas film dans lequel apparaissent de manière claire les planches du Rorschach dans un esprit de dérision. Elle évoque le film plusieurs fois au cours de la passation.

#### **2. Processus de pensées**

Dans son protocole, Marine donne un nombre de réponses dans la moyenne des enfants de son âge ( $R=25$ ). Ainsi, ayant déjà vu le matériel dans un film, la réaction face aux planches peut être biaisée. Les types d'appréhension sont variés, et les réponses qu'elle donne en Globalité, ainsi que les réponses en Détail sont dans la moyenne ( $G\%=40\%$ ,  $D\%=44\%$ ). Les réponses globales sont pour la plupart simples ( $5/8$ ), et elle ne donne que 3 réponses élaborées en G. L'élaboration des réponses semble mettre à mal la qualité des réponses. En effet, les réponses associées, soit à la forme, soit à la kinesthésie mettent en avant une difficulté à jongler avec les différentes perceptions. Comme dans une volonté de contrôler les différents éléments de la

planche sans que cette maîtrise ne semble efficace. Cela est d'autant plus prégnant que toutes ses réponses globales simples, sauf une, sont de bonne qualité formelle.

Les réponses en détails sont associées à des déterminants variés, intégrant la couleur, le mouvement avec des kinesthésies humaines ou animales. Les détails lui permettent d'aller chercher des réponses plus personnelles, plus en lien avec ce qu'elle vit, notamment à travers l'utilisation de la couleur qui y est associée.

Cette variété de type d'appréhension inclut une sensibilité à l'aspect lacunaire de certaines planches, et elle intègre le BLanc, que ce soit dans des réponses globales (2 Gbl), ou dans des réponses de détail (3 Dbl). Alors que dans les réponses globales où elle intègre le blanc, la qualité des réponses est mise à mal (aux planches II et VIII), les réponses qu'elle donne en détail blanc sont associées à des représentations qui prennent en compte la réalité.

Par exemple, à la planche II, après une première réponse Gbl dont la qualité est entravée, la lacune blanche est perçue comme un vaisseau, compensation de la béance par une représentation de puissance. Le vaisseau ainsi que sa projection dans le rouge, fait penser au symbolisme transparent. Face à l'échec de sa tentative à prendre en considération les différents éléments de la planche, elle finit par faire un choix. Le choix de la lacune blanche, qui la soutient et grâce à laquelle elle donne une représentation de force.

Nous notons que le pourcentage de réponses intégrant la Forme est très légèrement inférieur la norme ( $F\%=56\%$ ), ainsi que celui des réponses de bonne qualité formelle ( $F+\%=57\%$ ). Cela montre sa capacité à prendre en compte les qualités de la planche, et d'intégrer ses perceptions dans des réponses pouvant être attendues. Elle est ancrée dans la réalité, tout en mettant en avant son monde interne de manière efficiente. Même face à l'angoisse, elle a les ressources nécessaires pour se ressaisir. Son besoin et son désir de bien faire, l'amènent à s'inhiber volontairement pour répondre aux attentes qu'elle attribue au clinicien dans une volonté de répondre de manière convenable.

### 3. Traitement des conflits

#### *Axe narcissique*

**Identité :** Dans son protocole, Marine peut donner des réponses humaines. Celles-ci sont cependant associées pour la plupart à un déterminant de mauvaise qualité formelle. En effet, même à la planche III, où la perception de deux personnages est une banalité, elle ne les perçoit qu'à l'enquête, mais spontanément. Dans un premier temps face à cette planche, elle se défend et la traite en détail. Elle semble débordée, même si elle parvient à se ressaisir, mais la représentation humaine qu'elle donne en dernier ne prend pas vraiment en compte la réalité de la planche. À l'enquête elle annule cette réponse, en quelque sorte, en disant qu'elle voyait ça avant, et la représentation d'un « bonhomme bizarre » est remplacée par celle de deux personnages masculins. Elle se mobilise alors pour donner la banalité et voit spontanément les deux personnages. Elle répète à deux reprises la formulation « drôle de... » aux planches VII et IX. À la planche VII par exemple, elle dit « une drôle de personne qui danse ». Cette perception se précise à l'enquête en « clown » et nécessite pour elle de jouer dans son corps cette réponse, de l'expliquer. La kinesthésie est présente, mais n'est pas adéquate. « Faudrait que ce soit plus proche », dans un mouvement apparenté à une annulation, elle maintient néanmoins sa réponse. La forme humaine perçue est dévalorisée (drôle de personne, clown bizarre). Les formes humaines ne sont pas facilement appréhendées par Marine. Elle s'étaye sur son corps pour marquer le mouvement qu'elle perçoit.

Ses personnages peuvent être teintés de tristesse également, notamment à la planche II. Marine se montre sensible à la construction intermaculaire et trichromatique de la planche. Elle intègre dans sa réponse la couleur rouge et le blanc (« Je vois un visage avec des yeux rouges, le nez là et là la bouche »). Dans sa tentative d'unifier les différents éléments de la planche (blanc, rouge et noir) elle donne une perception de mauvaise qualité. Un visage humain teinté d'une tristesse qui lui est inspirée notamment par les « yeux rouges et plissés ». À l'enquête elle précise « il doit être triste ». Entre injonction et précaution verbale, l'affect n'est pas exprimé directement mais est présent.

Aux planches unitaires, Marine semble plus en difficulté notamment à la planche V. Si à la planche IV, elle parvient à donner une réponse inspirée du film *Le Petit Nicolas*, ce qui la fait rire, à la planche V, elle a du mal à voir la banalité, après un temps de latence plutôt allongé, et

une interpellation au clinicien (« Je ne vois pas grand-chose »), elle retourne la planche et voit une mouette, avec les pattes derrière et le bec. Ces précisions, montrent sa sensibilité aux détails qui l'empêchent en quelque sorte de voir la banalité. Ce qui est important à noter, est le mouvement qu'elle attribue à cette image. La mouette en train de voler. Les ailes imposantes lui inspirent ce mouvement qui est adéquat. À l'enquête des limites, elle parvient à voir le papillon, mais précise que ce n'est pas la première image qui lui vient. Elle termine l'enquête par dire « pour être honnête, je voyais en premier la tête d'un escargot ». Cette planche unitaire la met plus ou moins à mal, avec un premier mouvement d'inhibition où elle dit « ne pas voir grand-chose » nécessitant un moment de récupération pour pouvoir tourner la planche et ensuite donner une réponse globale. Cela peut également soulever la question de sa perception de sa propre unité.

Les représentations animales semblent moins atteintes que les représentations humaines. Elles sont associées à des déterminants de bonne qualité formelle, et une possibilité de mouvement.

**Identifications :** Marine semble avoir la possibilité de faire un choix identificatoire clair, même si parfois, c'est associé à des représentations qui ne sont pas tout le temps de bonne qualité. En effet, tous les personnages qu'elle perçoit sont masculins, à l'exception de la planche VII où elle dit « une drôle de personne qui danse » et reste floue. Elle montre ici une sensibilité au caractère féminin de la planche à travers l'activité qui est engagée par le personnage. Les personnages masculins sont à la fois porteurs de puissance et d'attributs qui minimisent leur force. Par exemple, à la planche IV, elle exprime d'abord une sorte d'excitation positive puisque c'est une planche qu'elle a déjà vue dans le film du Petit Nicolas. Malgré cela, elle reste sensible à la massivité de la planche puisque dans sa réponse, qui est quelque peu modifiée lors de l'enquête, il y a une image de force qui est minimisée (« Un géant avec des petits bras »). La puissance est menaçante et pour se protéger face à cette menace, cette figure est diminuée. La défense contre la massivité, la puissance est d'agir sur elle en lui attribuant des caractéristiques moins imposantes. Cela est également notable lorsqu'elle dit « bonshommes » au lieu d'hommes aux planches II et VI. Elle semble minimiser la masculinité en utilisant des termes non seulement infantiles, mais aussi infantilissants. Pourtant à la planche VI, elle donne un attribut très masculin aux bonshommes qui sont barbus. En effet, dans cette planche au symbolisme bi-sexuel, Marine perd sa capacité à se mobiliser pour donner une réponse de bonne qualité formelle. Elle donne des représentations en détail et fait le scotome de la partie saillante de la planche, à évocation

phallique. Cependant sa perception d'hommes barbus (seule précision concernant leur caractéristique propre), peut laisser penser qu'elle est sensible à la partie « masculine » de la planche. Elle voit donc des hommes barbus (nantis) mais dans la partie « féminine » de la planche. Ainsi, elle paraît sensible au féminin malgré la présence beaucoup plus accrue de représentations masculines.

### *Axe objectal*

**Représentation de relations :** La relation semble possible, en tout cas perceptible pour Marine. Elle met en avant des postures qui mettent l'accent sur une intention de relation. Elle évoque ainsi deux réponses où deux personnes sont en relation. À la planche VI, elle perçoit « deux bonshommes barbus » et précise à l'enquête qu'ils sont « dos à dos ». Les personnages vus par pair, sont en relation, mais avec une dimension agressive. Ils sont dos à dos, et ne sont par réellement en lien. Sensible à la symétrie de la planche, elle les voit plus dans une sorte de relation spéculaire, en miroir. Ils ne se regardent même pas, d'où la dimension agressive que nous pouvons constater. De plus, elle les voit « dos-à-dos » mais ne perçoit que les visages. On peut donc penser qu'ils ont le regard détourné, mais que verbaliser le regard détourné lui paraît compliqué.

Par contre, à la planche VIII, elle perçoit deux personnes différenciées sur le plan sexuel, « un mari et une femme qui se regardent ». Elle voit les visages, et la différence sexuelle induit chez elle une érotisation de la relation. Ils sont mari et femme, peut-être s'agit-il également de la représentation du couple parental ? Alors qu'ils sont en relation (se regardent) dans la réponse, cela est quelque peu annulé à l'enquête, puisqu'ils ne se regardent plus, mais regardent le ciel. Le regard semble menaçant, un regard qui transperce et la nécessité de détourner les yeux s'impose. Ainsi, la relation bien que possible semble difficile. Tantôt érotisée et menaçante, tantôt dans une relation spéculaire et en miroir, la relation qui paraît ambivalente, et Marine peut trouver des moyens pour s'en protéger de manière efficace.

**Traitement des affects :** Dans ses réponses, Marine montre une certaine défense face à la Couleur et à la sensorialité des planches. Elle peut prendre en compte la Couleur, mais les kinesthésies sont privilégiées (Type de Résonance Interne=3K/1.5C, FC=5k/0E). Elle n'est pas du tout sensible au caractère sensoriel des planches, puisqu'elle n'a aucune réponse qui prend en compte l'estompement. Les réponses couleur sont en lien avec des réponses en détail, notamment en rouge (« nœud papillon » à la planche II). Toutes ses réponses couleurs sont couplées d'un

déterminant formel. Ainsi, on peut penser qu'elle est sensible à ce qui peut émaner de son monde interne en termes d'affects, mais elle tente de le contrôler. C'est seulement à la planche X, qu'elle donne une réponse qui peut témoigner de son excitation (« Une fête avec des feux d'artifice »). Dans cette réponse, elle allie en même temps un mouvement d'objet et la couleur. Cette réponse globale est adéquate au stimulus de la planche et intègre de manière efficace l'excitation qui peut être suscitée par l'éparpillement et les couleurs de la planche.

#### **4. Organisation défensive :**

Les défenses de Marine semblent être efficaces, face au débordement que la passation du Rorschach peut susciter. Elle montre un attachement au détail avec une tendance à la focalisation obsessionnelle. Par ailleurs, elle peut faire des références culturelles et semble intellectualiser tant ses réponses que les explications qu'elle en donne. Face à certaines angoisses, notamment face à l'érotisation des relations, elle parvient à contrôler son angoisse, à travers des mécanismes de défense adaptés à son âge.

## **II- Analyse du TAT (Annexe 9)**

### **1. Impressions cliniques**

Marine commence la passation du TAT par une remarque qui m'est adressée et qui témoigne d'une sorte d'inhibition « c'est pas grave si elle est très courte ? ». Cette question sera annonciatrice de son protocole qui est peu fourni comparé au Rorschach. Tout au long de la passation, elle paraît plus sérieuse, stricte, voire agacée. Ses réponses sont restreintes, concises. Elle parvient malgré ses réponses courtes à raconter des histoires, marquées même parfois de rebondissement. À la fin de la passation, elle s'empresse de se lever pour aller finir ses devoirs. Elle peut être très sensible à son impossibilité à répondre à la consigne, lorsqu'elle ne parvient pas à raconter une histoire. Cela semble être très difficile pour elle de ne pas répondre aux attentes et à la consigne de manière précise.

### **2. Analyse planche par planche**

Planche 1 : Marine est sensible à la problématique de la planche, notamment à la culpabilité générée par le fait d'avoir « cassé l'objet » du père. Elle traite la castration de manière

inversée, en agissant en quelque sorte dessus. En effet, bien que l'action ne soit pas réellement associée à un affect, ou à une raison quelconque, elle génère une culpabilité, un désir de réparation. Face à l'angoisse de perte, perte de l'amour de la figure parentale, elle tente une réparation qui paraît possible mais peu élaborée. Il apparaît difficile pour elle d'exprimer des affects, notamment de culpabilité (avec le « voilà ») qui est suivie immédiatement par la question de la réparation.

Planche 2 : Marine distingue bien la différence de génération, la famille sans spécifier père et mère. Les parents sont décrits comme des personnes démunies, voire défaillantes, puisqu'ils ne peuvent pas répondre aux désirs de leur fille. Dans la réponse à cette ambivalence, le récit de Marine est très normatif, valorisant la fille plutôt que les parents, puisque pour pouvoir arriver à ses fins, celle-ci doit travailler tout en faisant ses études. Elle doit réussir par elle-même, sans qu'il n'y ait le bénéfice de cette émancipation, de valorisation. La rivalité se distingue à travers cette volonté de « dépasser » en quelque sorte, intellectuellement le couple parental « paysan ».

Planche 3BM : Cette planche sollicite l'angoisse de perte d'objet chez Marine. La séparation est au centre de son récit. En introduisant un personnage non existant sur la planche, elle met en avant la question de l'absence et du manque qui s'en suit, avec l'effondrement dépressif qui en résulte. Par ailleurs, elle précise dans sa réponse, la raison de l'absence, et c'est un départ pour la guerre. Mis à part la question de la séparation et de l'absence, en arrière plan, la question de la guerre renverrait aussi peut-être à l'angoisse de mort. Peut-être penser aussi la réponse en lien avec ce qu'elle sait du sujet de thèse, sur le Liban (biais possible). En tout cas, son extrême sensibilité à l'effondrement dépressif suscité par la planche et le lien qu'elle fait avec la séparation et le manque, permet de nous questionner quant à l'angoisse d'abandon et de perte, et la manière dont Marine peut se mobiliser pour s'en protéger. La guerre représente un événement extérieur qui sépare, constat d'impuissance et d'abandon.

Planche 4 : Les thèmes généralement abordés par Marine à cette planche, le sont habituellement à la planche 3BM, et face à cette planche où la séparation est plus représentée (visage détourné etc.), celle-ci n'est pas du tout traitée. Ce sont les retrouvailles qui sont au premier plan, après la séparation et ses effets dévastateurs dans la planche précédente. On peut

penser les deux réponses complémentaires, dans le sens où l'une répare l'autre. La manière dont elle traite la planche, de manière restrictive, et qui n'est pas tout à fait en accord avec le contenu manifeste, peut nous laisser penser qu'il s'agit d'une sorte de contamination, de chevauchement entre les deux planches.

Planche 5 : À cette planche, Marine montre sa sensibilité à la question de l'intrusion. Celle-ci n'est pas illustrée par la femme qui ouvre la porte pour regarder, mais par un voleur qui est entré par effraction et qu'elle surprend. Il s'agit en quelque sorte d'une double intrusion. Elle y associe des affects de peur. Cette angoisse qu'elle exprime semble aussi l'inhiber puisqu'une fois qu'elle avait distingué « le voleur », il lui était impossible de continuer l'histoire, pour raconter ce qui se passe après, et ce, même avec l'étayage du clinicien. Son récit, d'emblée est porteur d'angoisse, puisque le thème de la nuit, « et la nuit il fait noir » inaugure l'histoire, dans une sorte d'entrée en matière dramatique. On peut également se poser la question de la menace que représente la solitude, puisque dans les planches où les personnages sont seuls, Marine introduit systématiquement un personnage non existant sur la planche.

Planche 6GF : Face à cette planche, Marine exprime un mouvement d'inhibition en demandant explicitement si elle est obligée de répondre. L'introduction de son histoire, montre une sorte de sensibilité au visage de la femme, à qui elle attribue l'affect de peur. On pourrait penser que cette vision de peur l'inhibe en quelque sorte et l'empêche d'accéder à une histoire. Dans un évitement des conflits, nous avons peu accès à Marine, mais nous pouvons supposer que l'angoisse d'intrusion (de pénétration) semble être prégnante, avec une difficulté à pouvoir la mettre en mots. Consciente de son inhibition, elle est soit dans une rétention de sa pensée, soit bien face à un réel blocage en lien avec la massivité des angoisses. Les mouvements projectifs sont importants à cette planche avec une entrée directe dans le discours.

Planche 8BM : Marine est sensible à la violence suscitée par la planche. Elle semble avoir du mal à se mobiliser et son récit commence par beaucoup d'hésitation. Elle finit par dire « il a reçu une balle dans le ventre ». La précision de la blessure par balle, sa localisation et le fait que ce soit la guerre, laisse penser que cette planche sollicite chez elle une angoisse de mort violente et subite contre laquelle elle se défend par des mécanismes de défense à tendance obsessionnelle avec les précisions. La réparation par l'opération et grâce aux médecins, est possible. Cependant, on n'en connaît pas l'issue, la « guérison » n'est pas certaine. Le

personnage en premier plan est perçu comme le fils de la personne opérée, et il s'inquiète du sort de son père ce qui paraît congruent avec le contenu manifeste de la planche. Elle arrive ainsi à exprimer à travers ce personnage l'angoisse face à la mort de l'autre, ainsi que l'angoisse de perte et d'abandon. L'agressivité semble détournée par une réalité plaquée à la réalité externe et le contexte. Elle arrive à séparer le garçon de cette scène, « il est à côté », et montre qu'elle est capable de se mettre à côté. D'un autre point de vue, et en lien avec la planche d'avant, où elle évoque une mère qui vient d'accoucher, on peut se poser la question du « ventre » et de la maternité.

Planche 10 : Face au rapproché sexuel, Marine a recours à l'évitement et la proximité des deux personnages n'est pas perçu dans sa dimension érotisée. C'est le registre de la tendresse qui est au premier plan, à travers les « deux amis qui ne se sont pas vus ». Elle émet une précaution verbale associée à la différenciation sexuelle « c'est une femme et un homme, enfin je crois », dans une sorte de difficulté à faire un choix identificatoire clair. Le contexte des retrouvailles, montre qu'elle est sensible à l'angoisse de séparation et d'abandon qui est sollicitée par la planche, mais dans une dimension réparatrice. Les personnages se retrouvent, se disent « ça fait longtemps » donc la séparation est passée, réparée, elle n'est pas une menace à venir.

Planche 11 : Face à cette planche floue, et qui sollicite des angoisses archaïques, Marine ne parvient pas à produire un récit, une histoire. Sans vraiment décrire, elle énumère les différents éléments dans la planche « y a, et là y a, mais y a... ». Marine paraît donc sensible aux angoisses archaïques suscitées par la planche et elle s'en protège par des mécanismes de défense d'ordre obsessionnel, dans son attachement aux détails et son énumération de perceptions, sans lien apparent entre eux. Il y a une possible émergence du pulsionnel mais suivi d'un arrêt du discours sans possibilité d'évoquer le conflit.

Planche 19 : Elle commence par une interjection montrant de manière ostentatoire son agacement face au test. Dans sa réponse, elle va s'attacher à décrire certains éléments, en donnant à la fin une précision spatiale, à savoir « tout ça c'est à côté de la mer ». Marine est sensible aux angoisses archaïques dépressives et de persécution. Même si elle parvient à décrire ce qu'elle voit, elle ne peut lier les éléments entre eux et raconter une histoire, ce qu'elle précise dans sa réponse. La perception qu'elle a en arrière plan, « un oiseau qui essaye d'attraper un ver

de terre » renvoie à cet archaïsme présent dans la planche. Le ver de terre renvoie à l'analité et l'oiseau qui veut l'attraper renvoie au couple oralité/agressivité.

Planche 16 : La première réflexion concerne les traces de doigts sur la planche blanche, ce qui peut renvoyer à son attachement aux détails et aux défenses plutôt obsessionnelles auxquelles elle a recours de temps en temps dans le protocole. C'est ensuite qu'elle se permet de projeter, en commençant par « l'espace ». Le blanc lui permet de projeter une perception d'immensité. C'est ensuite que des angoisses d'anéantissement apparaissent avec la terre qui est absorbée, suivie de tout l'univers, dans une petite bouteille. Ainsi, la largeur, la grandeur de l'espace doivent être contenus dans une « petite bouteille ». L'espace pouvant représenter les angoisses qui sont suscitées, et la bouteille un contenant pour éviter que cela s'échappe, des défenses rigides qui ne laissent rien passer, à l'image des mécanismes de défense qu'elle met en place tout au long de ses réponses pour contenir tantôt ses angoisses, tantôt l'émergence de ses pulsions qui peuvent la déborder. De l'infiniment grand, à l'infiniment petit, de l'espace, à la terre, à l'univers, cela donne l'impression de quelque chose qui a besoin d'être concentré, contextualisé.

### **3. Conclusion**

Marine utilise des procédés variés dans son protocole, faisant appel à des procédés rigides (26), labiles (30), et qui marquent l'évitement du conflit (24). Quelquefois, émergent des processus primaires, lorsque des angoisses archaïques font face en lien avec des problématiques de séparation et des angoisses d'abandon massives. C'est là que le lien est attaqué, et il est difficile pour elle d'élaborer un récit avec des personnages en lien. Elle peut s'appuyer également dans ces moments-là sur des défenses de type obsessionnels comme l'intellectualisation ou la description avec attachement aux détails. La conflictualité est possible, et les personnages peuvent être en lien quand les planches sollicitent des problématiques plus œdipiennes. Si la conflictualité peut s'exprimer, les motifs des conflits restent vagues et flous. Elle est très sensible à l'intrusion qui l'amène à exprimer des affects forts de peur, de terreur. Il semble que tout au long du protocole, Marine effleure les problématiques sollicitées par les planches, et lorsqu'elle est débordée, elle fait appel à des mécanismes de défenses plus rigides, voire elle a recours à la restriction.

### III- Contre-transfert

Dans la relation, le contre-transfert est positif avec Marine, petite fille qui joue à la maman. Face à elle, aînée de la fratrie s'occupant de ses petites sœurs, elle me renvoie à des images personnelles de mon début d'adolescence. Son côté bonne élève, l'amène à vouloir bien faire, ne pas décevoir. Cependant, elle semble se sentir vite envahie par la passation, notamment au TAT, où elle a demandé à plusieurs reprises si c'est bientôt fini. Elle a encore des devoirs à faire, m'explique-t-elle, toujours avec politesse. Son envie de savoir ce que représentent ces tâches et son questionnement autour de la manière dont l'analyse de ses réponses peut être effectuée, me touche particulièrement (« Les dessins c'est comme des taches d'encre ! Selon ce que je dis, c'est ce que je pense ? »). En effet, dès le début et la manière dont elle s'est présentée à moi, me demandant entre avidité et crainte, s'il y avait des papillons au Liban, j'ai eu envie d'en faire mon titre. Tout au long de la passation et l'analyse des protocoles, des mouvements contre-transférentiels contradictoires m'ont envahi, entre envie de la protéger et de la libérer du poids des attentes, et agressivité en réponse à son hostilité.

Des mouvements de projection et de confusion apparaissent aussi dans l'analyse du protocole, après relecture et analyse avec un tiers. À la planche 4 par exemple, j'ai eu un sentiment de confusion, nécessitant que je revienne sans cesse sur la planche pour vérifier de quelle image il s'agit. Je pensais que la réponse à la planche précédente était la réponse à la planche 4. J'ai repris les notes à plusieurs reprises pour m'assurer que j'avais bien noté, et qu'il s'agit bien de la réponse à la bonne planche. À la planche 12, lors de la relecture de la réponse et de son analyse, je suis projetée dans mon passé au moment d'un voyage à Chypre, en bateau pour fuir la guerre. Chaque mot de son discours fait appel à ce souvenir, les voyageurs deviennent les personnes qui fuient la guerre, les voisins devient Chypre. À la planche 8BM, sa réponse il a « reçu une balle dans le ventre » m'amène directement à penser cette phrase en arabe, (« monsab bi batno ») et cela me ramène à un événement qui est raconté par mes parents, autour d'un soldat blessé au ventre qu'ils avaient, avec les voisins, recueilli dans l'abri où on était. Toutes ces associations face à ses réponses, m'amènent à questionner chez Marine la portée de la fantasmatisation du vécu passé de sa mère, en lien aussi avec sa question sur l'existence de papillons au Liban.

## **Mathilde**

### **Récit phénoménologique de l'entretien**

Mathilde a 12 ans au moment de la rencontre, elle est la cadette de la fratrie. Sa mère est Libanaise. L'entretien et les tests sont effectués en deux temps. Elle est très intéressée par le travail, pose des questions, même si elle ne connaît pas vraiment le Liban. Elle me fait souvent répéter les questions, comme pour être sûre d'avoir compris et pour prendre le temps de réfléchir. Cela m'amène à reformuler les questions et les interventions. Elle parle facilement, et a une bonne capacité d'expression.

Lorsqu'on commence l'entretien, Mathilde paraît un peu intimidée, voire gênée de ne pas pouvoir répondre aux questions, connaissant très peu d'éléments sur le projet de migration de sa mère. Elle peut dire que sa maman est venue en train, et qu'elle avait une chienne. Elle dit néanmoins que c'est probablement à cause de la guerre, et parce qu'ils ne se sentaient plus en sécurité au Liban que la famille a décidé de partir. Elle raconte qu'à son arrivée, sa mère a d'abord visité la France, puis a fait des études et a travaillé en tant que pharmacienne et qu'elle a rencontré son père dans une chorale. Quand elle est amenée à parler du ressenti de sa mère à l'arrivée, elle précise qu'elle ne sait pas, mais « si [elle] était à sa place », elle serait triste de quitter ses copines et le pays qui l'a vu grandir, dans lequel elle a joué. Elle ajoute également qu'ils avaient peut-être peur que « la guerre vienne jusqu'en France ». Quand elle imagine la vie de sa mère à son âge, elle parle spontanément du voyage qu'elle a fait au Liban, et du fait d'avoir vu la maison de sa mère. Elle dit qu'elle devait être contente parce qu'elle n'avait pas à « descendre et monter tout le temps », en comparant avec leur appartement en France qui est au 9<sup>e</sup> étage. Cependant, elle ne pense pas que sa mère aimerait aller vivre au Liban, parce que d'après les infos, le Liban est en guerre et il y a plein de poubelle<sup>2</sup>. Elle compare avec la France, en disant : « [Ici], on est à moitié en guerre. Parce qu'on... on envoie des soldats là-bas en Orient pour d'autres pays. » Elle peut dire que même si le Liban manque à sa mère, et qu'elle « le

---

<sup>2</sup> Il est à noter qu'au moment des entretiens, il y a une crise d'ordures très impressionnante au Liban qui paralyse tout le pays. Il n'y a pas de ramassage et les poubelles sont remplies jusqu'à bloquer des rues entières. Par ailleurs, les déchèteries avaient fermé pendant quasiment 2 mois.

regrette parfois, [...] elle est heureuse en France. » Elle peut dire que sa mère peut être nostalgique du Liban, mais qu'il fallait qu'elle le quitte.

De la guerre du Liban et du vécu de sa mère, Mathilde ne connaît pas grand-chose. Elle est un peu mise en difficulté au moment où je lui pose les questions à ce sujet. Elle peut cependant dire que sa mère n'aime pas du tout parler de ce sujet-là, parce qu'elle a été très blessée par la guerre. Elle se livre également à des analyses sur la situation actuelle au Liban, en disant que c'est un pays en guerre parce qu'il y a des réfugiés syriens que des gens veulent tuer, comme si la guerre en Syrie était transposée au Liban. Elle explique également que c'est un pays qui n'est pas organisé parce qu'il n'y a pas de président donc personne pour gouverner.

En famille, ils peuvent parler du Liban, lorsque son père évoque ses souvenirs d'enfance en France, ce qui amène sa mère à en raconter des anecdotes de son enfance au Liban. Ce qui marque Mathilde, c'est le décalage entre l'image sérieuse qu'elle a de sa mère, et les histoires qu'elle raconte de son enfance avec les farces qu'elle a pu faire comme par exemple enclencher la sonnerie à l'école ou encore défaire les poignées des portes.

Mathilde est allée une seule fois au Liban, à l'âge de 5 ans. Lorsqu'elle évoque ce voyage, elle se souvient surtout de la chaleur « écœurante », du fait qu'ils n'avaient pas pu aller à la mer à cause des méduses et de la piscine très « chlorée ». Elle peut dire que malgré cela, elle garde de bons souvenirs de ce voyage, notamment parce qu'ils avaient fait beaucoup de tourisme et de visites chez des amis de sa mère. Elle dit qu'aujourd'hui, lorsqu'ils parlent du Liban, elle se sent nostalgique. Elle aimerait bien y retourner pour mieux connaître ce pays pour réparer l'image du Liban, détériorée par ce qu'elle peut entendre aux nouvelles et les images qu'elle peut en voir sur les médias. Face à cette envie qu'elle partage avec sa mère, elle a l'impression que sa mère est inquiète et que les séjours dépendent de la situation du pays. La situation actuelle du pays semble en effet inquiéter la famille et en particulier Mathilde. En effet, elle peut dire que lorsqu'elle apprend une mauvaise nouvelle du Liban, elle a peur pour les personnes qu'elle connaît là-bas et qui « risquent de mourir », elle est également triste de voir ce qui s'y passe. Elle évoque également la peur que les conflits du Liban viennent en France, comme une sorte de contamination. Elle parle par exemple des attentats de novembre, qu'elle a vécu avec beaucoup d'angoisse, comme une menace imminente. Elle peut également dire que « les attentats précèdent la guerre ». Le climat qui s'en est suivi ne l'a pas aidé et elle peut dire que toutes les

précautions qui étaient prises lui ont fait peur au lieu de la rassurer. Elle évoque également la tristesse face à l'injustice des attaques.

## **Interprétation des projectifs**

### **I- Analyse du Rorschach (Annexe 10)**

#### **1. Clinique de la passation**

Au cours de la passation, Mathilde semble réservée bien que partante pour répondre aux questions. Elle a un bon contact, et de bonnes capacités d'expression. Elle est intéressée par le travail et par le Liban. Elle cherche à bien faire, et à répondre aux attentes. Sa première réponse au Rorschach peut aller dans ce sens, elle évoque d'emblée la forme du Liban la première planche. Comme dans un collage au thème de la recherche qui lui a été présenté. Elle refuse de répondre à une planche (IV), dans un mouvement de débordement qui l'empêche de répondre. À l'enquête, elle peut se reprendre et donner une réponse. L'enquête lui permet également de donner des réponses additionnelles (comme à la planche III).

#### **2. Processus de pensées**

Dans ce protocole, le mode d'appréhension est varié et l'appréhension par les détails est élevée par rapport aux normes des filles de son âge. Ainsi, Mathilde semble avoir des difficultés à appréhender la réalité de manière Globale. Ses G sont élaborés mais associés la plupart du temps à des réponses mixtes sensibles à l'estompage ou aux couleurs. Les détails, quant à eux lui permettent de prendre plus en compte la réalité et témoignent d'une meilleure adaptation au réel. En effet face à des mouvements d'angoisse, elle est plus facilement encline à percevoir les détails et à les associer à des réponses adaptées. Quand les réponses sont associées à l'estompage ou à la couleur, c'est là que la qualité formelle des réponses est mise à mal.

Par ailleurs, les allongements de temps de latence, aux planches I et II et le refus à la planche IV, témoignent de l'inhibition que les nouvelles situations ou la massivité de l'angoisse peuvent

induire chez Mathilde. La pensée semble faire défaut dans les situations où elle est mise à mal. Elle semble être comme paralysée lorsqu'elle est confrontée à l'angoisse.

Tout cela n'entrave cependant pas la possibilité qu'elle a à donner des réponses Formelles de bonne qualité (F+% dans la norme des filles de son âge). Ce protocole varié au niveau des modes d'appréhension, montre la capacité de Mathilde à s'adapter, à se reprendre, à s'étayer tant bien que mal sur des ressources propres au matériel (détails) et propres à elle pour surmonter les angoisses et permettre une adaptation.

### **3. Traitement des conflits**

#### *Axe narcissique*

**Identité :** Les représentations humaines sont perçues dans les planches II et III, lorsqu'elles sont attendues et sollicitées par les planches (planches II, III) « même si elles sont bizarres ». Elles sont également présentes en dehors des banalités comme à la planche V et VII où elles sont aussi qualifiées de « bizarres ». Ces représentations humaines sont « des personnes » ou « des personnages » et sont associées à peu de description ou de détail. À la planche VI, elle voit deux personnages en fumée, désintégrés, qui font face à une menace. On peut se poser la question des assises narcissiques qui semblent fragilisées. À cette planche le flou du contour lui inspire la désintégration, la fumée. Elle paraît donc très sensible aux qualités sensorielles qui la menacent. Cela apparaît après avoir perçu un personnage de puissance, nanti de « longs bras » à la planche précédente. Ainsi, face à une image représentant la puissance, elle se retrouve menacée et c'est l'intégrité physique qui est en danger.

**Identifications :** Dans ce protocole, Mathilde a du mal à faire un choix identificatoire clair. Ses représentations humaines et animales sont déssexualisées. Elle ne peut nommer la différence sexuelle, et donne des attributs ou fait des erreurs de langage qui peuvent donner des indications sur le choix identificatoire. Par ailleurs, ces personnages sont peu dotés de vie, ils sont dans une certaine passivité, uniquement décrits, dans leur posture.

Ainsi, Mathilde semble en difficulté face à des planches massives qui lui font vivre une angoisse importante qui soit la paralysie par le refus, soit par des représentations menacées dans leur intégrité (les personnes en fumée). Cette menace est induite par une figure de puissance face à

laquelle Mathilde paraît débordée et n'arrive pas à trouver en elle les ressources nécessaires pour surmonter l'angoisse de manière adéquate.

### *Axe objectal*

**Représentation de relations :** Mathilde est sensible à la symétrie des planches. Ainsi, elle perçoit deux personnages, mais qui ne sont pas réellement en relation. Ils sont soit engagés dans une même action comme à la planche III où ils « portent quelque chose dans leur main », soit dans une même posture, soit l'une est le reflet de l'autre comme à la planche VIII où elle perçoit le félin et son reflet. Peut-être est-ce cela qui est menaçant ? L'image de puissance de l'autre est menaçante et empêche en quelque sorte la possibilité d'être en lien. À la planche VI, les personnages sont liés à un poteau et ce lien est tellement menaçant qu'ils vont être désintégrés.

**Traitement des affects :** Envahie par cette menace de la relation, Mathilde semble être dans cette même difficulté à exprimer ses affects. Bien que sensible à la couleur, et sensible à la sensorialité et l'estompage. Même si elle parvient à y associer une forme, cela ne donne pas une limite ou un cadre qui permet un étayage. Elle est prise dans des angoisses qui ne lui permettent pas d'exprimer ses affects sans débordement, voire effondrement. En effet le choc au rouge à la planche II, le refus de la planche IV, témoigne de la difficulté à élaborer, à exprimer, à traiter les émotions suscitées par ces planches.

Le débordement dans ses réponses à des planches massives peut signifier qu'il s'agit d'une angoisse d'anéantissement face à des menaces liées à la relation.

## **4. Organisation défensive**

Les défenses de Mathilde sont largement mises à mal. Elle parvient néanmoins à faire appel à des mécanismes de type névrotique, parfois obsessionnels avec notamment l'attachement aux détails qui lui permettent de s'étayer lorsqu'elle est envahie par l'angoisse. Face à la fragilité de ses assises narcissiques, elle fait appel à la sensorialité des planches à leurs caractéristiques externes, faisant penser à une recherche de limites comme défense.

## **II. Analyse du TAT (Annexe 10)**

### **1. Impressions cliniques**

Face au TAT, Mathilde produit des réponses plus construites, et plus étoffées qu'au Rorschach. Ses réponses sont longues, elle s'attelle à produire des histoires ayant un début, une fin même si parfois elle n'arrive pas à aller au bout. Le matériel figuratif du TAT lui permet donc d'être étayée de sorte à être moins envahie par des angoisses liées aux caractéristiques de la planche. Cela lui permet de répondre aux sollicitations des images et au contenu latent, notamment de traiter la conflictualité et les désirs ambivalents. Lors de la passation, elle paraît plus sereine, et plus encline à répondre à la consigne de manière presque studieuse, voulant bien faire et cherchant à être rassurée. Elle prend le temps qu'il faut pour répondre, construire une histoire.

### **2. Analyse planche par planche**

Planche 1 : À la première planche du TAT, Mathilde donne une réponse bien construite. L'impuissance de l'enfant à obtenir ce qu'il souhaite est traitée, elle est perçue, exprimée, et expliquée. Les voies de réparation passent soit par le conflit entre succomber à l'interdit (le vol) et différer la satisfaction et soit par l'expression de la frustration. L'issue de ce conflit répond aux normes, l'interdit étant intériorisé, la frustration du moment peut être supportée. L'enfant sur l'image est seul, et Mathilde n'introduit pas les parents qui ne sont même pas nommés. Avec cette difficulté à introduire des personnages non figurants sur l'image, on peut se poser la question de l'abandon. Le récit se déroule un peu hors planche, évitant ainsi la confrontation à la castration et à l'impuissance qui est présente dès le début. La solution vient d'un coup. C'est plutôt basé sur la possession, plutôt que sur le plaisir ou le narcissisme.

Planche 2 : Dans la même perspective que la planche précédente, Mathilde donne ici le récit d'une jeune fille qui rêve de devenir « maîtresse » alors qu'elle vient d'un milieu modeste et qui doit aider son père dans le champ. Dans cette planche, qui renvoie au triangle œdipien, la femme qui représente la mère dans la planche n'est pas présente dans l'histoire de Mathilde. Ce scotome permet de poser la question de la menace que représente la figure maternelle. Cet évitement pour traiter le triangle œdipien, d'être dans une sorte de rivalité avec une autre femme, laisse penser qu'il s'agit d'un désir d'exclusivité dans la relation. Ici aussi la question de la

satisfaction différée est posée, comme à la planche précédente. La première tentative n'aboutit pas, parce que ce « n'est pas comme il faut », mais le travail de bonne qualité lui permet d'assouvir son désir, mais cette fois la fin n'est pas magique, mais elle se fait à force de travail. Son récit comprend des péripéties, des retournements, mais les affects sont complètement absents, qu'ils soient positifs ou négatifs. Nous n'avons pas accès dans le récit à l'éprouvé subjectif des personnages. Le personnage qui se parle, « se dit » des choses, cela pose la question de la relation.

Planche 3BM : Dans cette planche, qui met à l'épreuve les capacités du travail de deuil, Mathilde se montre très sensible à cette problématique avec une difficulté massive de gérer la perte d'objet. En effet, la perte de l'autre entraîne la perte du personnage qui « va se laisser mourir » suite à la mort des parents. Face à la perte de ses parents, le garçon, « fils unique » se retrouve seul, avec un entourage peu étayant. Même si les parents sont évoqués dans le récit, ils le sont par leur absence. Le lien entre les parents et la nourriture « il n'arrive pas à trouver de quoi manger », est en lien avec la fonction nourricière de la mère et peut nous faire penser à la dépression anaclitique décrite par Spitz. Ainsi, même si Mathilde parvient à lier l'affect tristesse à la perte, elle ne parvient pas à trouver un étayage nécessaire pour supporter la perte, pour traiter le deuil. Contrairement aux planches précédentes où l'enfant réussit tout seul et sans avoir besoin de l'autre, ici face à la perte irréversible (la mort) aucun étayage n'est possible et aucune issue à part sa propre perte n'est possible.

Planche 4 : La première réaction face à cette planche clairement sexualisée, c'est de rigoler. L'érotisation de la relation, l'amène à mobiliser ses défenses. Elle la traite à travers la relation de couple (par le mariage), avec une ambivalence de la part du personnage féminin. Refusant dans un premier temps de se marier, elle « finit par accepter » comme par magie dans un « salon de danse ». Cette expression énigmatique, permet de penser l'érotisation en lien avec la danse qui crée l'envie/le désir chez la femme. La perte de l'objet est inversée dans cette planche. Alors que l'image induit le départ de l'homme, ici c'est la perte de l'amour de la femme, exprimé dans son ambivalence qui permet à Mathilde de traiter la question de la perte. Au moment où l'homme insiste, il redevient « garçon » et la « femme » finit par « dire oui ». On peut se poser la question de la différence de génération.

Planche 5 : Face à cette planche, Mathilde produit un récit riche, mais qui traite peu les sollicitations latentes. En effet, elle introduit des personnages non existants sur la planche, qui sont dans une relation hiérarchique asymétrique avec la « jeune servante ». Celle-ci est prise dans des conflits entre son désir de quitter la famille et son attachement à celle-ci. « Les maîtres riches » dans leur position autoritaire, peuvent représenter les parents dans leur double position d'autorité et de contenance. Le « maître » répond aux attentes du personnage féminin, à son subordonné et paraît ainsi « bon », voire bienveillant. En lien avec l'âge de Mathilde, on peut faire le lien entre l'ambivalence face à la séparation et l'individuation de l'adolescence. Par ailleurs, cette planche est la première où l'entourage paraît menaçant dans un premier temps, mais devient étayant puisqu'il permet une aide, un support bienveillant. Par ailleurs, on peut noter les mises en dialogue, d'abord intra-personnelles traduisant les conflits intrapsychiques, et parvient ensuite à utiliser le dialogue pour illustrer les interactions entre les personnages. L'histoire à rebondissement, et les dialogues, permettent à Mathilde de mettre en quelque sorte à distance les affects, puisqu'il n'y a aucun accès aux ressentis.

Planche 6GF : Comme aux planches précédentes, l'érotisation des relations est traitée en négatif par Mathilde. C'est la solitude qui est la première expression de cette planche. En effet, cette jeune comtesse « n'a pas de visite, elle n'est pas mariée et elle vit toute seule ». Les seules relations qu'elle a, sont celles avec ses subordonnés. La perception de l'homme qui « arrive à entrer chez elle » fait penser à une sorte d'effraction qui la met en danger. L'étonnement de la « comtesse » paraît minime par rapport au danger qu'elle court. Ce danger paraît tellement intense, ce qui la pousse à interrompre son récit, et ne peut imaginer une fin à son histoire. « Je vais m'arrêter là » laisse place aux fantasmes de relation intime menaçante. C'est par l'évitement, le contournement, que Mathilde traite la question de la menace de son intégrité face à l'érotisation des relations. L'isolement anticipe le rapproché menaçant, et peut faire penser à un isolement avec les figures parentales.

Planche 8BM : La première réaction à la planche est une interpellation du clinicien pour montrer son incompréhension. Après un temps de latence long (17 secondes), elle se mobilise pour donner une réponse. Elle répond de manière directe aux sollicitations latentes de la planche en ce qu'elle contient d'ambivalence envers la figure paternelle, entre meurtre du père et tentative de réparation impossible. L'enfant est en quelque sorte face à une désillusion ; alors

qu'il pensait être dans une toute-puissance puisqu'il a le don de visions, il ne parvient pas à sauver son père, et se retrouve impuissant face à l'irréversibilité de la mort. Ainsi face à cette double perte, celle du père et celle de la toute-puissance, l'expression d'éprouvés subjectifs semble difficile. Le deuil est mis à distance, dans une sorte de volonté infantile de réparation qui échoue inmanquablement. La violence de la « vision » de la mort « des hommes penchés et qui lui découpaient le ventre à coups de couteau » peut être traitée mais comme une vision, un rêve. La question de la dette est importante, comme quelque chose qui se transmet de génération en génération. Peut-être que cette question de la dette est en lien avec le choix de la mort, plutôt que de la transmission.

Planche 10 : La dimension libidinale est mise à distance et Mathilde ne traite même pas la différence sexuelle des personnages. Ce sont « deux personnes » qui se retrouvent encore une fois au même niveau, la nature de la relation n'est pas explicitée. Ils forment un seul ensemble qui est en relation avec un personnage qui n'est pas sur la planche, « le chef de la guerre ». Les deux personnages sont dans une relation de mêmeté et ils vont également ici faire face à l'adversité en se cachant. Le danger vient donc de l'extérieur, avec une violence extrême qui force les personnages à y faire face. Le recours à des enveloppes (la cave, les habits) est nécessaire pour se protéger. L'histoire est interrompue, sans fin possible une fois que les personnages sont mis à l'abri, dans cet espace confiné et noir.

Planche 11 : Les mouvements archaïques suscitent un conflit intrapsychique entre ce qui est attendu « preux chevalier » et ce qui est de l'ordre du pulsionnel et qu'il faut maîtriser, « le dragon ». La pulsion est imprévisible, difficile à apprivoiser, et peut surprendre provoquant « un éboulement », ou en tout cas des conséquences qui peuvent dérouter l'interdit. Ainsi la coexistence des deux semble possible. Le récit est jalonné d'incohérences logiques et les repères spatio-temporels mis à mal. En lien avec notre objet de recherche, nous remarquons que son histoire est celle du chevalier qui fuit son pays pour échapper à la menace et au danger. Cependant ce départ n'est pas n'empêche pas de garder une rancune envers l'objet de la menace avec un désir de vengeance. Sur le plan de l'analyse de contenu de l'histoire, la question de la migration est présente. Une possible envie de vivre ailleurs mais qui ne pourrait pas être assumée donc le départ est imposé par la menace. Il y a beaucoup d'allers-retours entre ce qu'elle dit et ce

qu'elle annule, attaquer et faire partir, partir et se venger ; des allers-retours entre le conflit et l'évitement.

Planche 19 : Le temps de latence (37 secondes) et l'interpellation du clinicien montre l'angoisse suscitée par cette planche qui réactive les problématiques archaïques. Mathilde est en quelque sorte débordée et elle livre un récit très projectif. La terre, et même l'univers sont menacés par un « fou qui met le feu ». Avec des images confuses « mettre en flamme les nuages » et des associations de perceptions illogiques, Mathilde n'arrive pas à traiter de manière adéquate cette angoisse qui déborde et la met en difficulté. « L'ange » salvateur est un peu comme Mathilde, dans une impuissance face à la massivité des angoisses et surtout à l'archaïsme des pulsions.

Planche 16 : À cette planche, Mathilde met l'accent sur le côté sensoriel de la planche. Elle voit les traces de doigts dans un premier temps, dans une sorte de recherche à tout prix de trouver un percept sur lequel s'appuyer, s'étayer pour combler « le vide » laissé face à ce stimulus. Un mouvement de création lui permet de supporter ce vide, on écrit on dessine, ça sert de support montrant une capacité de secondarisation. Cependant elle parvient à expliquer le vide par la possibilité de se projeter dans un futur qui va remplir la page. La pensée est comme stoppée, mais avec l'étayage du clinicien elle peut imaginer ce qui peut être projeté en fonction de la position de la feuille. L'horizontal est associé à la mère (mer), et la verticale c'est le père (les montagnes qui montent), référence aux imagos parentales qui servent de ressources pour le travail de représentation.

### **3. Conclusion**

En conclusion, les récits de Mathilde sont, longs et très riches. Pleins de rebondissements, de personnages, le matériel figuratif l'engage dans une activité créative. Elle peut cependant être mise à mal face à certaines planches qui la mettent en difficulté, notamment lorsque celles-ci créent des angoisses archaïques. Elle peut être débordée et les mécanismes de défense mis à mal avec l'émergence des processus primaires (8) avec notamment des craquées verbales, des illogismes ou une perte des repères spatio-temporels. Majoritairement, elle parvient néanmoins à exprimer les conflits intrapsychiques à travers la verbalisation de la pensée des personnages, presque comme une mise en dialogue, et des conflits interpersonnels de la même manière. Les procédés majoritaires sont de l'ordre de la labilité, notamment en lien avec cette capacité à expliciter la pensée et à faire interagir des personnages. L'image féminine semble associée à des

représentations négatives, suscitant la mobilisation de procédés d'ordre narcissiques. Très sensible à la perte et à l'abandon qui induisent des affects dépressifs, elle peut avoir recours à des procédés anti-dépressifs pour lutter contre cette négativité. On retrouve dans le TAT, comme au Rorschach des éléments de types obsessionnels (30 de la série A), avec des attachements aux détails, et une sorte de rétention notamment quand il s'agit de conflits entre désirs et interdits. Le rapproché et l'érotisation de la relation semblent également la menacer.

Pendant l'entretien et au moment de la retranscription, j'ai eu l'impression que le conflit (libanais) semblait transposable partout, la menace de guerre étant présente en France comme au Liban. Dans les projectifs, on retrouve chez Mathilde l'aspect menaçant d'un entourage peu étayant, d'un extérieur dangereux. La solitude est très présente dans son récit, l'enfant est souvent seul face au danger de l'extérieur et l'environnement est soit absent, soit décrit et perçu comme défaillant.

### **III. Contre-transfert**

La rencontre avec Mathilde est très simple, elle est joviale et paraît enjouée. Elle suscite beaucoup d'affection, surtout dans son désir de bien faire. Elle est décontenancée, voire gênée de ne pas connaître l'histoire de sa mère. Elle cherche à me satisfaire, à répondre aux attentes et en devient attendrissante. Elle fait des efforts, comme si elle cherchait dans sa mémoire des choses qui peuvent répondre à cela. Les propos qu'elle peut tenir sont parfois adultomorphes, et rappellent le discours de sa mère. Transparaît parfois une sorte de collage à sa mère et à son discours, notamment lorsqu'elle parle de nostalgie du Liban. À cela s'ajoute une difficulté à me rappeler de son visage de manière claire notamment au moment de la retranscription.

Lors de l'interprétation du TAT, la planche 11 où elle évoque un combat entre un dragon et un preux chevalier, l'issue de fuite me fait immédiatement penser à la migration, m'empêchant de voir cette réponse sous un autre angle. Peut-être en lien avec le collage avec la figure maternelle. C'est après avoir revu les protocoles et avec l'aide d'une collègue pour la triangulation que j'ai pu voir un autre aspect de la réponse. C'est comme si je collais moi-même au récit en tant que tel, sans possibilité de percevoir les procédés sous-jacents utilisés.

## Ziad

### Récit phénoménologique de l'entretien

Ziad a 12 ans, il est l'aîné d'une fratrie de 2 enfants. Il a un plus jeune frère, Karl de 7 ans dont il s'occupe de manière très attentionnée. Il a un langage très élaboré et parfois des propos adultomorphes. Il est très patient, mais il est mis en difficulté au moment de l'entretien puisqu'il connaît très peu le Liban et très peu l'histoire et la famille de son père.

Lors de l'entretien, Ziad exprime très vite qu'il discute peu avec son père de son passé et de son histoire, parce que son père travaille beaucoup et lorsqu'il est à la maison, ils parlent de leur journée. Par contre, il émet des hypothèses concernant le voyage de son père et le désir de partir. Il peut imaginer, par exemple, qu'il est parti parce qu'il y avait la guerre et qu'il n'était plus en sécurité, avec « des explosions pas très loin », mais aussi parce que la France est un pays riche et qu'il peut mieux travailler, plus sereinement. Il voulait « améliorer ses cultures, pour connaître plus de choses ».

En évoquant les premiers moments de la vie en France de son père, Ziad parle tout de suite de la rencontre avec sa mère, dans un restaurant. Il arrive à se mettre à la place de son père, à son arrivée en France et évoque toutes les étapes nécessaires pour pouvoir s'y sentir bien. Il parle des difficultés et des responsabilités face au changement, notamment pour trouver un travail, un logement, ce qu'il pense être le plus compliqué.

Il imagine la vie de son père au Liban, au gré des conflits. Ziad dit par exemple que lorsqu'il n'y avait pas d'épisodes de guerre, son père jouait avec ses frères dans un espace très grand, dans la forêt et pendant les moments de combats, ils étaient « dans la cave, dans le sous-sol » pour se protéger en famille attendant que le calme revienne. Il s' imagine que son père devait avoir peur pendant les moments de conflits, d'abord parce qu'il entendait des coups de feu alors qu'il était à l'école et parce qu'ils devaient se cacher « en-dessous ». Il dit qu'il doit garder des bons et des mauvais souvenirs. Cependant, il explique comment la guerre a influencé son père dans la vie de tous les jours, et dans les choses qu'il leur transmet. En effet, il explique par exemple que son père a gardé des expériences qu'il leur transmet comme par exemple « qu'il faut jamais, creuser... non... d'aller dans des endroits qu'on connaît pas parce que s'il tombe sur un vieux

chantier de mines par exemple, ben il risque de tout faire sauter, qu'il faut jamais s'aventurer comme ça tout seul dans des endroits, toujours rester avec des personnes, des choses comme ça ». Décrivant les liens que son père entretient avec le Liban, Ziad explique qu'en famille, ils regardent souvent les nouvelles en arabe. Il peut aussi dire que son père lui explique la situation au Liban, notamment en lien avec la crise des ordures, « il n'y a pas de poubelle et c'est la saleté partout ». Mais cela n'empêche pas son père d'aimer le Liban parce que c'est son pays natal, où il a grandi. De toute manière, Ibrahim travaille en tant que traiteur de cuisine libanaise, il participe souvent à des événements libanais, et par son travail il est en lien avec le pays.

Ziad parle souvent des nouvelles qu'il regarde concernant le Liban. Il dit qu'il comprend parfois, et quand il peut comprendre ce qui se dit il voit qu'il y a des missiles, des explosions, le terrorisme... Il essaye de comprendre ce qui se passe au Liban, et il peut à ce moment-là discuter avec son père. Il évoque également la situation quotidienne difficile au Liban, « c'est pas très facile de vivre là-bas » avec le manque d'eau, les déchets. « Il y a de moins en moins de personnes là-bas parce qu'ils ont peur des terroristes et tout ça », mais les Libanais restent « parce qu'ils ont le courage et en même temps ils n'ont pas les moyens de partir donc ils font avec ». Face à ces nouvelles, il est triste de voir la situation au Liban. Il dit qu'il suffit de peu pour que ça aille mieux notamment en lien avec la crise des ordures. C'est ce qui le marque le plus en ce moment.

Ziad peut dire qu'il a les deux cultures, qui lui ont été transmises par certaines traditions (notamment quand ils vont à des mariages dans la famille) et également par la cuisine. Ils parlent souvent du Liban et son père l'emmène avec lui aux événements libanais, ce qui est une occasion de lui raconter quelles sont les traditions, les fêtes libanaises... Il est très fier de raconter qu'il participe activement avec son père à ces événements. Il apprend à cuisiner, à servir, à danser pendant ces fêtes. C'est pour lui l'occasion de rencontrer des cousins, des amis de son père.

Il dit qu'il est allé au Liban lorsqu'il avait deux ans. Il ne se souvient pas de « grand-chose » à part des couleurs, et des paysages, des plaines, des plages... En tout cas, il sait qu'il a fait ses premiers pas au Liban. Même s'il ne parle pas l'arabe, il le comprend un peu et il est fier de le dire. Il cherche à se rappeler de certains mots en demandant à son père. Il connaît un peu plus le marocain que le libanais, vu qu'il passe ses vacances au Maroc. Il a très envie de retourner au Liban et espère pouvoir y aller cet été, pour voir la maison que son père a achetée là-bas et pouvoir y construire une cabane.

## **Interprétation des projectifs**

### **I- Analyse du Rorschach (Annexe 11)**

#### **1. Clinique de la passation**

Ziad a un bon contact, il montre sa motivation de passer les épreuves. La passation se déroule dans un lieu public (centre culturel), ce qui peut parfois mettre à mal le cadre. Cependant, il reste concentré sur la tâche et il est très peu perturbé par ce qui se passe autour de lui. Au moment du choix, il étale les planches pour les revoir toutes, avant de donner son choix définitif. Il est très précis, voire méticuleux, et cela se traduit dans ses réponses qui sont détaillées. Il retourne plusieurs fois les planches avant de donner des réponses, et donne des réponses dans différents sens. Il se sent en tout cas assez à l'aise pour manipuler le matériel, le toucher et se l'approprier.

#### **2. Processus de pensées**

Dans son protocole, Ziad donne un nombre de réponses adapté à la moyenne des enfants de son âge. Il donne une réponse additionnelle à l'enquête. Ce qui est intéressant chez Ziad, c'est qu'il retourne plusieurs fois la planche avant de donner les réponses. Pour plusieurs planches, il veut donner des réponses avec et sans retournement, comme s'il voulait maîtriser tout ce qui peut émaner du matériel, sans passer à côté d'aucune facette. Pour la planche VIII, il fait également un retournement latéral.

Dans ce protocole, le mode d'appréhension n'est pas très varié. Il est majoritairement Global (G%=68%) et le pourcentage est plus élevé que la moyenne. Il peut cependant donner des réponses dans les grands Détails, mais cela reste inférieur à la moyenne des enfants de son âge (D%=32%). Les autres types d'appréhension sont complètement absents. Les réponses globales sont, pour la majorité, élaborées (11 sur 19) ce qui montre qu'il peut mêler plusieurs perceptions et les intégrer dans une réponse. Cependant, ces réponses globales élaborées peuvent mettre à mal la qualité formelle de la réponse, notamment lorsqu'il s'agit de mouvement. Les réponses globales simples sont plus souvent associées à des réponses de bonne qualité formelle à l'exception de sa deuxième réponse à la planche V, à laquelle il montre une recherche de

précisions à travers un mélange de représentations (« un enfant animal avec des ailes en train de planer, des oreilles de lapin, et des ailes de corbeaux, et des pattes de lapin »). À l'enquête, alors que dans un premier temps, les ailes sont un élément important qui permet à l'animal de « planer », il les cache et parle d'un enfant, avec des ailes, des oreilles de lapin, et les pieds d'un lapin. Ce mélange des perceptions est assez particulier puisqu'il semble avoir besoin de prendre en compte chaque partie de la planche, pour les rassembler dans un tout même si cela entrave la qualité de la perception en donnant des réponses prenant peu en compte la réalité de la planche. Les réponses en détail (D) données par Ziad sont dans un premier temps en lien avec les tâches rouges sur les planches. Les perceptions du détail en lien avec la réalité, sont suivies par une réponse globale qui lui permet d'intégrer tous les éléments de la planche. Les détails sont surtout présents aux trois dernières planches pastel qui font appel à des représentations plus partielles étant donné qu'elles sont éparpillées.

Son F% (21%) est largement inférieur à la moyenne des enfants de son âge, il privilégie dans ses réponses les kinesthésies. Il est important de noter que les réponses qui prennent en compte la Forme sont souvent de bonne qualité (F+% = 67%). Ce sont les kinesthésies qui le pénalisent et qui prennent peu en compte la réalité externe (F+% élargi = 74%).

Malgré le manque de variété dans les types d'appréhension, la présence de banalités (3) montrent que Ziad parvient à s'adapter à la réalité, et qu'il tente de contrôler son environnement pour maîtriser son angoisse qui est perceptible notamment face aux couleurs.

### 3. Traitement des conflits

#### *Axe narcissique*

**Identité :** Les représentations Humaines sont perçues par Ziad, notamment là où elles sont attendues (à la planche III par exemple). Cependant, son besoin de maîtrise l'amène à donner des précisions quant aux postures, aux descriptions des personnages pour qu'il reste au plus près de la planche. Le H% est supérieur à la norme (32%), alors que les perceptions animales sont dans la moyenne (43%). Étant donné qu'il mélange les perceptions, ce sont surtout les représentations humaines qui ont paru être plus prégnantes, donc considérées comme des réponses H.

À la planche II, il retourne la planche et alors qu'il voit des ombres à la planche I, ces même ombres s'incarnent et se transforment en hommes (« Ce sont les deux mêmes hommes »).

Dans une sorte de persévération, il continue sa réponse. Il donne des précisions sur la posture des hommes, qui se retrouvent dans le même sens. Avec sa volonté d'intégrer tous les éléments de la planche dans sa réponse, même humains, Ziad s'éloigne de la réalité de la planche. La qualité formelle des représentations humaines est souvent de mauvaise qualité, notamment à la planche IX où il intègre des éléments animaux aux personnages qu'il voit. En effet, il y a dans cette planche des représentations humaines qui montrent un débordement affectif très important. Il peut prendre très peu en compte la réalité de la planche. Il voit par exemple un crapaud et trois « monsieur » qui jouent avec. Ziad cherche dans de tout petits détails des éléments pour pouvoir donner une réponse. Dans sa deuxième réponse, il fait le lien entre « le vieux monsieur » de la première réponse et sa nouvelle perception « lézard » (persévération avec la planche VIII), comme s'il y avait eu une transformation puisque « le vieux monsieur avec une moustache, c'est un lézard avec le corps d'un humain ». D'homme bipède, il devient reptile avec ce que cela comporte comme représentation de régression d'un animal rampant avec un corps d'un humain.

Les réponses humaines sont perçues par deux dans toutes les planches excepté à la première réponse de la planche VI où il perçoit « un personnage assez important d'une tribu indienne, précisément le chef avec une peau de bête, un peu déchiquetée ». Cet homme, perçu seul, représente la puissance, il détient le pouvoir. Cette représentation est de bonne qualité formelle. Cette position de puissance lui permet de se ressaisir. Le personnage dont il parle est dotée d'une puissance, puisque c'est le chef, et il est habillé, couvert par une peau de bête déchiquetée. Cela fait allusion au besoin de contenance face à la puissance. Mais la contenance semble quelque peu défaillante. C'est elle qui signe la puissance, mais en même temps elle est fragilisée.

À la planche V, planche unitaire, Ziad commence par plusieurs retournements (cinq fois) avant de pouvoir énoncer une première réponse qui est une banalité. C'est néanmoins à l'enquête qu'il parvient à nommer « papillon ». Il peut mettre du mouvement dans sa réponse, en évoquant « insecte » qui s'apprête à voler, à décoller. En lien avec l'adolescence, on peut penser qu'il est dans une quête d'autonomie. Face à cette planche qui est l'épreuve de la réalité, il prend en compte la réalité et peut y projeter une image de soi adaptée. À l'enquête, cette réalité semble être recherchée à l'excès, puisqu'il mélange deux représentations un papillon et un corbeau. C'est à ce moment-là qu'on peut percevoir une certaine fragilité narcissique, puisque le papillon et le corbeau, sont deux animaux qui peuvent voler mais qui n'ont pas la même représentation.

**Identifications :** Concernant les identifications, Ziad peut faire un choix identificatoire sauf à la première réponse de la planche III où il voit « deux personnes ». Cela est cohérent avec le contenu latent de cette planche qui rend le choix identificatoire compliqué. À la dernière réponse, il parvient néanmoins, après un moment de désorganisation, à voir un homme déguisé en train de soulever quelque chose. Il retrouve une sorte de force de se relever, ou pour se maintenir. Comme s'il parlait de ce qu'il vivait face à ce matériel, d'une tentative de se maintenir, de se rassembler pour faire face aux angoisses suscitées par les planches. Il tente également de mettre en lien tous les éléments de la planche.

Ainsi, ses personnages sont pour la plupart masculins, à l'exception de la planche VII après une hésitation, il peut faire un choix identificatoire, adéquat aux sollicitations de la planche. Il perçoit « deux dames d'une taille d'une jeune fille », et à l'enquête elles deviennent « une vieille femme ». En décrivant leurs mains, il fait une allusion étrange au kangourou « et elles ont les mains comme ceux d'un kangourou », avec une craquée verbale. La symbolique maternelle et maternante du kangourou, est en lien avec le contenu latent de la planche qui fait appel au maternel. Ces personnages masculins peuvent être porteurs d'une puissance comme à la planche VI ou la planche III.

Il est important de noter que les personnages perçus, notamment animaux sont un mélange de plusieurs représentations. Par exemple, à la planche IV, il perçoit « une sorte de Pégase, mais avec des cornes avec des ailes pliées, un peu repliées sur elles, froissées ». Face à cette planche massive, il la retourne, et fait appel à la mythologie pour donner une réponse qui corresponde à la planche. Il perçoit le côté massif de la planche mais ne semble pas être débordé dans un premier temps. Il minimise la puissance de la planche, toujours en utilisant le terme « pliées, froissées » en parlant des ailes. En effet, les ailes, symbole de puissance, en tout cas attribut phallique, sont abîmées. Elles sont « froissées » et ne permettent pas de voler. Il est sensible à la sollicitation de la planche, en lien avec l'angoisse de castration. Cependant, il donne un nouvel attribut, les cornes, qui lui permet peut-être de réparer le fait d'avoir fait face à la puissance.

### *Axe objectal*

**Représentation de relations :** Comme nous l'avons évoqué plus haut, Ziad perçoit en général les personnages humains par deux. Ils sont soit engagés dans une activité commune comme à la planche III, soit ils se regardent sans être dans un vrai lien. La relation semble inquiétante pour lui. Par exemple à la planche VII, il voit deux femmes qui peuvent être en relation puisqu'elles se regardent, mais dans le regard, il y a une sorte d'étrangeté. Comment se différencier face au même ? À l'enquête, il peut dire qu'il a aimé la planche, et reprend ce même mélange de perceptions, tout en insistant sur le regard « étrange ». Si cette planche est en lien avec les relations précoces, on peut se poser la question du regard posé sur lui. Il semble qu'il ait été porté, comme un kangourou porte son enfant, mais que dans le regard il y ait une singularité. Il est sensible à la symétrie de la planche, et donne des réponses qui prennent en compte la dualité, mais pas forcément la relation. Il perçoit les personnages à deux ou à trois, mais cela entrave la qualité formelle de la réponse. La relation en miroir est au premier plan. À la planche VI par exemple, il donne une troisième réponse qui témoigne de cette sensibilité à la mêmeté. Après une première réponse de puissance (chef de tribu indienne), et une deuxième réponse qui évoque une certaine menace (« une bestiole qui veut manger sa proie qui ouvre sa gueule ») et qui témoigne d'une forte angoisse, il semble débordé. Il ne peut plus se raccrocher à la réalité de la planche et voit « deux enfants qui se tiennent sur un pied, qui s'attachent sur une mèche, et là on voit leur reflet dans l'eau ». Il est sensible et nomme la symétrie de cette planche, puisqu'il fait appel au reflet. La scène qu'il décrit est positive, et témoigne d'une projection, de son monde interne, comme dans une lutte antidépressive face à la menace qui peut être représentée. En effet, on a l'impression qu'il fait appel à son imaginaire pour mettre à distance le sentiment de menace qui vient de l'extérieur. De manière générale, il peut percevoir la dualité voire la triangulation, mais c'est engager la relation qui paraît difficile.

**Traitement des affects :** Dans ses réponses, Ziad montre une grande défense face à la Couleur et à la sensorialité des planches. Il prend très peu en compte la couleur, malgré un débordement clair à certaines planches. Les kinesthésies sont utilisées au détriment de la couleur (TRI=10K/1.5C, FC=8k/0.5E). Même associées aux Formes, les couleurs sont peu présentes, et quand elles le sont, elles entravent la qualité formelle des réponses. Il semble avoir du mal à mettre en avant ses affects, à les prendre en compte. Il est constamment dans une maîtrise de ceux-ci. La présence accrue des kinesthésies, montre que la relation est au premier plan et peut

empêcher l'expression des émotions. Tout comme son besoin de tout prendre en compte dans ses réponses, comme nous l'avons déjà évoqué, il semble y avoir un besoin de maîtriser, voire de se réfugier dans des relations pour ne pas faire face à ces affects. À la première planche, il est sensible à l'estompage, et voit des ombres qui surveillent une robe. Entre une réponse de vêtement, et les ombres, l'humain semble être difficile à incarner. Les hommes surveillent un objet féminin, une enveloppe. L'enveloppe fait l'objet d'une protection. Peut-être en lien avec un défaut de protection, une fragilité narcissique ou des limites ? Il y a un effet retard face à cette première exposition aux planches (Tendance choc). À l'enquête, il rajoute que les gardes tiennent des armes à la main, comme si la protection qu'ils assuraient ne suffisaient pas. La question du lien entre la protection et la nécessité de passer par la violence pour y parvenir se pose. Sa réponse semble vraiment être à la limite de la réalité et du fantasme puisque la robe est considérée comme une bonne forme, mais ce contact avec la réalité semble être mis à l'épreuve, même si la sensibilité à l'estompage (ombres) montre qu'il continue à prendre en compte les qualités sensorielles de la planche.

#### **4. Organisation défensive**

Les défenses de Ziad semblent être mises à mal face à la massivité des angoisses dans le Rorschach. Il fait appel à des mécanismes de type névrotique notamment à travers le contrôle et la maîtrise de ses émotions qu'il a du mal à exprimer. Ces mécanismes de défense sont cependant mis à mal, quand il est débordé notamment face à la menace de la relation.

## **II- Analyse du TAT (Annexe 11)**

### **1. Impressions cliniques**

Lors de la passation, Ziad est très à l'aise, tout comme au Rorschach. Il prend plaisir à chercher des réponses qui peuvent correspondre. Ses histoires sont très détaillées, et il s'attache à la description de ce qu'il voit. Il semble avoir du mal à imaginer une histoire et s'appuie sur les éléments de réalité de la planche. Il semble être en difficulté quand il s'agit d'aller au-delà du matériel. Il est néanmoins très précis dans ses descriptions. Peut-être est-ce une sorte de maintien de la consigne du Rorschach qui l'empêche de prendre en compte cette nouvelle consigne.

### **2. Analyse planche par planche**

Planche 1 : L'entrée dans le récit est difficile, et il ne peut se laisser aller à l'imagination. Ses formulations sont mises à l'épreuve et il reste vague en parlant du personnage. Il ne peut parler de personnages qui n'existent pas sur la planche, même s'il y fait allusion. La craquée verbale et la confusion dans les identifications peuvent signifier une difficulté à évoquer un conflit avec les parents, ou de s'opposer ouvertement au désir parental. Avec l'accrochage sur l'objet violoncelle, on peut entendre la question de la confrontation à la planche, projection comme si lui ne savait pas quoi faire face à cette planche. Le motif des conflits n'est pas explicite, et les affects non élaborés, mais juste nommés. Confronté aux angoisses de perte et de castration qui ne sont pas élaborables, Ziad semble débordé (troubles de la syntaxe).

Planche 2 : Face à cette planche qui évoque la triangulation œdipienne, Ziad décrit avec beaucoup de détails chaque personnage, en décrivant leur posture, leur regard, sans les mettre en relation. Les personnes restent dans l'anonymat, sans différenciation générationnelle. Il décrit l'espace, le champ, le village. Il se centre sur la femme en premier plan pour raconter une histoire, celle d'une personne qui souhaite quitter le village suite à un problème, mais qu'elle a du mal à y arriver, « les rails du train ont été coupés ». S'il ne peut préciser la nature du problème, il peut attribuer à la femme un sentiment d'inquiétude, face à l'impossibilité de se séparer. L'absence de toute relation entre les personnages peut nous amener à nous questionner quant à la difficulté de Ziad à aborder la question œdipienne qu'il met à distance. Avec la problématique d'autonomisation, nous retrouvons le désir de couper le lien. Les relations interpersonnelles sont inhibées, au profit de beaucoup de description et d'évènement extérieur.

Planche 3BM: Ziad est sensible à la sollicitation latente de la planche qui est en lien avec le traitement de la perte et exprime des affects dépressifs en lien avec le deuil du père. La problématique œdipienne qui n'a pu être élaborée à la planche précédente, apparaît ici avec le fantasme du parricide. L'expression de l'affect oscille entre minimisation et exagération « un peu triste avec un énorme chagrin ». Il exprime la détresse en négatif de la joie (« il n'y a pas de symbole de joie, plutôt de la tristesse ». Face à ce débordement en lien avec la perte et ce qu'elle génère comme angoisse et comme affects dépressifs, il n'y a pas d'issue possible. Tout comme à la planche précédente, il est attaché à la description des détails dans les planches. Il utilise beaucoup de précautions verbales, remâche sans cesse les idées, pour diminuer l'impact potentiellement de la perte d'un proche, tente de proposer plusieurs récits, sans aller au bout. Il est très sensible à l'impact émotionnel voire corporel que cette perte provoque « Choc ».

Planche 4 : Face à cette planche, il y a une reconnaissance de l'ambivalence pulsionnelle. Il décrit les personnages, et peut attribuer des intentions à leur posture. Ils sont engagés dans une relation libidinale, et il peut distinguer les désirs opposés de ces deux personnes. Il a du mal à mettre des mots sur ce qui a pu être à l'origine du conflit entre eux. Il s'attache à décrire les personnages, la salle, le lieu « avec des fenêtres ». Il est sensible à la question de la séparation évoquée par cette planche. Il parvient à mettre des mots sur le sentiment de l'homme « préoccupé », mais pas sur celui de la femme qui porte la responsabilité de la séparation. Il y a une grande restriction dans l'élaboration de ces questions, qui sont nommées mais difficilement élaborées. À la fin, il semble débordé (« Euh... une serviette. Que... il y a le regard inquiétant »). Il y a des silences, il s'attache à un tout petit détail et semble perturbé de ne pas avoir pu trouver où se déroule l'action qu'il décrit de manière décousue. La mise en contexte est très importante pour lui, comme s'il s'appuyait sur un cadre pour contenir ses angoisses.

Planche 5 : Ziad est sensible à la pulsion scopique sollicitée par la planche. Cependant, il a du mal à élaborer cette question-là. Il s'attache aux détails de la pièce pour décrire et donner des précisions sur l'endroit. Il évoque une interprétation possible de sa posture. Il y a l'idée de chercher protection, face au danger, mais le personnage se retrouve seul. La présence de quelqu'un dans la pièce semble souhaitée pour soutenir, étayer le personnage qui cherche à se protéger. La solitude face au danger, semble au premier plan. Ainsi, il traite la question de l'intrusion surmoïque du regard par une tentative de maîtrise de ce regard.

Planche 6BM : Face à cette planche, Ziad évoque la peur de perdre l'amour maternel. Sa réponse est teintée de culpabilité face au fait de décevoir sa mère. Dans le contexte œdipien, nous pouvons questionner le renoncement à l'objet maternel convoité. Le fait qu'il ait du mal à évoquer la faute grave, peut également faire penser à l'interdit de l'inceste. La triangulation (par l'absence du père dans le récit) n'est pas possible. Le climat qu'il décrit est un climat de conflit entre les deux personnages, avec d'un côté la honte et la culpabilité, et de l'autre la déception. Il semble être débordé face aux évocations latentes de cette planche. Il fait des craquées verbales, ne peut évoquer la question du regard, et parle plutôt de la tête pour exprimer le fait que les personnages ne se regardent pas. Il se centre sur les détails de la planche, notamment en lien avec l'espace puisqu'il insiste sur le fait que la pièce soit grande, et compte les carreaux de la fenêtre pour justifier sa réponse. L'espace « immense », cet « énorme salon » le protège des désirs œdipiens, en mettant la distance nécessaire, et en neutralisant l'espace qui reste un salon. Il met en place beaucoup de défenses rigides, obsessionnelles qui sont partiellement efficaces, puisqu'il n'arrive pas à élaborer le conflit, ce qui le désorganise un peu. La problématique autour de la transgression vis-à-vis de la figure maternelle, peut faire penser à l'agressivité vis-à-vis de la figure paternelle qui n'est pas du tout évoquée.

Planche 8BM : Il commence par distinguer les différents personnages de la planche (4) et les différencie sexuellement (deux hommes et deux femmes) de manière non cohérente au contenu manifeste, et ne peut établir de liens (familiaux ou autres) entre les personnes. Ziad est sensible à la culpabilité induite par la planche, mais l'émergence de la culpabilité est ensuite annulée, puisque « on sent qu'elle a été obligée de faire ça, ou quelque chose de ce genre ». La menace de perte, l'angoisse de mort ne sont pas nommées, même s'il y fait allusion puisqu'il perçoit le climat inquiétant de cette image tout en le minimisant (« en tout cas, c'est un peu inquiétant »). Il peut évoquer « une image policière » ou une opération qui se déroule à l'arrière. La question la plus difficile à évoquer c'est la question de la responsabilité, et il garde ses défenses obsessionnelles. Minimisation avec répétition « un peu », il y a un mouvement projectif avec « un peu inquiète ». Avec le fantasme parricide et à l'agressivité, la planche met à mal ses modalités défensives : même s'il a recours à des défenses rigides, il est très en difficulté pour donner des précisions et son discours reste flou, voire incohérent par moments.

Planche 10 : Si le rapproché sexuel est présent, c'est la tendresse qui prend le dessus. La figure masculine est une figure qui rassure, qui calme, qui a une fonction de pare-excitation. Il insiste sur les larmes qu'il peut distinguer « On peut pratiquement distinguer les larmes, un début de larmes ». Au moment où il évoque le rapproché corporel, il fait une craquée verbale. Alors qu'il parle d'un homme et d'une femme, il dit « parce qu'elles sont collées, et que elles ferment les yeux et vraiment collées ». Il se ressaisit en faisant appel au registre de la tendresse, mais il n'en reste pas moins que la référence sexuelle est présente et entraîne une désorganisation de langue voire de la pensée.

Planche 11 : Face à cette planche angoissante qui peut induire des mouvements régressifs, Ziad semble un peu en difficulté. Il se défend comme il peut, tout comme ses personnages qui semblent abandonnés et qui se servent des armes pour tirer sur des ennemis. En effet, il y a une sorte de labilité dans les identifications, puisque nous avons du mal à distinguer de quel personnage parle Ziad, s'il s'agit des personnages humains, des chevaux. Le discours est un peu confus et Ziad finit par mélanger les représentations (comme ce qu'il a pu faire au Rorschach) en énonçant que ce sont des hommes sur des chevaux. La dimension dépressive peut être perçue ici. Il se focalise sur des détails de la planche pour pouvoir justifier sa réponse, même si cela n'est pas tout à fait en lien avec le contenu manifeste. Il peut traiter l'angoisse, s'en protéger en la maîtrisant, en la contrôlant à travers la mise en place de défenses rigides. Il adopte une attitude active face à la menace, même s'il peut paraître débordé. Il sur-interprète, pour pouvoir garder son mode de fonctionnement et s'accrocher à du descriptif. Il a du mal à tolérer le fait qu'il ne puisse pas distinguer clairement l'image, et le fait que ce soit des éléments peu perceptifs, donc peu contrôlables.

Planche 19 : Face à cette planche non figurative, il intellectualise par une remarque sur la forme abstraite du matériel. Il produit une réponse assez longue, qui témoigne d'une certaine porosité des limites avec une incapacité à distinguer vraiment ce qui vient de lui, et ce qui vient de l'extérieur. Il fait appel à des références culturelles (« la chauve-souris de Batman ») pour expliquer ce qu'il voit. Comme au Rorschach, il perçoit des éléments épars et a du mal à lier le tout dans une histoire, notamment au début. Il liste les éléments qu'il peut percevoir, sans y mettre forcément un sens. Toujours comme aux planches précédentes, c'est après avoir cité ce qu'il voit, qu'il tente de faire une histoire « Et si ça serait une histoire par exemple... ». Il peut à

ce moment-là, attribuer des intentions à ces personnages, « une personne maléfique », « les personnes dans le train s'inquiètent ». Ce qui transparaît néanmoins c'est une crainte de l'anéantissement, comme si tout pouvait disparaître d'un coup « le train passe, on le voit d'un coup, et ensuite on le voit plus ». Un climat inquiétant est très présent dans sa réponse, notamment à la fin avec l'insistance sur le temps orageux, la tempête. Comme si son monde interne était bousculé, en mouvement, en mouvance, et il a du mal à contrôler tout ceci.

Planche 16 : Ziad a l'air surpris à la présentation de la planche. Après une longue hésitation (répétition de « je dirais ») il parvient à se contenir, et à évoquer quelque chose de positif. Face à la séparation, il y a la possibilité de reconstruire, de se prendre en charge. Il y a notamment la question de l'attente qui est présente. L'attente est possible, en lien avec la patience pour construire quelque chose de « magnifique ». Quand on lui enlève le support perceptif, il parvient sans étayage à formuler quelque chose, ce qui dénote avec l'ensemble du protocole où il s'attachait à chaque détail du matériel dans ses réponses. Il s'appuie sur la potentialité de la création, de l'existence, quelque chose qui doit advenir. Il propose des histoires assez rassurantes, apaisantes (la vallée) des paysages extérieurs et puis un intérieur avec la possibilité d'une maison.

### **3. Conclusion**

Dans son protocole, Ziad fait appel à des procédés rigides (43), notamment avec un attachement aux détails, et un besoin de décrire les différents éléments de la planche avant de « s'aventurer » à raconter une histoire, ce qui rend ses réponses longues et fournies. Ce besoin de maîtrise et de contrôle, vient contrebalancer une pulsionnalité qui peut transparaître par moments, notamment en lien avec des relations érotisées. Les relations peuvent être teintées de conflictualité, et c'est là où il s'assouplit un peu s'appuyant sur des procédés d'ordre labile (31). Les motifs des conflits et leur nature sont cependant rarement explicités, et il peut avoir recours à des procédés en lien avec l'évitement (19). Nous notons également une certaine fragilité au niveau des enveloppes avec un besoin de cadre, et de contenant de plus en plus accru au fur et à mesure que la passation avance.

### **III- Contre-transfert**

Dans la relation, le contre-transfert est positif avec Ziad. Il est très motivé dans un premier abord, et a envie de passer ces épreuves. Cependant, les conditions de passation ne sont pas optimales, puisqu'elle a lieu dans un espace public, sur une table dans un centre culturel de la banlieue parisienne. L'espace a pu être intrusé. En tant que chercheur, je vis également les possibles intrusions comme quelque chose qui met à mal le cadre. Ainsi, peut-être dans un partage d'angoisse, Ziad a-t-il été sensible à cela également ? Pendant la passation il s'agit de conjuguer avec ce qui émane de Ziad, et ce qui émane de moi, notamment en termes d'angoisse. La passation a eu lieu à la suite de l'entretien parents, qui a été également interrompu à plusieurs reprises, et qui a nécessité une grande capacité d'adaptation puisqu'il a été long, et parfois difficile à mener. Lors de l'analyse de ce protocole, c'est surtout un sentiment d'être passée à côté de quelque chose qui m'envahit. En effet, j'ai l'impression que l'enquête ne me permet pas de coter comme je l'aurais souhaité. En miroir de son besoin de contrôler, je me retrouve démunie et dans un besoin de prendre en compte, à tout prix, tous les aspects de la réponse, ce qui paraît complexe. Peut-être est-ce en lien avec un sentiment d'impuissance face aux images de puissance qui émanent de ce protocole ?

## **Karim**

### **Récit phénoménologique de l'entretien**

Karim a 22 ans, il est né en France et est le plus jeune de la fratrie. Il a une sœur de 30 ans et un frère de 28 ans, nés tous les deux en France, mais pendant la période de la guerre du Liban. Il est très soucieux de bien faire, et malgré son grand intérêt pour la recherche et pour le Liban, il connaît très peu de choses sur le pays. Il semble un peu en difficulté notamment lors de l'entretien où il a beaucoup de mal à répondre aux questions ouvertes, ce qui m'oblige à reformuler la plupart des questions. Il paraît désolé à chaque fois qu'il n'arrive pas à répondre à une question concernant le Liban, ses parents ou la période de conflits.

Quand il parle du projet de migration de son père, il explique que ce dernier a dû partir suite à la guerre, et qu'il avait essayé plusieurs pays comme le Canada, l'Australie et qu'il n'a pas pu obtenir de visa. Pour la France c'était plus facile. Il décrit son arrivée en France comme une débrouille, pour pouvoir financer ses études à l'université. Une fois les études terminées, son père est allé au Liban pour épouser sa mère et revenir avec elle. Georgette quant à elle, était déjà partie du Liban une première fois, pour faire ses études à Londres. Il estime leur installation à eux deux en France à l'année 1980, et pour son père en 1976.

Il explique que c'est l'insécurité et l'instabilité qui ont poussé son père à partir, avec le fait de vouloir changer d'air. Il peut dire que son père parle du Liban et de sa vie passée là-bas, mais n'évoque jamais les raisons pour lesquelles il est parti.

Aujourd'hui, il pense que ses parents sont contents en France. Ils peuvent évoquer l'idée de vivre au Liban, mais ça reste des idées et pas dans le concret, surtout avec la situation qui se détériore là-bas. Peut-être qu'ils aimeraient aller s'installer au Liban s'ils sont tous les deux, sans les enfants pour ne pas que ces derniers vivent dans l'insécurité du Liban. Il dit que sa mère est très angoissée « comme toutes les mères libanaises » et qu'elle ne supporterait pas que ses enfants vivent dans cette insécurité. En effet, elle est très inquiète quand ils sont au Liban, inquiète pour lui.

C'est la famille qui les lie au Liban puisque toute la famille est là-bas, ainsi que la langue. Il peut dire que son père est intégré et impliqué dans la communauté libanaise en France, et cela apaise

un peu le manque du pays. « Il a l'impression que le Liban est venu à lui », donc il peut vivre sa vie en France, en sécurité et être en lien avec le Liban.

Les visites au Liban sont très fréquentes. Ils y vont tous les étés un à deux mois pendant les vacances. Ils y allaient en famille avec son frère et sa sœur, mais depuis que ces deux derniers travaillent c'est seulement Karim qui y va avec ses parents. Il aimerait y aller seul pour ne « pas avoir quelqu'un qui panique derrière [lui] » mais il ne l'a jamais fait. Les angoisses de sa mère portent surtout sur les régions où il y a de mauvaises réputations, mais toutes les régions semblent menaçantes pour sa mère, selon Karim. Elle est beaucoup plus angoissée au Liban qu'en France et il peut sortir beaucoup plus librement ici que là-bas. Quand ils sont au Liban, il sent que ses parents sont détendus quand ils sont ensemble, sauf quand les enfants sortent tous seuls. Il peut dire qu'ils se sentent « chez eux » là-bas et il palpe la différence avec leur attitude en France. De son côté, il se sent bien parce qu'il aime au Liban l'aspect chaleureux de la famille, qu'il aime retrouver cet aspect quand il est là-bas.

Évoquant les attentats de novembre 2015, il dit que pendant deux semaines, « il avait l'impression d'être au Liban », en lien notamment avec les angoisses que sa mère pouvait avoir à ce moment-là. Elle l'appelait souvent, elle lui interdisait de sortir... Son père est beaucoup moins angoissé, même si sa mère peut lui « transmettre ses inquiétudes ». Il peut faire le lien entre leur histoire au Liban et l'insécurité, et ces moments d'angoisse.

Il ne connaît pas du tout l'histoire de la guerre civile. Il peut dire que c'est une « histoire de religion ». Cette histoire l'intéresse beaucoup et « il prévoit » de lire à ce sujet. Ces parents ne lui parlent pas beaucoup de l'histoire, ni de leur vécu. Son père peut lui raconter des histoires par séquences où il parle de moments qu'il doit aider d'autres personnes. Sa mère par contre, n'en parle jamais. Les visites au Liban peuvent être l'occasion de transmettre l'histoire, par exemple en passant par un endroit son père va lui dire qu'il s'est passé quelque chose. Mais Karim peut dire qu'il oublie quand son père lui raconte. Karim peut expliquer que ses parents gardent un très bon souvenir de l'avant-guerre, mais que la guerre marque un point de rupture avec le Liban, notamment avec la migration. Il se demande si la migration a été subie, si son père avait pu faire autrement.

Il imagine la vie de son père beaucoup moins confortable que la sienne, qu'il était dans l'inconnu à son arrivée en France. Il dit qu'il admire son père de s'en être sorti sans avoir beaucoup d'aide.

Il lui en parle peu, sauf quand Karim se plaint, son père lui rappelle ses conditions de vie plus difficiles.

Dans la famille, ils parlent beaucoup du Liban et cela fait plaisir à ses parents qu'il s'y intéresse. Il aime entendre parler du Liban, parce qu'il est né en France, et a envie d'en savoir plus que quelqu'un qui serait né là-bas. C'est surtout à travers la musique que cette culture est transmise. Il parle un peu l'arabe, souhaite se perfectionner. Et il dit avoir une théorie concernant la transmission de la langue : chez les familles d'immigrés libanais, le premier enfant parle très bien l'arabe parce que ses parents lui parlent beaucoup dans leur langue maternelle, le deuxième enfant parlera moins bien, et le troisième surtout s'il est né plus longtemps après, parlera beaucoup moins bien parce que les aînés vont parler au dernier en français et il baignera moins dans la langue maternelle des parents. Il parle surtout de lui et de sa famille, mais il généralise parce que c'est un schéma qu'il a vu chez beaucoup de familles libanaises en France.

Ses parents écoutent souvent les nouvelles du Liban, et quand il entend une mauvaise nouvelle concernant le pays, il dit que ça l'énerve et se « dit : encore ! ». Ses parents banalisent beaucoup les mauvaises nouvelles du Liban. Il peut dire qu'avant ils étaient choqués et maintenant ils banalisent.

## **Interprétation des projectifs**

### **I- Analyse du Rorschach (Annexe 12)**

#### **1. Clinique de la passation**

Pendant la passation Karim apparaît très à l'aise, même parfois à la recherche du contact. Il a de bonnes capacités d'expression et peut avoir recours à l'humour. Le temps de passation est relativement long. Il donne beaucoup de réponses au Rorschach avec une certaine difficulté à s'arrêter. Il apparaît même logorrhéique par moments. Il cherche à trouver coûte que coûte un sens à ses réponses, et il peut dire au moment du choix qu'il n'a pas aimé la planche VII car il « n'arrive pas à trouver un message dans cette image ». Il termine toutes ces réponses par « c'est tout », pour marquer la fin du récit, même si parfois il y revient.

## 2. Processus de pensées

Dans son protocole, Karim donne beaucoup de Réponses (R=67), plus que le double que ce qui est attendu pour un adulte. Il semble être dans une recherche de donner une bonne réponse, et malgré des « c'est tout » qui marquent pour lui la fin, il revient souvent pour rajouter des réponses.

Dans ce protocole, le mode d'appréhension est varié et l'appréhension par la Globalité est proche de la norme. Les réponses G sont pour la plupart simples et mais associés la plupart du temps à des réponses mixtes sensibles à l'estompage ou aux couleurs. Les G élaborés sont peu présents (4) mais associés à des formes humaines ou animales, de bonne qualité. L'élaboration des G, lui permet de s'ancrer dans la réalité.

Les Détails, sont le plus souvent liés à des réponses de bonne qualité formelle. Ils lui permettent de prendre en compte la réalité et témoignent d'une meilleure adaptation au réel, et ce en particulier face à des planches non unitaires (planche X). Il alterne des réponses G et D, y associant des petits détails, comme dans une tentative à tout prix de donner une réponse globale. Dans cet effort, c'est la qualité formelle des réponses qui est mise à mal. Ce qu'il faut noter c'est la présence de petits détails, qui ne sont pas habituellement vus. Cet attachement aux détails dessert également la qualité des réponses, qui sont le plus souvent associées à une mauvaise forme, et à un contenu anatomie.

Face à l'angoisse, Karim peut se mobiliser assez vite (temps de latence court à la planche I et IV) en donnant une réponse de bonne qualité formelle voire une banalité, mais les réponses suivantes montrent qu'une élaboration de cette angoisse l'amène vite à se désorganiser. Il parle de « prédateur » à la planche I et de « monstre » à la planche IV. La présence de D/G ou de G confabulé, qui représente une confusion entre une partie et le tout, par généralisation à partir d'un détail correctement perçu, montre sa difficulté à pouvoir surmonter les angoisses qui l'envahissent. Nous pouvons aussi faire le lien avec son désir de bien faire, de maîtriser tout ce qui peut émaner de la planche. En effet, deux des trois réponses D/G viennent à la fin de l'enquête, en réponse additionnelle.

Son F+% est légèrement inférieur à la moyenne. Il arrive néanmoins à donner des réponses de bonne qualité lorsque les planches sont d'emblée éparpillées, comme à la planche X où l'aspect éclaté de la planche soutient sa pensée, et il parvient à donner des réponses plus attendues et qui témoignent moins de son débordement.

La présence accrue de l'estompage montre également une forte sensibilité à l'aspect sensoriel de la planche.

La variété des types d'appréhension, ainsi que la présence de banalités (3) montrent néanmoins que Karim parvient à s'adapter à la réalité, malgré son débordement face à l'angoisse. Il peut s'étayer tant bien que mal sur ses propres ressources, ainsi que sur celles du matériel pour s'adapter.

### 3. Traitement des conflits

#### *Axe narcissique*

**Identité :** Les représentations Humaines peuvent être perçues notamment à la planche III où deux réponses humaines sont données, ton une à la fin de l'enquête. Ces deux représentations humaines sont associées à des kinesthésies de bonne qualité. Les figurations humaines sont dites quand elles sont attendues. À la planche VII, elles sont figées en statues, et sont perçues de manière partielle (« Deux statuettes féminines de profil, deux visages »). Le H% est dans la norme, et ce qui est à noter c'est que les représentations Animales sont présentes, au-delà de la norme chez les adultes (A%=30%). De bonne qualité formelle, les représentations animales lui permettent de percevoir des personnages plus nantis que les perceptions humaines. Même s'il lui est difficile de les identifier dans un premier temps, il parvient à les nommer (« Deux créatures que je n'arrive pas à identifier, deux lapins peut-être », planche VII).

Avec la présence de Gbl, incluant le blanc, Karim semble sensible au manque, aux trous en lien avec une angoisse d'abandon. Cela peut laisser transparaître également une fragilité narcissique avec un besoin de combler les manquements. Notamment à la planche I où après une réponse adaptative (« papillon ») qui est une banalité, voit une mouche, par un mouvement de dévalorisation, mais également de tentative de contrôler toute la planche, y compris les interstices. En effet, il inclut le blanc (les yeux de la mouche).

Aux planches unitaires, il semble être mis à mal. Nous allons évoquer en détail ses réponses à la planche V, planche unitaire, considérée comme celle de l'identité et de la représentation de soi. Même s'il perçoit d'emblée la banalité « encore un papillon » il insiste sur la symétrie de la planche qui justifie sa réponse, et fait ainsi le lien avec la planche I. L'insistance sur l'axe

symétrique, peut être en lien avec la recherche d'un axe interne, puisqu'à la planche précédente quand il parle de « colonne vertébrale » évoquant également une recherche d'un axe identitaire sur lequel s'appuyer. Cette réponse est très vite suivie d'une dévalorisation de soi « une larve, vue de dos et à plat », qui n'est pas sans rappeler son mouvement à la planche 1 (« papillon »/« mouche »). Non seulement c'est une « larve », mais en plus, elle est « vue de dos » et « elle est à plat ». Le mouvement de dévalorisation paraît intense à cette planche. Cela peut être en lien avec des mouvements dépressifs avec un effondrement narcissique. Il fait le geste des antennes (attributs phalliques), mais ne peut verbaliser, et doit passer par le geste. La troisième réponse à cette planche contraste avec les deux précédentes, l'une banale et l'autre abîmée, et fait appel à une représentation de dignité de grandeur à laquelle sont associés, nommés et énumérés les attributs phalliques. Elle est cependant associée à un contenu peau, enveloppe, à travers la cape. Cape qui « s'étale de part et d'autre », qui fait penser aux mouvements d'oscillations entre dispersion et besoin de contenance.

Par ailleurs, Karim donne des réponses en lien avec l'enveloppe assez fréquemment : planche IV : « une cape noire » ; planche V : « un lapin debout qui tient une grande cape noire et qui l'étale de part et d'autre de son corps » ; planche VI : « un costume sur un manteau, un manteau, les gros manteaux en laine » ; planche VIII : « tout en haut, un personnage avec un gros manteau de dos ». Cette recherche d'enveloppe, de couverture, peut être en lien avec des fragilités narcissiques qu'il convient de combler, de cacher. Elles peuvent également venir témoigner d'une fragilité des limites, avec une fragilisation du monde interne par des éléments de l'extérieur. En effet, les angoisses semblent mettre à mal la capacité de contenance, et la limite dedans/dehors paraît floue. Il semble facilement effracté par les angoisses qui viennent l'envahir, et il y répond en se blindant, en rajoutant des couches pour se protéger.

**Identifications :** Mis à part à la planche III où les figures humaines sont perçues et identifiées d'un point de vue du genre, le choix identificatoire semble difficile pour Karim. Les figures féminines, lorsqu'elles sont en interactions semblent valorisées, en mouvement (planche I : « Une danseuse », planche III : « Deux... deux quoi ? Deux filles, deux femmes, deux danseuses je dirais [...] »). Après une hésitation, il parvient à nommer la figure féminine et à l'enquête, il fait une réponse additionnelle à la planche III : « Je vois peut-être autre chose, deux mamans ici, et là leur petit au niveau de la poitrine ». La figure féminine est associée à une figure

maternelle et nourricière. Les figures masculines oscillent entre puissance et dévalorisation (planche II : « Un vieil homme » ; planche IV : « Un monstre, un gros monstre vu de haut ».) Le masculin est nommé plutôt à partir d'animaux (planche II : « deux ours », planche V : « un lapin debout », planche I : « un prédateur »). Le masculin semble plus inquiétant, plus menaçant que le féminin.

### *Axe objectal*

**Représentation de relations :** Avec ses quatre remarques sur la symétrie, nous pouvons nous questionner quant à la possibilité d'être en lien, et non dans une relation miroir. En effet, les personnages sont perçus par pairs, ils sont deux, en miroir pour la plupart. Les personnages sont soit engagés dans une même action comme à la planche III où ce sont « deux danseuses qui portent un panier », soit dans une même posture, soit l'une est le reflet de l'autre comme à la planche VIII où il perçoit « deux tigres de part et d'autre ». La relation semble ainsi difficile à établir, avec des perceptions humaines. En effet, quand il s'agit d'animaux cela paraît plus simple pour Karim comme à la planche II où il voit « deux ours qui se tapent dans la main ». À cette planche, après une grande désorganisation (des réponses en détail de mauvaise qualité formelle), il peut percevoir « deux figures, plus comme deux ours qui se tapent dans la main. Cette représentation de force, de puissance lui permet de percevoir la relation. D'abord il dit « se tapent dans la main » et à l'enquête il dit « se tapent dans les mains ». Cela peut faire penser à un processus de différenciation qui n'est pas possible dans un premier temps. D'abord indifférenciés avec une seule main nommée, c'est à l'enquête que la différenciation peut se faire « les mains ».

**Traitement des affects :** Dans ses réponses, Karim montre une grande sensibilité à la Couleur et à la sensorialité des planches et à l'estompage, au profit des kinesthésies ( $TRI=3K/5C$  et  $FC=2k/6.5E$ ). Si parfois, il parvient à y associer des Formes, elles ne semblent pas étayer suffisamment sa pensée pour pouvoir donner des réponses adaptées à la réalité. Les couleurs, sensiblement en lien avec le traitement des affects, montrent qu'il est chargé d'affects mais qu'il a du mal à les élaborer et à les exprimer sans se désorganiser et sans s'effondrer. À la planche III, après avoir perçu deux figures féminines, une flaque d'eau et un nœud papillon (banalité), il voit « deux oiseaux de part et d'autre qui tombent ». Cette dernière réponse lui permet de traiter un autre détail rouge. Il fait une réponse dans laquelle il insiste sur la séparation « de part et d'autre ». La représentation des oiseaux « qui tombent » peut faire penser à un affect dépressif, un effondrement d'ordre affectif, presque comme une chute, en lien avec une angoisse de

séparation. À l'enquête, il insiste sur le côté sensoriel : « ça fait plumeux ça » et explique de manière paradoxale qu'ils tombent parce que ça tend vers le haut, peut-être en lien avec une lutte anti-dépressive. Ces affects semblent être massivement ressentis, avec peu d'élaboration possible.

#### **4. Organisation défensive**

Les défenses de Karim semblent être mises à mal face à la massivité des angoisses et des affects dans le Rorschach. Il parvient néanmoins à faire appel à des mécanismes de type névrotique avec notamment l'attachement aux détails qui lui permet plus ou moins efficacement à lutter contre les angoisses. Face à la fragilité de ses assises narcissiques, il fait appel à la sensorialité des planches, à une recherche de limites pour y faire face.

## **II- Analyse du TAT (Annexe 12)**

### **1. Impressions cliniques**

Face au TAT, Karim exprime une certaine difficulté, le comparant au Rorschach qu'il dit avoir été plus facile. En effet, au Rorschach il donne beaucoup de réponses, ce qui lui donne l'impression qu'il répond mieux aux attentes. Au début de la passation, il demande confirmation de la consigne, vérifie qu'il a bien compris, donne un exemple d'histoire pour être sûr de bien répondre. Il est très à l'aise à l'oral et dans la relation, avec un recours à l'humour qui lui permet de se défendre. Il s'exprime bien, et peut s'appuyer tant sur le matériel que sur la relation pour se sentir en confiance pour donner des réponses.

### **2. Analyse planche par planche**

Planche 1 : Après avoir répété la consigne pour s'assurer qu'il a bien compris et un long temps de latence le récit commence par une description de l'image avec des personnages anonymes. Il reconnaît l'immaturité de l'enfant, l'impuissance liée à la castration et à un affect de tristesse. Mais après avoir évoqué des désirs contradictoires chez l'enfant, il ne parvient pas à dépasser cette angoisse de castration pour l'élaborer. L'enfant reste seul face à son impuissance, son immaturité. Il tente néanmoins de contrôler par un sentiment de « mépris » envers ce qui le ramène vers cette impuissance. Il passe de « enfant » à « jeune homme » pour contrer un peu cette impuissance infantile. On remarque un va-et-vient entre des tentatives de maîtrise et des

mouvements dépressifs. Très sensible aux mouvements intrapsychiques, avec la possibilité de juxtaposer deux états en simultané. Il ne parvient pas à construire un récit et reste sur le vécu interne de la confrontation à un objet. Entre mépris et questionnements, on ressent une alternance entre du désir et de la répulsion.

Planche 2 : Malgré un début descriptif, l'accent est porté sur les relations interpersonnelles avec une érotisation possible. Il est sensible à la problématique œdipienne de la planche, avec une perception de la triangulation et de l'interdit de l'inceste. Les personnages sont séparés mais il y a un lien d'amour impossible qui amène une expression d'affect de tristesse, et l'idée d'un renoncement. Il a intériorisé l'interdit de l'inceste, mais n'arrive pas à surmonter le renoncement ce qui entraîne un affect de tristesse qui paraît indépassable.

Planche 3 BM : Face à cette planche qui réactive la position dépressive et des angoisses d'abandon, il ne parvient pas à choisir entre plusieurs représentations, et à lier celles-ci avec l'affect. Il est néanmoins capable de nommer les affects de manière adéquate, en lien avec les situations. Il y a une attaque du sujet en lien avec l'impuissance, avec l'idée de « la rechute ». L'idée de la fragilité individuelle et en parallèle la question de la perte dans une relation amoureuse, semblent aller de pair. Le personnage absent est figuré par la tombe, symbole mortifère mais qui montre qu'il y a une possibilité de symbolisation. La perte du personnage non-figurant sur l'image suscite un affect de tristesse, raconté avec une certaine forme d'intellectualisation.

Planche 4 : Face à cette planche, on observe une reconnaissance de l'ambivalence amour/haine dans la relation de couple, mais également une difficulté à accepter la séparation, qui peut quand même être évoquée. La fin du récit évoque la séparation, tout en insistant sur le fait que la femme ne veut pas se séparer. Il met en avant à la fois des conflits interpersonnels, et des conflits intrapsychiques avec des allers-retours entre désirs contradictoires. Cette planche semble réactiver une angoisse de séparation et d'abandon.

Planche 5 : L'accent est mis sur le fait que le personnage n'est pas chez lui. On observe une ambivalence entre des affects de peur et une curiosité. On observe des mouvements ambivalents associés à l'angoisse de perte d'amour de l'objet, sur un versant un peu persécutif. Il y a une mise à distance de la représentation de la famille et une figuration de la scène primitive qui est sollicitée par la planche. Il y est sensible. La curiosité face à ce qui peut se faire/se dire en

cache, sans lui. L'expression d'affects ne permet pas d'élaborer le conflit ; le discours s'arrête quand l'affect fort de la peur est nommé et l'étayage du clinicien lui permet de trouver une représentation possible de la scène cachée.

Planche 6 BM : Dans son récit, même si les relations peuvent être perçues, les liens entre les personnages sont mis à distance du point de vue générationnel (la mère est nommée comme la grand-mère). Ici, l'angoisse de perte d'amour de la mère suite au décès de la femme provoque un sentiment de culpabilité chez le personnage. Cette angoisse est mise en conflit avec l'éloignement nécessaire imposé par le renoncement œdipien. La question de la perte est au centre, avec la question de la responsabilité. Le sentiment de culpabilité est présent sans qu'il ne soit possible de le lier, comme une sorte de culpabilité diffuse. Face à l'impossibilité de retrouver le premier objet d'amour exclusif, la diversification des liens semble être source de culpabilité. L'issue semble impossible. L'affect de colère est exprimé sous forme de dénégation, comme s'il était impossible d'exprimer sa colère envers quelqu'un et que c'était transformé en culpabilité.

Planche 8BM : Face à cette planche, l'ambivalence de la relation au père est marquée avec la possibilité d'exprimer un fantasme parricide. Le choix identificatoire semble compliqué au départ (homme ou femme) mais parvient à l'effectuer, en lien avec les affects négatifs liés au personnage. À qui attribuer cette pulsion parricide ? Le récit est plutôt riche dans le mouvement au départ, des mouvements opposés, intellectuels. Il y a une sorte de toute-puissance ressentie face à cet homme ou cette femme, qui décide, prévoit et contrôle ce qui se passe. Il peut exprimer de façon assez élaborée l'agressivité, de façon secondarisée. Cela est peut-être aussi possible parce qu'il prend de la distance face au premier personnage qu'il cite, celui qui se fait opérer.

Planche 10 : Face à cette planche, Karim a besoin de toucher le matériel, et après un temps de latence relativement long par rapport aux autres planches, le récit commence par une description de la scène, avec introduction de personnages qui ne figurent pas sur l'image. La question des retrouvailles et de la séparation est posée. Malgré la notion d'interdit (relation extraconjugale) de transgression, il n'y a pas de culpabilité. L'investissement de plusieurs objets d'amour semble ici possible, contrairement à la planche 6BM, même si on observe dans le discours des éléments défensifs par rapport à cet interdit (craquée verbale, hésitations). Nous

retrouvons comme à la planche précédente (9GF) un va-et-vient entre les désirs et les exigences de la société à la différence que dans cette réponse, les personnages suivent leur désir.

Planche 11 : À cette planche qui induit des mouvements régressifs importants, il évoque une ambiance de guerre et de violence dans un pays oriental, en contrastant cette représentation avec la lumière qui représente l'espoir. Il y a une dualité entre pulsion de mort et pulsion de vie. En lien avec le sujet de recherche cette planche le ramène à l'histoire de sa famille qu'il connaît peu. Il y a une grande résonance avec la thématique de la rencontre, et il s'appuie sur le symbolique pour représenter l'espoir, suite à la violence. Il y a une possibilité de réparation après la violence et le chaos. Son récit est à la fois teinté d'affects dépressifs et d'angoisses, mais cela épargne des personnages humains qui semblent protégés. La massivité des représentations face à cette planche qui renvoie à des angoisses archaïques, menace ses défenses et le débordement n'est pas loin.

Planche 19 : Après 31 secondes de latence le récit commence par une description de la scène. La planche semble réactiver des problématiques dépressives en lien avec une angoisse d'abandon. La solitude semble être source de grande angoisse, associée aux ténèbres. Nous pouvons également ici faire le lien avec l'histoire de migration parentale. Cette image lui renvoie à une grande angoisse et il interrompt son récit à la fin « je ne sais plus quoi dire ».

Planche 16 : Après un sourire et encore un long temps de latence, il se ressaisit pour évoquer l'idée d'un projet, qui reste à définir. Comme s'il utilisait la page planche comme un support symbolique pour construire quelque chose. Cela est associé à une envie de renouveau, peut-être pour remplir le vide. Cependant il reste dans le flou avec une difficulté à imaginer une issue. Toujours en lien avec la recherche, cela pourrait venir illustrer la question de la migration, avec ce qu'elle comporte comme « nouveau départ », projet qui met du temps à se concrétiser. Cette planche est la dernière, et évoque la question de la séparation. À la fin du protocole, il critique cette dernière épreuve, qui est plus difficile pour lui que le Rorschach. Cela vient contraster avec le sentiment que nous avons eu, puisque son protocole au TAT paraît beaucoup plus adapté, alors qu'au Rorschach il y a un certain débordement. Il s'appuie ainsi sur le lien avec le thérapeute au moment de la séparation.

### **3. Conclusion**

Au TAT, Karim utilise des procédés variés : rigides, labiles et évitement des conflits. Il peut avoir recours à différents types de mécanismes pour se défendre contre ses angoisses. Ce qui paraît prégnant dans son protocole, c'est qu'il peut mettre en avant et exprimer une sorte d'ambivalence psychique avec des va-et-vient entre désirs et interdits. Il est très sensible à la question de la perte d'objet d'amour qui est associée à un sentiment de culpabilité et des affects dépressifs. La séparation semble être difficile à élaborer pour Karim, même s'il parvient à y mettre un sens. Il peut être bloqué quand il est confronté à des ressentis forts (peur, colère...). Par rapport au Rorschach où il donne beaucoup de réponses, celles du TAT sont plus courtes, mais plus concises. Le matériel figuratif lui permet de se contenir, contrairement au matériel flou du Rorschach où il a pu parfois être en dehors de la réalité.

### **III- Contre-transfert**

Dans la relation, le contre-transfert est très positif avec Karim qui est très souriant, a de l'humour et peut montrer une certaine familiarité. Même s'il peut être dans l'autodérision, il n'est pas dans la dévalorisation de lui-même. Il est à noter, que face à la quantité de réponses et la difficulté éprouvée pour pouvoir l'arrêter, la prise de note est très compliquée. Il enchaîne les réponses, ce qui exige de moi que je lui demande de ralentir. Cependant, au moment de l'analyse, très vite un agacement s'empare de moi. Son protocole me met à mal avec le sentiment de rabâchage, de répéter les même choses dans l'analyse planche par planche. C'est uniquement au moment de la rédaction de l'interprétation que les éléments prennent forme et me permettent de dépasser le sentiment d'agacement. C'est surtout face aux réponses massives ou floues (« brouillard ») qu'émergent des images difficiles à élaborer pour moi. En lien probablement avec la lutte contre ses angoisses massives, que je recevais, avec l'impression que mon étayage n'était pas suffisant. En effet, face à ce protocole, la question du lien entre la recherche et la clinique se pose de manière assez insistante. Comment faire face à des protocoles comme celui de Karim, alors qu'on sait qu'il n'y aura pas de restitution ? Nous évoquerons cette question dans la partie concernant les limites de la recherche.



# DISCUSSION

---

« Les vivants ont de la peine, mais les morts c'est important aussi. Les morts n'ont pas d'âge, vous savez, alors il faut les aider à trouver le repos. Mon père n'a pas vécu ici, son amour est là-bas, son bonheur est là-bas. Tout est prêt. J'irai au pays natal de mon père, jusqu'au village qui l'a vu naître, haut perché sur les montagnes, et je trouverai un lieu de repos pour son âme ».

Wajdi Mouawad, *Littoral*

## 1. Des parents face à leur histoire

### 1.1. Du vécu de guerre au trauma – du trauma au vécu de guerre

La méthode phénoménologique d'analyse requiert, comme nous l'avons explicité dans la partie sur la méthodologie, une mise entre parenthèses des préconceptions théoriques et cliniques autour du sujet de recherche. Au-delà d'une mise à l'écart des concepts, nous avons eu le sentiment d'effectuer un réel remaniement des théories, ce qui nous a amenés à reconsidérer la pertinence de celles qui étaient antérieures à l'analyse et à nous étayer sur d'autres concepts qui nous ont paru plus pertinents.

Cela a débuté avec la réflexion autour de la notion de traumatisme. En effet, les personnes rencontrées se défendent du fait d'être considérées comme des personnes « traumatisées », et cela est explicité chez certains de manière très claire. Salim peut dire qu'il ne transmet pas des traumatismes à Cassandra, sa fille, car il n'est pas traumatisé : « *Parce que je ne lui ai pas transmis, parce que moi j'ai pas eu de traumatisme* ». Cela nous a amenés à être plus prudent avec le concept de traumatisme et de sa transmission et à nous questionner quant à l'utilisation même de ce terme dans notre recherche. Il nous a paru plus pertinent alors de remplacer ce terme dans le titre de notre thèse pour parler de « vécu de guerre », pour être au plus proche de ce que les participants ont pu dire de leur histoire.

Par ailleurs, la description de leur vie au moment de la guerre est un discours reconstruit, et il est difficile dans ce cas-là de parler de traumatisme psychique, de l'évaluer d'autant plus qu'il s'agit d'une population tout-venant. J-Y. Boursier (2012), explore dans son article le lien entre le récit de guerre à partir d'œuvres littéraires de témoignage (P. Levi, J. Semprun, R. Antelme) et écrit « construction subjective, portée par une ou des personnes, par un groupe, elle est fluctuante, évanescence ; la mémoire d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier, la mémoire de l'un n'est pas celle de l'autre, la mémoire des uns n'est pas celle des autres, l'anamnèse peut se déclencher et ramener des souvenirs restés dans l'oubli. » (p.225).

Pour autant, dans les récits que nous avons récoltés, dans certains éléments du discours au moment de la rencontre, mais aussi dans les événements rapportés, nous avons pu retrouver des traces traumatiques. En effet, le récit de certains souvenirs est marqué par une forte sensorialité avec une prédominance d'images violentes ancrées, des bruits et des odeurs qui restent, une profusion de souvenirs, un attachement aux détails, l'émergence de la langue maternelle... Ces traces traumatiques sont actives et réactivées à la moindre émergence de souvenirs. Malgré la défense des participants, la mise en récit de leur histoire, bien souvent pour la première fois, témoigne d'une inscription traumatique de certains événements. En effet, ils évoquent des images inoubliables, enfouies et dont la description traduit la prégnance de l'aspect perceptif, au profit d'une symbolisation. Ces images reviennent comme des « flashes », et peuvent « hanter » les participants comme François par exemple. Cela peut faire appel à la notion de *traces perceptives* (Botella, 1988) qui serait une non-représentation, un corps étranger plus proche du registre de la perception que de celui de la représentation. Benhamou (2012 ; p.29) explique ainsi que l'inscription traumatique réside dans le fait qu'il s'agit de représentation d'une réalité externe non métabolisée, et non intégrée à l'appareil psychique, et restera ainsi enclavée dans une zone proche de la perception.

Cela nous a amenée à nous rapprocher de la question des *marques traumatiques* dans le discours. Dans leur article sur les marques traumatiques, T. Krouch, A. Harf et M.R. Moro (2012) repèrent également des éléments similaires dans le récit de parents adoptants. Il s'agit notamment d'une certaine incohérence avec un contraste entre l'évocation des difficultés décrites et les émotions qui y sont associées. Ils parlent également de descriptions longues, avec un attachement au détail qui peut donner l'impression que le sujet est replongé dans ce moment du passé. Les auteurs relèvent aussi une fragmentation et une désorganisation dans certains récits (phrases inachevées, remplissage...). Cela se retrouve également dans notre recherche, notamment en ce qui concerne l'analyse politique, qui, bien qu'en lien avec le sujet, a pu avoir un effet d'écran pour s'éloigner du vécu intime. Les détails et les digressions nombreuses ont été également repérés dans les discours des participants. Par ailleurs, tout comme les auteurs des œuvres littéraires et les témoignages, nous avons retrouvé chez les participants une difficulté à exprimer le vécu interne comme des récits. Ils privilégient des descriptions externalisées. On remarque par exemple des moments où il est nécessaire de mettre à distance ce vécu-là, de le

raconter comme s'il s'agissait d'un temps extérieur à son histoire, associant souvent ce vécu à un film (« *C'était comme un film* » (François), « *un western à la plage* » (Salim)...).

### 1.1.1. Une histoire d'évitement

Ces marques dans le discours peuvent faire penser à la notion d'évitement dans les théories autour du trauma. Il s'agit en effet de stratégies qui permettent de mettre de côté autant que possible les émotions négatives liées à des événements effractants.

Comment parler de son histoire et écrire son histoire sans craindre de s'effondrer ? Cela rejoint ce qu'écrit Boursier (2012 ; p.223) « la reviviscence de l'évènement provoque détresse, culpabilité, peur, angoisse, et la personne traumatisée évitera souvent tout ce qui peut favoriser le souvenir du traumatisme, et commencera par garder le silence sur l'évènement. Mais ce silence n'est pas oubli ». Ce qui nous importe ici, c'est qu'il est question de silence et non d'oubli, un silence qui agit dans l'ombre et qui empêche d'accéder à une possibilité de raconter son histoire, de se raconter. Quand Ibrahim dit « *C'était tellement violent, on ne veut même pas penser... j'essaye de chasser de ma tête* », ou quand Henri en parlant de Nathalie qui a vécu la guerre du Liban précise « *c'est peut-être refoulé, parce qu'aujourd'hui tout ce que tu peux voir d'image, de, de guerre, ou en guerre, tu refuses de voir* », l'évitement du souvenir paraît comme la stratégie privilégiée pour ne pas être effracté par la violence des images. Pour reprendre les questionnements de J. Altounian (2005), « peut-il y avoir aujourd'hui une transmission qui n'inclut pas la contrainte et le risque pris à témoigner de ceux qui, écrasés par l'inconcevable de ce qu'ils ont néanmoins traversé, peuvent certes raconter ce qui est arrivé, mais non exprimer ce qui leur est arrivé ? »

Nous sommes là au cœur de la question de la transmission d'une histoire individuelle, qui entre en collision avec l'absence d'une histoire commune qui n'est toujours pas écrite au Liban et qui n'est pas accessible dans la sphère publique. Des concepts comme celui de « traumatisme culturel » (D. Smelser, 2001) ou celui de « traumatisme historique » (D. LaCapra, 2001) évoquent un rapport traumatique au passé, qui l'inscrit comme tel dans la mémoire collective. En effet, il apparaît difficile de transmettre une histoire individuelle, en l'absence d'un récit commun

(et plus objectif) qui permette d'étayer le vécu par des éléments plus extérieurs. L'accès à l'histoire individuelle peut être plus difficile, contenant des éléments qui peuvent être bruts. Les histoires individuelles et l'histoire collective s'entremêlent, et se répondent par des silences. « La lecture psychanalytique du traumatisme facilite précisément ce retour au collectif, par l'intermédiaire de l'individu, de la blessure intime à la mémoire blessée, et plus encore de l'humain à l'inhumain » (D. Fassin et R. Rechtman, 2007 ; p.36).

### **1.1.2. Accumulation de violence**

De même que l'évitement apparaît comme une protection de l'effraction, les événements vécus au Liban, sont minimisés, en lien avec une généralisation du vécu de guerre (« tout le monde a été touché »), une banalisation de la violence (« c'était dans notre quotidien »), une insécurité qui devient habituelle (« on n'allait pas s'empêcher de vivre »). « [...] l'état de guerre instaure un rapport d'exception la mort, en l'inscrivant dans la chronique du quotidien » (P.-L. Assoun, 2016 ; p.94). Cela nous amène à questionner la notion de traumatisme également dans des contextes où la violence fait partie du quotidien. Cette violence laisse des traces, comme une blessure, ou plutôt des blessures cumulées, qui forcent à se créer des carapaces pour se protéger. Les participants de la recherche étaient adolescents ou jeunes adultes au moment du déclenchement de la guerre. Ils se sont construits autour de cette violence. En raison de la présence constante de la violence dans l'environnement, il a été nécessaire pour eux de mettre en place des réaménagements psychiques pour se protéger du risque perpétuel d'effraction. Dans ce contexte de violence, ils parlent de *jeu* avec les armes, avec le danger, avec la mort. « Si jouer en temps de guerre est un processus caractéristique de bonne santé mentale [chez les enfants] » (M. Gannagé, 1999 ; p.90), peut-on en dire autant lorsque l'aire de jeu devient la scène de guerre ? L'aire de jeu n'a plus fonction d'espace potentiel, avec une symbolisation possible, mais devient une défense face à un réel insupportable.

Quand on évoque cette question, on ne peut faire l'économie de la théorie du « traumatisme cumulatif » élaborée par M. Khan en 1963 dans *Le soi caché*. Ce concept fait plus appel aux relations précoces parents-enfants dans lesquelles la mère ne peut remplir sa fonction de pare-excitation. Les traumatismes dont il est question sont liés à une défaillance de

l'environnement primaire de l'enfant. Ce concept se rapproche alors des théories autour de la transmission traumatique, ou bien des théories d'Anna Freud sur le trauma. Le fait d'être confronté à des traumatismes de manière répétée a été repris par V. Der Kolk (2005) qui propose même une conceptualisation autour du trauma développemental, visant à spécifier dans les classifications classiques, les symptômes liés chez des enfants qui sont exposés de manière chronique à des événements potentiellement traumatiques. Il s'agit ici aussi de recherche auprès d'enfants, pour la plupart victimes de violences intra-familiales chroniques. A. Coen (2003) explore la question du traumatisme cumulatif dans sa clinique auprès d'adolescents rencontrés au Point Accueil Jeunes de Saint-Denis. Il explique que ces jeunes sont souvent confrontés à des événements violents domestiques ou dans la cité. « Ces facteurs de stress quotidiens, familiaux depuis l'enfance, constituent autant de situations d'accumulation de tensions frustrantes, sans possibilité de décharge. Ils sont le plus souvent absorbés sans éclats, ni conséquences visibles à court terme, en dehors de la dévalorisation de soi qui en résulte. » (p.79).

Les participants à notre recherche, expliquent ainsi l'impossibilité d'exprimer leur sentiment, leur peur pendant les conflits. L'expression de la peur ou de la tristesse est synonyme de faiblesse, surtout chez les hommes qui doivent se « contenir ». C'est également la question de la généralisation de ce vécu d'insécurité qui est mis en avant. Quelle légitimité pour avoir peur, quand tout le monde autour de soi est dans la même situation ? La culture du silence commence dès lors. On doit taire ses sentiments au risque d'être isolé du groupe qui se forme autour de ce silence.

### **1.1.3. Une vie qui change, un monde qui s'effondre**

La question qui reste alors c'est comment se construit-on en temps de guerre ? Face au danger, qu'est-ce qui peut être mis en œuvre pour survivre ? Il s'agit non seulement d'un danger physique, mais d'un anéantissement en tant que jeune sans avenir dans un pays qui se détruit. En lien avec l'habitude face à la violence qui est décrite. Cela amène à plusieurs aménagements tant sur le plan pratique que sur le plan psychique. « Il nous semble que, dans les cas présentés ici [personnes reçues en psychiatrie dans le contexte de guerre coloniale], l'événement déclenchant est principalement l'atmosphère sanglante, impitoyable, la généralisation de pratiques

inhumaines, l'impression tenace qu'ont les gens d'assister à l'apocalypse » (F. Fanon, 1961 ; p.241).

Le déclenchement de la guerre vient sonner comme un point de rupture dans le développement, avec un évènement précis qui vient signer la fin de l'innocence. En effet, dans les récits des participants, que ce soit la description de la journée du 13 avril 1975, ou bien les souvenirs du premier cadavre, de décombres, il s'agit de moments qui viennent faire irruption et modifier les croyances qu'ils avaient de la vie. Ces moments de rupture, amènent la question du traumatisme qui dans sa définition est l'effet d'un évènement qui vient perturber la fonction de pare-excitation et signe une rupture avec le fonctionnement psychique antérieur. « Le changement dans l'appréhension du monde (...) marque l'effet traumatisant : effondrement des idéaux, des croyances, du sens, désinvestissement objectal, sentiments d'abandon, de rage, etc., (...) le sujet ne se sent plus le même et ses proches ne le reconnaissent plus » (T. Baubet et M.-R. Moro, 2003 ; p. 86). Ainsi, il s'agit dans notre recherche, d'un monde entier qui pousse à questionner à nouveau ses croyances, peu importe l'implication dans la guerre. C'est ce que nous avons pu constater dans les récits du vécu de guerre où chaque famille a été exposée, et toutes touchées. A. Houballah (1996) écrit également « l'homme est toujours traumatisé après une guerre ou des scènes d'horreur, même s'il n'y a pas pris part, car il est impliqué, ne serait-ce que par rapport à la vision qu'il se faisait du monde. » (p.18).

Cependant dans le cadre de notre recherche, c'est un bouleversement du monde externe qui s'opère, auquel il s'agit de s'adapter. Ce n'est pas uniquement la perception de ce monde qui change. Ce qui vient faire rupture, devient l'habitude. Il s'agit donc d'une réelle adaptation à un monde où la civilisation fait place à la destruction, qui impose de s'engager alors dans un deuil de « ce monde jadis si beau, si familier » (S. Freud, *Essais de psychanalyse*, p.13). La relation aux autres et la relation au monde sont complètement modifiées. « Ceux qui ont survécu de justesse aux scènes terrifiantes d'un anéantissement en masse peuvent rarement investir des *objets* pour eux-mêmes, ils les investissent essentiellement en tant que témoins, preuves de leur miraculeuse, angoissante survie, ou par un renversement brutal des identifications, ils peuvent aussi les investir comme objet-poubelle, poubelle qu'ils se ressentent eux, pour avoir été effectivement l'abjection du monde » (J. Altounian, 2005).

Se pose alors la question de l'habituation à la violence qui devient partie prenante de la vie, où « la population s'est adaptée à cette cohabitation avec la violence de même qu'on

s'habitue à vivre avec les accidents mortels de la route, qui n'empêchent pas de circuler ni de partir en vacances » (A. Houballah, 1996 ; p.23). Au-delà de l'habitation à la violence, il s'agit peu à peu d'une banalisation de la violence, avec le sentiment que la vie continue au-delà de l'insécurité qui peut guetter à chaque moment. « Cet évènement traumatique menace le Moi dans son intégrité et sa fonction rationalisante, et une rupture de la chaîne signifiante fait perdre au sujet tout repère symbolique, ce qui se traduit cliniquement par une confusion mentale, une désorientation spatio-temporelle dans laquelle il essaie grâce à une construction délirante, de rétablir un certain ordre et une restauration du monde extérieur à ses frais. » (A. Houballah, 1996 ; p.41-40).

#### **1.1.4. Le temps en temps de guerre**

La guerre avec ses nouvelles règles impose un réaménagement spatial et temporel. Spatial d'abord avec l'impossibilité d'accès à des lieux de la ville, des institutions, l'école habituellement fréquentée, le travail. Beyrouth était divisée en deux parties : Beyrouth Est, région chrétienne et Beyrouth Ouest, région musulmane. Cette fracture dans la ville était actée par la ligne de démarcation, tout au long de laquelle étaient logés des francs-tireurs empêchant le passage d'une « ville » à l'autre. Le centre-ville, quant à lui, véritable champ de bataille était déserté. Le conflit ne s'est cependant pas limité à la capitale mais s'est étendu dans différentes régions, imposant des déplacements internes successifs, provisoires ou pérennes. L'espace est donc complètement envahi au sens propre et figuré du terme, par des menaces qui limitent et rendent plus étroits les villes, villages et autres lieux du quotidien. La vie peut se réduire au quartier, à la maison et à l'abri, rendant la mobilité difficile voire impossible. Ce sentiment d'enfermement décrit par certains participants, induit des craintes, et inquiétudes qui se généralisent et qui empêchent un développement serein. Cette étroitesse vient figer le développement psychique dans un espace qui est dépourvu de toute ouverture, et toute possibilité d'explorer le monde extérieur sans générer des angoisses chez soi ou chez les parents.

La guerre fige également le temps. « *Pour moi l'espace-temps, c'est-à-dire ce qui était le plus affecté chez moi c'est que l'avenir; à un moment donné je n'y pensais pas... du tout* », nous dit Georgette. « La guerre, création allégorique, est faite de l'agressivité humaine, mais elle semble en prendre possession, à la façon d'un *fatum*, en sorte qu'elle impose sa loi et crée un état

“d’anomie”, où tout semble possible, introduisant une scansion dans le temps collectif » (P.-L. Assoun, 2016 ; p.90). Le temps est suspendu, et l’individu est prisonnier d’un présent insécure, sans pouvoir penser le passé, cet objet perdu (le temps de paix), ni penser (voire rêver) à l’avenir. L’élaboration laisse la place à la nostalgie. Houballah explique que ce passé à ressusciter permet de retrouver des repères identificatoires, et une identité culturelle morcelée et éclatée dans la guerre civile. Le deuil d’un passé où tout allait bien est très actuel, et la recherche de ce paradis perdu est constamment réactivée. La nostalgie du Liban d’avant-guerre, est toujours active, malgré le temps qui passe, quand par exemple Salim nous raconte qu’il a trouvé un « *petit paradis qui ressemble au Liban d’avant-guerre* » en Espagne. Rien ne semble permettre le deuil. En effet, l’image du Liban comme « La Suisse du Moyen-Orient », est toujours présente y compris dans la population d’accueil qui ne fait que maintenir la nostalgie. Cette nostalgie semble également être maintenue par la situation toujours instable au Liban.

Par ailleurs, la question du temps suspendu est retrouvée dans les propos d’Ibrahim son sentiment d’avoir été privé de certaines étapes de la vie et le formule « *Non mais de toute façon, nous tous, ceux qui ont vécu pendant la... il y a toujours une étape qui était supprimée par rapport à l’âge, ou c’était l’enfance, ou l’adolescence* ». La guerre empêcherait donc de vivre pleinement le développement et interfère clairement dans l’évolution de chacun et chacune. Elle accompagne les différentes étapes du développement et fragilise ainsi la construction identitaire. Cela est décrit par Houballah (1996, p.53) « en douze ans de guerre, l’enfant a perdu la joie de son enfance, l’adolescent son adolescence et son idéalisation imaginaire, le jeune homme ses meilleures années à l’université, l’homme de trente-quatre ans sa maturité au cours de laquelle il aurait pu recueillir le fruit d’une expérience ou réaliser le travail productif qui donne un sens à son existence, l’homme de plus de cinquante ans sa retraite paisible. Bref, le temps de chacun a été confisqué par la guerre ». Cette notion d’un temps qui file, qui échappe, entraînerait selon cet auteur des symptômes dépressifs qui peuvent être généralisés à la population qui semble morose, en lien avec le grand sentiment de perte qu’elle engendre.

### 1.1.5. La guerre civile : et la religion ?

Dans une conférence autour de son livre *La vérité même si ma voix tremble* (2015), Assaad Chaftari, ancien combattant et chef de troupe de milice, résume ainsi le rapport des Libanais à la religion : « Les Libanais sont prêts à se battre au nom d'une religion à laquelle ils croient très peu ou pas du tout. »

Ainsi, la question de la religion est centrale dans la guerre civile du Liban, mais ne l'est pas vraiment dans cette recherche. En effet, nous avons fait le choix de ne pas poser de question directe sur la religion. Il s'agit en effet de centrer le récit sur l'histoire individuelle, et de tenter de s'éloigner de l'aspect communautaire du conflit. Cependant, l'appartenance religieuse, ou du moins communautaire, est implicitement marquée par le prénom, le lieu d'habitation au Liban, le village d'origine. Nous reviendrons plus largement sur cette question dans la partie sur le contre-transfert, pour évoquer les effets des marqueurs identitaires qui cloisonnent dans un « camp ». Cette question s'est surtout posée auprès des participants que j'ai pu rencontrer au Liban, et elle était moins présente en France. En effet, la migration semblait fédérer ici, au-delà des questions communautaires, nous étions tous des Libanais migrants. Ce choix méthodologique, implique notamment une limite, quant à l'échantillonnage, mais l'analyse qualitative ne pose pas comme condition une représentativité absolue. Par ailleurs, la migration en France constitue d'emblée une limite à la variété car les Libanais qui se sont installés en France, sont pour la plupart arrivés francophones. Dans les années 1980, période de migration de la plupart des participants, les chrétiens étaient plus souvent francophones, alors que les musulmans plus souvent anglophones. Malgré ces précautions, la question de la religion apparaît dans les récits des participants spontanément, en lien avec les événements qui sont racontés. Elle apparaît également dans le discours à travers la foi qui est considérée comme un moyen de se protéger de la violence de la guerre.

A. Houballah (1996, p.16) évoque le paradoxe des religions monothéistes qui en même temps prônent le respect de l'autre et interdisent le meurtre, mais au nom desquelles nombreux crimes contre l'humanité ont été commis. « Ce paradoxe, [...], tient à la foi inébranlable propre à chaque religion ; la foi se situe au-dessus de la raison et résiste à toute confrontation avec la réalité. » Il rajoute en évoquant la place du sacré dans une telle situation d'insécurité, « le ralliement au sacré protège le sujet du conflit intrasubjectif et le préserve d'une réalité extérieure

menaçante, d'autant que les projets politiques et idéologiques se révèlent tous inadéquats à son aspiration culturelle » (p.35). La foi permet donc d'une part de se protéger de ce que la guerre impose comme insécurité de la vie, mais elle permet également de lutter contre les fantasmes inconscients porteurs de violence et d'agressivité envers autrui. Claire, par exemple, évoque également la fatalité, « *on s'en remet au destin, au ciel, on se dit que quand l'heure de chacun est venue, ben elle vient* ». Échapper à la mort devient un signe, « *Se fier au destin, à ce qui est écrit (Maktoub), à la volonté de Dieu, offre une certaine réconciliation entre le sujet et l'évènement, et le décharge de toute sa culpabilité de survivant* » (A. Houballah, 1996 ; p.38).

## **1.2. Migration imposée ou exil ?**

Dans cette recherche, les participants sont des personnes qui, face à tout ce qu'impose la guerre comme insécurité physique et psychique, se sont construites avec l'impossibilité de se projeter dans l'avenir. Dans cette situation d'attente et de perte d'espoir, la seule issue a été pour eux la migration, vécue comme imposée par un système qui refuse sa jeunesse. La migration est donc agie, comme un passage à l'acte face à un moment déterminant où la résignation prend place, avec la perte d'espoir que la situation s'améliore.

Alors qu'aucun des participants ne se pense et ne se définit comme un exilé ou un réfugié, même au moment de l'arrivée en France, (à l'exception de François qui peut dire qu'il comprend les réfugiés qui fuient la misère au péril de leur vie), la description de l'émergence du projet migratoire fait penser à l'exil plutôt qu'à une simple migration. Ils fuient une situation extrême, dans des conditions souvent difficiles, avec des voyages longs, nécessitant de passer par Chypre ou par d'autres pays frontaliers quand l'aéroport de Beyrouth était fermé. Ils peuvent décrire un vécu d'arrachement notamment au moment du départ du Liban dans le contexte de la guerre, c'est un souvenir ancré qui vient signer une rupture quasi-définitive avec ce pays. Le dernier regard vers un pays qui se détruit, est une idée très forte dans les discours. Le départ est teinté d'une amertume, d'une sorte de rancune envers les Libanais impliqués pendant la guerre, notamment les politiciens.

« On ne peut comprendre la clinique de ces populations sans prendre en compte leur vécu d'isolement, de déracinement, de perte des réseaux familiaux et sociaux, de remise en jeu du

sentiment d'identité, de difficultés d'adaptation sociales, économiques, linguistique » (K. Chahraoui, 2014 ; p.133). Les personnes que nous avons rencontrées, sont arrivées et n'ont pas eu l'occasion d'explorer ces questions dans un cadre thérapeutique. Elles peuvent exprimer leur difficulté à l'arrivée, notamment face à la solitude et l'isolement. « *Donc (rires) j'arrive à l'aéroport, je me retrouve en face de... en face de moi-même, en face de voilà...* », dit Bassam. Ils racontent aussi les difficultés administratives et la précarité socio-économique qu'impose la migration. L'étayage du groupe culturel (des libanais déjà installés) est mis en avant pour faire face à ces premiers moments dans le pays d'accueil. La confrontation à la réalité de la migration peut être supportable grâce au groupe qui permet de faire face à la précarité. L'effet presque thérapeutique du groupe de pairs, est donc à noter. Pour Nathalie (qui arrive avec sa sœur), et Claire (avec ses parents), l'étayage familial paraît également très important. Il s'agit donc de retrouver dans la migration un groupe qui permet de soutenir le Moi dans les différents aménagements et dans l'adaptation nécessaire.

Nous nous demandons alors si nous pouvons parler de « projet migratoire », mais plutôt « d'idée migratoire » ou « d'impulsion migratoire ». Il ne s'agit pas vraiment d'un projet, pensé, porté, mais une idée qui germe et qui se met en place plus ou moins rapidement en fonction de « la chance » qui est également évoquée. Cela ressemble plus à une fuite, qu'à un projet.

Alors que le désir de partir est considéré comme naturel chez les Libanais, ceux qui « réussissent » sont considérés comme les « chanceux ». Dans cette perspective, François peut dire « *bon, tu sais que chaque Libanais quand il naît, la première phrase qu'il prononce c'est maman, la deuxième c'est papa la troisième c'est « je pars dans quel pays » Donc cette idée de départ, elle est ancrée en nous depuis des générations donc... Ça ne me choque pas que quelqu'un parte. Au contraire, c'est signe de bonne santé.* » Ce qui étaye cette idée de passage à l'acte, c'est que les participants ont suivi les opportunités qui se sont offertes à eux, et n'avaient pas le projet de s'installer définitivement en France.

La France est perçue comme un lieu de passage soit en attendant que la situation au Liban se stabilise, soit dans l'espoir d'aller vers un autre pays d'accueil. Ici, la migration de retour apparaît comme un leitmotiv. En lien avec la nostalgie évoquée plus haut, le désir de retourner vivre dans le pays d'origine, est très présente. Elle a été posée à un moment donné, ou bien elle

est posée encore aujourd'hui. La construction de la famille en France, les compagnes/compagnons et les enfants, viennent signer le deuil de ce désir de retour.

Pour Payan (2010), qui différencie exil, migration et déplacement, la nostalgie est ce qui différencie l'immigrant de l'exilé. « La nostalgie de l'immigrant est vitale à la construction de sa double identité. Sa vitalité, son imaginaire et sa créativité en dépendent et les différents modes de l'évocation nostalgique seront les garants du sentiment de continuité et de cohésion internes par-dessus les différences, les départs et les ruptures. L'exilé, quant à lui, ne se situe plus dans cette double identité mais tendra plutôt vers une absence d'identité » (S. Payan, 2010 ; p.175). C'est en cela que nous parlons plutôt de migrants dans le cadre de notre recherche.

Il est important de noter ici le fait que la plupart n'a pas obtenu de titre de séjour en lien avec le statut d'exilés, de réfugiés : ils n'ont pas été considérés comme tels par le pays d'accueil, et ne se sont pas non plus vécus comme tels. Peut-être est-ce là que réside leur défense quant à l'utilisation du terme d'exil (même si leur récit de l'idée migratoire, et de leur arrivée en France peut y faire penser), et évoquent plutôt une migration imposée ?

### **1.2.1. La culture-guerre : des premiers aménagements**

Ce qui nous a paru important également au décours de cette thèse, c'est le parallèle qui peut être fait entre le moment de déclenchement de la guerre et les réaménagements qui ont été nécessaires pour s'y adapter, et le moment d'arrivée en France et tout le travail psychique nécessaire pour vivre dans ce nouvel environnement. Lors de l'analyse des entretiens, nous nous sommes rendu compte que ces deux sujets sont abordés de manière proche voire similaire (notamment sur le plan lexical).

Ce parallèle nous amène à réfléchir à la question de la « culture guerre », en référence à la définition de J.P. Lederach (cité par C. Di et M.-R. Moro, 2008 ; p.18) qui parle de la culture comme « un ensemble de connaissances : des schèmes de comportements et de pensées créés et partagés par un ensemble de personnes pour percevoir, interpréter, exprimer et répondre aux réalités sociales autour d'elles ». En effet, quand la guerre s'installe pendant près de quinze ans, elle impose avec elle tout un changement qui va du langage, aux rituels, aux réflexes, aux comportements sociétaux. Elle impose un langage propre avec des mots jadis méconnus qui deviennent familiers (des mots qui appartiennent au registre militaire, les noms des armes, le

nom des attaques, les noms des ennemis, nouveaux ennemis). Ce langage, il faut se l'approprier pour faire partie des « initiés ».

Dans la recherche, l'utilisation de ces termes est liée d'une part à une tentative de retrouver cette langue perdue, et d'autre part à une manière de valider le fait que nous connaissions (en tant que chercheuse et Libanaise) leur langue d'initiés. Connaître le nom des batailles, le nom des armes, les masques... leur permettait de les utiliser en étant sûrs que nous allions nous comprendre. Nous aborderons plus amplement l'effet de ces questionnements sur mon positionnement de chercheuse dans la partie sur le contre-transfert.

La guerre impose aussi tout un arsenal de comportements et de réflexes qui lui sont particuliers et auxquels il faut s'adapter. Mais aussi, elle impose des changements de la perception du monde et de soi dans le monde. L'environnement devient étranger avec des espaces altérés, touchés par les conséquences de la guerre. Particulièrement, la guerre civile induit également un changement radical dans la perception de l'autre semblable, qui devient subitement ennemi, et qu'il faut intégrer comme tel.

L'ambivalence est exacerbée, et nous revenons ici à la notion de « narcissisme des petites différences » introduite par Freud en 1918, et fait appel à un besoin narcissique et politique. C'est selon lui, ce qui expliquerait les haines entre groupes de personnes qui sont largement semblables mais qui surinvestissent leurs différences plutôt que ce qui les rassemble. Cela amène donc à des modifications qui engendrent des remaniements et des réajustements nécessaires pour survivre. Tout comme dans la migration où les individus « vont à la rencontre d'autres représentations du monde, d'autres systèmes de croyance et de valeurs. » (C. Di et M.-R. Moro, 2008).

Au-delà de la résilience, on parle de réaménagements, pour évoquer des mécanismes profonds mis en place pour faire face à des situations extrêmes. Cela nous amène à penser que face aux conflits au Liban, situation extrême, ils ont également dû déployer des mécanismes leur permettant de s'adapter. Ils évoquent le sentiment d'avoir « transporté la guerre » avec eux. La violence leur colle à la peau, et ils doivent faire face à l'étonnement de vivre en temps de paix. François parle de « *syndrome du hajiz (barrage)* », Georgette parle d'enfer, Bassam évoque le besoin de parler de la guerre avec des Libanais, comme s'ils la faisaient, « *mais sans les armes* ». C'est comme s'ils ne pouvaient se débarrasser, non pas uniquement de leurs souvenirs, mais des réflexes de guerre et des réaménagements qu'ils ont dû effectuer pour survivre face à la violence.

### 1.2.2. Le Libanais : un super adapté

Ainsi, les Libanais migrants rencontrés pour la recherche ont eu à effectuer un double réajustement et un double réaménagement d'abord à la « culture-guerre » et ensuite à la culture française. Ces deux changements d'environnement ont été vécus comme subis, la guerre par la violence et l'insécurité brutale, et la France comme une nécessité pour se maintenir en vie. L'adaptation à la guerre a permis donc d'effectuer un premier mouvement de transformation, qui peut rendre les Libanais comme des « experts de l'adaptation » comme le formule Claire : « *Oui, mais en fait l'adaptation c'est partout dans la vie, parce que même en France on s'adapte, alors c'est vrai que c'est des choses plus faciles (rires) mais bon, c'est toujours des questions à s'adapter à un environnement, un entourage, voilà, tout est question d'adaptation* ». Le Libanais s'adapte à tout, c'est une réflexion qui revient très souvent en lien avec une expression commune, dont la traduction littérale pourrait être « le Libanais, tu peux le jeter partout, il retombe sur ses pieds ».

Elle illustre l'idée que le Libanais peut tout affronter et surmonter toutes les difficultés possibles, et peut s'adapter à n'importe quel environnement dans lequel il « atterrit ». Mais cette première « adaptation » à la culture-guerre peut également fragiliser le Moi, et rendre les réaménagements plus difficiles, avec plus de mal à se réajuster à une nouvelle culture et aussi à un monde en paix. La question qui se pose dans les deux situations c'est comment rester intègre ? Quels aménagements le Moi doit effectuer pour maintenir tous les éléments qui interviennent dans sa construction ? Il s'agit donc de conjuguer avec tous les éléments constitutionnels de l'identité (parfois contradictoires) : ce qui vient de la culture ou des cultures (libanaise, française), ce qui vient de l'histoire collective (la guerre), de la famille, de l'intrasubjectif. Composer avec tous ces éléments qui viennent bousculer des repères identitaires et identificatoires, exige un vrai travail de narration qui a souvent été empêché. En effet, les entretiens, souvent très longs, sont pour la plupart la première tentative de mise en récit d'une histoire jalonnée de ruptures consécutives. C'est peut-être ce qui a rendu le travail de thèse long et difficile, en lien également avec notre propre travail de réaménagement dû à notre migration. S'ancrer dans le pays d'accueil est un travail complexe qui nécessite du temps et une élaboration (T. Baubet et M.-R. Moro, 2003, p.142).

### 1.2.3. La migration : un pont à construire

La France est perçue par les Libanais comme un pays qui est en même temps proche et éloigné. En effet, avant la migration, les participants à la recherche, bien que décrivant une migration transitoire, peuvent évoquer une image idyllique de la France, nourrie de livres, de films, de musique et d'histoire. S'ils maîtrisaient tous, la langue française avant d'arriver en France, le fait de se rendre compte que les habitudes et manières d'être en France sont loin de celles du Liban, mais aussi loin de celles qu'ils imaginaient est une particularité de la migration des pays qui ont des liens historiques (de colonisation et/ou de protectorat) avec la France. Existe alors à l'arrivée une sorte de familière étrangeté, qui nécessite une modification de leurs représentations de ce pays rêvé et qu'ils pensaient connaître.

Pour s'engager dans des postures adaptatives tout en maintenant une certaine subjectivité, l'individu migrant peut engager trois postures : se maintenir dans une nostalgie du pays d'origine, tendre à une assimilation pour s'identifier à la majorité, ou articuler des éléments issus des différentes cultures. (Douville et Galap, 1999 ; p.4-5).

Dans l'introduction de son livre *Les identités meurtrières* Amin Maalouf raconte : « Depuis que j'ai quitté le Liban pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde si je me sentais « plutôt Français » ou « plutôt Libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ! » non par quelque souci d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est cela mon identité ? » Ainsi, le fait de composer avec différents référentiels culturels, de faire un tri, de garder ce qui permet au Moi de rester intègre, constitue le défi de chaque migrant.

Les participants à cette recherche, évoquent tous une adaptation à la vie en France. Ce qui nous paraît important à noter, sur le plan formel du discours, c'est l'utilisation de différents termes pour parler « des Libanais ». Cette entité est très floue, cependant la formulation revient souvent dans le discours : « les Libanais » sont ceux qui sont coupables d'avoir imposé le conflit et donc la migration (« *j'en veux aux Libanais de m'imposer cela* »), « le Libanais » est la formulation utilisée pour décrire des attitudes ou des comportements communs en lien avec la culture (« *le Libanais ne respecte pas les lois* »), et le « nous, les Libanais » est utilisé quand il s'agit de parler de la douleur commune en lien avec les conflits, ou bien avec les éléments

culturels auxquels les participants peuvent adhérer. Ceci peut illustrer le fait de s'identifier à certains éléments culturels plus qu'à d'autres.

La migration offre donc la possibilité de tantôt s'identifier à la culture d'origine, et tantôt à la culture du pays d'accueil. Il s'agit donc d'être parfois dans le groupe, et parfois en dehors du groupe, d'être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Cela peut permettre d'évoquer des choses douloureuses de l'Histoire commune en se dédouanant des conflits et de s'en extraire en parlant « des Libanais ». Mais quand il s'agit de revendiquer des identifications valorisées, on peut s'inclure dans ce groupe. Cela parle aussi des sentiments ambivalents envers ce pays, aimé et détesté. « On ne s'entretient pas de la guerre de soi à soi, [...], mais en se plaçant au dehors – car la guerre est un dehors, elle exige une *pensée du dehors* » (P.-L. Assoun, 2016, p.92). La migration semble offrir cette possibilité, d'être en dehors pour raconter l'histoire de la guerre. Nous faisons ici le lien avec la constatation que la plupart des initiatives académiques, artistiques sont effectuées dans la migration.

Dans ce contexte de migration, la comparaison entre les deux cultures libanaise et française est présente quasiment à tous les niveaux, et ne privilégie pas l'une sur l'autre. Les deux pays sont comparés, constamment que ce soit en lien avec la différence de relations sociales, l'éducation, la parentalité (que nous explorerons dans une prochaine partie), le mode de vie... « Ce passage d'une culture à une autre ne se fait pas sans conflits intérieurs. Le sujet apprend les normes et les codes de conduite de la nouvelle culture, ce qui l'amène à établir des comparaisons avec sa culture d'origine. » (S. Payan, 2010 ; p.175)

#### **1.2.4. Quels aménagements pour un aller-retour possible ?**

Si les participants expriment qu'ils parviennent tant bien que mal à se construire dans cet entre-deux, ce qui ressort c'est surtout la perception qu'ont les autres sur eux qui les renvoie à un sentiment d'une appartenance difficile à assumer. Perçus comme Français au Liban, et comme Libanais en France, ils sont étrangers dans leur terre d'origine, et leur terre de choix. L'adoption des habitudes de la vie en France crée un décalage avec les Libanais vivant au Liban et créant, de fait, une sorte de distance. Aussi confortables qu'ils puissent être avec cette « identité conjugulée », le regard que les autres posent sur eux est toujours celui de quelqu'un qui n'est ni

d'ici, ni d'ailleurs. Georgette peut dire par exemple « *je suis étrangère au Liban, il y a des Français qui me voient en tant qu'étrangère ici* ».

Si chez certains participants l'aller-retour semble possible, d'autres expriment une réelle difficulté à retourner au Liban, une sorte de désir de tourner la page même si ce sont des raisons pratiques qui sont mises au premier plan. S'agirait-il plutôt d'une tentative d'assimilation et une difficulté d'articulation entre les différents pendants de l'identité ? La difficulté de faire des séjours au Liban viendrait signer un choix identitaire qui pencherait du côté de la France. C'est ici que semble se cristalliser et se consolider le mode d'appréhension de la migration. En effet, pour Claire et Nathalie par exemple, le fait de devenir parent vient signer la fin des voyages au Liban. Ils y ont été une seule fois, à la naissance, mais ils n'y sont pas retournés en famille. C'est comme si le choix du pays d'accueil au profit du pays d'origine était acté dans la transmission, qui impose de faire le deuil du Liban.

S'agit-il aussi d'une difficulté à être de nouveau confronté au passé et à sa propre histoire de guerre dans ce pays ? L'évitement du retour au pays d'origine, peut alors faire penser à une sorte de clivage entre le monde d'ici et le monde de là-bas. Nous faisons ici le lien avec les sentiments qui ressurgissent une fois au Liban. Ce qui transparait c'est l'insécurité constante au Liban et le côté infini de la guerre, qui représente un frein aux voyages. Elle empêche d'avoir des liens sereins avec le pays d'origine, qui reste un pays rattaché au passé avec peu de liens dans le présent de la migration. La peur des allers-retours est liée aussi à une crainte d'être confronté à la réalité de ce pays du passé, rêvé. Nous avons déjà évoqué plusieurs fois la nostalgie qui est très présente. Même si elle peut être considérée comme positive, elle peut également empêcher le deuil et maintenir l'idéalisation du Liban. La désillusion qui s'opère invariablement là-bas est lié au fait que la nostalgie n'est pas uniquement en lien avec un lieu, mais à toute une époque, une période de vie.

Par ailleurs, ce qui peut empêcher le retour au Liban, c'est le sentiment d'insécurité (voire d'angoisse) toujours présent lors des visites au Liban, en alternance avec des moments plus détendus, notamment en lien avec un vécu groupal qui peut contraster avec le sentiment d'être isolé dans la migration. En effet, les retours au Liban semblent aussi conditionnés par la présence de la famille ou des amis restés là-bas : plus les liens familiaux sont maintenus dans le pays d'origine, plus les visites sont fréquentes.

Pour Samia et Ibrahim, c'est leur présence pendant la guerre de 2006 qui les empêche d'y retourner. Mis à part la confrontation à la guerre là-bas (bruits d'obus, bombardements...), c'est surtout le sentiment de devoir fuir une ville qui se détruit qui rappelle la fuite pendant la guerre. Ce qui est prégnant c'est qu'en 2006, ils étaient au Liban en vacances avec leur famille, donc leurs enfants. C'est leur difficulté à protéger leurs enfants de l'insécurité de la guerre qui est mise en avant. Dans leur article *Le miroir pétrifié*, H. Romano et ses collaborateurs reviennent sur leur expérience auprès de la Cellule d'Urgence Médico-Psychologique (CUMP) lors du rapatriement des Libanais en 2006, après le déclenchement du conflit. Ils décrivent le sentiment d'impuissance et de culpabilité que les Libanais expriment face au fait d'avoir fait vivre à leurs enfants ce qu'ils ont tenté désespérément de leur éviter. « Il y a un sentiment profond de perte de statut des parents qui ne se ressentent plus comme protecteurs et qui s'attribuent la responsabilité réelle ou fantasmée de ce malheur. » (Romano et al, 2007).

### **1.3. La migration et le devenir parent**

Dans cette recherche, nous avons voulu aborder les différents versants de la transmission. D'abord la transmission consciente du vécu de guerre, et du parcours migratoire, ensuite nous avons abordé les transmissions inconscientes à travers les interactions précoces, le vécu des premières séparations et des séparations en général. Ce qui ressort de l'analyse des entretiens, c'est que la question qui se pose dépasse celle de la transmission et concerne la parentalité de manière plus générale. Comment devient-on parent lorsqu'on a vécu la guerre ? Comment se construire dans un entre-deux et aider à la construction de ses enfants ?

Il y a donc différents niveaux face aux difficultés d'être parents dans la migration et d'être parents avec une histoire chargée d'images et de souvenirs qui peuvent être violents. Ainsi, nous pouvons parler de transmission de l'histoire d'une part et de transmission des valeurs et de la double-identité d'autre part. Ces deux versants de la transmission s'influencent l'un l'autre, l'histoire passée dans le pays d'origine influence les liens avec celui-ci, et la manière dont il est présent dans le couple, dans la famille et dans le discours des parents. La manière d'aborder la migration, et l'adaptation ne se fait pas de la même manière chez les différents membres d'une famille et peut mener à des conflits, notamment dans la relation parents-enfants (G. Devereux,

1970). Ainsi, l'accès à la parentalité ne se fait pas sans embûche dans cette situation où l'histoire est marquée de différentes ruptures.

Dans la continuité des différentes phases ayant nécessité des réaménagements psychiques (le déclenchement de la guerre, la migration), le fait de devenir parents impose des ajustements psychiques spécifiques, « imposant au parent une tâche considérable de redistribution de ses investissements (narcissiques et libidinaux) » comme le précisent Cramer et Palacio-Espasa (1993, p.374) dans leur définition du concept de parentalité.

Dans cette recherche, les parents rencontrés décrivent un moment de grands bouleversements avec la grossesse d'abord, et ensuite avec la naissance de leur enfant. C'est l'intensité des émotions qui est mise en avant à ce moment-là « *un atterrissage violent* » comme peuvent le décrire Salim et Véronique. Ce qui nous intéresse ici c'est l'expérience subjective de la parentalité, et comment elle influence sa pratique à savoir les soins psychiques et physiques que les parents octroient à leurs enfants (D. Houzel, 1999).

Cela amène par exemple, de nouvelles identifications, notamment quand les personnes rencontrées évoquent le fait de se sentir plus proches de leurs propres parents. En effet, le fait de devenir parent permet de s'identifier à leurs propres parents et à leurs angoisses quand ils s'engageaient dans des activités pendant la guerre, sans prendre en compte le danger. La notion de danger, altérée en temps de guerre, ne permet pas de l'évaluer à sa juste valeur pour soi. Or avoir peur pour soi, et avoir peur pour les autres, notamment pour ses enfants ne suscite pas les mêmes angoisses. M.-R. Moro (2017) reprend la notion de transparence psychique de M. Bydlowski au moment de la grossesse, et nous dit qu'elle s'exprime de manière différente chez les deux parents tant sur le plan culturel que sur le plan psychique. « Tous ces éléments culturels que nous pensions appartenir à la génération qui précède, se réactivent, deviennent tout d'un coup importants et précieux ; ils redeviennent vivants pour nous » (p.90). Moro propose ainsi la notion de transparence culturelle pour compléter l'idée de transparence psychique. Darchis (2010) parle de « matériel générationnel » (traumas et angoisses), sorte d'après-coup révélé par l'accès à la parentalité.

La migration vient fragiliser les nouveaux parents, notamment par le manque d'étayage de l'environnement. Si l'identification à ses propres parents défie les frontières, la présence physique manque. Au Liban, la place de la nouvelle grand-mère auprès de la nouvelle maman est

très importante, et s'opère à ce moment-là une vraie transmission sur la manière de procurer les soins au sens large du terme, qu'ils soient physiques ou psychiques. Comment porter les nourrissons, comment les nourrir, les comprendre, leur parler, est un savoir-faire qui se transmet. Dans la migration, la présence de la grand-mère n'est pas toujours possible, et la difficulté énoncée dans les entretiens concerne notamment la solitude face à ce nouveau statut de parents, comme Véronique et Salim qui l'évoquent clairement et parlent de « *Huis-clos familial* ». « La migration entraîne plusieurs ruptures dans ce processus de portage et de construction du sens. Tout d'abord, une perte de l'accompagnement par le groupe, de l'étayage familial, social et culturel et une impossibilité à donner un sens culturellement acceptable aux dysfonctionnements tels que tristesse de la mère, sentiment d'incapacité, interactions mère-bébé dysharmonieuses » (M.R. Moro, 2017 ; p.91).

Comme nous l'avons évoqué rapidement dans une partie précédente, il y a constamment une comparaison entre le pays d'accueil et le pays d'origine. Cela est aussi le cas en ce qui concerne la parentalité et ses représentations. La parentalité apparaît comme un héritage culturel, ainsi qu'une transmission familiale. On se construit donc en tant que parent, avec ce qu'on a connu dans notre société, et dans notre famille. Des « traits parentaux » apparaissent par exemple dans le discours des participants comme étant plus orientaux (parent protecteur, « maman/papa poule », le rôle du père plus à distance...), d'autres plus occidentaux (poussant vers l'autonomie, le père est plus impliqué dans les premiers soins de l'enfant...).

### **1.3.1. Parentalité et vécu de guerre**

Si la culture, la société et la famille influencent la manière d'être parent, ces différentes entités ont été influencées par le contexte de guerre. Ainsi, la manière d'être parent chez les participants à cette recherche, est également fonction de ce vécu de guerre. Sans établir de relations de causes à effets hâtives, nous partons de ce qu'ils ont pu partager lors des entretiens. Dans le vécu d'isolement dans la parentalité, la relation parents-enfant est surinvestie, avec une dynamique fusionnelle rendant les séparations difficiles.

En effet, les participants se décrivent comme très anxieux, en tant que parents, notamment lors des séparations. Ils font le lien entre leur vécu passé, et ces inquiétudes parentales. Avoir côtoyé la mort, rend celle-ci plus réelle, plus concrète. Nathalie peut dire par

exemple « *c'est là où j'ai toujours une conscience du danger, si jamais il y a un problème, si jamais...* ». La conscience de la fragilité de la vie, l'amène par exemple à laisser des lettres à ses enfants pour s'assurer de leur garde si jamais il lui arrivait quelque chose. Le réel de la mort semble présent, et toujours ancré et se réactive avec l'accès à la parentalité.

Cela suscite une forte angoisse de séparation de la part des parents. En pensant les codes pour l'analyse, nous avons nommé plusieurs codes « angoisse de séparation », en parlant de l'angoisse parentale, ce qui contrastait avec notre clinique auprès d'adolescents, où cette notion est plus évoquée du côté de l'enfant. Il nous a semblé intéressant de faire cette remarque, pour illustrer la massivité des angoisses parentales au moment des séparations, effaçant presque les angoisses que les enfants ont pu ressentir. Si les inquiétudes des parents au moment des séparations avec leur enfant sont communes, il s'agit chez les participants de réelles angoisses parfois irraisonnées, et parfois incomprises par le parent non Libanais, en dehors du lien avec le vécu de guerre.

Ces angoisses de séparation, sont empreintes d'angoisse de mort, une mort qui guette tout le temps. Les travaux autour des interactions précoces parents-enfants, plus généralement mère-enfants, ne laissent pas de doute sur les effets des angoisses sur l'enfant. Quand l'angoisse est massive, la fonction de transformation (Bion) ne peut être assurée et met ainsi à mal les interactions et le lien qui sont le support de la transmission psychique. Cela fait appel à la notion d'« accordage affectif » de Stern (1985), qui évoque le partage des états émotionnels entre mère et enfant. C'est un partage à double-sens. Ainsi, les angoisses peuvent être transmises et intériorisées par l'enfant. La tonalité morbide de ces angoisses peut nous faire penser à la notion de « radioactivité » dans la transmission. Gampel (2003) utilise cette métaphore pour illustrer la violence sociale et intersubjective et son effet dans la transmission d'une génération à l'autre. Elle peut donc étayer notre pensée autour de la question des violences extrêmes vécues en temps de guerre, violences qui sont à la lisière de l'intentionnel.

La problématique de séparation associée à cette angoisse nous paraît au cœur de la question de la transmission et de la manière dont un vécu passé dans un environnement insécure peut interférer dans les interactions précoces parents-enfants. Face à l'insécurité et la menace constante, on prend conscience de la fragilité de la vie. Mais prendre conscience de la fragilité de la vie, c'est aussi se rendre compte de sa valeur. Comment élever des enfants sans leur imposer un mandat aussi lourd ? (Lebovici, 1998)

### **1.3.2. Les valeurs culturelles : des enveloppes protectrices**

Face à ces angoisses associées à ce vécu passé, des marques traumatiques peuvent être transmises, notamment liées à des idées mortifères. Ces marques traumatiques semblent être remplacées par un attachement à l'identité libanaise. En effet, chez les participants à la recherche, nous retrouvons une sorte de revendication des origines culturelles différentes. Les marques identitaires mises en avant par la deuxième génération, rend fiers les parents.

Pour les parents que j'ai rencontrés, le métissage paraît comme une richesse. Le fait d'être issu d'un couple mixte permet d'offrir deux fois plus d'éléments culturels auxquels l'enfant peut s'identifier. « Les enfants de migrants le savent, eux qui cherchent à rencontrer l'autre sans effacer ce qu'ils sont, l'histoire de leurs parents et celle de la situation transculturelle qui les porte » (M.-R. Moro, 2017 ; p.95). C'est ce que semblent mettre en avant les parents rencontrés. Salim et Véronique peuvent par exemple dire que le fait qu'ils soient de cultures différentes permet à leur fille de prendre ce qu'il y a de bien dans chacune des deux cultures.

À la question, « à votre avis que connaissent vos enfants du Liban ? » les parents répondent invariablement : la cuisine. Cela semble être un vecteur de transmission très important au sein des familles. Le partage de plats libanais paraît comme un moment important, qui peut être l'occasion de parler du pays d'origine. François, par exemple, raconte qu'il prépare des plats, dont l'odeur lui rappelle des souvenirs qu'il peut partager avec sa femme et sa fille. Le pays d'origine est ancré dans la vie de famille, malgré la migration à travers la cuisine, mais également à travers la musique qui semble être très présente. Il s'agit surtout de la musique qui valorise le Liban, qui évoque un pays rêvé, voire perdu.

D'autres éléments positifs sont mis en avant comme relevant de la culture et qui sont transmis à leurs enfants en lien avec le pays d'origine. Claire évoque par exemple la question de la foi. En effet, en lien avec ses souvenirs au Liban, la foi l'a aidée à survivre en temps de guerre et elle semble également transmettre à ses enfants les enveloppes protectrices qui l'ont soutenue.

Le désir d'ailleurs a aussi été cité comme des éléments qui sont transmis en lien avec la culture et l'histoire. Les parents dont les enfants sont grands adolescents ou jeunes adultes, racontent que leurs enfants semblent être dans un désir d'ailleurs, un accès à la mobilité et une facilité d'adaptation. En écho avec ce que nous avons évoqué plus haut concernant la mobilité des Libanais et leur capacité à s'adapter en toute situation, cela semble quelque chose qui peut se

transmettre d'une génération à l'autre. Pour Cassandra et Layla, il s'agit surtout d'un désir de retour aux origines avec une envie d'aller au Liban, y vivre. Cassandra était sur le point d'aller faire un stage là-bas au moment de la rencontre, pour aller au Canada par la suite (là où ses parents me racontent qu'elle a été conçue), et d'après son père, Layla souhaite aller faire ses études au Liban, ce qu'il appelle « *son Lebanese Dream* ». Il nous semble ici important de noter que cela ressemble à un désir de séparation et de différenciation dans un processus adolescent/post-adolescent qui n'est menaçant ni pour les parents, ni pour les enfants. Les liens avec le Liban de la part de la deuxième génération, peuvent être considérés comme une surface de projection de la relation parents-enfants, évoluant avec le temps, en fonction des différentes étapes du développement et des processus de différenciation.

Tout cela contribue à transmettre une image idéalisée du Liban, en lien avec la nostalgie que nous avons évoquée plus haut. Dans la transmission, l'accent est mis sur les éléments positifs du pays, de la douceur de vie (d'avant-guerre), la bonne cuisine, la plage... L'accent est mis sur les aspects concrets de la culture peut-être pour combler la difficulté à évoquer l'histoire et le vécu personnel dans ce pays. Le Liban peut parfois être personnifié dans la manière dont les participants en parlent. C'est l'objet perdu, dont nous avons parlé plus haut en lien avec la nostalgie. On peut se demander s'il ne s'agit pas d'un fantôme au sens d'Abraham et Torok, comme explicité dans la partie théorique, suscitant chez la deuxième génération un désir d'identification à l'objet perdu parental.

### **1.3.3. Un évitement qui commence par la langue**

Nous notons aussi que la langue n'est pas transmise, que ce soit au sein des couples mixtes ou du couple libanais. Tout comme l'évitement de la transmission de l'histoire, la transmission de la langue semble difficile. Cela ne semble pas être un choix, puisqu'ils expriment un regret de ne pas avoir transmis cette langue. Comme nous l'avons vu plus haut, l'émergence de l'arabe correspond à l'évocation d'émotions fortes. On peut alors supposer que le fait de parler l'arabe, est en lien avec des émotions. Parler l'arabe correspondrait au fait de faire transparaître des émotions, et donc lâcher le contrôle (par l'intellectualisation) imposé par l'utilisation de la langue française. « L'usage d'une langue non maternelle permet la séparation - défensive - de l'espace psychique intime bouleversé transitoirement par les innombrables

représentations d'angoisses, facilitant ainsi le processus de guérison, refoulant les conflits psychiques mobilisés par le trauma, escamotant une partie du deuil nécessaire » (L. Tarazi-Sahab et al., 2016 ; p.83). L'accent est donc mis sur l'aspect défensif de l'utilisation de la langue française, langue non maternelle, pour éviter le débordement d'affects. Pour ceux qui vont au Liban, l'arabe est quand même utilisé là-bas, comme dans un besoin de marquer son appartenance (encore) au groupe. La non-transmission de la langue du pays d'origine, serait le fait d'une difficulté à utiliser cette langue trop pourvoyeuse d'affects négatifs. Alors que l'entretien de recherche a commencé toujours en français, l'utilisation de l'arabe est arrivée spontanément chez certains participants qui ont pu lâcher petit à petit leurs défenses, pour évoquer leur histoire jalonnée de ruptures. Nous notons que l'émergence de la langue maternelle, est surtout en lien avec les souvenirs de guerre, les histoires qu'ils racontent en lien avec les conflits. La langue des affects remonte et permet d'exprimer de manière plus vive l'émotion ressentie pendant les événements racontés.

Est-ce aussi en lien avec ce qui est renvoyé par la France face aux personnes bilingues, et plus particulièrement arabophones ? Samia, d'origine marocaine, raconte par exemple que Ibrahim, Libanais, lui interdit de parler à leurs enfants en arabe, et il précise : pas en marocain. C'est là que la question de la langue comme marqueur d'appartenance au groupe « se double de l'acquisition de la signification historico-culturelle élaborée par le groupe » ou des groupes dans le cas de la migration.

#### **1.3.4. Une histoire à trous**

Si la langue est un premier moyen d'éviter la transmission de ce qui est lié au passé et vient marquer l'appartenance forte à la France, les personnes rencontrées semblent aussi réticentes à évoquer leur histoire douloureuse que ce soit pendant la guerre ou la trajectoire migratoire. La migration semble venir acter une mise à distance physique et psychique d'un vécu douloureux que les participants œuvrent à oublier. Lassitude de raconter cette histoire, lassitude d'y repenser. Ce terme de lassitude utilisé par les participants, peut faire penser à la crainte de reviviscence face à une histoire qui reste actuelle. La narration n'est pas possible, car elle est teintée d'affects qui débordent et peut-être non liés à des représentations possibles. En effet, nous avons évoqué à plusieurs reprises le réel de la mort face auquel ces personnes se sont retrouvées.

Le réel ne peut être symbolisé et ne peut donc être lié à des signifiants donc au langage. « La mémoire familiale, ancrée dans le souvenir de décors, d'images, de sensations, joue un rôle d'articulation et de co-construction entre l'identité individuelle, l'identité familiale et celle du groupe, mais plus encore au travers de ses fonctions de transmission, de revivification du passé, de conscientisation d'une trajectoire et d'un temps parcouru, elle ouvre un nouvel espace entre l'individu et le social, entre l'intime, le privé et le collectif, le public » (Muxel 1995, 1996 cité par Touhami et al, 2017).

La transmission du vécu semble rattachée à l'Histoire au sens large et à la difficulté à prendre position dans cette guerre fratricide et infinie. Le deuil ne peut se faire, face à une guerre continue, alors que l'histoire d'un conflit qui se termine, se clôture, peut être élaborée et puis racontée. Au Liban cette histoire n'est pas clôturée, terminée, non élaborée, non racontée et non écrite. Dans les sphères artistique et académique, cette histoire peut être pensée, mais c'est le passage à la sphère publique qui n'est pas possible. On est ici au centre de la problématique autour de l'individuel et du collectif qui est présente dans le trauma. L'impossible récit collectif semble entraver le récit individuel. « [...] Une des questions importantes reste celle des ingrédients du sens : ingrédients collectifs et individuels qui permettent aux êtres de penser ce qui leur est arrivé et de faire même, parfois, de cette expérience transformée, élaborée, presque cuisinée pourrait-on dire, quelque chose qui les rend plus forts – une sorte de supplément d'âme » (M.-R. More et G. Sturm ; 2012, p.12).

C'est là que la question du politique et du trauma prend tout son sens. Rousseau (2003) affirme clairement que le trauma est une question politique, autant par son origine (le déclenchement même de la guerre) que par sa réparation (ce qui est mis en place pour donner du sens aux individus et aux communautés et pour éviter que cela ne se reproduise). « En l'absence de structures contenant et détoxifiantes, c'est toute l'histoire du groupe traumatisé qui fait irruption dans le psychisme individuel, le traumatisant à son tour, dans une répétition qui ressemble alors davantage à une malédiction qu'à de la transmission » (Waintrater, 2015). Au Liban, il n'y a pas de commémorations collectives, de journée dédiée à la remémoration de cette guerre. Au contraire, tous les problèmes sociaux et politiques sont interprétés à la lueur de ces conflits non élaborés, non dépassés. Par exemple, au moment des entretiens, il y avait une crise d'ordures au Liban, qui perdure jusqu'à présent car il n'y a toujours pas de consensus sur

l'emplacement d'une nouvelle déchetterie : la placer dans une région chrétienne, une région musulmane ?

Transmettre l'histoire reviendrait à impliquer les enfants dans un conflit toujours présent au Liban, de manière plus insidieuse. Ce serait trop menaçant, les rendant actifs dans cette histoire inachevée. Dans cette guerre fratricide, la haine de l'autre semblable, était au premier plan. Transmettre l'histoire serait également une manière de transmettre cette haine de l'autre.

Cela nous amène à la question que pose Ricœur (2000) : « Entre les deux pôles de la mémoire individuelle et collective, n'existe-t-il pas un plan intermédiaire de référence où s'opèrent concrètement les échanges entre la mémoire vive des personnes individuelles et la mémoire publique des communautés auxquelles nous appartenons ? » Pour le philosophe, ce sont les proches, « ceux qui approuvent ce que j'atteste » qui prennent la place de cet intermédiaire.

Mais qu'en est-il lorsque la transmission peut être vécue comme un danger pour ce proche ? Ce qui ressort en effet dans les entretiens, c'est qu'on ne transmet pas cette histoire pour épargner aux enfants un vécu passé douloureux dont les répercussions sont encore trop actives. La protection des enfants est mise au premier plan. Dans la rédaction de cette idée dans la partie des résultats ce qui nous a frappé c'est l'utilisation du champ lexical de la maladie et de sa contagion. Si on transmet et qu'on parle de cette histoire, l'enfant sera « touché » par cette histoire. En effet, le terme de *transmission* est utilisé dans le champ des virus, notamment des Maladies Sexuellement Transmissibles. On transmet le virus, il faut s'en protéger pour ne pas être contaminé. L'histoire, non élaborée, non pensée, à laquelle on ne peut attribuer du sens, ne peut être racontée, sans transmission de tout ce qu'elle comporte comme éléments bruts non transformés, pour reprendre les termes de Bion. Cela nous ramène à la notion de *radioactivité du trauma* énoncée par Gampel (2003) qui parle de *personnes irradiées* par le vécu de violence dans des générations antérieures. Elle évoque chez elles deux modes de fonctionnement : « un arrière plan de sécurité » qui peut se développer au sein de relations précoces et un environnement familial et social rassurants, « un arrière plan d'inquiétante étrangeté » qui se perçoit quand l'histoire est vécue sans y mettre en sens, et ne peut donc être verbalisée en lien avec les violences subies (M. Feldman et al., 2015, p.142).

Face à tous ces éléments qui entraînent une impossibilité de mettre en mots et de narrer cette histoire, certaines stratégies peuvent être mises en place pour parvenir tant bien que mal à

transmettre quelque chose de son histoire. Ce qui est exprimé par exemple, c'est la nécessité d'un tiers pour parler de leur histoire. Il peut s'agir des grands-parents ou d'amis de la famille au Liban par exemple. Ce tiers peut avoir différentes positions, soit c'est lui qui raconte l'histoire du parent à l'enfant (notamment dans le cas des grands-parents qui parlent de l'enfance de leur enfant devenu parent) ou bien il s'agit d'une discussion avec le parent autour de la période de guerre, et sont alors évoqués les souvenirs et anecdotes de cette période. L'enfant, présent au cours de cette conversation, peut entendre ce qui est dit, mais n'est pas le destinataire principal de cette histoire. Cela peut permettre de détourner la transmission. La personne tierce a un rôle de témoin qui protège de l'implication directe de l'enfant. Ce dernier n'est pas dans une position d'écoute active, le récit ne lui est pas directement adressé, et donc le « risque de contagion » est moindre.

Le manque d'occasion paraît aussi au centre de ce qui empêche la narration de l'histoire. « On n'a pas eu l'occasion », est une phrase qui revient régulièrement pour exprimer aussi l'impossibilité de dédier du temps pour cela. Certains attendent une visite au Liban, qui serait l'occasion de transmettre une histoire à travers des lieux, des personnes. La diffraction semble toujours importante. La menace de la relation duelle dans l'objectif précis de raconter est accrue. La question qui se pose alors est : quel est le moment adéquat pour raconter son histoire ? Les participants semblent attendre de leurs enfants une démarche proactive. Cela nous amène à la question de la responsabilité des descendants dans leur héritage. « Pour que les héritiers d'une histoire traumatique ne soient pas condamnés à une transmission à perpétuité, ils doivent prendre acte de ce qui les a précédés, et opérer la séparation entre leur psychisme et celui des parents. Se "démètre de ses ancêtres", expression que j'emprunte à Janine Altounian, est donc un processus violent et transgressif, qui seul va permettre au sujet de quitter ses ancêtres pour les retrouver à partir d'une position de sujet actif de l'héritage » (R. Waitrater, 2015). Ils répondront quand leurs enfants s'intéresseront à leur histoire et leur poseront des questions. L'âge des enfants semble en effet être un facteur important et nous constatons que le désir des enfants d'en savoir plus sur l'histoire de leurs parents augmente avec l'âge. Quand cette curiosité ne peut s'exprimer par les mots, elle s'exprime à travers le lien qui se consolide et s'autonomise avec le Liban et les personnes qui sont restées là-bas (comme Cassandre et Layla qui souhaitent faire des séjours seules au Liban).

Cela nous amène à parler de l'entretien de recherche, qui nous a paru comme une occasion de transmission. Ainsi, notre statut de chercheuse nous a mis dans cette position proactive, dans une demande qu'ils nous racontent leur histoire. C'était la première fois qu'ils pouvaient revenir sur leur histoire, en présence d'un tiers. François dit en parlant de sa fille : « *Elle n'est pas curieuse, parce qu'elle n'est pas inquisitrice. Elle n'a pas été formée. Elle écoute si on en parle, mais ce n'est pas du genre à aller chercher des infos, tourner le truc et tout ça. C'est-à-dire si on en parle.* » Cette phrase, nous l'avons ressentie comme si elle nous était adressée. En effet, nous venons les questionner sur leur histoire, leur vécu, la manière dont ils le racontent. À cela se rajoute des questions insistantes autour de notre âge. Nous reviendrons sur cette question dans le contre-transfert. Il nous a paru néanmoins important d'aborder cet aspect dans la discussion, car les participants ont adhéré aux entretiens, se sont saisis de ce moment-là pour parler, évoquer des événements douloureux, et dans ce sens, ils ont pu transmettre cette histoire à un tiers, neutre, qui est à la fois intérieur à la communauté, mais extérieur à la famille. « Alors que l'enfant travaille à combler un vide effectif pour lui, le parent porteur de crypte est affecté de contenus traumatiques faisant l'objet d'un désaveu. Au lieu d'une mémoire faite de souvenirs classés, voire susceptibles d'oubli et, en tout cas, déchargés du gros de leur impact affectif initial, le porteur de crypte souffre de “réminiscences”. Le passé continue à peser lourdement sur le présent et tout ce qui a été blessé reste blessant » (C. Nachin, 1986 ; p.35).

## **2. Des enfants en quête d'histoire(s)**

### **2.1. Une histoire à trous... à compléter**

Face à cette histoire difficile à raconter à ses enfants, nous constatons que certains non-dits, certaines histoires non racontées sont quand même transmises aux enfants. Car en effet, tout enfant a besoin d'une histoire relationnelle (Golse, 2001). « Seule cette histoire relationnelle leur permet en effet de s'inscrire dans leur double filiation, maternelle et paternelle, et de mettre en œuvre leurs processus de filiation et d'affiliation, se trouvant mutuellement dans un rapport dynamique dialectique, sur lequel insistait beaucoup un auteur comme Serge Lebovici (1998) en disant que la filiation permet l'affiliation, et que l'affiliation permet l'inscription dans la filiation » (B. Golse, 2017). Nous repérons cela notamment dans les entretiens effectués auprès des enfants. Nous revenons sur le choix du titre de la thèse. Marine, que je rencontre me demande « Tu viens du Liban ? Est-ce qu'il y a des papillons au Liban ? ». Quand je lui réponds perplexe « Oui ». Elle me dit : « Ah ! Je croyais qu'il n'y avait que la guerre ! » Ainsi, face à une histoire qui ne peut être racontée, les enfants sont face à leur imaginaire, à leurs fantasmes pour remplir les trous et les non-dits. Ils savent tous qu'un de leur parent (ou les deux) a vécu dans un pays en guerre. Cependant, le récit lacunaire autour de cette période, laisse la place à l'émergence d'une image effrayante de la guerre, avec ce qu'elle comporte de danger et de mort. En effet, quand je leur demande ce qui a poussé leur parent à partir, ils répondent que c'est la peur et le danger encouru à ce moment-là dans ce pays. Ce qui ressort c'est l'interrogation autour de la manière dont le parent a appréhendé la mort, dans quelle mesure l'a-t-il côtoyée ? Layla se demande par exemple si son père a vu des « gens morts » et Mathilde a peur pour les personnes qui sont au Liban parce qu'ils sont en danger de mort. Ziad quant à lui, peut dire que son père est parti du Liban à cause de la guerre, « parce qu'il y avait des explosions pas loin ». C'est le danger de mort qui pousse à partir. Cette thématique suscite souvent l'émotion chez les jeunes au cours des entretiens.

Face au silence des parents, les enfants ont recours à leur imagination, nourrie des images médiatiques du Liban (souvent le conflit) et de leurs propres fantasmes. Ils comblent les trous dans le récit parental par des images, des histoires qu'ils s'imaginent. Ziad, imaginant son père à

son âge dit que parfois il pouvait jouer dehors dans de grands espaces verts, mais que lorsque les conflits recommençaient, il devait se cacher dans la cave, espace « étroit et sans liberté ». Chez Karim, le passé de son père est associé à une sorte de culpabilité : quand il se plaint, son père le renvoie aux conditions de vie difficiles auxquelles, jeune, il a dû faire face. Karim est renvoyé à son « mandat transgénérationnel » (Lebovici, 1995, 1998) imposé par ses parents en l'occurrence son père. « Chacun d'entre nous est porteur d'un mandat transgénérationnel : on peut dire que notre "arbre de vie" plonge ses racines dans la terre arrosée du sang qu'ont laissé s'écouler les blessures provoquées par les conflits infantiles de nos parents. Cependant ces racines peuvent laisser l'arbre de vie s'épanouir lorsqu'elles ne sont pas enfouies dans les profondeurs de la terre et donc inaccessibles » (Lebovici, 1995 ; p.5). Dans les situations traumatiques, et dans la migration, les racines issues d'un ailleurs, sont plus difficilement accessibles, et le mandat transgénérationnel plus pesant.

En parallèle de la thématique mortifère, on retrouve une sensibilité à la vie sauvée. Cassandra parle de son père, Salim, comme d'un survivant « il [lui] dit souvent, j'aurais pu ne pas être ton père ». En entretien, Salim se raconte comme un miraculé : « On a failli mourir plusieurs fois. Ma fille a failli ne pas me connaître... et... ma femme non plus ». Il insiste ainsi sur l'impact de la guerre sur la relation père/fille, en niant par ailleurs les répercussions de sa propre mort sur sa lignée et donc sur l'existence même de Cassandra. Dans une recherche menée auprès d'enfants Libanais nés en France suite à la migration parentale, Gannagé écrit « Cette lutte contre la remémoration a une influence sur leur rôles de parents, le mode de transmission de leur histoire, leurs attitudes, et leurs positions en tant que parents nés dans un pays calme. Les enfants, suite aux multiples pertes subies par les parents, ont été investis par eux d'une signification particulière : ils leur servent de preuve concrète en ce qui concerne leur propre survie » (Gannagé, 1992 ; p.101).

Mathilde quant à elle met en avant sa peur que la guerre arrive en France, avec l'impression qu'elle est transposable et que la menace est partout. Elle parle des attentats de Novembre 2015 qu'elle a vécus avec beaucoup d'angoisse, car « les attentats précèdent la guerre ». La vivacité de ces peurs, semble être le pendant du silence de sa mère qui a vécu la guerre du Liban et qui « n'aime pas du tout parler de ce sujet-là ». On peut penser à une transmission en creux, une menace présente mais non nommée par la mère, mais portée par Mathilde.

C. André (2015), évoque la manière dont les différentes générations appréhendent les violences collectives. La première génération qui les a directement subies, est occupée à survivre et ne peut penser ces violences. La deuxième génération est d'autant plus sensible que le secret ou le non-dit est imposé et elle « portera le poids de ce non-dit en devenant gardienne d'une souffrance qui ne lui appartient pas directement » (p.27). C'est la troisième génération, avec le recul qui pourra se mobiliser, et imposer la pensée sur le plan familial, mais également public (intellectuelle, politique). La distance générationnelle offre le recul nécessaire pour penser et raconter l'Histoire. Qu'en est-il de la distance spatiale ?

En effet, la migration vient introduire sinon un recul, un éloignement du lieu des violences. Elle semble favoriser la production culturelle et intellectuelle concernant la guerre civile au Liban, comme en témoigne de nombreuses pièces de théâtre, livres, et recherches faites depuis l'étranger. Favorise-t-elle la narration de son histoire au sein de la famille ?

Il ne fait aucun doute que l'histoire familiale, inscrite dans l'histoire du groupe (société), participe à la construction de chacun, de son monde interne, et de son investissement dans le monde externe. « Tout enfant a besoin de venir s'inscrire dans l'histoire de ses deux filiations, maternelle et paternelle, afin de pouvoir s'affilier à son groupe familial, et cette affiliation participe de son côté à la construction de sa filiation » (B. Golse, parlant du travail de Lebovici, 2001 ; p.85). Il est donc nécessaire de faire valoir l'importance de l'accès à son histoire et à celle de sa famille qui a existé avant la naissance, pour permettre une inscription dans la lignée familiale. Pour B. Golse, l'axe narratif est le quatrième axe de filiation (outre celle biologique, légale et psychique). « Que le vécu de filiation d'un enfant repose sur tout ou partie seulement des trois axes de la filiation rappelés ci-dessus, il nous semble aujourd'hui que les différents axes en jeu ont besoin, pour être effectifs, de se voir nourris et étayés par un axe que nous proposons d'appeler l'axe narratif de la filiation, et qui repose sur la mise en récit des origines de l'enfant » (B. Golse, 2017).

Pour P. Aulagnier (2015) le défi à l'adolescence est de pouvoir raconter son passé, faire un travail d'historicisation pour s'inscrire dans la lignée parentale. Les enfants des couples rencontrés sont des adolescents ou jeunes adultes, inscrits dans des questionnements autour de leurs origines, de leur histoire et de celle de leurs parents pour pouvoir se raconter. Les jeunes adultes (Cassandre, Layla et Karim) semblent davantage engagés dans cette démarche, que les

plus jeunes (Marine, Mathilde et Ziad). En effet, ils semblent à la fois embarrassés et gênés de ne pas pouvoir encore se raconter ni raconter l'histoire de leurs parents. Cette dynamique rejoint ce que nous avons mis en évidence dans la présentation des résultats des entretiens parents : ils attendent que leur enfant soit proactif et amène lui-même les questions autour de l'histoire parentale. Pour reprendre les termes de P. Aulagnier le « fonds de mémoire » permet de garantir au Je « dans le registre des identifications ses points de certitude qui assignent au sujet une place dans le système de parenté et dans l'ordre généalogique et donc temporel inaliénable et à l'abri de toute mise en question future, quels que soient les évènements, les rencontres, les conflits qu'il rencontrera » (2015).

Pour ceux qui ne connaissent pas ou peu le Liban, ils l'associent à un pays très insécure, dans lequel on court beaucoup de dangers. Layla peut exprimer par exemple qu'elle avait peur du Liban avant de connaître ce pays, qu'elle pensait que c'était comme l'Afghanistan. Mathilde a une image détériorée du Liban, qu'elle aimerait réparer.

Il s'agit donc d'un positionnement proactif dans la compréhension du vécu des parents. Le voyage au Liban est perçu comme un moyen de se rapprocher de l'histoire des parents, un besoin de remettre des éléments de réalité pour atténuer les images fantasmées chargées de violence liées au Liban. Comme l'intérêt pour l'histoire parentale, le désir d'aller à la rencontre de ce pays évolue avec l'âge. Si pour les plus jeunes, cela reste une envie inassouvie, (ils n'y sont allés qu'une seule fois en bas âge) ceux qui se rapprochent de l'âge adulte actent cette envie et entretiennent des relations autonomes avec le Liban. Certains s'y projettent même pour leurs études ou leur stage, comme Cassandra ou Layla. Elles réalisent le désir latent de migration de retour des parents. « L'idée de retour est partie prenante de l'histoire du migrant et semble portée par la génération suivante » (O. Reveyrand-Coulon, 2011 ; p.79).

Nous allons maintenant discuter les éléments saillants que nous avons retrouvés dans les épreuves projectives et qui peuvent étayer la réflexion autour de la transmission du vécu de guerre.

## **2.2. Intersubjectivité et fonctionnement intrapsychique : des spécificités**

Les épreuves projectives permettent d'explorer, entre autres, les relations précoces, la manière dont le sujet investit la projection, et la qualité des imagos parentales. Anne Brun (2018) propose une réflexion autour de la fonction de la projection dans le psychisme et ses implications dans les épreuves du Rorschach et du TAT. Elle explique que « dans le Rorschach, les engrammes perceptifs réactivent des traces perceptives d'expériences précoces, qui vont prendre la forme de sensations hallucinées, et réciproquement, ce sont ces traces perceptives archaïques qui conditionnent les réponses. Les formes sensorielles et motrices de la symbolisation passent par le corporel via l'éprouvé hallucinatoire : par exemple les mouvements impulsés aux personnages dans les kinesthésies » (A. Brun, 2018 ; p.182). La lecture transversale des différents protocoles nous a permis de repérer des points communs, notamment en lien avec la relation d'objet, la problématique de la perte et l'angoisse de séparation. Il ne s'agit pas ici d'effectuer des liens de causes à effets direct entre le vécu de guerre et les problématiques que nous évoquons. Nous proposons ici une réflexion autour de ces éléments et de la manière dont ils peuvent éclairer notre problématique de recherche.

### **2.2.1. Une perception potentiellement menaçante de la relation**

Nous repérons dans les protocoles de Rorschach des aménagements défensifs face aux réponses relationnelles. Les nombreuses réponses spéculaires et l'inhibition relationnelle semblent offrir un soutien narcissique pour lutter contre une pulsionalité agressive potentiellement angoissante.

Face à une relation qui semble présenter une menace latente, l'appui sur des mécanismes de défense d'ordre narcissique est possible. On retrouve par exemple des réponses spéculaires dans les protocoles de Karim qui fait quatre remarques sur la symétrie ou encore Layla (pl. VII : « la fée clochette qui se regarde dans le miroir »). Chez Marine, l'évitement de la pulsion agressive est mis en scène par la posture puisqu'elle perçoit « deux bonshommes dos à dos » (pl. VII). Ziad quant à lui amène une situation relationnelle autour du regard qu'il qualifie d'étrange (pl. VII). Cassandre évoque plutôt des personnages « face à face », associé à une relation passive

de coopération « quelque chose comme la réunion » (pl. II) et une relation de conflit lorsqu'ils sont « face à face et crient » (pl. VII).

L'associativité du protocole de Layla illustre la dynamique d'une inhibition défensive face aux représentations potentiellement agressive de la relation. L'affrontement des « deux bonshommes qui se tapent dans la main » (pl. II) est suivie de l'évocation « de deux femmes qui sont comme dans un lavoir », où la précision spatiale remplace la précision relationnelle. Ses deux dernières réponses relationnelles sont évoquées sur un mode spéculaire.

Karim s'appuie quant à lui sur un mouvement régressif. Le relationnel est perçu à travers des personnages animaux, permettant l'émergence de relations de coopération (planche III : « deux danseuses qui portent un panier ») et agressives refoulées (planche II : « deux ours qui se tapent dans la main ») et ce malgré la désorganisation qu'induit cette planche.

Levin et Reis (1996) évoquent dans les protocoles de patients ayant subi des traumatismes, des kinesthésies principalement passives. Ces auteurs attribuent cela à un sentiment d'impuissance et à un vécu de passivité face à la violence de l'environnement. L'étude des kinesthésies met donc en lumière les représentations de relations et permet ainsi de comprendre les enjeux sous-jacents de la relation aux premiers objets d'amour.

En lien avec les théories de l'attachement ainsi qu'avec les théories de Ferenczi concernant la défaillance de l'environnement nous nous questionnons quant à la qualité de l'environnement qui ne semble pas pouvoir assurer des assises fiables pour l'établissement d'une relation d'objet contenant et rassurante. Elle laisse la place à une relation narcissique, privilégiant le recours à des défenses de cet ordre. Le recours à des défenses narcissiques (relations spéculaires, reflet) permet de penser une défense contre une relation à un objet primaire peu stable.

### **2.2.2. Des identifications prudentes à l'objet**

Les figures parentales sont des supports identificatoires sur lesquels l'enfant s'appuie au cours de sa construction. La sécurité apportée par un environnement étayant permet à l'enfant d'intérioriser un bon objet primaire et de construire une identité stable. Les épreuves projectives nous éclairent sur la représentation de l'environnement, les imagos parentales, ainsi que le sentiment d'identité.

Dans les situations de traumatismes, Ferenczi introduit la notion de défaillance de l'environnement. Dans un contexte de guerre, l'effraction que subit le système défensif des parents ne leur permet pas d'offrir des réponses adéquates aux besoins de l'enfant. Cette discontinuité peut impacter l'intériorisation d'un objet primaire stable.

L'investissement de l'imgo maternelle apparaît prudent voire ambivalent dans plusieurs protocoles. Il peut susciter de l'inquiétude comme chez Cassandra, les planches maternelles sont traitées sur un mode clivé entre inquiétude face à la régression et tentative d'ancrage par la sensorialité. Au TAT, la figure maternelle peut osciller entre valorisation et disqualification, comme à la planche 4 où « la femme est plus classe. Elle porte beaucoup de maquillage, on pourrait peut-être penser que c'est une maison close ou quelque chose comme ça. Ses sourcils lui donnent un air vicieux. L'évocation du féminin chez Layla peut être associée à une lutte antidépressive (« Ça peut aussi ressembler à un visage de clown qui pleure », planche III). C'est plutôt l'évitement des imagos maternelles qu'on retrouve dans le protocole de Ziad, qui n'évoquera qu'une représentation partielle qui porte cependant une symbolique de contenance forte « elles ont les mains, comme ceux du kangourou, ils se tiennent comme ça et ici, elles se regardent » (VII). Nous retrouvons également un évitement manifeste dans le protocole de Mathilde, notamment à la planche 2 du TAT, où elle n'évoque pas le personnage féminin maternel. Ce scotome peut être mis en parallèle avec son récit de vie, avec une séparation précoce entre Mathilde et sa mère lors d'une hospitalisation de cette dernière.

L'imgo paternelle peine à porter des représentations phalliques assumées. En effet, les représentations de puissance entraînent de l'angoisse qui altère la qualité des réponses (Cassandra) ou amène à une position dépressive (Layla).

Mathilde, parvient quant à elle à mieux s'appuyer sur ses ressources internes pour se défendre de l'angoisse suscitée en parvenant à minimiser la force et la puissance.

Ziad tente quant à lui de contenir le déploiement phallique, dévoilant une certaine fragilité narcissique. La planche IV lui évoque « une sorte de Pégase » mais celui-ci a « des ailes pliées, un peu repliées sur elles, froissées ».

Dans le protocole de Marine, nous retrouvons un impossible investissement des figures parentales, qui sont tantôt absentes tantôt puissantes mais peu étayantes, ainsi qu'un sentiment de défaillance de l'environnement (planche 2 « La fille plus tard veut devenir institutrice, mais les

parents ils n'ont pas les moyens »). Ces éléments semblent associés à une fragilité identitaire. Elle est très en difficulté face à la planche unitaire (V) à laquelle elle ne parvient pas à donner la réponse attendue malgré de multiples retournements.

À cette même planche, une fragilité identitaire se retrouve aussi chez Karim avec des représentations dégradées, voire clivées. Le papillon devient une mouche ou « une larve vue de dos ». Cela peut évoquer une représentation de soi dégradée, dévalorisée.

Les imagos parentales semblent donc représenter une dualité entre puissance et fragilité, représentant dans les deux cas une sorte de menace. Cela peut nous faire penser, dans le cadre de notre recherche à une imago parentale fantasmée dans la toute-puissance en lien avec le vécu de guerre passé, mais aussi à une imago parentale qui est fragilisée par une histoire difficile. Cela nous amène à Winnicott qui évoque un effondrement dans l'aire de confiance à l'égard de l'environnement généralement prévisible. Winnicott introduit la notion de temporalité dans le trauma. Le nourrisson, aux prises avec une « angoisse impensable » liée à une coupure du sentiment d'existence, renforce des défenses pour éviter de revivre cette angoisse. Les ruptures et le manque de disponibilité chez des parents impactés par un vécu lourd à porter, peuvent avoir des effets sur la construction identitaire de l'enfant. Un objet primaire changeant, discontinu, peut entraîner une instabilité dans l'intériorisation de celui-ci. La symbolique de la guerre avec un parent survivant, semble alimenter l'identification à un objet fragilisé, tout au long du développement et particulièrement à la période de l'adolescence.

### **2.2.3. Débordement affectif : un défaut de pare-excitation**

La fonction de pare-excitation, assurée dans un premier temps par les parents à travers les interactions précoces, permet d'accompagner l'enfant dans la gestion de ses angoisses et de ses excitations. Cette fonction parentale est progressivement intériorisée par l'enfant au cours de son développement et il acquiert petit à petit la capacité à gérer seul ses états émotionnels sans trop de débordement. Lorsque les parents se retrouvent dans un environnement insuffisamment sécurisant, comme dans un contexte de guerre, ils peuvent perdre leur capacité à accueillir et contenir les débordements affectifs de l'enfant. Ils ne sont pas en mesure d'assurer leur fonction de pare-excitation.

Les épreuves projectives confrontent les sujets à leur capacité à gérer les affects et les angoisses qui peuvent être réactivée par les planches, dans le cadre d'une situation de test inconnue. Dans les protocoles des participants, le défaut de pare-excitation prend la forme de chocs importants, de refus, de mouvements d'angoisse face à des planches massives et/ou unitaires, et une forte réactivité à la couleur.

En effet, un débordement est perceptible aux planches unitaires et massives qui confrontent à l'imgo paternel. Cassandra, par exemple, est déstabilisée face au caractère imposant de la planche IV, avec un allongement du temps de latence par rapport aux autres planches. Elle livre une réponse teintée d'angoisse et peine à unifier sa représentation : « Celle-ci, comme la première, je trouve ça super sombre, ça me ferait penser à des démons en fait, et là, y aurait leurs cornes. En fait, parce que, là il y a des cornes ». Face à cette même planche (pl. IV), Mathilde ne parvient pas à surmonter l'angoisse pour donner une réponse au spontané. Chez Layla, c'est dans un second temps que nous percevons certaines fragilités défensives. Elle donne des réponses très détaillées à l'enquête, sa perception peut sembler brouillée, parasitée (pl. IV « ben ici y a le manche de... le contrebassiste il tient et là je vois le corps, enfin le corps du truc, de la contrebasse, et tous les trucs qui dépassent c'est les notes de musique... »).

Les difficultés de gestion pulsionnelle peuvent fragilisées le sentiment d'identité. C'est ce qu'on retrouve chez Marine qui semble effractée face à la planche V, qui met à l'épreuve le principe de réalité et la perception du monde extérieur.

Les planches pastel amènent une réactivation pulsionnelle qu'il est nécessaire de gérer. Ziad par exemple est débordé à la planche IX. Il mélange les perceptions, les registres, et recherche dans les petits détails de quoi étoffer ses réponses, sans parvenir à un travail d'élaboration des affects suffisamment souple. Bien que le protocole de Karim soit riche, le nombre de réponses augmentent face aux planches pastel, témoignant d'un emballement associatif qu'il a du mal à juguler.

Le défaut de pare-excitation confronte le sujet à une charge affective qui perturbe son fonctionnement psychique, qu'il tente dans un second temps d'apaiser. L'intensité des défenses peut alors être un témoin de l'intensité de la charge pulsionnelle à contenir.

#### 2.2.4. Une mobilisation des défenses

Si, dans les protocoles des participants, des moments de débordement sont repérables, ils ne semblent pas, pour autant, affecter leur rapport à la réalité. Cela atteste de l'existence de ressources internes pour se réorganiser.

Lors des épreuves projectives, le nombre excessif de réponses chez Karim est contrebalancé par une maîtrise excessive du matériel. Ziad et Marine ont aussi recours à des mécanismes de défense du registre obsessionnel. Marine mettra par exemple à distance l'érotisation des relations, par le biais d'un attachement aux détails et une intellectualisation. .

Cassandra et Layla peuvent mobiliser des mécanismes de défenses d'ordre narcissique comme les mouvements d'idéalisation ou de dévalorisation de l'objet, l'appui sur des postures signifiantes d'affects, et de lutte contre l'instabilité des limites. Pour Layla, ces mobilisations défensives sont prises dans une lutte antidépressive, avec des angoisses d'abandon (planche III : « Un clown triste aussi, ça existe » ; planche IV : « Un chien errant qui a les oreilles comme ça, qui descendent »). Concernant Cassandra, nous observons que ses mécanismes de défenses peuvent faire défaut quand la question du conflit et celle du choix identitaire sont engagées. À ce moment-là, elle a recours au déni et le protocole laisse place à des émergences en processus primaires ainsi que des mouvements de projection massifs sont repérés (craquées verbales, détails rares etc.). Ainsi, les participants présentent des défenses opérantes qui peuvent être mobilisées pour lutter contre des angoisses d'abandon massives, face à une relation menaçante ou une lutte antidépressive. À d'autres moments, plus rares et face à un débordement intense, des émergences en processus primaires peuvent être repérées, mais sans altérer le rapport à la réalité.

Ces illustrations cliniques nous renvoient aux théories psychanalytiques sur le trauma selon lesquelles, dans le cas où le traumatisme a lieu après l'établissement d'une relation d'objet structurante, les défenses acquises sont débordées face à un surplus d'excitation et empêche notamment le refoulement d'opérer. Ce sont donc les mécanismes de défense primaires qui sont mobilisés. La représentation est impossible et la liaison affect-représentation fait défaut. La transmission à la deuxième génération entraîne des difficultés certaines à lier le vécu traumatique des parents, mais aussi à avoir recours à des mécanismes de défense adéquats face à un surplus d'excitation. Des défenses telles que le déni, la projection, l'idéalisation, sont mobilisées pour lutter contre des « blessures narcissiques » (Bokanowski, 2002).

### 2.2.5. Perte d'objet et angoisse d'abandon

L'analyse des protocoles a mis en exergue une lutte antidépressive face à une angoisse d'abandon. Cela nous conduit à aborder la thématique de la perte d'objet. Celle-ci entraîne un effondrement dépressif (Layla, Marine, Ziad et Mathilde), amène le surinvestissement des parties lacunaires des planches (Karim), ou est évitée (Cassandre).

Layla, Marine et Ziad semblent démunis face à la nécessité de traitement de l'effondrement dépressif et à la perte de l'objet auxquels ils sont confrontés à la planche 3BM, répondant ainsi à ces sollicitations latentes. Ziad parvient à une mise à distance (« il n'y a pas de symbole de joie, plutôt de la tristesse »), tandis que Mathilde apparaît la plus sensible à cette problématique. Chez elle, l'effondrement est imminent : la perte de l'autre entraîne la disparation de soi (« C'est un garçon, il est très jeune et il est, il est fils unique, et puis un jour quand il perd ses parents, il est très triste et il va essayer de trouver une solution pour ne pas mourir, pour rester en vie, mais il ne trouve pas. Ben du coup, il va se laisser mourir »). La problématique de la perte est également traitée à la planche 8BM, concernant d'une part la perte de l'objet d'amour et la perte de la toute-puissance infantile. Ainsi, Mathilde évoque par exemple à cette planche un garçon qui « va essayer de tout faire pour protéger son père mais il ne peut pas parce qu'il est déjà mort ». La planche 16 (blanche) du TAT comme les lacunes blanches du Rorschach, nécessitent d'être comblés pour certains participants, notamment Karim, afin de supporter le vide, le manque.

La sensibilité au traitement de la perte peut être mise en lien avec le défaut de transmission transgénérationnelle de l'histoire familiale. C'est ce que mettent en évidence Boirin-Fargues et Cohen de Lara (2018) chez des sujets présentant des addictions. « Dans l'analyse des protocoles, il apparaît des difficultés d'accès au processus de symbolisation, de traitement de la perte peu élaborable autrement que par l'étayage sur l'objet, et d'accès à certains événements de leur histoire familiale entraînant leur méconnaissance. [...] Les phénomènes de répétition s'observent dans toutes les histoires, à différents niveaux, et fréquemment, certains événements sont évoqués sous couvert du secret. » (F. Boirin-Fargues, A. Cohen de Lara, 2018, p.109).

Chez nos participants, tout-venants, la perte peut être abordée mais entraîne un effondrement dépressif. Pour Matha (2010), « c'est quand la perception intérieure *de la perte de*

*l'objet et des aléas de ses défaillances* (Chabert, 2007) se trouve empêchée, que l'angoisse ne trouve pas de représentation qui puisse la contenir et que la crainte de l'effondrement se révèle dans sa massivité ». La plupart du temps, les participants ont la possibilité de se récupérer de l'effondrement par l'expression des affects dépressifs et la mise en place de luttes antidépressives efficaces. Cela leur offre la possibilité d'un traitement plus élaboré de la perte d'objet et laisse place à la problématique de la séparation et de l'individuation.

### **2.2.6. Problématique de séparation/individuation**

À l'adolescence la question de la séparation se pose de manière accrue. Comment se séparer des premiers objets d'amour sans les perdre totalement ? Le travail de séparation/individuation est donc un enjeu majeur pour nos jeunes participants. Nous repérons dans leurs protocoles l'ambivalence entre le désir de séparation et la crainte de perdre l'objet d'amour. Entre lutte contre la position autoritaire des figures parentales et reconnaissance de leur contenance (Mathilde et Layla), le processus d'individuation est engagé et semble possible. Chez Layla cette ambivalence prend la forme d'oscillation entre monde enfantin et monde adulte. Le compromis entre désir de séparation et de maintien d'une relation privilégiée avec les objets d'amour, semble trouvé pour Layla à travers un voyage en solitaire au Liban. Cela représente un besoin de séparation non menaçant puisqu'il la sépare de son père autant qu'il l'en rapproche.

La séparation peut également être traitée en négatif, comme lorsque Marine insiste sur le parallèle entre séparation et retrouvailles, ou quand Ziad évite les mises en relation (anonymat des personnages face au triangle œdipien, pl. 2 du TAT). L'enjeu de la séparation/individuation semble plus angoissant pour Karim et Cassandre. Cette dernière la traite à travers les thèmes d'union/désunion très présents au Rorschach. C'est l'union qui paraît source de menace chez elle : elle est évoquée à deux reprises des personnages « qui s'unissent » (pl I et II), et met en avant « la force de l'union des deux » à travers le couleur rouge. L'émergence agressive est certes prudente à l'enquête, mais elle permet de se dégager de cette emprise (« Le rouge, ça représente soit la force, soit du sang aussi. Ils sont peut-être en train de se battre »). A contrario, Karim ne peut se dégager des affects dépressifs liés à la séparation, prenant des allures mélancoliques (« deux oiseaux de part et d'autre qui tombent » pl. III) ou plus névrotiques autour de la culpabilité en lien avec des investissements libidinaux (planche 6BM : « L'homme de sent

assez coupable, on ne sait pourquoi de la mort de sa femme, tandis que la grand-mère, enfin pardon... la mère, tourne le dos à l'homme comme si c'était, comme si en effet c'était bien de sa faute [...] »).

### **2.2.7. Angoisse de mort**

Comme évoqué à plusieurs reprises précédemment, l'analyse des protocoles a mis en évidence des mouvements dépressifs importants chez les participants. Si nous avons évoqué plus haut le lien entre ces mouvements dépressifs et la relation des premiers objets d'amour, notamment la perte, ils se trouvent également associés à des angoisses de morts et des fantasmes de destruction.

Aux dernières planches du TAT, Cassandra évoque successivement des thématiques abandonnique et dépressive (12 et 13B), mortifère au sein du couple (13MF) puis mortifère et chaotique (19) (« On voit un fantôme ici, noir. Là, les yeux. Du coup le bateau est en difficulté et le fantôme représente la mort qui vient chercher les gens après le naufrage »). L'évolution de ses réponses à la fin de la passation témoigne d'une sensibilité aux angoisses de séparation qui laissent émerger des fantasmes de destruction et de mort. Nous l'avons évoqué, le traitement de la perte ravive une forte angoisse de mort dans le protocole de Mathilde. Elle contamine son personnage qui se laisse mourir à la suite de la mort des parents. Les planches archaïques, comme la planche 19, donne à voir une menace de mort imminente et il est impossible d'y faire face. À d'autres moments, la question de la survie face à la solitude et à l'absence de l'autre est présente. Marine, quant à elle, peut mettre en place des défenses rigides lorsque la confrontation à la mort n'assure pas la possibilité de réparation (pl. 8BM). Ziad, lui, traite la question de la mort plutôt par l'aspect inquiétant, comme quelque chose d'innommable, le caractère menaçant, inquiétant (« temps orageux », planche 19 ; « un peu inquiète », planche 8BM) peut être perçu sans être pour autant lié à l'angoisse de mort.

### **2.2.8. Une thématique en résonance : le fantôme de la guerre**

Les participants à notre recherche, évoquent dans leur protocole, la guerre. La thématique apparaît à un moment donné, notamment au TAT. Qu'elle soit la raison d'une séparation, symbole de la destruction, ou sous forme d'identification d'image de puissance avec des personnages perçus comme des chefs de guerre, le terme apparaît au moins une fois. La passation des épreuves projectives s'est effectuée avant les entretiens de recherche, pour minimiser le biais induit par les questions autour du Liban et du vécu de guerre des parents. Cependant, dans la présentation de la recherche, nous évoquons une étude autour du vécu des parents au Liban, en évitant le plus possible de nommer d'emblée la guerre. Malgré ces précautions, nous pouvons penser que cela représente un biais et que le thème de la guerre peut être lié à ce qu'ils anticipent de nos attentes. Même si c'est le cas, l'émergence de ce thème dans les protocoles peut nous éclairer dans les liens que les participants font entre le Liban et la guerre. Même si certaines planches sollicitent la violence et peuvent faire appel à une destructivité qui peut faire penser à celle de conflits armés, nous nous questionnons quand même quant à la présence de cette thématique dans les protocoles. Le récit donné peut entrer en résonance avec le discours parental et il nous a paru important de relever ces résonances.

Pour Marine par exemple, la guerre est une cause de séparation. À la planche 3BM, l'effondrement du personnage est dû à la séparation du conjoint qui part à la guerre. Si nous faisons le lien avec l'histoire parentale, Nathalie, la mère de Marine a quitté le Liban suite à la guerre, laissant derrière elle ses parents qui la suivront plus tard. La guerre sépare des lieux et des personnes aimées. Sa mère évoque la culpabilité de laisser ses parents en danger alors qu'elle a pu partir pour se protéger. La thématique de la guerre, en tout cas des balles est également évoquées à la planche 8BM, où elle parle d'une personne ayant reçu une balle dans le ventre. Cela nous amène également à l'histoire familiale, et à l'évènement que Nathalie raconte autour de l'obus qu'ils avaient reçus dans la chambre de son frère, dans son armoire. Nathalie raconte : « Tu voyais dans tous les pulls le même trou ! [Pointe le ventre et rigole] Mais quand tu y penses, on aurait pu être dans cette chambre et on aurait pu être tous perforés comme ça ». La violence de cette image livrée par sa mère entre en résonance avec cette réponse et avec ce que Marine raconte du projet de migration de sa mère. Elle dit : « c'est plus à cause de la guerre peut-être qu'ils avaient peur des balles, je ne sais pas. Je sais que leur maison ou leur appartement plutôt,

leur appartement, mon grand-père a plusieurs fois failli de se recevoir une balle, donc je pense que c'est finalement par peur qu'ils sont allés ». Ainsi, dans sa réponse à la planche 8BM, et dans la formulation « un monsieur qui a un problème, parce qu'il... il a... il a reçu une balle dans le ventre ». Ces résonances dans les discours peuvent faire penser à la transmission transgénérationnelle d'images traumatiques, transmises par bribes, notamment grâce aux récits des grands-parents.

Chez Mathilde la thématique de la guerre est en lien avec une ambiance inquiétante, induite étonnamment par le rapproché libidinal entre deux personnes (planche 10). Elle décrit un rapport de force entre « deux personnes pendant la guerre, qui sont ennemis du... enfin de celui qui dirige la guerre, et ils vont essayer de se cacher pendant quelques jours dans une cave ». L'image de la cave peut faire penser à celle des abris pendant la guerre au Liban. Dans son récit, la mère de Mathilde raconte un souvenir familial : ils préparaient à manger et ont reçu un obus dans la salle à manger. Ils sont alors descendus à l'abri et ils étaient « blancs mais je crois que là, on a eu très, très peur parce que autant il y a eu des moments on a eu très peur et tout, mais là on a senti vraiment que par miracle on a échappé tous à la mort ». La cave évoquée dans cette réponse peut faire écho au vécu de descendre dans l'abri après avoir été sauvé. La cave semble pouvoir être un lieu de repli face à la menace. En lien également avec la thématique de la guerre, Mathilde évoque de manière plus romancée et plus enfantine à la planche 11 un combat entre un preux chevalier et un dragon qui dévaste un pays. Les habitants du pays sont contraints de le fuir et cela peut faire écho avec le vécu migratoire de sa mère, qui a quitté le Liban après les conflits et qui décrit un pays détruit par la guerre. La mère minimise dans son discours le lien entre la guerre et la migration, et Mathilde a du mal à évoquer le départ de sa mère du Liban et semble avoir du mal à y mettre un sens. Dans sa réponse à cette planche, peut-être que Mathilde met en scène des fantasmes autour de cette migration.

C'est également à la planche 11 que Ziad peut évoquer un conflit armé entre les personnages « une arche et une personne, j'ai l'impression qu'elle est en train de tenir quelque chose dans les mains, une sorte de pistolet, elle se prépare à tirer sur un ennemi ». En lien avec le fonctionnement de Ziad qui recherche la maîtrise des images qui lui arrivent, celle-ci avec la violence qui en émane échappe au contrôle. En lien avec son entretien, où il évoque plusieurs fois « des explosions » qui faisaient peur à son père, on peut penser qu'il a été sensible à la

planche qui représente une image floue et un contenu « explosé » et qu'il a tenté de maîtriser en évoquant des tous petits détails.

Chez Karim, la planche 11 renvoie clairement au discours parental puisqu'il parle d'une ville d'un pays oriental, après la guerre. « La ville a été désertée de sa population, il reste que des ruines et on voit encore de la fumée ». En lien avec l'entretien parents, il y a de fortes résonnances entre ce discours et celui de ses parents lorsqu'ils parlent du Liban, pays dévasté et « ruiné ». La désertion peut également être en lien avec la migration des parents, qui ont fui le Liban à la suite de la guerre. Quand il évoque la lumière et l'espoir, cela ramène également à l'entretien des parents qui peuvent dire qu'il ne faut pas perdre espoir pour la « région du Moyen-Orient ». Cette planche, qui sollicite des angoisses archaïques, ramène à une histoire parentale, qui même si elle n'est pas racontée peut être « absorbée » et qui peut ressortir face à ce matériel projectif. La planche 19 qui peut solliciter le même archaïsme, amène également Karim à donner une réponse d'une grande résonance avec l'histoire parentale, plus en lien avec la migration et la culpabilité qu'elle génère : « Une ville abandonnée, un village abandonné. [...] On dirait que les ténèbres habitent ce village et que le soleil ne vient jamais sur ce village. Je ne sais pas quoi dire ». Bassam et Georgette, les parents de Karim parlent de leur village comme d'un lieu sûr, mais qui a été dévasté, envahi et très mis à mal pendant la guerre. Son père a dû fuir son village car il y était menacé de mort. L'idée de l'abandon d'un lieu, en lien avec la migration est très présente. Bassam exprime beaucoup de culpabilité suite à son départ, d'avoir quitté ses parents et notamment son père qui est décédé sans qu'il ne puisse le voir. Le récit de Karim est teinté d'angoisses et de culpabilité, et sa réponse entre en résonance avec l'histoire de son père empreinte de regrets et d'amertume envers le Liban et la période de guerre.

Nous repérons chez Layla, une réponse singulière à la planche 19, qui évoque d'une certaine manière la transmission, avec l'histoire d'un « tableau de Picasso qui a été oublié dans le grenier d'une femme espagnole super riche, mais quand on va retrouver le tableau, il sera abîmé ». Cette réponse nous rappelle les théories de la transmission transgénérationnelle, sous forme de crypte (N. Abraham et M. Torok : 1978). L'héritage impossible de ce tableau oublié finit par l'abîmer. Cela peut faire penser aux secrets familiaux, qu'on laisse dans le placard pour les oublier et qui ressortent en ayant abîmé leur porteurs. Le père de Layla était très avide de raconter des histoires en lien avec son vécu passé au Liban, et peut dire qu'il ne les raconte pas car il n'a pas l'occasion. Layla, elle est très avide de connaître cette histoire du Liban et se

renseigne par elle-même, regardant des films conseillé par des amis, mais n'en parle pas directement à son père. Nous pouvons penser que face à cette planche, elle peut symboliser un secret familial sur lequel elle peut mettre un sens.

Chez Cassandra, c'est sous forme de fantômes qu'apparaît l'angoisse de mort. En effet, toujours à la planche 19, elle dit : « Hmmm on voit un fantôme ici, noir. Là les yeux, on pourrait penser que c'est un bateau parce qu'il y a des vagues. [...] Du coup le bateau est en difficulté et le fantôme représente la mort qui vient chercher les gens après le naufrage ». La question de la mort est présente comme nous avons pu l'évoquer plus haut, elle est symbolisée par le fantôme. En lien avec les histoires de vie sauvées qu'elle raconte de son père, on peut se demander de quelle famille s'agit-il ?

Dans cette dernière partie, nous nous sommes appuyée sur l'analyse de contenu de certaines réponses dans lesquelles les résonances avec le vécu parental nous ont paru importantes, que ce soit par la thématique de la guerre, celle des fantômes ou celle de l'oubli. Les recherches menées par A. Lefebvre (2013) concernant l'apport des projectifs sur la filiation ont mis en avant la contribution du Rorschach et du TAT pour lever le voile sur des traces cachées dans la transmission des liens d'appartenance d'un point de vue transgénérationnel et intergénérationnel. Cet auteur précise que « les liens de filiation transportent des héritages, des legs qui hypothèquent l'accès à une identité propre. À ce titre, ce qu'une lecture généalogique met en lumière peut être mis en résonance avec ce qu'apportent les techniques projectives sur la manière dont la réalité psychique s'est subjectivement appropriée cet héritage en éclairant les processus mentaux et affectifs qui la sous-tendent ».

### **3. Limites et perspectives : implications cliniques et de recherche**

Une des limites principales de ce travail est l'effectif limité de participants. Nous avons rendu compte dans ce travail de l'analyse de six entretiens et épreuves projectives. Nous avons effectué l'analyse en fonction de l'ordre des rencontres. Si certaines méthodes d'analyse qualitative requièrent la saturation des données pour arrêter l'analyse, cela n'est pas le cas de l'IPA, dont l'objectif est de décrire l'expérience et le vécu de sorte à être le plus près possible du récit. Il ne s'agit pas de généraliser, mais de rendre compte de la diversité des expériences subjectives. Les effectifs recommandés sont variables mais généralement modestes allant d'une analyse de cas unique à une vingtaine de participants. Cela permet au chercheur de maîtriser l'ensemble du corpus pour en dégager une vision globale (Smith 2004 ; Reid et al. 2005). Par ailleurs, l'homogénéité d'un corpus plus réduit permet de se centrer sur la diversité de l'expérience vécue, et non sur la diversité de l'échantillon. Pour les épreuves projectives, bien qu'une cohorte plus dense ait été souhaitable, nous nous sommes attachés à rendre compte d'une analyse approfondie du fonctionnement de chaque participant, et mettre en avant certaines particularités dans l'analyse transversale des protocoles présentés dans la discussion. Ce travail se situe dans une démarche d'investigation. Un travail de recherche plus large, avec un effectif plus élevé, à l'aide d'une grille d'analyse des projectifs basée sur les éléments que nous avons pu repérer, peut être envisagé pour compléter cette thèse.

Même si notre échantillon n'est pas très grand, il paraît quelque peu hétérogène, notamment par rapport à l'âge des enfants qui se situent à différents moments de leurs processus d'adolescents ou de jeunes adultes. Pour les épreuves projectives, nous prenons en compte, dans l'analyse, l'âge des participants et nous nous référons à l'étalonnage en fonction de l'âge. Quant aux entretiens, nous avons pris en compte ces différences dans les résultats, en notant par exemple l'évolution de l'intérêt pour le Liban et le vécu parental avec l'âge. Par ailleurs, nous avons rencontré cinq couples mixtes et un couple de Libanais. Dans l'analyse transversale des entretiens, nous avons tenté de mettre en avant l'expérience de chaque parent libanais, et le cas échéant, celui du conjoint étranger qui nous a paru avoir une place importante dans l'entretien, véritable facilitateur de l'échange. Notre critère d'inclusion était que l'un des parents au moins

soit libanais. L'échantillonnage s'est fait de manière aléatoire, et peut-être reflète-t-il une certaine réalité démographique de la migration des Libanais en France.

Une des forces et des limites de l'analyse phénoménologique, c'est de se laisser donc surprendre par le matériel de recherche même si cela engendre un éloignement provisoire de la problématique de recherche. En effet, nous avons eu, par moment, le sentiment d'être loin de notre question principale : la transmission du vécu des parents à leurs enfants. Lors des rencontres, les participants parlaient très longuement de leur vécu passé au Liban, de la période guerre, qui venait de manière spontanée dès les premiers moments de l'entretien. Ainsi, nous avons eu l'impression par moment de nous éloigner de la transmission parent-enfant, et d'être au plus près de leur expérience passée, plutôt que de leur vécu présent en tant que parents. Les entretiens de recherche étaient l'occasion de parler de leur histoire, pour certains pour la première fois. Il y a eu une sorte de translation de la transmission. En effet, l'entretien de recherche était une occasion provoquée de transmettre cette histoire, d'une part à leur conjoint (lorsqu'il était présent), et d'autre part à un tiers (le chercheur). Nous pouvons faire le lien entre cela et la nécessité de la présence d'un tiers pour permettre la transmission, que nous avons relevé dans nos résultats. Alors que nous pensions nous éloigner de la thématique de la transmission, nous étions au cœur de celle-ci, devenant ainsi un agent de la transmission, celui qui reçoit les récits.

Par ailleurs, le choix de la double méthodologie a imposé un regard double sur la question de la transmission : telle qu'elle est vécue par les parents, et telle qu'elle est reçue par les enfants. Dans l'analyse, notre positionnement était parfois difficilement conciliable. Cela a parfois freiné la possibilité de faire des liens entre les deux parties, donc entre les deux discours : celui des parents et celui des enfants.

Cela nous a amenée à questionner la possibilité de faire plutôt des entretiens familiaux. En effet, dans la méthodologie choisie, séparant parents et enfants, nous reproduisons le clivage en devenant un agent de la transmission, au lieu d'en être un vecteur. Une méthodologie incluant des entretiens familiaux, pourrait dans un deuxième temps permettre une communication familiale autour de cette question. Il pourrait s'agir là d'une recherche-action, pouvant avoir lieu

dans un cadre qui se rapproche de celui des soins. Nous pensons par exemple au « groupe transmission » mené au sein du service de psychiatrie de l'hôpital Avicenne et qui reçoit des familles, autour des problématiques traumatiques transgénérationnelles.

Nous avons évoqué plus haut la question des choix des prénoms dans notre méthodologie. Comme expliqué, nous avons pris en compte les particularités des prénoms (français, arabes, avec ou sans marqueurs religieux) pour trouver des pseudonymes. Cependant, nous nous sommes rendu compte que nous n'avions pas posé la question du choix du prénom de l'enfant afin de voir si les parents eux-mêmes ont choisi le prénom de leur enfant en lien avec ces marqueurs. Nous aurions pu avoir accès à l'influence du vécu de la guerre communautaire sur le choix du prénom des enfants.

Une question aussi a émergé au moment de l'analyse des épreuves projectives, concernant la restitution. En effet, la restitution n'était pas prévue dans la méthodologie d'emblée, et il nous a paru important de relever ce point comme une limite du travail. Nous avons choisi le Rorschach et le TAT pour explorer notre problématique de recherche et non à visée d'éclairage clinique. Les participants eux-mêmes n'ont pas de demande quant à la restitution. La question s'est également posée dans le cadre des enfants mineurs rencontrés : doit-on, ou pas, rendre compte des épreuves projectives aux parents ? Dans notre cadre, nous avons évoqué la question du secret professionnel pendant les entretiens avec les enfants et dans cette perspective, nous avons voulu le maintenir. Par ailleurs, dans la méthode d'analyse phénoménologique, il est possible d'envoyer aux participants les résultats et de leur demander leur avis sur les analyses faites. Il nous a paru délicat et difficile dans le cadre de cette recherche de procéder à cette démarche, de retour sur le terrain. Cependant, pour un travail de recherche ultérieur, il serait pertinent de proposer aux participants un entretien de restitution, non pas dans un objectif clinique, mais plutôt dans une démarche plus participative dans la recherche.

Cette recherche que nous avons menée nous a permis de mettre l'accent sur le vécu de civils pendant une longue période de conflits. La manière dont celle-ci engage le sujet malgré lui, dans une haine de l'autre dont il est à la fois sujet et objet, l'amène à s'y adapter et à effectuer des réaménagements profonds dans sa construction identitaire. Un travail approfondi sur les

expériences de civils, non acteurs primaires de la guerre, peut permettre d'éclairer davantage ces processus identitaires. Du point de vue clinique, ces éclairages peuvent aider à avoir une écoute attentive à ces remaniements, et à les différencier des notions de stress post-traumatiques.

Ce travail a pu mettre en lumière l'importance de l'intrication entre collectif et individuel. Dans cette perspective, une étude de la transmission de l'histoire au Liban transdisciplinaire, incluant des historiens et des sociologues par exemple, pourrait éclairer davantage le lien entre histoire individuelle et histoire collective. En effet, l'impossibilité de s'étayer sur une histoire collective rend plus difficile la transmission du vécu au niveau individuel. Il s'agit donc de relever l'enjeu pour le groupe, mais aussi pour l'individu, de l'écriture d'une histoire commune pour permettre une transmission plus sereine de l'histoire dans la sphère familiale.

Une des exigences méthodologiques de l'IPA est une mise entre parenthèses des considérations et des savoirs théoriques du chercheur. Cela peut constituer une limite, puisque les théories sont sous-jacentes à la pensée du clinicien et du chercheur. Cela est d'autant plus difficile lorsqu'il s'agit de conjuguer le travail de recherche avec un travail clinique. « Il est alors essentiel pour le chercheur d'être conscient de ses croyances, pensées et préconceptions relatives au phénomène qu'il tente d'étudier, en prenant le temps de les énoncer préalablement, favorisant ainsi le recul nécessaire à la méthode » (Z. Gelin et al., 2015). Nous avons ainsi consigné dans notre carnet de bord les idées et préconceptions que nous avons pu avoir avant de procéder à l'analyse. Nous avons également fait en sorte d'effectuer les premières analyses de manière très détaillée, pour pouvoir être au plus proche du discours des participants. Après une première analyse, validée par des collègues, nous y revenions pour finaliser l'analyse de l'entretien. Par ailleurs, nous avons veillé à « arrêter » les lectures théoriques pendant les moments d'analyse, de façon à ne pas être parasité par elles. Nous avons également effectué les analyses des entretiens parents et des entretiens enfants de manière séparée, puisque l'analyse des épreuves projectives nécessite au contraire un appel constant aux théories.

Si l'impact des connaissances théoriques peut être maîtrisable, celle du vécu personnel est beaucoup plus difficile. Du fait de la proximité avec le sujet de recherche, que ce soit de par le vécu de migration, ou de par le vécu de guerre, nous avons consigné dans un carnet de bord les mouvements internes qui nous ont traversés. En faisant régulièrement le point sur les mouvements contre-transférentiels, à travers notamment des communications (dans le cadre des journées des doctorants de Paris 13, d'ateliers autour des identités plurielles et le savoir situé dans la recherche), ou des rendez-vous avec le directeur de recherche, nous avons pu les analyser pour qu'ils deviennent un levier pour la recherche, plutôt qu'un frein. Nous rendons compte de ces mouvements dans la partie suivante.

# CONTRE-TRANSFERT DU CHERCHEUR

---

« Allô papa ? C'est Harwan/ Je t'appelais pour te dire que je ne pourrais pas passer te voir aujourd'hui comme prévu/ [...] Je rencontre mon directeur de recherche/ Ma thèse/ Je pars/ Saint-Pétersbourg/ Ma thèse/ Papa /Ton époque n'est pas la mienne/ Je rajouterai la culpabilité/ Tout/ Si j'avais vécu la guerre ce serait peut-être plus simple [...] »

Wajdi Mouawad, *Seuls*

Étant personnellement impliquée dans la problématique de la thèse, la question du contre-transfert a accompagné tout le cheminement lié à ce travail. Depuis l'idée de la recherche, jusqu'à la retranscription des entretiens, en passant par les rencontres avec les familles, nous n'avons pu faire l'impasse de l'analyse des mouvements internes qui ont accompagné chaque étape. Comme l'écrit Georges Devereux dans son livre *De l'angoisse à la méthode* (1980), « puisque l'existence de l'observateur, son activité d'observation et ses angoisses produisent des déformations qui sont, non seulement techniquement mais aussi logiquement impossibles à éliminer, toute méthodologie efficace en sciences du comportement doit traiter ces perturbations comme étant les données les plus significatives et les plus caractéristiques de la recherche [...] » Que ce soit le contre-transfert du chercheur face à son objet, ou du contre-transfert dans la relation avec les participants à la recherche, il en vient donc de la responsabilité du chercheur de les explorer, de les comprendre et de saisir leurs effets sur les participants et sur l'analyse des résultats.

Dans cette partie, comme dans certaines autres présentées plus haut notamment lorsque j'aborde la question du contre-transfert ou mon expérience dans ce travail, j'utiliserai la première personne du singulier.

## **Les premiers pas du chercheur**

L'idée de la thèse a d'abord émergé au cours de mon expérience professionnelle auprès de familles migrantes dans le cadre d'une recherche menée par l'Observatoire du Samu-social. Elle s'est aussi et surtout imposée suite à ma propre migration. Étant en France, j'ai suivi des évènements sécuritaires dans mon pays d'origine principalement un attentat dans une région que je fréquentais souvent, qui a résonné en moi de manière différente alors que j'étais en France, loin de ce lieu. Cet évènement a fait office de réceptacle d'angoisses liées à mon quotidien passé au Liban, me rendant soudain compte que ce que nous vivons tous les jours là-bas n'est pas anodin. Était-ce un déni de voir la réalité en face ? Une manière de se protéger pour continuer à mener une vie plus ou moins sereine ? Ces réflexions, en France, dans un cadre dans lequel je me sentais en sécurité ont permis, non pas une élaboration (projet qui serait trop ambitieux), mais je dirais plus une réflexion autour de mon vécu là-bas.

C'est avec ces questions-là que je me suis projetée dans un travail de thèse, consciente que le chemin serait semé d'embûches, mais sans soupçonner que la réalité et l'actualité mettraient autant à mal mes tentatives de prise de distance et mes mobilisations défensives.

Au cours de la première année, il a été difficile d'investir dès le début le sujet avec l'idée insistante de trouver la bonne distance pour élaborer ma méthodologie et mettre au point un cadre adéquat. Un fort processus de résistance mais aussi de réminiscence a entravé dans un premier temps le travail de recherche directe autour de la problématique, me forçant donc à me pencher sur des questions d'ordre principalement épistémologique et méthodologique, me préservant pour un temps du terrain. Les résistances prenaient la forme de rêves envahissants, de souvenirs et d'angoisses focalisées que je n'arrivais pas à saisir. Par exemple, je n'arrivais plus à dormir dans le noir, et je restais un temps fixée sur le tableau électrique qui se situe dans ma chambre. Dans ma famille, on ne parle pas de la guerre, on l'évoque peut-être mais on n'en parle pas. Après réflexion, je me dis que pour me débarrasser de ces angoisses, peut-être faudrait-il en parler.

Je suis née en 1985, au Liban. Mes cinq premières années, correspondront au cinq dernières de la guerre dite civile. Les souvenirs que je garde de cette période-là, ne sont que des souvenirs d'enfant. Des idées vagues, de voyages en bateau pour arriver à Chypre, de moments de retrouvailles avec les voisins dans l'abri, de parties de Pictionary... Bref, d'une petite fille que ses parents protègent. Mais engager ce travail de thèse nécessitait d'ouvrir le dialogue pour tenter de lever le voile sur certains épisodes qui ne me revenaient pas. Partant de mes souvenirs épars, j'ai ainsi explicitement questionné mon entourage, et j'ai appris que lorsque j'avais 6 mois, pendant deux mois d'affilée, nous dormions dans l'abri improvisé de l'immeuble qui n'était autre que la pièce où se trouvaient tous les tableaux électriques.

Ainsi, les mouvements que je ne comprenais pas ont pris sens pour moi, à ce moment-là, me permettant d'aller de l'avant dans les étapes de la recherche. Lorsque le recul n'était plus possible, la seule voie trouvée était celle du dialogue, ou de lectures annexes pour remplir les trous dans l'histoire de la famille, mais aussi dans celle du pays.

Comment différencier entre le cheminement et les questionnements personnels d'une part et les exigences et les analyses professionnelles de ce travail d'autre part?

Que faire de ces mouvements contre-transférentiels ? Les considérer comme un levier, oui. Mais comment en faire un corpus analysable ?

## La question du cadre

La question qui s'est surtout posée c'est comment laisser la place au psychologue clinicien et au chercheur dans ce magma de doutes et de questions. La réponse s'est peu à peu estompée avec la réflexion autour du cadre. La rédaction d'une trame d'entretien semi-directif structuré, la recherche autour des tests projectifs et de leur utilisation dans ce champ... m'ont aidée à créer un cadre de recherche qui me permettrait d'être « confortable » et de me reposer sur des assises théoriques et méthodologiques pour effectuer des entretiens de recherche. Il s'agissait en effet de trouver un cadre de recherche, une méthodologie qui ne fasse pas office « d'écrans filtres » (je cite encore une fois Devereux) mais qui puisse contenir les angoisses et qui me permette de me situer en tant que chercheuse.

Le travail de terrain a débuté en France puis au Liban, suscitant des questionnements différents dans les deux lieux.

Suite aux premiers entretiens en France, la question du cadre temporel s'est posée. Comment mettre une limite de temps aux entretiens, sachant que certaines rencontres dureraient jusqu'à quatre heures ? La trame d'entretien, composée de questions ouvertes, offre la possibilité aux participants de raconter leur histoire avec plus ou moins de détails. Les personnes que j'ai rencontrées, n'ont pas l'habitude de parler de ce sujet et de raconter leur expérience personnelle pendant la période de guerre. Je me sentais incapable de mettre un terme aux entretiens de peur de frustrer ces personnes qui ont accepté de participer à la recherche, mais aussi peut-être pour assouvir un besoin d'entendre des histoires différentes autour de cette question.

D'abord concernant la peur de frustrer, en effet, ayant sollicité plusieurs familles, seules quelques-unes ont accepté de participer à la recherche. Quelles sont leurs motivations ? Si ces familles ont accepté de prendre part à ce projet, c'est qu'elles ont quelque chose à dire, une envie quelque part de transmettre, de raconter, ce qu'elles n'arrivent peut-être pas à faire avec leurs propres enfants.

Ensuite, le travail de recherche s'inscrit également dans une démarche d'investigation autour de l'histoire de mon pays. Entre envie et peur, ces mouvements marquent une oscillation entre un besoin de comprendre et une résistance au fur et à mesure que je complétais les pièces manquantes du puzzle. Et ces pièces je les trouvais ailleurs, ailleurs que dans ma propre famille, ailleurs que dans leur « camp ».

## Le camp du chercheur

Parce que oui, quand on parle de guerre civile, on parle de camps. Bien que plus ou moins définis au début de la guerre, à la fin des années 80, les camps étaient brouillés. C'est devenu une guerre de voisinage sans limites pour reprendre les termes d'une personne que j'ai rencontrée pour la thèse. « Les frères tirent sur leurs frères et les pères sur leurs pères. Une guerre. Mais quelle guerre ? [...] Des millions de destins. Et on ne sait plus qui tire sur qui ni pourquoi. C'est la guerre. » (W. Mouawad, *Incendies*).

Encore aujourd'hui, le Liban porte en lui ces clivages, et ce, même géographiquement. Le Liban est cloisonné. C'est ainsi que lors de la recherche de terrain au Liban, j'ai fait face à des questions comme « D'où viens-tu ? Où habites-tu ? Quel âge as-tu ? » Autant d'interrogations qui cachent plus globalement un « qui es-tu » ? et peut-être même parfois un « où et qui étais-tu pendant la guerre ? »

Ces questions qui resurgissaient au courant des entretiens ont été vécues comme une mise à l'épreuve pour la psychologue, avec un cadre de recherche précis que je sentais mis à mal, mais aussi pour la jeune femme libanaise migrante que je suis.

Michèle est un prénom connoté. Ainsi, rien que dans ma présentation au strict minimum du terme, les personnes que je rencontre se font une idée de là « où je me situe » dans l'histoire du Liban et dans mon choix de migration. En bref, je suis « chrétienne libanaise, ennemie pour certains ou alliée pour d'autres, et je vis à l'étranger donc j'ai volontairement quitté le Liban ». Toutes ces suppositions sur ma place et mes choix, influencent ou « perturbent » les réponses et les discours des personnes rencontrées. Il s'agissait donc pour moi d'instaurer un climat de confiance qui permettrait d'atténuer l'effet que pourrait avoir cette marque que je porte en moi.

La question d'appartenance revient dans le discours des participants, et ce non seulement à mon égard. Aujourd'hui, nous partageons une langue, une culture, mais au sein de laquelle subsiste quand même des différences, celles-là mêmes qui ont conduit aux conflits antérieurs, mais aussi actuels dans certains cas. Au moment des rencontres mon idée était donc de rechercher les parts de moi que j'ai en commun avec toutes ces personnes. Au-delà de l'appartenance communautaire, du lieu de résidence, de la langue, qu'est-ce qui me lie avec ces personnes-là ? Mettre de côté « les petites différences », pour reprendre les termes employés par Freud (1918) qui « exacerbent l'ambivalence et les haines inexplicables entre personnes,

groupes, ou collectivités », pour chercher des points d’ancrage dans la relation. Et ces points communs Chafik, rencontré au Liban et dont nous parlerons plus tard, les a retrouvés dans le vécu intime et les motivations de chacun peu importe son camp. Il dit : « Après la fin du conflit, je me suis rendu compte que le chrétien avait perdu autant que moi. Je lui ai peut-être tué sa mère, mais il a tué la mienne aussi. J’ai combattu parce que j’avais peur, mais lui aussi avait peur de moi. »

## **Retranscription : entre inscription et transmission**

Ainsi, c’est la mise à l’épreuve du cadre qui était la question la plus prégnante lors de l’étape de la rencontre des familles.

C’est lors de la retranscription, étape qui marque et inscrit les discours et les récits des personnes rencontrées, que les questions sur mon engagement et ma responsabilité se sont posées à travers les remises en question. La retranscription scelle non seulement les paroles des participants, mais également mes propres interventions ainsi que mes silences pendant les entretiens. Le fait de les entendre et de les écrire a parfois été accompagné d’un sentiment d’impuissance, et du sentiment que ce qui est dit (ou pas), ne peut être rattrapé. Peut-être est-ce le reflet de la difficulté à élaborer face à la violence des récits passés ou des discours plus actuels. Pourquoi à tel moment j’ai ressenti le besoin de dire cela ? Pourquoi à tel autre je n’ai pas pu intervenir ? L’analyse du discours de l’autre permet d’éclairer l’objet de recherche mais c’est l’analyse de mes propres interventions qui pourra éclairer les mouvements contre-transférentiels qui s’opèrent.

Ainsi, lors de la retranscription, vécue comme un moment de solitude douloureux et pénible tant sur le fond que sur la forme (avec des enregistrements bruyants par exemple) que le contre-transfert vis-à-vis des familles a été plus saisissant. Certes, après certains entretiens j’étais déboussolée, après d’autres je me sentais comme vidée, ou parfois plutôt sereine, satisfaite. La relation à l’autre au moment de la rencontre, ma volonté de maintenir le cadre, de respecter la trame d’entretien, ont permis en quelque sorte de me protéger sur le moment des récits souvent traumatiques mais tout le temps violents des participants. Les images suscitées à l’écoute des familles étaient plus effractantes ou du moins plus insistantes, parfois vécues comme des réminiscences au moment de la retranscription. Pour illustrer cela, j’évoquerai principalement ma rencontre avec Chafik au Liban, au cours de laquelle la tonalité violente de ce qui était

exprimé a généré des « scénarios émergents », concept proposé par Lachal (2006) qui fait référence aux images comme réponses au discours.

Chafik est un ancien combattant qui est engagé actuellement auprès d'une association qui regroupe des anciens combattants qui vont à la rencontre de jeunes dans certaines universités et écoles pour parler de leur expérience pendant les conflits. Il a trois enfants, deux filles de 30 et 27 ans qui vivent à l'étranger, et un garçon de 22 ans, qui vit au Liban et que j'ai rencontré. Chafik raconte des épisodes de sa vie de combattant avec beaucoup d'émotions. Même s'il a l'habitude d'évoquer cette période-là, il parle rarement, voire jamais d'épisodes bien précis de sa vie, de ce qu'il a vu, de ce qu'il a ressenti et de ce qu'il a fait. Les expériences dont il parle sont celles d'un combattant qui a fait face à la violence dans son quotidien, qui est contraint de s'y adapter. Tout au long de son discours, le corps humain, déchiré, déchiqueté, revient incessamment.

Quand je le sollicite pour raconter un évènement qui l'a particulièrement marqué, il dit « préférer deux évènements à tous les autres ». L'un d'eux concerne cinq jeunes qui effectuaient auprès de lui une session de formation aux armes pendant leur semaine de retraite avant le bac. Il décrit avec détail la discussion qu'il a eue avec eux avant de les quitter pour aller en mission. Chacun d'eux lui avait demandé de délivrer un message à sa famille. L'un lui avait demandé de remettre une lettre à une fille dont il était amoureux et qu'il ne verrait que quelques semaines plus tard, un autre lui avait demandé de donner de l'argent à sa maman, un autre de prévenir ses parents qu'il allait rentrer dans quelques jours, et encore celui qui lui a demandé de ramener un livre de physique, matière qu'il n'avait pas encore étudiée. Il raconte le dialogue et termine « ça, c'était leurs derniers mots, les derniers mots que j'ai échangés avec eux. Ça je ne l'oublie pas, maintenant je te raconte cette histoire, et Hussein est debout devant moi, Ismail est debout devant moi, Wakim est adossé comme ça contre le mur et me dit passe voir ma mère. Comme ça, je les vois, je les entends... ». Quelques instants après avoir quitté la réserve, il entend des coups de feu suivis de bombardements qu'il situe à l'endroit où il avait laissé ses compagnons. Il n'arrive pas à entrer en communication avec eux. Il attend que ça se calme et retourne les voir. Il raconte : « Je m'approchais, et l'odeur de la poudre je l'ai encore dans mes narines. Je m'approche [...] je vois Hussein allongé par terre, je vois le deuxième, et puis le troisième. [...] Sans réfléchir, je me suis mis à les porter. Tu sais quand quelqu'un est mort, il est plus lourd. Je

les ramassais, je ramassais leurs corps, pour les mettre dans la voiture. Et je suis parti. J'ai dormi 48 heures, je n'avais pas de force, vraiment j'étais déprimé [...] Mes amis, mes compagnons, les derniers mots qu'ils ont dits, c'est à moi, pas à leur mère ! Ça, ça reste inscrit dans mon corps, dans ma mémoire... ».

Face à ce récit, très imagé que livre Chafik, les scénarios émergents, qui ont certes apparus lors de l'entretien, mais qui ont rapidement été mis à distance, sont revenus plus insistants lors de la retranscription. Les descriptions qu'il fait des corps, dans ce passage, mais dans d'autres également, m'ont imprégnée et ont ressurgi dans des rêves répétés dont un où je roule en voiture sur des champs de cadavres. À ce moment-là, incapable de les mettre à une distance adéquate, ces scénarios émergents envahissent jusqu'à mes nuits. Selon Lachal (2006) ces émergences sont signe d'une forte empathie, en prendre conscience permet de comprendre le contre-transfert. Cependant, nous sommes dans un cadre de recherche, non pas dans un cadre thérapeutique. Que faire de cette empathie qui s'opère lors de cette unique rencontre et qui prend sens au moment de la retranscription ? Elle devient le levier non pas d'une relation, mais de l'analyse d'une situation ou du discours.

La retranscription, est un moment d'écoute, de réécoute, mais surtout d'inscription. L'inscription presque définitive du discours. Dans le passage d'entretien avec Chafik, il est aussi question de transmission. L'idée qu'il ait reçu les derniers mots prononcés par ses camarades est prégnante dans son histoire. Ce sont leurs derniers mots, qu'il a entendus, et qu'il entend toujours d'ailleurs, qu'il me transmet. Que faire de ce témoignage ? Ces mots, que des personnes décédées il y a 30 ans, se retrouvent entre mes mains. Qu'en faire ? Comment marquer leur importance, et comment éviter qu'ils ne se perdent dans le flot d'information ? Comment rendre justice et honneur aux récits de vie que j'ai recueillis pour qu'ils servent non pas uniquement mon travail, mais aussi les personnes qui en témoignent ?

Je me suis sentie investie d'une responsabilité vis-à-vis de ces personnes que je ne connaissais pas, mais que j'ai fini par « voir » comme Chafik. La responsabilité d'une part de porter leur parole, mais aussi la responsabilité de rester la plus juste possible et au plus près de ce partage d'expérience dans mon analyse pour honorer la parole de Chafik et de ses compagnons. Mais ce n'était pas uniquement ma responsabilité de chercheuse qui a été touchée. Il y a également la responsabilité qui s'est imposée à la femme libanaise que je suis. Wajdi Mouawad, auteur, metteur en scène, homme de théâtre libano-canadien dans un discours prononcé au

théâtre national de la Colline dit de la responsabilité : « C'est un mot immense, que nous le voulions ou non, nous sommes responsables. Responsables toujours de ce dont nous avons hérité et responsable de ce que nous transmettons. [...] Mais si la responsabilité est une obligation, l'engagement est un choix ». Ainsi, au-delà de la responsabilité, les rencontres avec les participants m'ont scellée dans une sorte d'engagement auprès d'eux. Un engagement de porter la parole qu'ils m'ont transmise et de la retransmettre à mon tour, dans mon travail de recherche. Mais ça ne me paraissait pas assez car la recherche académique reste limitée à un public restreint, et j'avais comme une envie que le discours des personnes que j'ai rencontrées atteigne le plus grand nombre.

## **Avant l'analyse, le choix**

Cette question de l'engagement s'est d'autant plus posée lorsque le principe de réalité m'a rattrapée. Arrivée en début de 4<sup>e</sup> année de thèse, j'ai été confrontée à la frustration que tout chercheur connaît, celle de devoir faire des choix. Sous les conseils de mon directeur de thèse, j'ai dû réduire mon corpus. Réduire mon corpus oui, mais comment ? En choisissant de travailler sur une seule des populations que j'ai rencontrée : les Libanais du Liban ou les Libanais en France.

Être face à ce choix m'a été insupportable. Il a été source non seulement d'angoisse, mais de réelle détresse. Un choix qui entre en résonance avec celui que j'assume tant bien que mal depuis que j'ai quitté le Liban. Il m'a fallu repenser à l'émergence du projet de thèse, dont l'idée m'est venue avec mon expérience de la migration. Il m'a fallu également repenser au choix de la méthodologie comparative. Pourquoi avoir décidé de faire une comparaison entre une population migrante et une population non migrante. Entre des Libanais en France et des Libanais vivant au Liban, alors que je pouvais répondre à ma problématique de recherche en rencontrant uniquement des Libanais en France. Peut-être pour chercher à faire le lien entre la Libanaise que j'étais au Liban et celle que je suis en France ? Pour être au plus près du discours que mes parents auraient porté sur le conflit ? Sur l'histoire que j'aurais voulu entendre ? Les Libanais au Liban représentant le passé avec ce qu'il contient de « et si ça s'était passé autrement » alors que

la population en France représentant l'avenir avec ce qu'il comprend d'incertitudes et de craintes sur ce que moi-même je transmettrai.

Alors comment choisir ?

En travaillant uniquement sur la population libanaise en France, je reproduisais ce que je pouvais ressentir chez les personnes déjà rencontrées, à savoir une sorte de mise à distance du Liban. En travaillant sur la population libanaise uniquement, je mettais de côté toute la réflexion émergente de la thèse.

De plus, que faire des témoignages que j'ai récoltés et qui n'apparaîtraient pas dans mon travail ? J'aurai failli dans mon engagement vis-à-vis d'une partie des personnes rencontrées en n'honorant pas le témoignage de chacune d'elles. Je vivais réellement ce choix comme l'abandon de telle ou telle population, de l'abandon de telle ou telle partie de moi. Il m'était alors impossible, ne serait-ce que de parler de ma thèse sans m'effondrer. Comme si les personnes à qui j'en parlais, ne pouvaient pas comprendre ce qui se passait à l'intérieur de moi, et cette incompréhension me plongeait encore plus dans la solitude. Cette solitude entre en collision avec *Seuls*, pièce de théâtre de Wajdi Mouawad où le personnage principal, thésard d'origine libanaise, se retrouve seul face à son travail mais surtout face à un passé qui le hante. Même si dans un premier temps l'identification à ce personnage « m'enfoncé », elle m'arrache dans un deuxième temps à ma solitude, comme si ce partage, me permettait de m'en sortir et de faire un choix.

Au-delà des considérations pratiques, comme par exemple le fait que les entretiens au Liban ont été effectués pour la plupart en arabe, et qu'il fallait les traduire, j'ai finalement opté pour l'analyse des entretiens des Libanais vivant en France. En contrepartie de ce choix, mais également pour me rassurer, je me suis promis de penser les témoignages récoltés au Liban dans un cadre moins académique et surtout plus accessible au Liban, comme par exemple un livre de recueil de témoignages croisés qui serait rédigé en français et en arabe. Mais à chaque jour suffit sa peine, comme on dit.

## **Une analyse... oui mais laquelle ?**

Depuis le début de ce travail de réflexion sur le contre-transfert, les entretiens avec les parents sont au premier plan. En effet, ce sont ces entretiens (que ce soit pendant la rencontre ou pendant l'analyse) qui m'ont le plus bouleversée. D'abord, les récits des parents sont plus effrants, plus forts et contiennent des traces traumatiques qui ont pu m'envahir par moments. Ensuite, les épreuves projectives offrent un cadre avec la cotation et l'interprétation qui me protégeait en quelque sorte. Par ailleurs, le travail avec des adolescents et jeunes adultes, m'est plus familier de par mon poste auprès d'adolescents à l'hôpital Avicenne. Je pouvais ainsi plus facilement m'asseoir sur ma posture de psychologue.

En débutant l'analyse des entretiens parents, je me lançais dans une analyse beaucoup plus profonde, beaucoup plus intime aussi avec des moments de grands bouleversements et de fortes angoisses, de détresse. L'analyse du premier entretien a été très longue, avec des moments de ruptures, où j'avais le sentiment de devoir m'éloigner le plus possible de cet entretien pour ne pas être envahie. La précision avec laquelle je codais l'entretien m'a amenée à me demander si je pourrai un jour terminer ce travail. J'avais l'impression de devoir tout voir, tout sentir et tout rendre. Le travail d'analyse phénoménologique nécessite d'être au plus près du discours des participants, mais je me sentais incapable de l'être, comme si cela était très menaçant pour moi en tant que personne. Comment puis-je me poser la question : en face de quel phénomène sommes-nous, si je n'arrive pas à trouver le phénomène qui se passe en moi ? L'analyse de mon matériel m'a propulsée dans mon analyse, sans laquelle je n'aurais pu mener à bien ce travail.

À la fin de l'analyse du premier entretien, analyse qui aura duré presque deux ans... Je me rends compte que cela ravive mes propres angoisses de séparations, comme si en terminant l'analyse, je mettais fin à la relation que j'ai eue avec ces personnes, que je ne pouvais plus les porter psychiquement. Je sentais que la fin de l'analyse m'obligeait à les oublier, à les mettre de côté. Je fais alors le lien avec mon incapacité à écrire, à mettre sur papier les idées que j'avais concernant la thèse, par crainte de marquer ma pensée et d'en être dessaisie.

La libération de ce premier entretien, m'a amenée au deuxième, et après avoir saisi les enjeux sous-jacents de mes difficultés à finir, l'analyse était plus rapide.

C'est au moment de la rédaction, de la nécessité de mettre en ordre ces pensées, que sont revenues alors des angoisses plus vivaces, des angoisses de mort. Les scènes de guerre, les histoires de vies sauvées, la solitude de la migration, étaient autant de thèmes qui me renvoyaient à ma propre expérience et m'enfermaient dans des pensées morbides. De nouveau envahie par le sentiment de solitude, il me semblait que personne ne pouvait comprendre ce qui se passait en moi. Et cette incompréhension me plongeait dans une solitude encore plus profonde. En écho avec le vécu d'exceptionnalité que décrivent les participants, en lien avec leur incapacité à transmettre leur vécu à des gens qui n'ont pas connu la même chose, je me retrouvais incapable de transmettre ce que je vivais. Cela s'accompagnait de blocages, face à mon ordinateur, me renvoyant à un fort sentiment d'impuissance. « Je ne la terminerai jamais, c'est au-dessus de mes forces ». J'avais l'impression de subir la thèse, subir le sujet, subir l'analyse, comme si je n'étais plus l'actrice. Peut-être était-ce en lien avec le sentiment d'impuissance que les participants (et peut-être moi-même) ont ressenti pendant les conflits, comme quelque chose qui nous tombe dessus, qu'on ne peut maîtriser et qu'il est impossible d'élaborer. La thèse était devenue un corps étranger, que je n'arrive pas à identifier, élaborer et digérer. Je me confondais avec la thèse, elle faisait partie de moi. Je ne me souvenais plus de la dernière fois où je m'étais présentée à quelqu'un (dans n'importe quel cadre), sans la mentionner. « C'est ton bébé », me répondait-on. Et je pensais : « Ce n'est pas mon bébé, c'est Moi bébé, que j'essaie d'approcher, comprendre et réparer ». Et pour m'en occuper il me fallait de l'aide.

J'ai ainsi multiplié les participations à des séminaires, je répandais mon sujet de thèse comme pour le sortir et m'en débarrasser. J'ai également demandé le soutien de mes amis pour écrire. Être dans la pièce en travaillant avec quelqu'un me rassurait. Cela m'a permis de me dégager de mes angoisses petit à petit et d'entamer ainsi la rédaction. Une rédaction frénétique, comme si tout pouvait désormais être à l'extérieur, après six ans de digestion.

## Une thèse entre-deux

Dans ce travail de rédaction, le passage du « Nous » (du chercheur) au « Je » était un vrai questionnement. Je passais de l'un à l'autre et c'est au moment des relectures que je m'en rendais compte. Mon positionnement était difficile à cerner : à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la recherche. Qui parle ? De qui ? La chercheuse ou la migrante, la Française ou la Libanaise, la psychologue ou la femme ? Ce positionnement d'entre-deux est également à lier au vécu de la migration qui est en perpétuel mouvement. Moi qui avais l'impression de pouvoir concilier mes deux appartenances, je me retrouvais encore une fois face à mes questionnements personnels.

L'entre-deux ne se situe pas uniquement à ce niveau-là. Au Liban, je fais partie d'une génération d'entre-deux : celle qui n'a pas assez connu la guerre pour en parler, mais qui la porte en elle. Une génération qui « sait » qu'il s'est passé quelque chose, mais qui ne peut s'en souvenir. Une génération qui ne peut pas dire qu'elle en a souffert puisqu'elle était « protégée ». Une génération absente de ma thèse. « Toi tu es née en quelle année ? » me demandent les participants pour savoir combien leur discours m'est familier ou pas... Une sorte de recherche de connivence, pour se permettre de parler de la guerre, suivie d'une mise à distance et d'une minimisation « tu étais trop petite, sûrement... Tu ne peux pas t'en souvenir ». Je suis d'une génération qui porte la culpabilité de ne pas l'avoir vécue. D'ailleurs, je ne me vis pas comme une enfant de la guerre, et je m'en sens aussi coupable. Ce travail de recherche serait peut-être un moyen de réparer cette culpabilité d'avoir vu, vécu mais pas assez, les conflits. Ce vécu de culpabilité peut être en miroir de celles des personnes que j'ai rencontrées en France, qui sont parties du Liban pendant la guerre, laissant derrière elles des parents, des amis en danger.

Dans ces questionnements sur mon âge, se jouait également une amorce d'échange. En effet, j'ai connu un Liban que la plupart avait quitté. Cette question était accompagnée de « je ne sais pas comment c'était après », « je ne sais pas si c'est toujours comme ça maintenant ». Ils montraient leur envie d'en savoir plus sur le Liban depuis qu'ils l'ont quitté (comment on y vit, comment on s'en sort, est-ce qu'on y souffre ?) et moi je voulais en savoir plus sur le Liban que je n'ai pas connu.

Si je partage dans ce travail toutes ces questions, c'est qu'elles ont été très vives (et le sont toujours) non seulement en lien avec mon avancement dans la thèse, mais aussi et surtout parce que les récits d'expérience de guerre qui datent d'il y a trente ans, entrent tristement en résonance avec la violence de l'actualité, que ce soit au Liban, en France, ou ailleurs... Le cadre de sécurité que je m'étais construit en France a été en quelque sorte ébranlé mettant souvent à mal la prise de recul, mais rendant la problématique plus actuelle, plus pressante. À l'image du traumatisme de guerre qui représente un vécu collectif mais qui entre en collision avec l'individuel, mon positionnement contre-transférentiel est à la jonction d'enjeux collectifs et individuels. L'histoire personnelle est nécessairement marquée par celle d'une famille, d'une communauté, et d'un pays et les mouvements qui s'opèrent sont fonctions de toutes ces composantes.

Ce travail s'inscrit-il finalement dans une volonté de me construire une histoire collective tissée à partir des discours des personnes que j'ai rencontrées pour m'éloigner ou me protéger d'une histoire personnelle et familiale dans laquelle subsiste encore des points aveugles ?

# CONCLUSION

---

« Jeanne, Simon,  
« Pourquoi ne pas vous avoir parlé ?  
« Il y a des vérités qui ne peuvent être révélées qu'à la  
« condition d'être découvertes.  
« Vous avez ouvert l'enveloppe, vous avez brisé le silence  
« Gravez mon nom sur la pierre  
« Et posez la pierre sur ma tombe.  
« Votre mère. »

« Jeanne, fais-moi encore entendre son silence.  
Jeanne et Simon écoutent le silence de leur mère.  
Pluie torrentielle. »

Wajdi Mouawad, *Icendies*

La double méthodologie qui a fondé notre travail, nous a amenés à aborder la question de la transmission, d'une part telle qu'elle est vécue par les parents, et d'autre part telle qu'elle est vécue par les enfants. C'est en lien avec ce positionnement double que nous avons construit la thèse en présentant d'une part les résultats de l'analyse des entretiens parents, et d'autre part l'analyse des épreuves projectives des enfants.

Les parents se sont saisis de l'entretien de recherche pour raconter une histoire qu'ils ont du mal à déposer dans un autre espace. Cela nous a donné accès à de riches récits, détaillés, autour de leur vécu de guerre, qui vont au-delà de la question de la transmission. L'entretien devient une occasion de se raconter.

La guerre apparaît comme un contexte dans lequel un individu se construit de manière singulière. Confronté à l'insécurité, tout le temps, et à la mort, parfois, les participants évoquent une nécessaire adaptation et la mise en place de défenses spécifiques pour modifier leur mode de vie. Que ce soit la généralisation du vécu, ou sa banalisation, des aménagements psychiques permettent de grandir avec la guerre. Certains facteurs font office de protection dans ce cadre de violence, comme notamment la mise en action (voire la prise de risques), l'étayage de l'entourage, l'insouciance juvénile, l'appartenance à un groupe, la foi... La notion de danger est altérée et le seuil de tolérance à la violence modifié. La fragilité de la vie s'en trouve davantage reconnue dans un contexte où la menace de mort est quasi constante. La mort est abordée en négatif, si nous pouvons l'exprimer ainsi, c'est-à-dire qu'elle l'est par le fait d'y avoir échappé. Les expériences de « vie sauvée », sont au premier plan, et les participants peuvent se vivre comme des rescapés. Dans les souvenirs, reviennent des images en lien avec la mort, celle de l'autre, avec des descriptions de cadavres. C'est en général à ce moment-là du récit qu'apparaissent des marques ou des traces traumatiques, notamment dans le discours. La sensorialité (les bruits, la force des images), l'émergence de la langue maternelle, les descriptions très détaillées des scènes avec une mise en dialogue, marquent la narration des souvenirs de guerre. Malgré les défenses mises en place, certains événements sont restés à vif.

Dans un contexte de conflits armés longs, une adaptation à l'insécurité est possible lorsque l'entourage est suffisamment étayant. Cependant, la confrontation à la mort porte en elle un potentiel traumatique, malgré les tentatives de mise à l'écart des images qui y sont associées.

Face à cette violence et à la rupture de tout espoir, la migration apparaît comme un choix personnel de protection. Elle est cependant vécue comme imposée par la situation. Apparaît ainsi une rancœur envers les Libanais qui sont en quelque sorte responsables de la migration, et qui n'ont pas pu empêcher la recrudescence de violence. C'est en fait à cause de l'autre, que le départ est devenu inéluctable. Effectué dans l'urgence, le voyage est peu préparé et le choix du pays d'accueil est fortuit. La France est considérée comme un pays certes accueillant, mais non désiré. La solitude à l'arrivée, ainsi que l'écart manifeste entre un pays rêvé et un pays réel, ne permet pas une installation sereine. Si la migration protège concrètement de l'insécurité, la violence y est transportée, avec des images traumatiques qui peuvent revenir dans l'après-coup. Vestige de la guerre, « la vie au jour le jour » est reproduite même dans le projet migratoire ; les participants se sont laissés porter au fur et à mesure, pour finir par s'installer en France. Cela nécessite encore des réaménagements, une adaptation à un nouveau pays qui comporte d'autres règles, un autre mode de vie. L'appropriation de ces nouvelles habitudes, crée un sentiment d'éloignement de la culture d'origine, avec le sentiment d'être partagé entre deux pays, malgré une nostalgie sous-jacente de la vie au Liban. Dans ces mouvements, il y a un besoin de recréer, dans le pays d'accueil, un cadre qui rappelle l'objet perdu. Il s'agit d'un réel aller-retour entre deux cultures, deux pays, qui s'opère au quotidien. Si le pays d'origine est présent dans la vie de tous les jours (la cuisine, les discussions...), il l'est par son aspect idéalisé. En effet, les voyages au Liban sont soit impossibles, soit source de contraintes et d'angoisses, soit attendus et magnifiés.

Le vécu de guerre, ainsi que le vécu migratoire apparaissent dans la recherche comme des nœuds dans l'histoire familiale : ils ont été très rarement abordés dans la sphère intime. L'entretien de recherche semble être une occasion de parler de son histoire, et de la transmettre le cas échéant au conjoint. Dans un désir de tourner la page, acté par la migration, cette histoire ne peut être rendue disponible et racontée. Cet évitement de la transmission est expliqué, par le manque d'occasions, l'âge précoce des enfants et la volonté de les protéger de la violence de ces souvenirs. Dans la perspective d'une posture proactive de la part de la deuxième génération, la transmission est retardée autant que possible, comme dans l'attente d'un bon moment. Certains facteurs favorisent l'évocation du vécu de guerre, à savoir la présence d'un tiers, les voyages au Liban et la visite de lieux symboliques dans l'histoire du parent. Nous avons pu mettre en avant

l'insistance sur les valeurs culturelles dans l'éducation des enfants. Elles deviennent des enveloppes protectrices qui assurent l'intégrité du sujet dans sa double identité.

Si la transmission consciente du vécu de guerre est empêchée, certains éléments bruts peuvent être transmis notamment avec une angoisse de séparation massive de la part des parents. Ils décrivent une conscience accrue de la fragilité de la vie, en lien avec l'insécurité de la guerre, qui guide leur parentalité.

Face à des parents qui ont du mal à évoquer leur histoire, les enfants semblent à la recherche d'images qui peuvent combler les manques dans le récit. Le silence s'installe dans un désir de protection de la part des enfants par respect des défenses parentales, mais aussi de la part des parents pour ne pas « contaminer » leurs enfants. « [Les] descendants, à l'écoute des récits ou des silences parentaux, ou encore des violences relationnelles au quotidien ne peuvent, dans l'enfance, ni vraiment les appréhender ni les assigner à un quelconque motif compréhensible mais ils s'imprègnent affectivement de cette détresse familiale dont ils connaîtront la cause réelle bien plus tard dans les livres, s'ils en ont le temps matériel et psychique » (J. Altounian, 2005).

Les interactions précoces, et par la suite les relations d'objets, peuvent être affectées par un vécu parental passé dans un contexte de violence. Les épreuves projectives montrent chez les enfants des identifications prudentes, voire ambivalentes aux imagos parentales et aux premiers objets d'amour. Ils révèlent également une perception de la relation qui paraît menaçante. Par ailleurs, la situation projective suscite une mobilisation de défenses accrue, notamment en lien avec le contrôle. Mais par moment, ces défenses semblent mises à mal, dévoilant un défaut de pare-excitation. En écho avec l'angoisse de séparation évoquée par les parents dans les entretiens, l'analyse des épreuves projectives révèle une problématique de séparation/individuation. Si celle-ci est en lien avec le processus adolescent, elle rappelle la description que font les parents des premières séparations. Nous pouvons également faire le lien ici avec les angoisses d'abandon et la perte d'objet mise en avant dans les projectifs. Ressort également la thématique de la mort chez certains participants de la deuxième génération.

Ce que nous relevons surtout, ce sont des résonnances entre le discours parental et certaines réponses dans les épreuves projectives, notamment à certaines planches du TAT. La guerre et la migration, apparaissent dans les histoires, comme en écho avec un récit parental latent. Que ce soit dans la forme, avec des formulations très proches de celles des parents, ou le fond, avec des angoisses qui répondent à celles apparues dans les entretiens parents, comme en écho. Ainsi, malgré la lutte pour empêcher la transmission sous couvert de protection, des éléments de l'histoire sont véhiculés. Ils peuvent réapparaître dans les épreuves projectives qui favorisent leur émergence.

Pour ancrer leur filiation à travers l'accès à une histoire familiale, les enfants sont en quête de mots pour se raconter.

Si cette recherche porte sur la transmission, elle la porte surtout en elle. Tout au long du travail, la volonté de mettre en mots les récits des participants, de les écrire et de les raconter, était une préoccupation majeure du travail. L'enjeu dépassait parfois le simple exercice académique, pour étayer une transmission difficile.

Même si notre travail se centre sur la guerre civile du Liban, il met en lumière l'importance de porter un intérêt particulier aux populations civiles dans des contextes de longs conflits armés. Une histoire inaccessible de par la violence des souvenirs, ne peut être transmise. Au moment de l'accès à la parentalité, offrir un espace permettant de déposer les histoires effractantes, peut permettre un accès à celles-ci. Les parents sont dans des questionnements permanents autour de la manière dont ils peuvent se raconter à leurs enfants. Un espace contenant peut également être adéquat pour déposer ces questionnements.

Aujourd'hui, face à des conflits armés récurrents amenant à des mouvements migratoires, ces considérations devraient être au centre des préoccupations en France mais aussi dans les autres pays d'accueil en Europe. Dans le contexte politique actuel, comment favoriser un accueil digne aux réfugiés qui les encouragerait à évoquer leur histoire pour permettre à leurs enfants de se construire dans le pays d'accueil tout en gardant contact avec leur culture ?

# BIBLIOGRAPHIE

---

- « L'enfant renia son père et sa mère  
« Il ne tient pas d'eux grande ressemblance  
« Qu'a-t-elle la maison à se scinder  
« en deux au fond de nous  
« Et la mer à couler entre l'ancien et le nouveau  
« Un cri, une rupture de matrices,  
« Une déchirure de veines,  
« Comment resterons-nous sous un même toit  
« Et des mers entre nous... une muraille...  
« Un désert de cendres froides  
« Et du gel »
- « أَنْكَرَ الطُّفْلُ أَبَاهُ وَأُمَّهُ  
« لَيْسَ فِيهِ مِنْهُمَا شِبْهُ بَعِيدٍ  
« مَا لَهُ يَنْسُقُ فِينَا الْبَيْتُ بَيْنَيْنِ  
« وَيَجْرِي الْبَحْرُ مَا بَيْنَ جَدِيدٍ وَعَتِيقٍ  
« صرخة تقطيع أرحامٍ  
« وتمزيق عروقٍ  
« كَيْفَ نَبْقِي تَحْتَ سَقْفٍ وَاحِدٍ  
« وبحارٍ بيننا.. سورٌ ..  
« وصحراء رمادٍ باردٍ  
« وجليدٍ » .

Khalil Hawi, *Le Pont*, الجسر

- Abou, S. (2002). *L'identité culturelle, suivi de Cultures et droits de l'homme*. Beyrouth : Perrin Presses de l'Université Saint-Joseph.
- Abraham, K. (1919). Contribution sur les névroses de guerre, in. *Sur les névroses de guerre* (S. Freud, S. Ferenczi, K. Abraham). Paris : Petite Bibliothèque Payot – Psychanalyse, 2010.
- Abraham, N., et Torok, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Paris : Flammarion.
- Aïn, J. (2003). *Transmissions: Liens et filiations, secrets et répétitions*. Toulouse, France: ERES.
- Altounian, J. (2000). *La survivance – Traduire le trauma collectif*. Paris : Dunod.
- Altounian, J. (2005). Événements traumatiques et transmission psychique: La survivance. Traduire le trauma collectif. *Dialogue*, 168(2), 55-68.
- Altounian, J. (2005). *L'intraduisible – Deuil, mémoire, transmission*. Paris : Dunod.
- Assoun, P. (2016). Pulsion de destruction et mort en acte. Clinique du sujet en guerre. *La clinique lacanienne*, 27(1), 85-110.
- Aulagnier, P. (2015). Se construire un passé: Exposé théorique. *Adolescence*, t.33 4(4), 713-740.
- André, C. (2015). *1915-2015: Un siècle de tragédies et de traumas au Moyen-Orient*, Paris : L'Harmattan, Bibliothèque de l'iReMMO.
- Anthony, J., Chilland, C., et Koupernik, C.. (1972) *L'Enfant dans sa famille : L'Enfant vulnérable*. Paris : PUF, 1982.
- Antoine, P., et Smith, J.A. (2017). Saisir l'expérience : présentation de l'analyse phénoménologique interprétative comme méthodologie qualitative en psychologie. *Psychologie Française*. 62. 373-395
- Armstrong, J., (2002). Deciphering the broken narrative of trauma: Signs of traumatic dissociation on the Rorschach. *Rorschachiana*. 25(1), 11-27.
- Armstrong, J.G., et Lowenstein, R.J. (1990). Characteristics of patients with multiple personality and dissociative disorders on psychological testing. *Journal of Nervous and Mental Disease*. 178(7):448-54.
- Arnon, Z., Maoz, G., Gazit, T., et Klein, E. (2010). Rorschach Indicators of PTSD - A Retrospective Study. *Rorschachiana*, (32), 5-26.

- Ayouch, T. (2002). Adnan Houbballah : de l'exil d'un psychanalyste à une psychanalyse de l'exil. *Topique*, 80(3), 81-88.
- Baubet, T., et Moro, M.-R. (2003). *Psychiatrie et migrations*. Paris : Masson.
- Baubet, T., et Moro, M.-R. (2003). Cultures et soins du trauma psychique en situation humanitaire, in. *Soigner malgré tout*. Paris : La Pensée sauvage.
- Baubet, T., Le Roch, K., Bitar, D., Moro, M.R. (2003). *Soigner malgré tout. Vol. 1 : Trauma, cultures et soins*. Grenoble : La Pensée sauvage.
- Baubet, T., Lachal, C., Ouss-Ryngaert, L., Moro, M.-R. (2006). *Bébés et traumas*. France
- Baubet T. et al. (2004). Traumas psychiques chez les demandeurs d'asile en France : des spécificités cliniques et thérapeutiques. *Journal International de Victimologie* 2(2).
- Baussant, M., (2006). La mémoire, l'histoire, l'oubli de Paul Ricœur ou la notion de « juste mémoire », in. *Du vrai au juste. La mémoire, l'histoire et l'oubli*. Québec : Les Presses de l'université Laval
- Benhamou, M. (2012). Considérations générales sur l'inscription traumatique dans la psyché. *Perspectives Psy*, 51(1), 22-41.
- Berant, E., (2002). Transgenerational transmission of trauma in children of Holocaust Survivors: a case study. *Rorschachiana*.
- Bion, W. (1957). Différenciation des personnalités psychotique et non psychotique, in. *Réflexion faite*. Paris : PUF, 1983, 51-73.
- Bokanowski, T. (2002). Traumatisme, traumatique, trauma. *Revue Française de Psychanalyse*, 66(3), 745-757.
- Botella, C., et S. (1988). Trauma et topique. *Revue française de psychanalyse*, (6).
- Bouche-Florin, L., Skandrani, S.M., et Moro, M.-R. (2007). La construction identitaire chez l'adolescent de parents migrants. Analyse croisée du processus identitaire, in. *Santé Mentale au Québec*, XXXII(1), 213-227.
- Bourgois, M.L., (2008). La nostalgie : psychopathologie de l'exil et du paradis perdu, *Annales Médico-Psychologiques*. 166, 447-452.

- Boursier, J.-Y. (2012). Guerre, traumatisme et récit. *Cliniques méditerranéennes* 2012/2, 219-228.
- Brelet-Foulard, F., et Chabert, C., (sous la direction de). (2002). *Nouveau Manuel du TAT. Approche psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Brier, J., et Spinazzola, J. (2005). Phenomenology and psychological assessment of complex Post-traumatic states. *Journal of traumatic stress*, 18(5), 401-412.
- Camilleri, C., Visonneau, G. (1996). *Psychologie et culture : concepts et méthodes*. Paris : Armand Colin.
- Cerney, M. (1990). The Rorschach and Traumatic Loss: Can the presence of traumatic loss be detected in the Rorschach? *Journal of Personality Assessment*.
- Ciccone, A. (2012). *La transmission psychique inconsciente – Identification projective et fantasme de transmission*. Paris : Dunod.
- Chabert, C. (1998). *La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*. Paris : Dunod.
- Chabert, C. (1998). *Psychanalyse et méthodes projectives*. Paris : Dunod, collection Les Topos.
- Chabert, C. (2007). Les théories freudiennes de la séduction et leurs rapports avec le traumatisme, in. *Transformer la violence* (sous la direction de F. Marty). Paris : In Press, 23-38.
- Chahraoui, K. (2014). *15 cas cliniques en psychopathologie du traumatisme*, Paris : Dunod.
- Choron-Baix, C. (2002). Une mémoire d'exil à l'épreuve du retour. *Sciences humaines*, hors-série, (36), 75-84.
- Chouvier, B., et Roussillon, R. (2004). *La réalité psychique – Psychanalyse et trauma*. Paris : Dunod, collection Inconscient et Culture.
- Coen, A. (2003). Le traumatisme cumulatif. *Figures de la psychanalyse*, 1(8), 73-81.
- Couchard, F. (1999). *Psychologie clinique interculturelle*. Paris : Dunod.
- Crocq, L. (1999). *Les traumatismes psychiques de guerre*. Paris : Odile Jacob.
- Cramer, B., et Palacio-Espasa, F. (1993). *La pratique des psychothérapies mères-bébés : études techniques et cliniques*. Paris : PUF, collection Fil Rouge.
- Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.

- Damiani, C., et Lebigot, F. (sous la direction de). (2011). *Les mots du trauma*. Savigny-Sur-Orge : Philippe Duval.
- Darchis, E. (2010). Violence périnatale dans la parentalité confuse. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (55), 69-78.
- Daure, I. (2011). Transmettre pour une migration réussie, in. *Transmission familiale et interculturelle : ruptures, aménagements, créations* (Z. Guerraoui, et O. Reveyrand-Coulon). Paris : In Press.
- Dayan, M. (1995). Trauma et devenir psychique. Paris : PUF.
- De Mijola, A. (2002). *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris : Calmann-Lévy.
- Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode*. Paris : Flammarion, collection Champs Essais, Paris, 2012.
- Devereux, G. (1970). *Essais d'anthropologie générale*. Paris : Gallimard, 1977.
- Di, C., et Moro, M.-R. (2008). Conflit des cultures dans la constitution de soi : L'apport de l'approche ethnopsychiatrique. *Informations sociales*, 145(1), 16-24.
- Di, C. (2013). Rudesse et richesse de la migration. *VST - Vie sociale et traitements*, 120(4), 52-58.
- Diatkine, R. (1982). L'après-coup du traumatisme, in. *Quinze études psychanalytiques sur le temps. Traumatisme et après-coup* (Guillaumin J. et al.). Toulouse : Privat.
- Dollander, M., et De Tychev, C. (2002). Deuil compliqué et fonctionnement intrapsychique : approche clinique et projective. *Psychologie clinique et projective*, 2002/1(8), 241-264.
- Douville, O., et Galap, J. (1999). Santé mentale des migrants et des réfugiés en France, in. *Encyclopédie médico-chirurgicale*, 37-8880-A-10. Paris : Elsevier.
- Fanon, F. (1961). *Les damnés de la terre*. Paris : La découverte/Poche, collection Essais, 2002.
- Fassin, D., Rechtman R. (2007). *L'empire du traumatisme : enquête sur la condition de victime*. Paris : Flammarion. 2011.

- Feldman, M., Dozio, E., El-Husseini, M., Drain, É., Radjack, R., et Moro, M.-R. (2015). Des « résidus radioactifs » au cœur d'une dyade mère-bébé ou la transmission du trauma d'une mère à son bébé. *L'Autre*, 16(2), 140-149.
- Feldman, M. (2013). Attaques cumulées des liens de filiation et d'affiliation : quel devenir pour l'enfant ? *Cliniques méditerranéennes*, 88(2), 251-266
- Ferenczi, S. (1927-1933). *Le traumatisme*. Paris : Payot, collection Petite Bibliothèque Payot, 2006.
- Ferenczi, S. (1939). Réflexions sur le traumatisme, in *Psychanalyse 4*. (Traduction française par l'équipe du Coq-Héron). Paris : PUF, 1969.
- Freud, A. (1965). Le traumatisme psychique, in : *L'enfant dans la psychanalyse* (Freud A.). Paris : Gallimard, 1976.
- Freud, S. (1913). *Totem et tabou*. (trad. Jankelevich). Paris : Payot, 1965.
- Freud, S. (1914). Pour introduire le narcissisme, in. *La vie sexuelle*. Paris : PUF.
- Freud, S. (1914). Remémoration, répétition, et élaboration, in *La technique psychanalytique*. Paris : PUF, collection Quadrige Grands textes, 2007.
- Freud, S. (1918). Le tabou de la virginité, *Revue Française de psychanalyse*, 6(1), 1933.
- Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir, in *Œuvres complètes de Freud/Psychanalyse*, XV. Paris : PUF, 1996.
- Freud, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris : PUF, 2011.
- Freud, S., Ferenczi, S., et Abraham K. (1918-1920). *Sur les névroses de guerre*. Paris : Payot, collection Petite Bibliothèque Payot, 2010.
- Flowers, P., Smith, J.A., Sheeran, P., et Beail, N. (1998). "Coming out" and sexual debut: Understanding the social context of HIV risk-related behaviour. *Journal of Community and Applied Social Psychology*, (8), 409–421.
- Gacono, C., et Evans., B. (2008). Rorschach Assessment of Psychological Trauma, in. *The Handbook of Forensic Rorschach Assessment*. Abingdon-on-Thames : Taylor & Francis.
- Gambini, I. (2005). Le négatif dans la transmission familiale, in. *Le Divan familial*, (14), 99-110.

- Gannagé, M. (1999). *L'enfant, les parents et la guerre-Une étude clinique au Liban*. Paris : ESF.
- Gelin, Z., et al. (2015). Comment donnons-nous sens à notre vécu d'événements significatifs de vie ? Illustration de la méthode IPA appliquée à l'analyse des processus de changement dans le cadre d'une thérapie multifamiliale, *Thérapie Familiale*, 2015/1, (36), 133-147.
- George, L. (déc. 2016-janvier 2017). Quinze années de guerre civile, *Une histoire du Liban, Historia*, hors-série, 80-84.
- Gibello, B. (1988). Contenants de pensée, contenants culturels in. *Troubles du langage et de la filiation chez le Maghrébin de la deuxième génération*, A. Yahyaoui, France : La Pensée sauvage, 81-87.
- Golse, B. (2001). Attachement et psychanalyse : ce que Serge Lebovici nous a transmis à propos de la transmission, *Spirale* 2001/1 (17), Erès, 83-86.
- Golse, B. (2017). Filiation, narrativité et interactions précoces. *Spirale*, 84(4), 77-86.
- Grinberg, L., et Grinberg, R. (1986). *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*. Lyon : Césura.
- Guerraoui, Z., et Reveyrand-Coulon, O. (2011). *Transmission familiale et interculturelle : ruptures, aménagements, créations*. Paris : In Press.
- Gueutcherian, Y. (2015). *Dans les sillons du traumatisme*. Saarbrücken : Vie.
- Holaday, M., Armsworth, M., Swank, P., et Vincent, K.R. (1992). Rorschach responding in Traumatized Children and Adolescents. *Journal of traumatic stress*. (5)1, pp 119–129
- Houbballah, A. (1996). *Le virus de la violence – La guerre civile est en chacun de nous*. Paris : Albin Michel.
- Houzel, D. (2010). *La transmission psychique – Parents et enfants*. Paris : Odile Jacob.
- Houzel, D. (1999). *Les enjeux de la parentalité*. Toulouse : Érès, 2017.
- Hunsley, J., et Bailey, J. M. (2001). Whither the Rorschach? An analysis of the evidence. *Psychological Assessment*, 13(4), 472-485.
- Janin, C. (2005). Au cœur de la théorie psychanalytique : le traumatisme, *Revue Française de psychanalyse, Le traumatisme psychique*. 1988/11. 52(6). Paris : Presses Universitaires de France.

- Kaës, R. et Faimberg, H., Enriquez, M., Baranes, J.-J. (1973). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris : Dunod, 2003.
- Kaës, R., Missenard, A., et al. (1979). *Crise, Ruptures et dépassement*. Paris : Dunod.
- Kaës, R., (1989). Préface de *Violence d'État et psychanalyse*, Paris : Dunod.
- Kamphuis, J.H., Tuin, N., Timmemans, M., Punamäki, R.-L. (2008). Extending the Rorschach Trauma content and Agression Indexes to Dream Narratives of Children Exposed to Enduring Violence: An exploratory Study, *Journal of Personality Assessment*. 90(6) : 578-84.
- Kattar, A. (2011). Adolescents vivants au Liban: un processus identitaire en construction sous l'emprise d'une double-menace, *Adolescence*, 2011/4 (78), 849-861.
- Krouch, T., Harf, A., et Moro, M.-R. (2012). Adoption internationale et parcours des parents. Analyse des marques traumatiques, *La psychiatrie de l'enfant*, 55(1), 293-314.
- LaCapra, D. (2001). *Writing History, Writing Trauma*. Baltimore: The University of John Hopkins Press.
- Lachal, C. (2006). *Le partage du traumatisme. Contre transfert avec les patients traumatisés*. France : La Pensée Sauvage.
- Lacouture, J., Tueni, G., et Houry, G. (2002). *Un siècle pour rien – Le Moyen-Orient arabe de l'empire ottoman à l'empire américain*. Paris : Albin Michel et Dar An-Nahar.
- Lambotte, M.C. (2007). La mélancolie, études cliniques, *Économica-Anthropos*.
- Laplanche, J., et Pontalis, J.B. (1967). *Le vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF, Quadrige.
- Lebigot, F. (2011). *Le traumatisme psychique*. Bruxelles : Fabert, collection Temps d'arrêt Lectures.
- Lebigot, F. (2011). La névrose traumatique, in. *Les mots du trauma*. Savigny-sur-Orge : Philippe Duval.
- Lebovici, S. (1995). Surmoi II, les développements postfreudiens, *Monographies de la Revue française de psychanalyse*, Paris : Presses Universitaires de France
- Lebovici, S. (1998). L'arbre de vie, in. *L'arbre de vie. Éléments de la psychopathologie du bébé* (ouvrage collectif). Toulouse : érès, p. 107-130.

- Levin, P., et Reis, B. (1996). The use of the Rorschach in assessing trauma in. *Psychological Trauma and PTSD: A Handbook for Practitioners* (Wilson, J., Keane, T.). New York : Guilford Press.
- Luxemberg, T., et Levin, P. (2004). The role of the Rorschach in the assessment and treatment of PTSD, in. *Assessing psychological trauma and PTSD*, 2e édition. New York : Guilford Ppress.
- Matha, C. (2010). Figures traumatiques de la séparation à l'adolescence : de la répétition à l'élaboration, *Psychologie clinique et projective*, 16(1), 103-144.
- Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.
- Mermier, F., et Varin, C. (2010). *Mémoires de guerres au Liban*. Paris : Actes Sud.
- Mestre, C. (2015). Parentalité, migration et exil, comment prendre soin des parents ? *Spirale*, 73(1), 206-216.
- Minkowska, F. en collaboration avec Dr. Fusswerk (1947). Le test de Rorschach chez les enfants juifs victimes des lois raciales, in. *À la recherche du monde des formes*. Paris : Bibliothèque neuro-psychiatrique de langue française.
- Moro, M.-R. (2001). *Parents en exil : psychopathologie et migration*. Paris : PUF.
- Moro, M.-R. (2002). Après la guerre. Penser et agir. Kaboul, *Études sur la mort 2003*, (123), 21-34.
- Moro, M.-R. (2003). Parents-enfants en situation migratoire : une nouvelle clinique des métissages, in. *Psychiatrie et migrations* (Baubet, T., et Moro, M.R.), Masson (rapport de psychiatrie).
- Moro, M.-R. (2012). Trauma et cultures : de l'intime au collectif, in. *Manuel des psychotraumatismes – Cliniques et recherches contemporaines*. France : La Pensée sauvage, Collection Manuels.
- Moro, M.-R. (2017). Être et faire : se construire parents et enfants dans la migration. *Le Coq-héron*, 230(3), 87-96.
- Moro, M.-R., De La Noë, Q., et Mouchenik, Y. (2004). *Manuel de psychiatrie transculturelle*. France : La Pensée sauvage.

- Mouchnik, Y. (2012). *Manuel des psychotraumatismes – Cliniques et recherches contemporaines*. Paris : La Pensée sauvage, collection Manuels.
- Moussaoui, D., et Ferrey, G. (1985). *Psychopathologie des migrants*. Paris : PUF.
- Mousset S., (2011). L'enfant et l'adolescent dans la famille migrante : transmissions et enjeux psychiques, in. *Transmission familiale et interculturelle : ruptures, aménagements, créations* (Guerraoui, Z., et Reveyrand-Coulon, O.). Paris : In Press.
- Mukamerera, J., Lacourse, F., et Y. Courtier. (2006). Des avancées en analyses qualitatives : pour une transparence et une systématisation des pratiques, *Recherches Qualitatives*, 26/1.
- Nachin, C. (1993). *Les fantômes de l'âme à propos des héritages psychiques*. Paris : L'Harmattan.
- Nachin, C., (2001). Unité duelle, cryptes et fantômes, in. *La psychanalyse avec Nicolas Abraham et Maria Torok*. Toulouse : Érès.
- Nachin, C. (1979), Le souvenir de l'objet perdu, *Revue Française de Psychanalyse*, 43(4), 741-744, Paris.
- Opaas, M. et Hartmann, E. (2013). Rorschach Assessment of Traumatized Refugees: An exploratory Factor Analysis, *Journal of Personality Assessment*, 95(5):457-70.
- Ouss-Ryngaert, L., (2006). Transmissions des traumatismes de la mere au bébé, in. *Bébés et traumas*. (Baubet, T., Lachal, C., Ouss-Ryngaert, L., Moro, M.-R.). France : La Pensée Sauvage.
- Paillé, P., et Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris : Armand Colin.
- Payan, S. (2010). Du déplacement au sentiment d'exil, *Recherches en psychanalyse*, 9(1), 171-182.
- Peller, L.E. (1954). Libidinal Phases, Ego Development, and Play, *The Psychoanalytic Study of the Child*, 9(1), 178-198.
- Rauch de Traubenberg, N. (1970). *La pratique du Rorschach*. Paris : PUF, collection Le psychologue, 4<sup>e</sup> édition, 1981.

- Reca, M. (2015). Psychotraumatismes du migrant : la confusion des réalités, *L'information psychiatrique*, 91(2), 97-105.
- Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Éditions du Seuil.
- Roisin J., (2011). Groupes de parole. in. *Les mots du trauma : vocabulaire de psychotraumatologie*. Lebigot F., Damiani C. Savigny-sur-Orge : Éditions Philippe Duval, p117-119.
- Romano, H., Baubet, T., Rezzoug, D., Giraud, F. et Moro, M.-R. (2007). Le miroir pétrifié: Destins du traumatisme psychique dans les familles confrontées à la guerre du Liban. *L'Autre*, 8(3), 119-135.
- Romelaer, P. (2005). L'entretien de recherche, in. *Management des ressources humaines – Méthodes de recherche en sciences humaines et sociales* (P. Roussel et F. Wacheux-Dir.). Bruxelles : De Boeck, collection Méthodes et recherches.
- Rouchy, J.C. (2001). *La psychanalyse avec Nicolas Abraham et Maria Torok*. Toulouse : Érès.
- Rousseau, C., Drapeau, A., et al. (2003). The complexity of trauma response: a four year follow-up of adolescents Cambodian refugees. *Child abuse and neglect*. 27, 1277-90
- Sawaya, M., Louët, E., et Baubet, T. (2018). Transmission intergénérationnelle et transgénérationnelle du vécu de guerre chez des Libanais migrants : apports des épreuves projectives, *Psychologie clinique et projective*, 24(1), 83-104.
- Sloan, P., Arsenault, L.A., et Hilsenroth M. (2002). Use of the Rorschach in the Assessment of War-Related Stress in Military Personnel, *Rorschachiana*.
- Sloan, P., Arsenault, L.A., Hilsenroth, M., Handler, L. et Harvill L. (1996). Rorschach measures of posttraumatic stress in Persian Gulf War Veterans: a three years follow-up study, *Journal of Personality Assessment*.
- Smelser, N., (2001). Psychological Trauma and Cultural Trauma, in. *Cultural Trauma and Collective Identity* (Alexander, J. et al.). Berkeley: University of California Press.
- Smith, J.A, et Osborn, M. (2008). Interpretative phenomenological analysis, in *Qualitative Psychology: A practical Guide to Methods* (2nd edn- J.A Smith (Ed.)). London: Sage.
- Stern, D. (1985). *Le monde interpersonnel du nourrisson*. Paris : Presses Universitaires de France.

Tarazi-Sahab, L., El Hussein, M. et Moro, M.-R. (2016). L'accueil de patients traumatisés : la langue maternelle, un levier thérapeutique médiatisant ? *Cliniques*, 11(1), 72-88.

Tisseron, S. (1996). *Secrets de famille, mode d'emploi*. Paris : Ramsay.

Tisseron, S. (1995). *Le psychisme à l'épreuve des générations. Cliniques du fantôme*. Paris : Dunod.

Tomasella, S. (2011). *La traversée des tempêtes – Renaître après un traumatisme*. Paris : Eyrolles.

Touhami, F., Mansouri, M., Rousseau, C. & Moro, M. (2017). De l'effroi à la mise en abîme des identités: Regard transculturel. *L'Autre*, 18(2), 244-251.

Van der Kolk, B.A. (2005). Developmental trauma disorder: Toward a rational diagnosis for children with complex trauma histories. *Psychiatric Annals*, (35), 401–408.

Van Der Kolk, B.A. et Ducey, C.P. (1989). The Psychological Processing of Traumatic Experience: Rorschach Patterns in PTSD, *Journal of traumatic stress: 2*: 259- 274, 1989.

Waintrater, R. (2015). La transmission du traumatisme dans les groupes victimes de génocides. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 65(2), 27-38.

Werner, E., et Smith, R. (1982). *Overcoming the Odds: High Risk Children from Birth to Adulthood*. New York : Cornell University Press.

Winnicott, D. (non daté). La crainte de l'effondrement in. *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris : Gallimard, 2000, 205-216.

Winnicott, D. (1939-1947). *Les enfants et la guerre*. Paris : Payot, collection Petite Bibliothèque Payot (2004).

## **Webographie**

[www.iom.int/fr/termes-cles-de-la-migration](http://www.iom.int/fr/termes-cles-de-la-migration), site de l'IOM

[www.geopolis.fr](http://www.geopolis.fr), Eléonore Abouez et Jaques Deveaux (2015)

**« Y a-t-il des papillons au Liban ? » : guerres, migrations et transmissions – recherche auprès de Libanais vivant en France**

Aujourd'hui, l'existence d'une transmission d'expériences traumatiques, du parent à l'enfant, ne fait plus de doute. S'il existe différents paradigmes qui rendent compte de ces phénomènes, nous nous basons sur deux versants de la transmission psychique : intergénérationnelle et transgénérationnelle. Nous nous intéressons à la transmission du vécu de guerre chez des libanais migrants, à travers la narration de l'histoire parentale ainsi que des éléments non verbaux. Nous avons rencontré des Libanais qui ont quitté le Liban pendant la période de la guerre civile (1975-1990) et qui ont eu des enfants en France après la fin des conflits. Ces rencontres se sont effectuées en deux temps : d'abord des entretiens semi-directifs avec les parents, analysés de manière transversale avec la méthode qualitative phénoménologique (IPA), ensuite des entretiens avec les enfants nés en France, précédés d'une passation d'épreuves projectives (Rorschach et TAT). La double méthodologie a permis de considérer la transmission du point de vue des parents et des enfants. Le vécu de guerre, ainsi que le voyage migratoire apparaissent dans la recherche comme des nœuds dans l'histoire familiale. Cet évitement de la transmission est en lien avec une volonté de protéger l'enfant de la violence de ces souvenirs. Face à des parents qui ont des difficultés à narrer leur histoire, les enfants cherchent à compléter les manques dans le récit. Les épreuves projectives montrent entre autres, des angoisses de séparation, une perception potentiellement menaçante de la relation, ainsi qu'un défaut de pare-excitation. La guerre et la migration, apparaissent dans les histoires, comme en écho avec un récit parental latent. Pour ancrer leur filiation à travers l'accès à une histoire familiale, les enfants sont en quête de mots pour se raconter.

**Mots Clés :** Guerre civile du Liban, traumatismes collectifs, traumatismes psychiques, transmission psychique, migration, épreuves projectives

**“Is there butterflies in Lebanon?” War, migration and transmission: a research amongst Lebanese living in France**

Today, the transmission of traumatic experiences, from a parent to a child, is undoubted. If different paradigms can explain this phenomenon, in this research we focus on intergenerational and transgenerational psychic transmission. We study the transmission of war experience among Lebanese migrants, through parental narrative. Our population is Lebanese people who fled during the civil war (1975-1990) and who had children in France after the end of the conflict. First, we conducted semi-structured interviews with parents, construed transversally with the Interpretative Phenomenological Analysis (IPA). Then, we carried projective tests (Rorschach and TAT) with one of their child born in France. This methodology allowed us to study transmission from the point of view of parents and children. Both, war experience and the migratory journey, appear to be knots in the family history. This tendency to avoid speaking about the past is related to a desire to protect the child from the violence of these memories. Facing parents who have difficulty evoking their story, children seek to complete the gaps. Projective tests show, among other things, separation anxieties, a potentially threatening perception of relationships, as well as an emotional overflow. Their answers hold both themes of war and migration, as an echo with a latent parenting narrative. To anchor their filiation process, children need to access their family history, and put into words their parents' memories.

**Keywords :** Civil War Lebanon, collective traumas, psychic transmission, migration, projective tests

# ANNEXES

---

« Premièrement, joyeux anniversaire	أولاً سنة حلوة يا جميل
« Deuxièmement, la nuit sera longue	ثانياً الليل هيكون طويل
« Dis à ta mère de ne pas avoir peur	قول لأمك ما تخاف
« En boîte de nuit, on joue aux balles	الملهي علي بعد رصاص
...	...
« Troisièmement habille-toi en noir	ثالثاً البس الاسود و إنزل
« Puisque lorsqu'il neigera sur les montagnes	عالمأ بس تتلج فوق التلال
« Les garçons seront des hommes	بيصيروا الصبيان رجال
« Des soldats dans la ville de la nuit	مغاوير بعاصمة الليل
...	...
« Ils nous ont appris à jouer aux milices	علمونا عالمعب نلعب عصابات
...	...
« Shoop Shoop ils t'ont fusillé	شوب شوب قوّصوك
« Shoop Shoop ils t'ont fusillé	شوب شوب قوّصوك
« Shoop Shoop ils t'ont fusillé	شوب شوب قوّصوك
« On s'amuse tous ensemble, où as-tu disparu ? »	كنا سوى عم نتسلي وينك أختفيت؟»

Mashrou' Leila, *Maghawir*, مغاوير

## **ANNEXE 1 : Lettre de présentation de thèse transmise aux participants**

Bonjour,

Je m'appelle Michèle Sawaya et je suis doctorante en psychologie à l'Université Paris 13. Ma thèse porte sur les conflits libanais entre 1975 et 1990. L'objectif de la recherche est de comparer le vécu des familles libanaises migrantes et des familles qui sont restées au Liban afin de comprendre les modalités de transmission du vécu des conflits d'une génération à l'autre dans les deux différents cadres.

Pour cela, j'aimerais rencontrer des familles libanaises vivant en France (Ile de France).

Les personnes concernées sont des Libanais :

- ayant été directement impliqués dans les conflits de 75-90 (participation aux conflits, perte de membres de la famille ou d'amis proches, exposition directe à des événements de la guerre : fusillades, explosions etc.)
- ayant migré pendant la guerre civile (projet de migration qui a été incité par l'instabilité du pays)
- ayant eu des enfants en France

Les rencontres se dérouleront de la manière suivante :

- Une première rencontre avec les libanais migrants (Parents)
- Une deuxième rencontre avec un des enfants (membres de la deuxième génération né en France) choisi de manière aléatoire dans la fratrie

Ces rencontres ont lieu à la convenance des familles, sur une même journée ou sur des jours différents. Je peux me déplacer en Ile-de-France.

Toutes les données seront traitées de manière confidentielle et anonyme.

Grâce à votre participation je pourrais explorer différentes facettes de la migration libanaise pendant la guerre civile.

Je vous remercie chaleureusement de votre contribution, et j'espère vous rencontrer bientôt.

Michèle Sawaya

[michelesawaya@hotmail.com](mailto:michelesawaya@hotmail.com)

06.42.17.92.41

## ANNEXE 2 : Consentement éclairé

Recherche en psychologie clinique

Université Paris 13 – Sorbonne Paris Cité

Laboratoire Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie (UTRPP)

**Titre de la recherche de doctorat :** Le rôle de la migration dans la transmission intergénérationnelle du vécu de guerre. Le cas des libanais migrants.

**Sous la direction de Monsieur le Professeur Thierry Baubet**

[thierry.baubet@avc.aphp.fr](mailto:thierry.baubet@avc.aphp.fr)

**Nom du chercheur :** Michèle Sawaya

michelesawaya@hotmail.com – 06.42.17.92.41

Je soussigné .....certifie avoir donné mon accord pour participer à une recherche en psychologie clinique portant sur les processus de transmission intergénérationnelle du vécu de guerre dans le cadre de la migration.

Je certifie avoir donné mon accord au chercheur d'effectuer un entretien et une passation de test de personnalité dont l'interprétation a pour seul but une investigation et une compréhension de la problématique de la recherche.

J'accepte volontairement de participer à cette étude et je comprends que ma coopération n'est pas obligatoire et que je peux y mettre un terme à tout moment sans avoir à me justifier ni encourir aucune responsabilité. Mon consentement ne décharge pas les organisateurs de la recherche de leurs responsabilités et je conserve tous mes droits garantis par la loi.

Au cours de cette rencontre, j'accepte que soient enregistrées et recueillies mes réponses. Je comprends que les informations recueillies seront retranscrites de manière strictement confidentielle et anonyme et à usage exclusif de la recherche.

J'ai été informé que mon identité n'apparaîtra dans aucun rapport ou publication et que toute information me concernant sera traitée de façon confidentielle. Si je le souhaite, je peux demander à être informé des résultats de la recherche.

Fait à : .....

Le : .....

Nom du participant : .....

Signature du volontaire (précédée de la mention « lu et approuvé ») :

Nom du chercheur : .....

Signature du chercheur : .....

**Variante 1 : Deux parents, enfant mineur**

Nous soussignés Madame ..... et  
Monsieur .....

certifions avoir donné notre accord pour participer à une recherche en psychologie clinique portant sur les processus de transmission intergénérationnelle du vécu de guerre dans le cadre de la migration.

Également, nous certifions avoir donné notre accord au chercheur de rencontrer notre enfant..... afin d'effectuer avec lui un entretien et une passation de test de personnalité dont l'interprétation a pour seul but une investigation et une compréhension de la problématique de la recherche.

Nous acceptons volontairement de participer à cette étude et nous comprenons que notre coopération n'est pas obligatoire et que nous pouvons y mettre un terme à tout moment sans avoir à nous justifier ni encourir aucune responsabilité. Notre consentement ne décharge pas les organisateurs de la recherche de leurs responsabilités et nous conservons tous nos droits garantis par la loi.

Au cours de cette rencontre, nous acceptons que soient enregistrées et recueillies nos réponses au questionnaire. Nous comprenons que les informations recueillies seront retranscrites de manière strictement confidentielle et anonyme et à usage exclusif de la recherche.

Nous avons été informés que nos identités respectives n'apparaîtront dans aucun rapport ou publication et que toute information nous concernant sera traitée de façon confidentielle. Si nous le souhaitons, nous pouvons demander à être informé des résultats de la recherche.

**Variante 2 : Deux parents, enfant majeur**

Nous soussignés Madame .....  
et Monsieur .....

certifions avoir donné notre accord pour participer à une recherche en psychologie clinique portant sur les processus de transmission intergénérationnelle du vécu de guerre dans le cadre de la migration.

Nous acceptons volontairement de participer à cette étude et nous comprenons que notre coopération n'est pas obligatoire et que nous pouvons y mettre un terme à tout moment sans avoir à nous justifier ni encourir aucune responsabilité. Notre consentement ne décharge pas les organisateurs de la recherche de leurs responsabilités et nous conservons tous nos droits garantis par la loi.

Au cours de cette rencontre, nous acceptons que soient enregistrées et recueillies nos réponses au questionnaire. Nous comprenons que les informations recueillies seront retranscrites de manière strictement confidentielle et anonyme et à usage exclusif de la recherche.

Nous avons été informés que nos identités respectives n'apparaîtront dans aucun rapport ou publication et que toute information nous concernant sera traitée de façon confidentielle. Si nous le souhaitons, nous pouvons demander à être informé des résultats de la recherche.

### **Variante 3 : Parent seul, enfant mineur**

Je soussigné .....certifie avoir donné mon accord pour participer à une recherche en psychologie clinique portant sur les processus de transmission intergénérationnelle du vécu de guerre dans le cadre de la migration.

Également, je certifie avoir donné mon accord au chercheur de rencontrer mon enfant..... afin d'effectuer avec lui un entretien et une passation de test de personnalité dont l'interprétation a pour seul but une investigation et une compréhension de la problématique de la recherche.

J'accepte volontairement de participer à cette étude et je comprends que ma coopération n'est pas obligatoire et que je peux y mettre un terme à tout moment sans avoir à me justifier ni encourir aucune responsabilité. Mon consentement ne décharge pas les organisateurs de la recherche de leurs responsabilités et je conserve tous mes droits garantis par la loi.

Au cours de cette rencontre, j'accepte que soient enregistrées et recueillies mes réponses au questionnaire, ainsi que celles de mon enfant. Je comprends que les informations recueillies seront retranscrites de manière strictement confidentielle et anonyme et à usage exclusif de la recherche.

J'ai été informé que mon identité n'apparaîtra dans aucun rapport ou publication et que toute information me concernant sera traitée de façon confidentielle. Si je le souhaite, je peux demander à être informé des résultats de la recherche.

### **Variante 4 : Parent seul, enfant majeur**

Je soussigné ..... certifie avoir donné mon accord pour participer à une recherche en psychologie clinique portant sur les processus de transmission intergénérationnelle du vécu de guerre dans le cadre de la migration.

J'accepte volontairement de participer à cette étude et je comprends que ma coopération n'est pas obligatoire et que je peux y mettre un terme à tout moment sans avoir à me justifier ni encourir

aucune responsabilité. Mon consentement ne décharge pas les organisateurs de la recherche de leurs responsabilités et je conserve tous mes droits garantis par la loi.

Au cours de cette rencontre, j'accepte que soient enregistrées et recueillies mes réponses au questionnaire, ainsi que celles de mon enfant. Je comprends que les informations recueillies seront retranscrites de manière strictement confidentielle et anonyme et à usage exclusif de la recherche.

J'ai été informé que mon identité n'apparaîtra dans aucun rapport ou publication et que toute information me concernant sera traitée de façon confidentielle. Si je le souhaite, je peux demander à être informé des résultats de la recherche.

## ANNEXE 3 : Trame d'entretien – Parents migrants

### MIGRATION

*Nous allons commencer par aborder votre projet de migration ainsi que votre trajectoire migratoire.*

*Projet migratoire (raisons, choix du pays)*

- Pouvez-vous me raconter la naissance du projet de la migration ?
- *Relance, si pas de détails dans la réponse* : Quelles sont les raisons qui vous ont amenés à partir ?
- Quelle a été la réaction de votre entourage quand vous leur avez parlé de votre projet ?
- Pourquoi avez-vous choisi la France ?

*Trajectoire migratoire*

- Pouvez-vous me raconter votre arrivée en France ? (*Comment avez-vous organisé votre voyage en France ?*)
- Comment avez-vous vécu les premières années en France ?
- *Relance, si pas de détails dans la réponse* : Quels étaient vos premiers ressentis à l'arrivée ?
- Actuellement, comment vous sentez-vous en France ?
- Avez-vous déjà envisagé un retour définitif au Liban ?
- Relance en fonction de leur réponse initiale pour obtenir les informations suivantes :
  - o Si oui, qu'est-ce qui vous a poussé à envisager ce départ ? À votre avis, qu'est-ce qui entrave la réalisation de ce projet ?
  - o Si non, quelles sont les raisons pour lesquelles vous ne voulez-vous pas retourner vivre au Liban ?

### *Liens actuels avec le Liban*

- Comment décririez-vous vos liens (actuels) avec le Liban ? *Famille au Liban, visites régulières, participation à des activités organisées par des associations libanaises en France (en fonction de la référence à la famille)*
- Pendant vos séjours au Liban comment vous sentez-vous /vous sentiez-vous *si les visites remontent à loin ?*
- Si pas de visites au Liban depuis longtemps, quelles sont les raisons pour lesquelles vous n'allez pas (ou plus) au Liban ?

### **Précisions si ces informations ne sont pas données spontanément :**

- Depuis combien de temps êtes-vous en France ?
- Quel âge aviez-vous quand vous êtes arrivés ?
- Est-ce que vous maîtrisiez la langue française avant d'arriver en France ?

### **VÉCU DES CONFLITS**

*Nous allons maintenant passer à une partie du questionnaire plus sensible, il s'agit des conflits de 1975-1990 et les évènements de cette période auxquels vous avez dû faire face.*

- Comment décririez-vous la période de conflit de 1975 à 1990 ?
- Si ne figure pas spontanément dans la première réponse : Comment vous sentiez-vous pendant cette période-là ?
- Comment viviez-vous la situation d'insécurité/danger au Liban au quotidien ?
- Pouvez-vous me raconter le (souvenir) d'un évènement qui vous a personnellement marqué pendant cette période-là ?
- Quel était votre ressenti après avoir vécu cela ?
- Pensez-vous avoir géré ces difficultés ? Comment les avez-vous gérées ?
- Quel souvenir gardez-vous de la période de conflit ?

### **TRANSMISSION**

*Nous allons maintenant parler de vos enfants, particulièrement de (mettre le nom de l'enfant)*

.....

### *Transmission inconsciente*

- Gardez-vous des souvenirs de votre grossesse ? du moment où vous avez appris la grossesse de votre femme ?
- Comment avez-vous vécu ce moment-là ? Et vous, monsieur ?
- Comment vivez-vous la séparation d'avec vos enfants, par exemple quand ils sortent seuls ?
- Comment pensez-vous que votre vécu puisse avoir un effet sur vos enfants, sur l'éducation de vos enfants ?
- Comment avez-vous vécu les conflits *isolés* ayant eu lieu après la fin de la guerre (1996, 2005, 2006) ?
- Que vous inspire la situation de l'instabilité actuelle au Liban ?
- Comment vous sentez-vous quand vous apprenez une mauvaise nouvelle relative à l'instabilité au Liban ? Comment pensez-vous que votre état d'esprit puisse avoir un effet sur votre enfant ?

### *Transmission consciente*

- À quelles occasions parlez-vous du Liban avec vos enfants ?
- À votre avis, que connaissent-ils du Liban ?
- Que connaissent-ils des conflits de 1975-1990 ?
- Racontez-moi ce qu'ils peuvent savoir de votre vécu des conflits.
- Comment vous sentez-vous quand vous parlez du Liban et de votre histoire au Liban à vos enfants ? Comment vos enfants réagissent-ils quand vous en parlez ? Comment pensez-vous qu'ils réagiraient si vous leur en parliez ?
- Si la question la question de l'envie n'est pas spontanément donnée
- Pensez-vous qu'ils aient envie de connaître le Liban.
  - o Si oui Pourquoi cette envie ?
  - o Si non, pourquoi n'ont-ils pas envie d'en savoir plus ?

### **Si ces informations ne sont pas données spontanément :**

- Combien d'enfants avez-vous ?
- En quelle année sont-ils nés ?

## **ANNEXE 4 : Trame d'entretien – Deuxième génération**

### **MIGRATION**

*Cet entretien est divisé en trois parties, dans lesquelles nous aborderons l'histoire de vos parents. Dans un premier temps, nous allons parler de leur histoire de migration.*

- Pouvez-vous me raconter ce que vous savez du projet de migration de vos parents ?
- À votre avis, qu'est-ce qui les a poussés à quitter le Liban ?
- À votre avis, qu'est-ce qui a motivé le choix de la France ?
- Que pouvez-vous raconter des premières années que vos parents ont passées en France ?
- Comment décririez-vous les liens que vos parents entretiennent avec le Liban ?
- À votre avis, comment se passent pour eux les séjours au Liban ?

### **VÉCU DES CONFLITS**

*Nous allons maintenant parler de leur vie au Liban pendant la période des conflits.*

- Que pouvez-vous me raconter de l'histoire de vos parents pendant les conflits de 1975 à 1990 ?
- *ET/OU* Comment imaginez-vous la vie de vos parents à votre âge ?
- Quel souvenir pensez-vous qu'ils gardent de cette période-là ?
- De manière générale, que connaissez-vous des conflits de 1975-1990 ?

### **TRANSMISSION**

*Maintenant, il s'agit de parler de la manière dont le Liban est présent dans votre vie de tous les jours en France, et des liens que vous et vos parents entretenez avec le Liban.*

- À quelles occasions parlez-vous du Liban avec vos parents ?
- Comment vous sentez-vous quand vous en parlez ?
- Comment pensez-vous que vos parents se sentent lorsqu'ils en parlent ?
- Comment réagissez-vous lorsque vous apprenez une mauvaise nouvelle relative à l'instabilité au Liban ?

- Avez-vous envie de connaître le Liban ? d'y vivre ? Pourquoi cette envie ?
- Comment vos parents réagissent-ils face à cette envie ?

*Si les informations ne sont pas données :*

- Vous avez quel âge ?
- Quelles études faites-vous ?
- Pouvez-vous me parler de vos projets professionnels ?

## ANNEXE 5 : Évaluation des traumatismes psychiques à partir du Rorschach : Revue de la littérature

Auteurs	Année	Titre	Revue/Édition	Population	Objectif
F. Minkowska en collaboration avec Dr.Fusswerk	1947	Le test de Rorschach chez les enfants juifs victimes des lois raciales	Journal de Psychiatrie Infantile	Enfants juifs déportés ou ayant eu les parents déportés ou ayant été victimes des lois raciales et recueillis dans les maisons en France après 1944 (n=70)	Repérer les particularités des protocoles des Rorschach des enfants juifs par rapport à des enfants français
B.A. Van Der Kolk et C.P. Ducey	1989	The Psychological Processing of Traumatic Experience: Rorschach Patterns in PTSD	Journal of traumatic stress	Vétérans du Vietnam (n=37)	Étudier les protocoles des vétérans souffrant de PTSD pour comprendre le processus de réminiscence
J.G. Armstrong et R.J. Lowenstein	1990	Characteristics of patients with multiple personality and dissociative disorders on psychological testing	Journal of Nervous and Mental Disease	Patients hospitalisés en psychiatrie souffrant du trouble de la personnalité multiple ou d'un trouble dissociatif	Construire un indice regroupant les contenus traumatiques dans les protocoles du Rorschach
M. Cerney	1990	The Rorschach and Traumatic Loss: Can the presence of traumatic loss be detected in the Rorschach?	Journal of Personality Assessment	Patients hospitalisés ayant rapport avec une expérience traumatique de perte (n=48)	Déterminer les différences structurelles dans les réponses au Rorschach entre des patients ayant eu des expériences traumatiques et d'autres pas
M. Holaday, M. Armsworth, P. Swank, K.R. Vincent	1992	Rorschach responding in Traumatized Children and Adolescents	Journal of traumatic stress	Enfants et adolescents (7 -17 ans) ayant vécu des événements traumatiques, en échec scolaire et présentant des troubles du comportement (n=63)	Identifier les variables des protocoles des enfants et adolescents traumatisés qui diffèrent des normes établies par Exner
P. Sloan, L. Arsenault, M. Hilsenroth, L. Handler, L. Harvill	1996	Rorschach measures of posttraumatic stress in Persian Gulf War Veterans: a three years follow-up study	Journal of Personality Assessment	Réservistes de la marine américaine ayant participé à l'opération Tempête du désert et ayant présenté des symptômes de PTSD (DSM-III) (n=30)	Évaluer les symptômes traumatiques sur le long terme, grâce à deux passations de Rorschach à trois ans d'intervalle

<b>Auteurs</b>	<b>Année</b>	<b>Titre</b>	<b>Revue/Édition</b>	<b>Population</b>	<b>Objectif</b>
P. Levin et B. Reis	1996	The use of the Rorschach in assessing trauma in. Psychological Trauma and PTSD: A Handbook for Practitioners (auteurs principaux J.Wilson et T.Keane)	NY Guilford Press	Patients hospitalisés ayant subi des événements traumatiques et présentant des symptômes de PTSD (DSM) (27)	Relever les différences entre les protocoles des patients et les normes d'Exner au niveau de la pensée, de la modulation des affects et de la relation d'objet
J. Armstrong	2002	Deciphering the broken narrative of trauma: Signs of traumatic dissociation on the Rorschach	Rorschachiana	Études de cas (2) : Harcèlement ; Abus sexuel	Étudier les éléments dissociatifs liés au trauma à travers le Rorschach
E. Berant	2002	Transgenerational Transmission of Trauma in Children of Holocaust Survivors: A case Study	Rorschachiana	Étude de cas: 2 soeurs dont la mère a survécu à l'Holocauste	Évaluer les effets de la transmission directe (transposition du trauma) et de la transmission indirecte (difficultés dans la relation parent-enfant) à travers l'étude du Rorschach
P. Sloan, L. Arsenault, M. Hilsenroth	2002	Use of the Rorschach in the Assessment of War-Related Stress in Military Personnel	Rorschachiana	Revue de la littérature concernant le diagnostic du personnel militaire	Regrouper les variables retenues par les différentes études pour le diagnostic des PTSD chez le personnel militaire
T. Luxemburg, P. Levin	2004	The role of the Rorschach in the assessment and treatment of PTSD	In. Assessing psychological trauma and PTSD 2 <sup>e</sup> édition (Guilford press)	Revue de la littérature sur l'utilisation du Rorschach dans les situations de traumatisme psychique	Rorschach = outil important dans la compréhension des réponses individuelles à un événement traumatogène et va dans le sens de la grande diversité des manifestations traumatiques. Donne des indications sur la perception que le sujet a de lui-même, des autres et du monde qui l'entoure

<b>Auteurs</b>	<b>Année</b>	<b>Titre</b>	<b>Revue/Édition</b>	<b>Population</b>	<b>Objectif</b>
Jan H. Kamphuis, Nynke Tuin, Marieke Timmemans, Raija-Leena Punamäki	2008	Extending the Rorschach Trauma content and Agression Indexes to Dream Narratives of Children Exposed to Enduring Violence: An exploratory Study	Journal of Personality Assesment	Enfants palestiniens exposés à des violences interpersonnelles (n=412)	Transposer l'indice de contenu traumatique du Rorschach aux récits de rêves d'enfants et d'évaluer son impact
C.B. Gacono et Evans	2008	Rorschach Assessment of Psychological Trauma, in. The Handbook of Forensic Rorschach Assessment (auteurs principaux par Carl Gacono et Barton Evans)	Taylor & Francis	Revue de la littérature	Regrouper les indices relevant du trauma dans les protocoles de Rorschach
Zahi Arnon, Gadi Maoz, Tali Gazit, and Ehud Klein	2010	Rorschach Indicators of PTSD - A Retrospective Study	Rorschachiana, 32-5-26	Adultes ayant fait une demande auprès du ministère israélien de la défense pour reconnaître leur trouble psychiatrique dû à l'exposition à des événements traumatogènes durant le service dans les forces de sécurité. Ils ont été référés au Rambam Medical Center pour une évaluation et un diagnostic éventuel du PTSD. (n=187)	Relever les différences entre des protocoles de patients ayant eu un diagnostic de PTSD et d'autres n'ayant pas ce diagnostic. Identifier les indicateurs possibles (contenu, déterminant, nombre de réponses, couleur) du Rorschach pour établir un diagnostic de PTSD.
M. Opaas, E. Hartmann	2013	Rorschach Assessment of Traumatized Refugees: An exploratory Factor Analysis	Journal of Personality Assessment	Patients adultes hospitalisés en psychiatrie ayant une histoire de réfugié et rapportant des expériences traumatiques (n=51)	Évaluer le fonctionnement psychique des patients à travers le Rorschach et établir la relation entre les données rapportées et les réponses du Rorschach

**ANNEXE 6 : Feuille du dépouillement du TAT (2002)**

Brelet-Foulard F., Chabert C., 2002.

Série A Rigidité	Série B Labilité	Série C Évitement du conflit	Série E Émergences des processus primaires
<p><b>A1</b> Référence à la réalité externe A1-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification de l'interprétation A1-2 : Précisions : temporelle – spatiale – chiffrée A1-3 : Références sociales, au sens commun et à la morale A1-4 : Références littéraires, culturelles</p> <p><b>A2</b> Investissement de la réalité interne A2-1 : Recours au fictif, au rêve A2-2 : Intellectualisation A2-3 : Dénégation A2-4 : Accent porté sur les conflits intra-personnels – Aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense</p> <p><b>A3</b> Procédés de type obsessionnel A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, remâchage A3-2 : Annulation A3-3 : Formation réactionnelle A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – Affect minimisé</p>	<p><b>B1</b> Investissement de la relation B1-1 : Accent porté sur les relations inter-personnelles, mise en dialogue B1-2 : Introduction de personnages non figurant sur l'image B1-3 : Expressions d'affects</p> <p><b>B2</b> Dramatisation B2-1 : – Entrée directe dans l'expression ; Exclamations ; Commentaires personnels – Théâtralisme ; Histoire à rebondissements B2-2 : Affects forts ou exagérés B2-3 : Représentations et/ou affects contrastés – Aller/retour entre désirs contradictoires B2-4 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige...</p> <p><b>B3</b> Procédés de type hystérique B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations B3-2 : Erotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction B3-3 : Labilité dans les identifications</p>	<p><b>CF Surinvestissement de la réalité externe</b> CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – Référence plaquée à la réalité externe CF-2 : Affects de circonstance, références à des normes extérieures</p> <p><b>CI Inhibition</b> CI-1 : Tendence générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus) CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages CI-3 : Éléments anxio-gènes suivis ou précédés d'arrêt dans le discours</p> <p><b>CN Investissement narcissique</b> CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif – Références personnelles CN-2 : Détails narcissiques – Idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet (valence + ou -) CN-3 : Mise en tableau – Affect-titre – Posture signifiante d'affects CN-4 : Insistance sur les limites et les contours et sur les qualités sensorielles CN-5 : Relations spéculaires</p> <p><b>CL Instabilité des limites</b> CL-1 : Porosité des limites (entre narrateur / sujet de l'histoire ; entre dedans / dehors...) CL-2 : Appui sur le percept et/ou le sensoriel CL-3 : Hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif/symbolique ; concret/abstrait...) CL-4 : Clivage</p> <p><b>CM Procédés anti-dépressifs</b> CM-1 : Accent porté sur la fonction d'étaiyage de l'objet (valence + ou -) – Appel au clinicien CM-2 : Hyper-instabilité des identifications CM-3 : Pirouettes, virevoltes, clin d'œil, ironie, humour</p>	<p><b>E1 Altération de la perception</b> E1-1 : Scotome d'objet manifeste E1-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire E1-3 : Perceptions sensorielles – Fausses perceptions E1-4 : Perception d'objets détériorés ou de personnages malades, mal formés</p> <p><b>E2 Massivité de la projection</b> E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus – Persévérance – Fabulation hors image – Symbolisme hermétique E2-2 : Evocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physiologies ou attitudes – Idéalisation de type mégalomane E2-3 : Expressions d'affects et/ou de représentations massifs – Expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive</p> <p><b>E3 Désorganisation des repères identitaires et objectifs</b> E3-1 : Confusion des identités – Télescopage des rôles E3-2 : Instabilité des objets E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique</p> <p><b>E4 Altération du discours</b> E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquages verbaux E4-2 : Indétermination, flou du discours E4-3 : Associations courtes E4-4 : Associations par contiguïté, par consonance, coq-à-l'âne...</p>

## ANNEXE 7 : Protocoles des épreuves projectives - Cassandra

### RORSCHACH

<p><b>Planche I</b> Sourit <b>6"</b></p> <p>1. Ça me fait penser à un truc plutôt sombre, glauque</p> <p><b>19"</b></p> <p>2. Ça serait comme deux dragons qui s'unissent au milieu, avec les ailes ici (D), les pattes (D inférieur) et les pattes avant ici (D médian)</p> <p style="text-align: right;"><b>1'22</b></p>	<p>L'aile, la tête et le corps par exemple, avec ici les pattes et tout à côté C'est une symétrie, en fait c'est le même.</p> <p>Ils sont reliés au milieu par quelque chose, là aussi on peut voir les griffes (d médian - Mains).</p> <p>Ça serait soit des dragons soit... je cherche le mot, ce qu'il y a sur Notre-Dame – <i>Gargouilles</i> – ce genre d'animaux un peu démons Et c'est noir, parce que ce n'est pas joyeux, on ne peut pas représenter les gargouilles ou les dragons avec du rose ! (sourit). Donc c'est pour ça que c'est noir</p>	<p>G Clob Abstr Choc</p> <p>G F(+)C (A) Rem.Sym</p>
<p><b>Planche II</b> <b>15"</b></p> <p>3. Là aussi ça serait des animaux pour moi, mais de plus petits animaux, chiens, cochons quelque chose comme ça et ils s'unissent par les pattes avant, ici, (D médian)</p> <p>4. Et peut-être la couleur rouge qui signifierait la force de l'union des deux</p> <p style="text-align: right;"><b>1'20</b></p>	<p>Animaux (dans le noir), comme un museau avec des oreilles ici. Ces deux trucs là c'est les pattes arrières (D inférieur) et là c'est les pattes avant (D médian)</p> <p>Le rouge, ça représente soit la force, soit du sang aussi. Ils sont peut-être en train de se battre. (?) En mouvement ? Si on considère que c'est du sang, ils sont en mouvement, si on considère que c'est la force, ils ne sont pas en mouvement.</p>	<p>G F+ A →Ban</p> <p>D C Abst/Sang Clivage</p>
<p><b>Planche III</b> <b>3"</b></p> <p>5. Là, je vois deux personnes</p>	<p>Là la tête, les bras, les jambes, là on</p>	<p>G K(+) H Ban</p>

<p>6. et au milieu on dirait un nœud papillon et</p> <p>7. les deux personnes sont face à face en fait, et ici, les pieds, leurs mains, la tête et là, ils seraient en train de faire quelque chose ensemble, comme la réunion, un travail ensemble</p> <p style="text-align: right;"><b>1'19</b></p>	<p>peut voir une chaussure à talons au final, donc est-ce que ça serait des femmes ? Oui ça peut être des femmes, parce qu'il y a la poitrine ici, et les fesses ici. Et là on peut voir le nez</p> <p>(?) Là ça serait un ... quelque chose qu'elles achèvent ensemble.</p> <p>D inférieur, gris central, D central</p>	<p>D F(+) Obj Ban</p> <p>G K(+) Sc</p>
<p><b>Planche IV</b> <b>9"</b></p> <p>Celle-ci comme la première, je trouve ça super sombre</p> <p><b>20"</b></p> <p>8. Ça me ferait penser à des démons en fait et là y aurait leurs cornes. En fait, parce que là y a des cornes</p> <p>C'est vrai que sur celle-là on voit pas grand-chose. (Sourit)</p> <p style="text-align: right;"><b>1'04</b></p>	<p>Celle-ci, j'ai pas vu grand-chose. Oui je trouve ça sombre.</p> <p>Là des cornes. Démons, oui. ( ?plusieurs ou 1 seul) Un seul, c'est le côté sombre, oui et là avec les cornes (D latéraux)</p>	<p>Choc couleur (noir)</p> <p>D/G ClobF- (A)</p>
<p><b>Planche V</b> <b>3"</b></p> <p>9. là c'est un papillon avec les ailes ici</p> <p>10. En fait, d'un côté c'est positif parce qu'on voit un papillon, et d'un autre côté, on peut voir une chauve-souris ou ce genre de bestiole.</p> <p style="text-align: right;"><b>49"</b></p>	<p>G et D latéral ailes. Les ailes, et ici c'est la tête. Il y a des antennes ici, si on considère que c'est un papillon.</p>	<p>G F(+) A Ban</p> <p>G F(+) A Clivage</p>
<p><b>Planche VI</b> <b>9"</b></p> <p>11. (Rigole) J'ai l'impression que c'est comme le tapis en peau d'ours avec la tête de l'ours là, comme les tapis en</p>	<p>Ah ! Ça c'est la peau d'ours. (G). La avec la tête (D supérieur), le museau, et là le corps, c'est une forme</p>	<p>G F(+)E Peau Ban</p>

<p>peau, là. C'est le genre de tapis qu'on imagine dans les chalets à la montagne, dans les films ou dans les pubs Canal +.</p> <p style="text-align: right;"><b>1'07</b></p>	<p>irrégulière. (?) J'ai l'impression que c'est vraiment aplati, ce n'est pas la couleur, c'est plutôt marron en général, C'est surtout une grosse forme et là (V) une plus petit forme.</p>	
<p><b>Planche VII</b> À chaque fois tu notes le temps en fait ? <b>15''</b></p> <p>12. Ça, ça pourrait être deux personnes face à face ou deux animaux face à face qui crient</p> <p>C'est tout Franchement... (silence)</p> <p style="text-align: right;"><b>40''</b></p>	<p>Toute la planche – Là, pour moi, là c'est la tête, avec la bouche qui est ouverte, et c'est dans ce sens-là qu'ils crient (<i>Deux personnes ?</i>) Deux personnes ou deux animaux</p>	<p>Remarque  G K(+) H/A</p>
<p><b>Planche VIII</b> Enfin un truc pas noir ! (Sourit)</p> <p>13. Il y a des couleurs, pour moi ça représente le printemps, l'été</p> <p>14. Ça peut représenter la nature avec les plantes.</p> <p>15. Ça en bas, ça serait par exemple des rochers</p> <p>16. et tout ça, toutes ces composantes sont reliées par deux animaux, ici, là, je vois comme des guépards, ou des lions</p> <p style="text-align: right;"><b>1'25</b></p>	<p>(Rose inférieur) Ce sont des pierres, au niveau de la forme, peut-être pas des rochers, peut-être que c'est des minéraux, normalement, les rochers c'est gris.</p> <p>(Rose) Et puis après, les animaux avec les pattes, des guépards, des lions... Pas lions, lionnes plutôt</p>	<p>Rem. Coul. G C Abs</p> <p>G CF+ Bot</p> <p>D FC+/- Geo</p> <p>D F+/- A Ban</p>
<p><b>Planche IX</b> <b>5'</b></p> <p>17. Là aussi c'est l'été, le printemps, des couleurs joyeuses.</p> <p>18. Et là, je vois en fait un verre, avec le pied du verre ici</p> <p>19. et autour, du jus, en fait les boissons qui sont autour du verre ( ?) Dehors, ce qui est sensé être à l'intérieur, en</p>	<p>(Blanc) Le verre, là je vois vraiment déjà la couleur, parce que c'est un peu transparent ici. Ça ferait penser à un verre en cristal en fait.</p> <p>(Orange) C'est soit un cocktail, soit du jus, c'est la couleur orange qui me fait penser à un jus.</p>	<p>G C Abs</p> <p>D FC+ Obj</p> <p>D CF+/- Elem/Liquide</p>

<p>fait c'est dehors.</p> <p style="text-align: right;"><b>1'21''</b></p>	<p><b>Réponse additionnelle :</b>  Ça représente aussi la fête, avec les éclaboussures et tout ça.  GElab CF Sc</p>	
<p><b>Planche X</b>  <b>3'</b></p> <p>20. Là aussi c'est l'été, printemps  21. Il y a des oiseaux un peu partout, le jaune, pour moi c'est des oiseaux, les deux bleus aussi ici</p> <p>22. Mais en fait je vois comme une allée, délimitée par le rose  23. Là, hmmm ça me ferait penser à la tour Eiffel.  24. Et ici, le bleu, ici ça serait le feu d'artifice.</p> <p style="text-align: right;"><b>1'22</b></p>	<p>Là c'est la fête finale !  Ça pourrait représenter le 14 Juillet peut-être. Donc là les feux d'artifice.</p> <p>Là aussi c'est comme une allée verte. (?)  Quand on est posé en face de la Tour Eiffel, c'est vraiment l'allée avec la tour Eiffel au bout, peut-être parce que c'est gris, peut-être que j'ai pensé à ça</p> <p>(Bleu central)</p>	<p>G C Abs (Persev)  D F+C A</p> <p>D F+C Lieu</p> <p>D F+C Lieu</p> <p>D kob+ Elem</p>

## Choix

### *Positif*

Planche X parce que c'est joyeux, ça exprimer beaucoup de choses

VIII : parce qu'il y a la nature, ça représente les éléments de la nature, les animaux, la pierre.

Et parce que les couleurs des deux sont festives

### *Négatif*

C'est ces deux là, elles sont bizarres.

Planche IV : Ça représente un peu les démons, tout ce qui a rapport avec l'enfer, c'est pas très sympa.

Planche I : Et celles-ci, je trouve ça un peu glauque.

## PSYCHOGRAMME Cassandre

Réponses			Localisations		
				Nb	%
R	24		G	13	54%
Refus	0		D	10	42%
Temps total	709	11'49"	Dd		0%
Temps par reponse	30		Dbl		0%
Temps de latence moyen	9		Di		0%
Somme des temps de latence	94		D/G	1	4%

Déterminants					Contenus		
					Nb	%	
<b>F+</b>	5				A	6	25%
<b>F-</b>	0				Ad		
<b>F+/-</b>							
<b>Total</b>	5				H	2	8%
<b>F%</b>	21%				Hd		
<b>F%elar</b>	63%				Elem	2	
<b>F+%</b>	100%				Fragt		
<b>F+%elar</b>	93%				Obj	2	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Anat		
<b>K</b>	3	3			Geo	1	
<b>kp</b>	0				Bot	1	
<b>kan</b>	0				Sc	1	
<b>kob</b>	1	1			Abstr	6	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Sg	0	
<b>FC</b>	6	5		1	Peau	1	
<b>CF</b>	2			2	Lieu	2	
<b>C</b>	4				Autres:	24	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)			
<b>FE</b>	1	1					
<b>EF</b>					<b>BAN</b>	4	
<b>E</b>							
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)			
<b>FClob</b>							
<b>ClobF</b>	1			1			
<b>Clob</b>	1						

Autres		Éléments qualitatifs		
T.A.	G D Dd Dbl D/G	Choc	2	1 couleur/1 noir
T.R.I.	3K/11C	Eq. Choc		
F.Compl	1k/0.5E	Persev	1	
RC%	50%	Rem.Sym	1	
Somme de C	11	Rem.C.	1	
Somme de E	0.5	Crit.Sub		
		Crit.Obj		
		Descriptions		
		Retournements	2	

## TAT

**Planche 1 : 2”** C’est un garçon qui est à l’école, dans une école de musique A1-2, sur la table c’est un instrument de musique A1-1 et qui a l’air de totalement s’ennuyer. Il a l’air un peu désespéré B2-2/B1-3. À mon avis, il devait accomplir une tâche, ou essayer de jouer quelque chose et il n’a pas réussi CN2(-). **1’04”**

**Planche 2 : 6”** Là ça me fait penser à l’époque du Moyen-âge A1-2. On peut voir des champs, avec un cheval, un homme qui travaille torse nu, et au fond, des maisons, aussi A1-1. On peut penser que ça se passe à la campagne A1-2. Et il y a une dame, celle de droite, qui a l’air enceinte, elle a l’air pensive et elle regarde dans le vague. L’homme torse nu et la femme enceinte B3-2, ça a l’air d’être des paysans CN2(-), et devant, la jeune femme, elle a l’air d’une classe sociale plus aisée CN2(+), elle a de beaux vêtements, et des livres. Ça peut nous faire penser qu’elle va à l’école C I-2. **1’06**

**Planche 3 BM : 5”** On sait pas trop si c’est un homme ou une femme A3-1. Mais je dirai plus une femme à cause des chaussures et des chevilles fines A1-1. Elle a l’air d’avoir appris une mauvaise nouvelle. Elle est désespérée B1-3. Dans une position où elle se cache comme si elle pleurait et en même temps renfermée sur elle-même B2-4. On dirait qu’en fait elle a appris quelque chose, elle est choquée et elle est tombée, comme ça. **1’28**

**Planche 4 :** Ça ne sera pas plus simple un ordi pour taper les réponses ? CM-1 12” Là c’est un couple B1-1. Je dirai que c’est dans les années 30, entre 30 et 50, vu la coupe de cheveux de la femme A1-2. Ce qui est bizarre, c’est que l’homme fait penser à un ouvrier CN-2(-) alors que la femme est plus classe CN-2(+). Elle porte beaucoup de maquillage, on pourrait peut-être penser que c’est une maison close ou quelque chose comme ça. A1-2/B3-2 (Sourit) Ses sourcils lui donnent un air vicieux CN-2(-) et derrière, on peut voir une peinture. Je ne sais pas si c’est une peinture ou si c’est une autre femme. Et si c’est une autre femme, ça confirme l’idée d’une maison close. 2’07”

**Planche 5 :** 5” Là, ça se passe dans une maison A1-2. On peut voir clairement la table, la lampe, les fleurs, la bibliothèque aussi A1-1. Et la femme qui ouvre, on dirait qu’elle est en train d’espionner quelqu’un CI-2, la façon dont elle se tient, elle est mi-dans l’ombre, mi-dans la lumière. Et on pourrait croire qu’elle a surpris une scène, où quelqu’un. CI-2 1’23”

**Planche 6GF :** 4” Là, ça se passe dans les années 50 aussi. On peut voir au maquillage, à la coiffure, que les deux personnes sont aisées CN-2(+). L’homme, il est en train de fumer la pipe et la femme le regarde d’un air un peu choqué. Voilà. On peut voir de la fumée aussi. CI-2 / CF-1/B3-2 1’06

**Planche 7GF :** 6” Là aussi ça se passe dans une maison A1-2. On voit sur la photo qu’il y a trois générations B1-1. La mère, sa fille B3-3 / CM-2 ... Non, pas trois générations, A3-2 deux en fait. (Sourit). On peut penser que la jeune fille tient dans ses bras sa petite sœur, sous le regard de la mère... de la mère ou d’une servante. CN2 1’06

**Planche 9GF :** 12” Au niveau de cette image, on dirait que ça se passe plutôt à la plage A1-1. On peut voir la mer et aussi un palmier A1-2. Là c’est une servante CN-2(-), qui tient dans sa main du linge et qui est en train d’espionner sa patronne B1-1. La patronne, elle porte une robe, très... de soirée. Une robe de soirée, avec plein de froufrou CN-2(+). Elle est aussi maquillée, et d’après ses mouve... sa position, on peut penser qu’elle est en mouvement. On peut voir dans ses yeux, de la haine. B2-2 1’53

**Planche 10 : 4''** Là je vois un couple B1-1. Le mari est en train de consoler la femme. Je dirai qu'ils ont environ 60 ans et il est en train de la rassurer, elle a sa main posée sur lui comme pour chercher du réconfort B1-3. Ils ont tous les deux les yeux fermés, donc ça prouve que le moment est intense A3-3. **1'02**

**Planche 11 :** Houla ! Qu'est ce que c'est ? CM-3 **12''** Là, c'est un... On dirait que c'est une falaise, on peut voir des rochers ici (sourit) et l'eau en bas A1-1. Et ce qui est blanc ici, représente des éclaboussures (fume une cigarette), vu qu'il y a de la puissance, puisque c'est haut, c'est qu'il ya de la puissance, donc quand ça tombe, c'est sur qu'il y a des éclaboussures blanches. B3-2 **1'31''**

**Planche 12 BG : 10''** Là c'est dans une forêt. Il y a... là y a un arbre. Au premier plan y a un arbre, et en derrière plan aussi y a plein d'arbres, y a de la pelouse aussi et une barque abandonnée. Donc on peut penser qu'il y a une rivière à proximité. Voilà. A1-1/CI-1/E4-1 **1'06**

**Planche 13 B : 4''** Là c'est une cabane en bois. L'enfant est pieds nus, donc on peut penser que sa famille n'a pas beaucoup d'argent. Y a pas de porte aussi. Il a l'air malheureux. Donc soit il s'est fait punir au pas de la porte, soit il est en train d'attendre quelqu'un CL-4/A1-1/CI-2/B1-3. **1'00**

**Planche 13 MF : 10''** Là aussi ça se passe aussi dans une maison, on peut voir la table, des livres dessus A1-1. L'homme a l'air désespéré B2-2. Il cache son visage comme s'il pleurerait parce que sa femme est morte B3-2. Elle, elle est inerte dans le lit. Et y a pas de mouvement de la part de la femme. Donc c'est sûrement la scène où elle vient de décéder et son mari pleure A2-2/CI-2. **1'32''**

**Planche 19 :** Sourit, puis rigole. **32''** Hmmm on voit un fantôme ici, CI-3 noir. Là, les yeux, on pourrait penser que c'est un bateau parce qu'il y a des vagues. Là, y a deux... Comment on appelle ça ? Hublots. Il y a deux hublots. A1-1 On peut apercevoir une forme, peut-être une femme. On comprend qu'il y a une tempête, avec les formes qu'il y a au-dessus, ici. Du coup le

bateau est en difficulté et le fantôme représente la mort qui vient chercher les gens après le naufrage. E4-1/E2-2 **2'02''**

**Planche 16 : 2''** Sourit. Ça me fait penser à des tableaux électriques. Chez les gens, il y a des tableaux électriques, tout blancs, et avant, je pensais que c'était une peinture. Sinon c'est blanc. C'est la couleur de la pureté A1-3. Ça fait penser au paradis, donc on s'imagine le paradis, on s'imagine ça blanc, et c'est en opposition totale avec l'image d'avant. **1'23''**

**Feuille de dépouillement du TAT – Tableau récapitulatif des procédés utilisés**

<b>Série A</b> Rigidité		<b>Série B</b> Labilité		<b>Série C</b> Évitement du conflit		<b>Série E</b> Émergence des processus primaires	
A1 Référence à la réalité externe		B1 Investissement de la relation		CF Évitement du conflit		E1 Altération de la perception	
A1-1	<b>11</b>	B1-1	<b>4</b>	CF-1	<b>1</b>	E1-1	
A1-2	<b>10</b>	B1-2		CF-2		E1-2	
A1-3	<b>1</b>	B1-3	<b>5</b>			E1-3	
A1-4						E1-4	
A2 Investissement de la réalité interne		B2 Dramatisation		CI Inhibition		E2 Massivité de la projection	
A2-1		B2-1		CI-1	<b>2</b>	E2-1	
A2-2		B2-2	<b>3</b>	CI-2	<b>4</b>	E2-2	<b>1</b>
A2-3		B2-3		CI-3	<b>1</b>	E2-3	
A2-4		B2-4	<b>1</b>				
A3 Procèdes de type obsessionnel		B3 Procèdes de type hystérique		CN Investissement narcissique		E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux	
A3-1	<b>1</b>	B3-1		CN-1		E3-1	<b>1</b>
A3-2	<b>1</b>	B3-2	<b>5</b>	CN-2 (+)	<b>5</b>	E3-2	
A3-3	<b>1</b>	B3-3	<b>1</b>	CN-2 (-)	<b>7</b>	E3-3	
A3-4			<b>19</b>	CN-3			
	<b>25</b>			CN-4			
				CN-5			
				CL Instabilité des limites		E4 Altération du discours	
				CL-1		E4-1	<b>2</b>
				CL-2		E4-2	
				CL-3		E4-3	
				CL-4	<b>1</b>	E4-4	
				CM Procèdes antidépressifs			
				CM-1	<b>1</b>		
				CM-2	<b>1</b>		
				CM-3	<b>1</b>		
					<b>24</b>		

**ANNEXE 8 : Protocoles des épreuves projectives - Layla**

**RORSCHACH**

<p><b>Planche I</b> Sourit <b>2”</b></p> <p>1. C’est un animal comme une abeille ou un papillon</p> <p>2. Ça peut ressembler à une feuille</p> <p>3. ou à un masque</p> <p align="right"><b>31”</b></p>	<p>Ben ici, il y a le corps de l’insecte et là, il y a les ailes, et là y a comme des pinces. Mais il y a des stries c’est pour ça que j’ai dit abeille mais il y a aussi des grandes ailes qu’on associe plus à des papillons.</p> <p>Juste la forme, ça fait un peu feuille d’érables, les feuilles qu’on ramasse en automne, puis avec la ligne au milieu comme ça</p>	<p>GS F+ A Ban</p> <p>GS F+/- Bot</p> <p>GBI F+ Obj Ban</p>
<p><b>Planche II</b> <b>10”</b></p> <p>4. On dirait comme une nappe après un repas avec des tâches de vin, de nourriture,</p> <p>5. Ou alors deux bonshommes qui se tapent dans la main avec des chapeaux qui ont un peu une position de Ninja</p> <p>C’est tout</p> <p align="right"><b>58”</b></p>	<p>(G) Ça fait un peu tâches de vin, de nourriture, le noir c’est les tâches de nourritures et le rouge des tâches de vin</p> <p>Il y a comme un corps et la tête qui sont bien distincts avec les jambes comme ça et ça fait penser à des Ninjas qui vont s’affronter. Ça fait penser à des habits traditionnels, un chapeau un peu bizarre</p>	<p>GE F-C Obj Rq rouge</p> <p>GE K+ H</p>
<p><b>Planche III</b> <b>9”</b></p> <p>6. On dirait deux femmes qui sont comme dans un lavoir, qui lavent leur linge,</p> <p>7. au milieu on dirait qu’il y a comme un nœud, un petit nœud papillon.</p>	<p>Là c’est les deux femmes et là, le lavoir,</p> <p>et là j’avais l’impression de voir un nœud papillon</p>	<p>GE K+ H Ban</p> <p>D F+ Obj</p>

<p>8. Ça peut aussi ressembler à un visage de clown qui pleure avec ici les deux yeux, le nez rouge, la bouche et les larmes qui coulent sur le côté</p> <p style="text-align: right;"><b>56”</b></p>	<p>On dirait qu’elles ont des talons Un clown triste aussi, ça existe.</p>	<p>GE Kp- (Hd) → Clob</p>
<p><b>Planche IV</b> <b>9”</b></p> <p>9. Ça peut ressembler aux tapis en peau de bête qu’on voit dans les films et tout ça,</p> <p>10. Ou un chien un peu errant qui a les oreilles comme ça qui descendent.</p> <p>11. On dirait aussi Pumba dans Timon et Pumba</p> <p style="text-align: right;"><b>1’01</b></p>	<p>La forme, là ici on a l’impression qu’on a la tête, le corps, c’est un peu grossier. C’est aussi la couleur, les peaux de bête dans un appartement, ça fait pas, c’est pas... Je sais pas, c’est un peu lugubre.</p> <p>(G)</p> <p>(G)</p>	<p>GS F+ Obj →Clob</p> <p>GE kan A</p> <p>GS F+ (A)</p>
<p><b>Planche V</b> <b>6”</b></p> <p>12. Ça, on dirait un papillon de nuit</p> <p style="text-align: right;"><b>18”</b></p>	<p>Oui, un papillon de nuit parce que les antennes sont un peu grosses... comme des ailes pas très grandes en largeur, mais elles sont très longues. Par exemple, il y a d’autres dessins qu’on a regardé, où c’est des tâches toutes séparées et là, c’est un seul bloc donc c’est imposant et je trouve que les papillons de nuit sont imposants.</p>	<p>GS FClob A Ban</p>
<p><b>Planche VI</b> <b>6”</b></p> <p>13. Une contrebasse (silence)</p> <p>C’est tout</p>	<p>Ben ici y a le manche de... le contrebassiste il tient et là je vois le corps, enfin le corps du truc, de la contrebasse, et tous les trucs qui dépassent, c’est les sons, la musique qu’il envoie. Et ça sert à ça la musique, c’est pour envoyer une musique, un truc comme ça.</p>	<p>GS F+ Obj</p>

35"		
<p><b>Planche VII</b> 11"</p> <p>14. On dirait la fée clochette qui se regarde dans le miroir</p> <p>C'est tout</p> <p>25"</p>	<p>Ben ici c'est sa tête avec une petite bouille toute mignonne, cheveux relevés, comme un chignon, elle a tout le temps de jolis trucs dans les cheveux.</p> <p>Elle est posée comme ça (imite la fée clochette) en train de se regarder dans le miroir, et elle fait des grimaces.</p>	GE K+ (H)/Reflet
<p><b>Planche VIII</b></p> <p>Je vais voir si tourné, ça m'inspire. V &lt; 32"</p> <p>15. Comme ça, on dirait le reflet dans l'eau d'un félin, puma qui marche au bord de l'eau.</p> <p>52"</p>	<p>Ça c'était le reflet du puma dans l'eau. Ça c'est le puma (D rose), Ça c'est le bord de l'eau (D vert) et tout ça, c'est le reflet. Puis on voit bien ses quatre pattes, sa tête. (Retourne la planche). Oui, c'est ça.</p>	D kan A/reflet
<p><b>Planche IX</b> 6'</p> <p>16. Alors ici, on dirait la tête d'un cerf.</p> <p>17. Ici, on dirait la tête de Winnie l'Ourson</p> <p>18. Et ici la tête d'un hippopotame</p> <p>45"</p>	<p>Ah ! Ça c'est le cerf, Winnie et l'hippopotame. Je les vois d'un côté au fait.</p> <p>(D orange) Là, la tête du cerf et ses cornes</p> <p>(D vert) Là, des oreilles de nounours, ses grands yeux,</p> <p>(D rose) et là je vois comme une grande tête d'hippopotame.</p>	<p>D F+ Ad</p> <p>D F- (Ad)</p> <p>D F- Ad</p>
<p><b>Planche X</b> 6"</p> <p>19. Là on dirait qu'on a ouvert un livre où on a fait sécher plein de fleurs, on les a cueillies au printemps donc il y a plein de couleurs.</p>	<p>Là c'est des fleurs séchées, on dirait vraiment des fleurs avec toutes les couleurs, on dirait ça. Là par exemple (Gris) elles sont fanées, mais d'autres sont encore fraîches.</p>	GE CF Fgt/Bot

<p>20. Ici, en rose, on dirait la chenille d’Alice au pays des merveilles qui est assise sur sa chaise en train de fumer son narguilé et autour de lui, il y a plein de fleurs donc...</p> <p style="text-align: right;"><b>1’28</b></p>	<p>Là c’est la chenille, parce qu’elle n’a pas de jambes, pas de pattes et la tête là. On dirait vraiment la chenille d’Alice au Pays des merveilles.</p>	<p>D F+ (A)/Scène</p>
--	---	-----------------------

## Choix

### *Positif*

Planche VII : Je sais pas, je la trouve jolie parce qu’elle est faite à l’encre foncé, mais elle n’est pas sombre, elle n’est pas triste.

X : J’ai bien aimé la dernière planche aussi parce qu’elle était colorée, elle était jolie et ça faisait vraiment penser à Alice au pays des merveilles. Et j’aime bien ce film.

Et parce que les couleurs des deux sont festives

### *Négatif*

C’est ces deux là, elles sont bizarres.

Planche I : Je la trouve pas jolie, je la trouve triste, en plus, j’aime pas les insectes. Je sais pas si c’est parce qu’elle est en noir, mais...

Planche IV : Je la trouve lugubre comme j’ai dit tout à l’heure. Je la trouve un peu...

## PSYCHOGRAMME Layla

Réponses				Localisations			
					Nb	%	
R	20		G	14	70%		
Refus	0		D	6	30%		
Temps total	469	7'49"	Dd		0%		
Temps par réponse	23		Dbl		0%		
Temps de latence moyen	10		Di		0%		
Somme des temps de latence	97		D/G		0%		
Déterminants					Contenus		
					Nb	%	
<b>F+</b>	7				A	45%	
<b>F-</b>	3				Ad		
<b>F+/-</b>	1						
<b>Total</b>	11				H	25%	
<b>F%</b>	55%				Hd		
<b>F%elar</b>	95%				Elem		
<b>F+%</b>	68%				Fragt		
<b>F+%elar</b>	78%				Obj		
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Anat		
<b>K</b>	3	2	1		Geo		
<b>kp</b>	1				Bot	1	
<b>kan</b>	2	2			Sc		
<b>kob</b>	0	1			Abstr		
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Sg		
<b>FC</b>	1		1		Peau		
<b>CF</b>	1				Lieu		
<b>C</b>	0				Autres:	21	
	<b>Total</b>	+	(-)	(+/-)			
<b>FE</b>	0						
<b>EF</b>							
<b>E</b>							
	<b>Total</b>	+	(-)	(+/-)			
<b>FClob</b>	1	1					
<b>ClobF</b>							
<b>Clob</b>							

Autres		Éléments qualitatifs		
T.A.	<u>G</u> D Dd Dbl D/G	Choc		
T.R.I.	3K/1.5C	Eq. Choc	2	
F.Compl	1k/0.5E	Persev		
RC%	30 %	Rem.Sym		
Somme de C	1.5	Rem.C.		Rouge
Somme de E	0	Crit.Sub		
		Crit.Obj		
		Descriptions		
		Banalités	4	
		Retournements		

## TAT

**Planche 1 : 6”** C’est un petit garçon et ses parents l’ont forcé à apprendre le violon B2-3 mais il déteste cet instrument B2-3. Du coup il regarde son instrument complètement dépité à l’idée de devoir en faire B3-1. **45”**

**Planche 2 : 4”** C’est une jeune femme qui vit à la campagne A1-2 et elle a la chance d’aller à l’école pendant que ses parents derrière, ils sont en train de travailler dans les champs B1-1. Et elle a l’air déterminée à réussir CN-2+. **48”**

**Planche 3 BM : Mmmmmm 15”** C’est une jeune femme qui vient d’apprendre une nouvelle triste A2-4 et elle n’a même pas eu le temps de s’étaler sur son lit donc elle est en train de pleurer A1-2 au bord du lit, CN-1 par terre. **1’02**

**Planche 4 : 5”** Ça c’est un couple de danseurs B1-1 (silence) A3-1 et ils sont tous les deux super forts CN-2+ dans ce qu’ils font et c’est des danseurs de haut niveau CN-2+ et ils sont amants aussi B3-2. **46”**

**Planche 5 : 6**” C’est une femme qui rentre à la maison CF-1 et elle a l’air un peu fâchée B2-3, comme si son enfant venait de casser une assiette, ou faire une bêtise mais l’enfant, B1-2 / CI-2 il est hors du champ donc on le voit pas. **47**”

**Planche 6GF : 7**” C’est une femme qui s’est fait trainer contre son gré B2-2 dans un bar assez noir CL-2, qui est complètement enfermée B2-3 et qui se fait draguer B3-2 un peu maladroitement par le Monsieur qui fume la pipe derrière B3-2, et elle, elle n’est pas très à l’aise A2-4 parce qu’elle n’a pas l’habitude des endroits comme ça. **1’00**

**Planche 7GF : 5**” Alors ça, c’est une jeune maman B1-2 qui a son bébé dans les bras, mais elle est super jeune pour une maman, parce que si j’avais pas vu le bébé, B3-3 j’aurais pensé qu’elle avait 14-15 ans A1-2 et que c’est sa nourrice à elle qui lui raconte une histoire. Et elle a un côté un peu fourbe aussi CN-2 (-). Les malheurs de Sophie, comme dans les malheurs de Sophie A1-4. **1’25**

**Planche 9GF : 11**” C’est deux femmes qui sont d’un milieu assez aisé A1-3 et qui s’apprêtent à faire une bêtise genre sauter dans l’eau B2-3, parce qu’elles sont à côté de la rivière CF-1. Et on voit qu’elles n’ont pas l’habitude de faire des bêtises B2-3 et y en a une qui a ramené des vêtements de rechange A1-1. **1’05**

**Planche 10 : 9**” On dirait deux amoureux qui dansent à un bal ou quelque chose. B1-1 / B3-2 / CI-1 **29**”

**Planche 11 : 12**” On dirait les ruines de Carcassonne A1-4, il y a eu un écroulement de façade B2-4, on voit plein de pierres partout et du coup y a les hommes qui vont se cacher B2-4 dans le château pour pas être blessés. Elle était dure celle-ci B2-1. **54**”

**Planche 12 BG : 6**” Alors c’est dans un bois qui en Bretagne A1-2, c’est un jour de printemps, il fait super beau CM-1 et y a une petite barque qui attend ses propriétaires B1-2 pour aller faire un tour dans la rivière. **42**”

**Planche 13 B : 11**” C’est un petit garçon qui joue à cache-cache avec son frère B1-2 / B1-1, et il s’est caché dans la cabane en bois au fond du jardin A1-2 mais son frère l’a oublié et lui, il attend sagement CF-2 que son frère revienne. Il est un peu A3-4 fâché contre son frère B1-3. **1’08**”

**Planche 13 MF : 11**” Alors c’est un vieux, un vieux banquier CN-2 (-) qui a un peu trop fait la fête hier soir, qui a même ramené une femme A1-3 qui est beaucoup plus jeune que lui B3-2, il ne se rappelle pas trop qui c’est, il a mal à la tête B3-1, mais il décide qu’il va quand même aller travailler CI-2 et qu’il fera la fête ce soir encore CN-2 (-). **1’06**”

**Planche 19 : <math>\diamond V</math> 12**” C’est un tableau de Picasso A1-4 qui a été oublié dans le grenier d’une femme espagnole B1-2 super riche CN-2 (+) mais quand on va retrouver le tableau, il sera abîmé CN-2(-). **46**”

**Planche 16 : (Rires) 22**” C’est le mur d’une maison toute neuve CN-2 (+) qui vient d’être acheté par une femme B1-2 qui attend un futur bébé et le futur bébé et... A3-1 Ce futur bébé est une femme, donc ce mur blanc il va sûrement devenir rose CF-2. Mais il est content de devenir rose E3-3, parce que ça lui changera de couleur. **1’30**”

## Feuille de dépouillement du TAT – Tableau récapitulatif des procédés utilisés

<b>Série A</b> Rigidité		<b>Série B</b> Labilité		<b>Série C</b> Évitement du conflit		<b>Série E</b> Émergence des processus primaires	
A1 Référence à la réalité externe		B1 Investissement de la relation		CF Évitement du conflit		E1 Altération de la perception	
A1-1	1	B1-1	4	CF-1	2	E1-1	
A1-2	4	B1-2	5	CF-2	2	E1-2	
A1-3		B1-3	1			E1-3	
A1-4	3					E1-4	
A2 Investissement de la réalité interne		B2 Dramatisation		CI Inhibition		E2 Massivité de la projection	
A2-1		B2-1	1	CI-1	1	E2-1	
A2-2		B2-2	1	CI-2	2	E2-2	
A2-3		B2-3	6	CI-3		E2-3	
A2-4	2	B2-4	1				
A3 Procédés de type obsessionnel		B3 Procédés de type hystérique		CN Investissement narcissique		E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux	
A3-1	2	B3-1	2	CN-1	1	E3-1	
A3-2		B3-2	4	CN-2 (+)	5	E3-2	
A3-3		B3-3	1	CN-2 (-)	5	E3-3	1
A3-4	1		26	CN-3	1		
	13			CN-4			
				CN-5			
				CL Instabilité des limites		E4 Altération du discours	
				CL-1		E4-1	
				CL-2	1	E4-2	
				CL-3		E4-3	
				CL-4		E4-4	
				CM Procédés antidépressifs			
				CM-1	1		
				CM-2			
				CM-3			
					21		

**ANNEXE 9 : Protocoles des épreuves projectives – Marine**

**RORSCHACH**

<p><b>Planche I</b> <b>9”</b></p> <p>1. Euh, je vois un loup avec des oreilles baissées.</p> <p>2. Et quand je regarde bien je vois une abeille, chauve-souris, abeille, un truc dans le style. Je crois que c’est tout. Je mets pause ? (pour le chronomètre)</p> <p align="right"><b>38”</b></p>	<p>Un loup avec des oreilles baissées, comme ça (fait le geste), c’est tout l’ensemble.</p> <p>Et là, l’abeille (centre) là c’est son dard, là son abdomen, là ses yeux et là ses pattes mandibules, comme ça (mains)</p>	<p>GSim F+ Ad</p> <p>GSim F+ A <b>Remarque Examineur</b></p>
<p><b>Planche II</b> <b>9”</b></p> <p>3. Je vois un visage avec des yeux rouges, le nez là (D main) et là la bouche</p> <p>4. V C’est dur mais je vois aussi un vaisseau spatial (Blanc),</p> <p>5. et là il y a la projection (rouge) Enfin... Non, je ne vois rien d’autre</p> <p align="right"><b>53”</b></p>	<p>Là j’ai dit un bonhomme là avec les yeux rouges, le nez et il doit y avoir une bouche quelque part, il doit être triste il a les yeux plissés.</p> <p>Et si on prend l’autre sens, là y a un vaisseau spatial avec le feu qui est projeté et là le vaisseau tout blanc dans l’espace.</p> <p>Tiens, de loin on ne voit pas du tout la même chose.</p>	<p>Gbl F-C Hd</p> <p>Dbl F+ Obj</p> <p>D CF(+/-) Feu</p>
<p><b>Planche III</b> <b>6”</b></p> <p>6. Je vois une vache avec son mufle (D bas)</p> <p>7. et je vois aussi un papillon rose</p> <p>8. V et quand je la tourne, je vois un monsieur en costard avec les cheveux bizarres. Voilà.</p> <p align="right"><b>53”</b></p>	<p>D médian</p> <p>C’es vrai regarde ! Au début là je voyais un bonhomme bizarre, <b><u>Réponse additionnelle</u></b> mais maintenant on voit deux gars en train de parler, <b>G K+ H Ban</b> et de l’autre côté j’avais vu un monsieur en costard, parce que là il y a sa veste noire, là ses bras, ça pourrait être presque un chef d’orchestre.</p>	<p>D F- A</p> <p>D F+C A Ban GEla F- H</p>

<p><b>Planche IV</b> (Rires) Cette image elle était dans le Petit Nicolas <b>20”</b> 9. et du coup je vois un géant avec des petits bras... Euh... Et puis c'est tout <b>34”</b></p>	<p>Ah ben c'est vraiment la même, comme le Petit Nicolas ! En fait lui il avait dit que c'était un homme qui avait poussé, et moi je vois juste un bonhomme. Là c'est ses chaussures (D inférieur) et là ses bras.</p>	<p>GSim F(+) clob (H) <b>Remarque référence culturelle</b></p>
<p><b>Planche V</b> V ^ Je vois pas grand-chose... <b>24”</b> 10. &lt; Si, je vois une mouette avec les pattes de derrière mais c'est tout. <b>42”</b></p>	<p>&lt; Une mouette en fait avec le bec ouvert et les ailes, elle volait. <b>Enquête des limites :</b> Oui je vois le papillon, mais c'est pas la première chose. <b>G F+ A Ban</b> En fait pour être honnête, je voyais en premier la tête d'un escargot.</p>	<p>GSim kan+ A</p>
<p><b>Planche VI</b> (Ecarquille les yeux) C'est marrant ! <b>21”</b> 11. V Je vois deux bonshommes dos à dos et c'est deux hommes barbus. Mais c'est tout Regarde, ils sont bizarres <b>32”</b></p>	<p>Ah oui, c'était comme ça (tourne la planche) les deux hommes barbus dos à dos, là il y a la barbe, là il y a le nez, là il y a le dos. (visages des hommes dans le D inférieur)</p>	<p>D F- Hd</p>
<p><b>Planche VII</b> V &lt; V <b>21”</b> 12. Deux éléphants avec les trompes qui pendouillent (D milieu) 13. Et en blanc, je vois une lampe de chevet sur une table de nuit. 14. Je vois aussi une drôle de personne qui danse <b>57”</b></p>	<p>Là j'ai vu pas mal de choses. J'avais vu en premier une lampe de chevet, enfin pas en premier. Une lampe de chevet (blanc) là, il y a le trapèze, là il y a la table et là il y a le socle. Deux éléphants qui ont la trompe là. Et là un drôle de clown qui danse, là il y a ses pieds (D sup) là ses main (D</p>	<p>D F+ Ad → Sym Dbl F+ Obj Gela K- H</p>

	médian), et là sa tête (D inférieur), faudrait que ce soit plus proche et on a l'impression qu'elle fait comme ça. (Fais le geste en écartant ses bras vers le haut et ses jambes)	
<p>Commentaire : Les dessins c'est comme des taches d'encre ! Selon ce que je dis, c'est ce que je pense ?</p> <p><b>Planche VIII</b>  <b>12"</b>  15. Un homme qui rigole,  16. Et deux animaux à quatre pattes  17. Et un mari et une femme qui se regardent  18. Et un éléphant.</p> <p style="text-align: right;"><b>51"</b></p>	<p>C'est le tout, la bouche c'est le blanc entre le vert et le rose.  Là c'est les tigres qui marchent là. (D rose)  Là il y a l'homme et la femme qui se regardent là, c'est leur tête, là c'est juste leur tête (rose médian). En fait ils regardent un peu plus le ciel.  J'avais vu autre chose ? Ah oui ! un éléphant, y a sa trompe ici (vert), les oreilles aplaties. Je vois souvent des éléphants, c'est parce que mon grand-père il adore ça !</p>	<p>GBI K- Hd  D Kan+ A Ban  D K- Hd  D F- A  <b>Remarque personnelle</b></p>
<p><b>Planche IX</b>  Oh là là ! Je sais pas !  <b>16"</b>  19. Une vache qui est en train de brouter de l'herbe... Euh...  20. Un drôle de bonhomme qui tend les bras vers le haut,  21. et deux tigres avec des crocs.</p> <p style="text-align: right;"><b>55"</b></p>	<p>Là j'avais vu une vache, là il y a son mufle, avec ses deux naso (blanc), et là il devrait y avoir ses yeux, et là les deux tâches, ça devrait être noir, mais c'est orange. Elle était sensée brouter l'herbe, c'est la partie verte mais bon ça va.  Alors les tigres (orange), y a, il y a les crocs, là il y a la mâchoire et là les oreilles, ça dépasse. Et là c'est la même chose.  Drôle de bonhomme, ou est-ce que j'ai vu ça ? (Tourne la planche dans tous les sens) &lt; Ah si ! qui tend les bras ? Non, désolée j'arrive plus à le voir.  <b>Annulation</b></p>	<p>DBI kan+ Ad  GSim K- H  D F(-)C A →  Sym</p>

<p><b>Planche X</b> <b>8''</b></p> <p>1. Une fête avec des feux d'artifice.</p> <p>2. Un homme avec de la moustache</p> <p>3. et des torches de feu</p> <p>4. &lt; une dame dont le visage ou un monsieur dont le visage est tout gris et il est étiré</p> <p>Je pense que c'est bien.</p> <p><b>1'11''</b></p>	<p>Le dernier c'était la fête, là y avait le feu d'artifice (Bleu).</p> <p>Ah y avait les torches de feu (jaune marron)</p> <p>Là c'est les yeux du bonhomme avec la moustache qui pend (Jaune + Vert) et là, c'est le visage de la femme tout en gris, là il y a les joues (partie centrale du gris), là il y a les yeux et les sourcils et là il y a le nez.</p>	<p>Gelab kobC Feu</p> <p>D F+ Ad Ban</p> <p>D F+/- Feu</p> <p>Dd F- Hd</p>
---	--	--

## Choix

### *Positif*

Planche IX : Celle-là je l'aimais bien, vous voulez savoir, c'est la planche 11, parce que je trouve ça paisible, une vache qui broute de l'herbe.

Planche X : Celle-là, je l'ai bien aimée parce que j'aime bien les couleurs vives et les fêtes aussi.

### *Négatif*

Planche IV : Celle-là, je ne l'ai pas aimée... Oui celle-là je ne l'ai pas aimée, parce que le bonhomme il avait l'air inquiétant. On dirait presque des pistolets dans la main.

Planche II : Celle-là je ne l'aimais pas non plus, parce qu'il y avait un homme qui était triste avec les larmes et c'est tout.

## PSYCHOGRAMME Marine

Réponses			Localisations		
				Nb	%
R	25		G	10	40%
Refus			D	11	44%
Temps total	486	8'6"	Dd	1	4%
Temps par réponse	19		Dbl	3	12%
Temps de latence moyen	15		Di		0%
Somme des temps de latence	146		D/G		0%

Déterminants				
<b>F+</b>	7			
<b>F-</b>	5			
<b>F+/-</b>	2			
<b>Total</b>	14			
<b>F%</b>	56%	61		
<b>F%elar</b>	92%			
<b>F+%</b>	57%	65		
<b>F+%elar</b>	65%			
	<b>Total</b>	<b>(+)</b>	<b>(-)</b>	<b>(+/-)</b>
<b>K</b>	3		3	
<b>kp</b>				
<b>kan</b>	3	3		
<b>kob</b>				
	<b>Total</b>	<b>(+)</b>	<b>(-)</b>	<b>(+/-)</b>
<b>FC</b>	2	1	1	
<b>CF</b>				
<b>C</b>				
<b>KobC</b>	1			
	<b>Total</b>	<b>(+)</b>	<b>(-)</b>	<b>(+/-)</b>
<b>FE</b>	0			
<b>EF</b>				
<b>E</b>				
	<b>Total</b>	<b>(+)</b>	<b>(-)</b>	<b>(+/-)</b>
<b>FClob</b>	1	1		
<b>ClobF</b>				
<b>Clob</b>				

Contenus		
	Nb	%
A	6	44%
Ad	5	20%
H	4	36%
Hd	5	20%
Elem		
Fragt		
Obj	2	
Anat		
Geo		
Bot		
Sc		
Abstr		
Sg		
Peau		
Lieu		
Autres:		
Feu	3	
Reflet		
	25	
<b>BAN</b>	3	

Autres		Éléments qualitatifs	
T.A.	<u>G D</u> Dd Dbl D/G	Choc	
T.R.I.	3K/1.5C	Eq. Choc	
F.Compl	4k/0E	Persev	2
RC%	44 %	Rem.Sym	
Somme de C	1.5	Rem.C.	Rouge
Somme de E	0	Crit.Sub	2
		Crit.Obj	
		Descriptions	
		Banalités	2
		Retournements	2

## TAT

**Planche 1 :** C'est pas grave si elle est très courte ? **10"** C'est un petit garçon dont le papa B1-2 est violoniste, et un jour, B2-1 en touchant au violon de son père, il le casse A2-4. Voilà, et là il se demande comment faire pour le réparer B2-3. **52"**

**Planche 2 :** (Regarde la planche) **16"** CI-1 C'est une famille de paysans B1-1. La fille plus tard elle veut devenir institutrice CN-2 (+), mais les parents ils n'ont pas les moyens CN-2 (-). Donc elle est obligée d'étudier en même temps que travailler à la ferme A1-3/B2-1/A3-4. Voilà. **1'01"**

**Planche 3 BM :** **14"** A3-1 C'est une f... femme B3-2 dont le mari B1-2 doit partir à la guerre B2-1. Et elle le supplie B1-3/B1-1 de rester. Mais lui il part. Et elle pleure B2-4. **45"**

**Planche 4 :** Fronce les sourcils **17"** C'est un voyageur A1-1, qui a... qui est allé en Chine A1-2, et il trouve une femme B1-1/B3-2 et il l'a épousée, voilà CI-1. ( ?) Non c'est tout. **46"**

**Planche 5 :** **9"** C'est la nuit A1-2. La nuit il fait noir CI-3/CN-4. Et il y a une dame qui est toute seule chez elle. Puis elle entend un bruit B2-1. Elle commence à avoir peur B1-3. Elle descend et elle ouvre la porte pour voir ce qui se passe B2-1. Et elle voit un voleur B1-2. ( ?) Je ne sais pas. **1'05"**

**Planche 6GF :** CI-1 On a le droit de dire je ne sais pas ? **24"** Elle a l'air apeurée B1-3, mais je ne vois pas pourquoi CI-1. Peut-être qu'un monsieur B1-1 l'a suivie et elle se rend compte qu'il B3-2 la suit depuis tout à l'heure et elle finit par lui demander pourquoi CI-2. CI-1 (?) Je ne sais pas. **1'05"**

**Planche 7GF :** (tourne la planche) **11"** C'est une maman CI-2 qui vient d'accoucher. Et... la petite fille veut tenir le bébé B1-1, alors sa maman lui dit : « Fais attention » B1-1. Voilà. CI-1/A3-4 **45"**

**Planche 8BM : 8''** Un monsieur CI-2 qui a un problème CI-2 parce qu'il... il a... il a A3-1 reçu une balle dans le ventre A1-1, comme c'est la guerre A1-2/CF-1. Et du coup les médecins B1-1 sont en train de l'opérer et à côté il y a son fils qui est inquiet B1-3. Voilà. **53''**

**Planche 9GF : (Éloigne la planche)... Elle tient quoi ? CM-1 25''** CI-1 Un livre avec un chiffon dessus A1-1. On dirait un peu comme Alice au pays des merveilles A1-4. La grande sœur B1-1 raconte une histoire et la fille elle en a marre A2-4 alors elle suit le lapin B1-2. **1'00''**

**Planche 10 : 7''** C'est deux amis qui ne se sont pas vus B1-1. C'est une femme et un homme, enfin je crois A3-1. Et ils se revoient CF-2 et ils disent ça fait longtemps, B1-1 voilà ! **38''**

**Planche 11 : Éloigne/rapproche 10''** C'est à l'époque des cow-boys et des indiens A1-2. Y a des petites routes et une grande cascade A1-1. Et là, y a une charrette qui traverse un pont CF-1. Et je sais pas qu'est-ce qu'il fait là, A3-1 mais y a un dragon qui arrive. **1'03''**

**Planche 12 BG : Y en a combien encore ? CM-1 (-) 13''** Des voyageurs B1-2 qui étaient sur la mer et ils étaient sur une barque A1-1 et petit à petit l'eau de la mer est absorbée et ils finissent par atterrir sur la barque, mais sur la pelouse, dans le jardin du voisin. E3-3 / E4-2 / E4-4 **1'03''**

**Planche 13 B : 7''** C'est un orphelinat A1-2 et chaque jour A1-2, il y a un petit garçon qui attend que son papa B1-1 revienne pour le chercher B2-3. Son papa est peut-être parti très loin A3-4. **50''**

**Planche 19 : Pf... V < ^ (Se gratte la tête) On a le droit de tourner la feuille ? CI-1 26''** C'est sur une vallée A1-1. Y a des maisons qui sont creusées et il y a la cheminée E4-1. C'est pas vraiment une histoire, et derrière tout ça il y a une usine avec de la fumée A1-1 et un oiseau qui essaye d'attraper un ver de terre E4-4. Et tout ça, c'est près de la mer. Vraiment bizarre. **1'24''**

**Planche 16 : C'est fait exprès les traces de doigts ? CI-1 20''** C'est l'espace. A2-1 C'est la terre qui a été absorbée, tout l'univers qui a été absorbé dans une toute petite bouteille CL-3 et tout est blanc CL-2. **1'02''**

**Feuille de dépouillement du TAT – Tableau récapitulatif des procédés utilisés**

<b>Série A</b> Rigidité		<b>Série B</b> Labilité		<b>Série C</b> Évitement du conflit		<b>Série E</b> Émergence des processus primaires	
A1 Référence à la réalité externe		B1 Investissement de la relation		CF Évitement du conflit		E1 Altération de la perception	
A1-1	<b>7</b>	B1-1	<b>10</b>	CF-1	<b>2</b>	E1-1	
A1-2	<b>6</b>	B1-2	<b>5</b>	CF-2	<b>1</b>	E1-2	
A1-3	<b>1</b>	B1-3	<b>4</b>			E1-3	
A1-4	<b>1</b>					E1-4	
A2 Investissement de la réalité interne		B2 Dramatisation		CI Inhibition		E2 Massivité de la projection	
A2-1	<b>1</b>	B2-1	<b>5</b>	CI-1	<b>9</b>	E2-1	
A2-2		B2-2		CI-2	<b>4</b>	E2-2	
A2-3		B2-3	<b>3</b>	CI-3	<b>1</b>	E2-3	
A2-4	<b>2</b>	B2-4	<b>1</b>				
A3 Procédés de type obsessionnel		B3 Procédés de type hystérique		CN Investissement narcissique		E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux	
A3-1	<b>5</b>	B3-1		CN-1		E3-1	
A3-2		B3-2	<b>2</b>	CN-2 (+)	<b>1</b>	E3-2	
A3-3		B3-3		CN-2 (-)	<b>1</b>	E3-3	<b>1</b>
A3-4	<b>3</b>		<b>30</b>	CN-3			
	<b>26</b>			CN-4	<b>1</b>		
				CN-5			
				CL Instabilité des limites		E4 Altération du discours	
				CL-1		E4-1	<b>1</b>
				CL-2	<b>1</b>	E4-2	<b>1</b>
				CL-3	<b>1</b>	E4-3	
				CL-4		E4-4	<b>2</b>
				CM Procédés antidépressifs			
				CM-1	<b>2</b>		
				CM-2			
				CM-3			
					<b>24</b>		

**ANNEXE 10 : Protocoles des épreuves projectives - Mathilde**

**RORSCHACH**

<p><b>Planche I</b> Je peux tourner l'image ? <b>16"</b></p> <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Ben j'ai l'impression que c'est la forme du Liban. Et puis je pense... J'ai l'impression que c'est tout.</li> <li>2. On dirait deux personnes ici (D milieu), après je ne vois pas ce que ça pourrait être</li> </ol> <p align="right"><b>1'02"</b></p>	<p>Ben là, j'ai l'impression que c'est le contour de la forme, tout là, avec les petits trucs là, les îles.</p> <p>Oui, deux personnes ici (D milieu) et là on dirait leurs mains vers le haut. En plus, il y a un truc que j'avais pas remarqué. On dirait qu'il y a deux personnes qui sont autour des deux premières (D lat)</p>	<p>GSim F+/- Geo</p> <p>D F+ H</p>
<p><b>Planche II</b> <b>25"</b> Je vois pas ce que c'est... Silence ( ?) <b>58"</b></p> <ol style="list-style-type: none"> <li>3. On dirait deux mains,</li> <li>4. enfin deux personnes avec les mains posées</li> </ol> <p align="right"><b>1'20"</b></p>	<p>Je les vois là avec les mains jointes, ça m'a fait penser à ça parce qu'on voit bien la forme des mains, après on peut deviner qu'il y a une personne derrière</p>	<p>D F+ Hd Eq.Choc GEla K+ H</p>
<p><b>Planche III</b> <b>13"</b></p> <ol style="list-style-type: none"> <li>5. Ben là c'est assez bizarre, parce qu'on dirait deux personnes un peu penchées vers l'avant et on dirait qu'ils portent quelque chose dans leurs mains</li> <li>6. Et comme une sorte de nœud papillon au milieu C'est tout</li> </ol> <p align="right"><b>55"</b></p>	<p>Les deux personnes, on voit bien les jambes et les bras, même si c'est mal fait et tout le corps</p> <p>Ici ça m'a fait penser au nœud papillon parce qu'on représente souvent les nœuds papillon rouge avec cette forme-là.</p> <p><b>Réponse additionnelle</b> Ça peut être deux cœurs. D F+ Anat</p>	<p>GEla K+ H Ban</p> <p>D FC Obj</p>

<p><b>Planche IV</b>  Fronce les sourcils  ^V^V  Bouge la tête  Non, non.  (?)  Je ne sais pas.  <b>57”</b></p>	<p>(?) V  On dirait qu’il y a deux enfants dans un sac qui sort de la forme centrale  G ClobF H  (D), deux bustes,  D F- Hd  ça m’a fait penser à ça parce qu’on voit les formes séparées, et les yeux et la bouche, là (D milieu). Par contre je ne vois pas d’où vient le sac</p>	<p>Refus</p>
<p><b>Planche V</b>  <b>5”</b>  7. On dirait une sorte de papillon avec des pattes.   8. Ou sinon un personnage avec des bras très longs  Eloigne la planche  Et puis c’est tout   <b>40”</b></p>	<p>Là, le papillon, là on peut imaginer que les formes qui partent en oblique c’est les ailes du papillon, et là, les sortes d’antennes qui partent en l’air.  Une personne avec de longs bras, parce qu’on voit une sorte de tête avec des toutes petites jambes.</p>	<p>GSim F+ A Ban   GEla F+ (H)</p>
<p><b>Planche VI</b>  V  <b>15”</b>  9. On dirait deux personnes de fumée, dos à dos, et qui sont reliées par, comme une sorte de poteau et les flammes elles sont de chaque côté.  Et puis c’est tout  <b>54”</b></p>	<p>Bah, de fumée parce qu’on voit comme des flammes (D lat haut)  Et ça a l’air de deux personnes parce que ça a l’air comme une barbe et le point avancé vers l’avant (D lat bas)</p>	<p>GEla EF (H)/Fum  → Clob</p>
<p><b>Planche VII</b>  <b>7”</b>  10. On dirait la forme de buste de deux personnages et une sorte de plume sur la tête (V ^) Ou sinon elles sont à genoux, mais ce qui n’est pas possible, elles ont la tête retournée.  Après sinon, je ne vois ce que c’est   <b>55”</b></p>	<p>(D lat) Buste, parce qu’on voit comme une main sortant et la tête comme si elle regardait la personne de l’autre côté qui est identique. Et puis la plume parce que ça m’a fait penser à des indiennes.</p>	<p>GEla K+ Hd</p>

<p>Commentaire : Les dessins c'est comme des taches d'encre ! Selon ce que je dis, c'est ce que je pense ?</p> <p><b>Planche VIII</b> &lt; <b>12"</b> 11. On dirait une sorte d'animal (D rose) qui marche sur des flaques colorées et y a son reflet de l'autre côté (rire) après c'est tout. <b>47"</b></p>	<p>C'est comme une sorte de félin parce que ça n'a pas de queue c'est vrai, mais ça a la forme et ça a quatre pattes</p>	<p>Remarque matériel</p> <p>D kan+ A Ban Rq Reflet → C</p>
<p><b>Planche IX</b> &lt;&gt; <b>19"</b> 12. ben j'ai l'impression que se sont des personnages qui sont reflétés de l'autre côté et qui sont de la même couleur chacun. C'est tout (sourire) <b>48"</b></p>	<p>C'est un peu un truc de symétrie, c'est comme si on avait un truc d'encre, et qu'on avait plié la feuille en deux. En plus c'est exactement pareil. ( ?) Chaque couleur c'est un personnage avec son reflet aussi de la même couleur.</p>	<p>GEla F-C Reflet Rq matériel/symétrie Réponse couleur</p>
<p><b>Planche X</b> <b>6"</b> 13. Ces trucs en bleu on dirait des araignées 14. on dirait un personnage avec les cheveux roses, avec des lunettes sur le front, les yeux jaunes et la moustache verte 15. Et ensuite les trucs vert kaki on dirait des sortes de cheval avec le feu au jarret <b>1'17"</b></p>	<p>D bleu lat.</p> <p>Ici, là. On peut penser qu'il a mis de l'eau dessus donc il y a la fumée qui s'en va</p>	<p>D F+ A D F+ Hd D F- A/Feu</p>

## Choix

### *Positif*

Planche X : J'aime bien celle-là, parce qu'elle est colorée, et parce que c'est... comment dire, il y a des formes bizarres qui sont rigolotes

Planche V : J'ai bien aimé celle-ci, parce que j'aime bien les papillons

*Négatif*

Planche IV : Par contre celle-là, parce que c'était dur à trouver et on ne voit pas exactement ce que ça représente.

Planche VII : J'aime pas trop non plus celle-ci, parce que ce n'est pas très réaliste. Je n'aime pas trop ce qui est dessiné

**PSYCHOGRAMME Mathilde**

Réponses				Localisations		
					Nb	%
R	15	20	G	8	53%	
Refus	1		D	7	47%	
Temps total	575	9'35"	Dd		0%	
Temps par réponse	38		Dbl		0%	
Temps de latence moyen	17		Di		0%	
Somme des temps de latence	151		D/G		0%	
Déterminants				Contenus		
					Nb	%
<b>F+</b>	7			A	4	27%
<b>F-</b>	2			Ad		
<b>F+/-</b>	1					
<b>Total</b>	10			H	5	53%
<b>F%</b>	67%	67		Hd	3	
<b>F%elar</b>	107%			Elem		
<b>F+%</b>	75%	69		Fragt		
<b>F+%elar</b>	83%			Obj	1	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Anat	
<b>K</b>	3	3	0.7		Geo	1
<b>kp</b>					Bot	
<b>kan</b>	1	1	1.3		Sc	
<b>kob</b>					Abstr	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Sg	
<b>FC</b>	2	1	1		Peau	
<b>CF</b>					Lieu	
<b>C</b>					Autres:	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Reflet	1
<b>FE</b>	0					
<b>EF</b>	1				<b>BAN</b>	3

<b>E</b>				
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)
<b>FClob</b>				
<b>ClobF</b>				
<b>Clob</b>				
<b>Autres</b>			<b>Éléments qualitatifs</b>	
T.A.	<u>G D</u> Dd Dbl D/G	Choc		
T.R.I.	3K/1C	Eq. Choc		
F.Compl	1k/1E	Persev		
RC%	33 %	Rem.Sym		
Somme de C	1	Rem.C.		
Somme de E	1	Crit.Sub		
		Crit.Obj		
		Descriptions		
		Banalités	3	

## TAT

**Planche 1 : 5''** C'est l'histoire d'un jeune garçon qui est pauvre et qui n'a pas les moyens... CN2- Et qui est très doué en musique CN2+ et il rêve A2-1 d'avoir un violon. Et tous les jours il passe devant la vitrine d'un magasin A2-4 et il regarde le violon dans la vitrine, et il s'arrête il le regarde et il rêve de l'avoir un jour A2-4. Puis il va faire tout pour essayer de... l'avoir, B2-1 il va essayer d'avoir de l'argent. Parfois même il a des idées euh... de le voler A2-4/B2-3 mais il se dit que ce n'est pas honnête A2-4. Et puis un jour il va cumuler tellement d'argent qu'il va en avoir plus qu'il ne faut pour le violon et il va l'acheter A1-3 **2'13''**

**Planche 2 : 16''** Alors c'est une fille paysanne et qui un jour veut devenir maîtresse, A2-4 mais elle doit, elle doit, elle doit aider son père E1-1 au champ B2-3 mais comme elle n'a pas le temps, A2-4 elle va essayer de s'instruire le jour, la nuit, et c'est... B2-1 elle va apprendre à lire, à écrire mais pas comme il faudrait. CN2(-) Et puis un jour, quand elle voit une annonce dans le journal, elle se dit « Je vais tenter ma chance » B1-1. Ensuite elle passe le test mais elle ne réussit pas CN-2 (-) parce que comme j'ai dit tout à l'heure, elle n'a pas appris comme il faut A1-3. Alors elle se dit « bon, tant pis je ne vais plus aider papa au champ » B1-1 et elle va aller à

l'école B2-3/A1-3. Et puis, quand elle revoit l'annonce elle voit que la place n'a toujours pas été prise donc elle va réessayer et cette fois c'est réussi. B2-1. **2'58"**

**Planche 3 BM :** C'est un garçon ou c'est une fille ? CI-1 (?) Bon ben alors on va dire que c'est un garçon B3-3 **20"** C'est un garçon, il est très jeune et il est, il est fils unique, CM-1 et puis un jour quand il perd ses parents B1-2, il est très triste B1-3/CN-1 et il va essayer de trouver une solution pour ne pas mourir, B2-2 pour rester en vie, mais il ne trouve pas. Ben du coup, il va se laisser mourir, B2-2 ben parce qu'il est très triste B1-3 et il n'arrive pas à trouver de quoi manger CI-3. (Silence) Et donc c'est comme ça qu'il est mort A3-1. **1'55"**

**Planche 4 :** *Rigole.* Bon ben alors... **23"** C'est un jeune couple B1-1. Et est-ce que l'histoire doit avoir une fin ? CI-1 C'est un jeune couple qui s'aime bien, B1-1 mais la femme refuse B2-3 de se marier. B3-2 Et comme l'homme, l'homme... Enfin... un jour ils vont dans un salon de danse, CM-3 et le garçon il insiste tellement que la femme B1-1 elle va dire oui et puis voilà. CM-3. **1'35"**

**Planche 5 :** **5"** Bah... c'est une jeune servante CN2(-) qui fait bien son travail CN2 (+) et qui est engagée chez des maîtres riches B1-2 et elle n'en peut plus B2-2 parce que c'est une très grande maison CN2(+). Donc elle va décider de démissionner B2-3 mais d'abord elle doit... elle doit avoir la permission de ses maîtres B1-1. Donc elle va les chercher et elle ne les trouve pas B2-2. Et un jour, elle ouvre la porte et elle les voit... tous CM-3. Et elle se dit « mais je ne peux pas les quitter, il y a une partie de ma vie qui est attachée à cette famille » B2-3/B1-1. Et donc après, comme le maître de la maison va lui demander, E4-1 « je voulais vous demander s'il pouvait y avoir une autre servante pour m'aider, une apprentie ou une spécialiste. » B1-1 Alors le maître lui répond « d'accord, mais vous devez bien vous entendre. CM-3 Et puis après tout, je te dois bien ça après tout ce que tu as fait à notre famille. » CM-1 Et puis c'est tout. **3'20"**

**Planche 6GF :** **7"** Une jeune comtesse CN2 (+) qui vit chez elle et qui n'a pas de visite A1-3, et elle n'est pas non plus mariée A2-3. Et elle vit toute seule CF-1 avec son cuisinier, sa femme de compagnie et sa servante B1-2. Et puis un jour B2-1 il y a un homme qui se dit médecin CM1 (-)

qui arrive à entrer chez elle B3-2. Et alors la comtesse elle est, elle est étonnée CI-2 B1-3. Et je vais m'arrêter là. CM-3. **1'23**"

**Planche 7GF : 6**" Une petite fille très gâtée CN2 (-) qu'on va appeler Astrid A1-2. Et puis ses parents B1-2 qui n'ont qu'elle comme enfant, CM-1 eh ben ils lui passent tous ses caprices B1-1 et à la fin elle devient détestable CN-2(-)/CF-2, elle a plein de poupées, de jouets de son âge. Par contre elle n'a aucun ami B2-1 et donc du coup la bonne B1-1 elle se retrouve à jouer avec elle alors qu'elle ne l'aime pas B1-3/A2-4. Alors la bonne elle va essayer d'appriivoiser, de rendre plus sociable Astrid B1-1. Elle va réussir dans sa tâche petit à petit mais il lui faudra près de six mois pour essayer A1-2. Et à la fin, quand... Enfin parce que ses parents ne sont pas là, ils voyagent. Et donc du coup, un jour CM-3, quand ils rentrent de voyage, ils voient une fille bien élevée, bien sage CN2(+). Et ils se disent ça ne peut pas être notre petite fille B1-2. Et quand ils se rendent compte que c'est la bonne qui a fait ce miracle B2-2, ils vont la remercier et ils vont lui donner beaucoup d'argent CM-2. C'est tout. **3'30**"

**Planche 8BM : Chuchote :** Qu'est ce que c'est que ça... **17**" CM-1 Ah ! C'est un garçon qui est orphelin, qui a perdu son père mais il a le don d'avoir des visions A2-1, et un jour A1-2 avant la mort de son père, il a une vision, il a vu des hommes penchés et qui lui découpaient le ventre à coups de couteau B2-1. Il va essayer de tout faire pour protéger son père A2-4 mais il ne peut pas parce qu'il est déjà mort. (?) Parce qu'il avait des dettes, et aussi, il était pas pauvre, il était pas riche, il avait une situation moyenne CF-1. Et comme il avait des dettes partout, il avait des ennemis et du coup il y a des gens qui l'ont tué CF-2. **1'27**"

**Planche 9GF : 7**" Deux jeunes filles, instruites, riches et belles CN2 (+)/CN-5 vont faire un... vont faire A3-1 un pique-nique près d'une rivière A1-2 et elles descendent la côte qui descend vers la rivière en courant et quand elles voient leur abri secret dévasté, B2-1 alors qu'il n'y a pas de crue, CL-2 elles vont essayer de percer le mystère CM-3. **1'23**"

**Planche 10 :** Fonce les sourcils **26**" Deux personnes CN-5 pendant la guerre A1-3 qui sont des ennemis B1-1 de... qui sont des ennemis du... A3-1 enfin, de celui qui dirige la guerre, B1-2 et

ils vont essayer de se cacher pendant quelques jours dans une cave B2-4, avec de la nourriture, des habits et de l'eau dans le noir CF-1. C'est tout. **1'20"**

**Planche 11 : 14"** C'est... c'est l'histoire d'un preux chevalier B1-2/CN-2, qui va essayer d'affronter un dragon B2-1 qui fait des ravages dans le pays. Il va essayer de le pourchasser, de le faire quitter le pays, et aussi de le tuer. Mais ce qu'il ne sait pas, CM-2 c'est qu'au fait le dragon il est derrière lui A2-4. Le chevalier va... non, non, non... A3-2 Le dragon à un moment il provoque un éboulement de rocher dans le seul passage qui mène au pays où le chevalier habite B2-1. Et quand le chevalier voit ça, il se dit, « eh ben tant pis, je vais aller vivre dans un autre pays. » CI-2/B1-1 Mais il va se dire « je vais quand même me venger de ce dragon » B1-3. **2'40"**

**Planche 12 BG : 7"** Il y a très longtemps, sous un arbre, A1-2 sous un cerisier japonais A1-3, il y avait une, un ruisseau qui passait par là E4-1 et on pouvait y pêcher avec une barque. Mais comme on a dévié le ruisseau pour qu'il passe ailleurs, eh ben la barque elle est restée, elle est restée là et elle tombait en... en ruine A1-3. Enfin si on peut dire ça A3-1. Et puis un jour, un petit garçon B1-2 il passe par là, il voit une barque, il se dit « mais qu'est-ce qu'elle fait là, je vais demander à mon grand-père comment ça se fait » B1-1. À suivre. **2'10"**

**Planche 13 B : 10"** Un petit garçon qui vit dans une cabane en bois au bord de la mer A1-1. Et puis un jour il s'installe au même endroit, pour regarder la mer, ses allées, ses venues, et il se dit « j'ai bien envie d'aller voir ce qu'il y a derrière l'océan » B1-3. CM-3 Et puis il va aller à la découverte d'un autre pays qui n'est pas encore sur la carte. **1'20"**

**Planche 19 : Je peux retourner ? V ^ 37"** Un jour, il y a un fou B1-2/CN-2 qui a mis le feu à la terre et que rien, même la mer ne peut arrêter B2-1. Ni même la pluie, et puis les flammes montent si haut qu'elles vont mettre en flamme les nuages E2-3 et puis comme les nuages se déplacent E4-1, il va mettre le feu à tout l'univers B2-1/B2-4. Et puis y a un ange B1-2 qui va essayer de sauver l'univers mais il va se demander A2-4, il va se demander comment il va faire. **1'57"**

**Planche 16 : 10''** Il y a des traces de doigts E1-3. CL-2 (?) CM-1 Ben le vide, E4-1 ça peut aussi attendre qu'on écrive dessus ou qu'on dessine. (?) Ça dépend, si on la met comme ça horizontalement, ça serait la mer, si on le met comme ça verticalement CL-2 ce serait les montagnes parce que ça monte tout haut CL-2. **1'16''**

**Feuille de dépouillement du TAT – Tableau récapitulatif des procédés utilisés**

<b>Série A</b> Rigidité		<b>Série B</b> Labilité		<b>Série C</b> Évitement du conflit		<b>Série E</b> Émergence des processus primaires	
A1 Référence à la réalité externe		B1 Investissement de la relation		CF Évitement du conflit		E1 Altération de la perception	
A1-1	<b>2</b>	B1-1	<b>12</b>	CF-1	<b>3</b>	E1-1	<b>1</b>
A1-2	<b>5</b>	B1-2	<b>9</b>	CF-2	<b>2</b>	E1-2	
A1-3	<b>7</b>	B1-3	<b>6</b>			E1-3	<b>1</b>
A1-4						E1-4	
A2 Investissement de la réalité interne		B2 Dramatisation		CI Inhibition		E2 Massivité de la projection	
A2-1	<b>1</b>	B2-1	<b>10</b>	CI-1	<b>2</b>	E2-1	
A2-2		B2-2	<b>5</b>	CI-2	<b>3</b>	E2-2	
A2-3	<b>1</b>	B2-3	<b>6</b>	CI-3	<b>1</b>	E2-3	<b>1</b>
A2-4	<b>9</b>	B2-4	<b>2</b>				
A3 Procédés de type obsessionnel		B3 Procédés de type hystérique		CN Investissement narcissique		E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux	
A3-1	<b>4</b>	B3-1		CN-1	<b>1</b>	E3-1	
A3-2	<b>1</b>	B3-2	<b>3</b>	CN-2 (+)	<b>6</b>	E3-2	
A3-3		B3-3	<b>1</b>	CN-2 (-)	<b>8</b>	E3-3	
A3-4			<b>54</b>	CN-3			
	<b>30</b>			CN-4			
				CN-5	<b>2</b>		
				CL Instabilité des limites		E4 Altération du discours	
				CL-1		E4-1	<b>5</b>
				CL-2	<b>5</b>	E4-2	
				CL-3		E4-3	
				CL-4		E4-4	
				CM Procédés antidépressifs			
				CM-1	<b>6</b>		
				CM-2	<b>2</b>		
				CM-3	<b>7</b>		
					<b>48</b>		

**ANNEXE 11 : Protocoles des épreuves projectives - Ziad**

**RORSCHACH**

<p><b>Planche I</b> 19” (Rires) V &lt; V</p> <p>1. Dans ce sens, j’ai l’impression que c’est un scarabée, un scarabée avec les ailes déployées dans un sens (D-tête/main)</p> <p>2. ^ Dans un autre sens, je vois une robe avec des ombres derrière (D milieu). Les ombres, on dirait plus des ombres d’hommes qui surveillent la robe. C’est tout.</p> <p align="right"><b>1’23”</b></p>	<p>Alors, là c’est un peu la tête du scarabée, et ici ses ailes qui se déploient</p> <p>Mais quand j’ai regardé plus longtemps, j’ai distingué une robe, et des ombres qui surveillent, la robe elle est bien au milieu, et les gardes ils se tiennent à côté avec je crois une arme dans la main</p>	<p>GSim F+ A <b>V</b></p> <p>GElab F-E Scène → Clob</p>
<p><b>Planche II</b> Je ne sais pas vraiment ce que ça pourrait être 32” V</p> <p>3. J’ai un peu l’impression que ce sont les deux mêmes hommes que tout à l’heure. (D Lat), sauf que là ils sont dans le même sens</p> <p>4. Ensuite une tâche de peinture dans le fond d’un mur (D rouge)</p> <p>5. ^ Ah dans ce sens par contre, on dirait plutôt deux personnes touchant un mur avec des symboles (D rouge) sur le mur, et qu’ils sont tous les deux accroupis. C’est tout, et les mains qui touchent le mur, et leurs deux mains se sont collées.</p> <p align="right"><b>1’45”</b></p>	<p>En fait ce sont les deux mêmes hommes, ils sont accroupis et ils touchent le mur, les deux mains collées, avec des symboles sur le mur. J’ai cette impression. Les symboles c’est le rouge, après c’est à peu près la même chose dans l’autre sens.</p>	<p>Persévération ? GSim K- H</p> <p>D CF Art</p> <p>GElab K+ Scène</p>
<p><b>Planche III</b> V ^ 16”</p> <p>6. Alors ici j’ai l’impression dans ce sens, que ce sont deux personnes qui sont en train de modeler quelque</p>	<p>En fait là ce sont deux personnes, des silhouettes, qui sont en train de modeler quelque chose, mais si on</p>	<p>GElab K+ H Ban</p>

<p>chose (D inférieur). Après, j'ai pas l'impression que ce sont des vraies personnes humaines, ils ont la forme, le corps d'un... ils ont le corps un peu trop plié</p> <p>7. Après j'ai l'impression qu'il y a un nœud papillon au milieu V</p> <p>8. Après, si je tourne, je vois un mélange d'insectes avec des traces de sang un peu à côté de lui et au milieu C'est tout</p> <p>9. Ah non ! Et si je regarde un peu plus en penchant comme ça, j'ai l'impression que c'est un homme déguisé (D inférieur=masque), un homme masqué en train de soulever quelque chose ou de le maintenir (D lat – jambes)</p> <p style="text-align: right;"><b>1'53''</b></p>	<p>regarde bien, ce ne sont pas les mêmeq silhouettes que des humains, ils sont un peu recroquevillés sur eux.</p> <p>Dans ce sens, j'ai plus l'impression que c'est un homme masqué qui soulève quelque chose. L'homme masqué, là c'est son masque (D inf) et là un petit nœud papillon.</p>	<p>D F+ Obj Ban</p> <p>GElab F-C A/Sang → E</p> <p>GElab K- H</p>
<p><b>Planche IV</b> V <b>14''</b></p> <p>10. Euh, j'ai l'impression que c'est un animal, une sorte de Pégase, mais avec des cornes (D intérieur inférieur) avec des ailes pliées, un peu repliées sur elles, froissées (D latéraux – jambes).</p> <p>11. Après, si je décline un peu, j'ai l'impression que c'est un drôle de dragon,</p> <p>12. ^ Après si je retourne de ce côté j'ai l'impression que c'est une sorte de monstre avec des mains au sol, avec des énormes pieds, avec un drôle de costume, et un énorme corps.</p> <p style="text-align: right;"><b>1'24''</b></p>	<p>Ici si on arrive à distinguer les ombres, ici on a la forme d'un Pégase, avec des petites cornes, des ailes un peu repliées par rapport au vrai Pégase.</p> <p>Après dans l'autre sens c'est un énorme monstre avec un immense corps, ses deux mains touchant le sol, avec une veste un peu particulière et une tête de labrador quelque chose comme ça.</p>	<p>GSim F+ (A)</p> <p>GSim F+ (A)</p> <p>GSim FClob (H)</p>
<p><b>Planche V</b> V ^ V &lt; ^ Hmmm.... <b>23''</b></p> <p>13. J'ai l'impression que c'est un insecte</p>	<p>Un papillon un peu avec des ailes de</p>	<p>GSim kan+ A Ban</p>

<p>avec des ailes, prêt à décoller ou en train de planer. (G)</p> <p>14. Ou après un enfant, une sorte d'enfant animal (D milieu) avec des ailes en train de planer, avec des oreilles de lapin, et des ailes de corbeau, et des pattes aussi de lapin.</p> <p style="text-align: right;"><b>1'17''</b></p>	<p>corbeau, qui est en train de planer. Après si on oublie un peu les ailes (cache les ailes) on a l'impression que c'est un enfant, qui a des ailes avec des oreilles de lapin, c'est la partie pointue, avec les petits pieds d'un lapin.</p>	<p>GSim kan- (A)</p>
<p><b>Planche VI</b> V ^ <b>25''</b></p> <p>15. Dans ce sens, j'ai l'impression que c'est un personnage assez important d'une tribu indienne, précisément le chef avec une peau de bête, un peu déchiquetée et avec une sorte de nœud au milieu pour retenir sa veste. (silhouette = axe milieu)</p> <p>16. Mais dans ce sens (V) j'ai plus l'impression que c'est une bestiole qui veut manger sa proie qui ouvre sa gueule.</p> <p>17. Après, si je décline un peu, j'ai plutôt l'impression que c'est deux enfants qui se tiennent sur un pied, (D lat) qui s'attachent sur une mèche, et là, on voit leur reflet dans l'eau, ici c'est l'eau (Reflète = D sup – totem)</p> <p style="text-align: right;"><b>1'57''</b></p>	<p>Ici on peut distinguer une silhouette avec le style indien, avec la petite plume derrière cette robe traditionnelle, on peut dire ça et là un petit nœud pour le tenir, après c'est un peu déchiré sur les côtés.</p> <p>Après j'ai vu des enfants, dans cette partie, qui se tiennent, ici ce sont la fin de leurs pieds, ici leur reflet dans l'eau et ici leurs deux mains comme ça.</p>	<p>GElab K+ H</p> <p>G kan+/- A →Clob</p> <p>GElab K- H/Scè --&gt;Reflète</p>
<p><b>Planche VII</b> V ^ (rigole) <b>20''</b></p> <p>18. Là j'ai l'impression que ce sont deux personnes enfin... deux dames (D lat) d'une taille d'une jeune fille... qui ont une plume sur la tête, qui retournent leur tête et se regardent étrangement. Et elles ont les mains, comme ceux d'un kangourou, ils se tiennent comme ça et ici, elles se regardent.</p> <p>&lt; C'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>1'12''</b></p>	<p>Celle-là je l'ai bien aimée parce que ça m'a fait penser ici à une vieille femme, avec les mains d'un kangourou parce que les kangourous ils se tiennent toujours comme ça, elle se retourne et regarde l'autre, et là j'ai l'impression que c'est une plume d'indien, et elles se regardent d'un air étrange vu leur position.</p>	<p>GElab K+ H</p>

<p><b>Planche VIII</b> V Alors, <b>18”</b></p> <p>19. Alors, j’ai l’impression que c’est un uniforme (rouge+orange), un peu particulier avec de longs bras et avec des mains sous forme de crabe, un uniforme avec des bras (rose lat), et au bout c’est des pinces de crabes. Une blouse un peu déchirée, (veste= vert milieu)</p> <p>20. Et après, une robe un peu déchiquetée, qui fait un peu style homme de forêt (D vert milieu)</p> <p>21. &lt; Mais si je tiens comme ça j’ai plutôt l’impression que c’est un animal grim pant sur des objets, enfin grim pant sur des pierres, sur des bouts de bois et après, on voit son reflet dans l’eau. L’animal, j’ai plus l’impression que c’est un lézard</p> <p style="text-align: right;"><b>1’48”</b></p>	<p>Ici c’est l’uniforme, on dirait une blouse, ici je distingue le bras, là la pince d’un crabe, ici du coup la veste un peu déchirée</p> <p>Ici, c’est parce que c’est fin sur les côtés et ça tombe, comme Tarzan.</p> <p>Ensuite après j’avais dit que c’est un lézard, ici je distingue un arbre, des roches, de l’eau et tout ce qui est ici, il se tient dessus pour aller de l’avant. L’arbre, c’est fin et comme une branche qui est tombée, un rocher vu les dimensions, pointu d’un côté et là arrondi. Et de la pierre, parce que je vois souvent quand je vais à la plage des morceaux de pierre comme ça, ici la même chose, et là j’ai plus l’impression que c’est un lézard qui regarde vers le bas.</p>	<p>G Sim F- Vêt</p> <p>D F+/- Vêt</p> <p>G Elab kan+ A/bot Rq Reflet</p>
<p><b>Planche IX</b> V &lt;&gt; Alors... <b>21”</b></p> <p>22. &lt; Dans un sens, je vois une sorte de crapaud avec un vieux Monsieur (orange), avec un autre monsieur (vert) qui jouent avec le crapaud, et un Monsieur juste derrière (rose) qui supervise, avec une moustache</p> <p>23. &gt; Dans l’autre sens, j’ai l’impression que le vieux monsieur avec une moustache, c’est un lézard avec le corps d’un humain,</p>	<p>Ah voilà ! Là c’est le monsieur. Là c’est une sorte de crapaud, un monsieur s’accrochant au crapaud, on le voit, un peu avec une tête déformée, pas tout à fait humaine, il s’agrippe sur le crapaud j’ai l’impression, ici on distingue une tête, les yeux, le nez, une petite moustache...</p> <p>Mais quand je le retourne dans l’autre sens, j’ai l’impression que les yeux ont changé de position, du coup ça me fait penser plus à un lézard avec</p>	<p>G Elab K- Scène</p> <p>G Sim K- (A/H)</p>

<p>24. Là c'est un motard qui grimpe sur une planche de bois, et la planche de bois il y a des morceaux qui tombent par terre parce qu'elle n'est pas très bien stable.</p> <p style="text-align: right;"><b>55''</b></p>	<p>le corps d'un humain.</p> <p>Ici un motard, la silhouette verte, Ça fait comme une moto dans ce sens, et là la rampe de pierre ou de bois, et là quelques morceaux qui dégringolent parce que ce n'est pas très stable.</p> <p>(Vert=moto, rampe)</p>	<p>GElab K-H/Scène</p>
<p><b>Planche X</b> &lt; V <b>17''</b></p> <p>25. Alors là je vois ce sont des animaux, beaucoup d'animaux, il y a des lézards (jaune), des milles pattes (rose), des petits poissons, des crabes (marron) ensuite d'autres animaux avec... des animaux qui se tiennent sur d'autres animaux.</p> <p>26. Un petit faucon qui arrive et que ...</p> <p>27. Deux scarabées se tenant sur leurs deux pattes arrière (gris) se regardent en tenant une sorte de bout de bois</p> <p>28. Juste à coté pas très loin, deux animaux instables, tiennent une feuille et qu'ils se sont tous appuyés sur le sol et attendent l'arrivée d'une personne pour préparer une surprise, quelque chose dans ce style</p> <p style="text-align: right;"><b>1'44''</b></p>	<p>Ici, tous les animaux</p> <p>(D Vert inf)</p> <p>(Gris sup) ils se regardent, en tenant un bout de bois, un sceptre, quelque chose d'important.</p> <p>(D bleu et vert)</p> <p>Ils sont tous montés les uns sur les autres</p> <p><b>Réponse additionnelle :</b> Sinon, si je regarde comme ça, ça fait comme des oiseaux volants qui se suivent comme ça (Vert=oiseaux volants/vert et orange V) avec les mêmes animaux. C'est juste deux qui changent si je tourne dans l'autre sens.</p> <p>GElab F+ A</p>	<p>GElab F+ A</p> <p>D kan- A</p> <p>D Fkan+ A</p> <p>D kan- A</p>

### Choix

*Il se lève, étale toutes les planches sur la table pour faire sa sélection.*

D'abord je revois tout, comme ça je peux choisir. En fait, personnellement je les ai tous un peu aimées.

*Positif :*

Planche VII : Celle-là, parce qu'elle m'a bien fait rire, en même temps ça fait un peu un style comique, un peu, rigolo et comment elles se tiennent, moi personnellement ça me fait rire.

Planche X : Celle-ci, parce que ces couleurs, cette vie comme ça réunis, et tout ces animaux différents, de toutes les espèces, des animaux volants, des animaux aquatiques, des animaux sous-terrains.

### PSYCHOGRAMME Ziad

Réponses			Localisations		
				Nb	%
R	28		G	19	68%
Refus	0		D	9	32%
Temps total	752	12'30	Dd	0	0%
Temps par réponse	27		Dbl	0	0%
Temps de latence moyen	21		Di		0%
Somme des temps de latence	205		D/G	0	0%

Determinants					Contenu		
F+						Nb	%
F-	4				A	12	43%
F+/-	2				Ad		
Total	6						
F%	21%				H	9	32%
F%elar	96%				Hd		
F+%	67%				Elem		
F+%elar	74%				Fragt		
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Obj	1	
K	10	5	5		Anat		
kp					Geo		
kan	8	5	3		Bot		
kob					Scene	6	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Abstr		
FC	1		1		Sg		
CF	1			1	Peau		
C					Lieu		
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Autres:		
FE	1		1		Vet	2	

<b>EF</b>					Art	2	
<b>E</b>					Masq		
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Sex		
<b>FClob</b>	1				Arch		
<b>ClobF</b>					<b>BAN</b>	3	
<b>Clob</b>							
<b>Autres</b>				<b>Éléments qualitatifs</b>			
T.A.	<u>G</u> <u>D</u> Dd Dbl D/G	Choc		1	Noir		
T.R.I.	10K/1.5C	Eq. Choc					
F.Compl	8k/0.5E	Persev					
RC%		36%	Rem.Sym	3			
Somme de C		1.5	Rem.C.				
Somme de E		0.5	Crit.Sub				
			Crit.Obj				
			Descriptions				
			Retournements				9

## TAT

**Planche 1 : 20"** Un petit enfant en train de regarder bizarrement son violoncelle A1-1... oui c'est ça son violoncelle A3-1. Et si je devais raconter une histoire là-dessus, je dirais qu'il y a eu une histoire, A3-1 une sorte d'embrouille avec le violoncelle dans le sujet CI-2/E4-1. Ensuite il se retrouve et il se demande qu'est-ce qu'il pourrait bien faire, un choix et ce choix concernerait son violoncelle CI-2. Rapport à son violoncelle. Et on ne voit pas un sentiment de joie dans son visage A3-4 on voit plutôt un sentiment de tristesse, quelque chose comme ça, d'angoisse B1-3.

**1'19"**

**Planche 2 : 9"** Alors là tout de suite j'aperçois un village pas en plein centre-ville, je dirai plutôt un peu plus dans les campagnes je dirai A3-2, un peu loin dans le temps A1-2. Une personne... Non pas très loin, je remarque une personne qui tient des livres dans ses mains A1-1. Je vois une autre personne derrière, avec un cheval, un homme précisément avec un cheval en train de rebrousser euh... de retourner la terre A1-1/CI-2. Une femme collée à un arbre, un peu penchée en train de regarder le ciel A1-1. Au fond une petite arche, des maisons, des maisons avec des toits complètement pointus, et d'autres, complètement plats, on voit les traces quand il retourne le champ A1-1. Et si je devais raconter une histoire, je dirai que la dame ici a eu un problème ou elle vient d'apercevoir quelque chose et elle va se diriger là-bas, et elle s'apprête à quitter le

village, et là-bas on voit le village qu'elle s'apprête à quitter et là on voit l'endroit où elle vient de s'apercevoir quelque chose A1-2/CI-2. (?) Par exemple imaginons qu'elle voit... on ne peut pas voir vu que c'est coupé, qu'elle voit un train qui... et à un moment les rails du train sont coupés, et du coup elle regarde comme ça, inquiète, d'un regard inquietant et elle s'apprêterait à courir, quelque chose comme ça. CN-1

**2'10"**

**Planche 3 BM : 14"** Alors là, je vois une femme, assise, une personne elle est, comment dire, un peu triste CI-2 avec un énorme chagrin B1-3 avec soit un lit, ou un banc, ou un canapé A1-1. Si ça serait un lit, ça serait une personne qu'elle aime bien, je ne sais pas moi, son père qui est mort B1-2. En tout cas, il n'y a pas de symbole de joie, plutôt de la tristesse A3-4. On peut distinguer que c'est une femme au niveau des chaussures à talons, la jupe, comme les cheveux sont, tombent plus d'un côté et plus en épaisseur, et au niveau des mains A1-1... ensuite, soit elle a eu un chagrin d'amour soit elle a reçu un choc elle ne sait plus quoi faire B1-3/A3-1. C'est tout, et qu'elle est dans une salle, une chambre par exemple A1-2. **1'30"**

**Planche 4 : 14"** Alors, je vois un homme et une femme dans une salle A1-1. Un homme un peu préoccupé. L'homme il est préoccupé B1-3 et la femme on a l'impression qu'elle essaye de le retenir, B3-2 comme si elle s'était rendue compte qu'il avait remarqué qu'elle avait fait quelque chose de grave, B1-1 qu'elle avait appris quelque chose de grave. Et l'homme continuerait d'avancer, même si elle l'en empêcherait CN-3. Ensuite je distingue qu'elle a des cheveux, un peu comme si elle sortait... enfin qu'elle avait commencé un brushing, A1-1 que l'homme il est plutôt en costume et la femme plutôt en robe, et qu'il y a des vitres. Euh... Une serviette. Que... il y a le regard inquietant, B3-1 qui... voilà CI-1. Et c'est tout. **1'49"**

**Planche 5 : 9"** Alors là, je vois une femme qui rentre dans une salle je dirais plutôt un salon, une lampe allumée, une étagère A1-1. Euh... qu'elle rentre pour distinguer s'il y a une personne ou pas. Que...il fait plutôt... c'est plutôt la soirée vu qu'il y a une lumière allumée et que derrière elle c'est un fond tout noir CN-4/A1-2. Si je devais raconter une histoire dessus, cette femme rentrerait dans cette maison pour s'apercevoir qu'il y a quelqu'un E3-3, peut-être parce que

dehors il y a un temps d'orage, et elle veut s'abriter, et qu'elle toque, et elle s'aperçoit qu'il n'y a personne. 59”

**Planche 6BM : 10”** Alors là, je vois déjà tout de suite qu'ils sont dans une grande pièce, A1-2 qu'il y a déjà deux personnages CI-2 dans une immense pièce, on peut distinguer déjà que la fenêtre a plus de 6 carreaux A1-1, que la dame c'est une dame un peu âgée et que l'homme c'est son fils, B1-1 que la mère elle est, comment dire choquée, qu'elle est déçue, B1-3 qu'elle ne s'attendait pas à quelque chose qu'a fait son fils, et que son fils regrette, et qu'il baisse la tête comme s'il avait commis une action grave et il a du mal à l'admettre, B1-1/A2-4 et qu'il tient son chapeau dans les bras. Et la salle, ça serait plutôt un salon, un énorme salon. A1-1 ( ?) oui, vu la tête et comment il regarde la tête, et la tête, il y a un peu comme un air de famille, et la tête elle regarde contrairement au personnage E4-1, qu'elle a l'air choquée, qu'elle réfléchit à ce qu'elle pourrait lui dire, que la personne est un peu déçue, B2-2 qu'elle n'est pas contente de ce qu'il a fait et qu'elle ne peut pas retourner en arrière pour arranger ça B2-3. 1'56”

**Planche 7BM : 5”** Alors là je distingue tout de suite deux hommes, tous les deux en costume donc je dirais dans une soirée, A1-1 euh... Si je devais raconter une histoire ça serait plutôt que cet homme demande quelque chose à celui-là et que celui-là penche la tête pour réfléchir, B1-1 parce qu'imaginons qu'ici, parce qu'on ne peut pas voir, puisque l'image elle est coupée, qu'il y a un jeu de carte, et que le jeu de cartes il est truqué, A2-4 donc il lui demande vu déjà la forme de sa bouche, il est vraiment concentré, lui il se... A1-1 il demande vraiment son avis, parce qu'il est déjà un peu penché vers lui comme s'il attendait une réponse, et vu un petit peu son léger sourire, bon il plisse ses yeux. (Soupire) 1'11”

**Planche 8BM : 12”** Déjà je peux distinguer 4 personnages. Euh... Je dirais un peu, qu'ils sont dans une salle, on peut le distinguer, qu'il y a deux hommes et deux femmes A1-1, je dirais. Une qui a fait comme une... CI-2 je dirai qui aurait fait quelque chose et que ces deux autres, c'est plutôt une sorte d'image policière, les deux autres vont l'opérer ou quelque chose dans ce genre vu que celui-là tient un couteau ou un ciseau dans ses mains. En tout cas c'est un peu inquiétant, vu la personne, on arrive un peu à distinguer son visage et elle est un peu inquiète et celle-là, B1-3/ CI-2 on sent qu'elle a été obligée de faire ça ou quelque chose de ce genre. (?) Par exemple de

faire que ces gens sont dans cette situation, c'est un peu de sa faute, je dirais. Et une autre personne ben qui supervise et je... si j'ai dit que c'était dans une salle, parce que déjà on peut voir une barre métallique, une fenêtre et ce rayon de lumière un peu. C'est tout. **1'45"**

**Planche 9GF : 13"** Alors, là je distingue tout de suite deux femmes, une plus âgée que l'autre B1-1. Celle plus âgée elle est au premier plan. Ensuite je distingue une forêt à l'entrée d'un village. A1-1 Si je dis village c'est parce que je distingue une terre pas très plate, avec des bosses, ici une sorte de tipi, A1-2 que celle-là elle prend la fuite ou va faire quelque chose, et que l'autre a des soupçons A2-4 et va la suivre discrètement sans se faire repérer, B1-1 parce qu'on peut distinguer qu'elle est derrière un arbre, ici c'est le tronc et là c'est les feuilles A1-1. Et qu'elle court, vu que quand on court, logiquement, vu qu'elle est en robe ben elle soulève pour aller plus vite, comme si elle était pressée de faire quelque chose A2-4. C'est tout. **1'23"**

**Planche 10 : 13"** Alors je distingue un homme et une femme. B1-1/B3-2 On dirait que, que l'homme est en train de rassurer la femme, B1-1 parce que elles E4-1 sont collées, et que elle ferme les yeux et vraiment collée B3-2, et on a l'impression qu'elle est en train de pleurer B1-3. On peut pratiquement distinguer des larmes, un début de larme, A1-1 et que l'autre personne est en train de la rassurer. C'est tout. **47"**

**Planche 11 : 13"** Alors le lieu on peut distinguer que c'est pas en pleine ville, A1-2/A2-3 c'est comme une quête vu qu'on peut distinguer un chemin. Des silhouettes dans le fond, je dirai comme des personnages sur des chevaux, A1-1 des tonnes de pierres, CN-4 avec un... avec une arche et une personne, j'ai l'impression qu'elle est en train de tenir quelque chose dans les mains, une sorte de pistolet, elle se prépare à tirer sur un ennemi, B1-2/B2-1 et ce sont plutôt des chevaux avec... avec... sans quelqu'un sur eux, ils sont comme ça abandonnés, B3-3 et que c'est en hauteur, on peut distinguer que c'est en hauteur vu la petite falaise A1-1. **1'14"**

**Planche 12 BG : 7"** Alors déjà on peut distinguer que c'est une forêt avec une... une forêt, A3-1/A1-1 une île je dirai, en plein jour, A3-1 avec des arbres, ici on peut distinguer une petite barque, et un fond bien rempli, A1-1 comme une petite... comme si ici ça serait dans un film A2-

1, comme si une personne allait venir ici chercher quelque chose B1-2/CI-2. Un paysage plutôt. C'est tout. 46"

**Planche 13 B : 5"** Euh déjà je vois CF-1 un enfant derrière une porte, enfin... pas vraiment une porte, vu qu'il n'y en a pas. A1-1 Sur le rebord d'une porte. La maison est faite en bois, que l'enfant est en train de regarder tristement... B1-3 enfin tristement le paysage, comme s'il y avait une dispute, B1-1/A3-1 ou ses parents lui auraient refusé d'aller quelque part ou l'auraient puni A2-4. Et si ce serait un film, A2-1 ben une grande personne, son père par exemple, B1-2/B1-1 viendrait pour lui expliquer la situation. Voilà. 43"

**Planche 19 : 14"** Est-ce que c'est abstrait ça ? CM-1 Alors ici, je pourrais distinguer une silhouette, soit une seule et même silhouette, A3-1 ça me fait penser un peu à la chauve-souris de Batman A1-4, ou sinon une autre silhouette avec une personne ici avec son écharpe dans le vent, avec son chien ou quelque chose comme ça A1-1/CL-2. Ici, j'ai l'impression que c'est un bus, une maison ou un sous-marin. Ici on peut distinguer deux fenêtres, ça c'est sûr, deux vitrines. A1-1 Et si ça serait une histoire par exemple, ceci serait une, un train ben là on pourrait distinguer la personne, une personne maléfique CN-2 (-) et que le train passe on le voit d'un coup et ensuite on le voit plus, et les personnes dans le train s'inquiètent B1-3, et même une personne qui regarde dehors. Voilà. C'est tout. Et je dirai aussi en plein orage A1-2. On est en plein dans une tempête. 1'32"

**Planche 16 : 8"** Une page toute blanche ! B2-1 Je dirais, je dirais, je dirais... ben... le... A3-1 un début, quelque chose qui vient de se former A2-2. Comment dire, ici, on voit... on voit rien, mais on se dit peut-être qu'un jour il y aura une magnifique vallée, CN-2 (+) ou une maison... Ça attend d'être fait tout simplement. 46"

## Feuille de dépouillement du TAT – Tableau récapitulatif des procédés utilisés

<b>Série A</b> Rigidité		<b>Série B</b> Labilité		<b>Série C</b> Évitement du conflit		<b>Série E</b> Émergence des processus primaires	
A1 Référence à la réalité externe		B1 Investissement de la relation		CF Évitement du conflit		E1 Altération de la perception	
A1-1	<b>19</b>	B1-1	<b>7</b>	CF-1	<b>1</b>	E1-1	
A1-2	<b>7</b>	B1-2	<b>5</b>	CF-2		E1-2	
A1-3		B1-3	<b>9</b>			E1-3	
A1-4	<b>1</b>					E1-4	
A2 Investissement de la réalité interne		B2 Dramatisation		CI Inhibition		E2 Massivité de la projection	
A2-1	3	B2-1	<b>3</b>	CI-1	<b>1</b>	E2-1	
A2-2	1	B2-2	<b>1</b>	CI-2	<b>9</b>	E2-2	
A2-3	1	B2-3	<b>1</b>	CI-3		E2-3	
A2-4	<b>4</b>	B2-4					
A3 Procédés de type obsessionnel		B3 Procédés de type hystérique		CN Investissement narcissique		E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux	
A3-1	<b>4</b>	B3-1	<b>2</b>	CN-1	<b>1</b>	E3-1	
A3-2	1	B3-2	<b>2</b>	CN-2 (+)	<b>1</b>	E3-2	
A3-3		B3-3	<b>1</b>	CN-2 (-)	<b>1</b>	E3-3	<b>1</b>
A3-4	<b>2</b>		<b>31</b>	CN-3	<b>1</b>		
	<b>43</b>			CN-4	2		
				CN-5			
				CL Instabilité des limites		E4 Altération du discours	
				CL-1		E4-1	3
				CL-2	<b>1</b>	E4-2	
				CL-3		E4-3	
				CL-4		E4-4	
				CM Procédés antidépressifs			
				CM-1	<b>1</b>		
				CM-2			
				CM-3			
					<b>19</b>		

**ANNEXE 12 : Protocoles des épreuves projectives - Karim**

**RORSCHACH**

<p><b>Planche I</b> <b>2”</b></p> <p>1. Un papillon</p> <p>2. Une mouche aussi</p> <p>3. Un prédateur, là je peux expliquer parce que je vois des mains comme ça</p> <p>4. Une danseuse</p> <p>5. De la fumée C’est à peu près tout. C’est tout.</p> <p align="right"><b>59”</b></p>	<p>J’ai dit un papillon. C’est la symétrie, la couleur noire, c’est comme ça qu’on dessine classiquement les papillons.</p> <p>J’ai dit une mouche, la mouche c’est pour les yeux (D central)</p> <p>Une danseuse qui lève les mains, avec les pieds au centre comme ça et la robe autour et une ceinture La fumée c’est à cause du noir et du fait que ce soir dispersé, surtout les nuances de noir et de gris</p>	<p>G Sim FC’+ A ban <i>Rq Sym</i></p> <p>Gbl Sim F- A</p> <p>D/G FClob A</p> <p>D K+ H</p> <p>G Sim E Elem</p>
<p><b>Planche II</b> <i>(se rapproche)</i> <b>14”</b></p> <p>6. Une moustache</p> <p>7. Un vieil homme</p> <p>8. Un babouin</p> <p>9. Deux figures, plus comme deux ours qui se tapent dans la main (Silence) C’est tout</p> <p align="right"><b>1’08”</b></p>	<p>Moustache séparée en deux (Rouge inférieur) C’est un peu taillé comme une moustache</p> <p>C’est pour illustrer la moustache avec les yeux ici (D Sup), surtout en orange (D central blanc)</p> <p>De profil, là les pieds et là ils se tapent dans les mains</p> <p><b>Réponse additionnelle</b> J’ai dit deux pouces tournés vers le haut (D rouge supérieur). C’est une image assez optimiste <b>D F+Hd Rq planche</b></p>	<p>Dd F- Hd</p> <p>D/G F- H</p> <p>Dbl F- A G Elab kan+ A</p>
<p><b>Planche III</b> <b>15”</b></p> <p>10. Deux, deux quoi ? Deux filles, deux femmes, deux danseuses je dirais, face à face qui tiennent un panier. &lt; V ^</p>	<p>J’ai dit deux danseuses parce que les jambes sont fines et ça a l’air assez gracieux leur pose.</p>	<p>G Elab K+ H Ban</p>

<p>11. Une flaque d'eau</p> <p>12. Un nœud papillon</p> <p>13. Deux oiseaux de part et d'autre, qui tombent. C'est tout.</p> <p style="text-align: right;"><b>1'21''</b></p>	<p>(D central) Parce que j'ai l'impression de voir une flaque d'eau qui s'éparpille, comme si on avait jeté un caillou, et il y a des ondes.</p> <p>&lt; (D rouge) là ça serait son bec, là son corps, ça fait plumeux ça (Le bord) et ils tombent parce qu'on voit que ça tend vers le haut.</p> <p><b>Réponse additionnelle</b> Je vois peut-être autre chose, deux mamans ici, et là leur petit au niveau de la poitrine</p>	<p>D E Elem</p> <p>D F+ obj Ban</p> <p>D Kan A</p>
<p><b>Planche IV</b> <b>6''</b></p> <p>14. Un monstre, un gros monstre vu d'en bas.</p> <p>15. Un serpent, enfin la tête d'un serpent surtout</p> <p style="text-align: center;">V ^</p> <p>16. Une cape noire</p> <p>17. Une queue</p> <p>18. Un brouillard noir Et c'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>1'09''</b></p> <p>19. Et un cœur, cœur ou poumons (Dd gris milieu) je le vois au milieu de l'image</p> <p>20. Une colonne vertébrale, Et maintenant c'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>1'39''</b></p>	<p>Un monstre avec de grosses jambes, le noir là, c'est assez ténébreux, En plus on dirait vraiment une tête de serpent avec ses petites nageoires, je ne sais pas comment on dit ça. Une cape parce qu'on voit l'écartement, une cape. Dès que je vois le noir j'ai l'impression de voir une cape.</p> <p>(D inférieur) Oui une queue, même maintenant je vois un tronc d'arbre et al continuité serait cachée par le monstre</p> <p>Cœur ou poumon je n'arrive pas très bien à voir,</p> <p>Et là je vois comme un petit, un cou, comme quand on a manteau comme ça, et là ce serait pareil.</p> <p>D/G F+ H/Vet</p>	<p>G Sim FClob +/- (A)</p> <p>Rq Noir</p> <p>D F+ Ad</p> <p>G Sim FC' +/- obj → Clob</p> <p>D F+ Ad</p> <p>G Sim C' Elem</p> <p>Dd F+ anat</p> <p>Dd F+ anat</p>
<p><b>Planche V</b> <b>7''</b></p> <p>21. Un papillon à nouveau</p> <p>22. Une larve vue de dos</p> <p>23. Un lapin debout qui tient une grande cape noire et qui l'étale de part et</p>	<p>Pour les mêmes raisons qu'avant, au-delà de la symétrie, un papillon c'est symétrique.</p> <p>C'est surtout à cause des (Fais le geste des antennes) une larve à plat.</p> <p>Lapin, son visage, ses deux oreille, ses pattes, debout avec sa cape</p>	<p>G Sim F+ A Ban</p> <p>Rq sym</p> <p>G Sim F- A</p> <p>G Elab F+ A / scène</p>

<p>d'autre de son corps. Oui c'est vraiment ça que je vois</p> <p style="text-align: right;"><b>58"</b></p>	<p>comme un chef d'orchestre.</p>	<p>→ Kan</p>
<p><b>Planche VI</b> <b>14"</b></p> <p>24. Toujours un cœur ou poumons (d milieu gris)</p> <p>25. Une moustache de chat (D sup) <i>(Caresse sa moustache)</i> V ^</p> <p>26. Ah un violon, violoncelle, un instrument à cordes.</p> <p>27. Une étoile</p> <p>28. Un costume sur un manteau, un manteau, les gros manteaux en laine <i>(Approche éloigne la planche/ sourit/ essaye de voir de loin)</i></p> <p>29. Un visage, je ne sais pas, j'arrive pas à savoir quoi.</p> <p>30. Aussi, une fermeture éclair (D central) C'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>2'15"</b></p>	<p>Un violoncelle surtout, je ne l'ai pas vu au premier coup d'œil. Là ce serait les accords, pour accorder le violoncelle, et là le corps du violoncelle (Partie inf) C'est la forme comme ça, à huit branches, non, sept.</p> <p>Un manteau, vu de face, et admettons que là il y ait un violoncelle, le manteau recouvre le violoncelle. Là ça remonte, un peu comme de la fourrure.</p> <p>Un visage mais j'arrive pas trop à voir, c'est surtout la silhouette foncée, mais là (Dd Rob dans) Je n'arrive pas trop à déterminer. Un visage mais pas d'humain, un animal mais je ne sais pas.</p> <p>Ici, tac, surtout le fait que là ça diverge, à ce niveau-là, et là ça serait la fermeture éclair fermée</p> <p>D F+</p>	<p>Dd F+ anat</p> <p>Dd F+ Ad</p> <p>G Sim F- Obj</p> <p>D F- Elem</p> <p>G Sim F+E Vet</p> <p>Dd F- Ad</p> <p>D F+ Obj</p>
<p><b>Planche VII</b> <b>8"</b></p> <p>31. Deux visages de profil avec euh... Comment on appelle ça, on va dire une plume sur la tête.</p> <p>32. Ou j'aurais dit deux statuettes féminines de profil, qui se font face.</p> <p>33. Deux visage, là (D milieu). Je dirais deux masques de cochon, juste au</p>	<p>Là le nez, la bouche, avec une frange, là (<i>plume</i>) je ne savais pas trop quoi dire, ça me faisait penser aux indiens qui ont plume verticale, mais c'est en dehors, des cheveux en tout cas.</p> <p><b>Réponse additionnelle</b> Je vois</p>	<p>D F+ Hd</p> <p>G Elab F+ Art</p> <p>G Sim F+</p>

<p>dessus des deux</p> <p>34. Toujours une fermeture éclair, là à ce niveau (Dd milieu du D inf)</p> <p>35. Deux nuages <i>(Éloigne vers le haut)</i></p> <p>36. Donc deux visages féminins tout en haut, juste en bas des deux cochons</p> <p>37. Et tout en bas, deux créatures que je n'arrive pas à identifier, deux lapins peut-être c'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>2'51''</b></p>	<p>quelque chose je crois que je ne l'ai pas dit tout à l'heure, une serrure, là et une clé si on prend la serrure là puis le prolongement (D inférieur centre) <b>D F- Obj</b></p> <p>Deux cochons, il faut les voir à travers, le nez, les yeux, la bouche. Je dis cochon parce qu'il y a un air assez malin dans le visage et assez disgracieux.</p> <p>En bas, tout en bas. Et j'arrive toujours pas à les distinguer, mais qui ont l'air plus paisibles que le cochon du dessus, donc ça fait un peu contraste.</p> <p>Et il y a juste les deux femmes qui se regardent, tous les autres, ils sont dos à dos et pareil pour en bas.</p> <p>V</p> <p><b>Réponse additionnelle</b></p> <p>Je vois autre chose en retournant l'image j'ai l'impression que toutes les petites figures prennent forme et ne font plus qu'un, ça fait une créature, avec là les mains, les pieds, le corps, mais sans la tête par contre, là les épaules. <b>D/G F+ (H)</b></p> <p>Peut-être des couteaux ici (D sup plumes) <b>D F+ Obj</b></p>	<p>Art/Masq</p> <p>D F+ Obj</p> <p>D EF+/- Elem</p> <p>Dd F- Hd</p> <p>Dd F- (A)</p>
<p><b>Planche VIII</b> <b>11''</b></p> <p>38. Les organes du corps humain</p>	<p>À cause des couleurs rose, en fait c'est vraiment les couleurs, puis le fait que ce soit symétrique, ça a</p>	<p>G Sim CF +/- Anat Rq Sym</p>

<p>&lt;</p> <p>39. Deux tigres de part et d'autre (D rose latéraux)</p> <p>40. Des lèvres pulmonaires</p> <p>41. Deux mains, deux bras (vert supérieur branches)</p> <p>42. Tout en haut, un personnage avec un gros manteau de dos, l'a ici 9Vert sup)</p> <p>43. Des omoplates</p> <p>44. Un escargot, deux escargots</p> <p>45. Un appareil génital féminin</p> <p>46. Toujours une colonne vertébrale (<i>rapproche la planche</i>) Et beaucoup de couleurs (<i>sourit</i>) C'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>2'20''</b></p>	<p>vraiment des formes comme ça. Deux tigres à 1, 2, 3, 4 pattes, avec la tête, un félin en tout cas, après je ne peux pas dire si c'est un tigre, une panthère rose.</p> <p>Les poumons, franchement je ne sais pas là, ou là, mais dans le vert Deux longs bras</p> <p>Il est même délimité, là les pieds (<i>cherche un stylo pour m'indiquer la forme</i>), et là ça monte, tak tak tal et là il y a un trône (D sup vert) (Rose milieu) la forme je trouve (orange rose) il y a une forme circulaire, ça fait un peu coquille et là, l'escargot qui ressort sa tête. (D inférieur orange milieu) Oui, ici (milieu vert central) et surtout là, on voit les côtes.</p>	<p>D F+ A Ban</p> <p>D F+/- Anat</p> <p>Dd F+ Hd</p> <p>D F- H</p> <p>D F+ Anat D F+ A</p> <p>D F+ Sex D F+ Anat</p>
<p><b>Planche IX</b> <b>14''</b></p> <p>47. Deux pipes Silence</p> <p>48. Deux personnes qui chevauchent quelque chose, un cheval, je ne sais pas (D vert)</p> <p>49. Une porte, une porte assez mystique.</p> <p>50. Un météorite, deux météorites (orange), du feu (orange foncé) (<i>éloigne la planche vers le haut et la</i></p>	<p>(D rose partie latérale) là, la tige et là, je ne sais pas comment on appelle ça. Oui, c'est pas évident là, le cheval ou quelque chose, et là deux personnes qui le chevauchent mais ce n'est pas clair du tout.</p> <p>C'est surtout à cause des couleurs, que ce soit clair comme ça, et qui est entouré par quelque chose, et c'est pour ça que j'ay dit mystique, souvent les portes sont... Je ne sais pas... Une porte d'entrée, une entrée, voilà À cause de la couleur orange, du feu là.</p>	<p>D F- Obj</p> <p>D K- H/A</p> <p>D FC- Obj</p> <p>D CF Elem</p>

<p><i>rapproche)</i></p> <p>51. Un panier là (centre rose)</p> <p>52. Ah je vois des poumons à chaque fois, je ne sais pas si je répète</p> <p>53. Une épée (Axe central) C'est tout.</p> <p>54. Un océan, enfin de l'eau</p> <p>55. L'atmosphère C'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>3'08"</b></p>	<p>Là, avec la poignée Et là, comme ça (Vert milieu orange)</p> <p>Là, la poignée et là qui monte.</p> <p>L'atmosphère surtout, aussi de l'eau, j'ai l'impression que c'est du feu qui recouvre de l'eau. Et l'atmosphère parce que ,ca devient de plus en plus clair, et c'est circulaire. C'est vraiment la couche atmosphérique.</p>	<p>D F- Obj D F- Anat</p> <p>D F+ Obj</p> <p>G Sim EF Elem G Sim EF Elem</p>
<p><b>Planche X</b> <b>3"</b></p> <p>56. La tour Eiffel (D gris)</p> <p>57. Une épée (D gris)</p> <p>58. Des algues sous-marines (Bleu lat)</p> <p>59. Une moustache (vert)</p> <p>60. Un soutien gorge (Bleu)</p> <p>61. Des chaussures (jaune sup)</p> <p>62. Une feuille d'arbre (vert sup)</p> <p>63. Des yeux, un nez (jaune et vert)</p> <p>64. Un crabe (marron)</p> <p>65. Un scapula (<i>me l'épelle</i>). C'est au niveau de l'épaule, mais sous la chair, juste l'os des côtes</p> <p>66. Un lion, deux petits lions jaunes avec leur cœur mis en évidence C'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>2'53</b></p> <p>67. Des cheveux (rose) C'est tout</p> <p style="text-align: right;"><b>2'59</b></p>	<p>Ici, comme ça Et là, toujours là</p> <p>Le soutien gorge avec l'attache au milieu, &lt; comme ça une sorte de bottines, j'en vois un peu partout en fait (jaune inférieur) et là, ce serait des talons Des yeux et un nez au centre des moustaches Le crabe, avec son corps et ses pattes (gris partie inférieur) on voit les côtes, je vois beaucoup de squelettes mais c'est symétrique et c'est gris. Le lion, avec les pattes, le fait qu'il bombe son torse comme ça, avec le cœur mis en évidence.</p>	<p>D F+ Arch D F+ Obj D F+ Bot D F+ Hd D F+ Obj</p> <p>D F+ Obj D F+/- Bot</p> <p>D F+/- Hd</p> <p>D F+ A Rq Sym D F- Anat</p> <p>D F+ A</p> <p>D F- Hd</p>

## Choix

### Positif

Planche III : J'aime bien l'association des couleurs, dans cette image je vois la nature, la famille, l'élégance, je vois l'amour. C'est ça. Celle-là, c'est celle que je préfère.

Planche VI : Celle-là, même si elle est noire, parce que ça me fait penser à la musique, de la musique calme, donc ça me rend zen en fait. C'est ça vraiment la musique.

### Négatif

« Je sais déjà celle que je n'aime pas, mais je ne la trouve pas. Ah la voilà ! »

Planche IV : Très obscure, très, vraiment aucune joie dans l'image. Pas d'optimisme, beaucoup de mal là, je vois. Et c'est ça

Planche VII : Parce que je n'arrive pas à trouver un message dans cette image. Toujours, comme tout à l'heure, que du noir, et l'image des cochons ça me rappelle l'autre image et je n'arrive pas à distinguer des formes dans cette image. Vraiment je suis confus quand je la vois.

## PSYCHOGRAMME Karim

Réponses					Localisations		
						Nb	%
R	67				G	18	27%
Refus	0				D	37	55%
Temps total	1247	21'			Dd	9	13%
Temps par réponse	19				Dbl	1	1%
Temps de latence moyen	9				Di		0%
Somme des temps de latence	94				D/G	2	3%
Déterminants					Contenus		
						Nb	%
<b>F+</b>	29				A	16	30%
<b>F-</b>	16				Ad	4	
<b>F+/-</b>	3						
<b>Total</b>	48				H	5	18%
<b>F%</b>	72%				Hd	7	
<b>F%elar</b>	88%				Elem	8	
<b>F+%</b>	64%				Fragt		
<b>F+%elar</b>	62%				Obj	12	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Anat	9	
<b>K</b>	3	2	1		Geo		

<b>kp</b>	0				Bot	2	
<b>kan</b>	2				Sc		
<b>kob</b>					Abstr		
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Sg		
<b>FC</b>	3	2	1		Peau		
<b>CF</b>	2			2	Lieu		
<b>C</b>	1				Autres:		
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Vet	1	
<b>FE</b>	1	1			Art	2	
<b>EF</b>	3			1	Masq	1	
<b>E</b>	2				Sex	1	
	<b>Total</b>	(+)	(-)	(+/-)	Arch	1	
<b>FClob</b>	2				<b>BAN</b>	3	
<b>ClobF</b>							
<b>Clob</b>							
<b>Autres</b>				<b>Éléments qualitatifs</b>			
T.A.	G D Dd	Dbl	D/G	Choc	1	Noir	
T.R.I.	3K/5C			Eq. Choc			
F.Compl	2k/6.5E			Persev			
RC%	45%			Rem.Sym	4		
Somme de C	5			Rem.C.			
Somme de E	6.5			Crit.Sub			
				Crit.Obj			
				Descriptions			
				Retournements			

## TAT

**Planche 1 :** Une histoire ? Dans quel sens ? Je dois inventer une histoire ? Par exemple je dis je vois un enfant, il est triste. A3-1 *Répétition de la consigne 40*” Un jeune homme, près l’école, il rentre chez lui, A1-1 il s’assied autour E4-1 de son violon, et il est très... CI-2 Il semble très mélancolique B1-3. Il a l’air assez A3-1 las de son violon, et assez... Il sait pas quoi en penser en fait. Il ne sait pas s’il devrait continuer à en jouer ou peut-être s’arrêter. B2-3 Il a l’air de regarder le violon à la fois avec un certain mépris et avec pas mal de questionnements. Je continue ? CM-1 Suite au prochain épisode. C’est tout ce que je vois, que je peux dire (rires). CI-1 C’est vraiment tout ce que je peux dire là-dessus. **2’00**”

**Planche 2 : 15**” Une jeune femme qui a environ A1-1 20 ans A1-2, qui travaille au champ. Et elle est amoureuse d’un homme CI-2 qui travaille lui aussi au champ, mais qui a une épouse enceinte, B1-1 c’est celle qu’on voit à la droite de l’image. Son amour pour lui est secret, B3-2 elle est... CI-1 Lui est bien plus âgé qu’elle, c’est ça le problème et il a une épouse, A2-4 et cet amour la rend triste, B1-3 parce qu’elle sait que ce n’est pas réciproque, et elle sait que ce sera un amour impossible. Voilà. **58**”

**Planche 3 BM : 10**” J’hésite entre deux histoires A3-1. J’en ai deux très courtes. Une femme qui a un passé dans l’alcool. CF-1 Elle fait une rechute, et... a, a bu de nouveau A3-1 et elle est dans un mauvais état à cause de l’alcool B1-2. Et la deuxième version c’est une femme pleure son mari défunt B1-3 au pied de la tombe A2-2/CI-2. C’est tout. **41**”

**Planche 4 : 10**” Un jeune couple, des nouveaux mariés, A1-1 ils sont en vacances, A1-2 euh... L’homme est plutôt sûr de lui, tandis que la femme est de nature très jalouse B1-1... Le fait qu’elle soit toujours jalouse B3-2 commence à l’agacer. CN-2 (-) Et il commence à songer à un possible, une possible séparation A2-4. Tandis que, elle ne veut surtout pas ça. **49**”

**Planche 5 : 12**” Une jeune fille, une jeune femme CI-2 qui fa... A3-1 encore dans les études, vit dans une famille, A1-1 pas sa famille à elle, avec une autre famille qui est très stricte, B1-2 elle a très peur dans cette maison. Elle est très curieuse B2-4 et lorsqu’elle veut écouter, elle se met derrière la porte et écoute en cachette B2-3... Mais elle semble... Elle a peur en tout cas. B2-3(?) Une conversation, CI-2 elle veut écouter une conversation qui concerne la famille chez qui elle vit. A3-1 Mais elle n’est pas chez elle en tout cas. CI-3 **1’05**”

**Planche 6BM : 19**” Il s’agit d’un homme avec sa belle-mère à l’enterrement de la femme de l’homme A1-1/B1-1. L’homme se sent assez coupable, on ne sait pourquoi de la mort de sa femme B3-2, tandis que la grand-mère, enfin pardon... la mère, tourne le dos à l’homme comme si c’était, A2-4 comme si en effet c’était bien de sa faute B1-3 ce qui est arrivé à sa femme. B3-3 Et elle semble, pas en colère contre lui mais... mais résignée A3-1/A2-3. Et lui, semble... peut-être que je l’ai déjà dit, je ne sais plus, il semble culpabiliser B1-3. **1’10**”

**Planche 7BM : 14**” Deux hommes, discutent de la manière dont ils vont s’y prendre, ils ont déjà un plan en tête peut-être de tuer un homme B1-1/CI-2, en tout cas ils ont un plan qui a pas l’air... qui a l’air assez obscur B1-2. Le vieil homme il fait une remarque au jeune homme, il lui fait une remarque sur leur plan, CI-3/CI-2 en rapport avec leur plan et l’homme écoute avec beaucoup d’attention, mais de manière assez discrète B1-1/CN-5. Le vieil homme s’adresse au jeune homme de manière très discrète. **53**”

**Planche 8BM : Sourit 21**” Un homme se fait opérer par deux charlatans chirurgiens, A1-1 avec les moyens de l’époque, tandis que l’homme ou la femme, CI-2 j’a... j’arrive pas à savoir, A3-1 l’homme qu’on voit au premier plan a l’air d’avoir un sourire assez malicieux, comme s’il était responsable de tout ce qui se passe B3-3. Comme s’il savait que l’opération allait mal se terminer et c’est ce qu’il avait prévu dès le départ CN-2(-). C’est ce que je vois. **57**”

**Planche 9GF : 22**” Deux filles de campagne, A1-1 partent en vacances non très loin de chez elles, à la plage, elles sont sœurs B1-1 et l’une a l’air tracassée B1-3 par ce qui se passe tandis que l’autre elle est un peu moins... insouciant, E4-1 profite de ses vacances, mais l’autre a l’air plus perplexe. A3-1 C’est sûrement l’aînée des deux sœurs, CI-2 et la plus mature. E4-2 (?) Celle-ci, celle à côté de, derrière l’arbre B2-3/CN-5. **1’08**”

**Planche 10 : Lève la planche vers le haut 28**” Deux amants, B3-2 euh se prennent dans les bras, les deux sont mariés avec un autre homme et une autre femme B1-2 et les deux semblent, surtout la femme a l’air... A3-1 la femme a l’air rêveuse B1-1 et ne regrette pas cette relation, cet adultère, A2-4 tandis que l’homme non plus. E4-1 Les deux assument leur position. B3-2 Et les deux se demandent s’ils ne devraient pas se mettre ensemble officiellement et rompre leur... leur relation officielle A3-1. **1’24**”

**Planche 11 : Qu’est-ce que ça peut... A3-1 21**” Ah ! Je vois une ville d’un pays oriental, après la guerre. B2-1 La ville a été désertée de sa population, il reste que des ruines et on voit encore de la fumée. A1-1/A1-2 (Silence) et on voit une petite lumière à travers le, CI-1 à travers le côté

obscur de l'image qui montre que, que, il y a quand même une petite lumière dans toute cette violence B2-3. 1'18"

**Planche 12 BG : 19"** CI-1 On voit une petite barque, qui appartient B2-1 à un vieil homme et un arbre qui est là depuis des centaines d'années. A1-1 L'homme souvent, CI-2 le vieil homme CN-2 (-) souvent utilise cette barque pour naviguer. CF-1 Il est seul, A2-3 et c'est son quotidien de toujours prendre cette barque, ça lui permet de, de réfléchir sur soi-même. 58"

**Planche 13 B : 15"** Un petit CI-2/CN-2(-) enfant veut sortir de chez lui, pour sortir s'amuser A2-4. Sauf qu'il se voit la permission refusée, A2-2 du coup il boude au pied de la porte CN-3. Et, il a l'habitude. Il a l'habitude A3-1 de se faire refuser des sorties. (?) Autour de la maison CI-2. 43"

**Planche 13 MF : 10"** Un homme vient de tromper sa femme, B1-1/B3-2 et après l'acte, il culpabilise énormément de ce qu'il vient de faire. B2-2 Il n'en revient pas, et il s'en veut beaucoup. Il sait pas ce qu'il doit faire, A2-4 lui-même n'imaginait pas qu'il pourrait faire ça un jour, mais il l'a fait. Tandis que la femme est endormie, ce n'est pas un problème pour elle. B2-3 52"

**Planche 19 : Sourit 31"** CI-2 Une ville abandonnée, un village abandonné. A3-1 Personne ne connaît rien de ce village, il est inhabité. A1-1 Inhabité à part par quelques personnes B1-2 mais que personne ne connaît CI-2. On dirait que les ténèbres habitent ce petit village, et que le soleil ne vient jamais sur ce village E2-3. Je ne sais pas quoi dire. 1'17"

**Planche 16 : Sourit 31"** CI-2 Enfin, un projet qui n'a toujours pas commencé, dont tu restes à poser encore, les bases, le plan. CN-3/A2-2 Ça va prendre du temps. Mais c'est un nouveau départ et il y a beaucoup d'attentes sur ce projet. B2-3 Je continue à fixer la feuille comme s'il y avait quelque chose dessus. (rires) 54" C'est pas facile celui-là, l'autre (Rorschach)... L'autre j'ai juste à dire ce que je vois... CM-3

**Feuille de dépouillement du TAT – Tableau récapitulatif des procédés utilisés**

<b>Série A</b> Rigidité		<b>Série B</b> Labilité		<b>Série C</b> Évitement du conflit		<b>Série E</b> Émergence des processus primaires	
A1 Référence à la réalité externe		B1 Investissement de la relation		CF Évitement du conflit		E1 Altération de la perception	
A1-1	<b>13</b>	B1-1	<b>9</b>	CF-1	<b>2</b>	E1-1	
A1-2	<b>3</b>	B1-2	<b>5</b>	CF-2		E1-2	
A1-3		B1-3	<b>4</b>			E1-3	
A1-4						E1-4	
A2 Investissement de la réalité interne		B2 Dramatisation		CI Inhibition		E2 Massivité de la projection	
A2-1		B2-1	<b>2</b>	CI-1	<b>5</b>	E2-1	
A2-2	<b>3</b>	B2-2	<b>2</b>	CI-2	<b>14</b>	E2-2	
A2-3	<b>2</b>	B2-3	<b>6</b>	CI-3	<b>2</b>	E2-3	<b>1</b>
A2-4	<b>7</b>	B2-4	<b>2</b>				
A3 Procédés de type obsessionnel		B3 Procédés de type hystérique		CN Investissement narcissique		E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux	
A3-1	<b>15</b>	B3-1		CN-1		E3-1	
A3-2		B3-2	<b>5</b>	CN-2 (+)		E3-2	
A3-3		B3-3	<b>2</b>	CN-2 (-)	<b>4</b>	E3-3	
A3-4			<b>37</b>	CN-3	<b>2</b>		
	<b>43</b>			CN-4			
				CN-5	<b>2</b>		
				CL Instabilité des limites		E4 Altération du discours	
				CL-1		E4-1	<b>3</b>
				CL-2		E4-2	<b>1</b>
				CL-3		E4-3	
				CL-4		E4-4	
				CM Procédés antidépressifs			
				CM-1	<b>1</b>		
				CM-2			
				CM-3	<b>1</b>		
					<b>33</b>		

